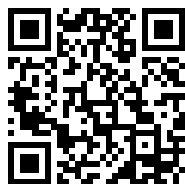

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

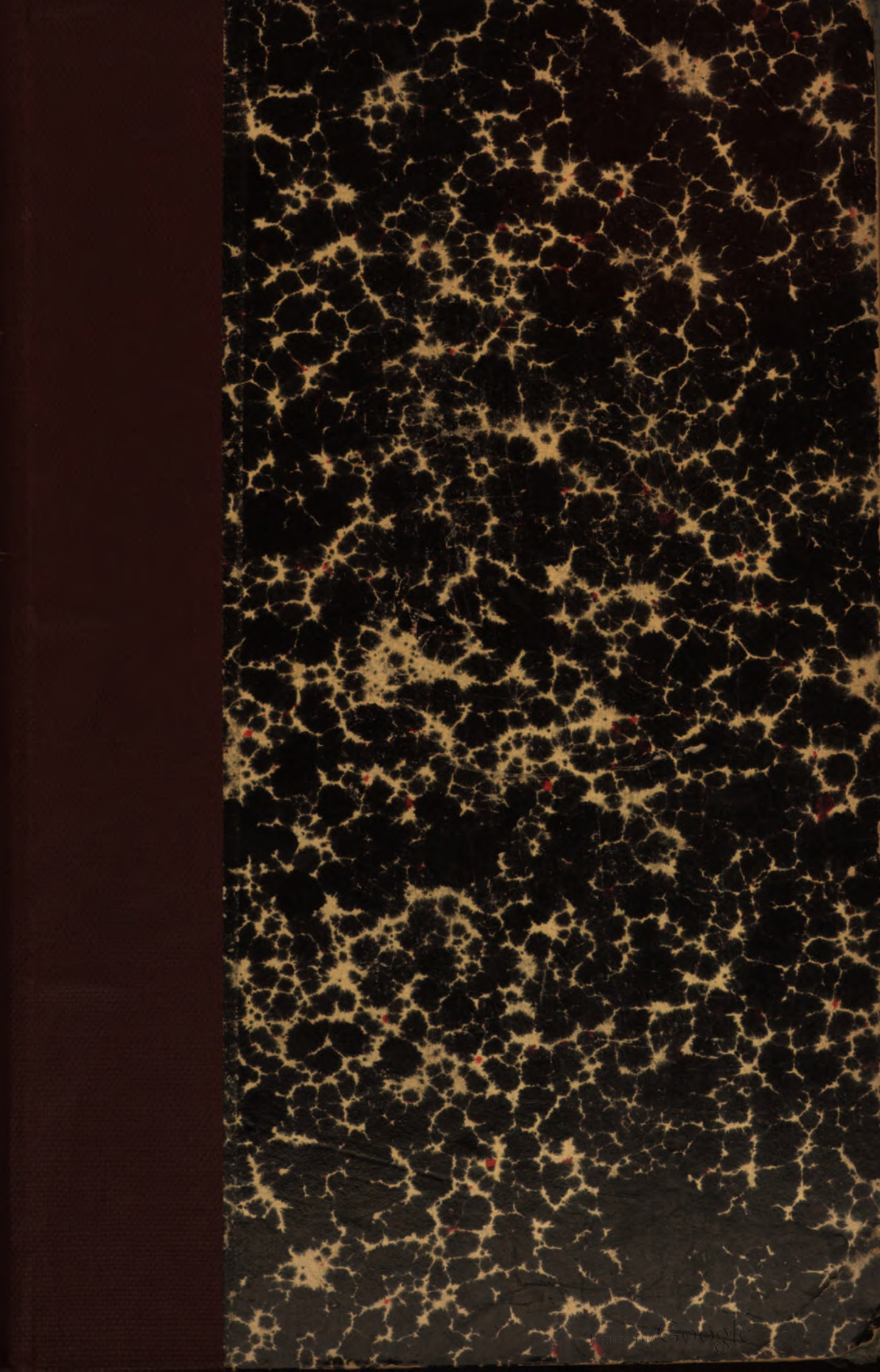
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

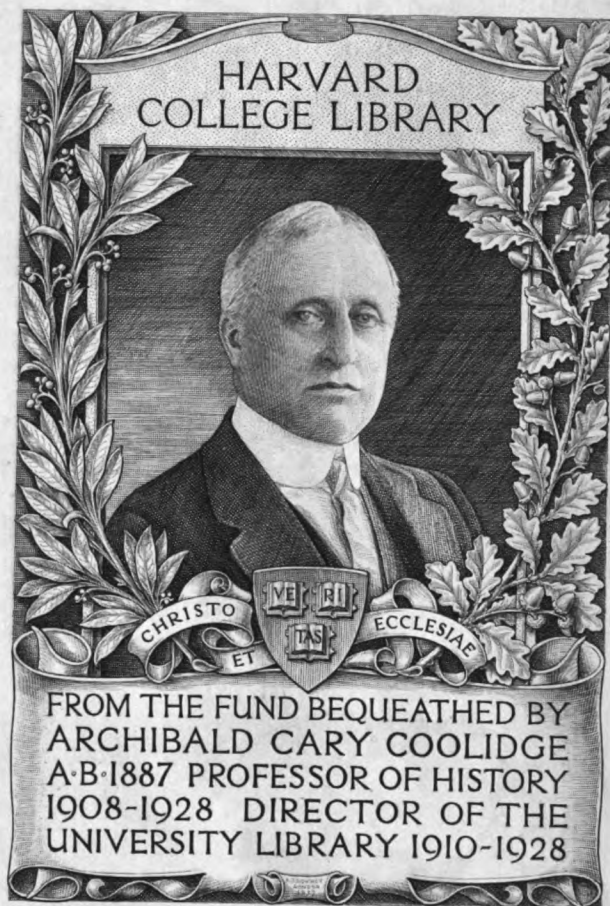
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

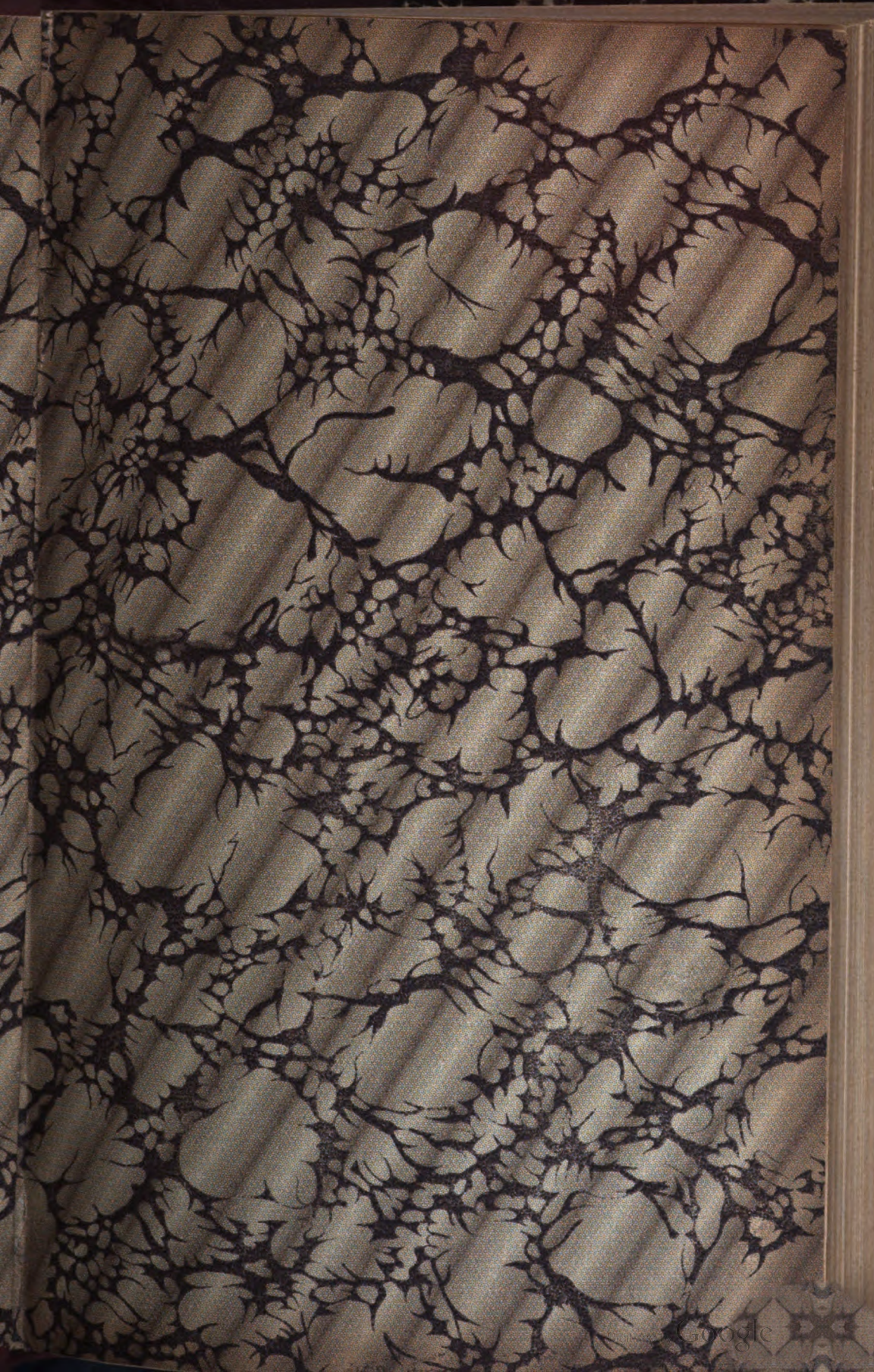
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fr
45
2.21





BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DES
ARCHIVES HISTORIQUES
REVUE
DE LA SAINTONGE & DE L'AUNIS

XXI



PARIS
A. PICARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 82

SAINTES
M^{lle} BRUNEAU SAINT-MÉDARD, LIBRAIRE
RUE ESCHASSERIAUX, 42

1901

5.15.2.61
✓



scotledge fund

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU 1^{er} JANVIER 1901

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Chronique; Revue de la presse, pages 1 et 2.

AVIS ET NOUVELLES : Distinctions honorifiques ; Une statue à Fromentin ; Fouilles aux Bouchauds, à Courcoury ; Théâtre populaire saintongeais ; La société de géographie de Rochefort et le conseil municipal ; L'huître portugaise ; Publications nouvelles ; Changements des noms de rues à Cognac, à Rochefort ; Conférences ; Erratum, page 6.

A TRAVERS LES PÉRIODIQUES : Aunay ; Les faïences de Saint-Porchaire ; La céramique de B. Palissy ; Briques et pavages émaillés ; Un conquérant rochelais de Madagascar ; Un vieux Noël, page 12.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — *Décès* : Bonneville, Boutet, Cormier-Lasausay, Duplony, Duval-Laguierce, Fournier, Gérain, Huvet, Jousselein, Philaire, Rognant.

Mariages : Chevalier et Elisabeth Dières-Monplaisir, Daniel et Elisabeth de Bois-Juzan, Guenon des Mesnards et Marie-Louise Gouillaud, Magoan et Marie-Anne Martin de Beaucé, Oraison et Marie Lacroix, René Philippon et Barbara de Lapérouze, pages 15 et 21.

VARIÉTÉS : I. Les jumeaux, poésie, page 25 ; II. Lettre du maréchal Reynaud de Saint-Jean d'Angély, page 25 ; III. Ce que deviennent les vieux châteaux, page 26 ; IV. Armoiries des villes de Saintonge-Aunis, page 27 ; V. Un poète saintongeais touriste, page 43 ; VI. Jeune et vieux juriscultes saintongeais, page 46.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Le trésor de Courcoury ; Les déportés du Quercy à Saintes en 1851 ; Les Coulaud de Montifaud ; La verve à Dieu ; Passage à Saintes de Joseph Bonaparte ; François Trémeau et Goblet, libraires à Angoulême ; Louise Fourré de Dampierre et Jean de Lostanges de Sainte-Alvère ; *L'Almanach curieux de Saintonge* (1793), page 49.

BIBLIOGRAPHIE : A—D, page 59.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 21 décembre 1900 (Bureau).

Le président fait part du décès de deux membres de la Société, MM. Bonneville et Huvet (voir p. 15).

Admission d'un nouveau membre.

Demandes du secrétaire de la revue *Annales du midi* — de M. l'abbé Metais ; — du comte Bertrand de Brousillon, etc.

REVUE DE LA PRESSE

Ont reproduit le sommaire de notre livraison du 1^{er} novembre : *L'Echo rochelais* du 7 ; la *Gazette de l'ouest* du 8 ; le *Courrier*

de *La Rochelle*, le *Bulletin religieux*, la *Charente-Inférieure* du 10 ; l'*Echo de Jonzac*, l'*Union nationale*, le *Clairon de Saintonge* du 11 ; l'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 1^{er} décembre ; le *Progrès* du 5 ; le *Catholique* d'octobre-novembre.

L'*Echo rochelais* et la *Charente-Inférieure* du 10 ont reproduit l'article Kemmerer, et l'*Echo* du 14, l'article *Edmond de Saint-Marsault*.

Le *Progrès* des 25, 29 et 30 a reproduit les trois articles de notre dernier numéro, *Le roi Joseph à Saintes*.

Les *Tablettes des deux Charentes* du 20 : « Le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* consacre un curieux article nécrologique au docteur Kemmerer et juge ainsi son *Histoire de l'île de Ré*. » Suivent quelques citations.

Le *Conservateur de Marennes* du 9 novembre reproduit du numéro de novembre du *Bulletin des Archives*, « qui est déjà le monument le plus complet et le plus intéressant de l'histoire de la contrée », l'article intitulé : *Ce que coûtait un malade hospitalisé à Brouage en 1707*.

Le *Polybiblion* de novembre note dans notre dernière livraison : Le peintre Auguin et Meissonnier ; Le chevalier de Nanteuil ; Ce que coûtaient un malade à Brouage en 1707, et un cheval de louage en 1618 à Saintes ; L'abbaye de Saintes ; La salle de spectacle de La Rochelle ; Les familles rochelaises : Les Filleau.

Les notes d'art et d'archéologie d'octobre ont mentionné : « L'excursion de la société à Saint-Savinien. »

Le *Mercur poitevin* de novembre, reproduit par la *Gazette anecdotique*, dit que « la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (numéro de septembre) offre à ses lecteurs le récit pittoresque de l'excursion annuelle effectuée le 28 juin par les membres et les amis de la société des *Archives historiques* à travers les riants paysages échelonnés le long des rives de la Charente, de Saintes à Saint-Savinien, en passant par Taillebourg, de glorieuse mémoire. Au soir, la muse d'un poète — la fête ainsi fut complète — évoquant les formes évanouies et les heures trop vite écoulées, traduisit, en strophes harmonieuses et joliment colorées, l'impression ressentie par tous au cours de la radieuse journée.

La douce nuit de juin éteint son dernier cierge...

» Ces vers, où la sincérité de l'expression suffit à donner un tel relief au vif sentiment qui les inspire, sont signés de M. Pierre Ardouin, l'auteur de ces fraîches idylles, *Pastorale*, *Promenade d'automne*, dont nous avons goûté le dialogue ému et la grâce mélancolique ».

Lire dans le même numéro : *Les tanneries de peau humaine*,

par M. Carré de Busserolle qui prouve que sous la terreur il y eut au moins une tannerie de peau humaine, à Meudon.

—
Les *Mémoires de la société des arts et des sciences de Carcassonne*, t. ix (1900), signalent « dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis* un travail sur une collection de boutons scolaires ; mais, comme « de minimis non curat », il passe non sans avoir noté un amusant épisode de cette histoire des boutons. Sous la restauration, un postillon, qui n'était pas de Longjumeau, fut condamné à 15 jours de prison pour avoir porté sur son gilet des boutons à l'aigle impériale. »

Le même volume contient *Littérature populaire et tradition légendaire de l'Aude*, par Gaston Jourdanne.

—
Dans la *Pensée* du 25 novembre : « *Revue de Saintonge et d'Aunis* ; un bulletin d'archives historiques qui se publie à Saintes tous les deux mois ; les esprits curieux de l'histoire des anciennes provinces le liront avec plaisir et profit. »

—
Le *Bulletin de la société historique du Périgord* signale dans son numéro de juillet « un intéressant article de M. Jules Pellissou, sur *La Saintonge et l'Angoumois aux expositions du passé*. »

—
La *Revue historique* de novembre note dans notre numéro de juillet : « A. B. Les Bretinauld de Méré et de Saint-Seurin sur Gironde ; P. de Lacroix. Les Jussac d'Ambleville ; Quelques notes sur l'abbaye de Saintes (concernant des personnages du xvii^e siècle) ; — du 1^{er} septembre : L'excursion à Saint-Savinien, 28 juin 1900, récit enthousiaste et fleuri ; il y est fort question de la défaite des Anglais à Taillebourg, sans que personne ait eu l'indiscrétion de demander s'il y avait eu réellement une bataille à cet endroit. »

Personne, en effet, n'a eu cette indiscrétion et pour la raison bien simple que tout le monde savait que le passage du pont de Taillebourg n'avait été qu'un engagement d'avant-garde, et que la véritable bataille avait eu lieu deux jours après sous les murs de Saintes ; ainsi l'a dit M. Oudet ; ainsi l'ont répété les deux inscriptions placées par la société des *Archives à Saintes* : « SAINT LOUIS VAINQUEUR DES ANGLAIS SOUS LES MURS DE SAINTES » ; à Taillebourg en 1892 : « Exercitum in ponte Talleburgensi item sub Santonum mænibus fudit et fugavit » ; ou celle-ci qui avait été préparée en français : « A repoussé l'armée commandée par le roi d'Angleterre et l'a forcée de se replier sous les murs de Saintes où elle a été complètement défaite. »

—
Le *Progrès* du 11 reproduit la note sur les travaux de l'église de Saint-Savinien.

—
Le *Bulletin de la société des études littéraires du Lot* (juillet-

septembre, p. 262) cite de notre numéro de juillet l'autographe de Caroline Murat, baronne de Chassiron, et la note sur Fénelon et son *Télémaque*, à Carenac : « Cet ouvrage fut écrit à la cour, entre les années 1689 et 1695. La *Revue de Saintonge* trouve d'une platitude désespérante les vers de Fénelon, et d'après les échantillons qu'elle en donne on est bien forcé d'être de son avis. »

La *Gazette de l'ouest* (La Rochelle, 29 novembre) rend ainsi compte de notre xxix^e volume des *Archives* :

« Le répertoire des titres du comté de Taillebourg, conservé aux archives de M. le duc Louis de La Trémoille, est un fort registre couvert de parchemin, comptant 741 feuillets paginés, écrit en gros caractères du dix-huitième siècle vers 1718, revu et complété vers 1758.

» Le répertoire contient, à la suite d'une liste chronologique des seigneurs de Taillebourg depuis 1209, l'analyse sommaire de tous les titres du chartrier du château de Taillebourg, transféré à Thouars, et formant vingt-huit layettes.

» Deux pièces se rapportent au xii^e siècle : ce sont des bulles pontificales relatives au monastère de Saint-Jean d'Angély et au prieuré de Saint-James. Quinze pièces datent du treizième siècle : une donation à l'aumônerie située près de Saint-Jean d'Angély, en 1209 ; une transaction entre le chapitre de Saintes et un vassal de Taillebourg sur l'étang de Forges, en 1250 ; d'autres entre le seigneur de Taillebourg, l'abbé de Bassac et le prieur de Saint-Savinien, en 1258, 1270 et 1286 ; une ordonnance royale pour l'arpentement des terres en Saintonge et en Aunis, en 1284 ; un aveu d'un fief en Saint-Jean d'Angély, et du Cluseau à l'abbé de Saint-Jean d'Angély, en 1288 ; le contrat de mariage de Gérard Chabot, sieur de Rais et de Machecoul, avec Marie Larchevêque de Parthenay, en 1299, etc. Pour le quatorzième siècle, soixante-quinze pièces environ, parmi lesquelles un aveu de Taillebourg au prince de Galles en 1364, quelques aveux rendus à Taillebourg ou au roi, et des partages et sentences intervenus entre les membres de la famille de Parthenay-Larchevêque ; pour le quinzième siècle, 21 pièces jusqu'en 1409 : en 1403, restitution à la seigneurie d'une terre contentieuse entre le pont de Taillebourg et Bussac par le roi ; en 1406, une enquête sur le péage des vaisseaux à Taillebourg, etc. ; environ 38 pièces en 1409 : aveux rendus au roi comme seigneur de Taillebourg ; de 1410 à 1450, environ 219 pièces : en 1410, commissions pour le rétablissement des foires abolies par suite des guerres, et la construction de prisons ; titres des charges de Prégent de Coëtivy ; aveux, procès entre les Coëtivy et les Plusqualec, se disputant la seigneurie ; pièces relatives au procès criminel dirigé contre les Plusqualec ; en 1444, procès entre les seigneurs de Taillebourg, le corps de ville de Saintes et le procureur du roi, qui lui contestent le droit

de tenir ses assises à Saint-James ; de 1450 à 1500, environ 300 pièces : érection de la baronnie de Taillebourg en comté, 1486 ; procès avec le corps de ville de Saintes au sujet du droit de guet sur les paroisses de la rive gauche de la Charente, 1476, inaugurant une série de contestations analogues auxquelles prirent part aussi les habitants de la rive droite ; de 1500 à 1550, environ 150 pièces : fondation du chapitre de Taillebourg en 1500 ; procès contre le domaine royal pour le droit de pêche, en 1507 ; en 1532, résistance aux tentatives de réunion de la seigneurie à la couronne ; procès pour le droit de péage, 1544 ; de 1550 à 1600, environ 150 pièces, très peu nombreuses à partir de 1560 ; en 1550 et 1597, partage entre les héritiers de La Trémoille ; peu de pièces sur la réforme, quoique les seigneurs de La Trémoille, leurs principaux officiers et les notables habitants aient professé la religion réformée jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes et aient eu des pasteurs distingués, parmi lesquels il faut citer Guillaume Rivet, sieur de Champvernon, qui a laissé des ouvrages estimés ; de 1600 à 1650, environ 230 pièces : en 1618, procès du domaine royal contre les vassaux de Taillebourg pour leur faire rendre hommage au roi ; ces attaques du domaine se continuent par les procès au sujet de la prairie de Saint-James, 1640 ; du droit d'appel, 1642 ; la saisie féodale de Coutiers ; de longues instances sur la mouvance de Panloy, terminées en 1668 au profit du domaine ; de 1650 à 1700, environ 220 pièces : en 1652, la fronde amène le siège et le procès-verbal de la laceration des titres de Taillebourg, la destruction des fortifications, le transfert des archives à Thouars ; en 1676, un débat sur la compétence entre la justice de Taillebourg et celle de Saintes, au sujet de l'homicide du vice-sénéchal de Saintonge tué au village des Guindets ; de 1700 à 1750, environ 220 pièces : en 1713, un partage entre les héritiers de La Trémoille ; en 1716, des procès contre diverses paroisses pour les bians ; en 1722 et 1734, des aveux ; en 1722 et 1745, des procès entre les chanoines de Taillebourg et la seigneurie de Bussac pour le droit de pêche ; en 1749, l'érection de Taillebourg en duché-pairie ; de 1750 à 1758, environ 20 pièces, dont quelques aveux en 1754. On pouvait se demander à quoi se réduisaient en 1758, époque où finit le répertoire, la puissance, l'influence politique, territoriale de ce que l'on appelait le duché de Taillebourg, en face de la centralisation qui rattachait tout à l'autorité royale.

» Parmi les familles citées dans le répertoire des titres de Taillebourg, publié par M. Gaston Tortat, on peut mentionner : D'Abzac, Adrien, Allenet, Archiac, d'Argenson, Arroüet, seigneur de Montmouton, Audouin, d'Authon, de Balodes, de Barbezilières, Barbot, Baudouin, de Beaumont, Béraud, Bernard, de Bersier, de Bertineau, de Biron, de Blois, Boisseau, de Bonnegens, Boyceau, de Brach, de Campet, de Caumartin, de Chaumont, de Clermont, de Coëtiwy, de Créquy, de Culant, de Cumont, d'Abillon, d'Angliers, Dangirard (et non Daugirard),

David, du Bellay, Duchâtel, Dunois, du Refuge, du Sault, de Vigier, Eschallard de La Boulaye, Faure, Gentilz, Germain, Girard de Bazoges, Guenon, Goulart, Guiton, Harpedane, d'Isle de La Matassière, de Jaucourt, de La Blachière, Larchevêque, de La Trémoille, Lebault, de Magésie (et non Magézir), de Marsilly, Méhé, Meschinet, Moreau de Panlois, de Nossay, Orléans, Parfait, Pastoureau, Pineau, de Plusqualec, de Polignac, de Pons, Prévost, Rabillard, de Ransannes, Richard, Rivet, Robert, Rocquemadour, de Sainte-Maure, de Saint-Gelais, de Saint-Georges, de Saint-Hilaire, de Saint-Marsault, de Saint-Martin, Thomas du Petit-Port, Tison, de Vallée, Vallin, de Valois, de Villedon, de Villaines, Vivier, de Vivonne, etc.

» En félicitant M. Gaston Tortat de cet intéressant travail, nous devons remercier M. le duc Louis de La Trémoille, prince de Tarente, membre de l'institut, d'en avoir autorisé la publication, et tous les érudits savent avec quelle courtoisie M. de La Trémoille leur ouvre ses riches archives.»

AVIS ET NOUVELLES

Des quittances de réabonnement pour la *Revue* et à la Société pour 1901 ont été lancées à partir du 15 décembre, d'après l'avis qui en a été donné, et comme le font tous les périodiques. Ceux de nos confrères qui, pour absence ou oubli, n'auraient pas pu s'acquitter encore, sont priés de le faire dans le plus bref délai, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi de la *Revue*. Il importe d'ailleurs que nous connaissions dès maintenant le chiffre de nos adhérents afin de tirer en nombre voulu le tome xxx dont l'impression est commencée.

Par décret du 10 novembre, et sur le rapport du ministre du commerce, a été promu au grade d'officier de la légion d'honneur, notre confrère M. Louis-Charles-Marie Delavaud, secrétaire d'ambassade de 1^{re} classe, membre des comités de la classe 14 à l'exposition universelle ; titres exceptionnels, membre du comité d'organisation du congrès de sociologie coloniale ; délégué du ministère des affaires étrangères au congrès de géographie commerciale, chevalier du 31 décembre 1896.

Notre confrère M. le marquis de Granges de Surgères a obtenu de la reine d'Espagne la grande plaque en or du mérite militaire, pour avoir organisé des comités de secours aux veuves et orphelins de la guerre d'Espagne.

Par décision ministérielle, une médaille d'argent a été décernée pour services gratuits rendus pendant 26 ans, dans les vaccinations, à M. le docteur Louis-Marie-Ernest Pichez, médecin de la marine en retraite, chirurgien en chef des hospices civils de La Rochelle.

Il est question à La Rochelle d'ériger un monument digne de lui, à Eugène Fromentin, peintre, romancier et critique d'art. Un comité sous la présidence du maire d'Orbigny s'est réuni le 14 décembre.

On se rappelle l'indignation formidable — et factice — excitée là bas contre un conférencier, à Saintes, qui avait osé dire que Fromentin n'avait pas dans sa ville natale le monument qu'il méritait.

Les fouilles entreprises au tumulus de Courcoury n'ont donné aucun résultat. Et cela devait être. On a creusé un puits central ; il fallait tomber juste sur la chambre sépulcrale ; c'est bien ainsi qu'on procède quand le tumulus est régulier ; mais ici le centre a été déplacé par suite de l'enlèvement des terres d'un côté. Une galerie creusée au niveau du sol avait toute chance d'arriver à la sépulture ; c'est l'avis des archéologues compétents. Il est certain que les fouilles qui ont mis à jour en 1696 le fameux trésor dont parle Bourignon, trouvé par Vanderquand, notaire royal, ont dû changer l'axe central. Aujourd'hui Rome n'est plus dans Rome.

En labourant un marais à Nuillé, M. Goron a découvert un pot de terre contenant 25 pièces d'argent au millésime de 1561.

Les journaux font grand bruit d'une découverte récente, dans un puits voisin du théâtre romain des Bouchauds, commune de Saint-Cybardeaux (Charente), de vases de toute espèce, pots, aiguières, collection complète d'ustensiles de ménage, y compris les casseroles, le tout d'or et estimé deux à trois cent mille francs. Il est bien facile de voir que ces ustensiles d'or ne sont que du bronze peut-être rendu brillant par le frottement. En réalité il y a trois vases de bronze du genre *palera* ou *calinum*, assez semblables pour les deux premiers qui sont ronds à des casseroles ; l'un a 25 centimètres de diamètre et l'autre 17. Le 3^e a la forme ovale. Ils appartiennent à notre confrère M. Abel Mestreau, dans la propriété duquel ils ont été trouvés.

On a parlé de la création d'un théâtre populaire en Saintonge, sous la direction de M. de Lannoy et de M. Alexandre Hus. La première représentation aura lieu à Saintes dans la première quinzaine de janvier. Elle se composera de trois petites pièces en patois saintongeais par des amateurs du pays.

Le 20 décembre à Rochefort, le 22 à La Rochelle, première représentation d'une pièce inédite en un acte, *La Yo*, par M. Félix Hautfort, publiciste à La Rochelle.

Le conseil municipal de Rochefort ayant réduit à 100 francs la traditionnelle subvention de 500 francs, qu'il faisait à la société de géographie, le bureau dans sa séance du 10 décembre, pour pouvoir équilibrer son modeste budget, a décidé de suppri-

mer les primes et prix qu'elle décernait aux instituteurs communaux, aux élèves du lycée et des écoles communales et ses séances publiques assez dispendieuses. C'est ainsi que dans la Charente-Inférieure on encourage la culture intellectuelle. Le conseil général avait donné le bon exemple, il y a quelques années, en supprimant toute subvention aux sociétés locales. Il faudrait pourtant se convaincre que, s'il est bon d'encourager les orphéons, les musiques, les cyclistes et les gymnastes, d'apprendre à lire et à écrire à tous les enfants, de leur payer leurs livres et même la soupe, il est utile, indispensable d'élever le niveau intellectuel en favorisant l'étude des sciences, des arts, des lettres. Tout ne se réduit pas pour une nation à connaître les 25 lettres et les 9 chiffres, y compris le 0. Les séances et les travaux de la société de géographie à Rochefort sont fort suivis. Mais tout le monde ne pouvait pas faire ces intéressantes conférences, récits de voyages, études scientifiques, questions économiques, sujets littéraires, qui étaient pour la foule une si agréable et si utile distraction, en même temps qu'un stimulant pour beaucoup. C'est l'égalité par en bas : le *b a ba* pour tous doit suffire.

Pour sauver de la destruction, d'aliénation, de restaurations intempestives ou maladroites, les monuments, édifices religieux, mobilier des églises ou chapelles, M^r l'évêque de Quimper et Léon, après une fort belle lettre pastorale (5 novembre 1900), a institué une commission archéologique de laïques et ecclésiastiques, chargée de veiller à la conservation et bon entretien des monuments religieux et mobilier des églises et sacristies, et dont l'avis sera nécessaire pour toute reconstruction, réparation, agrandissement, vente, échange d'objets. Parmi ces membres nous voyons pour l'arrondissement de Quimperlé M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, président de la société archéologique de la Loire-Inférieure.

Notre honorable et dévoué confrère, qui fait aussi partie de la commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure, peut, à juste titre, être reconnu comme le doyen des archéologues saintongeais. Son diplôme d'admission dans la société d'archéologie de Saintes, signé du comte Pierre de Vaudreuil, président, et de l'abbé Lacurie, secrétaire, porte la date du mois de janvier 1851. Sur ce diplôme, dont les exemplaires sont maintenant rares, figure l'énorme sceau en cire de la société, représentant le célèbre arc de Germanicus.

Tous les journaux de la région ont reproduit la note suivante : « L'huître portugaise, — quelques uns même ont imprimé *l'histoire* portugaise, coquille très opportuniste ici puisqu'il s'agit d'huître — l'huître portugaise ou gryphée qui, depuis quelques années, a causé tant de perte aux ostréiculteurs de notre côte fut, dit la légende, introduite dans notre région par un accident un chargement d'huîtres avariées jeté en Gironde. » S'il faut en croire M. de Rochebrune (*Bulletin du musée*

d'*histoire naturelle*, n° 3), ce ne serait là qu'une légende ne reposant sur aucune base sérieuse ; l'huître portugaise serait en réalité un mollusque indigène.

» Ce savant, en effet, a trouvé dans les fouilles d'une villa gallo-romaine des environs de Jarnac (an 48 avant notre ère) une grande quantité de coquilles d'*ostrea angulata* — au lieu de *angulata*, nouvelle coquille d'huître assurément. — Or, tout permet de croire que les huîtres venaient de la côte voisine, étant donné les difficultés du transport.

» La portugaise, d'ailleurs, a été signalée comme vivant à l'état spontané sur les rochers de Saint-Jean de Luz. »

Si le reste était écrit en portugais, nous n'aurions rien à ajouter : car on sait que les Portugais sont toujours gais.

Mais à qui serait-on croire que « les difficultés du transport » empêchaient les gourmets de manger des huîtres ? Lucullus, dans son expédition d'Asie, se faisait suivre de chariots d'huîtres fraîches. Et les dépôts, non pas de coquilles, mais d'huîtres complètes, n'ayant jamais été ouvertes, qu'on constate à Niort, sur les hauteurs de Saintes, jusqu'à Clermont en Auvergne, prouvent bien que les Romains avaient trouvé le moyen de conserver le friand mollusque. (Voir la brochure *Les huîtres dans les sociétés savantes*). Peut-être que la légende n'est pas si légende. Si la portugaise est indigène depuis l'époque gallo-romaine, qu'on explique pourquoi ce n'est que depuis 40 ans qu'on la pêche sur les falaises de Saint-Georges de Didonne, Talmont, Meschers, Saint-Seurin d'Uzet, singulièrement améliorée du reste, depuis qu'elle s'est incrustée sur nos côtes saintongeaises.

En novembre a paru à Archiac *Le grelot d'Archiac*, revue bimensuelle : le 3^e numéro imprimé à Jonzac par M. Berthelot, in-4°, 4 pages, 10 centimes. La première page montre un chevalier armé portant sur son écu des armes qui veulent dire : *De gueules à deux pals de vair au chef d'or*.

Un sceau rond montre des armoiries qu'on devine vouloir être : *Ecartelée aux 1 et 4 d'or à 2 pattes de griffon de gueules onglées d'azur et posées en barre l'un sur l'autre, qui est Bourdeilles ; aux 2 et 3, contre-écartelé, aux 1 et 4 fascé d'argent et d'azur, et aux 2 et 3 de gueules*. Sur le tout d'Archiac ; en légende : POUR LA SEIGNEURIE (?) D'ARCHIAC. Il y a un commencement d'histoire locale, des faits divers, légendes, etc. Nous souhaitons bon succès à cet essai de décentralisation à laquelle notre confrère D... n'est pas étranger.

Voici une nouvelle contribution à l'histoire de l'instruction publique, c'est un mémoire de M. l'abbé Uzureau, *Un collège de province au xvi^e siècle*. Beaupréau (Angers, Schmit, 1900, in-4°, 24 pages). Fondé en 1710, ce collège fut confié aux sulpiciens, il compta bientôt 300 élèves. La révolution chassa les professeurs, et les élèves s'en allèrent. On ne trouve pas là son histoire complète, mais quelques épisodes inconnus de son existence et d'après des documents inédits : lutte entre les curés

de la paroisse et le supérieur au sujet de la chapelle et des offices, etc. Il y a aussi l'affaire du ballet en 1726, qu'on veut supprimer. M. Henri Clouzot trouvera là des détails pour son sujet : *Les représentations dramatiques dans les collèges poitevins*. (Voir plus bas, page 67). La lettre du principal sur cette distraction est curieuse ; il avoue qu'il n'en est point partisan et qu'elle offre de graves inconvénients.

L'*Anjou historique* dont nous avons (xx, 249) annoncé l'apparition (6 livraisons par an d'au moins 7 feuilles d'impression ; abonnement : 6 francs ; directeur, M. l'abbé Uzureau, aumônier du Champ des Martyrs, par Angers) a continué dans son n° 3 (novembre 1900) le *Pouillé du diocèse d'Angers*, de Couet du Viviers de Lory, et publié divers mémoires : *Giles de Rais* (Barbe bleue), par M. l'abbé Ledru, d'après la liste de M. l'abbé Brossard ; *M^{me} et M^{lle} de Luigné*, fusillées au Champ des Martyrs ; *Les Angevins et la famille royale à la fin du XVIII^e siècle*, par M. l'abbé Uzureau, etc.

Nous avons déjà annoncé la publication du *Dictionnaire biographique du département de la Charente-Inférieure*. Cet ouvrage contient des notices sur les notabilités du département dans les lettres, les sciences et les arts, dans la politique, la magistrature, l'enseignement, l'armée, la noblesse, le clergé, etc. C'est le dictionnaire proprement dit.

Il donne, en outre, les noms, prénoms, lieu et date de naissance, qualités, etc., des fonctionnaires et autres personnes, etc., c'est l'*annuaire*. Enfin il sera orné de nombreuses reproductions photographiques, formant l'*album*.

Ces trois parties ne forment qu'une seule et même œuvre.

On comprendra sans peine l'intérêt d'un ouvrage de cette nature ; chacun aura à cœur de contribuer à l'œuvre commune en adressant sans retard à l'éditeur Flammarion, 26, rue Racine, à Paris, sa biographie et, au besoin, sa photographie. — Les insertions ne coûtent absolument rien. On souscrit au *Dictionnaire de la Charente-Inférieure*, pour 15 fr. relié et 12 fr. 50 broché. Les exemplaires de luxe, tranches dorées, couverture biseautée, incrustation or, donnant droit à un portrait en page entière, sont livrés au prix de 30 francs, payables après réception de l'ouvrage.

On annonce l'apparition prochaine, sous la direction de MM. le baron Trigan de La Tour et Albert Dubourg, du « *Mercurie héraldique*, revue historique illustrée, des armoiries et du blason », bimestriel, au prix de 6 francs. On peut adresser son abonnement à M. Dubourg, à Agen.

M. Georges Prudhomme, en remerciement de la pension que le conseil municipal de La Rochelle lui accorde à l'école des beaux-arts, a fait don à la ville d'un exemplaire de la fort belle médaille

d'or qu'il a gravée et que la ville de Paris a fait frapper à la monnaie en souvenir de la visite du président Krüger.

—
La *Revue politique et parlementaire* (abonnement: 25 fr. par an; le numéro: 3 fr., librairie Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris) a publié: 1° d'Estournelles de Constant, député, Le problème chinois; — 2° E. Lacombe, ancien sénateur, La défense des porteurs de fonds étrangers; — 3° A. Charliat, prof. à l'école des hautes études commerciales, Une enquête sur les marchés de marchandises en France: I. Les blés et farines à la bourse de commerce de Paris et la spéculation sur les grains; — 4° G. Chastenet, député, La réforme foncière en France; — 5° E. Rochetin, Les warrants agricoles; — 6° V. Marcé, Le contrôle de l'exécution du budget en Angleterre.

—
Les conférences se multiplient. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur signalant, à partir du 1^{er} janvier, une revue spéciale (*Les conférences*) qui paraît le 1^{er} et le 15 en 16 pages in-4° avec couverture, au prix de 3 francs par an (Paris, maison de la bonne presse, rue Bayard, 5). Elle est pour aider les débutants, fournir aux conférenciers des matériaux utiles et des renseignements pratiques; elle donne une chronique détaillée, des extraits des conférences illustrées, des canevas d'études, des thèmes sur les sujets actuels; exemple: La Chine, les Boërs, plan d'une conférence sur Victor Hugo. Avec ces sommaires l'orateur a les éléments d'un travail.

—
CHANGEMENT DES NOMS DE RUES

Dans sa séance du 17 novembre, le conseil municipal de Cognac a décidé qu'on donnerait à la rue des Ballets le nom d'Emile Albert, avocat, bibliophile, littérateur, qui a fait don à la ville de sa bibliothèque. 7.000 volumes. Voir sur M. Emile Albert la notice qu'a écrite de lui, pour la société archéologique de la Charente, notre confrère M. Jules Pellisson.

* * *
A la séance du 12 novembre, le conseil municipal de Rochefort a entendu le rapport de M. Jentet, au nom de la commission des beaux-arts, sur les changements en trois ans des noms de 24 rues, 8 par an. Il s'agit de faire disparaître « tous les noms de saints et tous les noms vagues et sans signification ». En 1901, la rue Saint-Gabriel s'appellera rue de la *Ferronnerie*, pour rappeler sans doute le brave sans-culotte Ravaiillac, qui débarrassa la France du tyran Henri IV; la rue Sainte-Catherine, rue du *Caire* (est-ce un souvenir des mameluks ou des ânes? de la danse du ventre ou de la perte de l'Egypte et de Fashoda?); la rue Sainte-Honorine, rue *Barbès*; la rue Sainte-Anne, rue *Ledru-Rollin*; la rue Saint-Jean, rue *Kléber*; la rue des Dix-Moulins, rue du *14-Juillet*; l'avenue et la place Notre-Dame, avenue et place *Champlain*; la rue Camille, rue *Camille Des-*

moulins, qui eût mieux remplacé la rue Desmoulins. Paris avait déjà fait de la rue Denfer la rue Denfert-Rochereau, et le calembour n'en était pas plus spirituel. C'est assez pour une fois. Cependant, au lieu d'attendre en 1901, comme il avait été d'abord résolu, afin de familiariser les négociants, on appelle immédiatement rue de la République la rue des Fonderies. L'année prochaine, la rue du Pas-du-Loup se dénommera rue Blanqui, et la rue du Chêne, rue Voltaire. Barbès, Blanqui, Voltaire, Grimaux ! Et pourquoi pas Dreyfus ? Pour la rue Sainte-Madeleine, ce n'est plus que *Madeleine*, tout court. Donc, si on raccourcit les noms ici, on les augmente là. Système des compensations.

Il n'y a donc aucun Rochefortais qui soit encore digne de mémoire ? Aucun marin qui mérite d'avoir son nom sur une plaque de rue ? Ne serait-ce que d'Amblimont, né à Rochefort, et dont l'hôtel est devenu la mairie ? Puisque l'on conserve la place Colbert, on aurait peut-être pu conserver Saint-Louis, qui était à la fois le nom du fondateur de Rochefort et de celui qui, par la victoire de Taillebourg-Saintes, sauva l'indépendance nationale. Nous comptons bien que, pour être logiques, MM. les conseillers municipaux n'iront plus à Saint-Jean d'Angély, mais à *Jean-Ly* : car les anges doivent être expulsés du panthéon rochefortais, ni à *Saintes* ; ils diront certainement comme feu Vallès : Je viens de Cloud par le chemin de ture, rue *y* a. Il n'y aura plus alors que les imbéciles qui diront *Saint-Cloud*, le chemin de ceinture et la rue *Saint-Hyacinthe*.

CONFÉRENCES. — A La Rochelle, le 3 novembre, par M. Dupuy, *Les droits de l'homme et du citoyen* ; le 21, *A travers Thoug the Congo*, par M. Jackson, consul des Etats-Unis ; 1^{er} décembre, *La défense de l'organisme contre l'infection*, par M. Vital Boutet, professeur au lycée de La Rochelle ; le 23, *Les tables des droits de l'homme et le Syllabus* par M. le sénateur Delpech — A Saintes, en novembre et décembre dans les écoles communales de Saintes, *L'hygiène*, par M. le docteur Cornet.

ERRATUM. — T. xx, p. 390, 3^e §, 7^e ligne, lire « de Lage de Volude, chevalier, enseigne de vaisseau du roi » ; — p. 391, 3^e §, 8^e ligne, lire « je fus édifié » ; — p. 399, 4^e §, 1^{re} ligne, lire « Victor Advielle » ; — p. 413, 4^e §, 8^e ligne, lire « Alida-Anne-Geneviève Moinet » ; — p. 420, 5^e §, 2^e ligne, et pages 423 et 424, le nom doit être écrit : *Senac de Meilhan* ; — p. 442, lire « Clermont de Cruzy. »

A TRAVERS LES PÉRIODIQUES

La *Revue encyclopédique* du 1^{er} novembre (n° 378) contient : *Aunay* (Charente-Inférieure), l'*Eglise Saint-Pierre*, par M. Georges Musset, qui, après un examen approfondi, conclut que l'église Saint-Pierre de La Tour a été édifiée tout au commencement du XII^e siècle, sauf à reculer son achèvement de quel-

ques vingt années, mais avant 1135, date de sa cession au chapitre de Poitiers. Sept gravures représentent le donjon des vicomtes d'Aunay, qui rappelle le passage de Duguesclin en 1372, puis l'église dans son ensemble et ses détails.

Dans le numéro (376) du 17 novembre, M. Jacques Stein, parlant de la céramique à l'exposition, dit : « Avec le xvi^e siècle, voici posé devant nous le séduisant mystère de la poterie de Saint-Porchaire. Qu'est-ce que cette fabrication, née au plus tôt dans les dernières années du xv^e siècle, et dont il ne reste plus que soixante et quelques pièces, la plupart charmantes de formes et de tons, et qui disparaît brusquement avec les Valois à la fin du xvi^e siècle ? Le problème reste tout entier et la thèse qui voudrait en attribuer la paternité à Palissy paraît un peu hardie ; le potier saintongeais n'a pas besoin de ce supplément de gloire ; à défaut de cet émail blanc, éclatant, qu'il poursuivait, il a su créer un genre nouveau et trouver parfois de riches colorations. La fabrication de Saint-Porchaire et celle de Bernard Palissy peuvent avoir fait des emprunts à l'art typographique, à l'antiquité, elles n'en sont pas moins originales dans leur ensemble. »

Dans la *Gazette des beaux-arts* du 1^{er} novembre, M. Emile Molinier étudie les émaux des peintres et la céramique à l'exposition universelle de 1900. Une grande partie de ce travail est consacrée à Bernard Palissy, à l'appréciation de son œuvre, à ses origines artistiques, littéraires, scientifiques ; le point de départ de ses recherches fut la coupe que lui montra à son retour d'Italie Antoine de Pons, qui avait passé plusieurs années à la cour de Ferrare, où le duc d'Este avait établi une grande fabrique de porcelaine. *Le songe de Polyphile*, traduit en 1547, lui a été une initiation. Ensuite il a pris ses motifs dans des monuments antiques. Ici M. Emile Molinier cite des fragments décoratifs d'une salle de bains gallo-romaine, qu'il a vus au musée de Saintes et qu'il a le premier remarqués. Des coquillages de toutes espèces et de toutes dimensions posés sur un ciment forment un genre de décoration assez grossière, mais qui n'est point sans un certain sentiment artistique ; ils rappellent les dispositions qui se rencontrent dans un grand nombre de pièces céramiques sorties de notre potier. L'article tout entier est à lire.

Dans le *Bulletin trimestriel de la société archéologique de Touraine* (n^o 3 de 1900), M. l'abbé Bossebœuf s'inscrit en faux contre l'expression *fanum*, que Lièvre voulait imposer aux piles romaines.

Dans les *Mémoires de la société d'histoire... de l'arrondissement de Beaune* (année 1899), M. Bergeret a publié un travail, *Briques et pavages émaillés. L'atelier d'Argilly sous les ducs de Bourgogne*. L'art de fabriquer des carrelages historiques est

commun en Bourgogne depuis le xii^e siècle, se développe au xiii^e, et se trouve en pleine prospérité entre la fin du xv^e siècle et l'époque de la renaissance. Ce mémoire important est accompagné de 28 planches coloriées, représentant divers spécimens de fabrique.

Dans le *Bulletin du protestantisme* du 15 octobre, trois lettres de Charles de Coucis, seigneur de Burie, lieutenant général du roi au gouvernement de Guyenne (1562).

Dans le *Bulletin de la société historique du Périgord*, 5^e livraison de 1900, M. le vicomte de Gérard a publié *La peste à Sarlat* (1629-1634), qu'on comparera à *La peste à Barbezieux* (1629-1630), par M. Jules Pellisson. (Paris, Dumoulin, 1877, 30 pages).

La *Revue de Jeanne d'Arc* (numéro du 1^{er} juin 1900) a un article de M. le capitaine de Béler, *Chansons populaires de Jeanne d'Arc en Périgord et en Saintonge*.

La demande du ministre de l'instruction publique, de rapport sur les publications des sociétés savantes, à propos de l'exposition universelle, a donné lieu à quelques travaux complets, qui ont bien mis en lumière l'utilité de ces modestes académies locales. Nous avons en premier rang le mémoire de M. Philippe Lauzun, qui n'a pas moins d'un volume in-8° de xviii-359 pages, sur la société académique d'Agen.

C'est un chapitre d'histoire littéraire où l'auteur n'oublie aucun de ces mille petits riens qui composent la vie d'une société, et rend hommage à ces travailleurs désintéressés et vaillants, les Boudon de Saint-Amans, les Magen, les Andrieu, les Tamizey de Larroque, auprès desquels les successeurs placeront M. Philippe Lauzun. Force anecdotes charmantes et portraits finement tracés de ces savants de province, qui, pour être profondément estimés, n'échappent pas à certains travers.

C'est un des premiers conquérants de Madagascar, le rochelais Vacher de La Caze, prince d'Amboule, que biographie M. de Richemond dans le *Bulletin de la société de géographie de Rochefort* (n° de juillet-septembre 1900). Son grand-père, Jacques Vacher, sieur de La Caze, avait été maire de La Rochelle en 1606. Lui avait des frères avocats. A son arrivée à Madagascar, notre héros trouva les Français exposés aux insultes. Par sa valeur, il se fit bientôt une telle réputation qu'il enflamma d'amour la fille du prince d'Amboule et l'épousa. Ses aventures sont nombreuses et ses vicissitudes variées. Il mourut en juin 1670.

Ce n'est pas le seul article local que contient ce fascicule ; il

en est un autre d'un genre différent. C'est un « *Vieux Noël* en patois pichottier de la région de La Rochefoucauld (Charente) » qu'a recueilli M. E. Vincent, l'auteur de l'importante monographie de la commune de *Marillac le Franc*. Ce *Vieux Noël* n'a pas moins de 42 couplets dont M. Vincent n'a reproduit que 12. On les trouvera tous dans l'élégant opuscule que M. A. Favraud a édité en 1889 chez Dubreuil, libraire à Angoulême : *Le Noël de Theuet, en patois du canton de La Rochefoucauld*, avec une introduction et des notes, même avec une traduction qui, à quelques mots près, est la même que celle de M. Vincent (1). M. Favraud a établi son texte sur les versions multiples à lui communiquées par les instituteurs et institutrices des communes du canton ; il est précédé d'une petite étude sur le patois du Noël et il en a noté l'air.

Le *Bulletin* contient en outre l'*Egypte moderne*, par M. Toureille, et des nouvelles et faits géographiques. Malgré la suppression des 4 cinquièmes de la subvention que la ville lui faisait, la société de géographie continuera d'imprimer son *Bulletin* ; la devise du marin est : *Malgré la tempête*.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La Société des Archives a deux nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 2 décembre, est décédé au château de Bussac, près de Saintes, à l'âge de 76 ans, Jean-Louis-Henry Bonneville, *, trésorier-payeur général en retraite, président de la Croix-Rouge française (section de Saintes), membre du comité royaliste de la Charente-Inférieure. La cérémonie religieuse a eu lieu en l'église de Bussac, où le curé, M. l'abbé Jouan, a fait, en une allocution point banale et tout émue, l'éloge du défunt. Le corps a été ensuite transporté à la gare de Saintes d'où il est parti pour l'Eure, devant être inhumé à Romilly sur Andelle, près de ses trois enfants, une fille et deux garçons dont la mort prématurée, à la fleur de l'âge, « devait être la cruelle épreuve de sa vie. » A la gare, M. le baron Amédée Oudet, au nom de la

(1) Ainsi les gens de Coulgens viennent
Avec une bonne barrique
De bon vin
Ou aviaut bê près la vrille,
Un guimbelet,
Dus douzils, un bouteille,
Un gobelet.

M. Favraud traduit « un guimbelet » par tasse et M. Vincent met avec raison un foret ; il ajoute : « guimbelet, mot d'origine anglaise et qui date probablement de la guerre de cent ans, *gimblet* ou *gin'let*. » Le guimbelet, foret, vrille, petit outil de fer pour percer les tonneaux, est employé dès 1412-1464 ; on le trouve dans les dialectes du Haut-Maine, de la Vienne, l'Aunis et la Saintonge.

Croix-Rouge, a retracé sa vie et loué son dévouement à toutes les œuvres charitables. Né à Moissac, le 5 décembre 1824, d'un père conservateur des hypothèques, qui termina sa carrière à Caen, il entra dans l'administration des finances et, après divers postes, il fut nommé receveur à Belfort. Pendant la guerre de 1870-71, Bonneville, dit M. Oudet, « partagea, durant cinq mois, les privations et les périls de la vaillante garnison qui s'est illustrée dans ce siège mémorable. C'est là qu'il put voir de près, toucher du doigt dans ses réalités les plus dures la vie de nos soldats en temps de guerre, admirer leur valeur et leur dévouement et compatir douloureusement à leurs souffrances et à leurs misères, particulièrement à celles des malades et des blessés. Les fortes émotions de cette année tragique lui avaient laissé une impression ineffaçable. Il était donc, mieux que beaucoup d'autres, préparé à comprendre, à sentir toute l'importance des services rendus par la société de la « Croix-Rouge », surtout de ceux que le pays serait en droit d'attendre d'elle le jour où il se trouverait aux prises avec les nécessités d'une grande guerre, et combien serait précieux alors l'avantage de posséder par tout le territoire des comités nombreux, préparés et organisés de longue main, en vue de recevoir, distribuer, utiliser, avec toute l'efficacité possible, les dévouements et les sacrifices patriotiques qui ne manqueraient certainement pas d'affluer avec autant d'enthousiasme que de confusion... Au terme d'une carrière parcourue avec distinction, il vint abriter le soir de sa vie dans sa charmante retraite de Bussac. Là, son hospitalité aimable et la grâce toujours si accueillante de sa compagne vénérée attirèrent bientôt de nombreux visiteurs, c'est-à-dire groupèrent autour d'eux de nombreux amis. Plus vifs encore et plus douloureux sont les regrets de ceux-là dont j'ose me faire aussi l'interprète, et plus impérieux le besoin qu'ils éprouvent de renouveler à celle qui lui survit l'expression de leur profonde, très respectueuse et affectueuse sympathie. »

Après le siège il fut nommé receveur général à Privas, puis à Nice, enfin à La Rochelle où il prit sa retraite en 1884. Alors il acheta de MM. de La Laurencie, qui le possédaient depuis le commencement du siècle, le fort beau château de Bussac, la vieille demeure des Beauchamp et des Dupaty de Clam. Il avait épousé en Normandie M^{lle} Duchêne, fille d'un conseiller à la cour de cassation, qui ne contribua pas peu à embellir cette demeure hospitalière... « M. Bonneville, ajoute le *Clairon de la Saintonge* du 9, avait su se créer dans toutes les classes de la société de nombreux amis. Son exquise courtoisie, la bonne grâce de sa chère compagne lui avaient concilié la sympathie de toute la société saintaise, tandis que sa générosité, le dévouement avec lequel il participait à toutes les œuvres utiles ou charitables du pays lui valaient la reconnaissance générale. »

Ses obsèques avaient attiré une foule d'amis. Les cordons du

poêle étaient tenus par MM. Gabriel Dufaure, ancien député, conseiller général de la Charente-Inférieure, le commandant de Saint-Germain, vice-président de la Croix-Rouge, Amédée Oudet et Cartier, maire de Bussac.

« En regardant, les larmes aux yeux, ce cercueil prendre pour la dernière fois la route de Normandie, écrit dans la *Croix de Saintonge* du 9 M. René de Grieu, je songeais aux heures inoubliables passées dans l'intimité de cet homme bienveillant dont tout Saintes connaissait la sollicitude constante pour les œuvres de charité chrétienne ou de charité sociale, et que tous appréciaient pour le charme si particulier de ses relations... Invariablement fidèle à ses convictions politiques et religieuses, il était toujours heureux de donner le concours le plus utile à ceux qui se réclamaient de quelque cause juste et sainte. Son existence semblait la plus heureuse et la plus enviable. Il était riche ; il avait occupé avec distinction de hautes situations ; il était justement recherché et honoré ; il avait près de lui une femme d'élite, pieuse et dévouée compagne... Nul de ceux qu'il honora de ses sympathies ne l'oubliera... »

II. — Le 6 décembre est décédé à Cognac, dans sa 77^e année, Etienne-Victor Huvet, négociant. Il était né, à Saintes, le 3 septembre 1824, neuvième enfant de Charles-Philippe de Néri Huvet, notaire à Saintes, juge de paix, conseiller municipal (1780-1857), et de Louise Paillot, des Paillot de Beauregard et du Cormier. Marié, le 4 juin 1851, à Amélie-Honorine-Julie Gros, fille d'Elie Gros, chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur, capitaine d'infanterie, décédée il y a deux mois (11 octobre 1909), à 69 ans, il laisse deux filles : Marie, veuve de Gaston de Gandolphe de Neuville, dont une fille, Renée, mariée à M. des Paillerets, et Marie-Antoinette, épouse de M. Maurice de Jarnac de Garde-Epée.

« Le défunt, très estimé dans notre ville, dit l'*Ere nouvelle* du 9, faisait partie comme membre fondateur d'un grand nombre de sociétés d'agrément et de bienfaisance ; d'un caractère très droit et d'une nature obligeante, il ne comptait dans toute notre région que des amis. Sa famille était nombreuse et distinguée. » Le deuil était conduit par son gendre, M. Maurice de Jarnac de Garde-Epée. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Edouard Martell, sénateur, Gabriel Dupuy d'Angeac, président et vice-président de la chambre de commerce ; Alban Delézinier, directeur du comptoir d'escompte, et Hériard, notaire.

Le 25 octobre, est décédé à La Rochelle, âgé de 51 ans, Gabriel-Alphonse-Eugène-Marie Boutet, époux Prieux, artiste peintre. Né à La Rochelle le 9 novembre 1848, il était fils de Frédéric Boutet, imprimeur et fondateur de l'*Echo rochelais*, politique, qui avait été créé en 1829 par Pavie comme feuille d'annonces ; après 1830 Boutet en fit l'organe à La Rochelle du parti légitimiste ; il en avait été lui-même collaborateur discret.

Après avoir pris part à la campagne de 1870, Boutet fit son droit, puis abandonna le droit pour suivre sa vocation artistique. Il entra dans l'atelier de M. Bouguereau qu'il laissa vite par esprit d'une indépendance poussée à l'excès. Il a exposé pendant plusieurs années au salon des Champs-Élysées ; on a remarqué notamment *Une conférence de diplomates*, où les diplomates s'endorment sur leurs papiers. Le musée de La Rochelle possède de lui un tableau très apprécié, *La musique de la garde républicaine descendant les marches du Luxembourg*. Très bon dessinateur, il a longtemps travaillé pour des journaux illustrés. La maladie de poitrine qui l'a enlevé ne lui a pas permis de donner tout leur développement aux heureuses qualités dont il était doué. (Voir l'*Echo rochelais* du 31).

Le 29 octobre, est décédé à Saint-Martin de Ré Louis-Victor Rognant, ✱, chef d'escadron en retraite.

Né à Essonnes (Seine-et-Oise) le 12 octobre 1833, engagé volontaire le 4 mai 1854 à la 1^{re} compagnie du génie, sous-lieutenant le 12 mars 1864, lieutenant à l'état-major des parcs des équipages militaires, capitaine en second le 4 février 1871, en premier le 15 août 1875, il fut nommé chef d'escadron le 29 décembre 1885 et adjoint au directeur de l'artillerie du 9^e corps. Le 29 avril 1886 il épousa à Charly (Cher) M^{lle} Monigat, et, en 1888, mis à la retraite, il se retira à Saint-Martin de Ré où il avait de la famille. M. Joany, capitaine d'artillerie, ✱, ami du défunt, a raconté sa vie et célébré ses mérites sur sa tombe. Le deuil était conduit par MM. Rognant et Got, ses neveux ; les cordons du poêle tenus par MM. les commandants Montaigne et Evard, du 123^e d'infanterie, et par les capitaines Babin et Métivier.

Le 6 novembre, est décédé aux Epaux, commune de Meursac, où il a été inhumé dans le caveau de famille, Jean-François-Anacharsis Cormier-Lasausay, né le 15 mars 1816, fils de Jean-François et de Marie-Rosalie Pain. Au décès de sa mère (1820), il fut élevé par une sœur de celle-ci, M^{me} Bonneau, qui a laissé le souvenir d'une femme de cœur, d'une grande piété et d'une rare intelligence. Conseiller municipal depuis 1846 sans interruption, maire de Meursac de 1848 à 1856 et de 1871 à 1880, il représenta le canton de Gemozac pendant vingt années au conseil d'arrondissement.

Au cimetière, devant une foule émue et recueillie, accourue pour rendre un dernier hommage à l'homme de bien qui venait de disparaître, M. Gabriel Dufaure, ancien député, a retracé, en un éloquent discours reproduit par le *Clairon* du 11, les grandes qualités d'esprit et de cœur de celui qui fut, pendant sa longue carrière, pour tous ceux qui vinrent le consulter ou eurent besoin de ses services, un conseiller d'une rare prudence et d'une inépuisable charité.

Issu d'une vieille famille du pays, de son mariage avec Geneviève-Théoline Cherpantier, fille de Timothée Cherpantier, notaire et maire de Royan, qui commença les travaux d'endiguement et perça le boulevard continué ensuite par l'ingénieur Botton, il eut deux fils : 1^o Anatole, décédé en 1862, âgé de 23 ans ; 2^o Albert, maire de Saint-Simon de Pelouaille, époux de Marie-Nancy Morissonneau, décédée à Saint-Simon, le 17 juillet 1880, dont A. Marguerite, épouse de Charles Ducoux, propriétaire à Saint-Savin sur Gartempe (Vienne), dont deux garçons : a) François, et b) Charles, et une fille c) Jeanne ; B. Jean, né en 1876.

Le 10 novembre, est décédé à Alger, où il avait été, en juillet dernier, nommé chef du génie, le général Duval-Laguierce, originaire de la Charente. Il fut successivement colonel du 7^e régiment du génie à Avignon, puis général commandant supérieur du génie du 7^e corps à Besançon, d'où il vint à Alger prendre le commandement en septembre dernier. Pendant quelques années professeur à l'école supérieure de guerre, il avait été commandant du génie à La Rochelle de 1884 à 1889.

Le 14 novembre, est décédé à Saintes, âgé de 79 ans, Barthélemy-Amédée Géraïn, ancien percepteur en retraite. Il avait choisi la ville de Saintes pour jouir d'une retraite honorablement gagnée. Il y avait acquis la même estime et la même sympathie que partout ailleurs. Epoux de Marie-Ursule Gautier, il laisse une fille et un fils, percepteur, comme son père, marié à M^{lle} Brejon.

Il était né à Ars en Ré de Benjamin Géraïn et se trouvait ainsi cousin du docteur Kemmerer, fils d'une Géraïn (voir xx, 408).

Le 14 novembre, est décédé subitement à Marennnes, âgé de 59 ans, François-Edmond Jousseïlin, avoué licencié dans cette ville, époux de Marie-Emilie Audouin. Ancien élève du collège de Saintes, il y a 30 ans qu'il avait succédé à Rulion, et il était fort estimé. Ses obsèques ont eu lieu au temple de Marennnes.

Le 19 novembre, est décédé à Rochefort, âgé de 73 ans, Charles-Jean Duplouy, commandeur de la légion d'honneur, directeur du service de santé de la marine en retraite, veuf d'Anna Avezou, membre de la société de chirurgie de Paris, correspondant de l'académie de médecine. L'école de médecine navale de Rochefort n'eut pas de professeur plus brillant et plus dévoué. Il ne devait qu'à lui-même sa haute fonction. Né en 1827, inscrit comme étudiant en médecine à l'école navale de Rochefort le 25 août 1845, à 18 ans, il obtenait au concours l'emploi de chirurgien-élève entretenu ; en 1848, il était, encore

au concours, chirurgien de 3^e classe : embarqué successivement sur l'*Alecyne*, le *Pluque*, le *Coligny*, il sert dans l'intervalle à l'hôpital : après les trois ans réglementaires, un troisième concours le fait 7 juin 1852 chirurgien de 2^e classe, puis, toujours au concours, chirurgien de 1^{re} classe (7 mai 1856). Il est reçu docteur à Montpellier, le 11 février 1857, et part comme chirurgien-major sur la corvette le *Constantin* et ne revient qu'en janvier 1861 ; au concours, il obtint, le 22 novembre 1861, le grade de chirurgien-professeur, et fut fait chevalier de la légion d'honneur en 1864, officier le 27 octobre 1873 et commandeur en 1889 ; médecin en chef le 29 avril 1876, il fut nommé le 22 mars 1885 directeur du service de santé, et quand l'école principale du service de santé de la marine créée à Bordeaux remplaça « les écoles si heureusement ouvertes par nos anciens maîtres et que l'on avait préféré sacrifier que de les perfectionner », le directeur Duploux fut le premier inspecteur technique de cette école. L'heure de la retraite sonna. Sa vieillesse fut attristée par des deuils de famille. Quatre ans après il perdait du même coup sa femme et son fils qu'il espérait voir suivre la carrière paternelle. Il est mort en chrétien, comme l'a rappelé à l'église M. l'archiprêtre Bouquin : « la foi s'est réveillée au dernier moment plus forte que jamais avec ses espérances et ses consolations. » Les obsèques ont eu lieu au milieu d'un concours considérable. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le contre-amiral Marquis, major général ; Nègre, commissaire général ; Guès, directeur du service de santé, et Picart, ingénieur en chef de la marine en retraite. Le deuil était conduit par MM. Gruel-Villeneuve, le commandant Mahé, le commissaire en chef Avezou, beau-frère du défunt. Au cimetière, M. le docteur Guès a retracé la vie de Duploux, vanté sa science, son habileté de praticien, son talent de professeur, se dévouant à ses malades pour lesquels il exposa plus d'une fois sa vie, sa charité. (Voir ce beau discours dans les *Tablettes* du 22). Enfin, au nom de l'union des femmes de France, M. le docteur Ardouin a relaté son zèle pour cette œuvre admirable dont il présida le comité à Rochefort et favorisa puissamment les débuts. (Voir son discours dans le *Phare des Charentes* du 23).

Le 28 novembre, est décédé à Saintes, âgé de 69 ans, Pierre Fournier, premier maître de la marine en retraite, chevalier de la légion d'honneur et syndic des gens de mer à Saintes. Né, le 11 novembre 1831, à Sonnac, canton de Matha, de Jacques Fournier et de Thérèse Berthonneau, il avait épousé à Rochefort sur Mer, le 7 décembre 1875, Marie-Jeanne-Mathilde Gombert, dont il laissa une fille, M^{lle} Jeanne Fournier, née en 1880, institutrice adjointe intérimaire à Dompierre. D'abord instituteur, puis soldat de la classe de 1851, il servit dans l'infanterie de marine, puis dans les équipages de la flotte jusqu'à l'époque de sa nomination comme syndic des gens de mer

en mai 1879. Pendant cette longue période, il prit part à toutes les expéditions qui eurent lieu en Italie, au Mexique, au Sénégal, à la suite de services signalés, il fut décoré de la médaille militaire, au siège de Paris ; là, enfermé dans le fort de Noisy, sa conduite lui valut cette note : « L'adjudant Fournier est un soldat hors ligne ; il a assisté brillamment à plusieurs affaires de guerre et a été proposé pour le grade d'officier et la croix de chevalier de la légion d'honneur. C'est un excellent serviteur auquel justice doit être promptement rendue. »

Les obsèques ont eu lieu le 30, en l'église Saint-Vivien de Saintes. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Baillard, chef de bataillon en retraite, Denaitaire et Peteau, capitaines en retraite, et Gombert, sous-chef de bureau de la marine en retraite, syndic des gens de mer. Au cimetière, notre confrère M. le commandant Poitou a retracé en termes émus l'existence de ce brave et modeste serviteur du pays, titulaire des médailles commémoratives des campagnes d'Italie et du Mexique.

Le 19 décembre, est décédé à Rochefort, âgé de 73 ans, Alexis-Gustave Philaire, veuf de Marie Courtin, 1^{er}, secrétaire en chef de la mairie de Rochefort en retraite. C'était un homme de bien, tout entier à ses fonctions où il se plaisait à rendre service. Pendant 40 ans il se consacra à ses concitoyens avec un zèle apprécié de tous ; il professa le cours municipal de mathématiques ; bien des générations d'ouvriers lui doivent leur instruction, et beaucoup d'instituteurs leur position. Il est mort en chrétien après une vie de travail et de dévouement. Le deuil était conduit par son fils, M. Jules Philaire, pharmacien principal des colonies en retraite. M. Frédéric Roche, ancien maire de Rochefort et président de la société de secours mutuels dont le défunt était membre, a payé à ce digne fonctionnaire le tribut d'éloges qu'il méritait.

II. — MARIAGES

Le jeudi 27 septembre a été célébré, en l'église Saint-Honoré d'Eylau, à Paris, le mariage d'Edmond-Victor-René Philippon avec M^{lle} Pauline-Marie-Louise-Gabrielle Barbara de Lapérouse, arrière-petite-nièce du célèbre navigateur, petite-fille du général vicomte Théobald de Lapérouse, G O *, mort en 1899, petite-nièce de l'amiral comte Léon de Lapérouse.

La messe a été dite par le R. P. Bessières, supérieur des chapelains de Notre-Dame de La Garde, qui a aussi donné la bénédiction nuptiale (voir plus bas, page 64).

Les témoins du marié étaient ses cousins, M. Abel Mestreau et M. Toussaint Le Grain, ingénieur en chef des chemins de fer de l'état ; ceux de la mariée étaient le général comte de Lapérouse, commandant la 3^e brigade de cavalerie, O *, et M. Jules Descubes du Chatenet, ses oncles.

Ces Philippon sont originaires de La Madeleine, en Auvergne. Ce n'est qu'après la révolution qu'une branche s'est établie en Saintonge, à Archiac. Le littérateur-vaudevilliste Louis Philippon de La Madeleine, né à Lyon en 1734, mort à Paris en 1818, était le frère de la bisaïeule du marié. Son arrière-grand-père était le docteur Bohe-Moreau, pharmacien en chef de la marine à Rochefort, qui a expérimenté pour la première fois et répandu la découverte de Jenner en Saintonge. (Voir dans le *Bulletin des Archives*, t. VIII, p. 49 et 219, *Le premier vaccinateur saintongeais*, Jean Bohe-Moreau). Son père, Philippon, avait épousé M^{lle} Dissez, petite-fille de Bohe, et était frère d'Eugénie Philippon, épouse de Frédéric Mestreau, décédé le 19 septembre 1891, sénateur de la Charente-Inférieure.

Le grand-père paternel de la mariée, le colonel Jean-Pierre Vico, mourut sous les murs de Sébastopol. Son père, Henri-Emile Toussaint de Lapérouse, capitaine de frégate, mourut en 1883, sur son navire, en vue du Pirée.

Par sa grand-mère maternelle, née Saint-John, la mariée descend du duc de Marlborough et du vicomte Bolinbroke, qui épousa la nièce de M^{me} de Maintenon.

Le 30 octobre, en l'église réformée de Saintes, a été béni par le pasteur Roufineau, le mariage de M. Barthélemy-Albert-François Guenon des Mesnards, né à La Rochelle le 28 juin 1873, second fils de M. le docteur Alexandre-Jules-Etienne Guenon des Mesnards et de M^{me} née Lecoq de Boisbaudran (voir *Revue*, XVI, 121), avec M^{lle} Jeanne-Marie-Louise Gouillaud, née le 8 octobre 1879 à Bergerac, fille du commandant Félix Gouillaud, *, et de M^{me}, née Domenget de Malauger. Le 29, à l'hôtel de ville, M. le maire Genet a adressé aux mariés une chaleureuse allocation, très vivement appréciée.

Les témoins étaient pour le marié : M. Paul-Emile-François Lecoq de Boisbaudran, correspondant de l'institut, *, et M. Louis-Marie de Richemond, archiviste départemental. I ♀, ses oncles ; et pour la mariée : le commandant Henri Domenget, *, et Alphonse Gouillaud, ses oncles.

La famille Domenget de Malauger est originaire du Dauphiné. François Domenget quitta Villard-Esmond (Dauphiné) en 1555 et vint s'établir à Bergerac où il acquit, avec la maison noble de Malauger, le droit d'ajouter le nom de terre à son nom patronymique. L'arbre héraldique de la famille, un pin d'or sur fond d'azur, est accompagné de la devise : LABOR IMPROBUS OMNIA VINCIT.

La famille Domenget de Malauger a eu de nombreux représentants tant dans l'armée que dans la magistrature. Jean Domenget de Malauger, chevalier de Saint-Louis, fut, sous Louis XVI, capitaine au régiment de l'île de France. De nos jours le livre d'or de la magistrature a inscrit le nom de M. Théo Domenget de Malauger, grand-père de la mariée, jurisconsulte très distingué et collaborateur de Dalloz, qui a terminé sa belle carrière en présidant le conseil d'administration des

asiles de Laforce, œuvre éminemment philanthropique, reconnue d'utilité publique, honorée du prix Montyon et des éloges justement mérités des inspecteurs de l'assistance publique.

Le 7 novembre 1900, a été célébré, en l'église du Sacré-Cœur de La Tremblade, le mariage de M. Paul Chevallier, ancien capitaine d'artillerie, et de M^{lle} Elisabeth Dières-Monplaisir. L'époux, né à Cognac le 20 août 1855, de M. Chevallier et de D^{lle} Sicard, appartient à une honorable famille fixée à Cognac ; sorti de l'école polytechnique, il entra au 21^e régiment d'artillerie à Angoulême, fut nommé capitaine en 1888 et démissionna à la mort de son père en 1899 ; il est capitaine de réserve du 21^e d'artillerie. L'épouse est fille d'Armand Dières-Monplaisir, président du tribunal de commerce de Marennes, et de dame Costin de Lamothe ; elle appartient par ses parents à cette vieille famille des Dières, si connue et si estimée en Saintonge.

La famille Dières est originaire d'Irlande. O'Dayer accompagna le roi stuart Jacques II dans son exil, et vint s'établir en Normandie, l'an 1648. Son fils, Marin Dières (*O'Dayer* francisé), né en 1620, médecin major d'un régiment sous Louis XIV, épousa demoiselle Goguet des Ardillers de Tallerande, fille de Denis-Jacques, trésorier de France et maire de La Rochelle ; il mourut à Pont-l'Évêque en 1708, âgé de 88 ans, laissant de sa femme, morte en 1705, 15 enfants (1). L'un d'eux, Pierre Dières, né en 1660, vint en Aunis chez ses parents maternels, à l'âge de 12 ans ; il épousa, en 1698, Catherine Mitifeu. Michel Begon, intendant de La Rochelle et de Rochefort, se l'attacha comme secrétaire ; il mourut en 1742 commissaire de marine. Son fils, Pierre II Dières, d'abord avocat au parlement de Bordeaux, succéda à son père comme commissaire de marine ; il épousa en 1726 Elisabeth Laplanche, et mourut en 1774, laissant 5 enfants : 1^o François-Pierre III, chef de la branche qui s'établit à Saintes, laquelle s'éteignit par la mort de son fils, Georges-Désiré ; 2^o Madeleine, qui épousa Jean-Joseph de Riouffe, chef d'escadre, directeur du port de Rochefort ; 3^o Marthe, femme de Robert de La Révolle, capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis ; 4^o Demoles, qui périt en mer ; 5^o Georges I^{er}, qui réunit à son nom, par ordre du ministre, celui de Monplaisir, qui lui appartenait, mais qu'il ne signait pas en service ; il épousa, en 1774, Perpétue de Bonnegens des Hermitans ; il fut nommé commissaire de marine à Rochefort, puis à Saintes, et mourut le 19 novembre 1791, laissant : a. François, qui épousa Agathe de La Charlonie, et n'eut qu'un enfant, Clémence Dières, qui mourut en sa propriété des Mouniers, près Saintes, le 15 octobre 1891 ; b. Marthe, épouse de Pierre-Abraham Richard ; c. Perpétue, qui se maria avec son cousin Georges Dières, dit le Saint ; d. Joseph,

(1) Pour ces enfants et la généalogie des Dières, voir le livre de M. Anatole Laverny, *Les La Charlonie*, p. 211-217 (La Rochelle, Noël Texier, 1892, in-8^o) et aussi *Revue*, xv, 25 et 412.

qui devint le chef de famille par la mort de son frère aîné François. — Ce Joseph Dières, trésorier de la marine à Rochefort, épousa Marguerite Raimbaux, dont il eut quatre enfants : a. Théophile, marié à Louise Despessailles, devint dans la suite le successeur de son père à la trésorerie de Rochefort ; b. Alexis, chanoine honoraire, curé-doyen de Saint-Martin de Ré, décédé en 1867 ; c. Adèle, mariée à M. Devillers, receveur principal des douanes, mort en 1899 ; d. Georges III, commissaire de marine, qui épousa en premières noces Louise Emery, sœur de l'ancien maire et président du conseil général de La Rochelle, de laquelle il eut une fille morte en naissant et un fils : Georges IV, qui habite avec ses enfants la propriété de la Louisiane, à Ronces-les-Bains, commune de La Tremblade. En secondes noces, Georges III avait épousé Louise-Améline du Pontavice de Bois-Henry, fille unique du comte de ce nom, ancien garde du corps de Louis XVIII, qui lui donna quatre filles mortes en bas âge, et deux garçons : Louis, zouave pontifical, blessé et décoré à Mentana, mort le 21 décembre 1871, et Armand, père de la mariée, qui a en outre sept enfants, nés à La Tremblade : 1^o Marguerite, née le 18 août 1870 ; 2^o Madeleine, née le 31 août 1872, toutes deux filles de la Sagesse ; 3^o Maurice, né le 24 octobre 1877 ; 4^o Marthe, née le 19 mars 1872 ; 5^o Mathilde, née le 20 octobre 1882 ; 6^o Marcel, né le 12 mai 1886 ; 7^o Montfort, né le 17 janvier 1890.

Les témoins étaient pour le marié : le commandant Kappès, chef d'escadron au 21^e d'artillerie, à Angoulême, Eutrope Sicard, son oncle ; et pour la mariée, Georges Dières-Monplaisir, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, son oncle, Georges Dières-Monplaisir, licencié en droit, son cousin.

Le 19 novembre, en l'église cathédrale de La Rochelle, a été béni par M^{re} Bonnefoy le mariage de M. Georges-Eudes Magnan, capitaine breveté au 66^e régiment d'infanterie, avec M^{lle} Marie-Anne Martin de Beaucé. Les témoins étaient pour le marié : MM. Magnan, capitaine au 12^e régiment d'artillerie, son frère, et Alquier, commissaire adjoint de la marine en retraite, son cousin ; pour la mariée : M. Martin de Beaucé, inspecteur des finances à Paris, son frère, et M. Delage de Luget, directeur de l'enregistrement à Quimper, son beau-frère.

Le 27 novembre, a été célébré en l'église Saint-Louis de Rochefort le mariage de M. le docteur Jules Oraison, de Bordeaux, avec M^{lle} Marie Lacroix, fille de M. le docteur Lacroix, médecin en chef de la marine en retraite à Rochefort. Les témoins de la mariée étaient M. le général de brigade du cadre de réserve Eugène-Jean-Martin Groff, C *, et M. Charles-Alexandre-Lacouture, C *, commissaire de la marine en retraite ; ceux du marié : MM. le docteur Charles Bordes, médecin à Bordeaux, et André Lassignardie, notaire à Agen, ses cousins.

Le 11 décembre, en l'église Saint-Louis de Rochefort, mariage de M^{lle} Elisabeth de Bois-Juzan, fille de M. de Bois-Juzan, agent comptable de la marine, avec M. Pierre Daniel, enseigne de vaisseau, fils de M. Daniel, C^{*}, capitaine de vaisseau de la réserve. Les témoins du marié étaient : sa grand'mère, M^{me} veuve Le Clech, mère du député de la 2^e circonscription de Pontivy (Morbihan), et M. le lieutenant de vaisseau Martin, commandant l'Isère ; ceux de la mariée : MM. Ernest de Bois-Juzan, contrôleur de l'administration des douanes en retraite, et le commandant Astruc, chef d'escadron d'artillerie de marine en retraite, ses oncles.

VARIÉTÉS

I

LES JUMEAUX

A M. et M^{me} A. M.

Sous les yeux attendris et charmés de leur mère,
Non loin du chêne antique aux augustes rameaux,
S'ébattent, sur le pré fleuri, des fils jumeaux,
Dans leur beauté naissante et leur grâce éphémère.

Comme en rêve, l'amour maternel énumère
Tous leurs exploits futurs, les voit domptant les maux,
Lavant toute injustice aux fleuves baptismaux,
Et peut-être inspirant quelque nouvel Homère.

Un propice soleil qui tombe à l'horizon
Et d'obliques lueurs baigne le frais gazon,
Nimbe les deux enfants d'une auréole claire ;

Et, grandissant chaque ombre aux rayons sidéraux,
Pour exalter l'espoir de la femme et lui plaire,
Il leur donne déjà la taille des héros.

LÉONCE DEPONT.

II

UNE LETTRE DU MARÉCHAL REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY

C'est une réponse aux félicitations que lui avait adressées Anatole Lemercier à propos de son élévation au maréchalat ; elle contient quelques détails qu'on ne verra pas sans intérêt :

« Romano, le 16 juin 1859.

» Merci de vos bonnes et cordiales félicitations, mon bien cher ami ; elles me touchent vivement parce que je sais combien elles sont sincères. Jamais, dans mes rêves les plus ambitieux, ma pensée ne s'était élevée vers la haute dignité que vient de me conférer l'empereur et que je dois à la valeur de mes soldats. L'accueil qu'elle rencontre dans l'armée et chez mes bons amis de France en double le prix à mes yeux.

» Nous avons obtenu un prodigieux succès à Magenta, comparé

au nombre de troupes que nous avons eu d'engagées pendant la journée. Pendant trois longues heures, mes grenadiers ont tenu tête à toute l'armée autrichienne, après lui avoir enlevé des positions que la nature et l'art semblaient rendre inexpugnables, ce qui a donné le temps à Mac-Mahon d'arriver et de compléter la journée. Les pertes de l'ennemi sont immenses, sa démoralisation plus grande encore : nous ne le rencontrerons probablement plus que sur le Mincio où une dernière et grande bataille terminera la campagne. Rien ne saurait vous donner une idée de l'enthousiasme des populations que nous traversons : il faut que la tête de notre empereur soit aussi solide qu'elle l'est pour n'être pas saisie de vertige au milieu de ces fiévreuses ovations.

Sur ce, je vous quitte, mon ami, un touriste militaire a peu de loisirs et force m'est d'abréger le plaisir que j'éprouve à causer avec vous. Mon bien affectueux souvenir, je vous prie, à M^{me} la vicomtesse Lemer cier et croyez-moi votre bien affectionné

» M^{al} REGNAUD D'ANGÉLY. »

III

CE QUE DEVIENNENT LES VIEUX CHATEAUX

Il s'agit du château de Jarnac. Il ne reste aucun vestige de cet important monument. On en lira la très sommaire histoire dans la préface de l'*Inventaire des meubles du château de Jarnac* que vient de publier notre confrère M. Philippe Delamain (voir plus bas, page 68), et l'on en comprendra la richesse en parcourant ces pages si précieuses. Le château, abandonné par ses propriétaires, avait excité les convoitises. Il s'est trouvé quelqu'un pour ambitionner la gloire de lui porter le dernier coup : puisqu'il tombait en ruines, il vaudrait mieux l'achever de suite ; on éviterait ainsi un accident possible. Et puis ce serait un moyen de fournir des occupations au demandeur. Nul n'a plus de droits que lui. Voici cette étrange lettre, datée de Jarnac le 14 germinal an XI, c'est-à-dire 4 avril 1803. Elle est adressée à Etienne-Pierre Albert, conseiller de préfecture à Angoulême, et nous est communiquée par notre confrère M. Jules Pellisson, qui l'a copiée à la bibliothèque de Cognac, fonds Albert, t. LII, p. 125.

« A Jarnac, le 14 germinal an 11^e de la République.

» L^r Ardouin, chef de bataillon réformé de la 70^e demi-brigade, au citoyen Albert, conseiller de préfecture à Angoulême.

» Citoyen et ami,

» Depuis longtemps le ci-devant château de Jarnac est tombé dans le plus grand abandon et l'état le plus périlleux tant pour lui que pour le public qui peut s'en approcher. Vous donner d'autres détails sur sa situation est absolument inutile, puisque je suis persuadé que vous les connaissez du moins aussi bien que moi. Mais vous proposer un remède favorable pour éviter des accidents fâcheux sera mon but en vous demandant quels se-

roient les moyens à employer pour obtenir la décente de tous les bois de charpentes, démolition de cet immense édifice, la vente ou l'emploi des matériaux ainsy qu'il en seroit décidé, conservation de l'une des parties sy on le jugeoit convenable pour les prisons et logement même de la gendarmerie. Enfin il aït possible de tirer un parti quelconque de cette masse énorme pour l'érection du pont qui est projeté, et sy les facultés du gouvernement ne perméttoient pas de le commencer dessusites, alors on métreroit les matériaux dans des lieux propre à les recevoir et facile à leurs emplois ultérieurs.

» Comme vous voyez, je suis désireux de trouver, citoyen et ami, des moyens favorables de m'occuper. Vous connoissez également les droits que j'ai à la reconnaissance publique. Sy il étoit quelques avantages à retirer du projet que je vous soumetts, seroit-il un autre qui eût les mêmes droits, ou y auroit-il obstacle à la défaction de ce monument? Veuillez m'en [informer]. Sy au contraire il y avoit facilité à l'obtention de ma demande, je vous prie de me donner les renseignements pour me faire arriver dessusite au but. Votre protection [m'est] chère; daignez me l'accorder, et je suis convaincu que vous ne me la refuserez pas].

» Salut et considération.

» Le chef de bataillon : P.-A.-L. ARDOUIN. »

On ne dit pas si l'honorable Ardouin, en récompense de ses services, obtint d'être employé dans la démolition du vieux château. M. Delamain a raconté que ce sont les paysans, à qui dès les premiers jours de la restauration l'on persuada que les seigneurs allaient revenir avec le cortège des droits féodaux, qui se ruèrent, avec tous les pillards de la contrée, tous les gens sans aveu, sur le géant et en peu de temps le démolirent de fond en comble.

IV

ARMOIRIES DES VILLES DE SAINTONGE ET D'AUNIS

I

Le blason n'a pas été créé et n'existe pas seulement pour les hommes. Les villes, communautés, collèges, corporations, chapitres ont aussi droit aux armoiries. Toute agglomération, toute société religieuse ou civile peut être représentée par un signe particulier. De même qu'on a personnifié les êtres moraux ou des abstractions métaphysiques, qu'on a figuré le Temps par un vieillard orné d'ailes et de faux, la Mort par un squelette, la Victoire par une femme qui vole portant une couronne, la Renommée par une dame qui souffle dans un clairon, la Paix par une branche d'olivier, le Courage par un rameau de chêne et le lion, de même on a désigné un homme, une gens, une famille, par un emblème, seize alérions (Montmorency), neuf macles (Rohan), trois aiglettes (La Trémoille), et

aussi les cités, les états, les empires, par un signe de pure convention. Un morceau d'étoffe est l'image de la patrie, et disposé en bandes de diverses couleurs, ou orné d'une bête quelconque, coq, lion ou aigle à deux têtes, fait battre le cœur du Français, du Belge ou du Russe ; l'insulte faite à ce lambeau de toile attaché au bout d'un bâton est faite à la nation tout entière.

Est-ce que les fleurs, comme les couleurs, n'ont pas leur langage ? Des traits bizarres tracés sur la pierre ou le papier ne traduisent-ils pas la pensée et le sentiment ? Ainsi en est-il des objets dessinés dans un écu : le blason est une science d'interprétation ; on l'épèle comme les caractères d'un alphabet. Une statue de femme est une statue de femme. Ses attributs en feront une déesse, ou son costume une Alsacienne. Les statues de la place de la Concorde, si elles ont près d'elles un vaisseau, un léopard, un lion, s'appelleront Paris, Bordeaux, Lyon, ce qui peut dispenser d'inscrire leur nom sur le socle.

Ce sont les emblèmes qui ont donné naissance au blason. Les guerriers antiques avaient adopté un signe caractéristique. Les chevaliers au moyen âge, couverts de fer, avaient besoin de se reconnaître entre eux ; ils mettaient sur leur casque, sur leur bouclier, un animal, une croix, une étoile, et arboraient telle ou telle couleur. Dans l'antiquité, les cités gravèrent sur leurs monnaies, sur leurs sceaux, quelque objet, le plus souvent un cheval, un bœuf (*Βόϋς ἐπὶ γλώττῃ βέβηκεν* : il a un bœuf sur la langue ; il a trahi), un mouton (*pecus*, *pecunia*), une chouette. En général, sans se mettre en frais d'imagination, on prit ce qu'on avait sous la main, le plus souvent des types parlants : *Mélos*, une pomme, *ῤόδον* ; *Rhodes*, une rose, *ῤόδον* ; *Selinonte*, une feuille de persil, *σέλινον* ; *Side*, une grenade, *σιδή*, comme Grenade ; *Lyon* et *Léon*, un lion ; *Castille* ou *Castellane*, un château ; *Mulhouse*, une roue de moulin, parce qu'en allemand *Mulhausen* se traduit par maison du moulin ; *Moulins* en Bourbonnais, trois anilles de moulin ; *La Palisse*, trois pals, palisse (palis, haie) ; *Bar-le-Duc*, deux bars ; *Arras*, trois rats. Un certain nombre de villes eurent sur leur sceau ou leur blason un emblème du pouvoir municipal : maire, conseil, assemblée, échevins : *Cognac*, Compiègne, Soissons, Meaux, ile d'Oleron : d'autres, un souvenir historique : *Limoges*, un buste de saint Martial ; *Saint-Jean d'Angély*, la tête du précurseur découverte au *x^e* siècle ; *Cologne*, trois couronnes, parce qu'elle possédait le corps des rois mages ; *Nîmes* eut ses arènes jusqu'à ce qu'un bel esprit se souvint que sur des monnaies de la colonie de Nîmes, *col[onia] NEM[ausensis]*, il y avait un crocodile attaché à un palmier, et traduisit ridiculement *col[ligavit] NEM[o]*.

Au *xv^e* siècle, la science héraldique étant créée, il fallut un peu modifier ces emblèmes du type primitif et traduire le tout en langage technique. L'orgueil s'en mêla : où la vanité irait-elle se nicher si ce n'était dans les distinctions honorifiques et les hiéroglyphes de l'écu ? La barque des marchands d'eau de Paris devint un vaisseau, équipé, voguant sur une mer que le vent

agite sans pouvoir le faire sombrer, FLUCTUAT NEC MERGITUR. Le



sceau de la commune de La Rochelle n'était primitivement qu'une nef, un simple bateau (voir *La Rochelle et ses environs*, 1866, page 381) ; il se métamorphosa en un magnifique trois-ponts. Saintes, c'est à croire, n'avait qu'un pont surmonté de quelques tours ; on l'embellit d'une porte de ville, ayant des girouettes sur les tours, puis des fleurs de lys en chef, soit par octroi du prince, soit par usurpation. Cognac, de son maire épais et lourd, hissé péniblement sur une haquenée ayant l'en-



colure du mulet, fit un noble chevalier, armé de toutes pièces, montant un fringant coursier ; lui devint peu à peu François I^{er}. Dunkerque échangea son hareng contre un dauphin, bête bien plus noble. Avignon, cité papale, prit trois clefs ; saint Pierre n'en avait que deux. Mais les calembours continuèrent de fleurir de plus belle : Orange se serait crue déshonorée si elle n'avait pas montré des oranges ; Alais, une aile ; Rheims voulut, en entre-

laçant deux branches d'arbre, *rami*, faire voir que son nom était la moitié de *Rinceaux*, et Fougère des fougères. Auxerre avait eu, pour son abbaye de Saint-Germain, un *singe* qui dans l'air se serre le dos avec sa main, SINGE AIR MAIN DOS SERRE.

Il serait presque aussi difficile pour les cités ou communautés que pour les particuliers de montrer ou leurs titres de noblesse, ou les décrets qui fixent leurs armoiries. C'est là vraiment que possession vaut titre ; et comme aucune loi ne défend de se fabriquer une marque ou un blason, on juge si l'arbitraire et la fantaisie se sont donné carrière. Le fameux *Armorial général de France*, dressé par d'Hozier en vertu de l'édit de Louis XIV de 1696, est, en dehors de concessions particulières, la charte qui constitue les droits des villes, des provinces, des communautés et corporations — et d'une foule de gens — au port d'armoiries. Exact ou non, reproduction de textes anciens ou création de fantaisie du juge d'armes ou de ses commis en liesse, il est la source officielle où vont puiser tous ceux qui veulent décorer d'emblèmes héraldiques leur cachet, leurs panneaux, leur papier à lettre, leurs étiquettes de commerce. En ce temps de démocratie et d'égalité, où chacun veut être plus que son voisin, le manuscrit de Charles d'Hozier est certainement le livre le plus consulté de la bibliothèque nationale. On sait que la confection de cet armorial — qui n'est pas un nobiliaire — fut une mesure fiscale. Aujourd'hui l'état en besoin d'argent fait un emprunt qui grève l'avenir ; alors il prélevait les millions nécessaires sur la vanité des individus et des communautés qui, *volens, nolens*, ceux-ci pour 20 livres, celles-là pour 40, 80, les provinces 100 et 150, se payaient la satisfaction d'avoir un blason. C'est sans doute par tradition que les 33 volumes de ce manuscrit sont devenus un objet de spéculation pour les agences généalogiques ; à beaux deniers comptants elles vendent sans scrupule des armoiries à de bons bourgeois ignorants et vaniteux qui se croient nobles parce qu'ils portent d'argent à une *chauve-souris* de sable, attendu qu'ils s'appellent *Chauvet* ou *Chauveau* ; de gueules au panier d'or s'ils se nomment *Pannier* (voir notamment *Armorial de la généralité de La Rochelle* ; Rochefort, 23, 26, 56, p. 677 et 697) ; ou enfin d'azur à 2 carottes [ou plutôt *raves*] ou concombres, pourvu que dans leurs syllabes il y ait quelque rapport avec *Ravaut* (voir *Saintes*, n° 343, p. 345) ou avec *Cornichon*.

II

Il est une autre source d'armoiries, source aussi officielle et non moins décriée : c'est l'*Armorial de l'empire*. Depuis le ^x^e siècle où les noms devinrent héréditaires, les armes sont devenues immuables, puisqu'elles représentent les êtres eux-mêmes. On ne peut donc changer les pièces d'un écu sans établir la plus horrible confusion et un inextricable chaos. Voyez ce qui arrive pour la France. Les armoiries d'un état étaient, selon l'usage féodal et même encore, les armes de la principale, de la plus

ancienne famille du pays. L'Angleterre, la Suède, la Russie, l'Espagne ont changé de dynastie, même de gouvernement, elles n'ont point changé l'écusson national. La France avait les fleurs de lys; elle a changé « si souvent — 4 fois en un demi-siècle — que seule de toutes les nations civilisées, y compris la Suisse, les États-Unis, le Mexique, elle a fini par se trouver sans emblème héraldique; » de là l'embarras de nos agents diplomatiques à l'étranger quand ils ont à placer un panneau à la porte de leur demeure ou sur la portière de leur équipage.

Essayez de mettre en langage technique : « Un faisceau de licteur posé en pal, ayant à son sommet au dessous du fer de hache un cartouche quadrangulaire sur lequel sont inscrites les deux lettres R. F., supporte à son centre un écu ovale sur lequel est représenté un buste de jeune femme cuirassée, ayant un manteau sur les épaules et une couronne de laurier sur la tête. Ce buste est entouré de deux branches de laurier liées vers le bas par un ruban rouge auquel est attachée la croix de la légion d'honneur; au dessus du buste est une étoile à cinq rais. Les mots RÉPUBLIQUE FRANÇAISE servent d'exergue à l'écu, derrière lequel sont placés quatre drapeaux tricolores, entrelacés d'une branche de chêne à dextre et d'un rameau de laurier à senestre. Un grand manteau rouge enveloppe le tout. »

Napoléon I^{er}, qui avait renoncé à ses armes personnelles pour adopter l'aigle romaine devenue ainsi l'emblème de la France, en créant une noblesse nouvelle, créa des armoiries pour ses ducs, comtes et chevaliers qui n'en avaient point, mais donna souvent à ses nouveaux anoblis les armes qu'ils avaient déjà, tout en les étiquetant d'un signe actuel. Les écussons des villes furent aussi caporalisés : tant de créneaux pour les villes de premier ordre, tant pour celles du troisième ordre, comme le nombre de plumes à la toque des barons ou des princes. Les fleurs de lys qu'on prit pour les armes de la famille royale furent proscrites comme elle; on les remplaça par des abeilles. Puis, quand l'empire eut disparu, on mit simplement un drapeau tricolore en chef. La France ne pouvait pourtant pas tous les quinze ou seize ans changer sa livrée. Un rapport au président de la république qui l'approuva, signé (13 avril 1872) du ministre de l'intérieur Victor Lefranc, demanda aux municipalités la suppression des aigles impériales, des bonnets phrygiens, piques ou créneaux, mais les laissait libres de reprendre ou de conserver leurs armes : « Un certain nombre de municipalités ont donné pour effigie à leurs cachets les armes spéciales de la ville; d'autres ont repris le modèle en usage avant 1852..... Je ne vois à cette diversité aucun inconvénient. » C'était sage.

III

Aujourd'hui les villes ont généralement leurs armes anciennes débarrassées des trois couleurs prises sous Louis-Philippe, des abeilles et des N imposées par l'empire, et des

lourdes couronnes murales inventées par le caprice des maires ou la fantaisie d'architectes.

En fait d'héraldique, c'est au plus vieux qu'il faut avoir recours ; les villes qui n'ont point d'armoiries, au lieu d'en inventer souvent de ridicules, prennent, suivant l'antique règle, celles de leurs anciens seigneurs.

C'est pour fixer aussi exactement que possible le blason de nos villes, c'est aussi pour fournir un motif d'ornement à nos salles d'hôtel de ville ou à nos fêtes publiques que nous avons écrit ces pages. Nous croyons qu'au lieu d'un nom écrit dans un cartouche PONS ou ROCHEFORT :

C'est moi qui suit Guillot, berger de ce troupeau,

il est plus élégant, plus décoratif de dessiner les armoiries de ces villes avec leurs couleurs éclatantes. On n'est pas forcé de prendre des armes ; si l'on en prend, faites-les exactes.

Quant aux ornements de l'écu, remarquons que jamais ils n'ont eu ni tenants ni supports, encore moins de couronnes murales. Des palmes de sinople seules entourent l'écu, liées par un nœud de rubans couleur du champ ; quelquefois il est sommé d'une couronne, suivant que la ville était marquisat, comté, baronnie. Rarement il a d'autre timbre ; exception, Castres a pour cimier une chausse-trappe. La devise s'inscrit sur une banderole aux couleurs du champ en lettres de métal, drapée autour des armes, le plus souvent dans un listel au bas de l'écu. C'est à tort que La Rochelle place sa belle devise au sommet de l'écu.

Nous reproduisons deux gravures de ces armes à titre de spécimen : l'un avec la sempiternelle couronne murale ; l'autre avec tous les accessoires de l'écu. Mais pour les armes véritables de nos différentes villes il faut toujours consulter les planches coloriées, qui sont parfois en contradiction avec les gravures.

IV

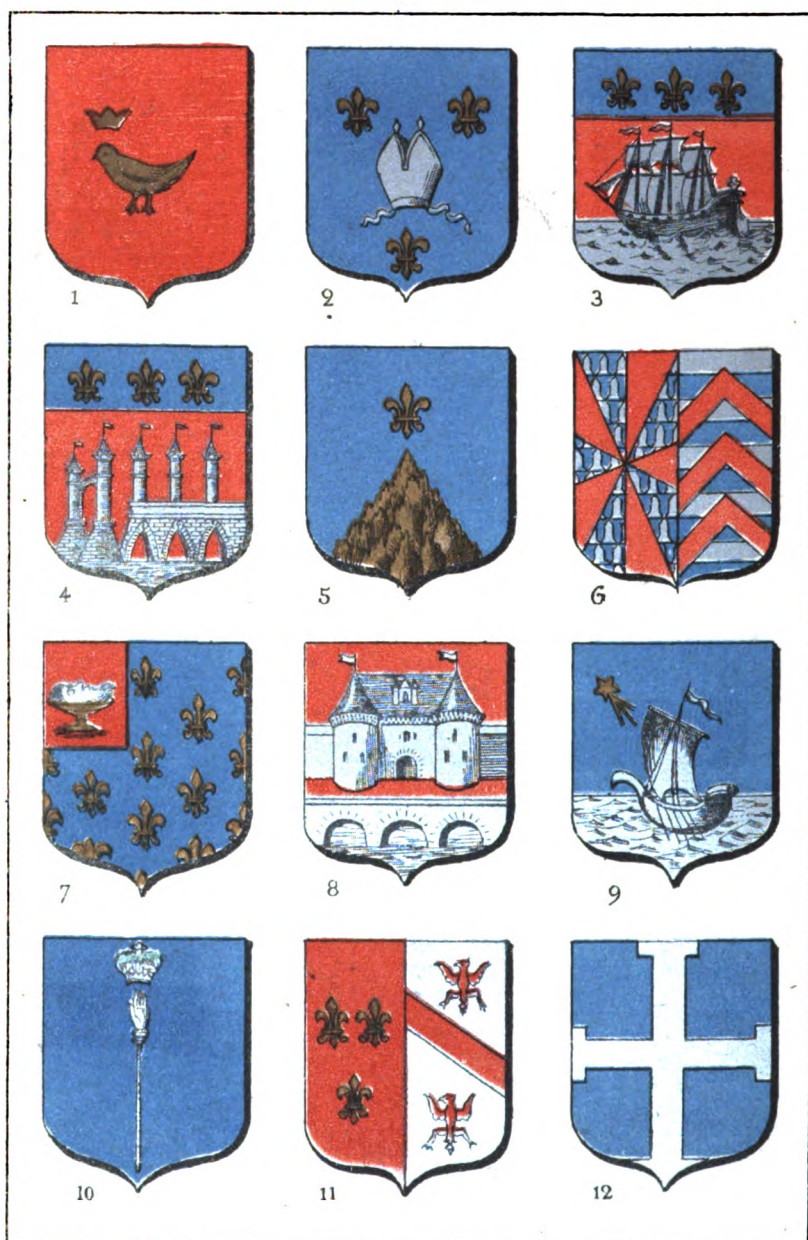
La province d'AUNIS, d'après l'armorial de la généralité de La Rochelle (1696-1701), porte : *De gueules à une perdrix d'or couronnée de même à l'antique*. On trouve aussi : *De gueules à trois besants d'or*.

La province de SAINTONGE : *D'azur à une mitre d'évêque d'argent, accompagnée de trois fleurs de lys d'or*. C'est le texte de l'armorial de d'Hozier. La mitre est certainement un souvenir du 1^{er} évêque du pays, saint Eutrope. La devise :

XANTONES A XANTHO NOMINA SANCTA TENENT

est à la fois une allusion à l'origine légendaire des Saintongeais qui, d'après certains chroniqueurs, seraient une colonie troyenne venue après la chute d'Iliou des rives du Xanthe, *Xainctes*, et pendant l'époque révolutionnaire, *Xantes* ; de là les noms de Saint-Trojan, *Troianus*, et Royan, *Roianus* ; Saint-Georges de Di-

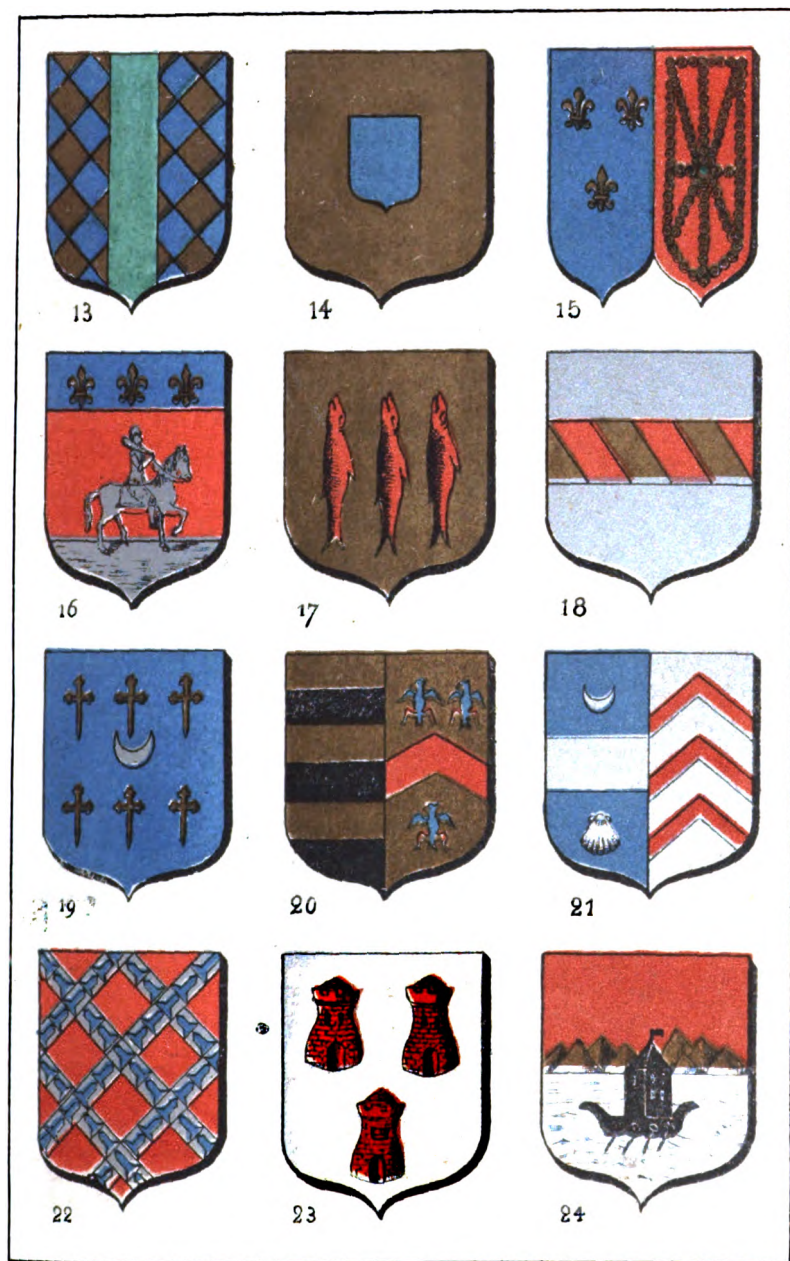
ARMOIRIES DES VILLES DE SAINTONGE & D'HUNIS



F. ALEXANDRE A. ROYAN

1. AUNIS. - 2. SAINTONGE. - 3. LA ROCHELLE. - 4. SAINTES.
 5. ROCHFORT. - 6. MONTANDRE. - 7. SAINT-JEAN D'ANGÈLY.
 8. JONZAC. - 9. MARENNES. - 10. ILE D'AIX. - 11. ILE DE RE.
 12. SAINT-MARTIN-DE-RÉ.

ARMOIRIES DES VILLES DE SAINTONGE & D'UNIS



13. OLERON. - 14. BARBEZIEUX. - 15. BROUAGE. - 16. COGNAC.
 17. JARNAC. - 18. PONS. - 19. MARANS. - 20. ROYAN. - 21. SAUJON.
 22. SURGÈRES. - 23. TALMONT. - 24. LA TREMBLADE.

donne, souvenir de Didon (voir *Histoire de Saintonge, Poitou, Aunis et Angoumois*, livre second, page III, par Armand Maichin, Saint-Jean d'Angély, 1671). C'est aussi la traduction en calembour des mots *NOMINA SANCTA, Saintes*.

La société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis a formé son cachet du blason des deux provinces, Aunis et Saintonge, qui sont particulièrement son domaine historique avec une partie de l'Angoumois, arrondissements de Cognac et de Barbezieux, appartenant à l'ancien diocèse de Saintes.



L'Angoumois : *Losangé d'or et de gueules*, ainsi que portaient les premiers comtes d'Angoulême, ceux de la branche d'Orléans : *De France au lambel de trois pièces d'argent chargées chacune d'un croissant d'azur*.

♦ ♦

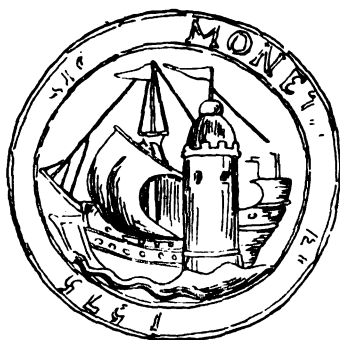
MONTENDRE, qui devrait s'écrire *Montandre*, à cause de l'étymologie *Mons Andronis*, a sur une colonne, près de la halle, gravé deux écussons, d'abord celui de la société des *Archives* décrit ici. En 1895 elle érige ce petit monument en l'honneur des sept chevaliers qui luttèrent victorieusement (12 mai 1462) contre sept chevaliers anglais ; le second écusson représente les armes de Montendre : *Parti gironné de vair et de gueules de dix pièces* qui est Harpedanne de Belleville, et *burelé d'argent et d'azur à trois chevrons de gueules le premier écimé*, qui est La Rochefoucauld, rappelant les anciens seigneurs de Montendre. Devise : FAUT PLUS HAUT QUE MONT TENDRE.

♦ ♦

LA ROCHELLE : Le sceau primitif de La Rochelle (1224-1303), *SIGILLVM COMMVNIE DE ROCHELLA*, montre un navire à un seul mât surmonté d'une croix de Malte, voguant la voile tendue sur une mer agitée ; de l'autre côté est le maire en habit bourgeois, la tête nue, à cheval, brandissant de la main droite un bâton noueux

et de l'autre tenant la bride du cheval : SIGILLVM MAIORIS DE ROCHELLA.

On voit ce vaisseau sur un titre de 1434 et au porche d'entrée de l'hôtel de ville.



Le sceau de la monnaie de La Rochelle (1372) avec la légende en exergue : SIGILLVM MONETE RVPELANE, représente un navire entrant à pleines voiles dans le port.

Celui de la sénéchaussée de Saintonge à La Rochelle représente au milieu d'une rosace l'écu d'azur semé de fleurs de lys sans nombre, qui est de France ancien.

Sur le cartulaire de l'hôpital d'Aufrédy à La Rochelle une miniature représente l'aumônerie avec les armes du roi, du maire

en charge et celles de Richelieu; l'écu de la ville est : *De gueules au vaisseau d'argent, au chef de France.*

C'est à peu près ce que décrit Arcère (*Histoire de La Rochelle*, tome II, 525) : *De gueules à la nef d'argent voguante; au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or, avec cette devise : SERVABOR RECTORE DEO.*

Sur le volume *Eloges et discours sur la triomphante réception du roy en la ville de Paris après la réduction de La Rochelle* (Paris, Pierre Rocolet, 1629, in-4°), je trouve dans la pièce de vers, *La Rochelle aux pieds du roy*, les armes ainsi désignées : « *D'azur à la nef d'argent, aux voiles de mesme, surmontée de trois fleurs de lis d'or en chef.* » L'écu entouré de deux branches de feuillage.

Traversier, dans l'*Armorial national de France* (1843) attribue à La Rochelle : *De gueules à un navire d'argent aux voiles éployées voguant sur des ondes au naturel.* L'*Annuaire de la noblesse*, par Borel d'Hauterive, 1855, page 385, blasonne aussi faussement.

L'édit de 1696 régla définitivement les armoiries de La Rochelle : le vaisseau et le chef de France. Mais, par suite du décret du 17 mai 1809, le conseil municipal de La Rochelle, dans sa séance du 19 août 1809, « considérant qu'il convient que la ville de La Rochelle, comprise au nombre des bonnes villes dont le maire assiste au couronnement de l'empereur, jouisse de la faveur accordée par ce décret, et qu'il convient aussi de demander les armoiries que la ville avait autrefois, sauf les changements que les circonstances exigent, » autorisa le maire à faire toutes les démarches nécessaires. Et des lettres patentes de février 1811 accordèrent le vaisseau, principale pièce des armes; mais trois abeilles d'or posées en fasces sur fond de gueules remplacèrent les fleurs de lys; c'était « le changement que les circonstances exigeaient. » Et l'*Armorial* de

Simon blasonna ainsi, tome II, page 86 : *D'or au vaisseau à trois mâts de sable, voguant à senestre et soutenu d'une mer de sinople ; au chef des bonnes villes de l'empire. Or les circonstances exigeaient-elles de mettre or au lieu de gueules et sinople ou sable au lieu d'argent ?*



Mais, en mars 1815, la ville fit de nouvelles démarches pour reprendre ses anciennes armes « qui lui étaient trop chères pour n'en pas désirer la restauration. »

Les lettres patentes du 4 novembre 1827, signées CHARLES et contresignées PEYRONNET, lui accordent le droit de reprendre les armoiries dont elle était en possession depuis un temps immémorial (*Sceaux inédits*, page), c'est-à-dire : *De gueules au navire équipé d'argent voguant sur une mer de même ; au chef cousu d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or*, comme on en voit sur des sceaux de 1503, 1594 et 1610. Elles lui avaient été confirmées en 1757 par Louis XV en mémoire de sa belle défense contre les Anglais. On y a ajouté pour supports deux dauphins. L'écu est timbré d'un trident soutenant une banderole où se lit la devise : *SERVABOR RECTORE DEO*.

.*.*

SAINTES : Une vieille pierre gravée du musée des antiques a un pont crénelé à trois arches surmonté de trois tours et une porte de ville flanquée de deux tours. La pierre est assez fruste. Il ne paraît pas y avoir eu de chef. Le pont avec ses tours et la porte de ville semblent un souvenir de l'arc de triomphe romain encasté dans un pont du moyen âge. Au XVI^e siècle, apparaît le chef de France ; le plan de la ville par Braunius en 1560 représente les trois fleurs de lys ; un pont à quatre arches et quatre tours girouettées à dextre ; mais il n'y a pas la porte. Au XVII^e siècle, la figure est à peu près la même. On lit, page 364, 2^e partie, de l'ouvrage in-12, *Tableau des provinces de France* (Paris, Loyson, 1664), par Alcide de Bonne-Case, sieur de Saint-Maurice : « Saintes ou Xaintes, capitale de la Saintonge ou Xaintonge, porte, pour ses armes : *de gueules au pont d'ar-*

gent, chargé de 4 tours de même, au chef de France. Ce pont d'argent marque sa situation, dont nous parlerons ensuite; pour le chef qui est de France, c'est une marque évidente que ce pays a été l'appanage de quelque fils de France, comme vous verrez ci-après. » La gravure montre un pont de trois arches portant quatre tours ajourées d'azur et crénelées. Au XVIII^e siècle, le cachet dont se sert le maire a supprimé le chef, et montre, en 1780 par exemple, un pont de trois arches surmontées de trois tours girouettées à senestre; à dextre, une porte de ville (*Sceaux inédits*). On voit que la tradition n'est pas constante. On devra donc s'en tenir à Aubert de La Chenaye-Desbois; dans son *Dictionnaire généalogique, héraldique* (7 vol. in-8°, t. III), il écrit en 1758 : « *De gueules au pont d'argent de 3 arches chargé de quatre tours de même sur une rivière aussi d'argent, au chef cousu d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or,* » en y ajoutant toutefois la porte de ville qu'on voit sur la pierre du musée, qui est ainsi parfaitement authentique. La porte de ville servira à distinguer Saintes de Cahors : car les armes de Cahors sont à peu près celles de Saintes : *De gueules au pont de cinq arches d'argent sur une rivière de même, chargé de cinq tours couvertes en clocher de même, surmontées chacune de fleurs de lys d'or mises en chef*. Ajoutons que les tours de Saintes doivent être girouettées à senestre; l'écu se timbre de la couronne comtale, à cause du comté de Saintonge; il y a deux tenants : un chevalier armé et un vendangeur portant grappe et faucille. Devise : AULTRE NE VEUX, qui ressemble fort à celle de Philippe le Bon : AUTRE N'AURAI.

Donc Saintes : *D'azur à un pont de trois arches surmonté de trois tourelles d'argent défendu d'un avant-mur ouvert flanqué de deux tourelles, le tout d'or; le pont soutenu d'une rivière d'argent; les tourelles girouettées du second émail, couvertes en clocher et maçonnées de sable; au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or.*



Traversier, *Armorial national de France* (in-4°, 1842, 2^e série, page 22), répète ces indications; ailleurs il dessine une couronne murale avec le caducée et la guirlande, enjolivements de l'empire.

* *

SAINT-JEAN D'ANGÉLY : Une pièce du 21 mars 1392 aux archives du duc de La Trémoille et publiée par M. L. de Richemond, *Documents historiques sur le département de la Charente-Inférieure* (1874), p. 37, porte endommagé le « sceau de la commune de S. Jehan d'Angeli » qui représente la décollation de saint Jean-Baptiste devant un édifice à arcades cintrées. Au revers il y a un petit écu fleurdelysé avec un canton de... sans doute la tête du précurseur.

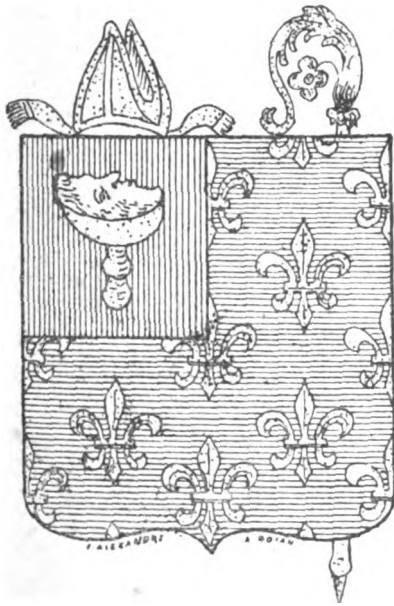
Au bas d'un compte de Jean Dabeville, receveur de la ville

en 1430, est un sceau de cire jaune ; l'écu en pointe est semé de fleurs de lys ; un franc-quartier montre une tête dans une coupe ; c'est un souvenir de la tête de saint Jean-Baptiste que l'abbaye croyait posséder en entier.

Sur un *Règlement de la police du pain* en 1664 est gravé un écusson : *Parti d'azur à trois fleurs de lys d'or ; armes de France nouvelles ; et d'azur semé de fleurs de lys d'or ; armes de France anciennes au chef de gueules à la tête du précurseur dans une coupe, le tout d'or.* De cette façon la coupe forme un franc-quartier de l'écu, mais se trouve placée à gauche. Je ne comprends pas la raison de cette disposition. L'écu, sommé d'une couronne royale d'or à la fleur de lys, est entouré d'une espèce de cordon garni de cinq coquilles. Explique qui voudra ces bizarreries.

Girault de Saint-Fargeau blasonne à tort, II, 254 : « *D'azur semé de fleurs de lys d'or, au chef de saint Jean d'argent dans une coupe d'or sur le tout.* »

Les lettres patentes du 20 avril 1820 lui attribuent : « *D'azur semé de fleurs de lys d'or, au franc-quartier de gueules à*



une décollation de saint Jean-Baptiste d'argent dans une coupe d'or ; l'écu timbré d'une couronne royale. » (*Sceaux inédits*). C'est bien l'ancien sceau de la commune, tel qu'on le voit sur un acte de 1430. Mais l'abbaye portait les mêmes armes et sommait en outre l'écu de la crosse abbatiale et de la mitre, comme on le voit par le dessin ci-joint.

Sur le volume « *Officia propria ad usum regalis abbatiæ Sancti-Johannis Angeriacensis...* Angeriaci, apud Petrum Faye, bibliopolam, » 1717 (in-12 de xxxv-330 pages et index), « *Santonis typis Petri Delys et Petri Toussaints, illustrissimi ac reverendissimi d. d. episcopi typographorum, M D C C XLVII,* » on voit un écu : *D'azur semé de fleurs de lys au franc-quartier de gueules à la tête de saint Jean dans une coupe tournée à senestre*, timbré de la couronne royale et sommé d'une crosse (épiscopale) et de la mitre.

« Louis par la grâce de Dieu... Voulant donner à nos fidèles sujets... En conséquence, le sieur de Lalaurence fils, maire de la ville de Saint-Jean d'Angély, autorisé à cet effet, par délibération du conseil municipal du 14 décembre 1819, s'est retiré par-devant notre garde des sceaux, ministre secrétaire d'état au département de la justice, lequel a fait vérifier, en sa présence, par notre commission du sceau, que le conseil municipal de ladite ville de Saint-Jean d'Angély a émis le vœu d'obtenir de notre grâce des lettres patentes portant confirmation des armoiries suivantes : *D'azur, semé de fleurs de lys d'or, au franc-quartier de gueules à une décollation de saint Jean-Baptiste*; l'écu timbré d'une couronne royale... Donné à Paris le 14^e jour d'avril de l'an de grâce 1820 et de notre règne le 25^e. Louis. Par le roi, pour le garde des sceaux, comte PORTALIS. »

* *

ROCHEFORT : *D'azur à un rocher d'or mouvant de la pointe de l'écu sommé d'une fleur de lys d'or*, armes parlantes et en même temps souvenir de Louis XIV, son fondateur. Devise : BIEN FONDE ROCHEFORT. On trouve aussi un cachet reproduisant les armes données par l'empire et blasonnées par Simon : *Coupé*



au premier parti à dextre d'azur à l'n d'or; à senestre, d'or au château fort de gueules; au deuxième, de sable au navire d'argent voguant sur une mer de même; puis le caducée, les créneaux, les guirlandes, tout l'attirail ordinaire. Il faut s'en tenir au blason de Louis XIV.

* *

JONZAC, chef-lieu d'arrondissement, s'est donné pour armes un pont de trois arches et un château en souvenir de la Sévigne et de son ancien château fort dont il reste encore quelques parties notables et blasonne ainsi : *De gueules au pont de trois arches d'argent surmonté d'un château de même*. L'écu est

sommé de la ridicule couronne murale. Devise dans une banderole : POST BELLA OTIA PACIS.



Il aurait mieux valu prendre les armes des premiers seigneurs (1127), les Gardrade de Mosnac : *D'azur à la fasce d'argent, accompagnée de trois têtes de léopard*, ou même des Sainte-Maure qui l'ont possédé depuis le ^{xiii}^e siècle, et dont plusieurs sont connus dans l'histoire sous le nom de Jonzac : *D'argent à la fasce de gueules*, avec une couronne comtale ; en y joignant les Bouchard d'Aubeterre d'Esparbès de Lussan, qui ont eu Jonzac par alliance après les Sainte-Maure et l'ont possédé jusqu'à 1791, l'on aurait ainsi : *Parti d'argent à la fasce de gueules*, qui est Sainte-Maure, et *d'argent à la fasce de gueules accompagnée de trois merlettes*, alias *éperviers*, de sable, qui est d'Esparbès.

* *

MARENNES, comme Jonzac, s'est donné des armes de fantaisie : *D'azur à la barque d'argent voguant sur une mer de même, à l'étoile d'or mouvant du canton dextre*. J'aimerais mieux quelque chose qui rappelât ou les Pons, ou les Martel : *D'or à trois marteaux de gueules*, qui ont été seigneurs de Marennes.

* *

ILE D'AIX : Par une délibération du 14 août 1809, le conseil municipal de l'île d'Aix demanda qu'en souvenir de la visite de l'empereur la commune fût autorisée à prendre pour armes *d'azur à la main de justice surmontée d'une couronne impériale ornée d'une couronne de lauriers*, avec cette légende : IL EST ENTRÉ DANS CETTE ILE LE 5 AOUT 1808.

Hélas ! c'est de cette même île d'Aix que le 15 juillet 1815 il quitta la terre de France pour s'embarquer sur le *Bellérophon* et aller mourir à Sainte-Hélène.

* *

OLERON : Un sceau du maire de l'île d'Oleron publié par Paul Marchegay dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. xix, p. 345, montre un cavalier comme le sceau de La Rochelle : Dans un champ semé d'étoiles, un cavalier galopant à gauche « la tête nue, vêtu d'une large tunique, chaussé de mailles, éperonné, tenant un oiseau sur son poing droit. » En légende : SIGILLVM MAIORIS DE VLERVM. Sur l'autre face est une tour crénelée ; dans un bateau quatre rameurs nagent sur une mer remplie de

poissons ; ils semblent tenir une lance ornée de banderole. La charte à laquelle appendait le sceau est du 13 novembre 1361.

Traversier, *Armorial national de France*, 4^e série, donne à l'île d'Oleron : *Losangé d'or et d'azur, au pal de sinople brochant sur le losangé* ; à l'île de Ré : *De France* ; à Brouage : *De France et de Navarre*.

Girault de Saint-Fargeau, *Dictionnaire*, a répété : *Losangé d'or et d'azur au pal de sinople*.

*
*

ILE DE RÉ : Pour les armes de l'île de Ré nous laissons la parole à M. le docteur Kemmerer, qui a fait de ce coin de terre une étude si approfondie : « *L'Armorial national de France*, par Traversier (Paris, Challamel, 1843. in-fol.), renferme les armes de l'île de Ré avec cette indication, p. 41 : *DE FRANCE*. » *L'Armorial des villes de France*, par Girault de Saint-Fargeau (Paris, 1847, p. 7), donne les mêmes armes, dorées et coloriées, avec la mention suivante : « *D'azur à trois fleurs de lis d'or, deux et un*. » Ce qui est exactement la même chose. Les plus anciens titres seigneuriaux et royaux sur les privilèges de l'île de Ré reproduisent ces armes. Le dernier inventaire de ces privilèges par le syndic David Neraud (1728) montre ces armes surmontées de la couronne royale. Sur le frontispice de plusieurs monuments publics de Saint-Martin, l'écusson fleurdelysé est gravé dans la pierre. Pour retrouver l'origine de ces armes données à l'*insula Rhea*, il faut remonter à la convention du 26 août 1372, par laquelle Charles V, en acceptant la soumission de l'île à la France, veut que la bannière fleurdelysée soit à toujours arborée sur les forts de l'île. Les armes de Ré étaient donc les armes de France.

« La bibliothèque du Louvre possédait une gravure par de La Hire en 1628, qui reproduisait l'écusson fleurdelysé modifié, avec cette légende : « *ET TANTI SERVASSE FUIT*, » que je traduis : « Et si éclatantes ont été les actions d'avoir conservé l'île de Ré à la France ! » Cette gravure se retrouve sur le frontispice de l'ouvrage de Jacques d'Isnard : *Arcis Sammartianæ obsidio et fuga Anglorum a Rea insula* (Paris, 1629, in-4^e), et je l'ai reproduite dans mon *Histoire de l'île de Ré*. Les armes de l'île représentent deux époques qui se rattachent à l'histoire



de France. Les armes de 1628 sont blasonnées ainsi : « Parti au premier de gueules chargé de trois fleurs de lys d'or, deux et une ; au deuxième d'argent chargé d'une bande de

gueules accostée de deux aiglons du même, dont un en chef et un parti abaissé en pointe. Devise : ET TANTI SERVASSE FVIT. » C'est donc ce blason qu'il faut adopter, comme l'a fait déjà le maire de Saint-Martin de Ré.

* *

SAINT-MARTIN DE RÉ : D'après le blason sculpté sur les deux portes de la ville de Saint-Martin de Ré, on a cru voir que les armes de la ville sont : *D'azur à la croix potencée d'argent*. Les Bouton, familles de l'île de France, portaient : *D'azur à la croix potencée d'argent*. Or les portes de la place de guerre montrent en haut le soleil de Louis XIV, et plus bas un écusson martelé timbré de la couronne royale avec drapeaux et lances pour lambrequins. Ce blason devait avoir les trois fleurs de lys. La porte des Campani est intacte, mais celle de Thoiras est mutilée. En 1830 on a effacé les armes de France pour y graver le livre de la charte. Le roi Louis-Philippe, gentilhomme, avait renié son blason.

* *

BARBEZIEUX : D'or à un écusson d'azur en abîme, armes des seigneurs qui possédèrent Barbezieux pendant environ 360 ans.

* *

BROUAGE : Malte-Brun, dans sa *France illustrée*, donne à Brouage ces armes : *Parti, le premier d'azur à trois fleurs de lys d'or 2 et 1, qui est France ; le deuxième de gueules à un cercle de chaînes d'or passées en croix et en sautoir, qui est Navarre*. Mais pourquoi attribuer à cette ville les armes royales ? Très probablement parce qu'on y a vu sculptées sur la porte les armes du roi. Or, sur les remparts sont aussi gravées les armes de Richelieu, *d'argent à trois chevrons de gueules avec l'ancre amirale et le chapeau cardinalice*.

* *

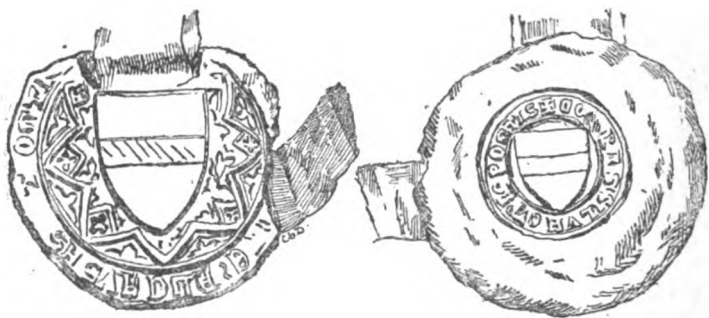
COGNAC : Le *Dictionnaire géographique de la France*, de Girault de Saint-Fargeau, dit, t. 1, p. 607 : « *D'argent à la figure du roi François I^{er} à cheval, revêtu d'azur et de gueules, tenant un sceptre d'or, monté sur un cheval de sable ; au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or*. » Ce cavalier, auquel on a donné le nom de François I^{er} pour rappeler la naissance au château de Cognac du roi-chevalier, était primitivement le maire de la cité, comme nous l'avons montré dans les *Sceaux inédits de la Saintonge et de l'Aunis*, en reproduisant le sceau de la commune de Cognac (*Archives de la Saintonge*, t. 1, p. 423). Toutefois il vaut mieux s'en rapporter à un document officiel et blasonner comme les lettres patentes de Louis XVIII du 10 avril 1817 : « *De gueules à un cavalier le casque en tête d'argent, monté sur un cheval de même, con-*

tourné, le cavalier portant une fleur de lys d'or au bout d'un bâton d'argent ; au chef cousu d'azur chargé de 3 fleurs de lys d'or, desquelles armoiries la ville était anciennement en possession. »

JARNAC a les armes parlantes des Chabot, comtes de Jarnac : *D'or à trois chabots (poisson de mer) de gueules en pal 2. et 1.*

MARANS : *D'azur semé de croix recroisetées au pied fiché d'or à un croissant montant d'argent sur le tout, qui sont les armes des Bueil, comtes de Sancerre, devenus seigneurs de Marans (1534-1665) par le mariage (23 janvier 1534) de Jacqueline de La Trémoille, dame de Marans et de l'île de Ré, avec Louis de Bueil, comte de Sancerre.*

PONS : *D'argent à la fasce bandée d'or et de gueules de six pièces, armes des sires de Pons, comme on le voit sur le sceau et contre-sceau de la cour de Pons (1364). (Archives, t. xix, p. 101) :*



Piganiol de La Force, *Nouveau voyage de France*, t. 1 (1780), dit de Pons : « Il y a plusieurs ponts qui probablement ont donné le nom et les armes à la ville, qui porte : *De gueules à trois ponts d'or*. L'*Armorial* d'Henri Simon lui en attribue d'autres, avec les accessoires des bonnes villes de troisième ordre, c'est-



à-dire « franc-quartier des villes de 3^e ordre qui est à senestre de gueules chargé d'un N d'argent, surmonté d'une étoile rayonnante de même brochant au neuvième de l'écu. »

★ ★

ROYAN a les armes de ses seigneurs : *Parti fascé d'or et de sable de six pièces*, qui est Coëtivy ; et *D'or au chevron de gueules, accompagné de trois aiglettes d'azur becquées et membrées de gueules 2 et 1*, qui est La Trémoille. Couronne de marquis, marquisat de Royan. Devise de Coëtivy : *PRET DE* (il serait temps) et *BEPRET* (toujours) ; de La Trémoille : *SANS SORTIR DE L'ORNIÈRE OU NE M'OUBLIEZ PAS*.

★ ★

SAUJON : D'après la *Géographie* de Malte-Brun : *Parti d'azur à la fasce accompagnée en chef d'un croissant et en pointe d'une coquille, le tout d'argent*, qui est Campet de Saujon ; et *D'argent à trois chevrons de gueules*, qui est Du Plessis-Richelieu. Devise : *CAMPÉ EN RICHE LIEU*.

★ ★

SURGÈRES : *De gueules frellé de vair, de six pièces*, armes des anciens seigneurs de Surgères qui avaient en outre pour devise : *POST TENEBRAS SPERO LUCEM*.

★ ★

LA TREMBLADE : *Coupé au 1^{er} d'une trirème portant une espèce de citadelle voguant sur une mer d'argent, et au 2^e de gueules à 8 monticules d'or*, qui figurent les dunes. Rien du reste n'y manque : l'écu est entouré de deux branches, l'une de chêne, l'autre de laurier ; il est timbré d'une couronne murale ; derrière en pal une ancre, le tout posé sur un filet de pêche qui remplace le manteau de pair.

★ ★

TALMONT SUR GIRONDE : D'après Girault Saint-Fargeau : *D'argent à trois tours crénelées et couvertes de gueules 2 et 1*. Or, la gravure montre les tours rangées en pal.

★ ★

Tout n'est pas là ; et tout n'est pas, comme nous l'avons indiqué, d'une authenticité bien sévère. Mais tel quel ce travail fixe l'état actuel de notre armorial saintongeais, et nos planches dont nous devons le dessin au très obligeant docteur Ardouin, de Rochefort, ne laisseront pas d'avoir quelque utilité pour les simples amateurs ou les municipalités en quête de motifs de décoration.

LOUIS AUDIAT.

—
V

UN POÈTE SAINTONGEAIS TOURISTE

Les Saintongeais qui ont conservé, depuis leurs années studieuses, l'habitude de flâner aux vitrines des libraires, pour y voir passer, comme au fil d'une eau rapide, ce que chaque jour

apporte et entraîne avec lui dans le courant littéraire, n'ont pas manqué d'y remarquer une brochure intitulée « *Les côtes de Saintonge* », par Valéry Dupon, et il n'en est pas un certainement qui n'ait cédé à la tentation d'en orner dans sa bibliothèque ce rayon « d'honneur » où il collectionne amoureuxment tout ce qui a trait à sa province. Il s'est félicité ensuite de l'acquisition, — à si peu de frais! — de cette série de *marines*, poétiques et sans prétention tout ensemble, d'une facture aisée et consciencieuse, qui évoquent (il y a longtemps qu'on a observé que la poésie et la peinture se ressemblent souvent jusqu'à se confondre...) les aspects charmants, uniques pour nous de cette partie des côtes de l'Océan tour à tour escarpées et sablonneuses, qui s'étend de Mortagne à Brouage.

Ces *Notes d'un touriste*, parues d'abord dans l'*Indépendant de la Charente-Inférieure*, méritent à un double titre de retenir notre attention : d'abord parce qu'elles ont été écrites par un Saintongeais authentique ; en outre parce que, loin d'être une froide leçon de géographie ou l'extrait banal d'un guide officiel, elles présentent la description émue et légitimement enthousiaste d'un pays qui nous est cher entre tous. — L'ouvrage est modeste, comme l'annonce son sous-titre : il faut le juger en lui-même et non par comparaison avec des travaux plus volumineux, plus savants, je dirai même plus exacts. Ce sont quelques vignettes copiées sur le livre de la nature, ouvert à tous ceux qui veulent ou peuvent le comprendre ; et leur auteur en a formé un petit album compendieux et facile à lire, laissant aux grands maîtres de la pensée et du verbe, aux Victor Hugo, aux Joseph Autran, aux Jules Michelet, la tâche plus glorieuse de faire admirer les pages sublimes et les tableaux grandioses. A eux de peindre les emportements effrénés, les colères rageuses et aussi les caresses suspectes, les adorables sourires perfides de l'irrésistible charmeuse, — et tout ce qui a inspiré sans doute à Michelet d'écrire *La mer* au lieu même où il venait de composer *La femme*!... « Le lettré délicat, l'aimable fonctionnaire » qu'est M. Valéry Dupon (1), s'est borné à noter ses impressions, ses sensations de *pèlerin passionné*, et à nous en faire part. Passionné en effet, mais dans le meilleur sens de ce terme. Je veux dire que ses croquis, sans déformer la réalité, sont tracés avec une partialité patriotique qui lui fait honneur, avec un égoïsme d'amoureux dont nous lui savons gré : car nous oublions volontiers comme lui qu'il existe ailleurs qu'en Saintonge des plages aussi gracieusement festonnées, où l'air est aussi doux et la mer aussi belle. Comme lui, nous avons respiré la bonne odeur de vie des pinadas résineuses, l'odeur miellée des immortelles, amère et saine du romarin, et ce parfum d'encens mêlé de poivre qu'exhalent les œillets sauvages, pierres précieuses d'améthyste jetées dans les plis d'or mouvant du man-

(1) Voir la préface de l'ouvrage. On sait que ce pseudonyme désigne M. Paul Dyvorne, de Corme-Royal, percepteur à Segonzac.

teau des dunes. Comme lui, nous avons écouté d'une oreille indulgente le futile tintamarre des « stations » à la mode, si rapidement poussées, et dont cette multitude de tentes bariolées, qui semblent sortir chaque jour du sable des plages comme une éphémère végétation cryptogamique, présente l'amusante image. — Enfin, suivant sa rêverie le long des « conches », entre la cantilène du flot et la chanson que fait la brise à travers les pins, nous lui avons demandé de nous redire l'histoire toujours intéressante et quelquefois mélancolique des autres villes du littoral, dont la fortune a tant varié au cours des siècles, selon le caprice des hommes et surtout de l'Océan ! Mais pourrais-je mieux parler du petit ouvrage de M. Valéry Dupon que n'a fait M. Alexis Fruit dans sa lettre-préface, frontispice gentiment enguirlandé de ces pages ensoleillées ? J'y renvoie les lecteurs : ils seraient vraiment difficiles à convaincre, ceux d'entre eux que cet élégant dithyrambe ne disposerait pas bienveillamment à l'égard de l'écrivain qui a su mériter un si amical patronage. Néanmoins, si quelque censeur pointilleux venait à élever des objections, regrettant par exemple que Talmont sur Gironde ait été confondu avec Talmont en Vendée (arr. des Sables d'Olonne) ; que des noms illustres : celui de l'auteur de *La mer à propos* de Saint-Georges de Didonne, ceux d'Epinay Saint-Luc, de Marie Mancini, du prince de Condé, de Samuel Champlain à propos de Brouage, n'aient pas été mentionnés ; et que Saint-Palais sur Mer ait été omis dans l'énumération des points les plus fréquentés et les plus pittoresques de la côte saintongeaise, je lui répéterais que M. Valéry Dupon n'a pas prétendu faire œuvre complète d'historien ni de géographe — et encore moins de photographe ! — mais de paysagiste et de poète.

Comme d'autres fonctionnaires, il est en effet poète à ses heures, non seulement en prose, comme nous l'avons vu, mais en vers aussi. Les *Voix du cœur*, où l'admiration de l'auteur pour Lamartine et surtout Musset a laissé sa marque, répètent en échos sympathiques ce que nous avons tous éprouvé adolescents, quand s'est élevé en nous cet irrésistible besoin de traduire en langage rythmé nos impressions ingénues et neuves, les élans de foi vers la vie et le bonheur d'une pensée qui naît et d'un cœur qui s'éveille. Mais l'âge vient qui décolore le prisme à travers lequel nous trouvions l'existence aimable et nous contraint à la considérer sous un autre angle. Les uns la jugent irrémédiablement triste et trouvent à le dire leur seule consolation : les autres, comme Figaro, en rient pour n'avoir pas à en pleurer. M. Dyvorne s'est rangé à l'avis de Figaro et a écrit ces amusants monologues qui s'intitulent *Mon pantalon*, *Ma pipe*, etc. Puis son optimisme badin s'est attendri pour chanter les grâces du sol natal, et ce thème l'a si bien séduit qu'il accorde, nous dit-on, sa lyre pour y broder de nouvelles variations. Après les *Côtes de Saintonge* on nous annonce comme devant paraître prochainement *Les légendes saintones*. Contées par lui, elles auront, nous n'en doutons pas, un nouveau charme ; et il n'est

pas moins certain qu'elles trouveront, auprès des collègues de M. Dyvorne à la société des *Archives*, le meilleur accueil (1).

—
H.

VI

JEUNE ET VIEUX JURISCONSULTES SAINTONGEAIS

Nous avons du plaisir à signaler, comme une intéressante contribution à l'histoire locale, la thèse de doctorat soutenue au mois de juin dernier, devant la faculté de droit de Paris, par notre jeune concitoyen M. Maurice Bures, de Crazannes. Elle a pour titre : *Les successions ab intestat et testamentaires dans l'usage de Saintes et la coutume de Saintonge. — Etude sur l'origine, l'étendue d'application, les sources du droit saintongeais* (2).

Le sujet est traité avec un véritable patriotisme local ; on sent que le jeune docteur est heureux de faire ressortir non seulement la valeur juridique et littéraire, mais encore la noblesse de caractère, les vertus privées de nos vieux jurisconsultes saintongais, premiers rédacteurs et commentateurs de nos coutumes provinciales, tels que Cosme Béchet et Armand Maichin.

C'est avec raison du reste qu'il se plaît à signaler l'importance particulière de notre petite province, dans l'histoire du droit, par la rencontre qui s'y fait dès le haut moyen âge, la lutte qui s'y livre pendant des siècles, et finalement la fusion qui s'y établit entre les deux grands courants qui devaient aboutir à la formation définitive du droit civil français : *la coutume et le droit romain*.

S'il eût voulu sortir un instant de son sujet, M. Bures aurait pu rappeler un fait plus important encore, et de nature à attirer plus fortement sur la Saintonge l'attention des historiens du droit. Je veux parler de la fameuse coutume d'Oleron, le plus ancien monument écrit du droit maritime et commercial, non seulement pour la France, mais pour toute l'Europe.

Le fleuve de Charente était en effet la limite séparative entre le droit coutumier descendu du nord avec les traditions patriarcales des anciennes tribus germaniques et le droit romain, tel qu'il s'était adapté aux mœurs de la Gaule et en particulier à celle des Aquitains, plus fortement romanisés.

D'un côté l'usage de Saintes, assez puissamment influencée par les principes du droit romain, et ayant pour régulateur suprême la jurisprudence du parlement de Bordeaux, de l'autre la coutume de Saint-Jean d'Angély, légère variante des diverses coutumes du bassin moyen et inférieur de la Loire, plus imprégnées des traditions du nord et se réglant sur les arrêts du parlement de Paris.

(1) A signaler aussi, du même auteur, quelques jolies strophes « dédiées aux petits enfants », intitulées *L'arbre de Noël*.

(2) Voir plus bas, page 66.

Chez celle-ci, l'intérêt de la famille prédomine au détriment de la liberté de son chef ; ce qui importe pour elle, c'est que les biens se conservent dans la même lignée et passent dans leur intégrité à ceux qui la continuent directement ou par voie collatérale ; c'est le système patriarcal, impersonnel de la solidarité familiale.

Au contraire, l'usage romanisé de Saintes est plus favorable à la liberté testamentaire du chef de famille, et place ainsi l'avenir des enfants dans une plus complète dépendance de sa volonté toute puissante.

Toutefois cette opposition de tendance, quoique très réelle, est plus marquée encore dans la forme (l'institution solennelle d'héritier, par exemple) que dans le fond, et il serait inexplicable, en effet, qu'il en fût autrement. Entre les populations des deux rives de la Charente, les différences n'ont jamais été très marquées : même tempérament physique, même dialecte ou à peu près, mêmes usages, même caractère, sauf les nuances infinies qu'un observateur très attentif finit toujours par saisir de canton à canton, presque de village à village.

Aussi, la proportion dans laquelle le droit romain et le droit coutumier, en matière testamentaire, se combinent et s'amalgament dans l'*Usage de Saintes* et la *Coutume de Saint-Jean d'Angély* varie-t-elle dans des limites assez restreintes, l'une fixant, par exemple, après avoir interdit longtemps tout testament autre que des legs pieux, en présence d'enfants survivants, fixant la réserve des héritiers naturels aux deux tiers de la fortune totale, l'autre, la plus romaine, la limitant aux quatre cinquièmes des seuls biens héréditaires.

Dans l'un comme dans l'autre de ces deux monuments de notre droit local, l'auteur croit apercevoir ou du moins deviner l'influence cachée sans doute, mais profonde et continue, des traditions, mœurs et coutumes de nos ancêtres gaulois.

Voilà ce qu'il serait, je crois, bien difficile, même aux plus doctes, de préciser.

Que le sang gaulois domine absolument dans notre race saintongeaise, c'est ce que je n'ai garde de contredire ; que nous ayons conservé des Gaulois la mobilité du caractère et la propension aux querelles intestines, ce n'est encore que trop incontestable ; mais, quant au droit gaulois, si l'on peut parler ainsi, en reste-t-il plus de vestiges dans nos coutumes provinciales qu'il ne reste de traces de la langue celtique dans nos dialectes locaux ?

Je me souviens d'avoir entendu au collège de France, il y a plus de cinquante ans, Edouard Laboulaye, traiter ce sujet des origines de la civilisation et du droit français avec une sagacité merveilleuse et l'éloquence passionnée qu'il savait mêler à son érudition et qui donnait un charme puissant à ces études plutôt ardues de leur nature ; eh bien ! pour trouver quelque document où appuyer ses conjectures, il lui fallait aller chercher

dans le pays de Galles des textes celtiques rédigés en plein moyen âge. Or, en admettant même que tout ce qui nous est conservé par les monuments gallois soit applicable à notre Gaule, quand elle était encore gauloise, la romanisation de notre pays a été si prompte, l'oubli de la langue nationale si rapide et si complet, les restes de la noblesse gauloise ont adopté si facilement les mœurs de la Rome impériale, et si complètement étouffé le sentiment national en réduisant à un dur servage la condition de leurs paysans, jadis beaucoup plus libres, qu'il n'est resté dans le peuple nouveau formé avec le sang gaulois que des traces bien douteuses des anciennes particularités du droit national primitif.

Et elles sont d'autant plus douteuses, ces traces, qu'on peut, la plupart du temps, tout aussi bien attribuer leur origine à l'élément germanique, dont l'influence a été beaucoup plus fortement marquée sur les idées, les institutions et même la langue. D'ailleurs les Germains et les Gaulois avaient de nombreux traits communs ; ce sont en somme les deux branches de la famille arienne qui se ressemblent le plus, et dans la longue période de leur vie patriarcale à travers les régions de l'Europe qui diffèrent le moins par le climat et les productions naturelles, leurs institutions et leurs coutumes primitives ont sûrement présenté de grandes analogies.

Chose curieuse ! après tant de siècles et tant de changements, la lutte n'est pas finie dans l'histoire du droit français, entre l'esprit *communautaire* (c'est le mot à la mode) et l'esprit individualiste. Quoi qu'en disent certains docteurs ès sciences sociales, éblouis par les succès politiques et industriels momentanés des anglo-américains, et qui exaltent l'individualisme effréné comme la source de la vraie grandeur personnelle et nationale, et se vantent d'avoir découvert la cause de notre prétendue infériorité dans ce qu'ils appellent notre *esprit communautaire*, c'est-à-dire la subordination de notre intérêt personnel à l'intérêt général de la famille et de la patrie, pour nous, cet esprit communautaire est au contraire la meilleure part du caractère national français. C'est de lui que procède cette puissance d'abnégation, de sacrifice, de dévouement, qui est au fond de tout ce qui se fait de grand dans le monde. C'est cet esprit qui a produit l'enthousiasme religieux des croisades et l'enthousiasme patriotique des soldats de la révolution ; c'est lui qui faisait battre nos cœurs ces jours-ci, au bruit des acclamations spontanées qui, d'un bout de la France à l'autre, ont accueilli le vénérable chef de ces paysans du Transvaal, dont pas un n'hésite à faire le sacrifice complet de ses intérêts privés à l'intérêt de la race et de la patrie.

..

Mais je m'éloigne trop de la thèse de M. Bures, thèse purement historique d'ailleurs et non doctrinale, et qui nous montre, avec beaucoup d'érudition et une recherche constante de la

clarté dans une matière naturellement très difficile et compliquée, la lente formation des usages et des règles qui sont devenues notre droit successoral moderne.

Et, somme toute, sauf les dispositions mauvaises concernant les modes de partage, introduites par les rédacteurs du code civil, en vue de favoriser la division de la propriété foncière, ce droit moderne répond visiblement à nos mœurs, en même temps qu'il satisfait à la raison.

Toutefois, le besoin de stabilité familiale proteste chez un certain nombre, contre l'étroitesse de notre législation testamentaire et ses conséquences fiscales, et réclame du législateur un moyen simple et sûr de favoriser la transmission héréditaire du foyer, même dans les familles nombreuses et peu fortunées. Il y a là un sentiment noble et élevé, moralisateur, conforme à l'intérêt public, et déjà il semble improbable que des circonstances favorables ne surgissent pas tôt ou tard pour lui donner satisfaction.

Et maintenant il me semble résulter de ce que je viens de dire, que la thèse de M. Bures n'est pas un travail vulgaire, qu'elle donne à penser, qu'elle mérite l'attention non seulement du juriste, mais aussi de l'historien et du patriote saintongeais.

En lui adressant mes sincères félicitations pour son intéressant travail, je me permets de lui exprimer le vœu de le voir continuer à fouiller les sources de notre histoire locale, des institutions et des mœurs de la vieille Saintonge, dont il sait tirer un si excellent parti.

A. O.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 723. — *Un trésor dans l'île de Courcoury.*

J'extrait d'une lettre écrite de Saintes, le 16 août 1822, ce qui suit :

« Je suis allé, aujourd'hui, voir un lingot d'or pesant neuf onces, trouvé à Courcoury, il y a quelques jours. Ce lingot est de forme irrégulière ; il paraît avoir été saisi par l'eau au moment de sa fusion. On a trouvé auprès quelques médailles gauloises, pareilles à celles que nous avons ; ce qui confirme de plus en plus l'opinion qu'au temps des Gaulois, il y avait à Courcoury un établissement de monnayage où se frappaient ces pièces grossièrement travaillées. »

Neuf onces équivalant au poids de 281 grammes 25 centigrammes, ce lingot d'or devait donc valoir environ 875 à 900 francs, si le calcul est juste. Pourrait-on retrouver l'emplacement de cette curieuse découverte ?

A. B. A.

N° 724 : *Saintes, lieu de déportation en 1851.* — Dans des *Notes historiques sur la ville et baronnie de Gramat*, arrondissement de Gourdon (Lot), que publie le *Bulletin trimestriel de la société des études du Lot* (juillet-septembre), on lit : « En 1851 quelques électeurs, ayant manifesté leur attachement à la république, furent conduits à Lambessa et à Saintes. » Passe pour Lambessa ; mais à Saintes ! Je voudrais bien savoir les noms des Quercinois déportés à Saintes. A moins qu'il ne s'agisse pas d'une ville de Saintonge ? L.

N° 725. — Au commencement du XVIII^e siècle il existait comme « procureur greffier de Jarnac-Champagne » Jacques Bruel de Joli, marié à Marie Thibaud, dont un fils, Paul, maître en chirurgie. Quelqu'un aurait-il quelques renseignements sur le personnage et sa famille ? D.

II. — RÉPONSES

N° 639 : t. XVII, p. 377, et xx, p. 434. — *La principauté de Montifaud et les Coulaud de Montifaud.*

Cette principauté fait l'objet des recherches de tous les géographes... saintongeais et français. Sous quelle latitude la placer ? Le dernier numéro de la *Revue des questions héraldiques* (25 novembre) en fait aussi l'objet d'une question de la part de notre confrère le comte de St-S. Cette principauté, paraît-il, ne serait autre que « le marquisat de Montifaud, autrefois situé dans la Charente » : donc, ce marquisat ayant changé de place, on a perdu sa trace et, par suite, celle de ladite principauté. Récompense honnête à qui le retrouverait. Ce nom de Montifaud est celui du regretté archéologue Léon Palustre de Montifaud, d'une famille poitevine dont une branche, Palustre de Virsay, était récemment encore représentée à Saintes en la personne de Louise-Amable Palustre de Virsay, décédée, célibataire, âgée de 87 ans, le 27 novembre 1898. Mais il est surtout celui du romancier, auteur des *Courlisanes de l'antiquité* (1875), de *l'Histoire d'Héloïse et d'Abélard* (1873), etc., « Marc de Montifaud, nom sous lequel écrit M^{me} Léon Quivogne de Montifaud, née Marie-Amélie Chartroule de Montifaud, femme de lettres, née à Paris en 1850, qui a emprunté à son fils le prénom de Marc pour former son pseudonyme ».

Il y a quarante ans, le directeur des contributions directes à Quimper se nommait Le Maire de Montifault. Son fils, sous-préfet de Sarreguemines, épousa M^{lle} Richard, fille du préfet du Finistère et petite-fille du baron Richard, ancien préfet de la Charente-Inférieure, conseiller municipal de Saintes où il est décédé. Cette famille Le Maire de Montifault, de Verdun, a pour armes : *D'or, au lion de sable, armé et lampassé de gueules, tenant entre ses pattes un écusson d'azur.* (Voir *Etat présent de la noblesse*, par Bachelin-Desflorene, années 1873 et 1887).

N° 670 : t. xix, p. 42, et xx, p. 438, 1900, p. 436. — *La verve à Dieu.*

M. Léo Desaiivre, dans le *Bulletin de la société de statistique des Deux-Sèvres, années 1882-84*, t. v, p. 175 et suiv., sous le titre de *Prières populaires du Poitou*, a donné de très intéressants documents sur *La varve à Dieu* (*verbum Dei*). *Le verbe à Dieu* a dégénéré en *Le varbe à Dieu*, puis *La varve à Dieu*. Mais l'auteur n'a pas fait remarquer que sainte Barbe pourrait bien revenir à la même étymologie : car cette sainte, selon la légende, enfermée dans une tour, s'en échappait en rayons d'or et de feu insaisissables, comme la parole divine que l'on ne peut étouffer sous le boisseau. Sainte Gemme, la sainte larme de N.-S. changée en pierre précieuse, pourrait bien également être comme sainte Barbe.

B.

N° 704 : t. xx, p. 371, 437. — *Passage à Saintes de Joseph Bonaparte.*

Comme complément aux détails que la *Revue* a donnés sur le passage à Saintes d'un frère de Napoléon en 1815, on lira prochainement un article intéressant de notre confrère M. Jules Pellisson, *Napoléon à Barbezieux*.

D'autre part, nous puisons dans l'*Histoire du 21^e régiment de chasseurs à cheval*, que va publier M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, des extraits de la correspondance de son père, le général Théophile de Bremond, avec ses parents. Ces lettres intimes ont le grand avantage de traduire l'opinion du moment et les appréciations des événements contemporains, en même temps qu'elles les racontent avec leurs incidents.

Le comte Pierre de Bremond d'Ars, député de la noblesse aux états généraux de 1789, mande à son fils qui était alors lieutenant à Fulda en Silésie où son régiment était cantonné :

« La Chapelle-Montplaisir, 31 mai 1808.

» Le passage de l'empereur, que l'on attend à Saintes se rendant à Rochefort à son retour de Bordeaux, donne lieu à la formation d'une garde d'honneur à pied et à cheval pour laquelle on a désigné tes frères. L'équipement de la première arme s'élèvera, dit-on, à trois cents livres; mais il en coûtera deux mille pour la seconde où ton frère Josias se trouve inscrit. Cette dépense nouvelle contrarie vivement les familles épuisées par la révolution. Les fonctionnaires publics qui reçoivent de gros appointements, peuvent parer à cette mise dehors. La gêne des propriétaires est partout au comble : le vin, l'eau-de-vie sont à vil prix; en revanche tout ce qui n'est pas blé ou vin coûte un prix fou, et les impôts sont ruineux. Le sucre, par exemple, coûte aujourd'hui huit francs la livre, le café sept et le poivre douze.

» Rien de plus intéressant que l'affliction de la famille Turpin. Le pauvre chevalier de Turpin-Balanzac vient de mourir, entouré de ses excellentes filles dont il pressait les mains dans

ses mains glacées, et avec qui il a pu s'entretenir jusqu'au dernier moment.

» Occupé d'améliorer notre domaine, je trouve ici à satisfaire mon penchant pour les travaux agricoles. J'écarte ainsi mes tristes réflexions, en consacrant mes journées à des soins qui peuvent vous être utiles. Ils me distraient du spectacle des méchants heureux et de la probité souffrante. Tu ne reconnaitrais pas les environs de la maison quant à la culture : j'ai défriché le champ fruitier où rien ne venait, je l'ai entouré d'un mur et fait bêcher après onze ans de repos. Ta bonne mère, ton excellente tante Sophie jouissent de ma satisfaction à cet égard : et c'est ainsi que nous oublions nos pertes et nos peines... J'en éprouve une bien grande, mon fils, de l'incertitude de votre sort à venir. Donne-moi des détails plus précis sur ce que tu fais ; tout ce qui t'intéresse charme nos cœurs affligés de ta longue absence... Adieu, cher enfant. »

14 juin. — « ... Ta mère et ta tante Sophie, après avoir passé les fêtes de ce mois à la ville, reviennent ici me trouver, lundi prochain, pour y rester jusqu'à Noël : nous voilà donc habitants de notre paisible ermitage. La garde d'honneur de l'empereur continue à s'organiser ; mais peu de gens encore sont inscrits pour ce service. On désigne M. de Beaucorps de l'Épineuil (1) pour chef de la garde à cheval, Lambert pour son lieutenant. La garde à pied sera commandée par M. de Bouët (2). Casimir de Montalembert sera de ce dernier corps ; ton frère Jules a refusé d'y entrer. Si la ville voulait en faire les frais, deux cents jeunes gens s'offriraient sans doute. On dit que l'uniforme de l'infanterie sera blanc, revers roses ; celui de la cavalerie, tout vert. Pour moi, je veille au maintien de l'ordre public sur ma commune de La Chapelle des Pots, et je n'aurai pas l'honneur de recevoir l'empereur ; il faudrait un grand événement, je pense, pour que je dusse le haranguer à la tête de mes *plats* et de mes *cruches*. On dit le roi d'Angleterre mort : malheureusement pour la France, l'esprit de ce royaume ne meurt pas avec ses gouvernants. Aussi craignons-nous que cet événement ne change rien à notre triste position.

» Parmi les troupes qui passent continuellement à Saintes, nous avons vu ton camarade Edouard de Pils, qui n'est resté que trois heures et est reparti sur-le-champ. Nous avons employé ces courts instants à le recevoir de notre mieux, et nous avons bien parlé de toi et du temps où vous étiez ensemble à l'école de Fontainebleau : il a pris ton adresse et doit t'écrire.

(1) Jean-Jacques de Beaucorps de l'Épineuil, qui fut sous-lieutenant au régiment du Roi cavalerie, puis capitaine au 13^e de dragons et chevalier de Saint-Louis, avait épousé en 1801 Françoise de Lambert.

(2) Joseph-Bernard de Bouët du Portal, capitaine d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, avait émigré et fait avec distinction la campagne des princes, ainsi que ses deux frères. Il mourut le 1^{er} mai 1835. — Ce pourrait être aussi son frère, François-Christophe, capitaine de cavalerie, mort en 1811, marié à M^{lle} Marthe de Saint-Léger-Lussinet (voir La Morinerie, *La noblesse de Saintonge*).

Il espère être bientôt lieutenant (1). Sa sœur Antoinette est mariée à un lieutenant-colonel, homme fort aimable et qui la rend parfaitement heureuse. »

La comtesse Sophie de Bremond d'Ars écrit de son côté à son neveu Théophile :

« La Chapelle-Montplaisir, le 13 juillet.

» Je ne veux pas me reposer toujours sur autrui, mon cher Théophile, du soin de te transmettre mes tendres sentiments. Mon cœur sent un plaisir extrême à t'assurer par moi-même de mon amitié ; et tout vieux que soient mes yeux, et toutes tremblantes que soient mes mains par mes infirmités, je viens te tracer ces lignes qui t'attesteront l'attachement sincère que te conserve ta pauvre tante Sophie. Je t'ai suivi en pensée dans ta course si pénible, de Silésie en Hesse, et de Colmar en Silésie. Tant de lieues faites inutilement m'ont bien affligée : car tu as eu beaucoup de fatigues. Le général Hédouville est, depuis six semaines, à La Roche-Courbon avec sa femme. Il est allé à Saintes pour nous voir ; nous étions déjà à la campagne ; ton père lui rendra sa visite dès qu'il le pourra. Le général Müller n'est plus à Toulouse : il finit d'organiser quelques régiments portugais qu'il ira, dit-on, commander en Allemagne. MM. de Pommeroy et de La Condamine, ses aides de camp, sont partis pour le rejoindre. Edouard de Piis, que nous avons vu à son passage à Saintes, nous a écrit de Bayonne qu'il se rendait à Madrid. C'est un bon enfant ; il paraît t'aimer beaucoup. Achille Duchastel est parti de Rennes pour se rendre à Belle-Isle en Mer. Léon de Beaumont a été placé par son oncle de Monbadon dans la garde d'honneur de l'empereur à Bordeaux, ce qui lui vaudra une lieutenance sans passer par l'école militaire. »

Jules de Bremond d'Ars à son frère Théophile :

« Saintes, 2 août.

» Nous attendons l'empereur à Saintes, mon cher Théophile ; il doit y passer en revenant de Bayonne ; on fait de grands apprêts. Il y a maintenant dans notre ville une garde d'honneur à pied et à cheval, un arc de triomphe, de magnifiques illuminations préparées, etc. L'empereur devait arriver aujourd'hui ; c'est une foule immense dans les rues : car personne ne veut perdre l'occasion de le voir ; figure-toi tout le département réuni. Depuis quelques jours, la garde d'honneur s'exerce dans la prairie : et je me disais en voyant celle à cheval courir à la débâdée, sans faire aucune manœuvre : « Si Théophile était ici, comme il brillerait auprès de ces messieurs qui, tout maladroits qu'ils sont, font encore l'admiration de la foule ! »

» En effet, ils sont montés : l'uniforme est brillant : c'est l'habit vert des dragons, collet et parements rouges, pantalon de casimir blanc et bottes à l'écuyère.

(1) Ce jeune et brillant officier, fils unique du poète, allait à la mort : il fut tué au combat de Busaco, en Portugal, le 27 septembre 1810.

» Louis de La Garde, lieutenant dans la garde impériale, que tu connaissais particulièrement, a été grièvement blessé à l'affaire de Madrid. »

Le comte Pierre de Bremond d'Ars à son fils :

« Saintes, le 14 août 1808.

»... Si ton frère Jules ne t'a rien dit du passage de l'empereur par notre ville où il est resté quatre heures, je te dois cette narration : elle sera exacte. Je n'ai rien vu : car mon enthousiasme ne m'avait pas fait sortir de la campagne ; mais je serai l'abréviateur de ta maman qui s'était rendue à la ville pour loger le préfet du palais (1) qui fait partie du cortège impérial.

» Après six jours d'attente, on vit arriver ici l'empereur, venant de Bordeaux, le 4 août, à huit heures du matin : une foule immense accourue des campagnes couchait dans les rues depuis trois jours. Il descendit à la préfecture où, dix minutes après, il reçut les corps de magistrature. De sa voiture, il avait pris force placets, que chacun lui présentait. La signature de celui de M. de Chièvres (2), son camarade à l'école militaire, le frappe : il le demande, on va le chercher ; comme M. de Chièvres tardait à venir, il le demande encore ; enfin, M. de Chièvres arrive et est introduit. Ce que l'empereur lui a dit, je l'ignore ; mais on sait qu'il l'a accueilli avec bonté, que M. de Chièvres est satisfait, et de là on conjecture déjà qu'il sera tout au moins préfet. *Amen !* M^{me} de Saint-Légier-Lussinet (3) s'était fait nommer pour conduire à l'impératrice les jeunes *demoiselles* de la ville ; force toilettes, diamants, dentelles, compliments... Bast ! tout est au berniquet ! L'impératrice ne veut voir personne, et à midi elle part.

» L'empereur questionna le clergé de préférence aux autres corporations. Il fut escorté par la garde d'honneur que M. Titon (4) s'obstina à vouloir commander malgré tout le monde, et se rendit à Rochefort d'où il alla passer deux heures à La Rochelle. Le maire Poittevin-Moléon a eu une tabatière d'or pour son compliment, le Titon une autre ; la ville, deux mille cinq cents livres pour ses dépenses, et les pauvres deux mille écus. On avait fait sur les clochers d'assez jolies illuminations que n'a

(1) Louis-François-Joseph de Bausset-Roquefort, baron de l'empire, préfet du palais, chambellan de Napoléon I^{er}, né à Béziers en 1766, mort vers 1830. Il était le neveu du cardinal de Bausset, membre de l'académie française. (Voir *Annuaire de la noblesse*, année 1897).

(2) Voir B. Filleau, *Dictionnaire des familles du Poitou*.

(3) Marie-Marthe de La Porte aux Loups, femme d'André-Pharamond-Antoine, vicomte de Saint-Légier, seigneur de Lussinet, nommé contre-amiral honoraire sous la restauration, chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur. M. de Saint-Légier-Lussinet fut l'un des rares invités au déjeuner que M^{me} la duchesse de Berry donna à la sous-préfecture de Saintes, le 15 juillet 1828, lors de son passage dans cette ville.

(4) Maximilien Titon, receveur général des finances du département à Saintes, avait épousé Camille-Bathilde du Bouzet qui fut, en 1806, marraine de la cloche de Saint-Eutrope avec le préfet Guillemardet.

point vues l'empereur, arrivé le jour ; on avait élevé à la porte Aiguère un arc de triomphe qui y subsistera jusqu'à après-demain. La Rochelle a demandé la préfecture ; ils sont évincés de leur injuste prétention... Voilà, mon ami, tout ce qui s'est passé (1).

» Le passage des troupes est incessant ; tout marche vers l'Espagne où nos ennemis les Anglais sont devant les ports de mer, fomentant le trouble et la guerre.

» J'ai beaucoup connu le père de ton camarade Alphonse de Vergennes, dont tu me parles ; nous étions ensemble à Hambourg ; M. d'Ecquevilly était colonel du régiment du roi en quartier à Saintes ; je crois qu'il était à Liège avec sa femme.

» Votre peu d'avancement nous étonnerait, si M. de Bausset, le préfet du palais logé chez ta mère, ne lui avait pas dit qu'il n'y en avait jamais dans vos corps ; à la volonté de Dieu ! — Si M. du Coëtlosquet est aide de camp du général Lasalle, il aura été acteur du combat de Rio-Seco, et sans doute de beaucoup d'autres scènes sanglantes en Espagne. Ces peuples opposent des masses à des troupes disciplinées et vont attirer sur eux toute l'armée française. On dit que l'empereur fait avancer une partie des troupes d'Allemagne et celles d'Italie.

» Josias nous a dit qu'en effet M. du Coëtlosquet avait passé à Saintes, en allant en Espagne, et qu'il regrettait de n'avoir pu nous y voir, tant il était pressé.

» Notre respectable voisine, l'obligeante M^{me} des Allards, est mourante : sa mémoire nous sera toujours chère : sous la terreur, la digne femme, pauvre et malheureuse, avait offert tout ce qu'elle possédait à ta mère, et nous a sauvé bien des effets précieux ! »

N° 712 : t. xx, p. 431. — *François Trémeau, libraire d'Angoulême.*

L'imprimeur-libraire en question fut François Trémeau. Son imprimerie, créée avec E. Breuil, date de l'an III^e, « rue des ci-devant Cordeliers, n° 900. » — Fr. Trémeau (seul), an VI jusqu'en 1835. Il eut pour continuateur Texier-Trémeau, son gendre (si je suis bien informé), père du littérateur Edmond Texier ; celui-ci auteur d'une pièce imprimée chez son père : « *Un rendez-vous*

(1) Le *Journal de l'empire* du vendredi 12 août 1808 contient sur le passage de Napoléon à Saintes un article aussi court que mal présenté :

« Saintes, 4 août. — Hier, 3, LL. MM. II. se trouvèrent sur les limites de notre département au commencement de la nuit. Elles y ont été reçues par le préfet, le général de division, les maires et les adjoints de tous les villages voisins. Sur tous les points de leur passage, la population des communes, venant d'une grande distance dans les terres, s'était réunie et avait formé des bivouacs sur les bords de la grande route. Les feux allumés de toutes parts éclairaient la route que suivaient LL. MM. Elles ont fait leur entrée dans notre ville à sept heures du matin, accompagnées par les acclamations sans cesse répétées d'un peuple nombreux. Quelques heures après, S. M. l'empereur et roi a donné audience aux diverses autorités qu'elle a entretenues pendant fort longtemps. LL. MM. sont ensuite parties pour Rochefort, où l'on annonce qu'elles doivent séjourner. »

au théâtre, comédie en un acte et en prose par M. Texier-Trémeau, représentée sur le théâtre d'Angoulême par la troupe de M. Combettes, le 21 juin 1838. Angoulême, de l'imprimerie de Texier-Trémeau », in-8°, 51 p. Ladite pièce porte cette dédicace : « A mon ami Albéric Second (1). » Edmond Texier avait 21 ans à cette époque-là.

Pour en revenir à l'imprimeur-libraire François Trémeau, nous constatons qu'il publia l'« *Annuaire statistique du département de la Charente pour l'an XII de la république française*. Angoulême, de l'imprimerie de F. Trémeau, imprimeur de la préfecture, rue des Cordeliers, n° 900 », in-12, 167 pages. Ensuite, il imprima un *Annuaire du département de la Charente* jusqu'en l'année 1835. Sa veuve géra l'atelier pendant quelque temps; puis, comme on l'a dit, vint M. Texier-Trémeau.

François Trémeau fit partie du « jury central d'instruction publique »; il y avait pour collègue Munier, ingénieur en chef, auteur de divers écrits fort estimables, entre autres d'un « *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connoissances des voyageurs; ou Recueil d'observations relatives à l'histoire, à la répartition des Impôts, au Commerce, aux Sciences, aux Arts et à la culture des Terres*, le tout appuyé sur des faits exacts et enrichi d'expériences utiles. Par M. MUNIER, Inspecteur des Ponts et Chaussées, et Associé libre de la Société Royale d'Agriculture de Limoges (Paris, 1779, 2 vol. in-8°). » Fr. Trémeau, en 1815, fonda le *Journal de la Charente*, ou *Feuille des actes administratifs d'Agriculture, de Commerce, d'Industrie, de Sciences, de Littérature, d'Annonces et Aris divers*. Il en fut le rédacteur; chaque numéro de 4 pages in-4° à 2 colonnes paraissait tous les samedis. Enfin, Fr. Trémeau était « membre associé » de la « Société d'Agriculture, d'Arts et de Commerce du département de la Charente. » On peut donc, à juste titre, inférer de tout cela que François Trémeau eut des « lettres ». Ses initiales entrelacées composaient sa *marque d'imprimeur* : **F. T.**

Fr. Trémeau fut en avance sur son époque : ne voit-on pas, présentement et depuis longtemps, des libraires marchands « d'objets de piété », de porcelaines, de faïences anciennes (de fabrication moderne), de bibelots de toutes sortes... Dame ! on est loin des libraires de l'époque du *Lutrin*.

Fr. Trémeau compta parmi les libraires « distingués » d'Angoulême ainsi que Perez-Lecler, son contemporain, dont le successeur fut Ludovic Goblet (1857-1862).

L. Goblet, homme bien appris, de bonne éducation et d'instruction variée, avait fait de sa librairie, sise rue d'Arcole, n° 14, un véritable centre d'intelligences — on pourrait dire d'intellectuels — si le terme ne prêtait, aujourd'hui, à l'équivoque.

(1) Pierre-Albéric Second, « chroniqueur parisien », auteur dramatique, né le 18 juin 1817 à Angoulême, où son père était président du tribunal civil, mort à Paris le 8 juin 1887.

Ce petit cercle d'érudits, de gens de lettres et d'artistes comprenait entre autres habitués : Eusèbe Castaigne, fondateur de la société archéologique et historique de la Charente, bibliothécaire et archiviste de la ville, bibliographe éminent entre tous (1);



Edmond Sènemaud, professeur d'histoire, puis archiviste des Ardennes; Gustave de Rencogne, alors dans sa belle jeunesse, virtuose, archiviste départemental de la Charente, amateur ardent de documents curieux, éditeur et annotateur d'un précieux manuscrit du lieutenant criminel au présidial d'Angoulême, *Mémoire sur l'Angoumois*, monument de haut savoir et d'exactitude qui résiste à l'action du temps et sera consulté par les chercheurs avisés de tous degrés; Camille Delthil, auteur des *Caprices*, poésies, et des *Silhouettes provinciales*, le même qui devint sous-préfet après avoir dépensé beaucoup de sa verve dans les petits journaux angoumoisins et d'ailleurs; Lambert, architecte, illustrateur des bluettes de Delthil, Lambert, lieutenant de Paul Abadie lors de la construction de l'hôtel de ville; les frères Bujeaud: Victor, écrivain de la *Chronique protestante*, etc.; Jérôme, le charmant conteur de *Jacquet-Jacques*, d'*Un drame dans la charmille*, celui-là même qui publia deux volumes de *Chansons populaires* de l'ouest et du sud-ouest; Abel Jannet, poète attristé (je le vois encore comme au temps que j'allais à l'école), tel que Carjat l'a portraité, coiffé d'un haut de forme, revêtu d'un large pardessus hirsute dont la boutonnière arborait les rubans des médailles de sauvetage que ce brave garçon avait si vaillamment méritées. Il en était d'autres encore dans ce groupe de gens d'esprit, de talent et de cœur; au premier rang, Camille Chabaneau, qui, modeste employé des postes, eut l'honneur de collaborer avec Littré, de rédiger une *Histoire et théorie de la conjugaison française*, une *Grammaire limousine* et, pour se reposer de ces graves écrits, badina avec la muse: ses *Poésies intimes* nous en sont un éloquent témoignage. M. Camille Chabaneau, correspondant de l'institut, chevalier de la légion d'honneur, occupe une chaire de langue romane à la faculté de Montpellier.

Il convient aussi de citer Emmanuel Genty, saintongeais, né à Dampierre sur Boutonne, élève de Gleyre et de Picot. C'est

(1) C'est M. Eusèbe Castaigne qui composa et dessina la *marque* de librairie de Ludovic Goblet, reproduite dans le cours de ces notes, et tirée directement sur le cuivre original.

lui qui décora de sujets mythologiques le château de Saint-Brice (Charente). Artiste consciencieux et coloriste, son pinceau souple et son crayon facile furent ici fort employés. En sa qualité de beau-frère de Ludovic Goblet, Emmanuel Genty était chargé d'illustrer l'« *Arlequin*, journal bariolé paraissant tous les dimanches » (1860-1861), où la plupart des personnalités désignées ci-dessus furent mises à contribution par L. Goblet, directeur-gérant.

Ludovic Goblet ne saurait être passé sous silence dans l'histoire de la librairie angoumoisine ; il fut entreprenant, mais désintéressé dans ce milieu que l'on qualifierait d'indifférent aux choses de l'intelligence et de l'art, si l'on n'était forcé, pour bien juger, de procéder par comparaison. J'ai dit qui fut cet honnête homme, honnête dans la meilleure acception. Pour finir cette note, il faut bien néanmoins rappeler son édition d'une étude de Edmond Séménau : *De la noblesse actuelle en France* ; c'est avec cette publication que Goblet affirma sa prise de possession de la librairie, en 1857. Ce n'est point là un volume copieux construit avec des idées mièvres : c'est un « court travail » qui méritait d'être publié.

Voilà, en résumé, de menus souvenirs rétrospectifs dont quelques bibliophiles nous sauront peut-être bon gré.

EMILE BIAIS.

N° 717 : t. xx, p. 433. — Louise Fouré de Dampierre et Jean de Lestrangle de Montozier.

Dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis* du 1^{er} novembre, M. P. L. prétend avoir trouvé dans les registres du Conseil du parlement de Paris, aux archives nationales, Xa 2457 (14 mars 1659), un certain « Jean de Lestrangle, escuyer, sieur de Montozier, et damoiselle Louise Fouré de Dampierre, sa femme. » Il demande des renseignements sur ces personnages. Voici ma réponse :

M. P. L. a mal lu. Le texte porte *Lestange* et non *Lestrangle*. Il n'y a jamais eu de Lestrangle, seigneur de Montauzier, ni d'alliance entre les Lestrangle et les Fouré de Dampierre. Il s'agit de Jean de Lostanges.

Ce Jean de Lostanges, seigneur de Montauzier, était fils de Louis de Lostanges de Sainte-Alvère, seigneur de Paillé en Poitou, marié, le 6 février 1607, avec Marie Foucher, fille de Louis Foucher et d'Elizabeth Mage, dame de Montauzier, en l'île d'Oleron.

Jean de Lostanges fut tué en 1652, lors des troubles de Paris, à la tête d'une compagnie de cavalerie. Il ne paraît pas avoir laissé d'enfants de son mariage avec Louise-Diane Fouré de Dampierre. (Voir la généalogie des Lostanges dans Saint-Allais, 2^e éd., t. xiv, p. 305).

C^{te} H. DE LESTRANGE.

N° 720: t. xx, p. 434. — *L'Almanach curieux et historique de la Saintonge* (1793).

En compulsant ma collection d'almanachs, j'en trouve un de 48 pages in-12, dont voici la description : couverture très mauvaise, gravure sur bois intitulée : *Le vray pescheur fidèle*, représentant un homme assis dans l'attitude d'un maître d'école faisant la classe ; au-dessus de sa tête, à gauche, une sphère ; à droite le soleil. « Titre : *Almanach curieux et historique contenant les foires de la Saintonge et Bas-Angoumois* dressées par le sieur Roumage l'ainé, marchand à Segonzac. Pour l'année de grâce mil sept cent quatre-vingt-treize. A Limoges, chez Jacques Farne, imprimeur-libraire, rue Consulat. Avec privilège du roi » Verso : comput ecclésiastique, fêtes mobiles, quatre-temps, éclipses. Viennent ensuite des notions sur les quatre saisons et le calendrier de l'année, *Le grand potager, règle pour cultiver les jardins* (pages 21-24). *Foires de Saintonge et Bas-Angoumois par ordre alphabétique*, dressées par le sieur Roumage l'ainé, marchand à Segonzac ; départ et arrivée de courriers dans la ville de Bordeaux, Paris, Rouen, Lyon, Hollande et Angleterre ; table des marées. Ce petit livret se termine par un opuscule anonyme : *Histoire plaisante et récréative*. La scène se passe en Russie.

J. P.

BIBLIOGRAPHIE

ARBELLOTT (L'abbé), chanoine de Limoges, président de la société archéologique du Limousin. *Dom Jean Birel, général des chartreux*. Paris, Haton, 1900, in 8°, 36 pages.

C'est à Limoges et non à Chamboulive, où les félibres limousins ont voulu lui élever un monument, que M. l'abbé Arbellot fixe le lieu de naissance de Jean Birel, « un des personnages qui font le plus d'honneur à la province du Limousin » et qui, « par sa sainteté et par l'influence qu'il a exercée sur les personnes et les choses de son temps, a été un des hommes les plus éminents du xiv^e siècle. » Et le docte historien raconte avec sa sûreté d'informations ordinaire la vie de son héros, sa candidature à la papauté, ses relations avec Pétrarque, etc.

Mais le vaillant travailleur n'écrit plus. Le chanoine François Arbellot, O. O., correspondant honoraire du comité des travaux historiques, l'un des fondateurs de la société archéologique et historique du Limousin et son président depuis 25 ans, est décédé dans sa famille à Saint-Léonard, le 6 décembre, dans sa 81^e année. Ses nombreuses publications lui assurent un rang distingué parmi nos savants contemporains. Pour le monde officiel il a eu le tort d'être chanoine et aussi de s'obstiner à faire de saint Martial un apôtre de Jésus-Christ, contre la doctrine de l'institut. Nous envoyons nos sympathiques condoléances à

la société archéologique qui perd en lui un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués.

AUDIAT (Louis). *Les célébrités inconnues. Un petit-neveu de Michel de Montaigne, Raymond de Montaigne, lieutenant général à Saintes, évêque de Bayonne, etc.* Paris, Picard; Vannes, imp. Lafolye, 1900, in-8°, 75 pages. (Extrait de la *Revue historique de l'ouest*).

A un président il faut une statue : marbre, bronze ou livre. Le président à honorer de pareille sorte s'appelle Raymond de Montaigne : un nom illustre ! celui de l'immortel auteur des *Essais*.

Raymond de Montaigne, président et lieutenant général du présidial de Saintes, était, paraît-il, un petit-neveu du grand Montaigne. On ne le sait que depuis peu : lui, il ne nous en avait pas dit un mot. Était-ce par modestie ? Ou bien qu'il l'ignorait ? Mais des érudits de notre temps voulurent en avoir le cœur net, et les uns et les autres se mirent à la besogne. Il faut absolument que ce petit Montaigne soit parent du grand ! et, pris de belle ardeur et de ferme volonté, MM. Théophile Malvezin, Charles Dangibeaud et Louis Audiat, à force de recherches, ont fini par s'apercevoir que le père de notre président, Geoffroy de Montaigne (1), conseiller au parlement de Bordeaux, était le cousin germain de Michel de Montaigne, et qu'ainsi Raymond se trouvait être petit-neveu de Michel... à la mode de Bretagne.

Avec cette fameuse attache, ils ont fait monter notre président d'un fameux cran sur l'échelle de la renommée, afin de le mieux faire voir au public. C'était un personnage estimable, simple magistrat de siège présidial ; mais, tout d'un coup passé à l'état de petit-neveu de l'illustre philosophe, on nous le sert transformé, grandi de je ne sais combien de coudées, et notre ami Louis Audiat le range au nombre des *CÉLÉBRITÉS INCONNUES*.

Je veux bien. Il me semble pourtant voir Raymond, un peu surpris, se rengorger et nous régaler de ce petit discours :

« Ah ! mon grand-oncle, que je vous remercie ! Ah ! monsieur le président Louis Audiat — car vous êtes aussi un président — que je vous remercie de m'avoir taillé une si belle statue ! Oh ! vous aurez la vôtre un jour ! Comment avez-vous pu rassembler autant de choses curieuses sur mon compte ! J'en suis émerveillé ! Votre plume est une magicienne. Je ne croyais pas qu'on pût me célébrifier de la sorte. J'ai vécu d'une existence

(1) M. Audiat veut que sa mère s'appelle Guillet ; M. Malvezin vote pour Gilles. En attendant un texte certain, je pencherais volontiers du côté de Gilles. Jean Gilles, sieur de Dayre (les marais de Dayre), demeurant près de Saint-Just, marguillier et fabricant de l'église Saint-Pierre de Salles de Marennes, beau-frère de Jean Aymar, le juge sénéchal de Marennes, l'allié de Fiefmelin qui lui a adressé une épigramme, en relation avec plusieurs parlementaires de Bordeaux, et surtout avec les Gombauld etc., me paraît bien proche parent de Perrine Gilles.

assez ordinaire : avocat, magistrat, président d'un tribunal de province ; j'ai jugé en fin de compte beaucoup de procès, avec impartialité, honnêteté et savoir : cette tâche m'était devenue facile à cause des quantités de procès dont j'étais assailli. Je jugeais ceux des autres et défendais aux miens. Est-ce que de ce ballot de procédures on peut me faire un socle pour ma gloire future ?

» J'ai mieux à mon actif : grâce à ma charge, j'ai représenté en l'année 1614 le tiers état de la province de Saintonge aux états généraux tenus à Paris. J'y ai siégé avec des hommes de haute valeur et là j'ai tâché de faire aussi bonne mine que possible. Je n'ai pas su m'en tirer comme mon voisin l'évêque de Luçon : celui-là un véritable homme célèbre, le grand Richelieu. Veuf, retiré du monde, successivement chanoine, abbé, enfin évêque à Bayonne, je suis mort en 1637. A ce moment on parla fort peu de moi, plus tard on n'en dit plus rien, et voilà qu'un bruit de trompette m'éveille dans ma tombe où je dormais fort tranquille depuis plus de 250 ans. Un érudit malin, spirituel, grand chercheur, habile metteur en œuvre, qui a une façon d'embellir tout ce qu'il touche, quand il ne démolit pas, et qui, en veine de bâtir, le fait pour l'éternité, me proclame célèbre : un *célèbre inconnu*. Grâce à lui, je me campe devant la foule des représentants de mes vieux clients de Saintes et je leur dis : A quand ma statue ? et je signe de ma vraie signature :

MONTAIGNE *présent* (1). »

J'écoute encore ; plus rien. Mais, pour une statue, il faudrait au moins la tête. Existe-t-il quelque part le portrait de Raymond de Montaigne ? Avait-il, comme son grand-oncle, « la taille forte et ramassée, le visage non pas gras, mais plein ? » Portait-il la moustache baissée et la barbe pointée, couvrant le bas des joues et tout le menton, ou plutôt, suivant la mode Louis XIII et Richelieu, la moustache relevée, et la fine barbiche en flèche au menton ? Renseignez-moi.

LA MORINERIE.

Dans une très intéressante brochure intitulée : *Un petit-neveu de Michel de Montaigne*, disent les *Tablettes* du 15 juillet et le *Progrès* du 10/2), M. Louis Audiat retrace la vie de Raymond de Montaigne, lieutenant-général au présidial de Saintes et évêque de Bayonne. Nous y voyons qu'à cette époque (1606) messieurs les conseillers, avocats, procureurs, étaient continuellement en guerre entre eux et avec les autres, et certaines scènes y sont relatées qui rappellent celle du tribunal de Sens ! M. Audiat les conte avec sa verve accoutumée ; il montre ensuite quel rôle joua son héros dans l'affaire des carmélites de Saintes, installées par Louis XIII, là même où se trouve aujourd'hui les dames de la Providence. Devenu veuf, Raymond de Montaigne

(1) Signature calquée : *présent*, traduisez : *président*, 22 novembre 1614.

(2) Voir aussi, dans les *Etudes du diocèse de Bayonne* de novembre, un compte rendu par M. l'abbé Victor Dubarat.

entra dans les ordres, devint abbé de Sablonceaux, prieur de Saint-Gaudens de Fouras, et fut nommé évêque de Bayonne en 1639. Il mourut en 1637 et fut inhumé à Saintes, dans le couvent des Récollets, fondé par lui, sur l'emplacement qu'occupe actuellement l'imprimerie Orliaguet. Que de souvenirs évoqués en quelques pages !

—
Avertissement aux catholiques. Rouillac (Charente), bureau de l'*Etendard évangélique*, impr. Micoulaud (1900), 8 pages. Prix : 5 centimes. Opuscule de propagande calviniste.

—
BEAUCHET-FILLEAU (Paul). *Une Poitevine illustre. Eléonore Desmier d'Olbreuse et sa descendance royale.* (La reine d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, le tzar, le duc d'Orléans). Ligugé, bibliothèque du Pays poitevin, imprimerie Saint-Martin, 1900, in-8°, 14 pages.

Un beau portrait, un tableau généalogique, un extrait de Saint-Allais sur la pairie d'Angleterre et quelques pages, c'en est assez pour justifier pleinement le titre. Et voilà comment aussi presque toute la noblesse de Saintonge et du Poitou est parente du tzar et de la reine d'Angleterre.

—
BEAUCORPS (Baron A. de), ancien officier, associé correspondant de la société nationale des antiquaires de France, et François DE BEAUCORPS. *Etude empirique au moyen de la baguette sur les origines souterraines de la rivière du Loiret. Projet de captation d'eau pour la ville de Paris. Historique sommaire de la baguette divinatoire. Théorie de cas applicables au val de la Loire et aux sources du Loiret.* Orléans, Herluison, 1900, in-8°, 46 pages avec carte.

Croyez-vous à la baguette divinatoire ? Moi, j'y crois surtout si vous retracez l'épithète « divinatoire », et après expérience. Vous serez convaincu si vous lisez l'opuscule de M. le baron Adalbert de Beaucorps. Dans un chapitre il résume une foule de faits cités par les historiens, depuis les sorciers de nos campagnes jusqu'aux découvreurs de sources, l'abbé Paramelle et notre compatriote l'abbé Richard, professeur au séminaire de Montlieu, doué d'une sensibilité physique particulière et d'une science géologique profonde, qui, prié par son évêque Thomas d'écrire son secret pour l'académie des sciences, laissa en mourant une belle enveloppe contenant une feuille de papier blanc.

La préface de la brochure commence par ces lignes curieuses : « Contrairement à toutes les traditions qui veulent que, devant le public, l'égalité la plus absolue règne entre des collaborateurs, je suis amené à présenter le mien : François, mon fils, 10 ans moins quelques jours quand nous avons commencé nos investigations, ni très grand, ni très petit, ni très calme, ni très nerveux, plutôt svelte ; ne massacre, pas plus que la moyenne

des petits Français de son âge, les langues vivantes et mortes, le système métrique et les arts, dit d'agrément pour ceux qui n'ont pas la peine de les enseigner.

» Bien que, par plusieurs côtés de sa famille, il appartienne aux Charentes et au Poitou, où les tourneurs de baguette (sourciers) sont en honneur, je ne lui connais pas d'ascendants doués de la faculté sur laquelle s'appuie la partie technique de cette étude, faculté qui, dans sa manifestation la plus simple et la plus générale, peut se résumer ainsi : si le tourneur de baguette tient à ses deux mains écartées les deux côtés d'une petite fourche de bois vert, et qu'il passe au-dessus d'un courant d'eau souterrain, même au-dessus d'un courant à ciel ouvert, la baguette tourne d'elle-même, etc. »

Suivent les faits d'expérience de ce collaborateur impromptu et inconscient. Et l'opuscule se résume : tout le long du val de la Loire et du Loiret, il y a dans le sous-sol une abondante couche d'eau. De là crainte pour les Orléanais que la ville de Paris ne veuille accaparer les eaux du val et celles du Loiret. En tout cas, il y aura avantage à ce que le prélèvement se fit en amont de Bouteille.

Il y aurait aussi grand intérêt à consulter l'ouvrage de M. le baron de Beaucorps parce qu'il contient beaucoup de faits, beaucoup d'expériences et la preuve d'un grand savoir.

BELLUTEAU (Georges). *Légende de la fontaine de Burie*.
Saintes, imp. Robert, juillet 1900, in-12, 21 pages.

Ceci se passait en l'an mil quatre-vingt-treize.
Neuf siècles depuis lors ont lentement coulé.
Burie en ce temps-là n'était pas à son aise
Dans le pli d'un vallon au soleil étalé.
Il était grand au plus comme une main de dame.
Il avait son château, son église et sa tour,
Tout cela se tenant. — *Dure* et terrible trame
Ensermant les vilains qui s'abritaient autour.
Ces derniers, peu nombreux, vivaient dans la misère :
Les temps étaient très *durs* et les champs clairsemés.

Franchement Burie n'était pas beau à cette époque

Où les chênes trapus, dédaigneux des tourmenteurs,
Étouffaient le hameau sous leurs rameaux ombreux.

Mais depuis... Et l'auteur nous dit l'histoire d'Odette, fidèle à son fiancé parti pour la Terre-Sainte, qui revient le jour même où la belle, contrainte d'épouser Enguerrand qu'elle déteste, meurt de douleur ; il arrive, la croit morte, et se tue. (Pyrame et Thisbé !). Leur sang fait jaillir une source. Voilà l'origine de la fontaine de Burie, et depuis, si deux amoureux y vont boire dans un même vase, l'ombre des deux amants

..... leur rapprochait la tête,
Et dans un doux baiser, que fuir ils ne pouvaient,
Les rendaient pour toujours fidèles comme Odette.

écoles primaires du littoral, sous forme de questions et réponses, Paris, Hachette, 1900, in-16 illustré de 149 gravures et figures; cartonné, 1 fr. 50.

Une circulaire du ministre de l'instruction publique, M. Léon Bourgeois, du 22 septembre 1898, introduit dans les écoles primaires surtout du littoral un cours spécial de leçons de choses appropriées à la profession du marin et du pêcheur. Le livre ci-dessus répond fort bien au désir du ministre et du conseil supérieur de l'instruction publique. Deux hommes se sont associés : l'un, un instituteur familiarisé avec les enfants, connaissant leur esprit et sachant se mettre à leur portée, parler leur langage; l'autre, un praticien des plus compétents pour les questions d'hygiène, pour les vêtements, la nourriture du marin, pour les premiers soins à donner aux blessés, aux malades, pour les médicaments à avoir à bord, etc., tous deux habitant les bords de l'Océan, en contact continu avec les pêcheurs, matelots, inscrits maritimes. On voit d'ici l'utilité pratique d'un pareil livre et quels avantages en peuvent retirer les enfants destinés à la mer et qui ne sont que trop portés à suivre la routine. Ce traité sous un petit volume est une véritable encyclopédie maritime : pêche côtière et grande pêche; différentes espèces de navires, brick, goélette, sloop; termes de marine; pavillons étrangers; notions d'astronomie, cartes, boussole; phares, balises, sémaphores, bouées; poissons; législation. Des gravures étaient nécessaires, il y en a à toutes les pages et plusieurs. Que de gens qui ne sont ni marins, ni pêcheurs, trouveront profit à lire ce manuel, surtout à une époque où la villégiature sur les plages est presque obligatoire! Si l'on ne veut pas déchoir dans la pensée des riverains de l'Océan, on fera bien d'avoir le livre de M. le docteur Boutiron et de M. l'instituteur Denis.

BREMOND d'ARS (Anatole de). *Les marins français dans les derniers combats livrés aux Anglais sur les côtes de Bretagne (janvier 1761). Episode de la guerre de sept ans. Documents extraits des archives de la marine*. Vannes, imp. Lafolye, 1900, in-8°, 33 pages. (Extrait du *Bulletin de la société archéologique de Nantes*, t. xl).

Au mois de novembre 1759, le vieux maréchal de Conflans s'était laissé surprendre à la hauteur de Belle-Isle en Mer par l'amiral anglais Hawke et les vingt bâtiments qui composaient sa flotte avaient été détruits ou dispersés. A la douleur de tous les jeunes officiers succéda bientôt une vive soif de vengeance : on organisa des croisières ; on arma des navires en course ; les officiers sollicitèrent le commandement de ces vaisseaux ; des armateurs offrirent d'armer d'autres bâtiments, corvettes, frégates, qui avaient échappé au désastre. C'est l'histoire de deux de ces hardis corsaires que raconte M. le comte Anatole de Bremond d'Ars d'après des pièces tirées des archives de la marine. On avait célébré l'héroïsme du commandant de la frégate *l'Opale*,

tué à son bord à 24 ans. Les documents exposent toute la conduite du jeune homme. Il était né en 1737, petit-fils de Jean-Louis de Bremond, marquis d'Ars, chevalier de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du roi en 1709, et de Judith de Sainte-Maure-Montausier.

Le commandant de la *Brune* était Brunet du Guillier, qui fut fait prisonnier après un combat acharné contre deux vaisseaux anglais. La croisière des deux bâtiments avait été heureuse : les deux frégates, parties de Brest le 29 octobre 1760, y rentrèrent le 28 novembre, amenant un corsaire anglais et six autres prises dont cinq bâtiments faisant partie d'une flotte anglaise à destination de Lisbonne. Le 5 janvier 1761, elles y amenaient encore un paquebot anglais ; mais, le 10, le marquis d'Ars était tué à l'abordage d'une frégate anglaise, et la *Brune* était capturée par deux vaisseaux, ayant eu 19 tués et un grand nombre de blessés. L'*Opale* outre son commandant avait perdu 8 officiers et 19 hommes, sans compter les blessés, dont plusieurs succombèrent.

M. le comte Anatole de Bremond a donc bien fait de mettre en lumière le dévouement de ces valeureux officiers de marine, toujours les mêmes, prêts à la mort pour la patrie. C'était aussi de sa part un acte presque filial. Il faut savoir gré aux érudits, aux écrivains qui ont le souci de la gloire des aïeux, et gardent précieusement le patrimoine de gloire de la France.

L'opuscule est enrichi de notes précieuses sur chaque personnage. Deux des morts de la *Brune* étaient le chevalier de Cardaillac, âgé de 20 ans, fils d'Arnaud de Cardaillac, chevalier, seigneur de Lommé, et de Louise-Françoise-Gabrielle de Mirande, dame de Sainte-Gemme en Saintonge ; dans un combat livré en 1756, contre un navire anglais devant La Rochelle, par le vaisseau *l'Aquilon*, commandé par Bidé de Maureville, il avait eu le bras fracassé par un boulet de canon ; l'autre, Laurent de Monti de Rezé, était fils de Joseph-Claude de Monti, comte de Rezé ; son frère aîné, Louis de Monti, épousa en 1764 Marie-Anne-Louise de La Roche-Saint-André. A cette famille, si distinguée par ses services dans les armées de terre et de mer, appartient notre confrère M. le comte Claude de Monti de Rezé.

Le commandant en chef du port de Brest était Jean de Courbon, comte de Blénac, lieutenant général des armées navales, d'une famille de Saintonge qui a fourni des marins distingués. L'un de ses fils, le marquis de La Roche-Courbon Blénac, maréchal de camp, se maria en 1773 à M^{lle} de Verdelin, nièce du marquis d'Ars, plus haut mentionné.

BURES (Maurice). *Les successions ab intestat et testamentaires dans l'usage de Saintes et la coutume de Saintonge. Etude sur l'origine, l'étendue d'application, les sources du droit saintongeais*. Thèse pour le doctorat, 21 juin 1900. Paris, Fontemoing, in-8°, 1900, 129 pages. Voir plus haut, page 46.

—
CHAUVET (Gustave). *Anciens vases à bec*. Angoulême, imprimerie Chasseignac, 1900, in-8°, 9 pages. (Extrait du *Bulletin de la société historique de la Charente*, 1899).

Résumé d'une question spéciale de céramique, fait avec la compétence ordinaire de l'auteur. Quelques gravures donnent les différents types de ces vases curieux.

— *Statistique et bibliographie des sépultures pré-romaines du département de la Charente*. (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1899). Paris, impr. nat., 1900, in-8°, 50 pages ; 7 planches.

Nul n'était plus autorisé que M. Chauvet à dresser cette liste des sépultures préromaines dans la Charente. Qui fera ce travail pour la Charente Inférieure ?

— *Notice sur A.-F. Lièvre*. Angoulême, imp. Chasseignac, 1900, in-8°, 37 pages. Portrait. (Extrait du *Bulletin de la société archéologique de la Charente*, 1893).

C'est l'étude la plus complète qui ait été faite, et par un ami, fort savant lui-même, capable d'apprécier un esprit initiateur. Il y a là indication de tous les articles et de tous les ouvrages composés par Lièvre.

—
CHAPEAU DES VARENNES. *Tragédie au large*. Roman historique. Paris, 6, rue d'Amsterdam, 1901, in-18, 496 pages.

Il y a du drame, il y a de l'idylle dans ce livre ; il est charmant, plein de souvenirs, de légendes locales, de refrains de la côte saintongeaise ; vie de l'ouvrier, superstitions du marin ; tout le pays de Pierre Loti, avec l'histoire du passé, et Demuin et Begon, et les ferrures forgées par Baudry, l'ancêtre de François Coppée, et les vers du poète Mériot, et les luttes de corsaires, les combats contre les Anglais, l'héroïsme des matelots ; Villaret-Joyeuse, le *Vengeur* et Renaudin, et l'équipage de l'*Apollon*, et le désastre final ; voilà un livre qu'on lira en Saintonge-Aunis et ailleurs. Je vous dis qu'il est charmant.

—
CLOUZOT (Henri). *Les représentations dramatiques dans les collèges poitevins*. Vannes, imp. Lafolye, 1900, in-8°, 30 pages. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*).

Ce sont les jésuites qui, trouvant au xvi^e siècle, dès la renaissance du théâtre en France, les représentations scéniques dans des collèges, en introduisirent l'usage dans les leurs et furent imités par les autres ordres enseignants. « La profonde habileté des jésuites leur avait fait devancer le cabotinisme moderne. » Ce n'était pas tout à fait le désir de flatter l'amour-propre des parents qui les faisait agir, mais surtout d'habituer les enfants à déposer leur gaucherie naturelle, à paraître en public, à lire, à prononcer distinctement, à mettre le ton, et l'on sait combien il est difficile d'obtenir des élèves les plus grands qu'ils n'annoncent pas trop en récitant leurs leçons.

M. Clouzot a retrouvé un certain nombre de programmes im-

primés avec les noms des acteurs et l'analyse des pièces. C'est un chapitre curieux de l'histoire littéraire dans les collèges ; on voit comment à chaque occasion on s'empressait d'improviser un divertissement, ballet ou représentation, pantomime. M. Clouzot, auteur dramatique lui-même, était mieux qu'un autre désigné pour traiter la question théâtrale ; il a déjà écrit plusieurs mémoires sur ce sujet. Quelque jour il nous donnera certainement un livre sur le théâtre poitevin.

—
CUGNAC (Bertrand de), curé de Saint-Germain de Lusignan (Charente-Inférieure). *Allocution prononcée dans l'église Notre-Dame de Chartres au mariage de M. René de Corny, lieutenant au 5^e hussards, et de M^{lle} Jeanne du Temple de Rougemont, le 8 mai 1900*. Châteaudun, imprimerie de la société typographique, in-8°, 1900, 8 pages. (Voir tome x, page 259).

—
DANGIBEAUD (Charles). *Saintes à la fin du XIX^e siècle. — II. Cathédrale de Saint-Pierre. — III. Abbaye. Saint-Pallais. Saint-Eutrope. Saint-Vivien. Sainte-Colombe. Les Jacobins. Les Récollets. Le Carmel. Le Temple*. Saintes, 1900, grand in-4°.

Pages détachées d'un grand ouvrage en six volumes et consacrées aux monuments religieux, y compris le temple protestant. Elles sont d'inégale longueur. La cathédrale de Saintes en a onze : à tout seigneur, tout honneur. Les neuf autres, huit surtout, une simple mention ; le temple n'a que deux lignes, et c'est assez pour une salle sans aucun caractère. Combien il est dommage que l'abbaye, Saint-Eutrope par exemple, n'aient pas été traités aussi amplement que Saint-Pierre ! Cette étude sur Saint-Pierre est complète ; l'auteur l'a suivie dans tous ses détails, et s'il n'a pas résolu tous les problèmes que ce monument pose, c'est qu'en l'absence de textes, de preuves, de certitude, il est sage de s'abstenir, il est prudent de savoir quelquefois ignorer, et M. Dangibeaud y montre une telle érudition, une telle sagacité, un tel scrupule qu'on lui permettra bien de s'arrêter quand le sol manque sous les pieds. Mais, puisqu'il mentionnait la « salle des délibérations du collège » devenu le temple, peut-être aurait-il bien fait, pour ne rien omettre, de citer au moins la chapelle de l'ancien palais royal et aussi la chapelle dudit collège où le pinceau de M. Hérisson a donné aux apôtres les traits des membres de la défense nationale de 1870, Jules Favre, Crémieux, Eugène Pelletan, etc.

—
DELAMAIN (Philippe). *Inventaire des meubles du château de Jarnac dressé le 29 novembre 1762 et jours suivants, publié d'après un manuscrit authentique avec une héliogravure, un fac-similé et une notice historique*. Niort, L. Clouzot, 1900, in-4°, xviii-121 pages.

Encore qu'il soit de date récente (1762), l'inventaire des meubles du château de Jarnac ne laissera pas de réjouir les amateurs

de bibelots, surtout les archéologues. Il n'est plus temps de vanter l'importance de cette espèce de documents ; tout a été dit sur les éléments qu'ils fournissent aux économistes en particulier pour évaluer la fortune mobilière d'une époque. C'est par des inventaires après décès de simples paysans qu'on a jugé de la situation plus ou moins prospère d'un siècle. Et les tapisseries, et les peintures, et les meubles, et les ustensiles de ménage, les faïences, les vases d'or ou d'argent, que de données ne nous fournissent-ils pas et sur le goût des propriétaires et pour l'histoire de l'art ! Ainsi dans le cabinet attenant à la chambre du comte de Jarnac « s'est trouvé une armoire à deux battants en forme de bibliothèque peinte en noir façon de la Chine à grillage avec deux petits mauvais rideaux de taffetas vert en dedans, estimé à la somme de douze livres. De laquelle armoire ayant fait ouverture, s'y est trouvé trente-quatre tomes de livres grands et petits contenant différentes histoires anciennes et de peu de conséquence estimés à la somme de quinze livres. » Le contenant valait presque le contenu, pas cher. Si au moins on nous avait donné le titre des ouvrages !

Dans la chapelle « les ornements sont composés d'une mau-
vaise satinade sur fil rouge servant de tapisserie, un tableau avec un cadre doré représentant une descente de la croix, un autel en armoire de bois de sap avec la pierre pour dire la messe, un devant d'autel peint sur toile, usé, représentant sainte Geneviève, un crucifix de bois doré, porte-missel, un marchepied en bois de sap, une petite clochette en fonte » ; rien de luxueux, comme on le voit.

Que de détails intéressants dans ces diverses pages ! Que ne pouvons-nous en donner une analyse plus détaillée : les vaisseaux vinaires, les fûts de vins, les tonnes d'eau-de-vie ? Les 344 articles se montaient à la somme de 41.017 livres 16 sous.

Il y a aussi l'énumération des rentes, revenus, droits, qui ne sont pas la partie la moins intéressante pour l'histoire du fief de Jarnac.

Qu'est devenu le château, dont une photogravure, d'après une peinture à l'huile du comte Charles-Rosalie de Rohan-Chabot, nous donne une vue fort agréable et pittoresque dans les îles de la Charente ? M. Delamain nous le dit dans la *Notice* où il fait la généalogie des comtes de Jarnac à la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. « Charles-Rosalie quitta Jarnac où ses tenanciers et les habitants lui rendaient le séjour impossible en 1789, et n'y reparut plus ; il émigra, servit à l'armée des princes et mourut en 1813. Sa femme, Elisabeth Smith, irlandaise et protestante, sur laquelle la *Revue* a donné des détails précis (voir *Le second mariage de la comtesse de Jarnac*, n° du 1^{er} juillet 1883, t. IV, 154), passa cachée, à Paris, la tourmente révolutionnaire et sauva ainsi la fortune de son fils. Le château abandonné devint le refuge des mendiants et des vagabonds ; ce fut bientôt une ruine. Puis, au commencement de la restauration, on persuada aux paysans et aux pillards de toute la contrée que les seigneurs allaient reve-

nir, et, un beau jour, une bande composée de Cognacais, de Jarnacais et de tous les gens sans aveu de la contrée se rua sur le vieux château et le détruisit de fond en comble. Aujourd'hui il n'en reste pas une pierre, pas même la trace. La route nationale de Saintes à Angoulême coupe en deux le site où il se dressait, et la portion nord du pont de Jarnac est bâtie sur l'emplacement même d'une des tours de la façade sud du château. La grande cour est devenue la place du Château actuelle. »

Il reste pourtant quelque chose de cette belle demeure féodale : ce sont les souvenirs, les pièces, les documents, les inventaires que nous devons à l'amour intelligent de notre confrère M. Philippe Delamain pour sa ville natale.

DIONNE (N.-Eutrope). *Jean-François de La Roche, seigneur de Roberval*. Ottawa, S. Hope et fils, 1899, in-8°, 71-78 pages. (Extrait des *Mémoires de la société royale du Canada*, 1899-1900).

Notre confrère M. Eutrope Dionne continue ses études sur les Canadiens Français qui ont été les premiers colonisateurs de la Nouvelle-France. C'est le tour de François de La Roche, seigneur de Roberval. Il était né vers 1500, très probablement dans le Languedoc où son père exerça quelque temps les fonctions de connétable à Carcassonne ; Ferland dit en Normandie. Il eut des biens dans l'Oise ; il en eut dans l'Aude. En 1540 François I^{er} le chargea de fonder une colonie sur les rives du Saint-Laurent avec le titre de vice-roi du Canada. Après avoir recruté des colons surtout parmi les prisonniers, il partit le 6 avril 1544 de Honfleur avec trois navires qui cinglèrent vers La Rochelle et arrivèrent à Charlebourg-Royal au mois de juillet. Les frais de l'expédition le ruinèrent. Henri II, pour reconnaître ses services, lui concéda (30 septembre 1548) toutes les mines de France pour neuf ans. Il vivait encore le 30 avril 1560. L'historiographe André Thevet, d'Angoulême, abbé de Masdion, dit qu'il fut assassiné. M. Dionne a bien eu raison de rappeler la mémoire de ce hardi navigateur que l'histoire connaît sous le nom de Roberval.

DUFAURE (Gabriel). *Contribution à l'étude de la participation ouvrière*. Paris, imp. Levé, 23 mai 1900, in-8°, 16 pages. (Extrait de la *Recue de viticulture*).

DUPLAIX (Léonie). *Berck sur Mer, ville et plage*, 3^e édition, Paris, passage de l'Industrie, 6. 1900, in-18, 267 pages.

DUPLESSIS (Georges). *La confession de Robert Delys*. Nouvelle. Saintes, grande imprimerie Robert, 1900, in-18, 12 pages. Prix : 25 centimes.

Robert Delys, un littérateur renommé, amant de la comtesse de Cadeuil qui le trahit, se bat en duel avec le mari et devient

amoureux d'une poitrinaire qui meurt à Alger et lui laisse ses cheveux et des souvenirs douloureux. C'est le récit qu'il fait à son ami, le peintre Jacques de Vieuil. Ces quelques pages, datées de « Courcoury, août 1900 », ne sont qu'une fantaisie écrite au courant de la plume sans grande prétention, et sans but ou conclusion bien nette. Nous attendons M. Duplessis, qui ne manque pas de talent, à une œuvre plus sérieuse, où il pourra donner sa mesure.

DUPON (Valery) — Paul Dyvorne. — *Les côtes de Saintonge; de Mortagne à Brouage*, par Valery Dupon, avec préface d'Alexis Fruit. Saintes, imp. A. Gay, 1 vol. in-12, 53 pages. — Voir compte rendu dans la *Revue*, plus haut, page 43.

DURET (Théodore). *Les livres et albums illustrés du Japon*. Paris, Leroux, 1900, in-8°, ix-322 pages, 13 planches dont 4 en couleur.

Compte rendu par M. Emile Hovelacque dans la *Gazette des beaux arts* du 1^{er} octobre.

Du TRÉMOND (Ed.) — Edmond Duret. — *Congrès archéologique du Gard 1897*. Nîmes, imp. Gervais-Bedot, 1900, in-8°, 72 pages. (Extrait de la *Revue du midi*).

Le congrès archéologique de Nîmes en 1897 a été un des plus importants. En effet, les noms seuls des villes visitées : Nîmes, Arles, Aigues-Mortes, Tarascon, Avignon, etc., éveillent les souvenirs les plus anciens et les plus agréables. Heureux ceux qui ont pu voir ces monuments divers et parcourir ces contrées admirables ! Mais ceux qui n'ont pu se procurer ce plaisir pourront avoir une idée du voyage en lisant la brochure de notre confrère M. Edmond Duret. Excursionniste habituel des congrès archéologiques, il connaît toutes les richesses monumentales de la France ; et son expérience, acquise par de longs voyages et une comparaison assidue, fait de lui un guide précieux. Que d'impressions nouvelles il a fait naître en moi ! que de faits il m'a appris !

— *La société française d'archéologie en Bretagne. Impressions d'un congressiste vendéen*. Vannes, imp. Lafolye, 1900, in-8°, 36 pages. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*).

Le congrès archéologique de Morlaix-Brest a eu lieu les 3-11 juin 1896. A côté des phrases quasi officielles, on aime bien à savoir les impressions que provoquent la vue des monuments et les incidents du voyage. M. Edmond Duret a communiqué à l'actif directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, M. René Vallette, le récit du congrès archéologique à Morlaix, à Plougasnou, à Guimiliau, à Brest, etc., et nous suivons avec grand plaisir le narrateur dans son exploration.

La Quinzaine du 1^{er} décembre (Paris, 45, rue Vaneau ; 24 fr. par an ; directeur : M. George Fonsegrive) contient : Une âme en prison ; L'éducation d'une aveugle sourde-muette (avec gravure), par Louis Arnould ; — La fée parisienne, par Georges Beaume ; — Nouvelles tendances du droit criminel, par Henry Joly ; — Le nouveau règne en Italie, par un diplomate ; — La liberté de la presse depuis la révolution, par Gustave Le Poittevin ; — Chronique dramatique ; La guerre en dentelles ; La poigne, par Emile de Saint-Auban ; — Chronique politique ; — Nouvelles scientifiques et littéraires ; — Revue des revues ; — Notes bibliographiques.

Etudes publiées par des Pères de la compagnie de Jésus (82, rue Bonaparte, Paris). Sommaire du numéro du 5 décembre : Nos anciens élèves, par le P. W. Tampé ; — Autour de Bossuet, par le P. H. Chérot ; — L'Église et l'exposition ; — II. Apostolat et enseignement, par le P. P. Dupon ; — Lettres du P. Didon, par le P. H. Bremond ; — Le congrès de Munich, par le P. J. Brucker ; — Bulletin philosophique, par le P. L. Roure ; — Fragments hébreux, par le P. L. Méchineau ; — Les méconnus, par le P. J. Noury ; — Livres ; — Evénements de la quinzaine.

Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ; — surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes ? Le **Courrier de la Presse**, bureau de coupures de journaux, fondé en 1883, par M. Gallois, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude. Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour.

La Photo-Revue, journal des amateurs de photographie, publie dans son numéro du 2 décembre : 1^{re} Chronique ; 2^o Sans objectif : de la photographie au moyen d'un trou d'aiguille ; 3^o Le halo solaire ; 4^o opinions : A propos des poudres-éclairs ; 5^o Photogravure en demi-teinte ; 6^o Négatifs sur papier ; 7^o Principes d'art appliqués à la photographie (suite) ; 8^o Variétés ; Avis divers ; Echos photographiques.

Le mois littéraire et pittoresque. Sommaire du mois de décembre : Noël, composition par Rutly ; — Le bon Dieu à bord, par François Coppée, de l'académie française, avec 1 composition de G. Lhuer et 2 photographies. — Un épisode de la vie du maréchal Ney, par Geoffroy de Grandmaison, avec 1 portrait, 1 photographie et 1 tableau d'Yvon. — Le baptême du Christ, mystère sacré, par Ch. Grandmougin, avec 1 composition de Rousseau et 1 photographie. — Histoire d'Atlin, le commencement d'un camp mineur, par E. Janne de Lemarre, explorateur, avec 4 photographies et 1 carte. — La rançon de la gloire, roman (suite et fin), par Léon Barracand, avec 8 illustrations de Simont. — Le meuble à l'exposition : ses évolutions, son avenir, par Pascal Fortuny, avec 17 reproductions. — L'administration des postes en Angleterre, par F. de Bernhardt, avec 13 illustrations. — Pour un almanach, nouvelle, par Henry Boersey, avec 3 illustrations de Rousseau. — Curieuses pièces de monnaie, par Robert Machray, traduit et adapté par José Naylor, avec 28 reproductions. — Causerie littéraire : La nouvelle Mannon, par Gabriel Aubray, etc.

Abonnement : un an, 12 fr. ; le numéro, 1 fr. 25. Envoi franco d'un spécimen sur demande. Paris, 5, rue Bayard.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU 1^{er} MARS 1901

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Revue de la presse.

AVIS ET NOUVELLES : Congrès à Nancy ; Nouvelles littéraires ; Journaux ; Distinctions honorifiques ; Statues à Guiton, à Fromentin ; Les boutons devant les tribunaux ; L'hydrogéologie en Saintonge ; Le théâtre populaire en Saintonge ; Conférences ; *Erratum*, page 78.

À TRAVERS LIVRES ET PÉRIODIQUES : Rochefort pendant la révolution ; Les chapeaux ecclésiastiques : L'abbé de Louvois, marquis de Barbezieux ; Gahot de Genouillac ; Le chanceladai Leidet ; Le graveur Monteilh ; Adrien Dubouché ; Académies et collèges en Anjou avant 1789 ; Les sires de Pons et la vicomté de Carlat ; Les manuscrits de Tallemant des Réaux ; Le siège de La Rochelle en grec, page 87.

ACTES DE L'ÉTAT CIVIL. — I. Décès : Ardouin, Barbedette, Bès de Berc, Clouzot, Coudein, Dyon, Germain, Landriau, Merveilleux du Vignaud, Millot, Ollivier-Beauregard, Raous, Saignes, Trébuchet, page 97.

II. Mariages : Gaudet de Lestard et Odette Gaillard, page 102.

ARCHÉOLOGIE : I. Armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis ; — II. Fouilles au puits des Bouchauds ; — III. Une collection gallo-romaine au musée de Saintes ; — IV. Une croix à main, page 103.

VARIÉTÉS : I. Longévité en Saintonge-Aunis, page 110 ; — II. Traitement de l'hydrophobie en Saintonge en 1823, page 112 ; — III. Une saisie de cheval en 1621, page 113 ; — IV. Vieille chanson en patois saintongeais, page 114 ; — V. Calvin en Saintonge, page 115.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Les chefs gaulois des Santons ; Les Gueffier à Gemozac ; Un tombeau à Ars ; Le rochelais Rousseau La Trempine ; Noms d'hommes et de lieux de la période révolutionnaire ; Passage à Saintes du roi Joseph, de la duchesse d'Angoulême, page 120.

BIBLIOGRAPHIE : E—C.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Ont reproduit le sommaire du numéro de janvier : l'*Echo rochelais* du 26 ; l'*Echo de Jonzac*, le *Petit charentais*, le *Peuple* et le *Progrès* du 27 ; la *Charente-Inférieure* du 30 ; le *Bulletin religieux* du 2 février ; l'*Indépendant* du 7 ; l'*Union nationale* du 14 ; l'*Echo charentais* du 17.

L'*Union nationale* du 3 février a rendu compte du numéro de janvier et reproduit la lettre du maréchal Regnaud de Saint-

Jean d'Angély, le sonnet de Léonce Depont et le passage de l'article *Armoiries* qui regarde Saint-Jean d'Angély,

—
Le *Progrès* du 27 janvier a reproduit la lettre (14 août 1808) du comte Pierre de Bremond d'Ars sur le passage à Saintes de l'empereur ; les *Tablettes* du 29, la note sur le livre de M. Roger des Varennes, *Tragédie au large* ; la *Charente-Inférieure* du 30, l'article de M. de La Morinerie sur *Raymond de Montaigne* ; les *Tablettes* du 31, la note sur les changements des noms de rues à Rochefort, et ajoutent : « A lire dans le même numéro un intéressant article *Les armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis*, illustré de blasons » ; note répétée par l'*Echo rochelais* et le *Bulletin religieux* du 2 février, le *Moniteur de la Saintonge* du 3.

—
On lit dans la *Gazette de l'ouest* du 24 janvier :

« Le numéro de janvier de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* vient de paraître. Suivant la coutume établie il renferme de très intéressants articles. A côté de la revue habituelle des périodiques et des actes d'état civil qui constituent de précieuses archives provinciales, nous croyons devoir signaler tout particulièrement parmi les variétés : *Un poète saintongeais touriste*, *Jeune et vieux jurisconsultes saintongeais*, et surtout le long et curieux travail de M. Audiat sur les *Armoiries des villes de Saintonge-Aunis*, que liront avec plaisir tous ceux qui s'intéressent à notre histoire régionale. »

La revue *La jeune Picardie* de février mentionne « un beau travail de M. Louis Audiat sur les armoiries des villes de Saintonge, et quantité d'articles historiques et d'études archivistes. »

—
Le *Polybiblion* de février : Les jumeaux ; Regnaud de Saint-Jean d'Angély ; Les armoiries ; Un touriste ; Jurisconsultes saintongais ; Ce que deviennent les vieux châteaux.

—
Les *Notes d'art et d'archéologie* de décembre 1900 citent de notre livraison de novembre : Avis et nouvelles ; A travers les périodiques ; Actes d'état civil ; Questions et réponses : *La verve à Dieu*, transcription d'une légende curieuse ; *Faïences de Saintes*, question sur le privilège de Louis Sazerac, en 1730, etc.

—
La *Province* de janvier 1901 mentionne de notre fascicule de novembre : Le peintre Auguin et Meissonnier ; Le chevalier de Nanteuil ; Ce que coûtaient un malade à Brouage en 1707 et un cheval de louage en 1618 à Saintes ; Passage à Saintes de Joseph Bonaparte et émeute, etc.

—
Le *Mercurie héraldique* de décembre (Agen) publie cette note : « Dans la très intéressante notice communiquée par M. Calvet sur François de Salignac de La Mothe Fénelon (n° 4, p. 54), l'auteur a écrit que, d'après la *chronique*, ce serait à Carennac

que le « cygne de Cambrai » composa son *Télémaque*. M. Calvet se doutait bien qu'il n'y a là qu'une légende trop accréditée en Quercy. Nous précisons en disant que le *Télémaque* fut écrit à la cour à Versailles, entre les années 1689 et 1695. Voir : *Bulletin de la société des études du Lot*, t. xxiv, p. 216, — id. t. xxv, p. 262 ; — et la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (juillet 1900, p. 245). »

La *Tradition* de décembre mentionne de notre numéro de novembre : Ce que coûtaient un malade à Brouage et un cheval de louage à Saintes ; L'abbaye de Saintes ; La salle de spectacle de La Rochelle ; La verve à Dieu.

La *Tradition*, revue internationale mensuelle du folklore et des sciences qui s'y rattachent, que publie à Paris, quai des Orfèvres, 8, M. de Beaurepaire-Froment, vient, à partir de janvier 1901, d'abaisser à 10 francs l'abonnement qui était de 15, et inaugure une nouvelle rubrique : *Questions et réponses*.

A la séance (3 décembre dernier) de la société d'émulation de l'Allier, le président, M. Delaigue, signale dans notre numéro de septembre 1900 le récit de l'excursion à Saint-Savinien. M. Delaigue engage ses confrères à lire cet article humoristique d'un spirituel savant où plusieurs membres de la société saintongeaise ont apporté sous forme de toast, discours et à propos poétiques le tribut de leur cordiale bonne humeur. Ils prendront, comme lui, dit-il, plaisir à voir leur distingué compatriote Louis Audiat entouré de respects affectueux dans ce milieu d'érudits et de lettrés que ses efforts et son exemple, depuis un quart de siècle qu'il préside à leurs travaux, ont groupés et stimulés. »

La *Gazette de l'ouest* du 24 janvier imagine une lettre d'un marin rochefortais, le marquis d'Amblimont, chef d'escadre (1736-1797), dont l'hôtel est devenu l'hôtel de ville, adressée au maire de Rochefort pour réclamer qu'on mette son nom parmi les nouveaux noms donnés aux rues. Il ajoute : « Un Saintais, M. Gabriel Audiat, a demandé dans une conférence un monument pour Eugène Fromentin ; ce monument a été voté. Je n'ai ni Paul Gaudin ni M. Audiat pour faire valoir mes titres. Pour cela je n'aurai pas seulement une plaque de nom de rue, mais... je ne suis pas petit-neveu de Montaigne. »

La *Revue des questions héraldiques* du 25 décembre 1900 dit de notre tome xxviii : « Ce beau volume est consacré d'abord à une savante étude de M. Dangibeaud : *Un fief de Saintonge, La maison de La Madeleine à Cognac* dans laquelle se trouvent des actes intéressants la maison de Bremond d'Ars. La seconde partie du volume contient diverses pièces inédites et relatives à la Saintonge (1301-1786). »

La *Revue des questions historiques* du 1^{er} janvier rend compte aussi du xxvii^e volume des *Archives : L'abbaye de La Grâce-Dieu* : « Ce volume, que vient de publier M. Musset, comprend deux parties d'inégale longueur : la première est un résumé assez succinct mais suffisant de l'histoire de l'abbaye de La Grâce-Dieu, fondée en 1135. M. Musset a retracé les diverses phases de l'établissement, dressé une liste des abbés ; les renseignements fournis sur la vie monacale, les revenus, les possessions de l'abbaye, la bibliothèque, etc., sont fort intéressants. La seconde partie est consacrée à un cartulaire factice. Trois cent quatorze documents, allant de 1135 à 1791, et en grande partie extraits des archives de M. Laurence, de Niort, ont été publiés ou analysés par l'auteur. La publication est soignée, et l'établissement du texte fait avec méthode et exactitude. » Suivent quelques critiques des détails.

Le *Bulletin mensuel de la société archéologique* de la Charente (n^o 9 de 1900) reproduit de notre livraison du 1^{er} novembre la lettre de M. le baron de Villebois-Mareuil qui fait, en attendant de nous montrer les preuves, remonter la famille de Villebois-Mareuil ou de Mareuil-Villebois à la bataille de Bouvines.

Dans le même numéro, notre confrère M. Emile Biais, à propos du cavalier au portail des églises, qu'il croit être Constantin le Grand, prouve par des dessins et photographies pris vers 1855, avant la restauration d'Abadie en 1869, qu'à la place où est maintenant saint Martin il n'y avait qu'une pierre absolument lisse, et en face où est sculpté saint Georges, il y avait une pierre complètement martelée en 1562 par les protestants. Conclusion : c'est Michel Pascal, sculpteur de talent, qui, sous la direction d'Abadie, a placé là les saints Georges et Martin, créé un parallélisme qui n'existait pas, Abadie sous prétexte de restitution a défiguré le sens de la façade de Saint-Pierre. La pierre martelée devait être Constantin en place d'honneur et isolé. La femme debout devant lui, décapitée, pourrait être sainte Hélène. Mais la fantaisie de l'architecte a tout dénaturé.

Le *Bulletin de la société bibliographique* de décembre 1900 a publié l'exposé des travaux du congrès régional qui s'est tenu à Poitiers les 20-23 novembre dernier. M. le comte Amédée de Bourmont, secrétaire général de la société, s'est exprimé ainsi :

« C'est aussi un très substantiel rapport que nous a adressé notre cher et excellent confrère M. Louis Audiat. Il l'a intitulé *l'Histoire en Saintonge*. « Trente ans d'histoire, s'est-il écrié, » c'est un assez long temps ! Que de pages publiées, que de volumes à examiner, que de faits à mentionner, que de brochures à analyser ! » C'est en effet le travail si fructueux de la *Commission des arts et monuments historiques de la Cha-*

rente-Inférieure, de la *Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, et de la *Société de géographie de Rochefort*. Ce sont les publications de l'art en Saintonge par M^r Laferrière, les œuvres sur La Rochelle, de M. Lancelot au point de vue artistique, et de MM. Delayant, Musset et Jourdan, au point de vue historique ; du docteur Kemmerer sur l'île de Ré, etc., etc. L'auteur n'a oublié que de se mentionner lui-même ou plutôt il l'a fait avec une modestie et un désintéressement qui feraient croire qu'il n'est pas le grand savant que tout le monde connaît. »

Le rapporteur cite en outre les travaux de la société des antiquaires de l'ouest, la société des archives historiques du Poitou, dont M. de La Bouralière, « avec cette finesse dont il a le secret, nous a conté l'œuvre en termes exquis », rend hommage à M. Paul Guérin « qui dépouille méthodiquement tous les registres du trésor des chartes », à « la générosité de ce grand seigneur M. le duc de La Trémoille : Honneur à ces deux noms ainsi qu'à celui dont l'idée féconde a permis à de telles merveilles de se produire, au savant patriote, M. Alfred Richard, le président et le fondateur de la société » ; la *Revue d'archéologie poitevine*, que « dirige un prélat aussi grand savant que fin critique, M^r Barbier de Montault » ; le P. de La Croix et M. Joseph Berthelé, etc.

M. Pierre Brun, ancien censeur au lycée de Rochefort, publie, daté de Grenoble, dans la *Province* de janvier 1901, un article *Les mémoires du forçat Clémens, au bain de Rochefort, en 1810*. C'est le tableau du bain avec quelques figures de galériens dessinées par Clémens, entre autres le fameux « Anselme Collet, le forçat littéraire qui a écrit sa vie ». M. Brun n'a pu découvrir l'identité de ce Clémens qui devait avoir reçu une bonne éducation : car il cite ses classiques et, s'il est diffus, ne manque pas d'une certaine habileté de style.

Dans le *Mois* de janvier, lire : *Les saisons, l'hiver*, poésies par notre confrère M. Léonce Depont, avec quatre compositions de Victor Lhuier ; *Coup d'œil sur la peinture française au XIX^e siècle*, par un autre de nos confrères qui signe A. Desaintes et qui est bien en effet de Saintes même, rapide revue de nos plus illustres peintres avec vingt-cinq reproductions des tableaux les plus connus ; et causerie de Gabriel Aubray.

Le numéro de février a une poésie de M. André Lemoyne, *Nuit de printemps* ; la *Causerie* littéraire s'occupe du romancier polonais Sienkiewicz, de son œuvre, notamment de *Quo vadis*, fort spirituellement disséqué.

A propos du triduum en l'honneur du martyr poitevin Charles

Cornay, de Loudun, massacré au Tonkin, la *Semaine religieuse* de Poitiers du 20 janvier, a publié une séquence :

Levi, Deo, Levi, da canticum,

composée en l'honneur du bienheureux sur une mélodie grégorienne par un prêtre qui s'est déjà distingué par plus d'une œuvre de ce genre, M. l'abbé Bourgouin, vicaire général du diocèse :

Hic Lodunum honestat filius
Sicut matrem.

Moi qui croyais que depuis la disparition de l'*Apis romana* de feu l'abbé Augustin Rainguet, personne, à l'exception du pape Léon XIII, ne faisait plus de vers latins !

AVIS ET NOUVELLES

Avec la livraison de ce jour, nous envoyons les tables du tome XX de la *Revue*.

Le dimanche 3 mars, à 2 heures, aura lieu au siège de la société une réunion générale. Prière à nos confrères de vouloir bien en prendre note.

Comme nous l'avons annoncé, le 39^e congrès des sociétés savantes s'ouvrira, à Nancy, le mardi 9 avril prochain, à 2 heures précises. Ses travaux se continueront durant les journées des mercredi 10, jeudi 11 et vendredi 12 avril. Le samedi 13, le ministre présidera la séance générale de clôture. Ceux de nos confrères qui en adresseront immédiatement la demande au président recevront une lettre d'invitation pour se rendre au congrès. Sur la présentation de cette lettre d'invitation, la gare de départ leur délivrera, du 27 mars au 12 avril seulement, et pour Nancy, un billet ordinaire de la classe qu'ils désigneront. Les congressistes dont l'itinéraire normal, du point de départ initial à Nancy, s'établit par Paris, auront la faculté de s'arrêter à leur passage dans cette dernière ville, à l'aller comme au retour, sous la réserve formelle, bien entendu, que ces arrêts auront lieu dans les limites de la validité des lettres d'invitation.

Le chef de la gare de départ percevra le prix entier de la place en mentionnant sur la lettre d'invitation la délivrance du billet et la somme reçue. Cette lettre ainsi visée et accompagnée du certificat régularisé servira pour obtenir, au retour, un billet gratuit de Nancy au point de départ, de la même classe qu'à l'aller, et par le même itinéraire, si elle est utilisée du 13 au 22 avril inclusivement.

Par arrêté ministériel, notre confrère M. Edmond Maguier, viticulteur à Thenac, a été nommé chevalier du mérite agricole.

Notre confrère M. William Bouguereau a été élu, le 21 janvier, président de la société des artistes français.

Notre confrère M. Henri Renault a été élu président de la société académique de l'Aube, à Troyes.

Le 22 novembre, l'académie française a tenu sa séance annuelle où ont été proclamés les prix pour l'année 1900. C'est M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, qui a fait le rapport sur les concours littéraires ; parmi les lauréats se trouve notre confrère M. Gabriel Audiat, pour un livre *L'allée des demoiselles*, suite des *Lettres à ma cousine*.

M. le docteur A. Chavanon a commencé dans la *Charente-Inférieure* du 29 décembre un feuilleton : « *De Rochefort à Sedan. Les étapes d'un ambulancier de la marine, août - septembre 1870.* »

Sous ce titre : *Les chaleuil dau « Vent'roughe »*, le numéro du 15 février publie une notice biographique de *Meite Piare Marcut*, « né naissut à Cougnat le 1^{er} juin 1849... » C'est à Léchallier qu'il lime amoureuxment, sous son ballet, des comédies inédites, des chefs-d'œuvre qui seront bientôt mis « en émolé » et qui s'appellent : *O vaut meux tard que jhamei* (proverbe). *Pr'r' gagné d'au temps* (comédie), *Le Reloge*, etc. »

Le *Progrès* du 21 décembre et suivants publie *Les cadets de Saintonge*, par M. Paul Troche.

Les *Tablettes* du 10 janvier signalent dans le *Mois* de janvier « les belles poésies de M. Léonce Depont et une étincelante causerie littéraire de M. Gabriel Audiat. »

En février, a paru, à La Rochelle, le *Bulletin paroissial de la cathédrale de La Rochelle*.

Le 21 janvier, à la séance mensuelle de la société de géographie de Rochefort, M. le commandant Silvestre, secrétaire général de la société, a commencé la lecture d'un travail considérable sur les derniers jours de l'épopée impériale : *Napoléon à Rochefort*.

Notre confrère, M. Léon Ardouin, va faire paraître un nouveau volume de poésies : *Reflets et murmures*, poèmes variés, et *Fleurs du Nil*, souvenirs et impressions d'Egypte.

Nous avons reçu le 1^{er} volume d'un important ouvrage que publie la société des antiquaires de Picardie, *La Picardie historique et monumentale*, magnifique album in-4°. Il comprend l'arrondissement d'Amiens divisé par cantons et commence par la description de la cathédrale ; le chef d'œuvre est représenté dans tous ses détails. Le texte a 483 pages (Paris, Picard, 1893-1899) et des illustrations presque à chaque page sans compter un nombre considérable de planches hors texte. Ses héliogravures sont vraiment artistiques. Des érudits se sont partagé la besogne : MM. J. Roux, Auguste Janvier, C. Enlart, R. de Guyencourt, Hector Josse, Edmond Soyez. Ce dernier ne s'est pas contenté d'assurer les frais de cette œuvre capitale, il y contribue encore de son travail. Heureuse la province qui suscite de telles œuvres et trouve des amateurs aussi généreux. M. Victor de Beauvillé avait déjà prêché d'exemple en publiant son *Histoire de la ville de Montdidier* (Paris, J. Claye, 1875, 3 vol. in 4°) et son *Recueil de documents inédits concernant la Picardie* (Paris, 1867-82, 4 vol. in-4°).

Le *Phare des Charentes*, journal politique, maritime et commercial, paraissant à Rochefort les mercredi, vendredi et dimanche, au prix de 16 francs l'an, a fini le 30 décembre sa 17^e année d'existence. Il est remplacé par « *La république des Charentes*, organe de défense républicaine et de réformes démocratiques », paraissant à Rochefort, rue des Fonderies, n° 95, les mardi, jeudi et samedi, à l'imprimerie Colbert, au prix de 16 fr. par an ; 10 centimes le numéro. Le 1^{er} numéro a paru le 4 janvier sous la direction de M. J.-M. Gros.

M. Paul Prioux, directeur, administrateur et imprimeur du *Phare des Charentes*, qui abandonne ses fonctions audit journal, a fait paraître le 3 janvier, à Rochefort, rue des Fonderies, 72, « *La petite Charente d'Aunis et de Saintonge*, feuille républicaine, démocratique, indépendante », bi-hebdomadaire, au prix de 16 francs : 10 centimes le numéro.

Le *Petit charentais*, hebdomadaire, qui a les mêmes rédaction et direction, paraît tous les samedis par feuille in-4° de 8 pages (1^{er} numéro le 6 janvier, prix : 4 francs par an, 5 centimes le numéro).

Le 5 janvier, a paru à Royan, imprimerie moderne, rue des Combes de Mons, le premier numéro de « *l'Indiscutable*, journal local pour soutenir les intérêts de Saint-Georges de Didonne, paraissant les 5, 15 et 25 de chaque mois » ; un an, 3 francs ; 6 mois, 2 francs ; 5 centimes le numéro ; sous la direction de M. Charles Ogereau. « La politique, nous en ferons, oui, mais non une politique de réaction. Nous applaudirons toujours à toutes les tentatives faites pour soulager les miséreux et nous soutiendrons de tout cœur ce qui sera fait dans ce but... grâce à ces apôtres du bien, de la justice, de la vérité qui ont nom

Jaurès, Urbain Gohier, Francis de Pressensé, Bakounine, Tolstoï et tant d'autres... » Ce pompeux programme du « journal local pour soutenir les intérêts de Saint-Georges », se termine ainsi : « Notre devise : liberté, égalité, fraternité, mais fraternité et égalité avec justice pour tous du plus petit au plus grand; pour le faire *resplendir*, nous ne craignons rien et nous irons jusqu'au bout », et nous ne sortirons que les pieds devant. « Haut les cœurs. Ch. Ogereau. »

Le ministre des beaux-arts a alloué à la commune de Pont-Labbé, pour remettre en leur état primitif le porche et la façade de l'église, une somme de 4.000 francs. La commune a voté 3.000 francs et le conseil de fabrique 2.000 francs.

M. Henry Patry, ancien élève du lycée de La Rochelle, fils de M. Edouard Patry, négociant à La Rochelle, vient de sortir de l'école des chartes avec le numéro 1. Il avait présenté une thèse : *Débuts du protestantisme en Saintonge et en Aunis, ville et gouvernement de La Rochelle, jusqu'à la fin de la première guerre de religion (mars 1593).*

LA STATUE DE GUITON A LA ROCHELLE. — Puisque l'on érige un monument à Eugène Fromentin, pourquoi n'élèverait-on pas une statue à Jean Guiton qui a vécu avant Fromentin, et qui, au lieu de peindre des toiles assurément remarquables, a été le défenseur des franchises communales et de la liberté de conscience. « Le cœur doit passer avant le génie. » Et la discussion est vive au conseil municipal de La Rochelle du 28 décembre. M. Pineau répond qu'il ne voit pas la nécessité de cette glorification posthume. Guiton a pu être un grand Rochelais, un grand protestant; mais il n'est sûrement pas un grand Français: car il ne faut pas perdre de vue qu'il a fait appel à l'étranger et que, par suite de son refus opiniâtre d'entamer toute négociation, des milliers de malheureux sont morts de faim. Le maire, M. d'Orbigny, fait remarquer que la proposition est inopportune : vouloir en même temps un monument à Fromentin et une statue à Guiton, c'est compromettre la réussite des deux projets. Bref, la question est renvoyée aux commissions des finances et de l'instruction publique.

A la séance du 24 janvier, M. Hillairaud fait son rapport. C'est en 1837 que Rasteau, maire de La Rochelle, fit une première démarche renouvelée en 1841, sur la proposition de Labretonnière, et le bronze fut demandé au ministre de la marine, l'amiral Duperré. En 1865, puis en 1875, nouvelles démarches par M. Marchesseau, qui échouèrent auprès de Dufaure. Le conseil vote, pour les études préparatoires, 2.000 francs; pour emplacement, la place de l'Hôtel-de-Ville, et pour délai, avant l'expiration des pouvoirs du conseil actuel.

A la même séance, le conseil, sur la proposition de M. Chantonet, secrétaire du comité Fromentin, a approuvé le principe d'un monument à l'illustre artiste, et voté, pour les premiers frais, 500 francs.

La polémique sur Guiton continue dans les journaux.

LES BOUTONS DEVANT LES TRIBUNAUX. — Les *Mémoires de la société des arts et des sciences de Carcassonne* ayant signalé, dans le travail de notre confrère M. Jules Pellisson sur les boutons scolaires, le jugement du tribunal de Barbezieux condamnant un jeune postillon à quinze jours de prison pour avoir porté à sa veste des boutons à l'aigle, nous profitons de l'occasion pour citer un document judiciaire de la même époque, dont M. Pellisson aurait parlé s'il l'eût connu. Il est mentionné ainsi qu'il suit dans le *Bulletin du département de la Dordogne* du 17 avril 1816 :

« On écrit de Rennes le 30 mars : « La cour royale étant en séance, les gendarmes de service s'aperçurent qu'un officier, appelé en témoignage, portait à son habit un bouton à l'aigle, qu'il cachait avec précaution; ils avertirent M. le président, qui fit aussitôt suspendre l'affaire entamée, pour mettre cet officier en jugement; et, sans désamperer, il fut condamné à trois mois de prison, 50 francs d'amende, aux frais de la procédure, et à la retenue de la moitié de sa solde de retraite pendant cinq ans. Le public a beaucoup applaudi à cet acte d'une aussi prompte justice ».

L'HYDROGÉOLOGIE EN SAINTONGE. — Dans l'article bibliographique de la *Revue*, xxi, 62, sur l'ouvrage de M. le baron Adalbert de Beaucorps, *Etude de la baguette divinatoire*, est rapportée la légende de l'abbé Richard, professeur au petit séminaire de Montlieu, qui avait acquis une certaine célébrité dans l'art de découvrir les sources, non pas par la baguette mais par sa science géologique. « Prié par son évêque d'écrire son secret pour l'académie des sciences, il laissa en mourant une belle enveloppe contenant une feuille de papier blanc ». En voici une autre qui courait au séminaire de Montlieu. J'interrogeai l'abbé Hippolyte Caudéran qui s'était de lui-même institué son « successeur » en hydrogéologie. Il me déclara que l'académie n'avait pas cru devoir accepter le legs de l'abbé Richard, et il en donnait pour raison que la science du célèbre abbé ne reposait sur aucun titre ou diplôme officiel, et que l'académie des sciences n'avait pu lui donner la consécration du corps savant le plus élevé et le plus autorisé de France. Je le répète, en l'absence de documents bien précis et authentiques à ce sujet, c'est ce que je considère comme une autre légende, surtout venant de Caudéran.

Cependant on peut regarder comme certain que l'abbé Richard a écrit son secret puisque les notes qui y ont trait dans ses œuvres auraient formé à elles seules, un beau volume in-8°. En effet une double circulaire du même Caudéran demandait une double

souscription : 1° pour l'érection d'un monument à l'abbé Richard ;
2° pour l'impression de ces œuvres :

DECOUVERTE DES SOURCES

A. J. P. M.

MONUMENT

à la mémoire du chanoine
PIERRE-THÉOPHILE RICHARD,
professeur hydrogéologue.

Les *Œuvres* formeraient cinq beaux volumes in-8°, à six francs l'un : 1. *L'hydrogéologie, ou L'art de découvrir les sources* ; 2. *Questions préhistoriques* ; 3. 4. 5. *Voyages et mémoires*.

Le double projet était chimérique et complètement irréalisable. L'abbé Richard n'a pas encore son monument au petit séminaire de Montlieu, et ses œuvres n'ont pas été publiées. L'auteur faisait appel « aux propriétaires » qui jadis ont reçu la visite de son « collègue » ; les propriétaires, gens positifs qui avaient d'ailleurs payé les services de l'hydrogéologue en beaux écus sonnants n'eurent pas cure de son monument. « La pluie passée, adieu le saint », dit le proverbe. Les anciens élèves de Montlieu étaient plutôt désignés pour concourir à la glorification d'un des plus éminents de leurs anciens maîtres ; mais deux appels tout récents avaient déjà un peu épuisé leur générosité : l'érection au séminaire du buste en marbre de l'abbé A. Rainguet, ancien supérieur, et la publication de ses *Œuvres poétiques* en deux volumes in-8°. L'appel de l'abbé Caudéran arrivait donc à un moment peu opportun ; il demandait trop à la fois. Peut être que, s'il avait divisé son projet, « série » ses demandes, il eût mené à bien sa double entreprise. Ce fut d'ailleurs là le défaut de cette intelligence qui toucha à toutes les sciences, éparpilla son activité, tour à tour moine et curé, faisant des livres d'histoire et de philologie, n'ayant pas découvert le secret de l'abbé Richard dont il voulait être l'éditeur et dont il se disait le successeur, mais en fait de source n'ayant jamais trouvé que l'eau dentifrice des bénédictins de Soulac, source de fortune pour la maison Seguin, de Bordeaux.

X.

LE THÉÂTRE POPULAIRE SAINTONGEAIS. — La répétition générale du théâtre populaire saintongeais a eu lieu, enfin, au théâtre de Saintes, le 8 février dernier, devant une salle comble d'invités... triés sur le volet. Cet essai de décentralisation artistique a été couronné du plus franc et complet succès ; il a été donné aux amis du patois de notre province d'assister à la glorification, à l'apothéose de leur vieux et cher « parlanjhe ». Quelle revanche éclatante ! Tout vient à point à qui sait attendre. Toutes nos félicitations aux auteurs : MM. de Lannoy, Rodanet, Hus fils. Au dernier, en particulier, revient le mérite de la mise en scène et, dit-on, de l'adaptation au dialecte saintongeais des

piécettes de ses collaborateurs. Voici les titres : « *Ine partie de marjhot ; Jh'allon marié nout' drolesse ; En r'venant de la fouère.* » Elles ne reposent d'ailleurs sur aucune intrigue et se bornent à présenter des tableaux d'un réalisme un peu trop cru peut-être au gré des délicats, mais il ne faut pas oublier que le bonnel de Saintonge, si savoureux, a aussi les grains un peu gros et croustille sous la dent ; nos paysans saintongais ont coutume de parler la bouche toute grande ouverte et ont le gosier assez large pour ne pas avoir besoin de mâcher leurs expressions sans courir le risque de s'étrangler. Les acteurs, des amateurs nés artistes, n'ont pas peu contribué au succès de la soirée. Je cite de mémoire MM Drujon, Riché, G. Doré, Mauzac, G Savary, ce dernier surtout d'un naturel inimitable dans son rôle de « malcisie ». Une musique charmante du maître P. Fauchey, accompagnateur de la société des concerts du conservatoire et dont M. Tilly, chef de musique du 6^e de ligne, avait fait l'orchestration, complétait fort agréablement ce régal dont tous en sortant « se luchiaient lei ballot ». D'ailleurs un trio d'indigènes des environs, composé d'un bon papa, d'une grosse maman et de leur grande fille, assis aux strapontins des galeries et qui assistaient à la représentation, au titre, sans doute, de parents de quelqu'un des acteurs, ont ri durant toute la soirée de si bon cœur que cela faisait penser à l'épreuve de la servante de Molière ou du jardinier de Boileau, et ce bon rire franc et ouvert, surtout si naturel, ne constituait pas le moindre éloge pour les auteurs et les artistes. Après la chute du rideau, l'auteur, M. Hus fils, celui qui a dirigé la représentation et est seul présent, est acclamé, et, redevenu *Jacquet de Nieul*, remercie l'assistance en disant, avec le talent qui lui est habituel, « lei Canet », une des dernières « ricouène » de Pière Marcut. En somme, bonne, excellente journée pour la Saintonge, qui promet d'être suivie de beaucoup d'autres.

PIÈRE MARCUT.

..

La première représentation publique a eu lieu le dimanche 10 février. La foule était accourue joyeuse, attirée par la nouveauté du spectacle.

La curiosité était vivement excitée. D'abord c'étaient des amateurs jouant la comédie, des artistes un peu improvisés ; comment allaient-ils affronter le feu de la rampe ? comment allaient-ils prononcer le saintongais ? Un professionnel, un homme du métier n'y arriverait pas. Que deviendraient ces jeunes gens qui tout à coup étaient forcés de tirer du gosier ces aspirations si particulières ? Et ces chants populaires annoncés, et ces airs qui datent d'un siècle ou deux, quel charme pouvaient-ils avoir ? Nos dilettanti ne seraient-ils pas dépaysés ? Puis et surtout la langue ! Il y avait là un problème intéressant pour les lettrés, une question de philologie, en même temps qu'un attrait pour les érudits. L'archaïsme est à la mode : on recherche

le bibelot, on collectionne les objets antiques, les débris de céramique, on cultive les cailloux celtiques. Notre langue française est trop vieille ; il faut la rajeunir en changeant l'orthographe qui lui donnera une physionomie nouvelle, en lui infiltrant des mots qui ne sont point à elle.

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Le patois saintongeais a-t-il vécu ? A-t-il existé même ? On le comprend encore ça et là ; on ne le parle plus. Et c'est à ce moment où il agonise partout qu'on essaie de le faire revivre ! Chant du cygne, dirait un poète qui croit encore que le cygne chante avant de mourir. Personne n'y songeait à cet idiome quand on s'en servait de La Roche-Chalais à Marans et d'Aunay à Coutras, vieille nouveauté qu'on choie pour faire croire qu'on l'aime. Quelle belle dissertation à faire ! et combien intempestive !

À l'ouverture, M. P. de Lannoy, un Parisien de Fouras ou plutôt un Fourasin devenu Parisien, fort épris d'art local et de décentralisation intellectuelle, a lu une très intéressante conférence qui a fort instruit les auditeurs. Il y raconte les essais de spectacles populaires, parmi lesquels il range l'*Œdipe roi* d'Orange et le *Prométhée* de Béziers, qui s'appelleraient mieux des théâtres en plein vent ; puis Bussang et Gérardmer, Mesnil en Xaintois, consacré à la seule Jeanne d'Arc, Paris même où M. de Lannoy a fait jouer le *Mystère d'Adam*, si admiré au moyen âge. Oberamergau, célèbre dans le monde entier, et près de nous La Mothe Saint-Héraye, où un vrai poète, M. le docteur Corneille, un vrai musicien, M. Louis Giraudias, quelques hommes d'initiative et de volonté ont fondé un vrai théâtre populaire, où en pleine forêt, décor merveilleux, des acteurs et des actrices du cru font revivre les légendes poitevines ou l'histoire du moyen âge, *La dame de Chambille*, *Erinna*, *Par la clémence*. Au temps de Charles VII. Il aurait pu rappeler l'essai fait en 1896 par les villageois de Saint-Sornin représentant à la tour de Broue un drame : Duguesclin au siège de la forteresse, œuvre de M. l'abbé Brodud. Pourquoi ne ferait-on pas en Saintonge ce qui a réussi ailleurs ?

La conférence de M. P. de Lannoy est très instructive et les gens d'esprit l'ont fort goûtée. On la lira dans le *Moniteur de la Saintonge* du 14 février. Reste à savoir si la théorie du théâtre populaire peut s'appliquer à la Saintonge et aux pièces jouées. Le langage y est réellement populaire ; il n'y a même que le paysan qui se serve encore un peu de l'idiome saintongeais, et l'instruction primaire le fait disparaître de plus en plus. Mais le patois saintongeais ne peut traduire qu'un certain nombre d'idées ; le sérieux lui est interdit comme le *paler* aux ânes. Essayez donc de mettre en saintongeais les imprécations de Camille, même une scène du *Misanthrope* ! Quand vous aurez ôté du patois les *b*, les *f*, quelques gravelures ou quelques plaisanteries d'un goût assez peu raffiné, que restera-t-il ? Sans doute les Burgaud des

Marets, les Lagarenne, les Piare Marcut et autres ont tiré bon parti de ce dialecte ; mais le cercle est très restreint, et, si vous prêtez au paysan des idées élevées, nobles, avec un langage toujours un peu trivial, vous le travestissez ; il n'est plus naturel. C'est une œuvre factice. Le vrai théâtre populaire naîtra aux Arènes de Saintes avec l'histoire d'Eutrope et la légende de sainte Eustelle, puis quelques scènes de la vie réelle, une piécette en patois, *La malaisie à Piare Bounichon* ou quelque proverbe de Pierre Marcut. Qui l'entreprendra ?

En attendant on s'est bien amusé dimanche et l'ensemble était harmonique. Les scènes — il n'y avait pas de pièces — étaient prises dans le milieu vraiment campagnard, y compris les décors ; nous assistions à des dialogues certainement entendus, où les sentiments, les gestes, le langage, la musique et les paroles, tout était adéquat. M. Edouard Georget avait rassemblé divers airs, notés par M. Fauchey, orchestrés par M. Tilly, exécutés sur violons et violoncelles par MM. Georget, Proust, Vercheval, sur piano par M. Ménard. On se rappelle la très curieuse soirée de la société des *Archives*, où M. Félix Mousset avait ravi son auditoire en chantant, avec accompagnement de piano, les vieilles romances ou bals de la Saintonge et du Poitou.

On a bissé les chanteurs et musiciens, on a applaudi les acteurs à outrance, on a rappelé les auteurs : MM. de Lannoy, Rhodanet, qui avaient fourni le libretto adapté, traduit, interprété en saintonguais par Alexandre Hus ; celui-ci a eu une bonne part dans les éloges, la plus large : car il avait tout organisé, formé les acteurs, surveillé les répétitions, en un mot assuré la réussite de cet essai. Et, pour remercier le public de ses bravos qui ne lui ont pas été ménagés, et c'était justice, il a récité une « ricouene » fort spirituelle de maître Piare Marcut, *Lei canet*.

Les représentations ont continué à Saintes le 18 février, et bientôt la troupe se transportera dans les différentes villes de la région.

CONFÉRENCES. — A La Rochelle, le 7 janvier, par M. Beresford, sujet américain, qui a raconté les péripéties de sa vie aventureuse depuis trois ans, par suite d'un pari (250.000 francs) de faire en cinq années le tour du monde à pied, sans argent, sans bagages ; le 12, *Encore le féminisme*, par M. Ch. Garrigues ; le 2 février, *Victor Hugo moraliste*, par M. Pagès, professeur de philosophie au lycée ; le 9 février, *La vie dans les abîmes des mers*, par M. Boulet, professeur de sciences au lycée. M. Marc, professeur au lycée, a commencé son cours-conférence qui a pour sujet *L'histoire de l'Europe et particulièrement de la France au XIX^e siècle* ; le 18, par M. Th. Ruysen, *Le familisme de Guise, ou une expérience heureuse*.

A Saintes, le 20 janvier, *Les Boers*, par M. Eugène Réveillaud ; compte rendu dans l'*Indépendant* du 26, par M. Poudensan ;

A Cognac, le 27, *La situation des catholiques en France au cours du XIX^e siècle*, par M. de Monvallier, avocat à Ruffec ;

A Saint-Jean d'Angély, le 29 janvier, *L'hospitalité à travers les âges*, par M. Brun, professeur de philosophie au collège.

Le 17 février, à Saint-Savinien, *La loi des boissons*, par M. Villeneau, directeur de l'*Union nationale*, sous la présidence de M. Théophile de Laage, conseiller général. Voir l'*Union nationale* du 21 février.

ERRATUM. — *Revue*, t. xxi, p. 11, § 4, ligne 2, écrire « rue des Balais » parce que le nom est ainsi sur les plaques de la rue des Ballets. Reste à savoir l'origine du mot et si, comme à Saintes et ailleurs, il s'agit des espèces de porches couverts ou hangars qui existaient là, plutôt que des manches à balais, ou des genêts servant de chaume pour les maisons.

P. 42, § 2, ligne 3, lire : D'or à trois chabots (poisson d'eau douce) posés 2 et 1. Le chabot, genre cotte (*Cottus gubio*) est un très petit poisson d'eau douce, caractérisé par son énorme tête, d'où le nom de chabot, *caput*, déprimée, cuirassée d'épines. Or, le dessin de la planche II est tout à fait inexact : il y a bien trois espèces de poissons ; mais ils sont placés en fasce ; en second lieu ils représentent des morues vues de dos. — P. 23, § 2, 1^{re} ligne, lire : « Né le 20 août 1865 » ; et 7^e ligne : « nommé capitaine en 1898. »

A TRAVERS LIVRES ET PÉRIODIQUES

I

Dans le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle*, 26 janvier, 2, 9, 16 février et suivants, M. P. Lemonnier, aumônier du lycée de Rochefort, a commencé sous ce titre : *Monographie de Rochefort, 1789-1802* (extrait des archives de la ville de Rochefort), *culte catholique*, l'histoire religieuse de Rochefort pendant la révolution.

La loi des chapeaux ecclésiastique dans l'art héraldique, voilà un chapitre qui ferait suite à celui d'Aristote, c'est une brochure de 5 pages, extraite de la *Revue des questions héraldiques*, où M^{re} Barbier de Montault traite ce point avec sa compétence ordinaire ; il n'est pas d'une importance capitale ; mais en archéologie y a-t-il des questions à négliger ? Que de fautes, que de bévues risibles on éviterait si l'on voulait bien s'enquérir et consulter des hommes spéciaux !

La société d'émulation de Montbéliard a consacré deux gros volumes de ses *Mémoires*, t. xxvii et xxviii (1900) à l'*Histoire de la réforme dans le pays de Montbéliard, depuis les origines*

jusqu'à la mort de P. Toussars, 1524-1573, par M. John Viénot, président du consistoire de Montbéliard. Le t. II (358 pages) contient *Pièces justificatives et suppléments*.

M. Louis Duval, archiviste départemental à Alençon, a fait paraître *L'imprimerie et la librairie à Alençon et dans le diocèse de Séez*. (Alençon, Herpin, 1900, grand in-8°, 100 pages). C'est par le livre liturgique que débute, là comme ailleurs, l'imprimerie naissante. Jean de Courteille édite (1488) le *Missale sagiense*. Viennent au xvi^e siècle les Malassis, qui forment avec les Poulet-Malassis et les de Broise une longue généalogie de typographes qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours (1853-1861). M. Duval, avec un grand luxe de détails et une grande sûreté d'érudition, suit les phases diverses des presses de Séez, d'Alençon surtout ; chemin faisant, en nous indiquant les principaux ouvrages, il dessine le portrait de beaucoup d'auteurs, d'écrivains, de journalistes. Son livre, outre l'histoire de l'imprimerie, est encore une biographie littéraire.

L'*Echo charentais* du 30 décembre contient un acte, (1^{er} juin 1714), par lequel Pierre Bancherau, notaire royal et procureur au siège de l'élection de Barbezieux, habitant de Condéon, remet entre les mains de Jean de Livront, curé de Condéon, et Bris de Labarde, syndic perpétuel de ladite paroisse et fabriqueur d'icelle, en présence des habitants capitulairement assemblés à la porte de l'église, la somme de 400 livres qu'il doit pour deux pièces de terre, à Camille Letellier de Louvois, abbé commendataire des abbayes de Bourgueil en Vallée et de Vauluisant, bibliothécaire du roi, intendant du cabinet de ses médailles, marquis seigneur de Barbezieux, et que celui-ci donne à la paroisse pour les réparations à l'église. L'acte est signé : J. Delivront, curé : de Pindray, de Labarde, Banchereau, Grassin, notaire au marquisat de Barbezieux.

Galiot de Genouillac, seigneur d'Assier, grand-maître de l'artillerie, par M. F. Galabert, dans la *Revue du monde catholique* des 15 décembre 1900, 1^{er} et 15 janvier et 1^{er} février 1901, est la biographie complète du personnage. Dans le numéro du 15 février est la partie qui intéresse particulièrement la Saintonge, *L'église de Lonzac*, rédigée beaucoup d'après l'article de Denys d'Aussy, *L'église de Lonzac*, dans le t. VIII des *Archives*. L'auteur voit dans les deux lettres gothiques de la frise un I et un K, initiales de Jacques de Galiot et de Catherine d'Archiac, sa femme ; de même il croit que la devise *JAIME FORT VNE* s'applique à Catherine. Quant à l'architecte de Lonzac et l'attribution à Nicolas Bachelier, il ne se prononce pas. L'article du 1^{er} février parle du château et de l'église

d'Assier, des dernières années du grand-maitre, de son tombeau et de sa descendance immédiate qui, protestante, s'acharne contre les églises catholiques.

Dans la *Notice de la généralité de Bordeaux en 1785*, par François de Paule Latapie, inspecteur des manufactures, publiée dans le t. xxxv des *Archives historiques de la Gironde*, on lit, p. 344, à propos de l'abbaye de Chancelade en Périgord : « Quelques Chanceladais se sont fait un nom dans la république des lettres, comme l'abbé de Rayrac, l'abbé Baudeau, l'abbé Prunis, l'abbé Leydet, etc. Ce dernier était un savant infatigable qui travaillait depuis longtemps à l'histoire du Périgord lorsqu'il mourut de la pierre à Saintes, il y a une douzaine d'années. » A l'aide de son épitaphe, qui est dans l'église de Rouffiac, canton de Pons, arrondissement de Saintes, et des registres paroissiaux, nous pouvons rectifier la légère erreur de Latapie : « Guillaume-Vivien Leidet, prêtre, chanoine de Saint-Augustin, très pieux, très savant, très digne enfant de Solminiac, né à Pons le 16 septembre 1736, décédé le 12 mai 1776 », comme dit le cuivre mortuaire ; l'acte de décès ajoute : « titulaire de l'ermitage dudit Chancelade. » Voir *Revue de Saintonge*, t. xii, p. 270.

II

Le mémoire lu à la Sorbonne, au congrès des sociétés savantes (6 juin 1900), par M. le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'institut, *Etude critique sur l'origine du saint suaire de Livry-Chambéry-Turin*, a paru dans le *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers* (juillet-septembre 1900). L'authenticité de la relique ne repose sur rien. C'est ce que démontre victorieusement l'impartial érudit. Voir dans le *Journal des savants* de septembre l'approbation sans réserve qu'a donnée à cette thèse l'illustre Léopold Delisle.

Dans un article posthume de Ludovic Sciot (Revue des questions historiques de janvier 1901) *Les élections à la convention*, faites sous la terreur et en violation de toutes les lois, on lit, page 146 : « Lorsque l'assemblée électorale de la Charente-Inférieure se réunit, on répandit un faux bruit pour influencer les électeurs. L'un d'eux déclara avoir reçu une lettre annonçant que la société patriotique d'Angleterre venait de faire débarquer à Dunkerque cinq mille hommes et trois mille fusils pour se joindre à l'armée française. Cette fausse nouvelle fut accueillie par de vifs applaudissements, et l'assemblée arrêta qu'il serait fait mention au procès-verbal de l'enthousiasme qu'elle avait soulevé. » On ne voit pas ce fait cité dans le procès-verbal qu'ont

publié les *Assemblées électorales de la Charente-Inférieure* de M. le baron Eschasseriaux.

Le graveur Louis-Ferdinand Monteilh, né le 27 mai 1791 à Angoulême, où il est mort le 9 mai 1869, mérite d'être inscrit parmi les artistes du pays angoumois ; aussi, notre confrère M. Emile Biais, qui s'est donné la tâche agréable, mais parfois délicate, de faire connaître les artistes de sa province, n'avait garde de négliger celui-là. Sourd et muet de naissance, élève à l'institution de l'abbé de l'Epée, à Paris, il s'adonna à la gravure en général et particulièrement à la gravure sur pierre fine. Son éducation artistique terminée, il revint se fixer dans sa ville natale où il acquit une juste réputation. Cette étude a paru dans le volume (1900) *Réunion des sociétés des beaux-arts des départements* à Paris. Elle est suivie de notices sur quelques œuvres d'art en Angoumois : portraits du duc de Montausier et de sa fille, Marie-Julie de Sainte-Maure, du duc de Rohan (1634), d'Hérault de Gourville à l'hôpital de La Rochefoucauld, qu'il avait fondé ; projet de pendule par Pajou pour le roi de Danemark (1765) ; un christ en croix par Alonzo Cano ; un dais à l'église Saint-Barthélemy de Confolens ; une assomption à l'église Saint-André d'Angoulême, etc.

Le même volume contient de M. Camille Leymarie Adrien Dubouché et le musée de Limoges, monographie très complète où sont racontés les travaux, les peines, les efforts, générosités diverses de Dubouché, qui n'a pas dépensé moins d'un million de sa fortune pour créer à Limoges le musée de céramique et une école d'art. Dubouché avait épousé la fille de Bisquit et devint le chef de l'importante maison d'eau-de-vie de Jarnac. Son gendre, M. Maurice Laporte, sénateur, notre confrère, continue sa tradition de dévouement artistique.

Notre confrère M. le duc de La Trémoille, de l'institut, a donné à l'*Anjou historique* de janvier *L'assemblée provinciale d'Anjou d'après les archives de Sarant* : documents, lettres, listes, etc. On comparera ce travail avec les *Etats provinciaux de Saintonge*, et celui qui a été fait dans d'autres provinces. Il ressort de ces études partielles que dès ce moment les réformes étaient faites dans les esprits. « La France a fait plus de progrès pour l'application des idées de justice, d'égalité et de liberté dans les quinze ans écoulés de l'avènement de Louis XVI au mois d'août 1789 que dans les vingt-cinq ans écoulés de 1789 à 1815. Nulle part on ne voit mieux combien il eût été facile avec un peu de patience et de bon sens de s'assurer sans secousse toutes les conquêtes dont nous jouissons et avec elles tant d'autres qui nous manquent encore et qui nous manqueront peut-être longtemps. »

Dans la même livraison sont des épisodes de la terreur en

Anjou : M^{mes} de Luigné fusillées au champ des martyrs ; *La Vendée angevine* en 1796, etc.

Dans la *Revue du Bas-Poitou* (4^e livraison de 1900), il est aussi très naturel de trouver des articles sur cette terrible époque. Notons la suite du *Clergé de la Vendée pendant la révolution* ; *Les victimes révolutionnaires de Chavagnes en Paillers*. Citons encore *L'abbaye de Mauléon et ses possessions en Bas-Poitou* et *Les chevaliers du Saint-Esprit de la province du Poitou* (suite), par M. le vicomte Paul de Chabot : René Viau de Champlivaut, époux d'Anne de Barbançon ; Jean de Bueil, comte de Sancerre et de Marans, époux d'Anne de Daillon du Lude ; Bertrand d'Eschaux, archevêque de Tours, abbé de Saint-Maixent, auparavant évêque de Bayonne ; Martin du Bellay, prince d'Yvetot.

De la revue *L'Anjou historique* M. l'abbé Uzureau a extrait *Mémoires d'un maire d'Angers, François Grandet, conseiller au présidial* (Angers, 1901, in-8°, 50 pages), chapitre curieux de l'histoire du jansénisme à Angers, du voyage qu'y fit le grand Arnould en 1672 pour y convertir à ses idées l'évêque, son frère Henri Arnould, de l'établissement du jansénisme, de la part prise par le maire à la résistance contre les progrès de la secte, etc. On y lira les peines qu'il eut pour obtenir du vieil évêque la suppression d'un certain nombre de fêtes solennelles. Ce retranchement toutefois ne fut opéré que par le successeur d'Henri Arnould, le 18 février 1673 ; tout se passa pacifiquement. On sait qu'à Saintes il y eut quelque tumulte. L'évêque Louis de Bassompierre menaça d'excommunication certaines communautés religieuses qui s'obstinaient à chômer. Il dut même faire intervenir le maire de Saintes qui chassa de la poissonnerie les marchands et marchandes de marée, afin d'obliger ses administrés à faire gras, L'épisode est raconté dans *l'Entrée des évêques à Saintes* (1869).

.*.*

Trois autres brochures de M. l'abbé Uzureau se rapportent à l'instruction. La première, *Ancienne académie d'Angers* (Angers, Lachèze, 1899, in-8°, 27 pages), raconte d'après un journal de l'époque, *Les affiches d'Angers*, les dernières « rentrées publiques », séances solennelles du mercredi soir après la toutsaint. C'est un procès-verbal assez sommaire des lectures faites, le plus souvent des vers, par les différents membres. L'éloge est à jets continus et les sujets traités nous paraissent assez monotones. C'est pourquoi l'abbé Grégoire, à la convention, le 8 août 1793, proposa et obtint la suppression de tous les corps littéraires : ces bonnes académies étaient fort inoffensives, mais elles étaient une aristocratie.

Les collèges eurent le même sort, et pourtant on ne pouvait

arguer de leur inutilité, puisque peu d'années après, comme le culte proscrit, il fallut les rétablir. C'est le désir général exprimé par les populations dans *L'enquête scolaire de l'an IX dans le département de Maine-et-Loire*, que M. Uzureau a eu la bonne idée de publier (Angers, Lachèze, 1898, 27 pages). Les renseignements que fournit la pièce sont précieux, surtout en les complétant par les autres renseignements de ce genre que nous fournit le livre de M. l'abbé Alain.

Le troisième opuscule nous donne, comme le premier, les procès-verbaux d'exercices académiques, cette fois dans les collèges : *Anciens collèges de la province d'Anjou. Les exercices publics et les distributions des prix à la fin du XVIII^e siècle* (Angers, Siraudeau, 1901, in-8°, 42 pages). Les discours de fin d'année, à part les pièces jouées par les élèves et les chansons et la musique, étaient des généralités comme ceux de l'université : le sublime, l'éducation, où l'orateur « développe éloquemment les moyens de former l'homme de lettres, le citoyen et le citoyen chrétien » ; le poème épique où l'orateur fait paraître Homère, Virgile, Voltaire, lequel Voltaire fait l'éloge de la révolution ; nous sommes en 1790. L'année suivante, les élèves déclament un morceau de leur professeur de rhétorique, l'oratorien Mévolhon : « L'influence que la révolution va opérer sur la perfection de la langue et porter la littérature française à une splendeur qui balancera peut-être celle du siècle de Molière... Il est temps que le langage s'épure et se régénère, qu'il se débarrasse de cette orthographe qui porte encore l'empreinte des idiomes gothiques et bourguignons qui jusqu'à ce moment l'ont rendu difficile aux autres nations et a paru ridicule aux hommes qui osèrent penser. » Le morceau tout entier est à lire avec les réflexions enthousiastes du journaliste. La cérémonie se termine par un petit drame : « Le génie de la mer du sud annonce à M. La Pérouse qui paraît y être détenu, que sa patrie est libre, et lui fait un récit si pathétique et si intéressant de la révolution française », que l'illustre savant, malgré ses hésitations, consent à être rendu « à ses foyers et à sa femme chérie. »

Ces trois ouvrages sont fort richement annotés.

—

III

LES SIRES DE PONS ET LA VICOMTÉ DE CARLAT

On sait que S. A. S. le prince Albert I^{er}, prince souverain de Monaco, a entrepris le classement, l'inventaire et la publication de ses riches archives. L'œuvre a été confiée à un ancien élève de l'école des chartes, M. Gustave Saige, membre de l'institut et conservateur des archives du palais de Monaco. Son activité ne suffisait pas à cette longue et fatigante besogne. Il a trouvé des collaborateurs. Notamment trois volumes de documents ont été consacrés à la vicomté de Carlat. Un de nos confrères, M. le comte de Dienne, est venu à l'aide de M. Saige. Cela n'éton-

nera personne de ceux qui connaissent son amabilité unie à une grande science. Sa part n'est pas la plus facile ; c'est l'*Etude historique de la vicomté de Carlat*. Elle forme un volume in-4° de 400 pages (*Etude historique sur la vicomté de Carlat*, par Gustave Saige et le comte de Dienne. Imprimerie de Monaco, 1900, in-4°, cccxcii pages, avec une carte).

Les documents ont une importance capitale pour l'histoire, ce sont les pierres du monument ; mais il faut qu'elles soient taillées au moins, parfois sculptées, habilement décorées, enfin mises en place. C'est l'œuvre de l'architecte et de l'artiste ; et c'est ce que nous admirons dans la construction. Or, pour élever la bâtisse, il faut chercher beaucoup et amasser, disposer les matériaux. Que de recherches, que de soins, et le lecteur ne se doute pas le plus souvent du travail du metteur en œuvre ; c'est là même le comble de l'art ! Voilà un pays dont le nom n'éveille pas de très éclatants souvenirs. Qu'est ce que le Carladais ? Qu'est-ce que la vicomté de Carlat ? C'est une contrée de l'Auvergne. Elle comprenait la plus grande partie de l'arrondissement d'Aurillac et une enclave considérable de l'arrondissement de Mauriac. Faut-il ajouter que, grâce au travail de M. le comte de Dienne, ce pays-là nous est vraiment intéressant ; il vit dans ses sites et dans ses habitants. C'est d'abord une large description de la région montagneuse, la physiographie du lieu, l'aperçu géographique et économique. Les hautes montagnes sont d'origine volcanique ; les parties basses sont formées de granits, de schistes et autres roches ; le terrain houiller va de Decazeville à Commeny ; c'est le pays de la châtaigne, les châtaigniers y poussent vigoureusement et fournissent aux habitants le plus clair de leurs revenus ; les arbres fruitiers, les champs de seigle sont dans les vallons ou sur des plateaux moyens. Au-dessus, de vastes plaines garnies d'ajoncs, de bruyères et de genêts. Puis, dans ces lieux d'aspect sauvage, de splendides vallées qui n'ont rien à envier aux plus belles des Alpes et des Pyrénées, où les touristes en quête d'inconnu commencent à accourir. Vive le Lioran !

Là habite tout un peuple de bûcherons, de cultivateurs, de bergers. Les villages bien abrités ont un aspect assez riant ; une treille égaie la maison dont les raisins, malgré l'altitude, arrivent pourtant à maturité. La neige règne les trois quarts de l'année ; mais on se préserve du froid par un système ingénieux : les chambres sont au premier étage ; dessous, l'étable sert de calorifère ; il est d'autres contrées de l'Auvergne où la cohabitation de l'homme et des animaux est de règle, séparés seulement par une cloison en planches. La vie du berger dans les hauts pâturages est décrite avec un vif attrait ; c'est dans les *burons* que l'on recueille le lait et qu'on fabrique le fromage ; l'hospitalité s'y pratique avec cordialité. Ces pages sur les mœurs, les habitudes, les croyances de ces montagnards nous les rendent sympathiques. Est-ce l'art du narrateur ?

L'histoire occupe la plus grande partie du volume. Il faut re-

monter à Louis le Débonnaire donnant, après la prise de Carlat en 839, le comté à Gérard, un des seigneurs d'Aquitaine, et à saint Géraud, le fondateur de l'abbaye d'Aurillac. Avec quelle habilité M. de Dienne se joue à travers les temps lointains et ces seigneurs qui se succèdent ayant souvent les mêmes noms ! quelle science il apporte à identifier ces noms latins des cartulaires ! Nous n'avons pas l'intention de répéter ce qu'il a si bien dit. Arrivons au ^{xiv}^e siècle, au moment où la vicomté du Carladais passe aux sires de Pons. C'est Renaud IV de Pons qui l'eut par héritage ; ici les chartes publiées par les *Archives historiques* dans le volume II du *Chartrier de Pons* viennent en aide à l'auteur. Ce Renaud qui séjourna fréquemment dans sa vicomté est remplacé, en 1335, dans l'administration de son domaine, par Vigier de Nieul, d'une famille de Saintonge, vassale de la seigneurie de Pons. Le 16 février 1345, il maria sa fille Thomasse de Pons à Pierre de La Vie. Renaud IV fut tué avec son fils à la bataille de Poitiers ; Renaud VI de Pons, époux de Marguerite de Périgord, fut des plus illustres guerriers du ^{xiv}^e siècle ; il seconda Duguesclin en Poitou, notamment aux sièges de Montmorillon et de Moncontour, battit les Anglais, leur reprit Saintes, Saint-Maixent, Saint-Jean d'Angély, etc. Sa vie a fait le sujet d'une thèse de notre confrère M. Chavannon. Il vendit la vicomté du Carladais à Jean de France, duc de Berry, en retour des terres de Chessoux, Montélin et Broue que tenait le comte de Sancerre et que celui-ci vendait au duc de Berry pour faciliter l'échange. Puis la vicomté fut réunie à la couronne. Puis, pour le dédommager des terres qu'il perdait en abandonnant le parti de l'Espagne, comme il avait été décidé par un traité secret conclu à Péronne le 24 septembre 1641, des lettres patentes de février 1643 érigèrent la vicomté de Carlat en comté de Carladais et l'attribuèrent à Honoré II Grimaldi, prince souverain de Monaco. Honoré III, bien qu'il n'eût pas quitté Paris, fut porté sur la liste des émigrés ; c'était une manière de confisquer les biens. De la domination des princes de Monaco il ne reste plus là que leur nom attaché à un vieux logis du ^{xv}^e siècle flanqué d'une tour sur une petite place de la ville de Vic.

Ce que nous laissons de côté, c'est l'état du Carladais : le régime des fiefs, droits féodaux, service militaire, justice, administrations, hommages ; établissements religieux, forêts, mines, chapitre bien curieux de la féodalité à la fin du ^{xiii}^e siècle et écrit avec beaucoup de savoir, de clarté, même d'élégance. Je comprends que M. de Dienne se soit attaché à ce pays d'Auvergne ; il y retrouvait la seigneurie de Dienne et à chaque page des Dienne. On ne sait bien que ce que l'on aime, et grâce à cette passion pour le sol des ancêtres il est parvenu à nous faire aimer et le Carladais et la terre de Dienne.

L. A.

IV

LES MANUSCRITS DE TALLEMANT DES RÉAUX. — LE SIÈGE
DE LA ROCHELLE EN GREC

C'est bien vrai : « Tout est dit et l'on vient trop tard » pour disserter sur la littérature française. Essayez donc de dire du nouveau sur les classiques des deux grandes époques ! Qui veut admirer Racine, louer Corneille, expliquer Molière ? Qui ose interpréter La Fontaine après Taine ou dénigrer Boileau après Jean-Jacques, Lamartine et les romantiques ? Quel est l'auteur du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle chez lequel la critique moderne, les commentateurs, les érudits, même les professeurs et leurs manuels du baccalauréat n'ont pas porté la pleine lumière ? On en est donc réduit aux homoncioncules, aux *poète mineurs*, aux oubliés, aux dédaignés, aux inconnus. Toutes les victimes de Boileau ont eu leur revanche ; on les a réhabilitées ; on leur a trouvé quelques jolies tirades et des vers pas trop mal tournés.

Attaquer Chapelain ! Ah ! c'est un si bon homme !

Et Titreville ! et Quinault et Malleville et Gombault !

Et jusqu'à Dassoucy tout trouve des lecteurs.

Or, puisque tous ces gens-là ont eu leur jour, pourquoi ne chercherait-on pas chez eux la raison de leur vogue, n'expliquerait-on pas leur succès, n'essaierait-on pas de raconter leur vie ? C'est ce que s'est dit en lui-même M. Pierre Brun. Mis en goût par son livre sur Savinien *Cyrano de Bergerac, sa vie et ses œuvres* (Paris, Armand Colin, 1893, in-8°) qui lui a valu le titre de docteur et ayant forcément rencontré ça et là quelques contemporains, il a voulu les voir de plus près, et faire avec eux plus intime connaissance. De là son nouveau volume *Autour du xvii^e siècle* (Grenoble, Perrin ; Paris, Charles, 1901, in-18, 408 pages. Prix : 3 fr. 50). C'est une série de portraits : « Les caractères ou les mœurs de ce siècle », ou bien : « Les Français des divers états », le critique, l'homme de lettres, le journaliste, l'académicien, l'anecdotier, sans trop savoir pourquoi le journaliste ne serait pas en même temps anecdotier et le grand seigneur un académicien, puisque tant d'académiciens n'ont dû cet honneur et ce titre qu'à leurs titres. Les noms des personnages sont plus connus que leurs œuvres, et les chapitres qu'a consacrés M. Pierre Brun à Maynard Dassoucy, Desmarets, Saint-Amand, qui, dans cette plaisante galerie, représente « le goinfre », Chaulieu (le petit collet), Boursault, Mérigon, Pavillon, même Ninon de Lenclos, nous fournit une foule de détails, d'anecdotes. L'érudition de l'auteur est prodigieuse ; il sait tout sur ce petit monde. Aussi relève-t-il force erreurs sur la vie de ses personnages. A côté des pages sur les grotesques, il y a quelques chapitres d'une haute portée : le burlesque, ses causes, sa vogue ; les libertins, ces précurseurs, dès le commencement du *xvii^e* siècle, des encyclopédistes du *xviii^e* et que sentait déjà La Bruyère.

Charles Gidel, qui vient de mourir, avait découvert (1884) un helléniste-hébraïsant, Pierre Bertrand de Mérigon. M. Pierre Brun le biographie ; ce lui est l'occasion de s'informer où en étaient les études grecques dans l'université. Il s'appelait Bertrand et Mérigon pour se distinguer des autres Bertrand. Il était né à d'Acqs (Dax) au comté de Foix, comme il nous l'apprend lui-même. ὁ ἐκ τῆς τῶν Ὑδάτων ἐπωνομοῦ πόλεως, ἐν τῇ Φουζέων γῶρῃ χειμμένης. Ordonné prêtre à 25 ans, il enseigna l'hébreu à Toulouse pendant cinq ans et publia une grammaire grecque en 1618. Il se rendit à Paris où il ouvrit un cours de grec que suivirent des gens de toute condition : théologiens, philosophes, jurisconsultes, médecins. M. Brun nous a donné, en vrai bibliographe, la liste de ses ouvrages, n'oubliant rien ni le nombre des pages, ni les feuillets non chiffrés, ni surtout les dédicaces et les pièces liminaires si précieuses pour la biographie. Ses discours sont pour la plupart des panégyriques à la gloire de Louis XIII ; la victoire de l'île de Ré, la prise de La Rochelle en 1628 sont des thèmes fréquents ; cela s'appelle ΠΑΝΗΓΥΡΙΟΙ ΛΟΓΟΙ ΔΥΟ ὅς εἶπεν ἐπὶ ΛΟΔΟΙΚῶ Τῶ ΔΙΚΑΙῶ τοῦς Ἀγγλοῦς (Μεγαμβεύσαντι Πέτρος Βέρτεχνδος ὁ ΜΕΡΙΓΟΝΟΣ .. et se traduit par : « Panégyriques du roy Loyvs le juste sur le sujet de la victoire que Dieu luy a donnée sur les Anglais en la journée de l'île de Ré. Faict et prononcé par M. Pierre Bertrand de Mérigon... » N'est-il pas singulier de voir en chaire un prédicateur s'exprimer en grec et des auditeurs s'empresser pour l'entendre ? Mérigon pour la commodité du plus grand nombre les mettait ensuite en grec, en latin et en français. Deux de ses ouvrages sont à la bibliothèque de La Rochelle. Combien de lecteurs ont consulté l'original ? D'ailleurs quel profit en retireraient-ils ?

La Rochelle a mieux que cela à offrir aux curieux : les manuscrits de Tallemant des Réaux. Monmerqué qui les avait acquis de la famille Trudaine, y avait pris quelques pages pour son édition de Tallemant. Lors de sa vente après décès, Adolphe Bouyer, de Burie, les paya 1.000 francs et les légua à la ville natale de l'auteur des *Historiettes* avec un nombre considérable d'autres pièces et de livres. M. Pierre Brun y a largement puisé pour diverses communications aux journaux et revues littéraires. Ainsi on a pu lire ici, t. xix, p. 31, un article *Autour des manuscrits de Tallemant des Réaux*. A la fin de son livre il a passé en revue dans un long morceau tous ces manuscrits inédits ; il en a fait un inventaire substantiel, analysant ici, copiant là les plus intéressants. Nous n'avons plus besoin d'aller à La Rochelle pour connaître ce que contiennent les trois volumes ; mais si ces extraits suffisent au lecteur pour connaître un Tallemant inédit, ils ne l'empêcheront pas de lire tout entier le volume de M. Pierre Brun. Au contraire, et il nous saura gré de le lui avoir signalé.

L. A.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La Société des Archives a deux nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 14 janvier 1901, est décédé à Paris, âgé de 83 ans, G.-M. Ollivier-Beauregard. Né à Cognac le 17 mars 1817, 3^e fils de Jean-Laurent Ollivier-Beauregard, marchand, et de Jeanne Tourtavel, mariés en 1808, élève de la pension Rosé, puis du collège communal, alors dirigé par Marvaud, il quitta Cognac à l'âge de 22 ou 23 ans pour aller à Paris représenter deux grandes maisons de papiers d'Angoulême, puis il voyagea hors de France. Après de longs séjours à l'étranger, il revint à Paris et y publia plusieurs travaux ethnologiques sur les mœurs en Orient : *Simple observations sur l'origine et le culte des divinités égyptiennes, à propos de la collection archéologique de feu le docteur Ernest Gadaud* (in-8°, 1854), *Les divinités égyptiennes, leur origine, leur culte* (in-8°, 1866), *L'organisation de la famille sous la législation romaine, La science en Orient* (1867), *L'ethnique singalais* (1884), *Législation italienne* (1887), *En Asie, Kachemir et Thibet* (1883), *En Orient, études ethnologiques et linguistiques* (1883), *Folles peurs et faux semblants*, comédie en trois actes et en vers (1893), *La vigne et le vin dans l'antiquité égyptienne* (1898). Ollivier-Beauregard était membre de la société d'anthropologie dont il fut président en 1897, membre de la société asiatique et de la société de géographie. Il a été inhumé le 17 à Cognac, au cimetière du Breuil.

II. — Le 1^{er} février, est décédé subitement à Paris, âgé de 74 ans, Pierre-Léandre-Hippolyte Barbedette, sénateur et conseiller général de la Charente-Inférieure. Né à Poitiers le 7 mars 1827, de Firmin Barbedette, ancien maire de Poitiers, décédé en 1873, et de Constance Andrault, actuellement domiciliée à Chasseneuil-sur-Clain (Vienne), après ses études de droit, il fut nommé substitut à Montmorillon en 1853, à Jonzac en 1856, à La Rochelle en 1857. Juge en 1859, il donna sa démission le 3 février 1871 pour protester contre la mesure illégale et violente prise par Ricard contre Chaudeau, président du tribunal civil de La Rochelle. Son opposition à l'empire l'avait mis en vue parmi les républicains. Elu au conseil municipal de La Rochelle, puis adjoint au maire, il entra en 1871 au conseil général dont il fut quelque temps secrétaire et plus tard vice-président. Candidat à la députation, le 20 février 1876, à La Rochelle, il n'eut que 8.044 voix contre 9.442 à Charles Fournier, conservateur. Le 14 février 1877, il échoua une seconde fois avec 9.431 voix contre 9.957 au même concurrent ; mais l'élection de Fournier ayant été annulée, Barbedette triompha le 14 juillet 1877 avec 9.528 voix contre 8.367 ; il siégea à l'union républicaine et vota avec les op-

portunistes contre la droite et contre les intransigeants. Il fut réélu le 21 août 1881 sans concurrent, par 11.495 voix sur 13.581 votants et 23.506 inscrits. Enfin le 6 janvier 1885 il entra au sénat avec Mestreau et M. Combes par 546 voix sur 1.041 électeurs. Ayant échoué le 7 janvier 1894, il répara son échec le 23 septembre suivant, à la mort du docteur Moinet, ayant pour concurrents MM. l'amiral Dupont et Eugène Réveillaud.

Hippolyte Barbedette était un dilettante. On a de lui : *Beethoven, sa vie et ses œuvres*, 2^e édition, Heugel, in-8°, 1870 (la 1^{re} édition est de 1859) ; *F. Chopin, essai de critique musicale*, 2^e édition, Heugel, grand in-8°, 1869 (la 1^{re} édition est de 1861) ; *Ch. M. de Weber, sa vie et ses œuvres*, 2^e édition, Heugel, 1874, grand in-8° (la 1^{re} édition est de 1863) ; *Essais et critiques, Etudes sur la littérature contemporaine et les idées nouvelles*, La Rochelle, Siret, 1865, in-8° ; et un certain nombre de compositions musicales fort appréciées. Il avait été sous-directeur du *Ménestrel* où il faisait la chronique et où il a publié *Etudes sur Franz Schubert* ; il a été président de la société philharmonique de La Rochelle. C'était aussi un écrivain et un polémiste remarquable. Juge, il avait eu des difficultés avec le garde des sceaux pour de très vifs articles dans le *Courrier des marchés*, devenu depuis le *Courrier de La Rochelle*. Il a aussi écrit : *Unification des services de la voirie départementale* (La Rochelle, Siret, 1871, in-8°, 16 pages) ; *Chants populaires de la Pologne*, et nous en oublions.

Il avait épousé à La Rochelle, le 26 mai 1857. M^{lle} Marie-Jeanne Poutier, née à La Rochelle le 2 décembre 1836, décédée à Paris le 30 juin 1885, dont un fils, Firmin-Frédéric Barbedette, né à La Rochelle le 18 février 1858, agriculteur distingué, maire de Djidjelli, conseiller général du département de Constantine, membre du conseil supérieur de l'Algérie, et une fille, Marguerite-Aline-Constance Barbedette, née à La Rochelle le 16 octobre 1873, mariée à Paris, le 19 juin 1897, à Pierre Bracquemond, un artiste peintre déjà remarquable, fils du célèbre graveur.

Les obsèques, très simples, ont eu lieu le 3 à La Rochelle ; l'assistance était nombreuse malgré le mauvais temps. Le cortège, parti de la gare, s'est rendu directement au cimetière Saint-Eloi. Les cordons du poêle étaient tenus par M. Fosse, préfet du département ; Pécolet, président du tribunal civil ; Meyer, conseiller général ; Mabillet, 1^{er} adjoint au maire de La Rochelle ; Baudouin et Franck Morck, amis du défunt. M. le pasteur Soulier a dit des prières et prononcé une allocution. Selon la volonté du défunt, il n'y a pas eu de discours.

Barbedette, dit le *Sémaphore* du 3 février, « était avant tout un républicain ami de la liberté dans son sens le plus large et le plus élevé ; il s'est toujours éloigné de ce qui était oppression et désordre ». Barbedette, dit l'*Echo rochelais* du 2, « sera regretté par les républicains qui honoraient l'un des vétérans les plus respectés de leur parti, et aussi par les conservateurs qui aimaient son esprit de conciliation et son ardente volonté d'être

juste envers tous ». *L'Echo rochelais* du 6 a résumé les articles publiés par les journaux et les appréciations du défunt.

Le 12 janvier, est décédé à Rochefort, âgé de 61 ans, Pierre-Marie-Emmanuel Bès de Berc, O *, directeur du génie maritime, époux de Gabrielle-Zélia-Marie Bazoché. Elève de l'école polytechnique en 1858, élève du génie maritime en 1860, ingénieur de 2^e classe en 1862, de 1^{re} en 1886, il était directeur à Rochefort depuis 1898. Le deuil était conduit par ses deux fils dont l'un est ingénieur des mines, et son gendre, M. Tornézy, commissaire de la marine. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le contre-amiral Marquis, major général ; Guès, directeur du service de santé ; Henry, ingénieur en chef, directeur des constructions navales par intérim, et Tornézy, ancien magistrat. A l'église, M. l'abbé Bouquin, archiprêtre, a rappelé la foi profonde, la vie et la fin chrétiennes du défunt ; au cimetière, M. Henry et M. le vice-amiral Godin, préfet maritime, se sont faits les interprètes des regrets de toute la marine.

Bès de Berc était fils d'un instituteur de Chantelle (Allier), où il est né. Il avait un frère, Georges Bès de Berc, ancien préfet, aujourd'hui receveur général à Nantes, et une sœur, M^{me} Lépine, veuve de l'infortuné notaire odieusement assassiné à Chantelle par M^{me} Achet dans la nuit du 25 octobre 1890. Sa fille, M^{lle} Gabrielle Bès de Berc, a épousé, le 30 octobre 1899, à Rochefort, M. Louis Tornézy, commissaire de 2^e classe de la marine.

Le 19 janvier, est décédé dans son domaine de La Bernière, près Prahecq (Deux-Sèvres), Henry Clouzot, père de l'éditeur niortais Léon Clouzot. Le défunt était né à Cluny (Saône-et-Loire) le 27 juillet 1811, de Jean-Marie et de Marguerite Brevet. Après ses études à l'école normale de Cluny, il fut nommé professeur au collège de Fontenay le Comte, puis au collège de Niort. C'est dans cette ville qu'il épousa, le 7 juin 1834, Marie-Louise-Thérèse Bremaud, fille de Pierre-Alexis et de Jeanne-Françoise-Elisabeth Couperie. D'abord banquier, sous la raison sociale Clouzot, Bonfils et C^{ie}, il fut nommé le 5 avril 1848 directeur du comptoir national d'escompte, fondé à Niort, par ordre du gouvernement provisoire. Le 12 février 1836, il avait acheté la librairie et le brevet de J.-B. Morisset ; mais il avait démissionné dès 1843 en faveur de sa femme. C'est cette librairie exploitée successivement sous le nom d'Henry Clouzot, de M^{me} Elisa Clouzot, de M^{me} E. Clouzot et fils, enfin de Léon Clouzot à partir de 1860, qui est devenue une des plus importantes maisons d'éditions de province. Henry Clouzot avait rempli en 1846 et en 1848 les fonctions de juge au tribunal de commerce de Niort. Devenu veuf le 12 mai 1868, il s'était remarié à Saint-Didier du Mont d'Or (Rhône) avec M^{me} Jenny-Pauline Gaultreau qui lui survit. Les obsèques ont eu lieu à Brulain (Deux-Sèvres).

Le 20 janvier est décédé en son château de Saint-Sornin (Vendée), âgé de 76 ans, Pierre-Emile Merveilleux du Vignaud, avocat général, secrétaire général du ministère de la justice lorsque Ernoul était garde des sceaux, premier président de la cour de Poitiers. Il laisse un fils, lieutenant de vaisseau. Le défunt appartenait à une famille de Neuchâtel en Suisse, dont une branche s'établit en Saintonge-Aunis, Merveilleux des Paillets, Merveilleux du Vignaud, Merveilleux de Mortafond, dont était Jacques, député en 1791, mort à Néré en 1829. Frère de François-Charles qui fut député de la Vienne en 1871, il était fils de Pierre-Etienne Merveilleux du Vignaud, petit-fils par sa mère de François Bréhard, avocat distingué du bureau de Poitiers, petit-fils encore d'Henri Merveilleux, né à Gourville sous Matha, médecin à Saintes, qui, d'Eustelle Magistel, a eu : 1^{er} Emilie-Eustelle, femme de Nourrit, professeur à Saint-Jean d'Angély ; 2^o Pierre-Etienne Merveilleux, président à la cour de Poitiers.

Le 22 janvier, est décédé à Jonzac, âgé de 72 ans, Guillaume-Marie Trébuchet, chanoine honoraire, curé-archiprêtre de Jonzac. Né à Saintes le 3 février 1829, sur la paroisse de Saint-Pallais, il eut pour premier maître l'abbé de Laage de Saint-Germain. Après ses études au petit séminaire de Pons et au grand séminaire de La Rochelle, ordonné prêtre le 5 juin 1852, il fut successivement professeur à la pension Dubreuil à Saintes, et en même temps curé de Préguiillac (août 1852), vicaire à Notre-Dame de La Rochelle le 1^{er} septembre 1854, curé d'Ozillac le 1^{er} juin 1860, curé-doyen de Montandre le 31 janvier 1868, de Saint-Pierre d'Oleron, le 1^{er} juin 1874, enfin curé-archiprêtre de Jonzac le 30 octobre 1891, succédant à l'abbé de Larrard.

Ses funérailles ont eu lieu le 25; toute la population, cinquante-six ecclésiastiques y assistèrent. Voir le récit dans l'*Echo de Jonzac* du 27. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Vausanges, président du tribunal civil, Carteau, archiprêtre de Saintes, Fichot, maire de Jonzac, et Graveau, président du conseil de fabrique. L'éloge du défunt était dans toutes les bouches.

Le 22 janvier, est décédé à Asnières, âgé de 73 ans, Jules-Jean Landriau, curé de cette paroisse depuis le 4 avril 1868. Né à Sainte-Soulle le 8 février 1827, ordonné prêtre le 15 mars 1851, il fut successivement vicaire au Château d'Oleron, curé d'Echillais le 1^{er} octobre 1854 et curé du Gué d'Alleré le 1^{er} novembre 1855.

Le 23 janvier, est décédé à La Rochelle, âgé de 54 ans, Jean-Augustin Millot, A , professeur au lycée et dans les pensions féminines. Né en 1846 à Langres, il entra dans l'université et fut successivement répétiteur au lycée de La Roche sur Yon, profes-

seur à Châtellerault, à Poitiers, à Rochefort. Il entra au lycée de La Rochelle en 1877. Il y professa la troisième classique jusqu'en 1884, où il passa en seconde classique et devint en outre professeur de lettres en seconde moderne. Une maladie qui ne devait pas pardonner l'obligea, en décembre dernier, à demander un congé. Il avait plus de 34 ans de services. Modeste, très estimé de tous, de son mariage, à Rochefort, avec M^{lle} Louise Giraud-Brillouin, il laisse deux fils : l'un, Jean Millot, enseigne de vaisseau sur le *Guichen*, fait partie volontairement du corps expéditionnaire de Chine ; l'autre, Franck Millot, est employé à la société générale de La Rochelle.

Sur sa tombe, M. Robert, proviseur du lycée, a fait son éloge, (voir la *Charente-Inférieure* du 26, le *Courrier de La Rochelle* du 27) et M. Pagès, au nom des professeurs, a retracé sa vie intime.

Le 23, est décédé à La Rochelle, âgé de 65 ans, Jean-Louis-Joseph-André Germain, banquier à La Rochelle, maire de Périgny, membre du consistoire de La Rochelle, trésorier du synode de l'ouest et de la société centrale, président ou membre de nombreuses sociétés de secours mutuels, de bienfaisance, etc. Né le 22 avril 1835 à La Chauvinière (Vendée), attaché aux nombreuses familles protestantes qui jouissent d'une haute influence dans ce pays, en outre par son mariage, en 1857, avec M^{lle} Fondard, sa participation à la direction de la maison Babut frères et à toutes les œuvres de bienfaisance, il eut bientôt droit de cité parmi les Rochelais. Aussi l'envoyèrent-ils siéger au conseil municipal en 1887 ; il y serait encore si, en 1892, il n'avait été élu conseiller, puis maire de la commune de Périgny, où il avait des intérêts. Il avait eu quatre enfants dont il restait deux filles mariées. M. le pasteur de Visme a rappelé sa vie si bien remplie. M. de Richemond, pour répondre au désir exprimé par le défunt lui-même, a retracé sa vie. M. le pasteur Roufineau, au nom de la société centrale, a loué sa générosité et son dévouement, et l'instituteur de Périgny a exprimé la reconnaissance et les regrets de la commune. Voir *Bulletin évangélique* du 1^{er} février.

Le 25 janvier, est décédé subitement à Rochefort, âgé de 62 ans, Pierre-Adolphe Saignes, *, époux de Gabrielle-Anne-Marie Gauché, conducteur principal des ponts et chaussées. Entré à 22 ans dans cette administration, il lui a consacré quarante années de sa vie, c'est-à-dire toute son intelligence, toute son ardeur. Il débuta sous l'ingénieur Guillemain, qui l'envoya à Marennes, où s'exécutaient d'importants travaux ; il s'y distingua à tel point qu'on le choisit pour surveiller la construction du 3^e bassin à flot de Rochefort ; il y passa dix années au milieu de difficultés exceptionnelles. Sur sa tombe, M. l'ingénieur Labeille a dit l'estime dont ses chefs l'honoraient et les services qu'il avait rendus.

Le même jour, est décédé à Rochefort, âgé de 76 ans, Adrien-Pierre Raous, *, époux de Juliette Ollivier, adjoint principal de première classe de la marine en retraite.

Le 26 janvier, est décédé à Montguyon, âgé de 88 ans, après 59 ans de sacerdoce, avec la réputation d'un saint, Louis-Zéphirin Ardouin, curé-doyen de Montguyon depuis 1858, frère du docteur Léon Ardouin, ancien conseiller général et maire de Pons (voir xx, 190), de Théophile, prêtre, Thirza, décédée célibataire, Delphin, propriétaire à Château-Merle près de Saujon, et oncle de notre confrère le poète Léon Ardouin. Il était né en 1813, de Paulin Ardouin qui fut percepteur, et de M^{lle} Dutard, de Pisany. Ordonné prêtre en 1842, il fut successivement vicaire à Marans en 1842, à Saint-Martin de Pons (1844), curé de Montils (1847), d'Ozillac (1855) et curé-doyen de Montguyon (1858).

Le 1^{er} février 1901, est décédé à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), âgé de 59 ans, L. Dyon *, trésorier des invalides de la marine de 2^e classe, ancien lieutenant de vaisseau. Il a été inhumé à La Rochelle où il était né le 14 juin 1841. Aspirant volontaire, il prit part à l'expédition du Mexique, où il gagna la médaille militaire à 23 ans. Promu enseigne de vaisseau en 1870, il devint lieutenant de vaisseau en 1879. Il fut ensuite rapporteur près le 2^e conseil de guerre maritime de Rochefort, le 5 mars 1880. Admis à la retraite en 1886, il fut fait chevalier de la légion d'honneur ; il occupa trois années durant le poste de trésorier des invalides de la marine à Caen, puis à Saint-Nazaire. Sur son cercueil, M. le commissaire principal de Fortis, commissaire de l'inscription maritime, a exprimé les regrets que cause sa perte.

Le 4 février, est décédé à Rochefort, âgé de 73 ans, Jean-Daniel-Emile Coudein, commandeur de la légion d'honneur, capitaine de vaisseau en retraite. Fils d'un capitaine de vaisseau qui fut au nombre des naufragés de la *Méduse*, le commandant Coudein avait fourni la plus honorable carrière. Pendant le siège de Paris il fut avec l'état-major et l'équipage du *Louis XIV* un des énergiques défenseurs des forts extérieurs. Il laisse de Léontine-Caroline Pastoureau deux fils, les capitaines Daniel Coudein, du 57^e régiment d'infanterie, et Paul Coudein du 104^e, breveté d'état-major à l'état-major général de l'armée.

II. — MARIAGES

Le 15 janvier, en la cathédrale de La Rochelle, a été béni le mariage de M. Pierre-Emile Gaudet de Lestard, docteur en

droit, avocat à La Rochelle, avec M^{lle} Marie-Flavie-Odetta Gaillard. Les témoins étaient pour le marié : MM. Guy Gaudet de Lestard, son frère, et Ernest Thibaud, notaire ; pour la mariée : Henri Gaillard, de Saintes, son oncle, et Maurice Gaillard, de Montandre, son cousin.

ARCHÉOLOGIE

I

ARMOIRIES DES VILLES DE SAINTONGE ET D'AUNIS

Dans l'article publié par la *Revue* de janvier 1901, l'auteur n'ayant pu se rendre un compte exact des différences qu'il signalait dans les armoiries de Saint-Jean d'Angély à diverses époques, je vais essayer de les expliquer.

Le sceau de 1392 est bien celui de l'abbaye, moins la crosse et la mitre, que la ville employait à cette époque, n'en ayant pas encore un en propre.

Celui de 1430 fut adopté plus tard par la ville pour rappeler son annexion à la couronne de France par Philippe-Auguste en 1341 : *d'azur aux fleurs de lys d'or sans nombre*, comme ville royale, et la célèbre relique de saint Jean par le franc-quartier de *gueules au chef* de saint Jean-Baptiste.

La coupe supportant la tête était formée d'une conque, rappelant le reliquaire en or en forme de conque, donné à l'abbaye par le roi Robert vers l'an 1000, pour y déposer le chef du précurseur lorsqu'on l'exposait aux yeux des fidèles.

Quant aux armoiries de 1664, en tête d'un règlement de police sur la vente du pain, ce sont celles de la sénéchaussée de Saint-Jean d'Angély, chargée de la police de la ville après la suppression de la mairie en 1621 ; *Parti de France* comme justice royale, occupant la dextre de l'écu par préséance, *parti de Saint-Jean d'Angély* à senestre.

Le collier de pèlerin rappelait que la ville de Saint-Jean était un lieu de pèlerinage et peut-être aussi qu'elle avait été fondée par les pèlerins qui avaient établi leur demeure autour de l'abbaye.

LOUIS CLAUDE.

II

A la séance de la société archéologique et historique de la Charente du 12 décembre 1900, M. Gustave Chauvet a parlé de la découverte dont nous avons dit un mot dans notre numéro de janvier. Le régisseur de M^{me} David, M. Saulnier, dans un morceau de terre qu'il acheta près du théâtre romain des Bouchauds commune de Saint-Cybardeaux (Charente), découvrit l'orifice d'un puits. M. Abel Mestreau lui conseilla de visiter le puits. On y trouva, raconte le procès-verbal de la séance, des débris

d'animaux et de poteries, des patères en métal et autres ustensiles du culte païen, et avec ces divers objets une idole qui paraît être un type ancien de la statue de la rue Froide à Angoulême ». Description... « Il semble permis de croire qu'il y avait pendant l'époque gallo-romaine à Germanicomagus (Les Bouchauds) une divinité dont le temple fut détruit et les objets sacrés jetés dans un puits », hypothèses que d'autres découvertes pourront justifier.

Les objets en bronze sont deux patères et un plat dont une est assez artistique; leur couleur jaune sans patine les fit prendre pour de l'or; les estimations fantaisistes des journaux ont allumé les convoitises de l'ouvrier employé à la fouille, qui revendique une large part du trésor, encore qu'il ait été engagé spécialement pour cette besogne. M. Chauvet annonce un mémoire sur cette trouvaille.

—

III

ACHAT D'UNE COLLECTION GALLO-ROMAINE PAR LE MUSÉE DE SAINTES

Le musée de Saintes s'est rendu acquéreur de la collection d'objets de toute nature recueillie dans les terres des Thermes de Saint-Saloine par le propriétaire du terrain Jules Moran. Cette collection lentement formée, commencée depuis bien des années, a le grand mérite d'être locale et d'être composée d'objets gallo-romains uniquement récoltés sur le sol de la vieille cité. Elle dote notre musée de quatre nouveaux groupes de déesses mères, anépigraphes comme tous ceux découverts jusqu'ici à Saintes, et de différents morceaux de sculpture plus ou moins barbare, entre autres un petit bas-relief représentant un soldat. La numismatique forme un lot assez important de monnaies de bronze (170 environ), presque toutes fort usées. Mais parmi, il se trouve quelques beaux exemplaires, notamment un beau Néron au revers d'*Annona Augusti ceres sc*, un grand bronze de Nerva au revers *vehiculatioe Italix remissa sc*, d'autres bronzes moins rares. A noter aussi un sou d'or de Justinien.

Dans la série des objets en bois je ne vois guère à signaler qu'une Epona, qu'un séjour prolongé au fond d'un puits a gravement endommagé.

Les bronzes sont représentés par quelques spécimens très curieux. On sait combien, à Saintes, sont rares les objets de ce métal, tandis qu'ils sont très fréquents ailleurs, dans le Berry par exemple. Nous avons une collection complète de spatules, d'épingles, de clés. On en trouve partout de semblables. Mais ce qu'il faut remarquer dans cette collection, c'est un bras de statuette d'un mouvement et d'un dessin excellents, un Mercure de fabrication courante, une jambe de statuette qui appartient peut-être au même personnage que le bras, un amour ailé, monté sur un socle en os, décoré de guirlandes, enfin la belle boîte, découverte dans les cailloux d'une route voisine des

Thermes, formée d'une tête rasée, d'esclave peut-être, creuse, se fermant par une petite plaque engagée entre deux rainures. Je ne compte pas les fragments : pieds, boutons, ornements, anses, etc.

La glyptique n'offre qu'un nicolo gravé d'un Mars et une cornaline bien conservée et intéressante, sur laquelle on voit une scène de culte champêtre, une bague avec un chaton muni d'une pâte de verre bleuâtre portant deux têtes en creux. La partie la plus considérable de la collection est, sans contredit, la céramique. Et pourtant la surveillance sur les terrassiers n'a guère été très active. C'est miracle comment certains vases nous parviennent complets, entiers ou avec assez de morceaux pour pouvoir constituer un ensemble à peu près présentable. Je laisse de côté les lagènes communes, je ne parle que de la poterie rouge dite samienne sigilée ou unie, et de cette poterie étrangère au pays, venue, je crois, des bords de l'Allier, à parois minces, couverte d'un enduit rouge mat, de stries, de pastillage en forme de croissants. Un vase de moyenne dimension est orné de petits cabochons pointus d'un très joli effet.

La poterie noire n'offrirait rien de bien particulier si on n'y trouvait un certain nombre de fonds de vases ou des vases presque complets possédant au centre un court ombilic pointu, analogue au pivot sur lequel, dans les candélabres d'églises, on plante le cierge.

Le musée possédait déjà deux fragments semblables à ceux-ci. Moi et d'autres nous avions pensé que c'était les restes d'une sorte de chandelier ; mais cette attribution ne paraît plus soutenable en présence des nouveaux échantillons. Il faut chercher un nouvel emploi, malgré toute la séduction que présente l'hypothèse.

La verrerie n'a que des vases en matière commune. Quelques débris laissent pourtant soupçonner des coupes ou des pots d'une fabrique beaucoup plus soignée (gros bleu ou jaspé à godrons). Un objet singulier, c'est une sorte de boule munie en côté d'un long col très mince et remontant, rappelant certaines cornues. Enfin, je signale, en terminant, les très nombreux originaux des cachets de potiers dont j'ai donné la liste dans le *Recueil de la commission des arts*. CH. D.

IV

UNE CROIX A MAIN

appartenant à M. Rullier, architecte à Saintes.

Sur l'instante recommandation de M. Henri Luguet (1), qui savait quel intérêt j'y prendrais, M. Eustase Rullier, architecte à Saintes, a bien voulu me confier, pour que je puisse l'examiner à loisir, une des pièces importantes de sa collection. Qu'il

(1) Mon docte et bienveillant ami était alors professeur de philosophie à l'université de Poitiers.

trouve ici l'expression de ma gratitude, puisque, en vue du profit de la science, il n'a pas hésité à pousser la complaisance jusqu'à ses dernières limites. En effet, une photographie eût été insuflisante pour apprécier tous les détails ; en pareil cas, rien ne remplace l'original, qui n'a plus de secrets pour un œil scrutateur et habitué à ce genre d'études. De la sorte, j'espère que ma description sera aussi complète que possible, et que le commentaire qu'elle entraîne n'omettra aucun renseignement essentiel. Je suis de ceux, je l'avoue, qui aiment à épuiser un sujet, ne se contentant pas des lignes générales ; donc en écrivant pour les savants, qui n'ont pas besoin d'être éclairés, je dois songer à un public plus nombreux qui se complait aux développements où, sans effort, se fait son initiation à l'archéologie religieuse, si justement qualifiée par les Anglais *Ecclésiologie*, c'est-à-dire la science de l'Eglise, traitant des choses d'église et présentée par des gens d'église, dont ce doit être la compétence.

La croix de M. Rullier se classe dans la catégorie des *croix à main*, ainsi nommées par les inventaires, parce qu'elles sont faites pour être tenues à la main par le célébrant dans des fonctions déterminées, comme certaines bénédictions, mais surtout le prélude processional du saint sacrifice (1).

Cette question liturgique m'a déjà occupé plusieurs fois (2) ; je suis donc exposé à des redites. Toutefois, il est indispensable que je revienne sur la théorie pour bien fixer les points principaux.

I

Le nom même indique clairement l'usage et la forme. Dès lors que cette croix est éminemment portative, se tenant directement entre les mains (3), elle est légère, ne pesant pas et petite, de dimensions restreintes. Faite pour servir au prêtre, elle n'a pas besoin d'être vue des fidèles, qui, pendant la messe, peuvent contempler le grand crucifix de l'arc triomphal, posé là en évidence exprès pour eux. C'est une loi esthétique à laquelle le moyen âge n'a jamais manqué : l'objet se proportionne

(1) Nous apprenons de Guillaume Durant qu'on se servait aussi de la croix de procession, démontée de sa hampe : « Crux quoque super altare ponenda est et eam tollit bajulus crucis, in quo recolitur quia crucem de Christi humeris sublatam tulit Simon Cyrenæus. » (*Rat. div. offic.*, lib. 1, cap. III, II 31).

(2) *Les croix à main du diocèse de Poitiers*, Poitiers, 1886, in-8° de 13 pag., avec 1 pl. ; *La croix à main de l'abbaye de Candeil*, Toulouse, 1887, in-12 de 8 pag. ; *La croix mérovingienne de la cathédrale d'Albi*, Toulouse, 1888, in-8° de 9 pag., avec 1 vign. ; *La croix de Bouillac*, Brive, 1888, in-8° de 8 pag., avec 1 pl. ; *La croix de Saint-Marc La Lande (Deux-Sèvres)*, Saint-Maixent, 1889, in-8° de 6 pag., avec 1 pl.

(3) « A la messe conventuelle qui se célébrait tous les jours, le célébrant tenait dans ses mains une croix contenant des reliques du Sauveur. » (No-bileau, *La collégiale de Saint-Martin de Tours*, p. 84).

Le 9 juin 1513, Varry de Savigny, protonotaire apostolique et grand prévôt du chapitre de Saint-Dié, alla recevoir le duc Antoine à la grande porte, « revestu d'une chappe d'or, la mitre en teste, la petite croix en ses mains et devant lui son bâton pastoral ».

à l'emploi ; tantôt il se règle sur la personne, comme pour le calice et l'encensoir ; tantôt il se mesure sur le monument lui-même, afin de ne pas être mesquin, comme doit être le ciborium du maître-autel.

Ce qui est petit ne vise pas à l'effet à distance. L'ornementation est, en conséquence, plus délicate ; elle demande à être vue de près, tandis que la silhouette, plus ou moins découpée, suffit au spectateur et à l'assistant.

L'exiguité de la forme ne va pas sans une notable diminution du poids. Aussi n'avons-nous ici qu'une mince lame de cuivre, qui n'est pas lourde à la main.

La matière ordinaire des croix est de trois sortes : or, argent et cuivre. L'or était principalement affecté aux reliquaires de la vraie croix ; l'argent convenait aux fabriques aisées, les églises rurales moins fortunées devant se contenter de cuivre. Le métal précieux est cause de la disparition des plus belles croix, envoyées au creuset en temps de guerre et de pillage ou même pour contribution aux charges de l'état dans les moments de crise financière. Il ne nous reste plus guère que des ustensiles en métal vulgaire, embellis d'une part par l'art et de l'autre par la dorure destinée à en masquer la pauvreté.

Les croix à main ne sont pas absolument rares et elles affectent des types divers. A celle de M. Rullier, aspect et décor, je ne connais que trois similaires, exactement de même style et de même date : l'une est au musée chrétien du Vatican (1), la seconde en Italie (2), et la troisième au château de Rivières (Tarn). C'est peu assurément et peut-être en cherchant bien, en trouverait-on d'autres, ce que je souhaite, afin d'élargir les bases d'une monographie qui englobera tous les spécimens connus. A sa beauté intrinsèque la croix saintongeaise ajoute donc une qualité très appréciable, qui est sa rareté.

La date ressort très nettement de la physionomie propre de la croix, qui est entrée franchement dans la voie de la période gothique, avec son élancement et son élégance. Les détails surtout méritent une attention particulière, parce qu'on y sent la main d'un artiste expérimenté. En somme, c'est une bonne pièce, qui a dû être exécutée au XIII^e siècle, plutôt à son déclin, étant donnée la gracilité des rinceaux qu'on dirait en filigrane.

Ces préliminaires posés, je passe à l'examen minutieux de la croix saintongeaise.

II

Les dimensions sont vingt-deux centimètres pour la hauteur et seize pour la largeur. Chaque bras mesure six centimètres et demi, tandis que la tête en a sept et demi ; la hampe est longue

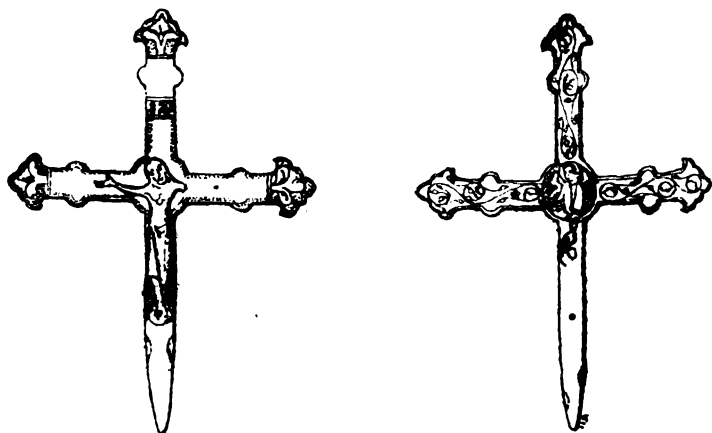
(1) X. B. de M., *Œuvr. compl.*, t. II, p. 211, n° 372. Elle est reproduite dans mes *Antiquités chrétiennes de Rome* et c'est sur ma photographie, mais sans me citer, que de Linas a fait sa réduction, publiée à Brive dans un article sur l'émaillerie.

(2) Elle m'a été communiquée en dessin par feu le comte Riant.

de onze centimètres. Dans ces conditions, la croix se dit *latine*, c'est-à-dire que la tige a plus de développement que les trois autres bras, inégaux entre eux.

La croix de M. Rullier est une des plus grandes du genre, qui ne dépasse guère dix-huit centimètres en hauteur. Telle est la loi générale, la progression se fait lentement ; mais, d'une période à l'autre, l'accroissement est sensible. On allonge à dessein, avec l'intention d'obtenir de l'effet.

La matière est le cuivre rouge qu'employaient les dinandiers, lame mince pour la croix, fonte pour le Christ.



Une fois gravée et pointillée, la surface a été tout entière dorée, mais si légèrement qu'il n'en reste trace que dans les creux ; toutes les parties planes ont passé au noir. On voit surtout cette altération à l'endroit où posaient les mains ; au revers, les rinceaux peu profonds ont été également atteints.

La silhouette ou plutôt le découpage de la plaque donne, à la tête et aux bras, une terminaison quasi héraldique, et, à la pointe, ce prolongement aigu qu'en blason on appelle *pied fiché*. La fiche triangulaire était nécessitée par l'usage même de la croix : le prêtre, avant de célébrer, la portait entre ses mains et la déposait sur l'autel, où un pied était disposé pour la recevoir ; il la reprenait après la messe, la reportant au lieu de la vestition avec le même cérémonial. Deux saillies latérales empêchaient la pointe de s'enfoncer plus avant.

Les extrémités sont polylobées, à lobes aigus, ornement qui reparait identique à l'intérieur de la volute de certaines crosses feuillagées. L'intérieur est rempli par trois feuilles gravées, qui ressortent sur un fond pointillé ; par là la croix est assimilée à un arbre, dont la frondaison s'épanouit au bout des branches (1).

(1) Saint Fortunat, évêque de Poitiers, dans le *Vexilla regis*, appelle la croix « *arbor decora et fulgida* », et dans le *Pange lingua*, qui lui est aussi attribué,

A quelque distance du polylobe saillissent deux lobes arrondis, qui rappellent la traverse de la fleur de lys. En effet, l'artiste s'achemine à la réalisation de ce type qui, ici, n'est encore qu'à son début ; ultérieurement, l'emblème royal est si bien accusé que la croix, comme en blason, peut se qualifier *fleurdelisée*. Or, la fleur de lis, à cette place, est un symbole de souveraineté : car le Christ a régné par la croix, *regnavit a ligno Deus* (1).

A mi-hauteur du bras supérieur une tablette rectangulaire porte le titre, réduit au monogramme du Nom de Jésus, avec le sigle d'abréviation, qui atteste un mot contracté, ne conservant que ses deux initiales et sa finale. IHS se lira donc IHesuS.

Un pointillé, établi sur deux rangs, pourtourne la croix, renforcée, à l'intersection des bras et de la tige, d'un disque circulaire qui, au regard de la divinité, équivaut à une auréole, ne comportant pas, à l'époque, plus ample développement.

Sur le champ de la lame, on suit parfaitement les contours d'un Christ gravé et doré. Cette partie est complètement usée, je suppose, par le frottement des lèvres des fidèles, à qui le prêtre faisait baiser la croix.

Sur les croix émaillées, cette silhouette est habituelle ; elle a pour but de former un point de repère pour l'application du crucifix et, par suite, la partie ainsi recouverte est privée de dorure. Ici, au contraire, la dorure est partout et la main droite reste intacte, avec ses doigts serrés et alignés.

On sentit assez vite la nécessité de superposer un Christ en relief, fixé par quatre clous, deux aux mains, un à la poitrine et un aux pieds. Le crucifix offre le type du XIII^e siècle, qui commence à viser au réalisme. La tête inclinée à droite et les yeux fermés attestent la mort ; les longs cheveux retombent sur les épaules, les bras infléchissent aux coudes ; le torse est nu, avec indication des côtes ; un jupon, noué sur la hanche droite, retombe en plis gracieux au-dessous des genoux ; les jambes sont croisées et un seul clou transperce les pieds.

Le revers présente, comme ornementation, un filet de contour, une course de rinceaux, aussi élégante que délicate, où chaque volute se prolonge en feuillage ou en espèce de fleurette ; dans le médaillon central, l'effigie d'un ange en buste. Cet ange, nimbé et de profil, les ailes baissées, sort des nuages à mi-corps ; de la main droite, il tient un livre fermé, dont la couverture est pointillée à l'instar du champ du médaillon. Sa place est ordinairement à la partie antérieure, au sommet de la croix ; ici, on ne pouvait le faire figurer ailleurs. La tradition le nomme saint Michel et il est là pour recueillir l'âme du Christ expirant (2).

Les rinceaux ont une double signification. Enveloppant l'es-

il acclame la croix comme le plus bel arbre des forêts par ses feuilles, ses fleurs et ses fruits :

« Crux fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis :

Silva talem nulla profert
Fronde, flore, germine. »

(1) Hymne *Vezilla regis*.

(2) *Œuvr. compl.*, xi, 201, 242.

prit céleste, ils expriment les joies du paradis (1) que l'archange habite et où le Fils de Dieu ressuscité ira s'asseoir glorieux à la droite de son Père. Plus généralement, ils font allusion à l'arbre sacré, qui, non seulement est vivant, mais rendu fécond par le sang du Sauveur qui l'a arrosé. Ce symbolisme est traditionnel et à la portée de tous.

III

Il eût été regrettable que ce curieux crucifix demeurât plus longtemps inédit et inconnu des amateurs, non pas qu'il augmente beaucoup la somme de nos connaissances ; mais il confirme ce que nous savions déjà, et il nous charme à la fois par la grâce de son style et la suavité de sa poésie.

Je serai très réservé sur le lieu de sa fabrication, qui pourrait être Limoges, si déjà l'école de Paris, plus raffinée, ne s'affirmait par de nombreux produits. On peut sérieusement hésiter entre ces deux centres ; mais, dans la capitale, soufflait plus puissamment l'esprit nouveau qu'on entrevoit dans le Christ de M. Rullier, entièrement débarrassé de l'influence romane qui persista si longtemps dans le Limousin.

X. BARBIER DE MONTAULT,
Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

VARIÉTÉS

I

EXEMPLES DE LONGÉVITÉ ET DE REPRODUCTION EN SAINTONGE ET EN AUNIS
(1710-1711).

On vivait très vieux dans nos contrées du temps de sa majesté Louis le Grand, qui, du reste, s'évertuait à donner l'exemple en tout. Cependant il ne put atteindre que 77 ans, et, avec ses différents mariages, de main droite et de main gauche, parvint seulement au nombre de sept enfants... connus. Sous ce double rapport de longévité et de fécondité, certains de ses contemporains, nos compatriotes, lui ont singulièrement damé le pion. Ainsi, le journal de son époque, la *Gazette de France*, à la date du 19 juillet 1710, rapporte que David Bergeron, du bourg de Salles, près de La Rochelle, vient de mourir à 103 ans (2). Il s'était

(1) La peinture et l'émaillerie, au moyen âge, traduisent par la couleur verte les expressions du Rituel, dans l'*Ordo commendationis animæ* : « Constituat te Christus, Filius Dei vivi, intra paradisi sui semper amœna virentia. »

(2) M. l'abbé Clément Gelézeau a relevé ces deux actes dans les registres de catholicité de sa paroisse de Salles : il ne s'agit pas du même personnage. « Le vingt sixième décembre 1702 ai baptisé David, fils de David Bergeon, marchand, et de Jeanne Dubois, son épouse, né le vingt quatrième du même mois. Son parrain a été David Delaage, laboureur, et sa marraine Marie Barreau, qui ont déclaré ne savoir signer, de ce enquis. DE BRUXELLES. »

« Le neuvième juin mil sept cent dix a été inhumé le corps de David Bergeon, laboureur, âgé de quatre vingt seize ans, décédé le même jour, à l'en-

marié trois fois. Le gaillard avait 86 ans lorsqu'il se pourvut de sa troisième femme, et celle-ci, piquée au vif et reconnaissante, répondit à sa belle humeur par trois couches heureuses.

Après Bergeron, voici Louis Amiot, de la paroisse de Geay, près de Saintes ; sa vie s'allongea jusqu'à 107 ans et 3 mois. Bergeron n'avait eu que trois femmes ; lui, il double la dose ; il en épouse et en enterre six. Peu de temps avant sa mort, survenue le 3 septembre 1710, un peu trop tôt, il faisait de l'œil à une septième femme « qu'il étoit sur le point d'épouser ». L'abbé Renaudot oublie de nous faire connaître le nombre de ses enfants ; mais il note que le défunt avait vu la cinquième génération.

Et Rachel du Bichois morte le 12 octobre — toujours en cette fameuse année 1710 — à l'âge de 107 ans 3 mois et 8 jours, mère de 22 enfants ! Ah ! comme la France actuelle aurait besoin de pareils sujets de reproduction ! La *Gazette* ajoute ce détail intéressant : « Elle avoit esté convertie à la foy catholique par le cardinal de Richelieu, et durant le siège de La Rochelle, le roy Louis XIII avoit mangé deux fois chez elle. »

L'année suivante, au mois de novembre 1711, à Taillebourg, c'est un matelot qui meurt à l'âge de 112 ans. Il lisait encore sans lunettes. C'étoit déjà beaucoup de savoir lire, mais sans lunettes ! Sa femme, qui ferma ces bons yeux-là, avait 109 ans, et le journaliste de faire cette réflexion : « Ils ont esté mariez ensemble durant 88 ans, ce qui n'a peut-être point d'exemple en Europe. »

Après cela, je m'arrête. Je trouverais bien encore Catherine Tarineau, qui meurt à La Rochelle le 27 août 1713, mais elle n'a que 106 ans. Au matelot de Taillebourg le pompon vital !

La science a marché ; le régime politique a tout renouvelé et tout amélioré ; on nous assure plus de bien-être, et partant une prolongation d'existence infiniment supérieure à celle de nos grands parents. Cet au-delà matériel a de quoi me satisfaire, et cependant je me contenterais de m'en aller à l'âge du matelot de Taillebourg, arrivé à ce terme là sans les avantages hygiéniques et moraux de la science et de la république.

LA MORINERIE.

*
* *

Autres exemples de longévité, mais qui nous touchent moins :

Le passage d'un siècle à l'autre, dit le *Gaulois* du 4 janvier 1901, a mis en lumière quelques centenaires ; et il cite un vieillard qui a vu trois siècles. Benoit Sarre, est né à Saint-Marcelles-Chalon, près de Chalon sur Saône, le 28 janvier 1800 ; il a donc vu le jour dans le XVIII^e siècle, qui ne s'est terminé que le 31 décembre 1800 ; il a vécu tout le long du XIX^e siècle, et il vient

terrement duquel ont assisté Jean Bergeon¹, son fils, Pierre... Jean Brison-neaud, ses deux neveux, qui ont déclaré ne sçavoir signer, de ce enquis.

DE BRUXELLES, curé de Salles. »

La *Gazette de France* le vieillit alors de sept années.

de voir naître le xx^e. Il n'y a qu'à conseiller à M. Benoit Sarre de faire comme le nègre, de continuer...

Dans la ville de Nantes seulement, il y a deux centenaires : M^{lle} de Lisle, rue de l'Evêché, est née en 1797 ; M^{me} Godet, rue Voltaire, est née en août 1799. M^{me} veuve Romain, née à Rouen le 26 septembre 1800, a quarante-cinq enfants et petits-enfants. Elle porte gaillardement ses nombreuses années, lit sans lunettes et se livre encore à des travaux d'aiguille.

Il faut ajouter un nom à la liste des centenaires qui chevauchent gaillardement sur trois siècles.

A Bordeaux, M^{lle} Dumaine, habitant rue du Cerf-Volant, est entrée dans sa cent septième année le mois de septembre dernier, née le 14 septembre 1794. Sa santé est excellente.

Ajoutons qu'on pourra lire dans le *Courrier littéraire de l'ouest* (Pons, Noël Texier, 1880-1881, pages 321-328) une notice de M. L. Cyvadier (Marc Marchadier) sur un Charentais, Jean Vigier, de la commune d'Ebéon, qui vécut cent sept ans. Né en 1693, il goûta de deux siècles et en traversa un tout entier.

P.

II

TRAITEMENT DE L'HYDROPHOBIE... EN 1823

Je lis dans une correspondance de 1823 le fait suivant :

« Un loup enragé, venu de Beurlay, avait parcouru le canton de Saint-Porchaire et mordu plusieurs personnes ; cinq moururent victimes de la terrible maladie. Les gens qui avaient réussi à tuer l'animal gardèrent la tête et la peau qu'ils allèrent montrer au bourg de Saint-Porchaire pour gagner quelque argent.

» Le nommé Husson, ancien cavalier dans le 21^e régiment de chasseurs, se trouvait, ce jour-là, sur la place du bourg. Il eut l'imprudence de toucher cette tête, en ouvrit la gueule, mania le poil à plusieurs reprises et finit par se laver les mains en disant : « Cette bête commence à puer. »

» Peu de jours après, témoin de la mort affreuse des cinq victimes du loup enragé, Husson fut très affecté de cette catastrophe et en parlait souvent.

» Sept mois et plus s'étaient écoulés, lorsqu'il fut atteint à Saintes d'une fièvre violente, accompagné de délire et de fureur. Dans l'accès, il parlait sans cesse du loup enragé, de se laver les mains, et il en faisait tous les gestes. Quelques uns des médecins appelés auprès de ce malheureux avaient taxé de fièvre nerveuse maligne ce que les autres avaient appelé tout bonnement accès de rage. On l'avait même regardé comme fou, et, en conséquence, on l'avait renfermé à l'hôpital. Tout à coup, les premiers symptômes reparurent ; et enfin, malgré les bains, les saignées fréquentes, il fallut mettre la camisole de force à ce pauvre infortuné qui, étant très vigoureux et encore assez jeune, résista assez longtemps à la perte de tout le sang qu'on lui a tiré jusqu'à ce qu'il fût mort...

» Le malheureux avait été transporté à l'hôpital de Rochefort où il expira, le 10 novembre 1823. »

Il était temps pour l'humanité que Pasteur vint révéler sa merveilleuse découverte !

B.

III

UNE SAISIE DE CHEVAL EN 1621

Pierre de La Vilayne ne vit pas la fin de ses déboires à propos des chevaux. Nous avons vu dans le numéro de novembre 1900, t. xx, p. 417, ses contestations avec Denis Huon, maître des relais à Saintes, qui lui avait fourni une rosse au lieu d'un cheval. Il y a un autre épisode à propos encore d'un cheval qui, cette fois, était un jument. Lisons cet acte de Berthauld, notaire à Saintes :

« Aujourdhuy 4^e de may 1621, après midy, pardevant le notaire a esté présant Charles de La Vilayne, marchant de la ville de Brouage, lequel a dict et déclaré que, le 22^e du présant, il auroit esté constitué prisonnier par Taboys, sergent royal, ès prisons royales de la présente ville, à la requeste de noble homme Jehan Richard, sieur de Roumefort, à faulte du payement de quelque somme de denyers, et oultre auroit esté prins par ledict Thaboys par forme de saysie une cavalle de poil bay, arnachée de selle, bride et licol, et d'icelle assigné la vante à jeudy prochain, heure de marché, prétendant icelle appartenir audict de La Vilayne, laquelle a depuis ledict temps demeuré au logis où pend pour enseigne l'image Saint-Christophle au faux-bourg Saint-Pallais lès Xaintes, où ledict Taboys l'a délaissée en dépost. A ceste cause, ledict de La Vilayne a déclaré que ladicte cavalle ne luy appartient, ains au nommé René Martin, laboureur à bœufs, du lieu du Pont de La Roche près Saint-Jehan d'Angély, qui luy avoist presté pour venir en la présente ville avecq promesse de la luy restituer à son retour, et... n'y avoir lieu d'icelle vendre pour les debtes dudict de La Vilayne, qu'elle doit estre délivrée par ledict Taboys pour la faire tenir audict Martin à qui elle appartient; protestant à faulte de la délivrance de ladicte cavalle tant contre ledict Taboys que Richard à la requeste duquel elle se treuve saisié, de tous les despans, dhommages et intérestz dudict Martin, tant souffertz que à souffrir de la déperition de ladicte cavalle... (*passages effacés par la moisissure*) de la despance d'icelle, et d'icelle déperition ledict de La Vilayne a requis et demandé acte... pour le faire signifier ausdictz Richard et... apartiendra et... Fait à Xaintes, au tablier dudict notaire, en présence de... Pierre Gautreau et Pierre Rataud, demeurantz audict Xaintes; et ledict Rataud a desclaré ne savoir signer.

« P. GAUTRAU. DELAVILLAYNE. BERTAUD. BERTAUD, notaire royal à Xaintes. »

IV

UNE VIEILLE CHANSON EN COQ-A-L'ÂNE EN PATOIS SAINTONGEAIS

Les recherches sur le patois de chaque province sont aujourd'hui presque universelles.

Le vieux langage de nos pères est partout très en vogue ; de là cette résurrection de nos chansons populaires. En Saintonge aussi on les remet en honneur, ou du moins on fait revivre le patois des campagnes en publiant une foule de nouvelles, poésies, contes et légendes dans des almanachs et journaux spéciaux : feu *Le plaisir des Chérentes*, à Saintes, mensuel ; *La gazette charrentaise*, surtout *Le ventre rouge*, bi-mensuel. Malheureusement, on ne s'entend guère sur la manière d'orthographier ce patois qui n'est, au fond, que le vieux français estropié et corrompu. On n'a pas encore adopté des règles fixes pour figurer et saisir la prononciation exacte. Aussi est-il très difficile à la lecture, de comprendre la signification d'une foule de termes mal écrits ; il semble même que l'on s'efforce à compliquer cette façon de traduire les sons et intonations de l'idiome local.

Voici une vieille chanson, en *coq-à-l'âne*, datant d'au moins deux siècles ; on la chantait aux petits enfants pour les amuser et aussi pour les endormir. D'une naïveté bien puérile, elle ne signifie absolument rien, mais elle a le mérite d'être parfaitement authentique. Transcrite il y a déjà plus de 120 ans, elle était alors chantée par des vieillards qui eux-mêmes la tenaient de leurs grands-parents. On voit que la manière d'écrire les mots était fort simple et, par conséquent, de lecture facile. Quel en était l'air ? nous l'ignorons. Était-ce pour danser le *bal*, la *courante* ou les *rondes* ? Était-ce la mélodie lente et monotone du laboureur qui interpelle une vache de son troupeau : *Allons, allons, ma brunette*, en la conduisant aux champs, ou bien enfin tout bonnement, comme nous le disions tout à l'heure, pour endormir les petits enfants ? Celui qui la recueillait dans ses souvenirs, il y a plus d'un siècle, avait conservé la mémoire de ces *coq-à-l'âne* que lui chantaient, dit-il, les vieilles paysannes des environs de Dompierre et d'Orlac ; c'est donc à titre de curiosité que nous l'envoyons à la *Revue de Saintonge*, qui ne refuse aucun document relatif à nos anciennes coutumes, à tout ce qui touche à un passé dont bientôt on n'aura plus assurément aucune souvenance.

D'in grand matin j'my seus levé
Per aller à la foire (*bis*).
Je creyîis de brider mon chevan
Ne bridis qu'ine mouche. Eh Ah !

Refrain

Allons, ma Brunette.
Allons, allons, ma Brunette.

J'creyîis de brider mon chevan,
Ne bridis qu'ine mouche (*bis*) ;
J'creyîis de monter dessus,
J'montis sur ine fourche. Eh ! Ah !
Allons, ma Brunette, etc.

J'creyîis de monter dessus,
J'montis sur ine fourche (*bis*) ;
J'creyîis d'ly bailler dau foin,
Je ly baillis des étonpes. Eh ! Ah !
Allons, ma Brunette, etc.

J'éréyis d'ly bailler dau foin,
Je ly baillis des étoupes (*bis*) ;
J'éréyis qu'a les mang'roit coum'pain,
Al me les filit toutes. Eh ! Ah !
Allons, ma Brunette, etc.

J'y tappis in cot d'aguillon,
O n'cheyit que des senelles (*bis*) ;
J'allis passer sur in boisson,
J'trouvis ine venelle. Eh ! Ah !
Allons, ma Brunette, etc.

J'éréyis qu'a les mang'roit coum'pain,
Al me les filit toutes (*bis*) ;
J'velis passer sous in poirier,
Qui n'chargeoit que des mesles. Eh ! Ah !
Allons, ma Brunette, etc.

J'allis passer sur in boisson,
J'trouvis ine venelle (*bis*) ;
J'velis entrer dans nout'maison,
J'chéyis dans ine écuelle. Eh ! Ah !
Allons, ma Brunette, etc.

J'velis passer sous in poirier
Qui n'chargeoit que des mesles (*bis*) ;
J'y tappis in cot d'aguillon,
O n'cheyit que des senelles. Eh ! Ah !
Allons, ma Brunette, etc.

J'velis entrer dans nout'maison,
J'chéyis dans ine écuelle (*bis*),
Et je montis en nout'pianché ;
J'vis nout'cane qui tamizoit. Eh ! Ah !
Allons, ma Brunette, etc.

Et je montis en nout'pianché,
J'vis nout'cane qui tamizoit (*bis*),
Et mon cheun et mon chat Finet
Qui s'étranglant de rire. Eh ! Ah !
*Allons, ma Brunette,
Allons, allons, ma Brunette.*

V

CALVIN EN SAINTONGE-ANGOUMOIS (1)

Jean Calvin a demeuré en Saintonge avant son départ pour l'étranger. Combien a duré ce séjour ? Quels en ont été les événements ? Quelle conclusion en peut-on tirer ?

C'est ce que nous avons voulu étudier et ce que nous exposerons ici.

Notre but serait certainement atteint, dépassé même, si cette note pouvait donner lieu à des recherches sérieuses, faites sur place par des esprits autorisés, recherches qui pourraient par exemple porter sur l'entourage de Calvin pendant son séjour en Saintonge et qui viendraient très heureusement compléter cette étude très imparfaite. Nous allons dire : éclairer cette période de la biographie de Calvin. S'il en est une en effet qui ait été l'objet de controverses et de discussions, c'est bien celle qui s'étend entre la fuite de Paris et le départ pour Bâle, précisément celle qui correspond aux pérégrinations à travers la France, au voyage en Saintonge.

Nous tenons à reconnaître ici que le très récent et très beau travail de M. Doumergue sur Calvin nous a été d'un précieux secours par sa minutieuse et remarquable documentation (2).

(1) C'est une abréviation. L'expression plus exacte serait « diocèse de Saintes » ; car presque toutes les paroisses dont il est ici question étaient dans cette partie de l'Angoumois, appartenant au diocèse de Saintes.

(2) E. Doumergue, *Jean Calvin. Les hommes et les choses de son temps*, tome 1 : *Jeunesse de Calvin*. A Lausanne, chez Georges Bridel, 1899.

On y trouve en outre une série de plans et dessins très intéressants sur notre sujet.

*
* *

Né à Noyon le 10 juillet 1509, Jean Calvin, ou plus exactement Cauvin ou Chauvin, après une enfance studieuse, partit en 1523 pour Paris où il étudia, au collège de la Marche, sous la direction éclairée de Mathurin Cordier, puis à Montaigu de fort sévère mémoire. Après avoir appris le droit, d'abord à Orléans sous le maître Pierre Taisan de l'Estoile, puis à Bourges sous Alciat (1528-1531), Jean Calvin regagna Paris pour y publier son premier ouvrage, le commentaire du *De clementia*.

C'est le moment où s'achève son évolution religieuse, sans doute celui de sa conversion définitive. Cette conversion a été le sujet de longues discussions. Nous nous contenterons de donner ici l'opinion de M. Doumergue, qui nous paraît le plus vraisemblable : Il est complètement impossible que l'auteur du discours de Cop n'ait été déjà converti. Comment et quand cette conversion s'est-elle opérée ? Elle n'a pas été subite, mais graduelle et en quelque sorte méthodique. Ce n'est pas le résultat d'une crise, mais d'influences combinées : les très vifs démêlés de la famille de Calvin avec le clergé de Noyon, qui se terminèrent par l'excommunication du père et son enterrement sous les fourches patibulaires, durent exercer sur l'esprit de Jean une très grande influence, à laquelle devaient venir se joindre celles de son séjour à l'université et de ses fréquentations à Paris.

Les faits viennent à l'appui de cette thèse. Son ami, Nicolas Cop, recteur de l'université de Paris, devait prononcer le discours de rentrée des quatre facultés. Il chargea Calvin de le composer. L'occasion était belle pour le futur réformateur d'exposer ses nouvelles croyances. Il fit une longue apologie de la philosophie chrétienne pour l'opposer en termes violents à la philosophie scolastique d'alors. Il y eut ce jour-là grand scandale en Sorbonne ; c'était la toussaint de 1533.

Cop, l'auteur présumé du discours, dut s'enfuir précipitamment à Bâle ; quant à Calvin, peu rassuré, il s'échappa de sa chambre du collège Fortet en s'aidant des draps de son lit en guise de corde, au dire des contemporains.

Il prit la route de Noyon ; puis, grâce à la protection de la reine Marguerite, il revint à Paris. Ce fut pour quelques jours seulement. Le séjour de la capitale ne lui paraissant plus suffisamment sûr, sollicité d'autre part par son ami Louis du Tillet, curé de Claix, chanoine d'Angoulême, Calvin se mit en route pour la Saintonge.

Fils d'un vice-président à la chambre des comptes de Paris, Louis du Tillet aurait étudié à Sainte-Barbe au temps où Calvin était à Montaigu. C'est alors que serait née entre les deux jeunes hommes cette solide amitié. Sous le nom de Charles d'Espeville,

Jean s'installa à Angoulême dans la maison de son ancien compagnon d'études, située au coin des rues de Genève et du Chapeau-Rouge actuelles. (La rue de Genève, autrefois la « rue allant de l'église Saint-Paul à la halle du Palet », archives d'Angoulême. E 1257, E 990. La rue du Chapeau-Rouge, anciennes rue des Ecorcheurs et rue du Chat. Archives, E 1171.)

D'après M. Doumergue, Calvin aurait habité tantôt la maison d'Angoulême, tantôt la cure de Claix, retraite plus calme. « Cette vieille bâtisse, aux fenêtres en ogive, qu'un couloir souterrain, aujourd'hui muré, reliait à l'église. » Eglise et bâtisse existent encore. (Doumergue, page 370).

Cette maison fut pour lui un asile de paix et de travail ; Calvin y trouva un ami sincère et dévoué, une parfaite sécurité, tous les livres dont il pouvait avoir besoin. Florimond de Rœmond, un historien des origines de la réforme, nous parle en effet de cette maison de du Tillet « avec sa longue galerie, meublée lors de trois à quatre mille volumes de livres, tant manuscrits qu'autres ». (*Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, p. 885). Calvin devait en profiter largement. C'est alors que commence une période de labeur acharné dont nous retrouvons l'écho dans cette lettre adressée par Calvin à François Daniel, un ami connu à Orléans au temps des études de droit. La lettre est de mars 1534 : « La seule chose qui puisse t'intéresser pour le moment, c'est que je me porte bien et que, selon ma paresse que tu connais, j'avance dans mes études. Et certainement la bonté de mon protecteur, si grande qu'elle s'adresse, je le comprends bien, aux lettres et non à ma personne, exciterait la mollesse de l'homme le plus inerte... » (Herminjard, III, p. 158, *Correspondance des réformateurs français*). Sur cette prétendue paresse, un passage de Florimond de Rœmond vient nous édifier : « Souvent il passait les nuits entières et les jours sans manger. » (Fl. de Rœmond, p. 884).

« J'avance dans mes études, » dit Calvin à Daniel ; mais quelles études ? Ah ! voici qui devient tout à fait intéressant. Calvin, nous disent ses historiens, partageait son temps entre l'étude de la théologie et celle du grec où il excellait, comme semble l'indiquer le sobriquet dont l'avaient affublé les paysans de la contrée, qui l'appelaient « le Grec de Claix ».

Il était entouré d'un petit groupe d'amis fidèles et enthousiastes : Du Tillet, son « patron » ; Antoine Chaillou, prieur de Boutteville, le futur « pape des luthériens » ; l'abbé de Bassac, le sieur de Torsac-La Place. C'est à Girac, dans une maison de campagne de du Tillet (d'autres disent d'Antoine Chaillou), aux environs d'Angoulême, que se réunissait le petit groupe.

Là, dans le calme et la solitude on discutait pour « trouver la vérité » (Fl. de Rœmond, p. 889) ; Calvin entretenait ses amis ; entre temps, du Tillet le priait de « coucher par écrit quelques formulaires de sermons et remontrances chrestiennes, lesquels il faisait réciter au prône par certains curez en ces quartiers-là (Saint-Pierre d'Angoulême), afin de donner au peuple

quelque goust de la vraye et pure cognaissance de son salut en Jésus-Christ. » (Recueil des *Opera*, xxi, p. 57) (1). Détail qui ne manque pas d'une certaine saveur : après le discours de Cop, voici les sermons des curés de Saint-Pierre forgés par Calvin, les principes de la réforme exposés par des vicaires catholiques dans l'église catholique d'Angoulême ?

Mais c'était surtout à la théologie que Calvin consacrait ses veilles, puisant aux livres de du Tillet. A quoi travaillait-il donc avec tant d'ardeur ? D'abord à la confection d'un ouvrage de philosophie et de morale : la *Psychopannychia*, qui parut seulement en 1542 ; ensuite et surtout à la réunion des matériaux qui devaient constituer plus tard sa fameuse *Institution chrestienne*. Florimond de Rœmond est assez explicite à cet endroit : « Angoulesme fut la forge où ce nouveau Vulcain bastit sur l'enclume les estranges opinions qu'il a depuis publiées ; car c'est là qu'il ourdit premièrement, pour surprendre la chrétienté, la toile de son *Institution* qu'on peut appeler l'Alcoran ou le Talmud de l'hérésie. » (Flor. de Rœmond, p. 883).

Entre temps, et comme pour se délasser de ses travaux, tout en poussant sa propagande réformatrice, Calvin visitait ses amis de Saintonge ; c'est ainsi que nous le voyons aller à Saint-Saturnin ; la tradition voudrait même qu'il y eût été curé (voir *Histoire de l'Angoumois*, par Desbrandes, ex-maire d'Angoulême, tome III, p. 240) ; au château de Chaillou (qui existe encore à côté de Saint-Saturnin, près d'Hiersac), chez son ami le prieur de Boutteville ; et encore au château de La Roche-Coral, bien que ceci paraisse plus légendaire. Le château a disparu, mais l'on montre encore à 10 kilomètres environ d'Angoulême les grottes avec la chaire et la chambre de Calvin ; de même qu'à Saint-Saturnin il y eut pendant longtemps (peut-être encore maintenant) une pièce de terre appelée la Calvine (2). Vestiges assez faibles, il est vrai, du passage de Calvin sur la terre de Saintonge, mais qu'il ne nous a pas paru inutile de relever.

Avec le temps, les destinées de Calvin suivaient leur cours. Le moment arriva de quitter notre province, bientôt après la France.

Calvin prit congé de son hôte du Tillet pour rentrer à Noyon ; on était au mois de mars de 1534 ; il était resté en Saintonge cinq mois environ : l'hypothèse d'un séjour de cinq ans, émise par Fl. de Rœmond et d'autres auteurs après lui, doit donc être complètement rejetée. Avant de rentrer à Noyon, il voulut aller saluer à Nérac, ville d'Aquitaine, Le Fèvre d'Étaples, le patriarche des réformés français. De Nérac, il fut à Poitiers où il se gagna quelques fervents propagateurs. En mai Calvin est de retour à Noyon.

Peu après, il revient à Paris, pour s'entendre avec ses amis et

(1) *Joannis Calvini opera quæ supersunt omnia* ou *Corpus reformatorum*, par G. Baum. E. Cunitz. E. Reuss.

(2) *Géographie de la Charente* de A. Joanne, cité par Doumergue, p. 374.

ses disciples. Le moment était venu des graves résolutions ; les réformés étaient traqués chaque jour davantage. Calvin et quelques autres étaient signalés comme suspects. Voyant le « posvre état du royaume de France », il partit en hâte et prit le chemin de Bâle, accompagné de son fidèle du Tillet qui l'avait rejoint et voyagea avec lui sous le nom de Haulmont. L'hôte de l'Angoumois était devenu le compagnon d'exil.

Une fois en sûreté, Calvin put reprendre ses chères études un moment délaissées, et, en août 1535, son *Institution chrestienne* était sur pied.

Parmi les questions qu'a fait naître le passage de Calvin en Saintonge, deux sont particulièrement intéressantes.

La première : Calvin rencontra-t-il Rabelais ? Il est difficile de l'affirmer ; on peut néanmoins présumer cette rencontre, si on se rappelle que Rabelais était en relations suivies avec du Tillet qu'il allait voir dans le même temps que Calvin était son hôte. Que la rencontre ait eu lieu ou non, les deux hommes ne durent jamais sympathiser beaucoup, et si Calvin put croire un instant qu'il avait trouvé en Rabelais un disciple, un passage des « Scandales » (*Opera*, VIII, p. 45) prouve qu'il ne tarda pas à le renier, ce que Rabelais lui rendit d'ailleurs au centuple : on connaît le passage de *Pantagruel* où Rabelais parle des « démoniacs Calvins, imposteurs de Genève ».

L'*Institution chrestienne* a-t-elle eu en Saintonge une première édition latine ou française ? La 2^e question a été l'objet de controverses passionnées. Voici la réponse qui paraît le plus vraisemblable et qui est d'ailleurs confirmée par les plus récents travaux. C'est à Bâle que Calvin a fait paraître, vers mars 1536, la première édition de son *Institution chrestienne*. Le livre, « breve enchiridion », comme il l'appelle, était en latin, ce qu'on peut déduire des propres paroles de Calvin dans l'argument de sa deuxième édition, française celle-ci, parue en 1541 : « A ceste fin, j'ay composé ce présent livre et premièrement l'ay mis en latin, puis après l'ay aussi translaté en nostre langue. »

Le témoignage de Bèze est conforme à ces paroles.

L'*Institution chrestienne* n'a donc pas été publiée pour la première fois en France ; mais, ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle y a été tout entière composée et en partie écrite. Ce n'est pas en effet dans les six mois de son séjour à Bâle que Calvin aurait pu composer un ouvrage de cette importance ni même le rédiger en entier. Il l'y a surtout publié, c'est ce que nous dit de Bèze en employant le mot : *edere* (1). L'*Institution chrestienne* a donc été composée avant l'exil de France ; elle n'a pu l'être que dans la période, la plus tranquille à coup sûr de la vie religieuse de Calvin, qui s'étend de novembre 1533 à mai 1534, celle du séjour en Saintonge, celle où Calvin a achevé son évo-

(1) Bèze, *Vie de Calvin*, 2^e édition, *Opera*, XXI, p. 125.

lution religieuse, définitivement fixé ses doctrines, en même temps qu'il rassemblait les matériaux de son œuvre.

Et ne pourrions-nous pas voir dans ce passage de Calvin en Saintonge une nouvelle cause du développement du protestantisme dans nos contrées ? (1).

Cause et effet tout à la fois ; car, si Calvin choisit la Saintonge comme lieu de refuge, c'est bien parce qu'il savait y trouver un foyer de réforme où il était sûr de ne pas être inquiété. D'autre part, il n'est pas possible, croyons-nous, qu'un homme d'une aussi grande puissance de raisonnement, surtout d'une telle violence dans la lutte et d'une aussi grande ardeur dans la propagande, ait pu séjourner six mois en Saintonge sans avoir répandu le plus loin possible ses doctrines et avoir essayé de les faire triompher. De son entourage si enthousiaste, son influence a dû forcément s'étendre aux populations avoisinantes.

JOS. BEINEIX.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 726. — *L'Histoire de la ville des Andelys*, par Brossard de Ruville (1863), rapporte (page 310) au sujet des découvertes faites dans la vallée du Gambon, en construisant la route des Andelys à Rouen, les faits suivants : « Onze monnaies gauloises en argent, de petit module, ont été découvertes ; cinq ont été frappées au nom de *Togirix*, le célèbre chef gaulois ; deux au nom de *Q. Doci-Santon*, c'est-à-dire Quintux Docirix et les Santons, peuples d'Aquitaine ; deux au nom de *Santon-Arivos*, autrement les Santons et Arivos, chef inconnu ; deux au nom de *Andecon* et de *Décomb*, pour Andecombos, les Andecaves, depuis les Angevins. » Ces monnaies font partie du musée des antiques de la ville de Rouen. Possède-t-on une liste des chefs des Santons ?

F.

N° 727. — *Le rochelais Rousseau La Trempine et la vieille Nanette*.

Le *Ventre rouge* du 1^{er} janvier contient une *Lette druvarte*, signée *Rousseau-la-Trempine* (*Trompine*, par erreur), datée de Sainte-Foy la Grande (11 décembre), dans laquelle l'auteur (M. Onésyme

(1) On trouvera dans la belle étude sur la vie et les travaux de Bernard Palissy, à propos de Palissy huguenot, des pages très intéressantes sur les causes et les origines de la Réforme en Saintonge et dans l'île d'Oleron et sur son développement après le passage de Calvin (1540-1560). — *Bernard Palissy. Etude sur sa vie et ses travaux*, par Louis Audiat, couronnée par l'Académie française. Paris, Didier, 1868, in-18. (Chap. VIII, IX, X.)

Reclus, en apportant sa collaboration au vaillant petit organe saintongeais, dit : « Autant que possible, je désire n'être jamais nommé. J'ai une horreur presque malade pour la personnalité, la réclame, le tantam, même quand la cause est honorable. Au cas où vous penseriez devoir « m'émolér », attribuez-moi un pseudonyme quelconque, saintongeais, s'entend : *Rousseau-la-Trem-pine*, si vous voulez, en souvenir d'un vieux Rochelais de La Roche-Chalais, aux faits et dits mémorables, dont je regrette infiniment de n'avoir pas recueilli les contes, devis, facéties, vieilles chansons, proverbes, sagesses (et calembredaines), ainsi que les antiquités qui tombaient de la bouche de la vieille *Nanelle*. » Y aurait-il, parmi les lecteurs de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, quelqu'un qui pût donner de plus amples détails sur les deux personnages évoqués par M. Onésyme Reclus ?

MARCEL PELLISSON.

N° 728. — Dans son ouvrage récemment publié, *Les religieuses de Notre-Dame à Bordeaux pendant la période révolutionnaire* (Bordeaux, Férét et fils, 1900), M. l'abbé Henri Lelièvre, archiviste-adjoint du diocèse de Bordeaux, parle, p. 126, d'une sœur converse nommée Anne Gueffier, originaire de *Semozac*. L'auteur a éprouvé un certain embarras au sujet de la transcription de ce nom géographique qui se présente dans les documents originaux sous les formes *Semozac*, *Semozat*, *Semonzac* et *Semonzat*. Ne s'agirait-il pas là de Gemozac dont il a pu confondre le G majuscule initial mal formé avec la lettre capitale S, d'autant plus qu'on prononce encore en saintongeais *Gemonzac* et *Gemonzat* (comme cela a été dit précédemment dans la *Revue* ? Pour être fixé à l'égard du lieu d'origine de ladite Anne Gueffier, il importerait de savoir s'il existe ou s'il a existé à Gemozac une famille de ce nom. Je fais appel aux lecteurs de la *Revue*.

MARCEL PELLISSON.

N° 729. — J'extrait d'une lettre du 10 décembre 1827 ce passage :

« Ton frère Jules m'a apporté aujourd'hui une agrafe en bronze et une espèce de fibule trouvées à Ars dans un tombeau où étaient un squelette de femme vraisemblablement, car à côté d'elle était le corps d'un très jeune enfant, et une urne en terre. Les ouvriers, persuadés qu'il pouvait s'y trouver de l'or, avaient rompu et l'urne et la tombe en pierre recouverte d'une dalle. » Il serait intéressant de retrouver l'emplacement de cet ancien tombeau. Quelqu'un aurait-il quelques renseignements ?

A. DE B.

II. — RÉPONSES

N° 61 : t. I, 268, 311, 391 ; II, 38, 84, 132, 179 ; III, 164 ; VI, 49,

395 ; VII, 73, 195 ; XIX, 44, 136. — *Noms de lieux et d'hommes pendant la révolution.*

Le conseil municipal de Paris ayant supprimé la subvention accordée depuis quelques années à la société d'histoire de la révolution, cette société proteste, énumérant ses travaux achevés, en promettant d'autres, parmi lesquels « une liste complète des noms infligés aux communes françaises pendant la terreur. » La *Revue* s'est occupée à plusieurs reprises de ce sujet et a trouvé des changements singuliers et pour les noms de lieux et pour les noms de rues. Le *Gaulois* du 2 février 1901, sous le titre *Baptêmes rouges*, cite un certain nombre de changements, « quelques bons spécimens de cet extraordinaire débordement de bêtise humaine » :

Bourg la Reine, c'est *Bourg-Egalité* ; Vaugirard, *Commune de Jean-Jacques* ; Saint-Denis, *Franciade* ; Saint-Ouen, *Abolition* ; Mont-Martre. *Mont-Marat* ; Saint-Cloud, *Pont la Montagne* ; Boissy-Saint-Léger, *Bourg la Montagne* ; Corbeil, *Corbeilla Montagne* ; le Havre de Grâce, *Le Havre de Marat* ; Saint-Malo, *Port Malo* ; Saint-Lo, *Le rocher de la Liberté* ; Rocroy, *Roc-Libre* ; Dunkerque, *Dunes-libres* ; Quimper-Corentin, *Montagne sur Odet* ; Saint-Geldas de Ruys, dans le Morbihan, *Commune d'Abailard*, parce que jadis Abailard avait voulu réformer les moines de Ruys ; Toulon, *Port de la Montagne*, etc. ; de même, les rues : la Chaussée-d'Antin, *Mont-Blanc* ; place Vendôme, place des *Piques* ; Francs-Bourgeois, *Francs-Citoyens* ; quai des Théatins, *quai Voltaire*, qui est resté ; palais Bourbon, *Maison de la Révolution*, elle l'est toujours ; Notre-Dame, *le temple de la Raison* ; Saint-Roch, *temple du génie*, etc. Pour la Charente-Inférieure, le journal rappelle que les représentants du peuple en mission, Lequinio et Laignelot, traduisant île d'Oleron par *île des Larrons*, la changèrent en *île de la Liberté* ; Soubise en *Régénération*.

Nous avons cité quelques uns des changements ou des appellations les plus grotesques : des filles qui se dénomment *Prairie*, *Décadine*, *Corbeille d'Or*, *Lucrèce*, *Armoise*, *Radis* ; des hommes qui s'affublent de prénoms *Phocion*, *Sans-Culotte*, *Homère*, *Hercule*, *Minos*, *Rhadamante* ; ce Jean-François Roy qui, à Aunay, change son nom en *Mélèze le Ferme*, parce qu'il a « ennorreure tout ce qui pouver donné une idée de tiranie », y compris l'orthographe (VI, 396) ; ou ce gentilhomme Loubert, « habitant la cité de La Fraternité (Saint-Pierre), cité de la Liberté (île d'Oleron) » qui renonce « à la qualité qu'il avait ci-devant de noblesse et promet de ne jamais s'en servir dans aucune espèce d'action » (VII, 195) ; cet autre qui s'attribue le nom de *Chien* et donne spontanément à sa femme celui de *Cochon* (II, 87).

Voici quelques noms à ajouter à ceux que nous avons déjà mentionnés : Saint-Hilaire, près de Barbezieux, supprimant le Saint et conservant un peu du nom *Hilaire* est devenu *Lilot* ; Saint-Nazaire, près Soubise, a été remplacé par *Marat*, et Saint-

Augustin sur Mer s'appelle commune de *Laforêt* ; Corme-Royal avait déjà été métamorphosé en Corme-Laforêt.

N° 704 : t. xx, p. 371, 437 ; xxi, 51. — *Passage à Saintes de Joseph Bonaparte (1815), de Napoléon I^{er} (1808), de la duchesse d'Angoulême (1823).*

Dans le récit de l'émeute à Saintes que provoqua le passage du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, il est question de la préfecture de Saintes, anachronisme dans la bouche du comte de Las Cases, qui ne se souvenait plus que le siège de la préfecture avait été transféré à La Rochelle, ou bien qui se servait peut-être de l'expression des Saintais qui ne s'étaient pas encore habitués à ce changement. Pure vétille ! Mais une note nomme le sous-préfet d'alors Angelier (1810 et 2 août 1815). C'est ainsi que le désigne l'*Annuaire de la Charente-Inférieure* dans la liste des sous-préfets. Or, l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. xi, 1^{re} partie, page 32 (1839), à l'article *Filleau de Saint-Hilaire* (Edme-Jean-Hilaire), après quelques lignes de biographie (né à Saint-Valéry sur Somme en 1779, élève du collège de La Rochelle, appelé en 1806 à diriger les bureaux de la Charente-Inférieure, nommé successivement conseiller de préfecture et secrétaire général de ce même département), raconte ceci :

« Nommé dans les cent jours sous-préfet à Saintes, M. Filleau de Saint-Hilaire sut se concilier l'estime et la confiance de ses administrés. La fermentation des esprits était alors extrême dans les campagnes qui menaçaient la ville de Saintes d'une irruption que le sous-préfet alla arrêter sur les lieux mêmes, mais non sans courir des dangers personnels, dont, en l'absence de toute force armée, son sang-froid et son courage le préservèrent. Ce fut encore à sa fermeté et à l'influence qu'il exerça sur ses administrés qu'après les désastres de la seconde abdication Joseph Napoléon dut son salut. Ce prince se rendait à Rochefort, sous un déguisement, pour aller rejoindre l'empereur et traversait la ville de Saintes où se tenait ce jour-là même une foire qui y avait attiré des campagnes environnantes un très grand nombre de personnes. Joseph est reconnu, arrêté et forcé de dire son nom. Des vociférations menaçantes se font entendre. Les uns le retiennent prisonnier pendant que d'autres veulent s'emparer de ses bagages ; M. Filleau de Saint-Hilaire, puisant toute sa force dans le sentiment de son devoir et dans les circonstances mêmes, parvint à s'emparer du prince et le conduisit à l'hôtel de la sous-préfecture, où il fut entouré de tous les égards dus à son rang et à ses malheurs. Pendant vingt-quatre heures, la vaste cour de l'hôtel de la sous-préfecture fut remplie d'une foule dont les mauvaises dispositions rendaient fort chanceuses les tentatives de départ. Le sous-préfet offrit alors au prince de le faire partir la nuit sous un nouveau déguisement et de le faire accompagner de M^{me} de Saint-Hilaire, qui aurait été pour lui la plus sûre sauvegarde. Mais

le prince rejeta ce moyen comme pouvant compromettre M. de Saint-Hilaire et en adopta un autre, plus conforme d'ailleurs à l'élevation de caractère de ce fonctionnaire. En effet, M. de Saint-Hilaire fit annoncer publiquement que le départ du prince aurait lieu à midi. A cette heure précise, il accompagna Joseph Bonaparte jusqu'à sa voiture ; à sa voix, le passage devint libre sans qu'un seul cri se fit entendre... »

« M. le comte de Las-Cases, qui se rendait également à Rochefort pour partager le sort de Napoléon, avait été arrêté le même jour à Saintes et ne dut aussi qu'au zèle de M. de Saint-Hilaire la faculté de continuer sa route. Après le second retour des Bourbons, M. de Saint-Hilaire fut destitué et rentra pendant quelque temps dans la vie privée... »

Ces lignes ont été imprimées du vivant de l'auteur, qui n'est mort dans les environs de Loche qu'en 1847. M. Emile Garnault, dans la généalogie des Filleau (*Revue*, xx, 424), ne parle pas de ces fonctions de sous-préfet à Saintes; il le fait seulement « conseiller de préfecture en 1811 et nommé en cette qualité chevalier de la légion d'honneur le 23 septembre 1814; puis secrétaire général par ordonnance du 11 octobre 1815, fonctions qu'il occupa jusqu'au 16 février 1816. »

Voici d'après les sources officielles la carrière en Saintonge d'Edme-Jean Filleau Saint-Hilaire: né le 1^{er} juillet 1779 à Saint-Valery, arrondissement d'Abbeville (Somme), marié, deux enfants, précédemment étudiant, militaire, secrétaire de la sous-préfecture de Blaye, ex-négociant, chef de division de bureau de la préfecture de La Rochelle, il fut nommé conseiller de préfecture le 17 décembre 1810, à la place d'Eschasseriaux, démissionnaire, et installé le 27. Le 12 août 1815, il fut nommé secrétaire général de la préfecture à La Rochelle et installé le 20, à la place de Roy, mis à la retraite.

Un frère de celui-ci, Jacques-Auguste Filleau, né à Oisemont, arrondissement d'Abbeville, le 25 juillet 1772, négociant, caissier de l'hôtel des monnaies à La Rochelle, membre du conseil général du département, juge suppléant du tribunal de commerce, fut nommé le 11 mars 1811 conseiller municipal à La Rochelle, installé le 6 avril, puis de nouveau conseiller municipal le 31 décembre 1814, etc. (Voir xx, 425).

Joseph-Jérôme-Hilaire Angellier, né le 3 janvier 1778 à Amboise, arrondissement de Tours, secrétaire général de préfecture, sous-préfet de La Rochelle, avait été nommé le 11 janvier 1811 sous-préfet de Saintes, où le 3 avril il épousa Marie-Adèle Lys, fille de Marie-Anne Garesché. Il le fut de nouveau le 2 août 1815 et installé le 15.

Peut-être pendant les cent jours où l'on ne trouve pas de sous-préfet officiel, pas même Angellier qui avait dû être destitué, puisqu'il redevint sous-préfet en août 1815 jusqu'au 12 février 1816 où il fut remplacé par Edouard Loquet de Blossac, l'intérim aura été fait, à titre de conseiller de préfecture délégué, par Filleau Saint-Hilaire, sans nomination officielle. Qu'il est

difficile de savoir la vérité, même sur des faits récents presque contemporains. A.

* *

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, t. xx, p. 439, n° du premier novembre 1900, à propos du passage en Saintonge de Joseph Bonaparte, s'exprime ainsi : « Dans le trajet de Rochefort à Royan, le roi Joseph, avec sa suite, s'arrêta, pour y passer la nuit, au domaine du Grand-Logis, commune des Mathes, appartenant à M. La Touche, de Rochefort, etc. »

Or, dans les *Mémoires* du roi Joseph, t. x, p. 231, je lis :

« Le lendemain de cette visite à l'île d'Aix, Joseph quitta Rochefort et se retira dans une maison de campagne qui appartenait à M. Pelletreau, à quelques lieues de Royan, accompagné seulement de deux personnes dévouées (MM. Ungaja et Mailard), laissant à Rochefort son secrétaire interprète, M. Carret, pour l'instruire du parti que prendrait l'empereur et des nouvelles de Paris. »

Le Grand-Logis de Monplaisir fut vendu le 15 juillet 1817 à Jean-Louis Robin, par François Pelletreau négociant à Rochefort, et Jean-André Pelletreau, négociant à Bordeaux.

Le Grand-Logis de Monplaisir avait été la propriété des sieurs Pelletreau par testament de Pierre Chaillé La Touche, époux de Marie-Madelaine Messié (testaments des 3 et 17 brumaire an XIV, enregistrés à La Tremblade les 12 novembre 1812 et 3 avril 1806).

Le 4 juillet 1815, la propriété du Grand-Logis ne pouvait pas appartenir à M. La Touche.

J'ai fait paraître, le 10 juin 1895, dans la *Nouvelle revue rétrospective*, différents renseignements au sujet du passage de l'empereur à Rochefort et du roi Joseph.

Dans la *Revue de la Saintonge* il est dit que le régisseur avait eu de la peine pour recevoir la nombreuse suite qui accompagnait le roi Joseph.

Dans les *Mémoires* du roi Joseph, cités plus haut, il n'est parlé que de deux personnes qui l'accompagnaient, et, dans la *Revue rétrospective*, une lettre cite le nom du régisseur, un ancien corsaire du nom de Follet, au service de M. Pelletreau et non de M. La Touche, mort depuis plusieurs années.

LÉON PELLETREAU.

— Comme suite au récit du passage à Saintes de l'empereur et de son frère Joseph, il ne sera pas sans intérêt de raconter le passage de la duchesse d'Angoulême à Saintes. Voici donc l'extrait d'une lettre écrite, le 16 septembre 1823, par le comte Pierre de Bremond d'Ars, comme les précédentes :

« Samedi dernier — 13 septembre — pendant que ta mère et ta tante étaient à la distribution des prix au couvent de Chavagnes où est ta nièce Elise, j'allai voir les préparatifs de la réception de la princesse à son passage à Saintes. J'ai été tout d'abord

frappé de la sotte et plate inscription de l'arc de triomphe élevé en son honneur, inscription où brillent trois solécismes (1). Je suis rentré pour rédiger des pétitions que plusieurs personnes comptent présenter à l'auguste visiteuse, entre autres M^{lles} de Beaumont, qui doivent se trouver demain soir à Rochefort, à l'entrée de M^{me} la duchesse d'Angoulême.

» Lundi, dès cinq heures du matin, je me rendis à la croisée de Saint-Eutrope, sur le chemin, pour retenir des chaises pour ta mère et toute la maison, de manière à voir l'arrivée du cortège.

» A onze heures, nous nous sommes rendus à nos places sur la chaussée (2), où le corps municipal et les cuirassiers sont bientôt après arrivés : la foule était nombreuse et attendait déjà avec impatience. Il était plus de deux heures et demie lorsqu'enfin parut la voiture de la duchesse.

» Les prières du maire (3) pour engager son altesse royale à entendre son compliment et celui de sa fille, qui, à la tête d'un groupe de dames et demoiselles, lui présentait des fleurs, ont été inutiles. La princesse a seulement ordonné d'aller au pas, de sorte que, pendant le trajet de la voiture, on a pu contempler sa figure.

» Elle a dit qu'elle ne pouvait s'arrêter, ajoutant cependant qu'elle acceptait les fleurs et les hommages de la ville, mais qu'elle refusait toutes les harangues.

» Il a donc fallu se taire, et la voiture est partie au bout de deux minutes qu'a duré le relaiement.

» Nous l'avons suivie depuis la croisée des chemins à Saint-Eutrope jusqu'à l'extrémité de la chaussée, parce que ta mère désirait voir le plus longtemps possible la fille de l'infortuné Louis XVI.

» Ce trajet, qui n'était pas sans danger, les chevaux nous serrant de près, ne l'a cependant pas trop fatiguée. Je lui donnais le bras, pour n'être pas séparés par la foule des curieux ; et, comme il fallait presser le pas, beaucoup de femmes dans leur précipitation, étaient sur le point de perdre leur chaussure » (4).

(1) Il aurait bien dû transcrire cette inscription avec ses « trois solécismes ».

(2) Aujourd'hui le cours National.

(3) Le maire de la ville de Saintes était alors M. Léon Boscal de Réals.

(4) Peut-être nos lecteurs — et surtout nos lectrices — ne comprendront-ils pas bien cette dernière phrase et se demanderont comment ces dames couraient risque de perdre leur chaussure en pressant trop le pas.

Mais il faut se reporter à la mode de cette époque. Les élégantes de 1823, lorsqu'elles se mettaient en toilette de bal ou de visites — comme l'étaient, ce jour-là, les dames et demoiselles de Saintes, au passage de la duchesse d'Angoulême — portaient des souliers sans talons, extrêmement découverts, et retenus seulement par deux rubans très minces et fort étroits, se croisant sur le pied. On n'a, d'ailleurs, qu'à regarder les gravures de mode du temps et comparer les mules, les escarpins et même les socques de nos aïeules avec les solides brodequins et les fines bottines en usage en 1901. Depuis près de quatre-vingts ans, l'art de la chaussure a fait des progrès indispensables pour

N° 718: t. xx, p. 433. — *La grande peur.*

Il est plus exact de dire : *la journée de la peur, l'année de la peur.* On voit dans le *Bulletin de la société archéologique du Périgord* (1897, p. 226) qu'en Agenais le bruit courut d'un massacre à La Roche-Chalais (Saintonge), le 31 juillet 1789. Or j'ai relevé dans les registres paroissiaux de Coutras ceci :

« Le 30 juillet 1789. Il y a eu épouvante dans tout ce pays, occasionnée par des bruits vagues, qui ont déterminé cependant M. Galleau (Galaup), juge de La Roche-Chalais, à écrire à nos officiers municipaux pour nous demander du secours, dans la crainte où l'on étoit à La Roche .. d'être attaqués par une troupe de brigands, que les uns portoient de six à dix mille, d'autres de vingt à trente mille... Sur cette lettre qu'on a reçu vers les quatre heures, un des officiers de police... s'est déterminé à faire sonner les cloches... Ce son a été imité et suivi dans toutes les paroisses et très loin dans le pays pendant la nuit... »

Puisque ce n'est que le lendemain 31 que le bruit courut à Tombebeuf, localité d'Agenais proche du Périgord, du massacre de 600 personnes à La Roche-Chalais, il est à supposer que les nouvelles arrivèrent par Coutras. La question se pose de savoir si c'est à La Roche que les faux bruits prirent naissance, ou si, plus probablement, c'est le 29 qu'ils furent mis en circulation plus au nord. Il serait bon, pour les localités qui en ont conservé le souvenir, de connaître de quel côté et à quelle date la *peur* est venue. Nous voici déjà sur une trajectoire : *La Roche-Chalais* (Saintonge), le 30, vers midi ; Coutras (Bordelais), prévenu par exprès à 4 heures ; les cloches sonnent partout ; la vallée de la Dordogne est avisée la nuit, et le 31 des bruits de massacres courent dans celle du Dropt (Agenais). — En 1898 *l'Intermédiaire des chercheurs* (II, 525, 720, 827) a traité cette très curieuse question.

SAINT-SAUD.

N° 720: t. xx, p. 434 ; xxi, 59, *L'Almanach curieux et historique de 1793.*

Un autre exemplaire de *l'Almanach curieux et historique* porte en faux-titre: *Le véritable almanach des dieux, historique*, et dans un cartouche sommé de la couronne royale la date assez singulière de **1793**. Sur le titre il y a « *vu l'imprimé.* A BORDEAUX, puis le comput, les mois, le grand potager, en tout 24 pages. Les foires vont de la page 25 à 34. Les feuilles 35 et 36, contenant *Foires principales de France*, se terminent par *Foires nouvelles qui se tiennent à Saint-Céré dans la vicomté*,

permettre aujourd'hui à nos femmes et nos filles de se livrer aux exercices de la chasse, du law-tennis et de la bicyclette.

Il est vrai cependant, que l'on pourrait opposer l'exemple de Perrette qui avait mis, pour être plus agile et courir au marché,

Cotillon simple et souliers plats.

etc. Le tout est imprimé sur papier de chandelle et avec des têtes de clous.

BIBLIOGRAPHIE

[ESCHASSERIAUX]. *Origines des voies ferrées de la Charente-Inférieure par un ancien conseiller général*. Niort, L. Clouzot, 1900, grand in-8°, 181 pages.

C'est un chapitre d'histoire en même temps qu'un recueil de documents que vient d'écrire M. le baron Eschasseriaux, et nul n'était plus capable que lui de faire ce livre. Depuis qu'il est entré au conseil général il n'a cessé de s'y occuper principalement de la viabilité. Il n'y a pas, je crois, dans la Charente-Inférieure, de Marans à Saint-Aigulin, de chemin rural, de chemin vicinal, de *routin* qu'il ne connaisse et qu'il n'ait parcouru. Jamais on ne le prend sans vert. Après les grands chemins, les grandes artères de communications, il nous devait de nous raconter les origines des chemins de fer qui sillonnent tout le territoire, passent dans chaque chef-lieu de canton et bientôt relieront chaque village, au besoin chaque groupe de maisons. On va vite en cela, même en tramway; et l'on oublie aussi promptement. Nos chemins de fer sont d'hier, et il faut les apprendre et les étudier comme les archéologues recherchent et découvrent les voies romaines. C'est un éminent service que M. Eschasseriaux nous rend. La meilleure condition pour écrire la guerre ou l'histoire, c'est, disait on, de l'avoir faite d'abord. Il occupe sa verte vieillesse à raconter le passé de ces lignes ferrées, qu'il avait tant à cœur de créer et où il a mis tant de son zèle et de son activité. Oui, il peut dire : *quorum pars magna fui*.

Il y a dans ce livre deux parties : des textes, des documents auxquels il faudra toujours avoir recours et qu'on ne trouve réunis que là, et un peu dans le fatras du pansu recueil des délibérations du conseil général; en second lieu, le récit qui donne la vie à ces pièces souvent rébarbatives. Et ce côté-là est édifiant. On y voit les intérêts généraux en lutte avec les profits particuliers. Chacun tire à soi la couverture. La voie devrait suivre ce parcours, parce qu'il est direct, parce qu'il est économique, parce qu'il favorise mieux le commerce; mais il passera là, parce que c'est mon canton et que mes électeurs me lâcheraient. Est-ce que l'affaire la plus importante n'est pas que je sois élu? L'auteur raconte à ce propos des faits singuliers tout le long de son volume. Rien n'est plus caractéristique que l'épisode du chemin de fer de Niort à Saintes par Saint-Jean d'Angély où celui de Pons à Royan et à La Tremblade. On y voit à nu les petites passions mesquines, les intrigues sourdes et les grosses ficelles : le conseil municipal de Saintes refusant à la ville d'être tête de ligne parce que le trajet nuirait à la compagnie des Charentes où plusieurs avaient des sommes engagées, ou profiterait à l'in-

fluence électorale de M. X... Toujours l'intérêt personnel. En ce sens, le livre de M. le baron Eschassériaux, outre qu'il est instructif, nous présente une excellente leçon de morale, qui, je le crains bien ne servira guère : il aura au moins mis les lecteurs en garde.

Eglise paroissiale de Saint-Jean d'Angély. Consécration et inauguration. Samedi 17 et dimanche 18 février 1900. Saint-Jean d'Angély, imp. Renoux, 1900, grand in-folio plano.

FILLEAU (J.-A.). *Les Filleau devant la postérité comme jurisconsultes, théologiens, historiens, littérateurs, savants, etc.* Rochefort, imp. de C. Thèze, 1900, in-8°, 16 pages.

Cette élégante plaquette a été provoquée par l'omission que, dans son beau drame *France .. d'abord*, a faite Henri de Bornier du nom de Filleau de La Chaise, parmi les historiens de saint Louis. M. Jacques-Auguste Filleau, commissaire général de la marine en retraite, a voulu venger l'écrivain d'un injuste oubli et il a rappelé quelques uns des Filleau qui se sont plus particulièrement distingués. Ce sont Nicolas Filleau, chevalier de Saint-Michel, doyen des docteurs régent en droit de l'université de Poitiers, né et mort à Poitiers (1600-1682); Nicolas Filleau de La Chaise né à Poitiers en 1630, mort à Paris en 1693, auteur entre autres d'une *Histoire de saint Louis* (1688), estimé de M^{me} de Sévigné; Filleau de Saint-Martin, † 1695, traducteur de *Don Quichotte*; Gilles Filleau des Billettes, né à Poitiers en 1631, † en 1720, tous indiqués par Beauchet-Filleau; enfin, l'auteur Jacques-Auguste, commandeur de la légion d'honneur (1879), commissaire général de la marine, membre du conseil de l'amirauté, conseiller d'état, etc., né le 12 mai 1821 à Montandre, où habite encore sa sœur Adeline. Voir pour plus de détails dans la *Revue* de novembre, t. xx, p. 424, l'article *Les Filleau* par M. Garnault qui n'a pas pu rattacher les Filleau de La Rochelle aux Filleau de Poitiers, ce que fera peut être M. Paul Beauchet-Filleau dans la nouvelle édition du *Dictionnaire des familles du Poitou*. M. Jacques-Auguste Filleau, fils de Joseph-Benjamin, est l'auteur d'un livre très savant, devenu classique en la matière : *Traité de l'engagement des équipages et des bâtiments de commerce*, dont la seconde édition a paru in-8° à Paris, chez Paul Dupont en 1862.

FRYSON (Louis). *Petits poèmes des champs et de la maison*. Paris, Plon, 1900, in-8°. Compte rendu par M. Gabriel Aubray dans le *Mois littéraire et pittoresque* de juillet et le *Moniteur de la Saintonge* du 1^{er}.

GARNAULT (Emile). *Le commerce rochelais au XVIII^e siècle d'après les documents composant les anciennes archives de la chambre de commerce de La Rochelle*. Cinquième partie : marine et co-

lonies (de 1763 à 1790), La Rochelle, imp. Martin ; Paris, Challamel, 1900, in-8°, vii-457 pages.

Après les quatre volumes précédemment consacrés à la période florissante et prospère du commerce rochelais au XVIII^e siècle, M. Garnault, poursuivant son intéressante étude, aborde, dans une cinquième et dernière partie, la période de déclin qui eut pour point de départ la guerre de sept ans.

La perte du Canada et de l'île Royale, la cession de la Louisiane à l'Espagne, l'épuisement du trésor public, l'incurie des ministres de Louis XV, la perte de Saint-Domingue et le blocus continental, telles furent les principales causes de la ruine des Rochelais et de leur commerce. Ils furent victimes des événements, plus forts que les hommes ; mais, s'ils succombèrent, ce ne fut pas du moins sans se défendre : le récit de leurs malheurs, fidèlement retracé par un de leurs descendants, ne laisse aucun doute à cet égard.

Après la guerre de sept ans, la situation des armateurs rochelais est fort précaire : sur cent navires prêtés au roi, deux ou trois seulement sont revenus au port ; la marine royale fait des difficultés pour payer ce qu'elle doit à raison des réquisitions de navires marchands et de fournitures de toutes sortes ; le gouvernement, ne pouvant faire face à ses engagements, suspend indéfiniment le paiement des lettres de change dues aux négociants qui ont approvisionné les colonies ; les produits de la Saintonge et de l'Aunis : leurs sels, leurs vins, leurs eaux-de-vie, les draperies du Poitou, ont perdu leur principal débouché, le Canada ; enfin, le commerce des pelleteries jusque là très florissant dans la vieille cité protestante, est anéanti. Les Rochelais ne se découragent pourtant pas, et, tout en transmettant au pouvoir central leurs justes doléances, ils redoublent d'efforts dans les colonies restant encore à la France.

Ils fournissent aux colons de Saint-Domingue, de la Martinique et de la Guadeloupe, les produits de la métropole et surtout les travailleurs noirs pris sur la côte d'Afrique. Ce commerce de la traite des nègres a été de tout temps leur trafic de prédilection, en raison des gros bénéfices qu'il procure ; aussi font-ils entendre d'énergiques protestations lorsque les ministres de Louis XV, au mépris du pacte colonial, accordent aux étrangers et en particulier aux Anglais, la permission d'entrer en relations d'affaires avec les habitants de nos colonies. Les protestations restent vaines et cette concurrence de l'interlope diminue de plus en plus les bénéfices de nos Rochelais déjà si éprouvés.

Aux Indes, aux îles de France et de Bourbon, dès que l'arrêt du conseil du 13 août 1769 a suspendu l'exercice du privilège exclusif de la compagnie des Indes, les armateurs de La Rochelle s'efforcent d'exploiter, les premiers, les richesses désormais ouvertes à tous ; et tandis que Bordeaux néglige cette navigation périlleuse et lointaine ; en 1774, les Rochelais montrent avec orgueil sept vaisseaux exclusivement occupés au commerce des Indes. Malheureusement l'obligation pour les armateurs de

ne faire le retour de leurs vaisseaux que dans le port de Lorient entrave le développement de cet important trafic, et la maison Admyrauld, qui armait à La Rochelle pour les îles de France et de Bourbon, finit par transporter le siège de ses opérations à Lorient (1775).

Entre temps, les négociants rochelais tournent leurs regards vers le nord et songent à disputer aux Hollandais, qui en avaient alors le monopole, la navigation dans la Baltique et le commerce avec la Russie. Ce projet fait l'objet d'un curieux mémoire de la chambre de commerce; mais la guerre de nouveau déclarée à l'Angleterre ne lui permet pas d'avoir de suite.

La proclamation de l'indépendance des Etats-Unis fait naître un instant, chez les Rochelais, de grandes espérances. Leur chambre de commerce, appuyée par celle de Niort, demande avec insistance que le privilège promis par le roi aux Etats-Unis, de leur accorder en France un ou plusieurs ports francs, soit appliqué à La Rochelle. La promesse du roi ne recevant pas d'exécution, on sollicite, à défaut de port franc, la modération des droits à l'entrée et à la sortie. Cette nouvelle demande n'a pas plus de succès que la première, et ce n'est que longtemps après, vers 1815, qu'un courant d'affaires important s'établit entre La Rochelle et les Etats-Unis.

L'insurrection de Saint-Domingue et la perte de cette colonie achevèrent la ruine du commerce rochelais. La plupart des armateurs y avaient des intérêts considérables. Dès qu'ils sentirent gronder l'orage, ils offrirent à l'assemblée nationale et au roi des navires pour le transport des troupes. Cette offre généreuse eût peut-être tout sauvé; mais les gouvernants avaient d'autres préoccupations plus graves et ils la négligèrent. « Périsseront les colonies plutôt qu'un principe, » avait dit Dupont à l'assemblée législative. Le principe causa la perte de Saint-Domingue et acheva la ruine de notre commerce maritime.

En résumé, les Rochelais montrèrent dans la mauvaise fortune les qualités qui avaient fait à une autre époque leur grandeur et leur opulence: l'esprit d'initiative, le courage, l'énergie, l'amour de l'indépendance et le goût des expéditions lointaines. Mais ces qualités ne pouvaient à elles seules conjurer les effets d'une politique néfaste et réparer les désastres engendrés par la guerre.

La prospérité des cités commerçantes et de leurs habitants est intimement liée à celle de l'état. La décadence commerciale suit de près la décadence politique; ce fut l'histoire de La Rochelle.

Il n'en était pas moins juste de sauver de l'oubli les noms de tous ceux qui à cette époque difficile s'efforcèrent de maintenir les débris de sa fortune: les armateurs Admirault, de Baussay, Bouscasse, Carayon, Chaudruc, Fleuriau, Garesché, Garnault, Goguet, Giraudeau, de Jarnac, Lanusse, Ranson, Rasteau, de Richemond, de Missy, Seignette, Suidre, Vivier, Beltrémieux, pour ne citer que les principaux.

Grâce à M. Garnault, leurs descendants pourront en connaissance de cause rendre un pieux hommage à leur mémoire et, suivant son expression, « trouver dans le récit de leurs entreprises des exemples à méditer et même à suivre. »

Les mémoires de la chambre de commerce, à l'aide desquels notre confrère a retracé l'histoire de cette dernière période du commerce rochelais au XVIII^e siècle, ne sont et ne pouvaient être que l'exposé des réclamations et des doléances des négociants de l'époque.

Ils ne témoignent pas seulement du zèle infatigable avec lequel cette compagnie défendait les intérêts particuliers dont elle avait la garde, ils dénotent une parfaite connaissance des questions économiques et des intérêts généraux du royaume souvent méconnus par les ministres d'alors.

Si quelques uns de ces mémoires, notamment ceux relatifs à la Louisiane, à la compagnie des Indes, à la traite des noirs, n'ont plus pour nous qu'un intérêt rétrospectif, d'autres au contraire nous offrent de précieux aperçus sur des questions encore à l'ordre du jour : régime économique applicable aux colonies, liens étroits de la marine marchande et de la marine de guerre, régime des pêcheries, ports francs, guerre de course, procédés coloniaux de l'Angleterre, cynisme et duplicité de sa politique, etc.

Il convient de remercier M. Garnault d'avoir remis au jour ces intéressants documents à l'heure où les questions maritimes et coloniales tiennent la première place dans nos préoccupations.

Souhaitons avec lui que l'éducation donnée à la jeunesse l'orienté à nouveau vers le commerce et les colonies et que les Rochelais en particulier, auxquels le bassin de La Pallice a rendu « les longs espoirs et les vastes pensées », retrouvent bientôt leur prospérité d'autrefois.

I.

— *Aperçu sur le régime fiscal appliqué en France depuis les temps les plus anciens jusqu'à 1791.* Paris, Challamel ; La Rochelle, imp. Martin, 1900, in-8°, 26 pages.

« Il m'a paru utile, dit la préface, de faire connaître sommairement quelle a été la politique fiscale de la France depuis les temps les plus anciens au moment où l'on s'occupe de réformer les contributions directes en cherchant à établir un nouvel impôt personnel sur le revenu qui, par le fait, n'est qu'une rénovation d'un système adopté précédemment et qui fut abandonné. »

G[ARNAUT] E[mile]. *Famille Filleau de La Rochelle.* La Rochelle, imp. Texier, 1900, in-8°, 8 p. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, n° de novembre).

GELINEAU (J.-B.), ancien médecin de la marine, *. *Traité des épilepsies*. Paris, J.-B. Baillière, 1901, in-8°, 952 pages.

C'est encore une pensée philanthropique qui a guidé la plume de M. le docteur Gelineau quand il a écrit ce copieux *Traité des épilepsies*. Après une longue vie de pratique médicale dans la marine et dans la clientèle civile, ayant obtenu la récompense souhaitée, la croix de la légion d'honneur, il se retire dans une petite ville de province. Mais, auparavant, il lègue à ses confrères les résultats de ses observations répétées sur une des plus tristes maladies qui affligent l'humanité : l'*Épilepsie*, son testament médical, comme il le dit si simplement. On en croira le praticien qui n'a ici aucune arrière-pensée propre, puisqu'il a renoncé à exercer un art où il avait acquis tant d'expérience. C'est donc encore une fois qu'il veut — ce qui a toujours été, qui est et restera le mobile de sa vie — faire le plus de bien possible à ses semblables. L'épilepsie, et il y en a plusieurs, a été un des sujets constants de ses études et de ses observations. Sa conclusion est qu'« un grand nombre d'épilepsies sont curables, ou que du moins on peut les forcer à se taire, ce qui est presque équivalent. Ne devait-il pas révéler la médication qui lui avait réussi et à ses confrères? Heureux si, avec ce gros volume, dont nous n'entreprendrons pas, vu notre parfaite incompetence, l'analyse, encore moins l'appréciation, quelques uns de ses confrères parvenaient à sauver quelques malheureux, et à diminuer ce terrible fléau si redouté des familles. Ce sera un nouveau service rendu par M. le docteur Gelineau, qui en a déjà tant rendu.

GIRARD (B.), officier supérieur du commissariat de la marine nationale en retraite, auteur d'études sur l'Égypte, la Grèce, la Tunisie, la Syrie, l'Asie Mineure, etc. *La Tripolitaine ou région de Tripoli*. Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1900, in-8°, 20 pages. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie commerciale de Bordeaux*.)

Il serait à désirer qu'on eût sur chacune des colonies ou des pays qui intéressent la France un opuscule qui nous renseignât sur le climat, les productions, le commerce ou l'industrie, la population, les mœurs, la topographie. On diminuerait peut-être notre ignorance proverbiale relative à la géographie. Qui lira la brochure de M. Girard sur la Tripolitaine sera parfaitement édifié. Il n'est guère de points que le docte géographe et économiste n'ait touché.

— *La Vendée maritime*. La Roche sur Yon, Raoul Yvonnet, 1899, in-18, 184 pages.

Des 303 communes du département de la Vendée, l'auteur ne s'est occupé que de 43, celles qui, situées sur le littoral, sont considérées comme maritimes. Mais le livre débute par une étude générale du département au point de vue historique, physique, hydrographique, commercial, administratif. Les notices sur chaque commune sont nécessairement succinctes ;

mais elles contiennent ce qu'il est indispensable de connaître, surtout les renseignements pratiques dont le voyageur a besoin.

GIRAUDIAS (Louis). *Au temps de Charles VII*, comédie héroïque en 3 actes et en vers par Pierre Corneille, musique de Louis Giraudias. Représentée sur le théâtre populaire de La Mothe-Saint-Héray, le 9 septembre 1900. Emile Duphot, imprimeur de musique à Roubaix (Nord), grand in-8°, 20 pages.

— *Chanson triste*, mélodie pour deux voix, mezzo-soprano, baryton. Paroles de P. Corneille, musique de L. Giraudias. *Idem*, 4 pages.

Il est toujours agréable de signaler à ceux qui s'y intéressent, les œuvres, petites ou grandes, marquées au bon coin et que le public aime. De ce genre sont les deux morceaux que le théâtre populaire poitevin de La Mothe Saint-Héray donne : d'abord une charmante partition, *Au temps de Charles VII*, dont les auteurs sont aussi estimés que connus, MM. Pierre Corneille et Louis Giraudias.

Nous n'avons plus d'éloges à faire du premier, le succès colossal que ses pièces ont eu au théâtre nous en dispense et nous fait un devoir de ne plus rien ajouter ; pourtant, nous lui savons gré de s'être adjoint, pour la création musicale de l'œuvre, un musicien au goût sûr et fécond, tel que M. Giraudias. Dans cette partition de Charles VII tout est frais et très couleur locale : chanson, barcarolle, ballade, chœurs, etc., cela sort du banal et du convenu ; le compositeur, par une heureuse combinaison des modes a su harmoniser dignement sa musique à la poésie, sans jamais dénaturer cette dernière.

A signaler encore des mêmes auteurs, une délicieuse cantilène pour baryton et mezzo-soprano *Chanson triste* à laquelle nous prédisons le meilleur accueil du public et nous aurons ainsi rendu justice à la vérité, et service aux chanteurs qui désirent de bons et charmants duos.

X.

GOOD (Le docteur Paul), ancien médecin de la marine, ex-interne des hôpitaux, *Hygiène et morale*, étude dédiée à la jeunesse. Ouvrage édité par la Ligue de la moralité publique. Saint-Etienne, aux bureaux du *Relèvement social*, 1900, in-8°, 47 pages. Prix : 1 fr., et franco : 1 fr. 25, aux bureaux du *Relèvement social*, rue Balay, à Saint-Etienne, ou chez l'auteur, à La Mothe Saint-Héray.

Par cet opuscule l'auteur n'a eu qu'un but « être utile ». Il l'a dédié à la jeunesse. Le sujet traité est délicat. Lisons-le dans ce quatrain d'Alfred de Musset :

Le cœur d'un homme vierge est un vase profond.
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure :
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

L'auteur veut que le jeune homme soit aussi chaste que la jeune fille, et, en médecin, il montre toutes les conséquences non pas seulement de l'inconduite habituelle, mais même d'une seule faute. Que de jeunes gens ont payé d'infirmités précoces, de maladies horribles, de mort même, une faiblesse, un entraînement et ont perdu toute une famille, femme, enfants, quelquefois même petits-enfants. Jamais la continence n'a causé le moindre mal, tandis qu'il suffit d'un moment d'oubli pour causer à soi-même et aux autres des maux incalculables.

GOURMAND (Paul). *Osva et Rosamonde*, drame en cinq actes et en prose. Paris, bibliothèque de l'association, 13, boulevard Montparnasse, 1900, in-18, 62 pages.

Nous sommes dans un château enchanté où un vieil alchimiste travaille au grand œuvre. Il est sur le point de connaître le secret de l'au-delà. Mais au dernier moment le creuset ne donne que de la poudre noire, au lieu de rouge, l'opération ayant été contrariée par les amours de Rosamonde et d'Osva. Les deux amants ont des jaloux qui se vengent en les enfermant dans un cachot muré dont la porte ne peut s'ouvrir qu'à l'aide d'une clé d'or. Des fantômes, des voix mystérieuses, des oiseaux funèbres, des grottes lugubres, un lac qui s'enfle comme une mer, toute la féerie habituelle des sorciers savants. Bref, tout le monde meurt à la fin.

GRANGES DE SURGÈRES (Marquis de). *Une lettre inédite de l'auteur des Maximes* (octobre 1637), publiée avec introduction et notes. Paris, Henri Leclerc, 1900, in-8°, 9 pages. (Extrait du *Bulletin du bibliophile*).

« Bien qu'elle n'éclaire pas d'un jour particulièrement nouveau l'histoire des équipées de la duchesse de Chevreuse et du concours qui put lui être prêté par le prince de Marcillac, le futur auteur des *Maximes*, on reconnaîtra que la lettre, dont nous publions ici le texte, n'en a pas moins le mérite de confirmer, en en précisant les détails, des faits peu connus. » Telle est l'appréciation de l'auteur sur la lettre de François de La Rochefoucauld. Il y ajoute un commentaire qui explique les circonstances et donne quelques détails sur cet autographe. Il provient de la collection formée par le baron de Chassiron et acquise vers 1854 par Dobrée, qui la paya 160 francs, et léguée par lui en 1895 au département de la Loire-Inférieure.

— *La compagnie de Pierre de Feuguerolles à Fougères le 24 juillet 1488*. Paris, 1900, in-8°, 7 pages.

Les Contemporains, revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8° (5, rue Bayard, Paris, 8°). Un an, 6 fr.; le numéro, 0 fr. 10. Un numéro spécimen est envoyé sur demande.

Biographies parues en janvier 1901 : Raffet ; — R. P. Olivaint ; — Adam et Auber ; — Ange Pitou ; en février 1901 : Armand de Quatre-fages ; — Général Claparède ; — Prosper Mérimée ; — Pierre 1^{er}, prince du Monténégro.

La Quinzaine du 1^{er} février (Paris, 45, rue Vaneau ; 24 fr. par an ; directeur : M. George Fonsegrive) contient : Pour l'anniversaire de la mort de Ruskin, par Jean Brunhes ; — La liberté de la presse depuis la révolution, par Gustave Le Poittevin ; — La fée parisienne, par Georges Beaume ; — La vie de pasteur, par Jules Gay ; — Le duc de Broglie, par Paul Thirion ; — M. Ferdinand Brunetière, par Charles-Marc des Granges ; — Le règne de Victoria, par Charles Egremont ; — Les soirées du pavillon Dominique. Névrose de la liberté, par Gabriel Aubray ; — Chronique politique ; — Correspondance ; — Nouvelles scientifiques et littéraires ; — Revue des revues ; — Notes bibliographiques.

Etudes publiées par des Pères de la compagnie de Jésus (82, rue Bonaparte, Paris). Sommaire du numéro du 5 février : Lettre de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier ; — Les mésaventures du merveilleux, par le P. L. Roure ; — Un conseiller janséniste du ministère, par le P. P. Dudon ; — A propos des lois d'association. Le religieux-prêtre, par le P. H. Prélôt ; — La congrégation non autorisée du Grand-Orient, par le P. E. Abt ; — L'« Iliade » de la France au xix^e siècle, par le P. V. Delaporte ; — Un coin de la politique chinoise, du 15 août au 15 novembre 1900, par le P. J. Tobar ; — Revue des livres ; — Evénements de la quinzaine.

Le mois littéraire et pittoresque. Sommaire du mois de février : Le fils du roi de l'or, nouvelle, par René Faïdy ; — Emmanuel d'Alzon, par Geoffroy de Grandmaison, avec 8 reproductions photographiques ; — Nuit de printemps, par André Lemoyne ; — La rencontre, par François Nivès, poésies avec 3 compositions de L. Popineau ; — Le vieux moulin, complainte, par J. Germer-Durand, avec 1 photographie ; — Dans la tourmente, récit d'une aïeule, roman (suite), par Ernest Daudet ; — Visite à une trappe, par Armand Praviel ; — Paris qui s'éveille, par Maxime Serpeille, avec 12 illustrations de Riou de Lagesse ; — Le mont des géants, par G. Bazin ; — Au pays du Cid, par J. Denais-Darnay, avec 5 reproductions photographiques ; — Notre 4^e concours de photographie, par Charles Géniaux, avec 6 reproductions ; — Causerie littéraire, l'auteur du « Quo Vadis ? », par Gabriel Aubray ; — Pages oubliées : l'assassinat de Henri IV, par Malherbe, avec 1 portrait ; la révolution, par Joseph de Maistre ; la mort d'Alfred de Musset, par Charles d'Héricault ; l'art, poésie, par Théophile Gautier, etc.

Abonnement : (Paris, 5, rue Bayard). 12 fr.; le numéro, 1 fr. 25.

La Photo-Revue, journal des amateurs de photographie (chez Charles Mendel, 118, rue d'Assas, Paris), publie dans son numéro du 3 février : 1^o Chronique ; 2^o La figure ; 3^o L'éclairage artificiel ; 4^o Les viseurs des chambres à main ; 5^o Opinions : A propos des temps de pose ; 6^o La mariotypie ; 7^o Positifs diaphanes pour vitraux ; 8^o Variétés ; Purification de l'acétylène ; Virage des projections par substitution ; Notes sur le procédé Lippmann ; 9^o Boîte aux lettres ; Offres, demandes, échanges ; Offres et demandes d'emplois ; Bibliographie.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU 1^{er} MAI 1901

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Revue de la presse, page 137.

AVIS ET NOUVELLES : Distinctions honorifiques; Nouvelles et publications littéraires; Journaux; Changements et additions de noms; Conférences; Erratum, page 141.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — *Décès*: Bichon, Bonneau, M^{me} Delayant, Boulestin, Forgemol de Bostquénard, Goguet, Kuentz, Marilleau, Massé, Massal, Morgan, Pommier, Robert, Xamheu, page 148.

Mariage: Bordes et Jeanne Guenon des Mesnards, page 154.

À TRAVERS LES REVUES: Un jeton du cardinal de Bourbon, évêque de Saintes; Jeanne de Chièvres; Michel de La Mothe; le pasteur Texier; Frèrejean et la réforme à Saint-Seurin d'Uzet; L'Acadie française; Une recherche de la paternité en 1772, page 155.

ARCHÉOLOGIE, HYDROGÉOLOGIE, HYDROPHOBIE: Listes des monuments historiques; Puits romain; Tombeau celtique; Cachet d'oculiste; L'hydrogéologie et l'abbé Richard; Un traitement de la rage en 1868, page 159.

VARIÉTÉS: I. Le patois saintongeais, page 165; II. Le premier bateau à vapeur à Saintes, page 169; III. Le Dr Guillotin et Moreau le jeune, page 170; IV. Jacqueline Chesnel et les filles de Notre-Dame, page 172; V. Le culte de saint Eutrope et de sainte Eustelle, page 175; VI. Six mille mariages en un jour, page 180; VII. Un divorce par consentement mutuel, p. 182; VIII. Napoléon à Barbezieux, page 186.

QUESTIONS ET RÉPONSES: Arbres de la liberté: Les Varege, Galliot de La Richardrie, les La Loubière; L'ordre de l'anneau d'or: Les possesseurs de Vitzelle; Armoiries à déterminer; Le sculpteur Constantin de Jarnac; La chanson du carnaval à Saint-Vivien; Joseph Bonaparte à Saintes; Les chefs gaulois des Santons; La journée de la grande peur, page 197.

BIBLIOGRAPHIE: I-L, page 205.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 15 avril (Bureau).

Le procès-verbal du 4 mars est adopté.

Etat des impressions.

Admission de nouveaux membres.

La séance littéraire est fixée au 27 avril à 8 heures 1/2; Conférence par notre confrère M. Léon Bouyer, avocat à Saintes; Lectures diverses.

Projets d'excursion pour 1901.

Dans sa dernière séance la Société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis* a admis comme membres :

MM. Henri Abadie, I ^O, principal du collège de Saintes, présenté par MM. Louis et Gabriel Audiat ;

Frédéric Barbedette, maire de Djidjéli, conseiller général du département d'Oran, membre du conseil supérieur de l'Algérie, présenté par MM. Louis Audiat et Gandaubert ;

L'abbé Paul Bonnin, curé de Saint-Thomas de Cosnac, présenté par MM. Louis Audiat et Besson ;

M^{lle} Léontine Bruneau Saint-Médard, libraire à Saintes, présentée par MM. Louis Audiat et l'abbé Grateau ;

Gustave Cunéo d'Ornano, député, rue Saint-Pétersbourg, 23, Paris, présenté par MM. le baron Eschasseriaux et Jules Guillet ;

Roger des Varennes, homme de lettres, 6, rue d'Amsterdam, à Paris, présenté par MM. le docteur Thèze et Louis Audiat ;

Paul Dyvorne, percepteur des contributions directes à Seignozac, présenté par MM. Gabriel Audiat et Edmond Maguier ;

La commune de Fouras, présentée par M. Boutiron, maire, et M. Louis Audiat ;

Charles de Lalande d'Olce, capitaine au 6^e de ligne, à Saintes, présenté par MM. le baron Jean d'Olce et Louis Audiat ;

Lieutenant-colonel de Peyrecave, sous-chef d'état-major au 18^e corps d'armée, à Bordeaux, 37, cours d'Albret, présenté par M. Louis Audiat et M. le commandant Poitou ;

Marino Planty, avocat à Cognac, présenté par MM. Louis Planty et Louis Audiat ;

Eugène Réveillaud, avocat, publiciste, à Versailles, rue des Chantiers, 83, présenté par MM. le docteur des Mesnards et Fédéré Bignon ;

Charles Roy, à La Rochelle, présenté par MM. Audiat et Gandaubert ;

Le comte Georges de Saint-Marsault, au château du Roulet, par La Jarrie, présenté par MM. Louis Audiat et l'abbé Gelézeau ;

François-Jules Vignial, 24, rue Rodrigues-Pereire, Bordeaux, présenté par MM. Amédée Dufaure et Louis Audiat.

REVUE DE LA PRESSE

Ont reproduit le sommaire de la livraison du 1^{er} mars : l'*Echo rochelais* du 2, le *Moniteur de la Saintonge*, le *Progrès*, l'*Echo de Jonzac*, la *Gazette des bains de mer de Royan* et le *Courrier de Rochefort* du 3, la *Charente-Inférieure* du 6, la *Gazette de l'ouest* du 7, le *Peuple* du 8, le *Bulletin religieux* du 9, l'*Union nationale* du 10, la *Petite Charente d'Aunis et Saintonge* du 13, l'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 16, le *Ventre Rouge* du 15 avril et le *Polybiblion* d'avril.

La *République des Charentes* du 3 mars a reproduit l'article *Longévité* et la note *L'hydrophobie*.

Le *Journal de Royan*, le *Conservateur de Marennes*, la *Seudre* du 31 mars ont publié *Les armes de nos villes*, article extrait de notre numéro de janvier.

L'*Echo rochelais* du 9 mars a reproduit l'article sur M. Garnault.

Le *Mémorial de Saintes* du 10 a reproduit l'article *Passage à Saintes de Joseph Bonaparte*.

Le *Viticulteur bordelais* de mars reproduit notre note de novembre et ajoute : « A lire dans le même numéro des articles remarquables sur la famille Filleau de La Rochelle, l'abbaye de Saintes, le chevalier de Nanteuil, les Kemmerer de l'île de Ré, etc. »

Le *Bulletin-Revue de la société d'émulation de l'Allier* de février 1901 mentionne « un très savant article héraldique sur les armoiries des villes », et insère une lettre sur le bénitier de Saligny au musée de Moulins, portant le nom du donateur : « Lordin-Marc de Saligny, baron d'icy, chevalier de l'ordre du roy, 1594 », qui a été un auditeur des conférences de Bernard Palissy.

La *Tradition* de février signale dans notre livraison de janvier : « Ce que deviennent les vieux châteaux ; — Armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis (Louis Audiat). — Vieux juriconsultes saintongeais (A. C.). — La principauté de Montifaud et les Coulaud de Montifaud (B.). — François Trémeau, libraire à Angoulême (Emile Biais). — L'almanach curieux et historique de la Saintonge, 1793 (J. P.). »

La *Jeune Picardie* du 15 mars cite dans notre dernier numéro « une profusion d'études et de recherches historiques et archivistiques ».

La *Province*, numéro d'avril, mentionne, « dans la *Revue de Saintonge*, le Théâtre populaire saintongeais, des recherches sur les Croix à main par M^{re} Barbier de Montault, et une étude sur le séjour de Calvin en Saintonge-Angoumois par M. Joseph Beineix ».

La *Revue franco-allemande*, écrite partie en français, partie en allemand, et qui contient dans son numéro de mars entre autres articles : *Les conseils de discipline dans l'armée française*, *Colonies allemandes*, *L'art théâtral*, etc., cite « la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, si intéressante à consulter pour les curieux de renseignements historiques. »

La *Revue bénédictine* d'avril 1901, mentionne dans notre numéro de novembre, quelques notes sur l'abbaye de N.-D. de Saintes au xvii^e siècle.

La *Revue des questions historiques* du 1^{er} avril, p. 663, dit : « Ceux qui s'intéressent à l'histoire du blason sauront gré à M. Louis Audiat de leur donner la description avec planches coloriées à l'appui des armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis. » *Revue de Saintonge*.

Le *Bulletin mensuel* (n° 3 de 1901) de la société archéologique de la Charente dit de la *Revue de Saintonge* : « M. P. de Lacroix dresse la généalogie des Jussac, seigneurs d'Ambleville, dès le milieu du xvi^e siècle. François, baron d'Ambleville, fut lieutenant général pour le roi en Angoumois, Saintonge et Aunis ; il joua un certain rôle dans les guerres de religion au commencement du règne de Louis XIII. Un de ses fils est le vaillant et malheureux Saint-Preuil, maréchal de camp, décapité en 1641. Les Jussac d'Ambleville s'éteignirent vers 1660. »

Le même numéro reproduit les lettres patentes de Louis XVIII fixant les armoiries de Cognac. Voir *Archives de la Saintonge*, tome 1, page 425.

Dans le n° 2 il dit : « M. Audiat reproduit les armoiries de Saintonge. Barbezieux et Jarnac ont gardé celles de leurs anciens seigneurs. Le cavalier à Cognac n'était autre à l'origine que le maire. On en fit plus tard François I^{er}. Notre confrère M. Biais donne « quelques menus souvenirs rétrospectifs » sur François Trémeau, Texier-Trémeau, son gendre, imprimeurs à Angoulême, et Ludovic Goblet, qui avait fait de sa librairie entre 1857 et 1862, un « centre d'intelligences ».

Les *Tablettes des deux Charentes* du 5 mars :

« Entre autres choses intéressantes, le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* contient un article de M. Louis Audiat sur les sires de Pons et la vicomté de Carlat (contrée d'Auvergne) ; une note de M. Ch. Dangibeaud sur l'achat d'une collection gallo-romaine par le musée de Saintes ; une dissertation de M^{re} Barbier de Montault sur une croix à main appartenant à M. Rullier, architecte à Saintes, et une notice de M. J. Beineix sur le séjour que Calvin fit à Angoulême et en Saintonge de novembre 1533 à mai 1534, durant la période la plus tranquille de sa vie religieuse. »

Le *Mercure poitevin* de mars 1901 dit : « Dans la *Revue de Saintonge*, lire sous la signature de son vaillant directeur, M. Louis Audiat, l'article sur les armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis, préface de remarques ingénieuses sur l'origine, les transformations des emblèmes héraldiques, et agrémenté d'une luxueuse illustration. »

La livraison d'avril, reproduite par la *Gazette anecdotique*, dit : « Dans sa livraison de mars la *Revue de Saintonge* rend compte des premiers essais, couronnés de succès, du théâtre populaire saintongeais... » et cite l'article : « Et tout en applaudissant à la louable initiative des auteurs et en rendant hom-

mage au talent des interprètes, le chroniqueur de la *Revue* se risque à formuler sur l'emploi du patois en littérature dramatique des réserves dont l'expérience acquise au cours de ces dernières années a démontré la portée pratique et l'indéniable clairvoyance : « Mais le patois saintongeais ne peut traduire qu'un » certain nombre d'idées... C'est une œuvre factice. » Rien de plus exact ! A lire dans le même recueil une bonne page d'histoire : *Calvin en Saintonge-Angoumois*, par M. Jos. Beineix. »

AVIS ET NOUVELLES

La 25^e session des sociétés des beaux arts des départements aura lieu à Paris à l'école des beaux arts, du mardi 28 au vendredi 31 mai.

Etat des impressions : Le xxx^e volume des *Archives* a 14 feuilles tirées. Il contient le cartulaire de Saint-Jean d'Angély.

Par arrêté (28 mars) du ministre de l'instruction publique, ont été nommés officiers d'académie : MM. Frédéric Bouyer, conseiller municipal, à La Tour-Blanche, près Burie ; le docteur Maurice Besson, maire de Saint-Thomas de Cosnac ; E. Corbinaud, préposé en chef de l'octroi, en retraite, à La Rochelle ; Edouard Georget, receveur municipal de Saintes ; Amédée Mesnard, avoué, adjoint au maire de Saint-Jean d'Angély.

M. François Pinasseau, ancien notaire à Saintes, avocat à Saintes, a été promu officier de l'instruction publique.

Par arrêté du 8 mars, notre confrère M. Louis Delavaud a été nommé directeur du cabinet du ministre des affaires étrangères.

Par décret du 5 avril, notre confrère M^{re} Bonnefoy, évêque de La Rochelle depuis le 26 novembre 1892, où il avait succédé à M^{re} Ardin, archevêque de Sens, a été nommé archevêque d'Aix, succédant à M^{re} Gouthé-Soulard, décédé. C'est le troisième évêque de La Rochelle qui va siéger à Aix ; Joseph Bernet l'y avait précédé le 6 octobre 1845, et François de Brancas en juin 1729.

M^{re} François-Joseph-Edwin Bonnefoy, ancien curé de Neuilly-sur-Seine, né à Lorgues, dans le Var, en 1836, est originaire du diocèse de Fréjus. La Rochelle compte encore comme hauts dignitaires : Jean-Charles de Coucy et Anne-Thomas Landriot, archevêques de Reims ; Clément Villecourt et Léon-Benoît-Charles Thomas, cardinaux.

« Depuis 1893 parmi nous, disent les *Tablettes*, M^{re} Bonnefoy y avait fait apprécier la distinction de son esprit, sa piété sacerdotale et la bonté de son cœur. » Toujours prêt à répondre à

l'appel de la charité, il prodiguait sa parole toujours écoutée avec grand plaisir. Il ne lui manquait qu'un organe plus fort pour être un véritable orateur.

Son successeur est M^r Emile-Constant-Ange Le Camus, né dans l'Aude, le 24 août 1836, à Parizza. Vicaire à Narbonne, directeur de Sorrèze, supérieur du collège de Saint-François de Sales, qu'il avait fondé à Castelnaudary, il est chanoine titulaire de Carcassonne. Il a publié un certain nombre d'ouvrages estimés, tels que : *Voyages aux pays bibliques*, *Vie populaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Erudit et écrivain, le nouveau prélat est encore, dit-on, un orateur. L'*Univers*, reproduit par l'*Echo rochelais* du 17 avril, le *Moniteur* du 21 et la *Semaine religieuse* de Carcassonne, reproduite par le *Progrès* du 19, font le plus grand éloge du prélat.

Sur la proposition du ministre des affaires étrangères, notre confrère M. Benjamin Girard, officier supérieur du commissariat de la marine en retraite et consul de Grèce à La Rochelle, a été pour ses publications historiques et géographiques sur la Tunisie, nommé grand-croix de l'ordre de Nichan-Iftikhar. M. Girard, officier de la légion d'honneur et de l'instruction publique est en outre titulaire de 18 décorations.

Notre confrère M. Fradin de Belabre, vice-consul de France à Rhodes (Turquie d'Asie), a reçu la croix de commandeur de l'ordre de Salomon d'Abyssinie, une décoration que Ménélick ne prodigue pas.

Le 17 mars, au scrutin de ballottage pour une élection au conseil général de la Charente-Inférieure, en remplacement de H. Barbedette, décédé, notre confrère M. Alcide d'Orbigny, maire de La Rochelle, président de la chambre de commerce, a été élu par 1.336 voix contre 1.104 à M. Ernest Vivier, ancien officier de marine, républicain radical démocrate. Après le premier tour, M. Octave Bellanger, ancien inspecteur d'académie à La Rochelle, qui avait obtenu 372 voix, avait retiré sa candidature.

Notre confrère M. Gustave d'Ornano célébrera le 11 mai ses noces d'argent de député de l'arrondissement de Cognac.

Le 9 mars, notre confrère M. Gabriel Dufaure, conseiller général de la Charente-Inférieure, a été réélu pour un an, par 2.513 voix, membre du conseil de la société des agriculteurs de France.

M. Alexandre Rastouil, de Cognac, interne des hôpitaux de Paris, a subi avec succès, en mars, sa thèse de doctorat, devant la faculté de médecine de Paris.

M. René Chasseriau, de Rochefort, a soutenu, le 6 février, sa thèse de docteur en droit devant la faculté de Paris.

M. Joseph Castaigne, de Bassac, a obtenu un des prix décernés par la faculté de médecine de Paris.

Le conseil municipal de Rochefort, dans sa séance du 29 mars, a, sur la proposition de M. Tournier, donné aux écoles les noms de Jules Ferry, Auguste Comte, Paul Bert, Eugène Pelletan, Jean Macé, Jean-Jacques Rousseau, Jules Michelet, Florian, Sévigné, Lamartine, La Fontaine, Blaise Pascal et Félix Pécaud.

Un décret du 28 mars approuve les dénominations de Camille Desmoulins, Ledru-Rollin, Kléber, Champlain et Barbès, attribuées à des rues, par le conseil municipal de Rochefort.

La société française d'archéologie pour la conservation des monuments historiques tiendra à Agen (Lot-et-Garonne) et Auch (Gers), du 11 au 18 juin, un congrès avec excursion à Moissac, au château de Madaillan, à Lectoure, Monsempron, etc.

La société de géographie de Rochefort prépare une fête à Pont-Labbé en mémoire de René Caillié, le premier explorateur qui pénétra à Tombouctou. Elle aura lieu le 5 mai.

Au congrès qui vient de se tenir à Nancy, M. Georges Musset, avait envoyé un mémoire : *Un voyage à La Louisiane et la fondation de La Nouvelle-Orléans* ; M. Auguste Pawlowski, de la société de géographie de Rochefort, ancien élève des chartes a présenté un mémoire *Le golfe du Poitou à travers les âges*, et une notice sur de nouvelles cartes de Masse. M. de La Bouraillère, une note sur un bas-relief de Montgauguier (Vienne).

CHANGEMENTS OU ADDITIONS DE NOMS

Sous ce titre : *Propriété du nom d'Archiac*, nous avons fait connaître le procès intenté à M. le vicomte de Bourdeille par notre confrère, M. Jean Etienne-Louis-Marie-Cyrus Dexmier de Saint-Simon, comte d'Archiac, pour lui défendre de prendre le titre de marquis d'Archiac, et le jugement (10 août 1897) du tribunal civil de la Seine qui fait droit à cette requête (voir p. 347, *Revue de Saintonge*, t. xvii). Il y eut appel. Le 16 mai 1900, la première chambre de la cour d'appel de Paris maintenait le premier jugement. Nous lisons dans *Le Droit*, journal des tribunaux, du 22 février 1901 :

M. le comte de Bourdeille avait cru pouvoir ajouter à son nom patronymique, dans deux actes de l'état civil passés à l'étranger et transcrits à Paris en 1893 et 1895, le titre de « marquis d'Archiac ».

M. Dexmier, comte d'Archiac, estimant qu'il avait seul le droit de porter le nom de « d'Archiac », intenta, devant le tribunal civil de la Seine, une instance en rectification d'actes de l'état civil contre le comte de Bourdeille. Celui-ci prétendit qu'il lui était loisible de prendre le nom qui lui était contesté,

la seigneurie d'Archiac ayant fait partie des terres de sa famille au dix-septième siècle, et ayant été érigée, en 1609, en marquisat au profit d'Henri de Bourdeille, arrière-grand-oncle de son quatrisaïeul.

Le demandeur ne contesta pas que la terre d'Archiac eût, au cours du dix-septième siècle, appartenu à la famille de Bourdeille, mais il fit remarquer qu'elle avait appartenu à la branche aînée et non à la branche cadette, à laquelle le défendeur se rattachait. A la mort du dernier rejeton mâle de la branche aînée, survenue en 1672, la branche cadette avait, à la vérité, revendiqué la terre en question ; mais, à la suite d'un long procès, ses prétentions avaient été complètement et définitivement écartées par un arrêt du parlement de Dijon du 24 mai 1729.

M. d'Archiac ajouta qu'à partir de la perte du procès la branche cadette de la famille de Bourdeille avait renoncé à joindre à son nom celui de « d'Archiac » et que, par conséquent, aux termes des lois des 19-23 juin 1790 et du 6 fructidor an II, il était interdit aux représentants actuels de cette branche d'opérer l'addition dont il contestait la régularité. Il établit, d'autre part, à l'aide d'actes de l'état civil et d'autres titres authentiques, que, depuis 1651, ses ascendants avaient tous porté, sans interruption, ce même nom de « d'Archiac ».

La 1^{re} chambre du tribunal civil de la Seine fit droit aux conclusions du demandeur, dans un jugement du 10 août 1897.

M. de Bourdeille a interjeté appel.

Devant la 1^{re} chambre de la cour, il a soutenu qu'il avait le droit de « relever » le titre et le nom de « marquis d'Archiac », bien que sa branche eût cessé de les porter à partir de 1729, ce droit résultant, pour lui, du fait que ses ancêtres avaient constamment porté le titre de marquis et que le seul marquisat existant dans sa famille était celui d'Archiac.

M. d'Archiac demanda la confirmation pure et simple du jugement, sauf sur un point : il déclara, à l'audience, qu'il renonçait aux insertions dans les journaux qui lui avaient été accordées en première instance.

La cour, après avoir entendu M^e Lucien Normand pour l'appelant, M^e Fernand Daguin pour l'intimé, et M. Jacomy, avocat général, a confirmé le jugement frappé d'appel.

Cet arrêt, n'ayant été l'objet d'aucun pourvoi en cassation, est devenu définitif le 6 février 1901.

..

Par jugement du 15 mars 1901, à la requête de M^e Achille Beaud, avoué, docteur en droit, sur le vu d'un mémoire de M. Louis Audiat, le tribunal civil de Saintes a autorisé M. Marie-Auguste-Etienne Poittevin, né à Montpellier (Charente-Inférieure), le 7 juillet 1851, à joindre à son nom celui de La Frégonnière qui a été depuis le commencement du XVIII^e siècle continuellement et publiquement porté par ses ancêtres, et ordonné la rectification du nom sur son acte de naissance, son

acte de mariage (3 août 1872), et sur les actes de naissance de ses quatre enfants, de sorte qu'ils s'appelleront désormais Poittevin de La Frégonnière.

Le 21 mars, un grand concert, le plus beau, dit-on, qui ait encore été entendu à Saintes, habilement organisé par MM. Gandaubert, Martineau, Poitou, avait réuni une foule enthousiaste. Il s'agissait d'élever un monument aux soldats de terre et de mer, nés à Saintes et morts pour la patrie. La soirée a été charmante et fructueuse, malgré les frais considérables exigés par la réputation et le talent des artistes. M. Alexis Fruit, rédacteur en chef de l'*Indépendant*, a fait une conférence pleine d'ardeur patriotique sur le *Souvenir français*; cette œuvre admirable, qui a la chance d'avoir à Saintes un président aussi actif, aussi intelligent, aussi dévoué que M. Jules Gandaubert, a pour but d'entretenir en France et à l'étranger les tombes des soldats, de conserver leur souvenir et d'apprendre ainsi aux jeunes générations comment en tout temps il s'est trouvé des vaillants qui ont su généreusement donner leur vie à la patrie. Cette allocution, où vibrent les plus nobles sentiments, des pensées élevées, a été fort appréciée. M. Fruit en terminant a lu une poésie: « Hommage à mes camarades morts pour la patrie et qui dorment loin d'elle », par M. Maysonneuve, sergent au bataillon de Saintes du 7^e régiment d'infanterie coloniale. Ces strophes, bien déclamées, ont été également applaudies. La quête a été faite par M^{mes} Martineau, Babinot, Guilloud et Ropper. Voir le texte de la conférence, les vers et le compte rendu de la soirée dans l'*Indépendant* du 23 mars.

Le 22 mars, M. Jules-Hector Guillemain, né le 7 janvier 1867, pharmacien de 1^{re} classe de la faculté de Bordeaux, ex-pharmacien de la marine et des colonies, à La Rochelle, a soutenu devant la faculté de médecine de Bordeaux, qui lui a accordé la note *extrêmement bien*, une thèse pour le doctorat en pharmacie ayant pour titre: *Essais sur la bactériologie de l'eau de mer*. M. Guillemain est le gendre de M. le D^r Ardouin, le distingué conservateur de la bibliothèque de la marine à Rochefort. Il a publié déjà un certain nombre de travaux: *La diazo-réaction d'Erlich modifiée*, communication insérée dans le *Bulletin de la société de biologie de Paris*; *Le séro-diagnostic de Vidal*, publié aussi par la société de biologie et cité en bonne place dans l'ouvrage de Macé qui fait autorité en matière de bactériologie; *Empoisonnement par l'aniline employée comme matière colorante dans l'industrie de la chaussure*, en collaboration avec le D^r Laurent; *Appareils de sauvetage pour les marins*, en collaboration avec le regretté D^r Dussault.

M. Guillemain est officier d'académie et secrétaire de la société des sciences naturelles de La Rochelle. Travailleur infatigable, il trouve moyen, tout en consacrant aux occupations professionnelles si absorbantes et si délicates les soins et le zèle qu'elles

réclament, de s'adonner à des travaux de science pure ou appliquée à la médecine, qui lui font le plus grand honneur.

La *Petite Charente d'Aunis* du 7 avril annonce (n° 40) que pour cause de santé de son directeur-gérant, M. Paul Prioux, elle suspend sa publication pendant quelques semaines. Dans le numéro suivant (14 avril) elle dit qu'elle continuait à paraître tous les samedis.

Le *Grelot* d'Archiac a cessé de sonner à son 7^e son.

Le journal « *Hygiène et santé*, journal mensuel de vulgarisation, médecine, pharmacie, agriculture, art vétérinaire »; (abonnement, 1 fr. par an; gérant, M. G. Malitourne, pharmacien, 57, cours National à Saintes; imprimeur, Orliaguet et C^{ie}), paraît à Saintes, in-4°, 4 pages, depuis le mois de décembre dernier.

Tous les amateurs de quasi-patois et de drôleries amusantes connaissent les *Contes balzatois* de J. Chapetot, où M. Condat met en scène les habitants de Balzac, près Angoulême. Ils ont eu un grand succès qui se continuera avec la réimpression que vient d'entreprendre M. Bodin, le directeur du *Ventre rouge*. La première série de la 7^e édition a paru, rue Jamet, 26, à Bordeaux, aux bureaux du *Ventre rouge* (in-8° de 8 pages, avec des illustrations de B. Gautier et de Jan Gantenne. Le prix est de 1 fr. 50. Il y a à passer quelques instants d'une douce gaieté.

La *Revue de géographie*, fondée en 1877 par Ludovic Drapeyron (mensuelle de 6 feuilles, grand in-8°, 2 volumes chaque année de 600 pages, 28 francs. Paris, Delagrave), déjà bien appréciée, prend une nouvelle vigueur sous une nouvelle direction. Le comité de rédaction est, sous la présidence de M. le général Niox, dont la valeur est connue, composé de M. Levasseur, de l'institut; du prince d'Arenberg, de l'institut; Charles Roux, ancien député. Ces noms sont une très suffisante garantie. Le secrétaire de la rédaction est notre confrère M. Gustave Regelsperger, et nous savons tout ce qu'on peut attendre et de son vaste savoir et de son activité. Nous citons simplement le sommaire du numéro d'avril: Brugière, L'expansion européenne à la fin du xix^e siècle; Pierre Dornin, Dans le nord du Soudan français; M^{me} Isabelle Massieu, Les territoires militaires du Tonkin; baron de Baye, Chez les Tatars, souvenirs d'une mission; des Rayaud, Promenades en Extrême-Orient; G. Regelsperger, Mouvement géographique; revue bibliographique et revue des cours, conférences, corps savants; les cartes et les gravures sont nombreuses. Tout est en même temps instructif et attrayant.

Viennent de paraître: *L'Aunis et la Saintonge maritimes*, par B. Girard (Niort, imprimerie niortaise, 1901, in-18, 334 pages.

Prix : 3 fr. 50). Ceux de nos confrères qui n'ont pas souscrit à cet ouvrage feront bien de l'avoir ;

Jeune amour (poésies), par M. Victor Billaud (Paris, Lemerre, 1901, 298 pages. Prix : 3 fr. 50. Imprimé à Royan par l'auteur) ;

Chansons de geste et poèmes divers, par Georges Gourdon (Rochefort-sur-Mer, 1 volume de 203 pages, magnifiquement imprimé sur vélin, par l'imprimerie de Charles Thèze, prix : 3 francs) avec une préface de M. le vicomte E. Melchior de Vogué, de l'académie française.

Les merveilles saisons, par Louis Gatumeau. La Rochelle, imprimerie Foucher, très original, 2 francs, 1901, in-32, 76 pages.

—
CONFÉRENCES : A Rochefort, le 22 février, *Rabelais*, par M. Roche, professeur au lycée ; le 3 mars, *L'Europe en 1848*, par M. Elie, professeur au lycée ; le 15, *La révolution française et son écho en Angleterre*, par M. Guéry, professeur au lycée ;

A La Rochelle, le 2 mars, *L'essor économique des Etats-Unis*, par M. Marc, professeur au lycée ; le 6, *La langue internationale Esperanto*, par M. Samuel Meyer ; le 14, *Cinquante années de vie unioniste*, par M. Emmanuel Sautter ; le 16, *Napoléon Bonaparte*, par M. Marc ; le 23, *Les causes de la Lozère*, avec projections par M. le docteur Pineau ; le 28, *La plus grande puissance du monde*, par M. le pasteur Franck Thomas, de Genève ; le 30, *La restauration*, par M. le professeur Marc ; *Le patriotisme et les protestants*, par M. Bertrand, docteur en théologie ; le 12 avril, *De l'utilité et de la noblesse du commerce*, par M. Paul Risson, professeur au lycée Charlemagne ; le 13, *Des chansons et des sonnets de nos pères*, par M. L. de Richemond.

Le 26 décembre, à Limoges, le 20 mars, à Besançon, *Les jeunes filles et la littérature d'imagination*, par M. Gabriel Audiat.

A Saintes, conférences faites à l'école Nicolas Lemerrier pendant l'hiver 1900-1901 : Le 14 novembre, *L'hygiène à travers les âges*, par M. le docteur Cornet ; le 28, *L'alcoolisme*, par M. Laroche ; le 5 décembre, *Les microbes et les maladies infectieuses*, par M. le docteur Cornet ; le 12, *La nuit du 4 août*, par M. Corbineau ; le 19, *Le grand Carnot*, par M. Guillot ; ode au drapeau, d'Eugène Billaud, dite par M. Odoyet ; le 28, *Russes et Français à Sébastopol*, par M. Thoreaud ; le 3 janvier 1901, *L'hygiène préventive de la tuberculose*, par M. le docteur Cornet ; le 16, *Marceau. Hoche, Kléber*, par M. Sallé ; *Pour le drapeau*, de François Coppée, dit par M. Odoyet ; le 23, *Danton*, par M. Thouzeau ; le 30, *Les héros de 1870*, par M. Bargeas ; *Voies alsaciennes*, de M. Max Tiple, dites par M. Odoyet ; le 13 février, *La mutualité scolaire à Saintes*, par M. Laroche ; le 21, *Le siège de Belfort (1870-1871)*, par M. Corbineau ; *L'arrière-garde*, épisode de la guerre de 1870, dite par M. Odoyet. Moyenne d'auditeurs pour les douze conférences : hommes, 159 ; femmes, 26 ; moyenne générale, 184.

ERRATUM de la *Revue* : t. XXI, p. 1, p. 23, § 4, lignes 6 et 7, lire : *Gouilloud* ; p. 79, § 9, ligne 1^{re}, et p. 102, § 2, ligne 7, lire : *Pierre Ardouin* ; p. 97, 5^e ligne, lire : *Jeanne Tourtarel* ; p. 102, § 4, ligne 8, lire : *Pastureau*.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 30 juin 1900 est décédé, à l'hôpital militaire d'Alger, Hubert-Hippolyte Forgemol de Bostquénard, lieutenant au 1^{er} régiment de tirailleurs algériens, né à Saintes, le 11 janvier 1877, d'Hubert-Joseph Forgemol, capitaine au 6^e de ligne, et de Marthe-Françoise Beaudequin de Champaury. Un jugement du tribunal de Sarlat (6 février 1897) avait accordé l'autorisation de joindre à son nom celui de Bostquénard et de s'appeler désormais Forgemol de Bostquénard.

Le 17 février, est décédé dans la 48^e année de son âge, 20^e de sa prêtrise, Louis Morgan, curé de La Ronde. L'*Echo rochelais* du 23 a raconté le tragique événement. Le curé, en montant dans sa chambre le 11 au soir, fit une chute et tomba à la renverse. Malgré une plaie assez profonde, et contre les prescriptions de son médecin, il continua à vaquer à ses occupations ordinaires. Mais, le soir du 13, à dix heures, pris d'un accès de délire, il s'échappa du presbytère. On le retrouva le lendemain matin, à 4 lieues de là, presque sans vêtements, les pieds gelés, les jambes déchiquetées et dont il fallut couper les morceaux de chair en lambeaux. Il vécut encore quelques jours au milieu d'atroces souffrances. Il était très estimé de ses paroissiens.

Elève du petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, puis du grand séminaire de Saint-Sulpice, prêtre en 1881, Louis Morgan fut quelque temps professeur au collège de l'Immaculée-Conception de Vaugirard, à Paris. Il fut appelé dans le diocèse de La Rochelle comme professeur à l'institution de Saint-Jean d'Angély ; il fut ensuite vicaire à Dolus, puis curé de Geay et de La Ronde en 1894. Le curé-doyen de Courçon, M. Fellmann, qui présidait la cérémonie des funérailles, a ému l'assistance par une touchante allocution.

Le 18 février, est décédé Michel Pommier, ancien curé de Clérac, dans la 75^e année de son âge et la 50^e de sa prêtrise.

Le 20 février, est décédé, aux Portes (île de Ré), Victor Robert à l'âge de 87 ans. Il était né le dernier fils d'un quatrième mariage de son père, Pierre Robert, alors âgé de 75 ans, qui avait déjà eu 30 enfants dont 22 étaient alors vivants.

Le 21 février, est décédé, et a été inhumé le 23 au milieu d'un grand concours de population, à Salles-sur-Mer, Marilleau, adjoint de la commune depuis 12 ans et trésorier de la fabrique depuis très longtemps. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. de Villedon, président de la fabrique, Mainat, conseiller municipal, Charles Boissard, adjoint de Saint-Vivien, et Henri de Larocque-Latour, maire de Salles, qui sur la tombe a prononcé l'éloge de cet homme de bien.

Le 24 février, est décédé, à La Rochelle, âgé de 59 ans, et le 27 a été inhumé à Rochefort, Benjamin Bonneau, juge de paix du canton est de La Rochelle. Né à Lileau, commune de Muron, le 11 mars 1841, de Jean Bonneau, propriétaire, et d'Anne-Marie Billé, ancien conseiller d'arrondissement, président de la délégation cantonale de La Jarrie, président de la société d'horticulture et de viticulture de La Rochelle, notaire à Bourgneuf jusqu'en 1876, il fut nommé juge de paix à La Jarrie en 1880 et à La Rochelle en 1883. « C'était un homme laborieux, au jugement droit et estimé de tous, » disent les *Tablettes* du 26. Il avait épousé à Rochefort, le 15 janvier 1868, Marie Moinet, sœur du docteur Léon Moinet, mort sénateur de la Charente-Inférieure. Il laisse un fils, Henri Bonneau, né le 12 novembre 1871 à Bourgneuf, qui fut, dit le *Courrier* du 28, « un des collaborateurs intelligents et zélés de notre journal », receveur de l'enregistrement à Montrésor (Indre-et-Loire), auparavant à Montandre, auteur d'un livre intéressant *Le brave Rondeau* (Bayonne, Bonneau).

Les cordons du poêle à Rochefort étaient tenus par MM. Braud, maire, Audouin, juge de paix, Couhé, receveur de l'enregistrement, et Gateau, directeur de la banque de France.

Le 3 mars, est décédé à Bords Léon Massé, curé de cette paroisse depuis 1874, dans la 79^e année de son âge et la 52^e de sa prêtrise. Il avait pour vicaire auxiliaire, depuis 1897, M. Bachellerie, ancien curé de La Jarrie-Audouin.

Le 12 mars, est décédé subitement, à Cognac, âgé de 52 ans, Emile Boulestin, négociant, une des personnalités les plus en vue du commerce de Cognac : membre de la chambre de commerce, président de la chambre syndicale des négociants-entrepositaires du rayon de Cognac, membre de la commission administrative du bureau de bienfaisance, des sociétés de secours mutuels et d'agrément de cette ville, ancien capitaine de l'artillerie territoriale, etc.

Ses obsèques ont eu lieu le 15, en l'église Saint-Léger. Les cordons étaient tenus par MM. Alban Delézinier, banquier, membre de la chambre de commerce ; de Gransaignes d'Hauterives, de la chambre syndicale des négociants-entrepositaires du rayon de Cognac ; Armand Castillon du Perron, et Paul Imbaud fils, né-

gociants. Le deuil était conduit par MM. Lachaud, frère de M^{me} Boulestin ; Paul Dutreix, de Bordeaux ; Julien, agent de change à Paris, etc.

Le 14 mars est décédé à La Rochelle, âgé de 60 ans, Denis-Malo-Césaire Goguet, époux de N. Crahay de Franchimont, receveur municipal et des hospices civils, en retraite. Il était le dernier descendant d'une des familles anciennes et considérables de La Rochelle, anoblies par les charges, qui a fourni à La Rochelle des échevins et des juges consulaires, un trésorier de France et un maire. Thomas Goguet, marchand à Ars, qui vivait au xvii^e siècle, eut un fils, Denis Goguet, marchand à La Flotte. Denis-Jacques Goguet, négociant au Canada en 1739, doit être aussi né à La Flotte, de Jacques Goguet de Langeais, négociant à La Flotte. Il est qualifié écuyer, seigneur de La Sauzaye, président trésorier de France au bureau des finances et chambre du domaine de la généralité de La Rochelle en 1750, premier échevin du corps de ville en 1760. C'est lui qui acheta, en 1763, la terre de La Sauzaye, paroisse de Saint-Xandre, de Louis-François Cacqueray de Valmenier, mousquetaire du roi, marié à Renée-Françoise de Saint-Légier. Son fils, Joseph-Denis Goguet, écuyer, seigneur de La Sauzaye, directeur de la chambre de commerce en 1789 ; en 1776 et 1790, maire et colonel de la milice bourgeoise, fut proposé en 1811 pour un poste de conseiller de préfecture.

Aux assemblées pour les états généraux de 1789, il vota à La Rochelle dans l'ordre de la noblesse avec son frère, Louis-Benjamin Goguet de Gallerande, écuyer, qui tirait son nom du fief de Gallerande, membre de la seigneurie de La Sauzaye. Leurs armes, que n'a pas indiquées M. de La Morinerie : *D'or à un ours passant de sable, au chef d'azur chargé de 4 étoiles d'argent*, d'après un brevet (11 mars 1784) de d'Hozier de Sérigny (archives de M. Théodore Phelippot), se voient encore au-dessus de la grande grille du château de La Sauzaye.

Césaire Goguet, âgé de 25 ans, officier dans les troupes de la république, et Arthur Goguet, son frère, volontaire au dépôt de l'Inde, âgé de 22 ans, demeurant pour le présent chez le citoyen Goguet, leur père, au lieu de La Sauzaye, sont témoins d'un mariage, à Saint-Xandre, le 22 fructidor an V (8 septembre 1796).

Denis Goguet, de la commune de La Flotte, fils de Joseph-Denis, maire de La Rochelle, étudiait la médecine lorsque la révolution arriva. Il jette la lancette, prend le fusil. Soldat aux premières batailles de la république, employé à l'armée des côtes de Cherbourg le 15 mai 1793, il était déjà général de brigade le 16 pluviôse an II (4 février 1794) à l'armée de Dumouriez, puis général de division ; peu après, dans un combat, les soldats plient et se débandent, Goguet veut les rallier. Des fuyards le tuent, 2 floréal an II (22 avril 1794). (*Histoire de l'île de Ré*, p. 381).

Le 31 mars est décédée, chez les dames de la Providence, à La Rochelle, âgée de 90 ans, Marie-Caroline-Corine Godélier, veuve Delayant. Fille d'un médecin militaire, O. *, qui avait fait toutes les campagnes de la république et de l'empire, sœur d'un professeur au Val-de-Grâce, O. *, elle avait épousé Gabriel-Léopold Delayant, *, professeur de philosophie au lycée de La Rochelle, bibliothécaire de la ville, historien distingué. Ayant perdu ses deux enfants et son gendre, elle avait reporté toute son affection sur son petit-fils, M. le docteur Julien Méneau, médecin à La Bourboule, auquel son grand-père Delayant a dédié son *Histoire des Rochelais*.

Le 24 mars est décédé, à Saintes, François-Joseph-Gabriel Xamheu, âgé de 66 ans, ancien professeur de chimie, principal honoraire. Il était né à Prades (Pyrénées-Orientales) le 15 juin 1834, de Joseph Xamheu et d'Elisabeth Avrillack; élève de l'école communale que dirigeait son père, puis du collège voisin, où il termina ses études en obtenant ses diplômes de bachelier ès-lettres et de bachelier ès-sciences; aîné de six enfants, pour venir en aide à sa mère veuve, il entra dans l'université comme maître répétiteur à Toulouse, puis à Poitiers, où il se fit recevoir licencié ès-sciences. Il fut professeur à Châtellerault, à Chinon, à Niort pendant cinq ans, à Aubusson, enfin, en 1864, à Saintes où il resta jusqu'en 1881. Alors il se crut les qualités d'administrateur et se fit nommer principal du collège de Saint-Sever (Landes), annexe du lycée de Mont-de-Marsan. Il succédait à un ecclésiastique fort estimé, et la plupart des élèves suivirent leur principal dans la retraite. Xamheu fut découragé. Au bout de deux ans, attiré par Saintes qu'il n'avait presque pas quitté, il désira s'en rapprocher. Il demanda donc le collège de Rochefort. Passer d'un collège phthisique à celui de Rochefort, si important à cause de ses cours préparatoires à l'école navale et qui allait devenir lycée, c'était un avancement considérable. On l'envoya à Pont-à-Mousson. Le coup était rude; il demanda un congé et, l'année suivante, encore qu'il ne remplît pas les conditions, il obtint sa retraite pour cause de santé, le 1^{er} octobre 1884.

Xamheu se sentait de force à jouer un rôle et à remplir plusieurs fonctions. Il avait voulu faire partie du conseil académique de Poitiers; ses collègues de l'enseignement des sciences dans les collèges l'y nommèrent; il voulut plus, et il se présenta comme candidat au conseil supérieur de l'instruction publique; blackboulé une première fois, il déploya une activité singulière, écrivant, visitant, réunissant les électeurs. Il fut élu le 12 mai 1884, mais son élection fut annulée comme illégale, puisqu'il n'était pas en fonctions. De là des tracas, appel au conseil d'état, etc. A Saintes, il songea à faire partie du conseil municipal où il croyait pouvoir rendre des services par ses connaissances spéciales dans les questions d'enseignement et ses occupations agricoles. Il fut élu le 17^e sur la liste au second tour de scrutin, le 11 mai

1884, par 1.370 voix. Son ardeur remuante, un peu inquiète, ne plaisait pas à tous ; on n'aime pas, dans nos petites villes, à voir un seul se mêler de tant de choses à la fois. Au renouvellement de 1888 il ne fut pas réélu ; il soupira depuis après ce siège perdu à l'hôtel de ville. Enfin, à une élection partielle où il était seul candidat, il fut, au second tour, élu le 16 juillet 1899 par 1.063 voix sur 4.688 inscrits. Sa circulaire se terminait ainsi : « En votant pour moi, électeurs, vous voterez pour un vieux républicain. »

Connu par quelques mémoires sur le phylloxera et les maladies de la vigne, par quelques rapports de comice agricole ou d'expositions, il aspira à la gloire d'archéologue, à la célébrité d'historien. Le 27 juin 1885, par arrêté du préfet, il fut nommé membre de la commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, et, le 20 octobre suivant, il fut élu vice-président à la place d'Hippolyte de Tilly, décédé. Il a pour successeur M. Charles Dangibeaud. Alors il justifia ce double choix par l'insertion au *Recueil de la commission* de diverses pièces sur le collège de Saintes qu'il tira à part sous le titre : *Histoire du collège de Saintes*. C'était presque un essai, aussi ne faudrait-il pas s'étonner de trouver des fautes de toute espèce dont seul est capable un débutant qui veut être maître du premier coup. Il avait fondé de grandes espérances sur cet ouvrage que tous ses anciens élèves devaient s'empresser de lire et d'acheter. Cela lui eût permis d'ajouter quelques fascicules aux premiers, qu'on ne trouve plus que dans le *Recueil* qui les a édités : Xambeau a publié : 1° *Conférences (3), faites à Saintes en 1872*, par M. F. Xambeau, professeur de physique, rédigées pour le *Courrier des deux Charentes*, par F. Lavoux (Saintes, impr. Hus, 1872, in-12, 54 pages) ; 2° *Note sur l'hydrologie de l'arrondissement de Saintes* (Saintes, impr. Hus, 1883, in-8°, 20 pages) ; 3° *Histoire du collège de Saint-Sever (Landes)* (Dax, impr. Jutère, 1884, in-8°, 56 pages) ; son plus volumineux labeur est : 4° *Histoire du collège de Saintes*, qui devait avoir « 8 parties suivies chacune des documents et notes correspondants » ; 3 fascicules ont paru successivement : Saintes, Trépreau, in-8°, 1886, 150 pages en 2 fascicules imprimés à Saintes, l'un chez Hus, 70 pages ; l'autre chez Gay, prix : 4 francs ; le 3° a pour titre : *Documents relatifs au collège de Saintes publiés par F. Xambeau. La chapelle du collège* (Saintes, imprimerie Hus, 1886, in-8°, 48 pages et 3 folios non paginés). Il s'était servi d'une *Notice manuscrite sur le collège de Saintes* par un ancien principal de Saintes, Stanislas Moufflet, et de pièces prises aux archives départementales qu'il n'avait pas eu le temps de lire. On lui a reproché cette ressemblance trop... ressemblante et aussi de nombreux lapsus qui n'étaient pas tous des fautes d'attention. Voir *Notice sur le collège de Saintes (1571-1850)* par Stanislas Moufflet, avec notes et appendice par Louis Audiat (Saintes, Mortreuil, 1886, in-8°, 136 pages) ; 5° *De l'air, de l'eau et des terres dans l'arrondissement de Saintes* (Saintes, imprimerie Gay, in-8°), mémoire

inséré dans les *Annales municipales* de 1899. Cette fois il se copiait lui-même.

Xamheu, on le voit, occupait ses loisirs. « Il fut, dit son biographe, de toutes les sociétés, de toutes les commissions. Ses rapports au conseil d'hygiène sont remarqués ; ses travaux sur les monuments historiques (lesquels ?) sont appréciés ; il écrit sur l'agriculture, analyse les terrains, prépare la régénération de la contrée » que la mort l'a empêché de voir. « Mais cela ne suffisait pas, tant s'en faut, à satisfaire ses besoins d'activité dévorante. Il continuait à donner des leçons dans son cabinet ou son laboratoire à quelques élèves privilégiés. » Des distinctions honorifiques furent sa récompense. Il était officier de l'instruction publique, officier du mérite agricole ; il sollicitait plus encore. Un autre journal (*Moniteur de la Saintonge* du 28 mars) a vanté « son attachement à la maison Hus, les nombreuses marques d'estime et de sympathie qu'il lui a toujours données », partant « son amabilité », « ses nobles qualités, son enseignement magistral », l'entrain de ce méridional exubérant qui tenait à étonner les paisibles Saintongeais. On lui offrit, dit l'*Indépendant* du 30 mars, la préfecture des Deux-Sèvres, là où il avait été professeur, et celle des Pyrénées-Orientales, son pays natal ; mais « il était aussi un modeste ». Si la Garonne avait voulu...

Grâce à ces opuscules on a écrit : « Ses travaux sur la chimie et l'archéologie ont été souvent imprimés et lus avec intérêt. Cette partie de son œuvre lui survivra. » Son plus remarquable travail est celui de M. Georges d'Avenel dans la *Revue des deux mondes*, qu'il lut, sans avertir de la source, sur la place Bassompierre le 8 juillet 1898, au concours agricole de l'arrondissement de Saintes et que reproduisit l'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 14, sur la situation des populations agricoles jadis et le prix des denrées.

Xamheu avait été au mois d'août dernier atteint de paralysie à Paris où il était allé voir l'exposition. Une seconde attaque l'emporta. Il a laissé des regrets. Son père était mort pendant sa déportation à Lambessa, ce qui lui valut à lui une pension de 700 francs comme victime du deux décembre. Quand sa mère céda à son tour en 1864, il se trouva chef de famille et fit venir à Saintes sa sœur, morte religieuse il y a deux ans, ses deux frères : Vincent, mort inspecteur d'académie à Alger, et Gabriel, employé des postes à Paris ; il montra à leur égard un dévouement assez rare. Dans son testament, il déclara croire en Dieu et en l'immortalité de l'âme ; comme Victor Hugo, il demanda la sépulture la plus simple, sans couronnes, sans fleurs, sans discours. Il avait refusé la bénédiction du prêtre, il eut celle de M. Poudensan dans le *Courrier de La Rochelle* du 31 mars : « Son souvenir restera dans le cœur de tous ceux qui ont pu le connaître ou bénéficier de son œuvre. »

Le 30 mars est décédé à Saintes, âgé de 89 ans, Jean-François-Marie Bichon, prêtre habitué de la paroisse Saint-Eutrope. Né en 1813, à Marans, il fut ordonné prêtre par Clément Villécourt le 23 décembre 1837, puis curé de Boissredon, Saint-Sauvan, Barzan ; il fut un des premiers directeurs de Marie-Eustelle Harpain.

Le 7 avril, est décédé, à Saintes, à l'âge de 55 ans, Victor-Eugène Massal, comptable dans la maison Mestreau et C^{ie}, négociants, officier d'académie. Né à Vouhé, de Mathurin Massal et de Norine Jarry, il fut élève de l'école normale et fut nommé instituteur adjoint à l'école communale de Saint-Pierre, à Saintes. En 1872 il quitta l'enseignement pour entrer comme comptable dans la maison Mestreau où il est resté jusqu'à la fin. Il était président d'honneur de la société d'encouragement aux écoles laïques de Saintes, président honoraire de la société de gymnastique la *Santone*. Il avait fait partie du conseil municipal pendant quelques années. Ajoutons ce détail : A l'incendie de la bibliothèque, le 11 novembre 1871, Massal s'était le second élancé dans une salle qui menaçait de flamber, pour essayer de sauver quelques volumes. Nous parvinmes à jeter par la fenêtre quelques ouvrages les plus précieux, et à préserver deux salles qui allaient brûler comme les autres. Le préfet Tenaille-Saligny, le sous-préfet, M. Chapron, firent au ministre un rapport élogieux.

Le 17 avril, est décédé à Bordeaux et a été inhumé le 19 à La Rochelle, Ferdinand Kuentz, *, professeur de gymnastique au lycée, à l'école normale de Lagord et aux écoles communales de la ville de La Rochelle, moniteur général et fondateur de la société de gymnastique *La Rochelaise*. Appelé de Mulhouse à La Rochelle, après le désastre de 1870, par Emile Delmas, ne pouvant plus être Alsacien que de nom et de souvenir, il devint vite Rochelais et pendant plus de 30 ans, songeant à la revanche, il préparait par la gymnastique les futurs vengeurs. Il était fort estimé par son zèle et son patriotisme inaltérable.

Au cimetière des discours ont été prononcés par M. Robert, proviseur du lycée, le directeur de l'école normale, le président de *La Rochelaise*, M. Gaston Périer et M. L. Mailho, au nom de l'union des sociétés de gymnastique de France. Le deuil était conduit par les fils du défunt, Ferdinand Kuentz, professeur d'escrime à Paris, Maurice, élève du lycée, et ses gendres, MM. Gendre et Luegnet.

II. — MARIAGES

Le 23 février, au temple de l'église réformée de Saintes, la bénédiction nuptiale a été donnée à M. Charles-Victor Bordes, juge d'instruction alors à Barbezieux, depuis procureur de la république à Blaye, né le 30 juin 1864, à Mazamet (Tarn), de

Lis-Jacques-Victor Bordes, pasteur de l'église réformée de Bordeaux, et d'Arabella Méjanel, et à M^{lle} Lucie-Elie-Jeanne Guenon des Mesnards, née à Cognac, le 2 juillet 1875, fille de M. Jules-Etienne-Paul Guenon des Mesnards et de Louise-Alexandrine-Marguerite Lecoq de Boisbaudran.

Les témoins étaient : pour le marié, MM. Paul Chavoix, président du tribunal civil de Barbezieux, et Alexandre Brousse, ingénieur à Barbezieux ; pour l'épouse, MM. Louis Meschinet de Richemond, son oncle, et Paul-Elisée-Etienne Guenon des Mesnards, son frère, à Courpignac.

A TRAVERS LES REVUES

Le *Polybiblion* d'avril apprécie le xxiv^e volume des *Archives, Répertoire des titres du comté de Taillebourg*, qui, dit-il, contient l'analyse en général très sommaire de tous les titres féodaux, lettres patentes, aveux, hommages, acquisitions, ventes, baillettes... concernant la seigneurie de Taillebourg, offre un certain intérêt pour un très grand nombre de localités de la Charente-Inférieure... Cette publication, qui renferme en tête une liste chronologique des seigneurs de Taillebourg depuis 1209, se termine par une table onomastique dans laquelle se trouvent identifiés la plupart des noms de lieux contenus dans le volume...

Le même rend compte du *Cartulaire de l'église d'Angoulême* publié par M. Nanglard, qui comprend 212 chartes des ix^e-xii^e siècles, et une de 558 affranchissant 175 esclaves... Une table des noms de personnes, de lieux et de matières est due à M. de La Martinière, archiviste de la Charente.

M. de Richemond a publié dans le *Bulletin historique et philologique* (n^o 1 de 1900), p. 33 : *Don fait par Louis XIII pendant le siège de La Rochelle* (30 octobre 1627) à André Bobiet, des biens, meubles et immeubles de Richard, Esther Brilhout, veuve de Jean Thomas, et Daniel Barrault, etc., acquis et confisqués pour cause de rébellion.

La *Causerie littéraire* de notre confrère M. Gabriel Aubray dans le Mois de mars est intitulée *La table d'un lecteur*, et celle d'avril est consacrée au poète-chansonnier Théodore Botrel.

La *fête des fous*, dans « *La tradition*, revue illustrée du folklore » de mars 1901, raconte ce qui se passait pour la fête des fous et la fête des innocents. A comparer avec les usages de la cathédrale de Saintes, que nous avons décrits, page 67, t. xx : le 1^{er} mai de l'abbaye des dames ; un enfant de chœur en évêque, officiant au chœur, rendait visite à cheval à M^{me} l'abbesse, qui offrait un millier d'épingles, des gants rouges et une colla-

tion ; la résurrection, où les enfants de chœur représentaient les trois Maries, etc.

Dans la *Revue historique de l'ouest* (novembre-décembre 1900), M. le marquis de Granges de Surgères publie *Notes d'état civil extraites des registres des paroisses de l'arrondissement de Nantes. Paroisse de La Chevrolière*.

La *Revue-Bulletin de la société d'émulation de l'Allier* de février 1901 contient *Les origines de l'enseignement à Montluçon*. Le premier document qui constate des écoles à Montluçon est une charte latine de 1113 portant nomination du recteur. La présentation appartenait aux consuls de la ville, la nomination au prieur de la paroisse de Saint-Pierre.

Dans une étude, *Jetons et médailles des princes ecclésiastiques de la maison de Bourbon-Vendôme*, M. Jules Chautard cite (*Bulletin de la société archéologique du Vendômois*, t. xxxix, 1900, page 260), le jeton frappé pour le cardinal Charles de Bourbon après sa nomination à l'évêché de Saintes. Il avait succédé à Julien Soderini, Odet de Bretagne, premier successeur désigné n'ayant pas pris possession. Charles occupa ce siège de 1544 à 1550. C'est pendant cette période, le 27 juillet 1547, que Paul III le créa cardinal du titre de Saint-Sixte. Le jeton fut peut-être frappé à cette occasion. Il est d'un fort joli style et d'une grande rareté : † CAROLVS CARDINALIS VINDOCIENSIS ; dans le champ, écu de Bourbon, surmonté du chapeau de cardinal. La première fleur de lys broche sur la bande de l'écu. Revers : † EPISCOPVS SANCTONENSIS. Charles ayant quitté le diocèse de Saintes en 1550, on peut certainement assigner la fabrication de la pièce entre 1550 et 1547.

M. le vicomte Paul de Chabot continue à publier, dans la *Revue historique de l'ouest*, *Les preuves de noblesse des demoiselles du Poitou...* à Saint-Cyr. La livraison de décembre 1900 contient : Jeanne de Chièvres de Salignac, née le 1^{er} mars 1676 de Jacob de Chièvres, seigneur de Salignac, et de Marie Le Maréchal, d'après les registres du consistoire établi à Barbezieux ; Catherine du Chilleau, née le 21 mars 1697 de Pierre du Chilleau, seigneur du Retail, et de Catherine-Thérèse Mesmin de Silly ; Louise-Charlotte de Chourses, née le 5 décembre 1736 de Louis de Chourses et de Louise d'Escorches.

Une pièce à ajouter aux documents si importants réunis par M. Louis Audiat dans son ouvrage si neuf *Les états provinciaux de Saintonge* : c'est la lettre (Saintes, 28 mars 1789) du comte de La Tour du Pin, commandant en chef de la province de Saintonge, adressée aux commissaires des trois ordres de l'élection de Cognac (voir l'*Echo charentais* du 7 avril). Elu député aux états généraux, il appuiera leurs vœux d'états provinciaux pour la

sénéchaussée de Saintonge, et leur député, M. de Bonnefoy, a été chargé de leur faire part de la délibération de la sénéchaussée à ce sujet.

Le *Bulletin du protestantisme français* du 15 janvier contient de M. L. de Richemond plusieurs lettres à lui communiquées par M. le docteur Ardouin, bibliothécaire de l'école de médecine navale à Rochefort, et relatives à Isaac Michel de La Motte, dit La Motte-Michel, chevalier, seigneur de Saint-Fort sur Gironde, Usson, etc., capitaine commandant des vaisseaux du roi (9 janvier 1696) avec rang de chef d'escadre, capitaine général gardes-côtes du département de Talmont, chevalier de Saint-Louis, pourvu (21 janvier 1703) d'un office de secrétaire du roi, maison et couronne de France en la chancellerie de la cour des aides de Guienne, mort à 70 ans, le 20 janvier 1719, laissant de Marguerite Meschinot, une fille mariée à Claude-Thomas Renart de Fuchsamberg, marquis d'Amblimont. Louis Phélypeaux de Pontchartrain écrit à Michel Begon (1691-1697) pour décider La Motte-Michel à obtenir la conversion de sa mère, sa femme, sa fille, ses frères. Peut-être notre confrère M. le baron Michel de La Morinerie nous donnera-t-il quelques détails de plus sur le personnage.

M. de Richemond a communiqué au même *Bulletin* (n° du 15 février) des lettres découvertes aux archives de la marine de Rochefort par MM. les docteurs Maurice V... et L. Ardouin. Il s'agit d'Etienne Texier, qui s'était fait huguenot et pasteur à Marennes vers 1710. On avait trouvé aux Bardières, paroisse de Dolus en l'île d'Oleron, dans un four à lui appartenant, un tas de livres et d'écrits hérétiques qui ont été remis au curé de Dolus, Delmas, ce qui résulte d'une lettre (17 mars 1714) de Philippe-Auguste Lortie du Maine, procureur du roi à l'amirauté de Brouage, transférée à Marennes depuis 1702. Cet Etienne Texier, converti par sa femme, Lydie Poulvezet, avait le timbre un peu fêlé, si l'on en juge par la « sentence définitive rendue entre tous les chrétiens » où lui, « docteur en théologie par la vocation de Dieu », condamne « à perpétuité et à jamais au feu éternel d'enfer, qui ne s'éteindra point, tous les papes, cardinaux, archevêques, évêques, prestres, moynes et toutes autres sortes d'hérétiques, etc. » Il fut enfermé en la citadelle d'Oleron. Son demi-frère, Jean-Jacques Huault, ci-devant commissaire d'artillerie, fils de Jacques Huault, garde d'artillerie et munitions de guerre de la citadelle d'Oleron, le dénonça à Pontchartrain avec sa femme et ses deux filles, Marianne et Jeudy Texier », n'ayant en vue que leur conversion à la foy catholique, et qu'il ne leur soit fait aucun mal que de les ramener tous les quatre avec douceur ».

La livraison du 15 mars publie une notice de M. H. Patry, *Une chronique de l'établissement de la réforme à Saint-Seurin d'Uzet en Saintonge, c'est-à-dire Le registre de baptêmes de Jean Frèrejean (1541-1564)*, accompagné de notes sur les évé-

nements contemporains, manuscrit qu'on croyait perdu et dont une copie, faite en 1669 par Lozeau, ancien de l'église de Saint-Seurin d'Uzet, passa dans les mains de Pierre-Abraham Jonain, mort à Royan, puis dans celles de M. le pasteur Moutarde, de Saujon, enfin dans la bibliothèque de la société de l'histoire du protestantisme. L'original avait été utilisé par Crottet, *Histoire des églises de Pons, Saujon, Mortagne en Saintonge*; et l'auteur, Jean Frèrejean, cité en outre par M. Audiat, *Etude sur Palissy* (1868); le baron de Ruble, *Jeanne d'Albret* (1897); Gaullieur (*Histoire de la réformation à Bordeaux* (1884).

L'introduction du protestantisme à Saint-Seurin est due à Jean Frèrejean, notaire, qui gagne Gabriel de La Mothe, probablement fils de Guy. (Voir *Palissy*, page 176). Ce Gabriel avait épousé Suzanne Bouchard, fille de François, vicomte d'Aubeterre, seigneur de Saint-Martin de La Couldre, nièce de Charles de Coucis, seigneur de Burie. Jean 1^{er} Bretinauld fit élever un temple. Le calvinisme domina. Aussi lorsque, au commencement du xviii^e siècle, les habitants descendirent vers le port, à la place de la vieille église, les catholiques peu nombreux ne purent élever qu'une modeste chapelle. Après le concordat, Saint-Seurin fut annexé à Chenac, paroisse que dirigea longtemps l'abbé Moquay, un saint prêtre. En 1826, l'église de Saint-Seurin fut rendue au culte et érigée en chapelle vicariale et succursale. L'abbé Moquay, neveu du précédent, qui lui avait succédé à Chenac, abandonna Chenac et fut nommé curé de Saint-Seurin où il est mort en 1862. le 8 septembre, en odeur de sainteté.

Le numéro d'avril contient la suite de la chronique de Frèrejean sous ce titre, *Pièces justificatives*, savoir : arrêt du parlement de Guyenne (19 novembre 1560) à propos de prêches faits à Cozes et environs; ordonnances du parlement sur l'arrivée en Saintonge de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier, pour pacifier le pays (10 septembre 1562); les gens doivent faire profession de foi catholique dans les huit jours; les officiers du roi au siège de Saintes qui étaient protestants ne devront reprendre leur charge qu'après s'être « purgés de la contravention aux édits »; liste de suspects protestants à propos d'un procès fait par Marie Constantin, veuve du capitaine Saubuat, à divers capitaines huguenots qui avaient capturé un bâtiment à lui appartenant. Il y a dans ces pièces beaucoup de noms saintongeais.

L'ACADIE FRANÇAISE. — C'est le titre d'une communication de M. Dubosc de Beaumont à la société de géographie au sujet de « l'état présent des Acadiens français, de leurs mœurs, de leur avenir, mais surtout de leur attachement à la mère patrie. Le plus curieux témoignage peut-être de la persistance du sentiment national chez les colons d'origine française nous est offert par ces descendants de Saintongeais, Tourangeaux, Normands,

Basques, Bretons, etc., répartis en Amérique dans les trois provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et de l'île du Prince-Edouard.

» Au XVIII^e siècle, les barbares soldats du colonel anglais Winslow en firent périr dix mille, pour les déraciner du sol où ils s'étaient librement fixés, par la famine, la déportation et les fusillades en masse. Ils n'étaient encore que 6.000 à la fin du XVIII^e siècle; ils sont aujourd'hui 150.000 qui forment une petite nation ayant son originalité propre, ses églises, ses écoles, ses villages, ses journaux, ses députés. La langue qu'ils parlent et qu'on enseigne à leurs enfants est le français.

» Suivant l'éloquente parole de leur représentant au parlement fédéral, M. Pascal Poirier, la France est toujours pour les Acadiens « la douce terre des aïeux, la glorieuse, la grande lointaine » bien-aimée, et ils l'aiment d'autant plus peut-être qu'ils ont plus souffert à cause d'elle. »

Dans le 34^e volume des *Mémoires de la société dunkerquoise* (1900), page 357, je rencontre, à propos d'*Une procédure de recherche de la paternité naturelle sous le régime de l'ancien droit français*, par M. Boivin, une pièce que je n'aurais pas cherchée là : « Le 21 mars 1772, Nicolas-Jean Pilon, doyen des procureurs du marquisat de Barbezieux, faisant fonctions de juge en l'absence de M. le juge sénéchal civil et criminel, vu la déclaration de grossesse de Marie Duc faite devant nous le 18 mars, présent mois; la plainte à nous donnée par ladite Marie Duc en crime de rapt, de séduction, contre Martin Renaud, fils de François... nous avons nommé, pour procéder à ladite visite, les sieurs Drilhon, médecin, Beauchereau, maître chirurgien, et la nommée Collinet, matrone...; la relation des assignations données à la requête de ladite Duc à ses témoins... signée Bruslon, sergent royal...; tout considéré, nous ordonnons que ledit Martin Renaud, accusé, sera pris et saisi au corps et conduit sous bonne garde en prisons dudit marquisat pour être ouy et interrogé... ses biens saisis et annulés... » Décidément, le métier de séducteur ne valait rien dans le marquisat de Barbezieux en 1772.

ARCHÉOLOGIE — HYDROGÉOLOGIE — HYDROPHOBIE

I

LISTE DES MONUMENTS HISTORIQUES

Voici la liste des monuments historiques classés par l'état, arrêtée au 1^{er} janvier 1900 :

Charente-Inférieure.

1^o Monuments mégalithiques : ARDILLIÈRES, dolmen dit La

Pierre-Levée, dolmen dit *La Pierre-Fouquerée*; MONTGUYON, dolmen dit *La Pierre-Folle*; SAINT-LAURENT DE LA PRÉE, deux dolmens dits *Les Pierres-Closes de Charras*.

2° Monuments antiques : LE DOUHET, aqueduc ; EBÉON, pyramide ; SAINTES, cirque romain, restes de l'amphithéâtre ; SAINT-ROMAIN DE BENET, tour de Pire-Longue, camp dit de César.

3° Monuments du moyen-âge, de la renaissance et des temps modernes : AUNAY, église Saint-Pierre ; CHADENAC, ECHILLAIS, ESNANDES, églises ; FENIOUX, église, lanterne des morts ; IBIERS-BROUAGE, fortifications de Brouage ; MARENNES, MARIGNAC, églises ; MOEZE, croix dans le cimetière ; PONS, chapelle Saint-Gilles, donjon, passage de l'hôpital ; PONT-L'ABBÉ, RÉTAUX, églises ; LA ROCHELLE, hôtel de ville, fortifications maritimes, maison de Diane ; SAINT-DENIS D'OLERON, soubassement du portail de l'église ; SAINT-PIERRE D'OLERON, lanterne des morts ; SAINTE-GEMME, église ; SAINT-JEAN D'ANGÉLY, tour de l'horloge et fontaine du Pilori ; SAINTES, église Saint-Eutrope, église Saint-Pierre (ancienne cathédrale), ancienne église Sainte-Marie des Dames (affectée au service de la guerre) ; SURGÈRES, TALMONT, églises.

Charente.

1° Monuments mégalithiques : LA CHÈVRERIE, polissoir dit *Gros-Chail* ; FONTENILLE, dolmens dits *La grosse et la petite Pérolle* ; LUXÉ, dolmen dans le tumulus dit *La Motte de la Garde* ; PETIT-LESSAC, dolmen converti en chapelle de la Madeleine, près Confolens ; VERVANT, dolmen de La Boixe.

2° Monuments antiques : BROSSAC, restes de la ville romaine de Lacou-Drusem, restes d'un aqueduc ; SAINT-CYBARDEAU, théâtre des Bouchauds.

3° Monuments du moyen-âge, de la renaissance et des temps modernes : ANGOULÊME, cathédrale Saint-Pierre ; AUBETERRE, BASSAC, églises ; BLANZAC, église Saint-Barthélemy ; CELLE-FROUIN, lanterne des morts ; CHARMANT, CHATEAUNEUF, COGNAC, COURCÔME, GENSAC, LESTERPE, MONTBRON, MONTMOREAU, MOUTHIERS, PLASSAC, RIOUX-MARTIN, ROULLET, SAINT-AMAND DE BOIXE, SAINT-MICHEL D'ENTRAIGUES, TROIS-PALIS, églises.

II

LE Puits GALLO-ROMAIN DES BOUCHAUDS

M. Chauvet a tenu la promesse dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. C'est la *Revue archéologique* de janvier-février 1901 qui a inséré son mémoire sur la fouille faite par M. Pierre Saulnier et les objets trouvés dans le puits gallo-romain des Bouchauds. Son récit, en forme de journal, indique minutieusement les opérations qui ne durèrent pas moins de six jours. On constate successivement une couche d'argile blanche,

provenant d'un éboulement, puis une terre noire, verdâtre, gluante, d'apparence grasseuse, faisant penser à de la chair décomposée, et des cendres, des débris de vases, os d'animaux divers, escargots, coquilles d'huîtres, une tête de vache entière, des têtes de béliers, de chiens, de porcs, cendres, pierres brûlées, fragments de poteries ; puis, la 4^e journée, les deux patères en métal, le plat ovale, une ascia et un couteau en fer, des débris de sandale en cuir ; puis, pierraille, têtes de bœufs, de chiens, de porcs, volailles, tuyau d'hypocauste, deux cercles en fer, seaux, une pierre représentant une idole grossière assise ; enfin, on atteignit le fond, après avoir enlevé une couche de douze mètres de débris divers. On était à 36 mètres au-dessous du sol superficiel. Suit la description des principaux objets, y compris une clef en fer, longue de 0^m158, qui porte cette inscription : KATVL. L'auteur conclut ainsi : il y avait aux Bouchauds un temple important, les objets décrits ayant incontestablement servi au culte chez les Romains ; 2^e ce temple, près d'un théâtre, prouve donc là l'existence d'une grande ville, le *Germanicomagus* de la carte de Peutinger ; 3^e ce riche mobilier religieux au milieu des cendres, de vases brisés, de statuettes indique une catastrophe. A qui l'attribuer, aux Bagaudes, à la fin du III^e siècle ? aux Wisigoths ou aux Francs, vers le V^e ou VI^e siècle ? etc.. hypothèses que d'autres observations renverseront ou confirmeront dans la suite. « Les conclusions définitives viendront plus tard ». Faut-il admettre que ces « douze mètres de débris divers » aient été entassés là d'un seul coup, au moment de la destruction ? ou plutôt ne serait-ce pas que, successivement, les habitants ont jeté dans ce puits les cassons de vaisselle, les déchets de la cuisine, comme on en trouve dans presque tous les puits abandonnés qui servaient de débarras ? Ce puits-là était-il construit ? avait-il contenu de l'eau ? Questions à examiner, et que nous soumettons humblement à l'intelligent explorateur.

Dans le numéro de mars-avril, le même mentionne un mémoire, *Statues, statuettes et figures antiques de la Charente*. C'est une liste raisonnée pour faciliter l'étude de la sculpture en Gaule : à Anais, statue de Jupiter ; à Ambérac, figurine de bronze et cheveux ; oiseau en terre cuite, semblable à ceux qui ont été trouvés dans l'Allier, jouets d'enfants très probablement ; Angoulême, tête d'impératrice, statuettes, grand lion en pierre ; Auge, statue en pierre ; Bonneuil, deux idoles gauloises ; Charmant, petit sus en bronze ; Courbillac, figurine en bronze, trouvée à Ilperes ; Fouqueure, statuette et Mercure en pierre, etc.

III

UNE SÉPULTURE DE L'ÉPOQUE CELTIQUE

Pour fouiller un tumulus, le plus sage est de l'éventrer. On sait l'importance qu'ont prise, au point de vue ethnographique, les anciennes sépultures, et les découvertes qu'elles procurent pour les mœurs des populations celtiques, gauloises, romaines.

M. l'abbé Moret, curé-doyen de Saint-Menoux (Allier), a fouillé avec patience et intelligence un tertre de sa paroisse. Il en a publié les résultats dans une très artistique plaquette : *Le tumulus de Saint-Menoux et les sépultures de l'époque celtique* (Moulins, imp. Auclair, 1900, in-8°, 39 pages). Il y a joint une carte, sept figures et huit planches hors texte. Tous les objets trouvés sont minutieusement décrits et figurés : vases, bracelets en bronze et en schiste, poignard, épingle, fibules, crânes, etc. En vrai savant, l'auteur rapproche ces objets d'autres semblables trouvés ailleurs, et il compare les usages révélés avec les textes des anciens. C'est un moyen d'éclairer son sujet et en même temps de le rendre intéressant pour le vulgaire. La brochure servira donc aux simples lecteurs, aux profanes et aussi aux savants à qui elle fournira de précieux documents. D'après les plus compétents, cette sépulture remonterait à la fin de l'âge de bronze ; M. Bertrand, du musée de Saint-Germain, la fixerait à trois mille ans, un peu postérieure au fameux siège de Troie.

—
IV

UN CACHET D'OCULISTE A SAINTES

M. Emile Espérandieu, dans la *Revue épigraphique* (mars 1901), a publié p. 150, un *cachet d'oculiste* trouvé en 1898 au cimetière Saint-Vivien de Saintes et dont le musée de la ville s'est rendu acquéreur. « Comme tant d'autres, écrit M. Dangebeaud, elle n'émigrera pas. » C'est une « petite tablette en stéatite verdâtre », longue de 0,038, large de 0,027, épaisse de 0,009. Caractères nettement tracés, d'assez bonne forme. Les deux lettres E. V. profondément gravées sur le plat ont une signification qui nous échappe. Les lettres C VAL, à peine distinctes sur ce même plat, sont à lire, pensons-nous, C(aius) VAL(erius). Un second C, tracé sur l'autre plat, tout près du bord d'une tranche anépigraphie, nous fait supposer que le prénom Caius était celui du possesseur de la tablette.

» 1. — VAL(erii) PHILEROTIS CYCNIUM LEN(e).

» 2. — VAL(erii) PHILEROTIS ITALIC(um) AD DIATHES(es).

» 1. — Collyre cycnium adoucissant de Valerius Phileros.»

» 2. — Collyre italique de Valerius Phileros contre les diathèses »....

» Le premier des deux noms de collyre fournis par le cachet de Valerius Phileros s'est déjà rencontré, avec l'orthographe cycnion, sur une tablette, aujourd'hui perdue, que l'on a découverte au XVIII^e siècle, à Perpezac-le-Noir dans la Corrèze. Le même nom se retrouve encore sur un cachet d'Amiens, où il est abrégé *cycni*.

» L'italicum, non décrit par les auteurs anciens, figure sur un autre cachet (n° 54) trouvé à Contines. Les diathèses constituaient, à ce qu'il semble, une affection d'un caractère assez général, et non pas exclusivement, comme on l'a supposé, une tumeur trachomateuse des paupières. L'italicum, qui est appliqué aux

diathèses d'après le cachet de Valerius Phileros, est indiqué *ad cicatrices* sur le cachet découvert à Contines. Cet exemple et quelques autres que nous pourrions citer viennent à l'appui de ce qui précède, mais ne sauraient constituer des preuves certaines. Le cachet provenant de Saintes, et publié par M. Dangibeaud, est le 215^e que nous connaissons. »

V

L'HYDROGÉOLOGIE EN SAINTONGE. — L'ABBÉ RICHARD ET LA LÉGENDE DE LA DÉCOUVERTE DES SOURCES

La note relative au « pli cacheté » contenant la théorie scientifique de l'abbé P. Richard, hydrogéologue, sur l'art de découvrir les sources, publiée par la *Revue de Saintonge et d'Aunis* de mars dernier, t. XXI, p. 82, demande un mot d'explication qui détruira la légende répandue à ce propos.

Par lettre du 2 juillet 1866, l'abbé Richard informait le président de l'académie des sciences du dépôt qu'il avait dessein de faire ce jour à l'académie de l'exposé sommaire de la théorie scientifique sur les moyens de découvrir les sources. J'ai sous les yeux la première copie, le « brouillon » de cette lettre.

Le même jour le dépôt est fait par l'intéressé et accepté par l'académie, comme en fait foi la mention inscrite sur l'enveloppe contenant le document.

Voici, en détail, les notes qui authentiquent cette pièce : L'enveloppe était fermée au verso par cinq cachets de cire rouge aux initiales P. R. (Pierre Richard) ; au-dessus du cachet central elle porte le timbre officiel de l'académie des sciences, et un peu au-dessous le n° 2340 ; sur l'enveloppe, au recto, en haut, à droite, est répété le même numéro d'ordre 2340 ; à gauche, de l'écriture qui constate plus bas l'acceptation du dépôt « *Pli cacheté* ». Au travers de l'enveloppe, en quatre lignes de la main de l'abbé Richard : *Exposé sommaire de la théorie scientifique de M. l'abbé P. Richard sur l'art de découvrir les sources* ; sur le bord de l'enveloppe, à gauche, le timbre officiel de l'académie des sciences. Au bas de l'enveloppe, angle gauche : « L'abbé Richard, hôtel du Bon La Fontaine » (son adresse à Paris). A l'angle droit et inférieur, écrit de la main de M. Elie de Beaumont, comme le prouvent les initiales de la signature : *Séance du 2 juillet 1866, le dépôt est accepté*, signé : *L.-E. de B.*

Le 13 février 1882, l'abbé Richard mourait à Monza, près Milan. Quelques jours avant sa mort, l'hydrogéologue, par une des clauses de son testament olographe, léguait à M^{sr} l'évêque de La Rochelle « l'exposé sommaire de sa théorie scientifique déposé à l'académie des sciences ». M^{sr} Thomas, alors évêque de La Rochelle, obtint délivrance du legs. Le pli cacheté contenait bien, comme l'annonçait la suscription de l'enveloppe : « L'exposé sommaire de la théorie scientifique de l'abbé Richard sur l'art de découvrir les sources, écrit de la main de l'hydrogéologue, en trois pages format in-4° carré, et signé : « L'abbé

Richard, chanoine honoraire, Montlieu (Charente-Inférieure). » M^r Thomas remit bientôt le pli cacheté, ouvert désormais, au supérieur actuel du petit séminaire de Montlieu, qui en est le dépositaire. M^r l'évêque de La Rochelle se réserve de faire publier, quand il le jugera à propos, la théorie de l'abbé Richard sur l'art de découvrir les sources.

Pour être complet. Le 25 mars 1897, a été placée, dans la chapelle du petit séminaire de Montlieu, sur le mur nord du transept gauche, près du magnifique autel de N.-D. des Sources donné par l'abbé Richard, une plaque de marbre noir 1^m22/0^m83. L'inscription de la plaque rappelle l'art merveilleux de l'abbé Richard, ses voyages et ses découvertes sur les différents points de l'Europe, en Algérie, en Palestine, et ses bienfaits envers le petit séminaire de Montlieu. Les frais de la plaque ont été payés pour la plus grande partie par l'abbé Caudéran ; quelques amis ont ajouté leur offrande, le séminaire de Montlieu a parfait la somme nécessaire.

A Montlieu, le 8 mars 1901.

Le supérieur du petit séminaire,
ARM. DE LAAGE.

—
VI

LE TRAITEMENT DE LA RAGE..... EN 1868

On a certainement eu envie de rire, sinon de pleurer, en lisant la fin douloureuse du malheureux Husson, mordu par un loup enragé, et le traitement qu'on lui fit subir. Et l'on s'est écrié avec l'auteur du récit : « Il était temps que Pasteur vint. » Or Pasteur était né, travaillait ; dans quelques années (1881-1885) il allait trouver le vaccin de la rage. Or voici quels remèdes un charlatan, ce ne pouvait être qu'un charlatan, proposait aux hydrophobes ; il y en a plusieurs au choix.

Nous lisons dans « *Le bienfaiteur de l'humanité*, secrets puisés dans la nature pour conserver la santé et guérir toutes espèces de maladies, renfermant 2.000 recettes, par Jean-Claude Terrasse, ouvrage couronné d'une mention honorable, exposition d'horticulture de Lyon, 1866. (Paris, P. Lebigre-Duquesne, éditeur, 1868) », les étranges remèdes suivants pour le traitement de l'hydrophobie :

I. — « Pour une personne, prendre 3 œufs bien frais, ôter le germe ; pour un bœuf ou un cheval, 4 œufs ; crotte de ver prise entre l'écorce et le bois de chêne, coupé depuis un an ou deux, la pesanteur de deux liards anciens ; battre les œufs avec la poudre dans une assiette neuve ; mettre de l'huile de noix dans la poêle pour faire l'omelette, la manger 4 heures après avoir diné, et ne rien prendre de 4 heures après. Il faut la faire sans sel...

Si l'on ne peut pas se procurer de la poudre de ver moulue, il faut prendre de la racine d'églantier exposé au soleil levant, l'arracher autant que cela se peut dans la pleine lune de mars...

Bien sécher la poêle, après l'avoir lavée avec soin, afin qu'il n'y ait point de graisse.

II. — Enfermer la personne atteinte dans une chambre où l'on a mis beaucoup d'oignons et dire au malade de les mordre et d'en manger. Soixante et quelques personnes ont été guéries de cette façon. *L'essence de l'oignon détruit donc le venin et le virus de la rage.*

III. — Prendre des bains à 60 degrés de chaleur.

IV. — Pour se préserver de la rage : faire infuser pendant la nuit, dans un verre de vin blanc vieux, une poignée de pâquerettes blanches, autant d'herbe de la rue, de persil, de scorsonère, de racine de poireau, le tout bien écrasé. En boire un demi-verre à jeun.

V. — Pour préserver les chiens, mettre dans leur soupe de la seconde écorce de bois de sureau, pendant 8 jours.

VI. — Manger une omelette faite avec un œuf frais du jour, du jaune duquel on a enlevé le germe et battu avec trois herbes différentes ; faire cuire l'omelette dans de l'huile de noix vierge.

VII. — Faire brûler trois coquilles d'huîtres, les pulvériser ; prendre un quart d'huile de noix vierge et trois œufs frais ; en sortir le germe ; faire une omelette ; bien courir pour suer et bien se couvrir ; manger l'omelette quatre heures après, et ne rien manger de quatre heures.

VIII. — Moyen pour reconnaître si une personne qui a été mordue l'a été par un chien enragé : couper une fève en deux, appliquer une moitié sur la plaie ; si elle reste attachée, l'animal était enragé ; sinon n'avoir aucune crainte. »

Nous passons des remèdes et des meilleurs, car tout est à citer dans cet extraordinaire *Bienfaiteur de l'humanité*. Les « rebouteux » de Saintonge, les sorciers, les guérisseurs « dau mauvai-z-œil et dau mau douné » ont longtemps prôné les recettes chères à Jean-Claude Terrasse, notamment les omelettes et des omelettes fantastiques. Sans commentaires, n'est-ce pas ? Disons simplement avec notre confrère B... : « Il était temps pour l'humanité que Pasteur vint faire sa merveilleuse découverte. »

EMILE BODIN.

VARIÉTÉS

I

LA DÉFENSE DU PATOIS SAINTONGEAIS

La *Revue* accorde droit de cité au patois et lui ouvre, avec une exquise courtoisie, ses colonnes graves. Tous les amis de notre « parlanjhe » s'en réjouissent, car notre patois est un vaillant fils de Saintonge. La livraison du 1^{er} mars 1901 est même précieuse pour les patoisants. On y trouve, avec des critiques du théâtre « populaire saintonguais », une chanson en patois. C'est beaucoup d'honneur à la fois pour notre idiome ; mais dans les commentaires qui accompagnent tant la chanson que la « première » du théâtre en patois, à côté d'idées neuves, ori-

ginales et judicieuses, on rencontre des opinions nettes qui nous paraissent hasardées, — nous allions dire fausses.

« Le patois saintongeais a-t-il vécu ? A-t-il existé même ? On le comprend encore çà et là ; on ne le parle plus. Et c'est à ce moment, où il agonise partout, qu'on essaie de le faire revivre ! » C'est joli, mais ce n'est qu'une boutade. Documentez-vous, vivez avec le peuple et vous verrez qu'on parle encore patois, — et c'est tant mieux, — de La Roche-Chalais à Marans, d'Aunay à Coutras, et même encore dans tout le Blayais et dans le Libournais (Grande-Gavacherie) jusqu'aux rives gasconnes de la Gironde et de la Dordogne, et même un peu plus loin, dans 24 communes des cantons de Pellegrue, Monségur, Sauveterre, La Réole et Duras (Petite-Gavacherie). Oui, allez aux sources vives. Devant vous peut-être les paysans « chanfrouéseran et parleran pointut » ; mais écoutez-les donc causer entre eux ou discuter avec les autorités locales, et vous verrez que notre patois n'est pas mort et que les aspirations gutturales résonnent dans tous les gosiers.

« Le patois saintongeais ne peut traduire qu'un certain nombre d'idées ; le sérieux lui est interdit comme le *pater* aux ânes. » Voilà donc le grand mot lâché, le suprême argument qui paraît irrésistible ; mais il n'est pas nouveau : il y a beau temps qu'on nous le jette au visage. Heureusement pour nous qu'il est décroché d'une vieille panoplie d'armes préhistoriques qui n'effraient plus personne.

Certes notre patois n'a jamais eu la prétention folle de traduire toutes les idées, tous les problèmes qui hantent l'âme humaine. Ce plébéien, au vêtement et au babil rudimentaires, n'a jamais eu de pensées orgueilleuses ; mais de là à prétendre que « le sérieux lui est interdit comme le *pater* aux ânes », il y a tout un monde et nous nous inscrivons en faux contre cette affirmation étrange. « C'est là une erreur, que partagent beaucoup de personnes à l'esprit cultivé, qu'on ne saurait exprimer en patois saintongeais des pensées fines, délicates ou élevées, absolument comme si les sentiments qu'elles représentent étaient inaccessibles à des cœurs battant et vivant plus près que les autres de la nature. » (Meite Piare Marcut). Notre confrère émet là une opinion irréfutable. Le paysan attaché à la glèbe et courbé, vers la terre a toujours eu, même aux siècles du moyen âge, une âme fruste sans doute, mais une âme tournée vers le ciel, accessible à l'amour, à la haine, à toutes les passions de l'homme civilisé, une âme tourmentée par le spectacle de la nature, par la naissance, la vie, la mort, l'au-delà et tous les mystères qui étirent encore le penseur et le savant. Ces passions, ces sentiments, le peuple les a exprimés et les exprime encore dans l'idiome ancestral. On ne peut donc soutenir sans rire que notre patois ne peut exprimer des idées sérieuses. Nous ne voulons point écrire un plaidoyer ; mais il faut qu'on sache bien que notre patois est capable d'exprimer des idées fortes et des sentiments élevés, témoin ces admirables légendes

et ces délicieuses chansons patoises transmises par la tradition orale et recueillies par les folkloristes.

Nous ne savons si quelque patoisant a traduit « les imprécations de Camille ou une scène du *Misanthrope* » ; mais nous savons que H. Burgaud des Marets a traduit la bible et meite Piàre Marcut la bulle *Ineffabilis Deus* et une ode de Victor Hugo. Nous savons que ces deux célèbres patoisants ont traduit des fables de La Fontaine et que leurs traductions en pur idiome local sont très belles et font oublier l'original.

Quand nous aurons « ôté du patois les *b*, les *f*, quelques gravelures ou quelques plaisanteries d'un goût assez peu raffiné », il restera un langage savoureux, mâle et pittoresque, capable de musique et de poésie, où foisonnent des mots, des expressions, des formes énergiques et belles que le français n'a pas su ou voulu conserver. Certes le parler des ancêtres est joyeux et libre, ce paysan est vigoureux, mais cru, il est libre en son allure et parle gaillardement. Certes il est mal vêtu, mal peigné, hirsute et sauvage ; mais, si son haleine est forte, ne fleurit pas la poudre à la maréchale, elle est rarement fétide, car, d'une manière générale, le paysan franc de cœur et de « goule », toujours gouailleur et « moquandier », évite l'ordure et la repousse du pied.

D'ailleurs les patoisants qui ont magnifié notre idiome sont légion. Leur œuvre est considérable : ils ont écrit et écrivent encore des pages exquises et belles qui ne mourront pas : car la grâce et la beauté sont éternelles.

« Malheureusement on ne s'entend guère sur la manière d'orthographier ce patois, qui n'est, au fond, que le vieux français estropié et corrompu. On n'a pas encore adopté des règles fixes pour figurer et saisir la prononciation exacte ; aussi est-il difficile à la lecture de comprendre la signification d'une foule de termes mal écrits. » Nous avouons que, dans le passé, la plupart des patoisants ont adopté une orthographe singulière et fantaisiste ; on pourrait même dire qu'ils s'en souciaient peu et qu'ils n'en avaient pas du tout. Ils sont très difficiles à lire et ce mépris de l'orthographe dépare leurs œuvres. Le besoin d'une orthographe rationnelle était donc impérieux, car notre patois a sa syntaxe et son génie propres, et c'était folie d'errer à l'aventure ou de lui appliquer l'orthographe et la syntaxe du français.

Meite Piàre Marcut est venu. Notre confrère est le Malherbe et le Banville du patois. Dans son *Jharbot de bouquet sainton-jhoué*, qui est une œuvre forte, il pose en un *Avant-Propos* substantiel et fortement pensé quelques simples règles, claires et lumineuses d'orthographe et de grammaire patoises ; depuis trois ans, tous les collaborateurs du *Ventre-Rouge* ont adopté l'orthographe de meite Piàre Marcut.

Enfin est-ce à dire que notre patois « n'est, au fond, que le vieux français estropié et corrompu. » Cet avatar n'est pas soutenable, mais il a cours dans le grand public — et c'est tant pis. — Non, notre patois n'est pas un bâtard estropié et corrompu du vieux français. Avec Littré, Michel Bréal, Marius Michel,

Auguste Brachet, avec tous les linguistes et philologues, nous savons que les patois sont les restes des anciens dialectes d'oïl et d'oc, que leurs racines plongent dans un lointain passé, jusqu'aux sources vives du roman.

Pendant tout le moyen âge, nos provinces indépendantes eurent chacune leur dialecte et leur littérature. Avec Pièrre Marcut, nous affirmons que « notre patois est un reste, un débris du langage usité par nos pères dans cette province de la langue d'oïl, dont Saintes ou Xaintes était la capitale ».

Notre idiome est bien plutôt un legs précieux du passé, le fils légitime et fier du dialecte saintongeais, du dialecte d'oïl parlé et écrit par nos pères à l'époque féodale et transmis par la tradition orale, de génération en génération, jusqu'à nos jours. Le temps et l'ignorance ont dû altérer les formes ancestrales; le patois est un organisme vivant, toute langue, qui se cristallise et n'évolue pas, meurt; nous savons aussi que des apports nombreux ont été faits, que dans le patois se sont infiltrés lentement des mots anglais, gascons, poitevins, français, etc. Ces apports ont été, sans doute, estropiés et corrompus avant de se fondre dans notre idiome. Mais nous soutenons que, si les paysans de Xaintonge de Philippe-Auguste et de saint Louis sourdaient de terre pour causer avec leurs descendants, tous se comprendraient merveilleusement sans le secours d'un interprète. Les spirites n'ont qu'à tenter l'aventure.

Il est de bon ton de mépriser le patois saintongeais pour sa pesante allure. Quant à nous, patoisants, nous l'aimons, comme nous aimons les vieilles églises, les vieux monuments, la vieille Xaintonge et la vieille « Chérente », et tout ce qui est vieux et tout ce qui vient du passé : car nous sommes des fils pieux. Nous l'aimons avec ses beautés et ses verrues, et, s'il faut conclure, nous dirons de lui ce que La Bruyère disait de Rabelais : « Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats. »

MEITE GRANDGORJHE.

* *

Il ne faut pas décourager l'enthousiasme, si rare en notre temps de scepticisme et de raillerie. Que répondre à cet accès de lyrisme en faveur du patois en général et du patois saintongeais en particulier ? on ne raisonne pas avec le sentiment. C'est un dithyrambe, selon les règles classiques : d'abord l'amplication, étendue géographique du patois : Aunis, Saintonge, Périgord, Bordelais ; hélas ! il varie d'une commune à l'autre, tellement que, au-delà des cantons limitrophes, il ne se comprend plus ; et la petite digression sur la question orthographique qui a eu son Malherbe, mais qui attend encore son *Leygues* ; et la prolepse sur l'origine du patois saintongeais, qui ne serait au fond que « le vieux français estropié et corrompu », théorie peut-être chère à l'auteur assez ignorant d'un *Glossaire*

saintongeais, mais dont nous n'avons pas dit un mot, et qu'on ré-édite pour se donner le plaisir de la réfuter : la joie de se battre contre des moulins et de chanter victoire! et la tirade égalitaire, le topo démocratique sur le paysan qui a, comme le bourgeois, plus que le citadin, « une âme tournée vers le ciel, accessible à l'amour, à la haine (surtout!), à toutes les passions de l'homme civilisé, une âme tourmentée par le spectacle de la nature (oh!), par la naissance, la vie, la mort, l'au-delà et tous les mystères... » ; et il sait le dire en une langue vive, énergique, capable d'exprimer toutes les nuances de l'idée, « pensées fortes, sentiments élevés » ; surtout avec des mots grossiers ou grivois. — Même Lafontaine n'est devenu Lafontaine que depuis qu'il a été traduit en patois : les fables patoises « ont fait oublier l'original ! » Pas tout à fait. Cependant elles ont une originalité, parce que ces fables sont une transposition, une mise à la portée de ces intelligences très sommaires. Le travestissement peut avoir son charme, et la parodie spirituelle se lit avec plaisir. « Les *crapauds* qui demandent un *commissaire de police*. »

Tout cela est une ode, un peu naïve et jeune, avec les diverses figures de rhétorique enseignées dans les recueils *ad hoc*, qui est l'art de remplacer les raisons par des mots grandiloquents, les arguments par des strophes pindariques.

Malgré les effusions si poétiques de notre contradicteur, nous maintenons donc notre première appréciation : l'insuffisance du patois à atteindre une certaine hauteur ; il n'y a guère que le genre léger, badin, qui lui convienne. Un exemple tiré de la poésie, puisque nous sommes en plein dans le lyrisme : Le mot *vers* manque à cette langue si expressive, si riche ; il a fallu non pas créer le mot, mais avoir recours au calembourg et faire appel à l'*achet*, lombric terrestre, de sorte que entendant le mot *achet*, ver, la pensée immédiatement va vers le ver de terre ; il y a quiproquo, par conséquent drôlerie. Comme l'illettré faubourien qui, au mot *vers*, fait soudain la grossière plaisanterie du *semen-contra* ou autre vermifuge.

L. A.

II

LE PREMIER BATEAU A VAPEUR... A SAINTES

Le jeudi matin 22 août 1822 il y avait foule sur le quai dit le Port-des-Frères, à Saintes. On était venu là pour assister au départ du bateau à vapeur pour Rochefort. C'était un spectacle tout nouveau : en voici la mention dans une lettre datée du même jour :

« En arrivant en ville, ce matin, à 7 heures et demie, j'ai vu, au Port-des-Frères, le bateau à vapeur établi de Rochefort ici et *vice versa*. Cet objet de la curiosité générale avait attiré beaucoup de monde. C'est le premier qu'on ait vu à Saintes depuis l'invention récente de cet ingénieux mécanisme. »

Huit jours après, la même personne écrit encore : « Aujourd-

d'hui vendredi (30 août), nous sommes allés tous trois, ta mère, ta tante et moi, voir arriver le bateau à vapeur, et, à six heures, nous y sommes retournés pour en visiter l'intérieur et examiner ce curieux mécanisme. »

Tous ces spectateurs émerveillés pouvaient-ils alors prévoir l'installation de nos trains express avec les sleeping-cars, les wagons-toilette et les wagons-restaurants ?

Ce qui avait le plus étonné et frappé l'imagination de nos bons aïeux, c'était l'installation d'un excellent restaurant dans le fameux bateau à vapeur ; faire le voyage de Rochefort, commodément assis dans un salon, et pouvant déjeuner chemin faisant, quoi de plus agréable ?

C'était déjà inaugurer de charmantes excursions vers les rivages historiques de la Charente, comme devait le faire, quarante-vingts ans plus tard, la Société des Archives sous la conduite de son docte président. Si tout finit en France par des chansons, on commence aussi de même. On n'y manqua donc pas, et une longue chanson sur l'air populaire : *C'est l'amour, l'amour*, composée, dit-on, par le docteur Viollaude, courut le pays. Les nourrices la chantaient aux enfants. Malheureusement les paroles en sont probablement perdues. On y faisait surtout le tableau du restaurant et la variété comme de la promptitude dans le service ; celui qui remémore ce vieux souvenir de son enfance n'a retenu que trois vers de cette composition locale. C'est le voyageur qui commande son déjeuner impromptu :

Garçon, apportez vite
Un poulet frit au sec...

.

Puis venait le refrain dont seuls les deux premiers vers nous reviennent à la mémoire :

C'est le vapeur, l'vapeur
Qui va sur l'onde...

.

Existe-t-il encore en Saintonge quelques contemporains de ces temps anciens qui pourraient reconstituer cette ancienne chanson ? Est-ce la cloche de ce premier bateau à vapeur qui sert à l'hôpital de Saintes ?

En considérant les progrès accomplis par la science depuis 1822, on se demande quelles pourront être les merveilleuses inventions qui attireront la curiosité des Saintongeais en l'an 2000 ?

A. B.

III

LE DOCTEUR GUILLOTIN ET MOREAU LE JEUNE

Les bibliophiles, amateurs de livres à vignettes, doivent un souvenir reconnaissant au docteur Guillotin, non pas pour avoir *humanisé* les « bois de justice » en inventant sa « machine » officielle, mais parce que le bon docteur Guillotin donna ses

soins affectueux et éclairés à l'un des plus charmants illustrateurs de livres du XVIII^e siècle, à Jean-Michel Moreau le jeune, dont il fut, un tantinet, cousin par alliance.

Guillotin avait épousé une demoiselle Saugrain, nièce du sculpteur ornementiste Dominique Pineau (1), qui eut pour belle-mère M^{me} Prault (2), née Françoise Saugrain, de la famille des très anciens libraires et imprimeurs français de ce nom.

Guillotin fut donc le médecin ordinaire de J.-M. Moreau le jeune, lequel Moreau était marié à Françoise-Nicole Pineau, fille du susdit Dominique Pineau et de Jeanne-Marine Prault.

Dans une de ses lettres, adressées à François-Nicolas Pineau (3), Laurent-François Feuillet (4), bibliographe distingué, bibliothécaire de l'institut (1771-1823), il est dit, à la date du 6 septembre 1809 : « ...M. et M^{me} Guillotin ont acheté, cette année, une fort jolie propriété à six lieues de Paris... » Le docteur, après une existence active et mouvementée, désirait prendre un peu de repos et connaître les douceurs de la villégiature.

On sait que J.-M. Moreau le jeune a dessiné le portrait du docteur Guillotin, médiocrement gravé par François Voyez le jeune « junior ». Le musée de la ville de Saintes en possède un exemplaire.

Ces renseignements proviennent en grande partie des archives familiales des Pineau, conservées par leur descendant direct, mon ami M. François-Nicolas-Gabriel-Marcel Pineau. C'est chez lui que j'ai vu un manuscrit de Guillotin, portant en première page cette signature : « *Joseph-Ignace Guillotin, 1764.* »

Ce manuscrit est un *Traité des maladies des femmes* ; relié en veau, in-8^e carré ; il comprend 317 feuillets. On y trouve des « recettes » et « remèdes » (5).

Guillotin, né à Saintes en 1738, avait donc vingt-six ans quand il le rédigea.

(1) 1718-1786. Il était fils de Nicolas Pineau, sculpteur et architecte, dessinateur et graveur aussi, inventeur du « contraste » dans les ornements, créateur, en définitive, du style régence.

(2) Femme de Pierre Prault, libraire-imprimeur des fermes du roi.

(3) Fils de Dominique Pineau, 1746-1823. Ci-devant architecte de la généralité de La Rochelle et de celle de Guienne, architecte du comte d'Artois et du comte de Jarnac, il devint, après la révolution, juge de paix de Jarnac (Charente).

(4) Fils de Jean-Baptiste Feuillet, sculpteur, et de Marie-Sophie Pineau, fille de Dominique Pineau précité. Un remarquable et fin portrait aux trois crayons de Laurent-François Feuillet, dessiné par son cousin Paul Delaroché, est au musée du Louvre.

(5) Le manuscrit en question provient de la bibliothèque du docteur Dominique Pineau, fils de Fr.-Nicolas, qui exerça pendant longtemps la médecine à Jarnac (1787-1860). Le philologue Burgaud des Marets lui a consacré un mot de souvenir dans son *Fabulière Jarnacois* (Paris, Didot, 1858). Il y dit : fable les *Grapia qui veurion in aparitou* (les crapauds qui veulent un commissaire de police) :

« Et bref... i menian tant de brut
Que l'cirugien Pineau lés arait entendu. »

En note, Burgaud des Marets ajoutait : « Mon vieil est excellent ami le

A l'intention de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, nous avons pris plaisir à réunir ces petites notes.

ÉMILE BIAIS.

IV

JACQUETTE DE CHESNEL ET LES FILLES DE NOTRE-DAME

L'institut des religieuses de Notre-Dame, fondé à Bordeaux par M^{me} Jeanne de Lestonnac, veuve de Gaston de Montferrand, Soudan de La Trau, seigneur baron de Landiras, La Mothe et autres places, fut approuvé par le pape Paul V en 1607 et par lui agrégé en 1608 à l'ordre de Saint-Benoît avec une règle et des constitutions particulières modelées sur celles de la compagnie de Jésus.

La fondation du premier monastère à Bordeaux en 1608 fut suivie d'une autre à Béziers en 1616, à Poitiers en 1618, à Saintes quelques années après.

Le tome xxiii des *Archives de Saintonge* contient sur les religieuses de Notre-Dame plusieurs pièces, entre autres le bref du pape Paul V (31 mars 1618) qui autorise la fondation à Saintes d'un couvent de cet ordre et en approuve le règlement (page 102), qui reproduit du reste presque mot à mot le texte de celui du 7 avril 1607. Il fut insinué au greffe des insinuations ecclésiastiques du diocèse de Saintes, le 12 octobre suivant, à la requête de maître Jacque Badife, avocat en la cour, et collationné à l'original (31 août 1629) par Joachim de Cérizay, doyen de la cathédrale, vicaire général de l'évêque ; Louis Mauchen, chanoine, secrétaire de l'évêque, à la demande de la révérende mère Françoise Boulère, « supérieure du couvent estably audit Xaintes ».

C'est en 1628 que les religieuses s'installèrent à Saintes, dans la rue qui porte encore leur nom. Elles venaient de Bordeaux sous la conduite de sœur Françoise Boulère ; dans une lettre (10 août 1626) à l'archevêque de Bordeaux, cardinal de Sourdis, elle lui raconte comment, arrivées à Saintes le jeudi fête de la transfiguration, l'abbessede Sainte-Marie les retint jusqu'au samedi, « jour auquel nous entrâmes en nostre petite maison, après avoir receu la bénédiction de monsieur le grand vicaire, lequel nous fit l'honneur de nous bénir nostre chapelle... »

La communauté subsista jusqu'à la révolution. Les bâtiments, comme ceux de toutes les communautés, servirent alors de prison. Ils furent achetés par le général Muller, dont la fille, Zélie Muller, épousa Victor de Laborde-Lasalle. M^{me} Henriette Boscal de Réals de Mornac, veuve d'Eugène de Laborde-Lasalle, petit-fils du général, installa dans ses dépendances les frères des écoles chré-

docteur Pineau, qui dans sa longue et très honorable carrière a toujours montré tant de science et de dévouement, ne m'en voudra pas de rendre ici publique sa petite infirmité : ce que je voudrais faire savoir partout ce n'est pas que le docteur Pineau est sourd, mais que je l'aime et l'estime comme tous ceux qui le connaissent. ■

tiennes, et bâti dans l'enclos l'établissement des petites sœurs des



pauvres. Son frère, le général de Mornac, en est aujourd'hui propriétaire.

L'une des premières novices de la bienheureuse Jeanne de Lestonnac fut Jacqueline Chesnel, « native de Xaintonge, disent les *Annales manuscrites de Notre-Dame de La Flèche*, de parents nobles, seigneur de La Canonnerie. Elle fut une des plus ardentes à établir partout de ces communautés si précieuses pour l'éducation des jeunes filles ». Grâce à elle, La Flèche dès 1622 en posséda une. Puis elle envoya quelques unes de ses religieuses à Alençon en 1628, à La Ferté-Bernard en 1633.

Jacquette Chesnel, supérieure de Notre-Dame de Poitiers, serait née en 1594. Les Chesnel ont possédé La Canonnerie, dans la paroisse de Réaux, arrondissement de Jonzac. Vers 1624, Jean Chesnel était seigneur de La Canonnerie ; il avait épousé Jacqueline de Réaux. Elle était probablement petite-fille de Jacques Chesnel, sieur de Réaux, gouverneur de Cognac en 1515 ; ce prénom de *Jacquette* semblerait l'indiquer, le grand-père ayant été son parrain. Le fils de Jean et de Jacqueline de Réaux, Charles Chesnel, écuyer, seigneur de Réaux, époux (1602) de Louise de Saint-Georges, construisit (1610-1625) le beau château qu'il nomma Château-Chesnel, en la paroisse de Cherves, près de Cognac. Voir la généalogie des Chesnel dans le *Dictionnaire de Beauchet-Filleau* et dans la *Chronique de l'Angoumois* de M. Paul de Lavoix. Les registres de Cherves ne remontent qu'à l'année 1610 ; il y est question de toute la descendance de Charles Chesnel et de Louise de Saint-Georges, fille de Joachim, baron de Couhé-Vérac, et de Louise du Fou. La dernière de cette maison est décédée au Château-Chesnel le 28 novembre 1780. Elle avait épousé, en 1747, le comte d'Orvilliers, devenu chef d'escadre des armées navales, et qui, en 1778, à Ouessant, battit la flotte anglaise commandée par l'amiral Keppel.

Le couvent de La Flèche conserve de la fondatrice, Jacqueline Chesnel, un portrait sur cuivre :

POVRTAICT (sic) DE LA VENERABLE MERE JACQVETTE CHESNEL PREMIERE SUPERIEVRE DES RELIGIEUSES DE NRE-DAME DE POICTIERS ET DE LA FLECHE AGEE DE 69 ANS DECEDEE LAN 1653

« Elle est, écrit M^{re} Barbier de Montault, qui lui a consacré un article dans sa *Revue d'archéologie poitevine*, page 15, numéro de janvier 1901, elle est à genoux sur le carreau de sa chambre, disposé en échiquier, devant un petit crucifix attaché à une longue croix plate, haussée de deux degrés et placée sur une table carrée, recouverte d'un tapis pendant et frangé. Elle a interrompu la méditation qu'elle faisait dans un livre ouvert aux pieds du crucifix, pour regarder au ciel la colombe divine placée dans une auréole de lumière. Joignant les mains dans l'attitude de la prière, elle est vêtue du costume de l'institut : robe à manches larges, chapelet à la ceinture au côté gauche, manteau rejeté en arrière, guimpe blanche et long voile noir. »

Nous devons ce cliché à l'obligeance du savant directeur de la *Revue d'archéologie*, et ce remerciement il ne l'entendra pas. M^{re} Barbier de Montault, prélat à la maison de Sa Sainteté, si apprécié dans le monde savant par ses connaissances profondes

et variées sur toutes les questions d'archéologie religieuse, est décédé à Poitiers à la fin de mars. M. Gustave Boucher lui succède dans la direction de la *Revue*.

V

LE CULTE DE SAINT EUTROPE ET DE SAINTE EUSTELLE

Voir *Revue*, t. VIII, p. 232, 282, 454 ; IX, 134, 221 ; XIII, 102-116 ; XVII, 185 ; XIX, 175.

Tout n'a pas été dit sur saint Eutrope et sur son culte. Que de lieux où il était honoré, que d'églises où son souvenir s'est conservé à travers les âges, que de chapelles d'où notre vieux saint n'a pas été chassé pour laisser la place à des saints plus récents ! Nous continuons à mentionner les endroits où nous trouvons son nom, qu'il soit encore en honneur ou que son souvenir soit perdu avec les monuments, temples, statues, reliquaires qui le rappelaient.

Le calendrier du *Livre velu* de Libourne, première moitié du XIV^e siècle, indique au 30 avril : « Eutropi episc. et mart. IX lect. »

Une église Saint-Eutrope était sise au bourg de Pontrousseau. Le seigneur de Rezé y avait droit de litre et armoiries. Le bourg de Pontrousseau faisait partie de la seigneurie de Rezé. Il s'y tenait deux foires, l'une le jour de la Saint-Eutrope (30 avril) et l'autre le jour de la Saint-Jacques et Saint-Christophe (25 juillet). Le comté de Rezé, est situé en face de Nantes, au confluent de la Loire et de la Sèvre (*Bulletin de la société archéologique de Nantes*, 1899, 1^{er} fascicule, p. 73).

Le *Bulletin trimestriel de la société archéologique de Tournai* (p. 16, n° de janvier-mars 1900) raconte que « M. l'abbé Louis Bossebœuf, rendant compte de sa visite à la cathédrale, mentionne, à la base du clocher sud, à droite de la petite porte d'entrée de la cathédrale, des restes assez importants de peinture qui appartiennent au XVI^e siècle, représentant un évêque et un abbé dont les noms sont écrits au bas, et il semble qu'il faille lire saint Jouin et saint Eutrope. C'était probablement là l'emplacement de la chapelle de Saint-Eutrope fondée par Olivier de Clisson en 1417. »

M. Bourde de La Rogerie, archiviste du Finistère, nous signale, en Bretagne, dans l'église paroissiale de La Faou, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Châteaulin, une statue de saint Eutrope, en bois, de 40 à 50 centimètres. A Plogonnec, canton de Douarnenez, arrondissement de Quimper, les comptes de fabrique (XVII^e siècle) de la chapelle Saint-Théleau, annexée à la cure, font mention de saint Eutrope où il était honoré. A

Locronan, canton de Châteaulin, une chapelle lui était dédiée ; il n'en reste qu'un pan de mur et une piscine du xv^e ou xvi^e siècle.

* *

Dans un mémoire, *Les reliques de l'abbaye de Baume-les-Messieurs (Jura) et leurs aveux authentiques*, publié par M. l'abbé Brune dans le *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques du ministère* (année 1899, p. 120), est mentionné : « de Saint Eutrope, petit parchemin, avec la relique. »

* *

Claude de Gélas, évêque d'Agen (1608-1631), dans ses visites pastorales, était, le 27 novembre 1619, à Monclar et visita le même jour les annexes de Notre-Dame des Prélats, de Saint-Jean et de Saint-Eutrope (*Jules Mascaron, évêque d'Agen*, par M. Hébrard, vicaire général, dans la *Revue d'Agenais*, p. 229, mai-juin 1900).

* *

Moissat-le-Bas, commune du canton de Billom, arrondissement de Clermont-Ferrand en Auvergne, célèbre solennellement la fête de saint Eutrope au 30 avril. Il y avait jadis un pèlerinage très fréquenté ; on accourait de fort loin. Une très belle chasse du x^e siècle, œuvre de Limoges, qui fait l'admiration des archéologues, décrite par M. Rupin, de Brives, contient, dit-on, le chef de saint Eutrope. L'erreur est forte : car le chef a toujours été et est encore à Saintes, dans l'église haute. Ce n'est pas même une partie pour le tout, selon le langage vulgaire, qui donne prétexte aux ignorants ou aux malveillants de prétendre que tel saint repose en plusieurs pays à la fois, ou bien selon la plaisanterie qu'ici c'est la tête du saint à sa mort et là la tête du même saint quand il était jeune. La chasse contient plusieurs reliques : un fragment du crâne de saint Lomer, une partie de son bras et quelques autres reliques. Saint Lamer ou Lomer, né près de Chartres, religieux à Saint-Mesmin-lès-Orléans, fondateur du monastère de Corbion, mourut au monastère de Saint-Martin du Val, près de Chartres. Les moines de Corbion enlevèrent son corps, puis, par peur des Normands, le transportèrent à Patriciac (Précey), de là au Mans, enfin à Blois. L'abbé Simon, voyant que les religieux étaient trop nombreux à Blois, au commencement de 900, en envoya quatre à Oncy, baronnie dépendant de Corbion, aujourd'hui Corbon, arrondissement de Mortagne (Orne), et leur donna le bâton de saint Lomer ; il en envoya d'autres en Auvergne, à Moissat, auxquels il donna une partie du chef de saint Lomer et une partie de l'un de ses bras. Il se fit de nombreux miracles, et le comte Guillaume, dit le Pieux, celui-là même qui fonda en Bourgogne l'illustre abbaye de Cluny, et Indelberge, sa femme, donnèrent, par une charte de l'an 912, le lieu de Moissat et ses dépendances pour y construire un monastère, et aussi mettre décentement les reliques du saint. L'église du monastère était

dédiée à saint Lomer ; l'église paroissiale, dépendant du prieuré, située à Moissat-Bas, était sous le vocable de saint Pierre ; c'est elle qui possède la châsse et « un amas de reliques en désordre parmi lesquelles existent peut-être quelques précieux fragments du chef et du bras de saint Lomer », dit M. Jules Laurant, de Blois, dans ses notes de voyage à la recherche des traces du culte de saint Lomer, et peut-être aussi de saint Eutrope. Le prieuré fut uni à Saint-Lomer de Blois : « Prioratus sancti Launomari de Maienciaco Claromontensis diocœsis », et en 1606 aux jésuites de Billom.

Dom Noël Mars, « orléanais, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur », a écrit l'*Histoire du royal monastère de Saint-Lomer de Blois, de l'ordre de Saint-Benoist*, 1641, manuscrit publié par A. Dupré (Blois, imp. Marchand, 1869, grand in-8°, 472 pages). Il dit, page 350 : « Il y a aussy plusieurs reliques, quoiqu'assez mal en ordre ; en voicy la liste : reliques du chef de saint Lomer, le chef de saint Blaise, une croix avec son crucifix où il y a de la vraye croix ; une châsse de cuivre où il y a plusieurs reliques ; une image de bronze à demy corps, où il y a des reliques de saint Louis ; item le chef de saint Eutrope, de saint Vénérand ou Venerandus et de saint Crappais ; d'un grand ossement de saint Christophle ; item un reliquaire en main de bronze où il y a des reliques de sainte Marthe ; item un semblable de bois où il y a du bras de saint Blaise ; item un chrystal pour la guérison des yeux. Quelque religieux de Saint-Lomer l'a porté en Auvergne. »

Aujourd'hui, saint Lomer est inconnu dans le pays ; saint Eutrope, seul, subsiste dans la vénération populaire. De là la créance que la châsse contient bien réellement le chef de saint Eutrope et non pas de saint Lomer. On ne possède aucun texte, aucun papier qui puisse affirmer ou infirmer la tradition orale.

Comment saint Eutrope est-il devenu le patron de cette église de l'Auvergne ? C'est la question qui se pose pour la plupart des lieux de culte. Que d'églises de nos jours seront dans quelques siècles sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes ou de saint Antoine de Padoue, uniquement parce que quelque âme pieuse aura offert à sa paroisse une statue, une image de la vierge ou du saint dont le culte se sera établi là, et peu à peu aura imposé le vocable à l'église.

Pour saint Eutrope, les relations entre la Saintonge et l'Auvergne étaient fréquentes au moyen âge ; les archéologues ont constaté dans les édifices religieux de notre province l'influence de l'architecture romano-auvergnate, puisque ce sont des moines de La Chaise-Dieu qui ont construit notamment l'église Sainte-Gemme et sans doute Saint-Eutrope. Il n'y a rien d'étonnant que ces architectes, ces ouvriers, aient rapporté dans leur pays d'Auvergne quelque souvenir du patron de la Saintonge, quelque relique du premier évêque de Saintes. Ainsi a fait le duc Louis II de Bourbon qui, guerroyant à Taillebourg, avait

voulu rapporter de son passage une relique du saint pour lui dédier une chapelle de la collégiale de Moulins.

II

La *Revue*, xvii, 185, a publié « quatre documents liturgiques sur saint Eutrope » que nous avait communiqués M^r Barbier de Montault. En voici quelques autres qui nous viennent d'un bénédictin aussi savant que bienveillant, dom Antoine Dubourg. Il les a transcrits, pour nous, du manuscrit latin 12076 de la bibliothèque nationale ; c'est d'abord la lettre si curieuse d'un moine de Saint-Eutrope, dom Paschal Cauchie, cellierier du prieuré, qui figure dans plusieurs actes. (Voir *Saint-Eutrope et son prieuré*, p. 365, 387, etc.).

* *

« Pax Xpi (Christi). A St-Eutrope lès Saintes, ce mercredi 1^{er} jour de juillet 1665.

» Mon révérend père, ce petit mot sera pour vous assurer de mes respects et vous remercier de la part de monsieur le prieur, qui part maintenant d'icy pour Bourdeaux, et de nostre communauté, de la peine qu'avez prise de corriger les offices propres des saincts Eutrope et Eustelle, et nous avoir envoyé trois hymnes qu'avez faites, desquelles nous nous servirons, Dieu aydant, ayant esté treuvées incomparablement mieux composées que les nostres ; mais comme il y en a quatre es festes de la relation, translation et de sainte Eustelle nous voudrions vous prier de faire la quatriesme pour les secondes vespres semblables aux trois, l'hymne ci-dessous escrite vous pourra servir de matière et à mon advis fort à propos, car ce signalé miracle dont il fait mention arriva la nuit de la feste, et trois petites proses, la (première) prise de vos trois hymnes sur le ton de *Victimæ paschali (laudes)* pour la grande feste de saint Eutrope, la seconde pour la (translation) tirée des leçons du 2^e nocturne sur le ton de *Læta (quies m)agni ducis*, et la troisième pour la feste de sainte Eustelle des antiennes et hymne de ladite feste que je vous envoie avec lesdites lettres sur le ton de celle de sainte Scholastique *Emicat meridies*, et *Beata requies virginis Scholasticæ*, ou sur d'autres tons que vous jugerez mieux à propos ; en ce faisant vous obligerez infiniment monsieur nostre prieur, à qui le très révérend père supérieur général a promis de contribuer en tout ce qu'il pourra pour honorer saint Eutrope, dont le monastère de Vendosme a le bonheur de posséder le corps et nous le chef. En attendant de vos nouvelles je vous prie de croire que je seray gloire d'estre à jamais, mon révérend père, votre très humble et affectionné confrère, D. PASCHAL CAUCHIE, cellierier dudit Saint-Eutrope.

» Dom Anselme de Recusson, vostre ancien consdisciple et moine de ce prieuré, vous salue de grand cœur, et nostre petite communauté. Monsieur nostre prieur en partant m'a chargé de vous saluer de sa part. »

En marge : « Un grand poète de Paris en passant m'est venu voir (aujourd'hui, auquel j'ay fait voir vos (hymne)s; il m'a dit avec admiration qu'on n(e sauroit) mieux faire: il s'estonne pourtant que vous ne les ayez pas composées semblab(.....). »

Au dos : « Au révérend père, le révérend père dom Hugues Vaillant, religieux de l'abbaye de Nostre-Dame de Pontlevoy, à Pontlevoy. »

* *

*Ex breviario antiquo Santonensi
Antiphonæ de sancta Eustella
Virgine et martyre*

Regia virgo fuit Eustella parentibus orta
Santonicis, et aquis Ethnica lauta sacris.
Santonibus claram genuit Rex Santo puellam.
Protulit et prolem nobis Regina tenellam.
Quam Deus a toto charam præviderat ævo.
Hanc ut spina rosam peperit pagana fidelem.
Et vocat Eustellam mater propheta novellam.
Nostris digna bono virgo bona stella vocatur.
Nocte Eustella nitet fidei dum prima cohæret.
Præfuit et nocti cum Christi jussa facessit.
Stella præst nocti cæli dum regna capessit.
Chara Deo regnat nunc Eutropio sociata.
Ardet et in cælo Santana stella suo.
Raptaque amore Dei translucet juncta diei.
Resplendet famulis ignea stella suis.
Offert Santana nova iam tibi munera, quare
Nunc tribuis nobis dona petita tuis.
Depulit Eustellam pater improbus urbe puellam,
Monteque mox latitat, vigilat, ieiunat et orat.
Dum fumus arte parens durus terretque puellam,
Eutropium scurra lanio Santo necat.

Hymnus.

Est orta stella Santones in orbe lucidat duces : diu fuit recondita puella martyr inclyta.

Virum pudica nesciens Deo dicata continet et idolis renunciens Regis minas nihil pavet.

Eustella vi neci datur et ense Rex pater secat digna Deo fit lætatur virgo proles Santonica.

Parentes odit errores fidem probat credentium patris mores fugit leves opes amat fidelium.

*Lectiones secundi nocturni translationis, s. Eutropii
episc. et mart.*

« Cum corpus beati Eutropii, martyris, primi Santonum episcopi, diu in obscuro loco iacuisset... translatus in præfatam basilicam ubi usque in hodiernam diem, veluti unicum quod superest santonicæ genti devotionis pignus, et pretiosum divinæ protectionis sædus asservatur. »

* *

Hymnus de S° Eutropio (1).

O nate Xerxis maxime
Regis superbae Persidis !
Noster chorus miracula
Nunc concinit lactus tua.
Tu reddis almam mortuis
Lucem : potens contagia
Morbi que languores levas
Majora voces accinunt.
Ardente pugnâ Barbaros
Pro Christiano nomine,
Miles coruscis fortiter
Clarus domabat spiculis.

Ast ille Turcarum manus
Non fugit actus numine,
Sed impiorum perditos
Mores probavit hostium.
Quam multa passus, lignea
Capsa miser concluditur:
Festum resurgit Eutropi,
Cui vota miles nuncupat.
Portenta rerum ! dormiens
Cum scrinio traducitur
In Eutropi templum pii
Et vota reddit vindici.

IV

SIX MILLE MARIAGES EN UN JOUR

A l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, Napoléon, outre la mise en liberté des détenus pour dettes, l'amnistie pour les déserteurs, la remise des amendes, etc., avait décrété, le 25 mars 1810, des dots pour les filles à marier. Le titre disait :

« Six mille militaires en retraite, ayant fait au moins une campagne, seront mariés, le 22 avril prochain, avec des filles de leurs communes auxquelles il sera accordé une dot de 1.200 francs pour Paris et de 600 dans le reste de l'empire ; savoir 60 dans la ville de Paris, un dans chacune des justices de paix de l'empire.

» Les militaires et les filles à marier seront choisis de la manière suivante, savoir :

« ... Pour les justices de paix, par une commission composée de deux maires et de deux curés désignés par le sous-préfet et du juge de paix qui présidera la commission et la réunion dans son domicile... »

M. l'abbé Denis, curé-doyen de Saint-Genis, a trouvé dans les registres de sa paroisse l'acte suivant :

« Aujourd'hui vingt-neuf du mois d'avril 1810, après la célébration des fiançailles ecclésiastiques faites entre Jean Bernard, militaire retiré, fils légitime de feu Louis Bernard et de vivante Marie Boureau, d'une part ; et Marguerite Hervé, majeure, fille légitime de Pierre Hervé et de feu Marie Lhoumeau, d'autre part ; qui ont été choisis pour la commune de Saint-Genis, chef-lieu de canton, dont ils sont l'un et l'autre habitants, pour le mariage qui devait avoir lieu, en vertu du décret du 25 mars dernier, à l'occasion du mariage de Sa Majesté avec la princesse Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche ; en conséquence, après avoir publié deux bans de leur futur mariage, sans aucune opposition, et les parties ayant rempli les devoirs de la religion, je, soussigné, leur ai donné la bénédiction

(1) Bibl. nat., mss. lat. 12076, f° 91. — Le culte des deux saints perd un ardent zéléteur en Mgr Bonnefoy qui avait créé dans les pensionnats de jeunes filles la congrégation de Sainte-Eustelle, et avait l'an dernier appelé au tombeau de saint Eutrope dix mille pèlerins.

nuptiale, avec les formalités prescrites par l'église catholique, en présence de : BERNARD ; COTHAIREAU, *maire de Lorignac* ; CAZALIS, *maire* ; BARTHELÉMY, *juge de paix* ; JAULEIN DU SEUTRE, *maire* ; MORISSET, *maire* ; LISSALDE . . ; CARDINAL, *maire de Givrezac* ; MORÉ, *maire de Saint-Germain* ; GUICHARD, *maire de Saint-Fort* ; GASTINEAU, *maire* ; EVEILLÉ, *maire* ; RENOU, *maire* ; BONNIOT, *adjoint* ; GAUTRET ; HERVÉ ; POCHÉ, *docteur-médecin, maire de Saint-Genis* ; GARNIER, *curé*. »

Dans les actes de l'état civil de l'année 1810, on lit :

« Mariage de sieur Jean Bernard, ex-militaire, et Marguerite Hervé. — L'an 1810 et le 29 du mois d'avril, sur les dix heures du matin, par devant nous, Jean Poché-Lafond, *maire*, sont comparus, pour contracter mariage : d'une part, Jean Bernard, propriétaire-cultivateur, militaire retiré du service, né à Saint-Genis, le 30 octobre 1774, de feu Louis Bernard, et de vivante Marie Boureau ; d'autre part, demoiselle Marguerite Hervé, née à Saint-Genis, en 1783, fille majeure de Pierre Hervé, propriétaire, et de feue Marie Lhoumeau... Lesquels nous ont requis... etc. Aucune opposition audit mariage ne nous ayant été signifiée... déclarons, au nom de la loi, que lesdits : Jean Bernard, ex-militaire, et Marguerite Hervé, dotée par sa majesté l'empereur, à l'occasion de son auguste union avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, sont unis en mariage. De tout quoi nous avons dressé acte, en présence de messieurs les maires du canton et des témoins ci-après nommés. »

Suivent les signatures, les mêmes qu'au registre paroissial, mais Cazalis est désigné comme *maire de Bois* ; l'*adjoint* est Bonniot ; *Poché-Lafond* est ainsi nommé sur tous les actes depuis l'année 1809 jusqu'en 1813 ; il signe toujours *Poché, d. m., maire*.

Nous avons publié déjà dans la *Revue* de novembre 1859, t. ix, p. 390, à propos d'un mariage semblable, la délibération du conseil municipal de Jonzac et le récit aussi emphatique que prétentieux de la cérémonie nuptiale : « A peine l'aurore d'un si beau jour avait-elle paru que l'impatience à célébrer les bontés du généreux Napoléon brillait dans tous les yeux... une foule de citoyens de toutes les conditions, des bandes de jeunes filles vêtues de blanc et dont les jeunes attraites étaient relevés par l'élégante simplicité de leurs costumes, nous entouraient et appelaient par leurs vœux le couple fortuné dont le courage et les vertus devaient recevoir en ce jour une si glorieuse récompense. MM. les maires des cantons et MM. les membres du conseil municipal s'étaient réunis ; le cortège brillant par la vive allégresse s'est rendu à l'hôtel de la sous-préfecture, où nous avons présenté à M. le Sous-Préfet un soldat qui, dans ce jour de bonheur, n'éprouvait qu'un regret, celui de n'avoir plus l'espoir de combattre sous les yeux du héros bienfaiteur, et une vierge timide dont le cœur brûlait de bonheur et d'amour pendant que ses joues se coloraient des roses de la pudeur... » Cherchons dans les registres d'autres actes semblables.

V

UN DIVORCE PAR CONSENTEMENT MUTUEL AU XVII^e SIÈCLE

1646, 5 mai. — Séparation volontaire entre Pierre Baron, conseiller du roi et lieutenant général en « l'admiraulté de Xainctonge », et Judith Lalouhé, veuve de François Baudouyn, sieur de Brye. Reprise des apports de l'époux et restitution de la corbeille de noces. — *Communication d'André Lételié.*

Comme ainsy soit que dans le 9^e febvrier 1644, M^e Pierre Baron, conseiller du roy et lieutenant général en l'admiraulté de Xainctonge, et damoizelle Judict Lalouhé, vefve de Franois Baudouyn, sieur de Brye, eussent passé contract de maryage (1), et incontinent après icelluy ledict sieur Baron heust pris le maniement des biens de ladite Lalouhé et de ses enfans et d'iceux faire former à diverses personnes et autres actes et que lesdictz sieur Baron et damoiselle Lalouhé ne dezirant avoir rien de commun, aings au contrayre se voullant departir dudit contract de mariage, ont transigé en la forme quy s'ensuit. Pour ce est-il qu'aujourd'huy cinquiesme de may 1646, pardevant moy notayre royal soubzsigné et présantz les tesmoings bas nommés, ont esté présantz et personnellement establis en droict, ledict sieur Baron, demeurant en la ville de Marennes, d'une part, et ladicte damoizelle, demeurant au lieu d'Avallon, parroisse d'Arverd d'autre [part]. Les quelz se sont vollontayrement et de leur bon gré départis dudit contract de mariage, sans que lesdictes parties entendent ny veuillent à l'advenir s'en prévalloir en façon quelconque, ny cohabiter ensemble. A quoy sieur Baron a rendu et faict remploy à ladicte damoizelle Lalouhé de tous les meubles, obligations et contractz de fermes par luy faictz des biens de ladicte Lalouhé pour se faire payer des prix d'icelles comme estant de son bien ; et que s'il a d'autres papiers qui la consernent et seroient entre les mains et disposition dudit sieur Baron, il promet les rendre de bonne foy. et pour les autres elle s'en empare et en dispoze comme bon luy semblera..... Au bourg d'Arverd. Présentz M^e Estienne Blanchard, sieur Dubois, Pierre Trebuchet, marchand, demeurant audit bourg de La Tremblade, les jour et an susdicts. Ensemble en présence de M^e Cosme Bechet, Charles Blanchard, Elizée Bechet, M^e Samuel Giqueau et Jehan Devaulx, demeurans ausdicts bourgs d'Arverd et La Tremblade. — J. LALOUHÉ. BARON. DEVAULX. C. BLANCHARD. E. BLANCHARD. GIQUEAU. E. BECHET. BECHET. P. TREBUCHET. BECHET, notayre royal.

*
* *

(1) Le 9 février 1644, reçu Bechet. Pierre Baron y est qualifié de fils de « honorable homme M^e Jacques Baron, licencié es-loix, juge sénéchal de Montierneuf et d'Arverd, et de defunte damoizelle Charlotte Fonteneau » ; et Judith Lalouhé, « dame de Chassaignes en partye, fille naturelle et légitime de defuntz François Lalouhé, escuyer, sieur du Breuil, et de damoizelle Esther Mathieu ».

1646, 6 mai. — Judith Lalouhé reconnaît devoir une somme de 6.000 livres, empruntée en son nom pour payer les frais résultant de sa séparation de corps et de biens d'avec Pierre Baron, son mari.

Pardevant moy notayre royal, et présents les tesmoings, damoizelle Judith Lalouhé, séparée et hors la puissance de M^e Pierre Baron, et plaine de ses droicts, demeurant au lieu d'Avallon, paroisse Saint-Etienne d'Arverd, a reconnu et confessé que la somme de six mille livres tournois (1) empruntée, sçavoir est : 3.000 livres du sieur Hubert, reseveur, demeurant à Brouage, et pareille somme de damoizelle Marye Josselin, vefve de M^e Abel Gombaudo, vivant advocat du roy au siège présidial de Xaintes, pour les sieurs de Pontdusseau, Taupignac, Fief Gaillard, Le Caillaud et Chalesat, dattées du 2 de ce présent mois et an, reseue Resnier, notayre royal, à icelle somme de six mille livres ainsy empruntée, sa esté à sa pryère et réquisition pour parvenir à la séparation dont icelle et M^e Pierre Baron, son mary, auquel ladicte somme de six mille livres fut délivrée le jour dhier pour le récompenser et dédommager tant des fruitz quy luy apartenoient en quallité de mary de ladicte damoizelle que des habitz nuptiaux et bagues, joyaulx qu'il luy avoit donnés lors de leur mariage, ensemble à ses enfans et de la nourriture et entretien qu'il avoit souteneu d'elle et de sesdictz enfans, desquelles choses il s'est départi ledict jour dhier, quitté et délessé par transaction entre luy faicte et ladicte damoizelle, reseue par mesme notayre que ces présentes, attant promet, doibt et sera tenu porter et rellever indemne lesdicts sieurs du Pontdusseau, Taupignac, Le Caillaud et Chalesat desdictes obligations et sommes susdictes y contenues, les en acquitter et faire tenir quitte aux termes y contenus à payne de tous dommages, intérêt et despens. Ce que ledict sieur du Pontdusseau à ce présent, tant pour luy que pour les susdictz ses coobligés, a stipullé et arresté que ladicte damoizelle oblige tous ses biens meubles et immeubles présentz futeurs et sa personne... (*formules*) Au lieu d'Avallon, maison de ladicte damoizelle, après midy, le 6^e jour de may 1646. Présentz M^e Jehan Sauvaget, sergent royal, demeurant audict lieu ; Samuel Voyer, m^e tailleur d'habit, demeurant à Marennes, et Elizée Bechet, clerc, demeurant au bourg d'Arverd. — J. LALOUHÉ. D. DE BEAUMONT. SAUVAGET. VOYER. E. BECHET. BECHET, *notayre royal*.

1646, 6 mai. — Judith Lalouhé « ratiffie, confirme et aprouve » le contrat de mariage de Jacques Gaillard, écuyer, sieur du Fief-Gaillard, avec Marie Baudouyn, sa fille.

Aujourd'huy, sixiesme jour du mois de may 1646, damoizelle Judith Lalouhé, séparée et hors la puissance de M^e Pierre Baron, et à plain de son droict par transaction du jour dhier reseue par mesme notayre que ces présentes, a terminé, ratillié, confirmé et aprouvé le contract de mariage de Jacques Gaillard,

(1) En marge : A mense (*sic*) Chalézac.

escuyer, sieur du Fief-Gaillard, et de damoizelle Marye Baudouyn, fille de ladicte damoizelle Lalouhé, reseu Debionneau (?) notayre royal, avec tous ses pointz et closes, conditions et modifications tant à l'égard des préparlés contractantz que de Jacques et Fransois Baudouyn ses enfans. Veust et accorde vollontayrement que tout sorte son plain et entier effaict, ce quy a esté stipullé et arresté par ladicte damoizelle Baudouyn à ce présente et par moy dict notayre pour les absans et ladicte damoizelle Lalouhé... dans sa maison au lieu d'Avallon, après midy. Présentz Daniel de Beaumont, escuyer, sieur du Pont-d'Usseau, M^e Jehan Sauvaget, sergent royal, et Samuel Voyer, m^e tailleur d'habitz. — J. LALOUHÉ. D. DE BEAUMONT. MARIE BAUDOUIN. SAUVAGET. VOYER. BECHET, *notayre royal*.

Le 29 mai 1646 « ledict escuyer, après avoir ouy la lecture du susdict acte, a icelluy accepté et de ce requis a dict quy luy a esté octroyé pour tel effaict que de raizon. Présentz Elizée Bechet, clerc, et Pierre Guyton. — JACQUES GAILLART. E. BECHET. BECHET, *notayre royal*. D. DE BEAUMONT. J. LALOUHÉ. MARIE BAUDOUIN. SAUVAGET. BARON. JACQUES GAILLART. DAULNYS P. DAULNYS.

..*

1646, 16 octobre. — Détermination de la « tierse » partie des biens revenant à Marie Baudouyn, épouse Gaillard, dans la succession de son père.

Advenant le 16 octobre, ladicte damoizelle Judict Lalouhé, d'une part, et lesdictz Gaillard et Baudouyn conjointz, ladicte Baudouyn otorizée dudict escuyer son mary, d'autre part, ont recougnu qu'en exécution du contract de mariage desdicts conjointz, il leur a esté délessé la tierse partye des biens du deffeunt père de ladicte damoizelle Baudouyn par provision seulement et entendant la majorité desdicts Baudouyn ses frères, suivant la prizée desdicts biens pièce à pièce icelle cumulée a heu esgard à la valeur et qualité par le sort et billier est escheu à demeure à la damoizelle Baudouyn la maison noble. droictz seigneuriaux et de justice et la mesterye de Brye et tous autres dhommaynes et droict qui en peus despendre; deux pièces de vignes, l'une dans le fief de Pissat, et l'autre dans le fief de La Bronjère, seigneurie de Fouilloux; sept livres de maretz sallans sur l'estier des Barrons en Nyeulles, saulnés par Plaissier; huit livres d'autres maretz sallans ès prises de Mathes Ratier et Peumignon, saulnés par Jean et Hélie Bertrand, Jacques Fabyre et Pierre Texier. Et tout le restant desdictz biens paternels est demeuré à ladicte Lalouhé en qualité d'usufruitière et curatrice desdictz Jean et Fransois Baudouyn, ses enfans. Au regard des meubles, ladicte damoizelle Lalouhé en a présentement délivré à ladicte damoizelle Baudouyn, sa fille, une portion, ainsy qu'ilz sont mentionnés par l'estat y ataché... En présence de Daniel de Beaumont, escuyer, sieur du Pontuseau, Louys Daulnis, sieur du Caillaud, Pierre Daulnis, sieur de Chalezact, et Elizée Bechet, clerc. — J. LALOUHÉ. JACQUES GAIL-

LART. MARIE BAUDOUIN. D. DE BEAUMONT. P. DAULNYS. L. DAULNYS. E. BECHET. BECHET, *notaire royal*.

* *

1646, 16 octobre. — Explications fournies par Judith Lalouhé concernant l'emprunt contracté pour son compte le 2 mai 1646, en vue d'une séparation de corps et de biens.

La susdicte damoizelle Judith Lalouhé a dict et desclaré que, nonobstant qu'en l'obligation et emprunt que Daniel de Beaumont, escuyer, sieur du Pontdusseau, Jacques Gaillard, escuyer, sieur du Fief-Gaillard, Louys Daulnis, sieur du Caillaud, Pierre Daulnis, sieur de Chalezat, et Fransois Daulnis, escuyer, sieur de Bourroille, ont faict de la somme de 1.706 livres 13 solz et 4 deniers d'honeste femme (*un blanc*), vefve de sieur Jehan Badiffe, marchant de la vile de Xainctes, en datte du 19 de jeuillet dernier, icelle Lalouhé ny soit nommée, mentionnée ny comprize, néanmoins ledit emprunt a esté faict pour elle seulement et aux fins de la libérer et descharger d'autant sur autre obligation et emprunt qui avoit aussy esté faict par les susdictz et autres du sieur Antoyne Hubert, receveur en Brouage, par obligation du second de may dernier, reseue Resnier, notayre royal, portant la somme de 3.000 livres sur laquelle portant ladite Lalouhé doit estre deschargée de la somme de 1.293 livres 6 solz 8 deniers, attendu qu'au payement et à quittance desdits 3 000 livres dudit Hubert, elle les aourny pour parfaire ladite somme de 3.000 livres avec lesdictes 1.706 livres 13 solz et 4 deniers nouvellement empruntées de ladite vefve Badiffe, qu'y faict qu'icelle Lalouhé demeure toujours comme elle a demeuré obligée à l'indemnité de descharge desdits sieurs de Pontdusseau, de Fief-Gaillard et Daulnis, et pareillement à la descharge et indemnité aussy tant d'iceux mesmes que d'autres nommés et compris en l'autre obligation portant la somme de 3.000 livres envers damoizelle Marye Josselin, vefve de monsieur Abel Gombaud, vivant advocat du roy au siège présidial de Xainctes, par obligation du second de may dernier, reseue Resnier, notayre royal. Dans la maison de ladite damoizelle, parroisse d'Arverd, présentz ledict Elizée Bechet, clerc, et Pierre Guiton, serviteur domestique de ladite damoizelle, lequel a dict ne scavoir signer, de ce enquis. — J. LALOUHÉ. D. DE BEAUMONT. L. DAULNYS. P. DAULNYS. JACQUES GAILLART. E. BECHET; BECHET, *notayre royal*.

* *

1651, 29 mai. — Reconnaissance et décharge par Pierre Daulnis, sieur de Taupignac, à Judith Lalouhé, des sommes empruntées par cette dernière en vue d'une séparation de corps et de biens.

Faict dans la maison de ladite damoizelle, au village d'Avalon, en présence d'Elizée Bechet et Pierre Guyonneau, demeurant audit Arverd. — J. LALOUHÉ. P. DAULNYS. E. BECHET. BECHET, *notaire royal*.

—

VI

NAPOLÉON A BARBEZIEUX

On sait que Napoléon a foulé plusieurs fois le sol des deux Charentes ; mais, si l'on excepte son séjour à l'île d'Aix, après Waterloo, sur lequel les historiens ont donné beaucoup de détails, ses voyages rapides où se révèle comme en tout le caractère d'un des hommes qui ont le mieux connu le prix du temps, n'ont laissé que des souvenirs assez confus et difficiles à coordonner, les rares journaux de l'époque étant aussi sobres d'informations que ceux d'aujourd'hui sont fertiles en renseignements sur les moindres déplacements du chef de l'état.

Ayant souvent entendu parler du séjour que Napoléon fit à Barbezieux, le 4 avril 1808, à l'hôtel de la *Boule d'or*, je me suis mis en quête de détails, et je viens faire connaître le résultat de mes recherches.

J'ai d'abord ouvert, à la date du 9 avril 1808, le *Bulletin administratif du département de la Charente*, feuille hebdomadaire paraissant le samedi (in-4°, 4 pages), à Angoulême, de l'imprimerie de F. Trémeau, imprimeur de la préfecture, et j'y ai lu ceci :

« Angoulême, le 5 avril 1808. Depuis longtemps, les nouvelles de Paris annonçaient que l'empereur irait visiter les départements du midi. Déjà dans plusieurs, notamment dans celui de la Charente, les autorités locales avaient organisé des gardes d'honneur pour rendre à Sa Majesté les hommages qui lui sont dus, quoiqu'on fût informé que son intention était de voyager *incognito*.

» Beaucoup de voitures étaient passées, et l'on présumait que celle de l'empereur suivrait de près. Cet espoir s'est enfin réalisé. Hier lundi, 4 de ce mois, entre 8 et 9 heures du matin, S. M. arriva au faubourg L'Houmeau. Sa voiture ne s'arrêta que le temps nécessaire pour changer de chevaux. Dans cet intervalle, les glaces ayant été abaissées, Sa Majesté fut reconnue et les cris de : *Vive l'empereur !* se firent aussitôt entendre de toutes parts.

» Sa Majesté n'était accompagnée que d'un grand-officier de son palais. Quelques personnes lui présentèrent des placets, qu'elle daigna accueillir avec cette bonté qui la caractérise. Sa Majesté partit un moment après, et suivit la route de Bordeaux.

» A peine l'Empereur eut-il parcouru un myriamètre, qu'il rencontra un peu au-dessus du bourg de Rouillet un bataillon d'infanterie de ligne parti le matin d'Angoulême et qui se rendait à Bayonne. Sa Majesté fit aussitôt arrêter sa voiture, mit pied à terre et, après avoir fait ranger la troupe en ordre de bataille, elle lui fit faire différentes manœuvres dont elle parut assez satisfaite.

» S'étant fait rendre compte de la composition de ce corps, et apprenant qu'il n'était formé que de la réunion de divers dépôts, Sa Majesté prit sur le champ la résolution de procéder elle-même à son organisation ; et après avoir parcouru les rangs et interrogé la plupart des militaires, elle fit un grand nombre de promotions depuis le grade de caporal jusqu'à celui de chef de bataillon.

» On assure que l'Empereur ayant eu l'occasion d'adresser la parole au maréchal des logis qui commandait l'escorte de gendarmerie, daigna lui demander quels étaient ses services, et ce qu'il désirait qu'il fit pour lui. Sur la réponse de ce militaire, dans laquelle il manifestait le vœu d'obtenir la décoration de la légion d'honneur, Sa Majesté lui promit que sa demande serait prise en considération, et donna des ordres pour que son nom fût inscrit à l'instant même ».

Muni de ce premier renseignement, je voulus avoir un entretien avec M^{me} Jaulain et M^{lle} Fanny Gandaubert, filles de Gandaubert, ancien militaire, qui fonda à Barbezieux, à la fin du xviii^e siècle, l'hôtel de la *Boule d'or*, alors situé grande rue, aujourd'hui rue Sadi Carnot, dans la maison habitée par M. Landreau, négociant. Voici ce que ces dames me dirent, à Barbezieux, le 7 octobre 1883 :

Napoléon parti d'Angoulême, comme nous venons de le voir, après 9 heures du matin, arriva à Barbezieux entre 11 heures et midi. Ayant rencontré à quelques kilomètres de la ville, à la butte de Chez-Chety, commune de Saint-Médard, un régiment qui allait en Espagne, il le passa en revue et enleva son commandement au colonel qui n'était pas à la tête de sa troupe.

Ne sachant pas s'il s'arrêterait à Barbezieux, le maître de poste avait à tout événement envoyé des chevaux de relai à sa rencontre : il dit aux postillons de rétrograder. Une grande affluence s'était portée à l'entrée de la ville. Une voix cria à M^{me} Gandaubert, qui était au milieu de cette foule : « L'empereur va chez vous. » Elle courut en toute hâte à la *Boule d'or* pour faire préparer des chambres, et, comme elle descendait l'escalier, elle se trouva face à face avec Napoléon, qui montait avec sa suite dont faisaient partie le général Joubert et le fidèle Mameluck. Troublée au point de ne pas le reconnaître, bien qu'il portât la redingote grise et le petit chapeau, elle lui frappa sur le bras et lui dit : « Mon ami, faites-moi donc voir l'empereur. — Montons, dit Napoléon, je vous le ferai voir. » Arrivé sur le palier, il dit : « L'empereur, c'est moi. »

Dans l'émotion qui l'étreignait, M^{me} Gandaubert ne put dire un mot ; elle donna à l'empereur la chambre n^o 12, où fut placée une pancarte commémorative et que les personnages de marque, notamment le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, occupèrent à l'avenir. Il fut arrêté à la *Boule d'or* que, lorsque les demoiselles Gandaubert se marieraient, elles passeraient leur nuit de noces dans la chambre de Napoléon.

L'empereur se coucha, prit un peu de repos et se fit servir à déjeuner deux œufs à la coque. Il demanda à l'hôtesse : « Chez qui suis-je ici ? — Chez Gandaубert, à la *Boule d'or*. — Avez-vous quelque chose à me demander ? — Sire, je suis veuve avec dix enfants. » Après s'être fait donner quelques renseignements sur cette nombreuse famille, Napoléon dit au général Joubert : « J'accorde deux demi-bourses au lycée de Bordeaux. » Par une coïncidence singulière, Joubert avait connu Gandaубert au service.

Napoléon partit après la réception des autorités. Il demanda à Paul Drillhon, maire, ce qu'il pourrait faire pour la ville. Pris au dépourvu, Drillhon répondit : « Sire, nous n'avons besoin de rien. » puis la conversation s'engagea sur les nouvelles locales « Sire, dit le maire, un évènement bien malheureux est arrivé : une jeune femme s'est tuée par mégarde en prenant le fusil de son mari ». Il s'agissait de la mort tragique de Betzy Demontis, épouse de Jacques-Christophe Frichou-Lamorine, qui eut pour théâtre, le 13 janvier 1808, la maison située à l'angle de la grande rue et de la rue d'Hunaud, occupée il y a quelques années par notre honorable collègue M. Landry, avocat. Napoléon s'était fait adresser un rapport sur cette affaire qui avait fait grand bruit, et comme bien d'autres, il croyait sans doute que M^{me} Lamorine avait été tuée par son mari : car il répondit à Drillhon : « Qu'y avait-il de commun entre cette femme et le fusil de son époux ? » Je cite textuellement ces paroles que j'ai lues dans les papiers de Pelluchon-Destouches, président du tribunal (1).

(1) Gabriel-Jean-Antoine Pelluchon-Destouches était issu d'une vieille famille de robe cognacaise, qui depuis Henri IV jusqu'à la seconde moitié du xix^e siècle a donné des magistrats à l'Angoumois et à la Saintonge.

Voici quelques détails sur cette affaire Lamorine qui pendant des années suscita à Barbezieux des passions si violentes que j'ai lu dans le brouillon d'une lettre écrite en 1809, par Pelluchon-Destouches à Pierre Boutelaud, maire de Cognac en 1789 et sous l'empire, député de la Charente au corps législatif dont il fut le vice-président : « Je suis las de mon séjour dans une contrée où il n'y a de bon que la volaille ; encore ne voudrais-je pas en manger chez tout le monde. »

En juillet 1802, Jacques-Christophe Frichou-Lamorine, ancien militaire, avait épousé Betzy Demontis, issue par sa mère d'une ancienne famille de Saintonge, les Texier, qui ont possédé à Barbezieux l'immeuble occupé aujourd'hui par la sous-préfecture. Dans leur contrat de mariage une donation mutuelle attribua au survivant les biens que le prémourant laisserait à son décès. En juillet 1806, les père et mère de M^{me} Lamorine vendirent à fonds perdus à leur gendre tous leurs biens à charge d'une rente viagère de 2.000 francs.

L'union des époux Lamorine ne fut pas aussi heureuse qu'on aurait pu l'espérer ; quelques dégoûts s'y mêlèrent.

Le 13 janvier 1808, à huit heures du matin, M^{me} Lamorine se tenait assise dans sa cuisine ; un enfant jouait auprès d'elle ; une jeune fille s'occupait du ménage. Lamorine, qui la veille avait fait une longue partie de chasse, venait de descendre ; tout à coup la détonation d'une arme à feu se fait entendre, et M^{me} Lamorine tombe baignée dans son sang.

Les deux témoins interrogés par le magistrat affirmèrent que la mort de la jeune femme ne devait être attribuée qu'à son imprudence.

.

Ayant entendu dire que Napoléon était passé une seconde fois à Barbezieux pendant la nuit, j'ai vérifié cette assertion et je l'ai trouvée exacte.

Ouvrons en effet le *Bulletin administratif du département de la Charente* du 5 novembre 1808, nous y lisons :

Cette version fut d'abord admise par tout le monde ; mais bientôt des soupçons se firent jour. L'état du cadavre et sa figure souillée de sang, la direction oblique de ses blessures firent croire à un assassinat. Lamorine fut désigné comme coupable et sa fuite imprudente donna plus de consistance à l'accusation.

L'affaire s'instruisit rapidement ; et le jury d'accusation, alors existant, déclara qu'il n'y avait pas lieu à suivre. Mais les membres de la famille Demontis qui avaient demandé à grands cris la condamnation de Lamorine crurent qu'il était de leur devoir de faire révoquer les avantages qu'il tenait de M^{me} Demontis ; d'après eux l'acte du 19 juillet 1806 était nul, comme ayant été souscrit par une personne en démence. Son interdiction fut prononcée, son beau-frère Roy d'Angeac, nommé son tuteur, poursuivit l'instance devant le tribunal de Barbezieux qui, faisant droit à ses prétentions, annula le contrat et condamna Lamorine à des restitutions considérables.

Lamorine interjeta appel de ce jugement et l'affaire fut plaidée avec beaucoup d'éclat devant la cour de Bordeaux. Le *Barreau français*, collection des chefs-d'œuvre de l'éloquence judiciaire en France (Paris, Panckoucke, 1823, in-8°, tome x, pages 81-238), a reproduit le plaidoyer de Ferrère pour Roy d'Angeac et celui de Lainé pour Lamorine. On lira dans *l'Histoire du barreau de Bordeaux, de 1775 à 1815*, par Chauvot, que les vieux avocats qui avaient assisté à l'audience racontaient que la péroration de Ferrère fut accueillie avec un tel enthousiasme que la cour elle-même électrisée se leva. J'ai lu dans les papiers de Pelluchon-Destouches la réplique manuscrite de ce grand avocat ; je ne sais si elle a été imprimée. Elle est belle, mais ne pouvait rien ajouter à la célèbre péroration que les vieillards de Barbezieux récitèrent encore soixante ans après avec des larmes dans la voix et qui fit dire au critique Geoffroy : « Depuis Démosthène et Cicéron, rien de plus beau n'avait paru sous le soleil. »

Roy d'Angeac avait fait imprimer un mémoire dont Lamorine demandait la suppression. Après avoir soutenu dans une argumentation serrée que les reproches articulés dans ce mémoire étaient fondés, Ferrère, au milieu de l'émotion indescriptible de l'auditoire, termina ainsi son plaidoyer :

« Enfin le mémoire raconte que, le 11 février, jour où le jury vous permit de reparaitre, vous célébrâtes une indigne bacchanale entre le tombeau de votre épouse et l'inconsolable douleur des siens. — Ah ! pourquoi n'est-ce pas là encore une chimère ? pourquoi n'est-il pas permis à ceux dont j'exhale ici les douleurs de considérer cette fête barbare comme un rêve désastreux ? Providence éternelle, quel spectacle te présentait alors cet étroit espace de la terre où se réunissaient tant de contrastes ? Avec quelle indignation n'as-tu pas vu, dans le sein d'un peuple civilisé, dans le court intervalle de quelques pas, l'innocence sans garantie, la mort sans vengeance, la tombe sans respect, l'impunité qui triomphe, la démence qui sourit et la douleur qu'on outrage ?

» Non, non ce mémoire ne sera point supprimé ; il restera pour épouvanter l'avenir du récit de tant d'attentats et pour en prévenir de semblables. Non, le sieur Roy ne sera pas déclaré calomniateur pour avoir acquitté le plus sacré des devoirs, pour avoir raconté le désespoir d'une mère privée par un meurtre de son unique enfant. Sa plainte ne sera pas étouffée. Que dis-je ? elle ne saurait l'être : c'est celle d'une mère, et le ciel, oui, le ciel même s'est chargé de peindre l'éclat et l'énergie de pareils accents ; elle se fera entendre sur les hauteurs cette voix lamentable, cette voix d'une mère, que rien ne peut consoler, parce que son enfant n'est plus. Elle vous poursuivra sans cesse en vous criant : *Qu'as-tu fait de ma fille, ton épouse ? Qu'as-tu fait de celle que je t'avais donnée à chérir et à garder ?* Elle a péri, me dis-tu ; mais

« Le départ de l'empereur a suivi de près l'annonce qu'il en avait faite. A peine arrivé d'Erfurt où il était allé peser les destinées du monde, il a quitté sa capitale pour se rendre au camp de Bayonne et voler avec ses invincibles à de nouveaux combats.

» Le passage de S. M. par Angoulême a eu lieu lundi dernier, 31 octobre, à dix heures et demie du soir. Elle ne s'est arrêtée au faubourg que pour souper. Quoique l'Empereur n'eût point

qui a donné la mort, qui a lancé le coup, qui a poursuivi la vengeance ? Ah ! malheureux, qu'as-tu fait de ton épouse ? La pierre qui avait bu son sang était humide encore, et ton œil était sans larmes, ton cœur sans regret, ta main tendue vers sa dépouille ! L'herbe des champs n'avait pas encore reverdi sur sa tombe, et tes révoltantes orgies venaient interrompre son sommeil de mort ! Pleure, si toutefois le ciel ne t'a pas refusé les larmes ! pleure, mais garde-toi de dire qu'on t'a flétri, proscrit, calomnié. — Ah ! malheureux, qu'as-tu fait de ton épouse ? Que si elle n'a jamais vécu dans ton cœur, elle qui vécut si peu sur cette terre, ne va pas à ton tour calomnier les regrets et la conduite des siens ; commandée par l'honneur, elle n'est pas désavouée par la justice, et c'est en sacrifiant à de vils ménagements, c'est en gardant un lâche silence qu'ils auraient mérité les reproches et le mépris des hommes de bien. »

La cour reforma le jugement de Barbezieux ; mais elle refusa d'ordonner la suppression du mémoire de Roy d'Angeac, qu'elle regarda comme légitimé par le besoin de la défense.

Les désordres de la vie privée de Lamorine, sa cupidité, les circonstances de fait qui semblaient exclure la possibilité d'une imprudence de la victime, la fuite de son mari dès l'ouverture de l'instruction, le verdict du jury qui parut entaché de partialité par condescendance pour Lamorine père, ancien procureur du roi à l'élection de Barbezieux, homme puissant dans la contrée et qu'on redoutait d'avoir pour ennemi : telles furent les causes qui déchaînèrent contre l'accusé une grande partie de l'opinion publique, persuadée qu'il y avait eu assassinat ou tout au moins meurtre, bien que l'enfant entendu comme témoin ait affirmé jusqu'à ses derniers jours qu'il avait vu M^{me} Lamorine prendre dans la cuisine le fusil de son mari et se tuer accidentellement.

Quoi qu'il en soit, Lamorine termina glorieusement sa carrière dans les gardes d'honneur, en 1814, percé, m'a-t-on dit, de vingt-deux coups de lance en chargeant un peloton de cosaques dans un faubourg de Reims.

Emile Albert, avocat à Cognac, dont le père avait siégé sous l'empire au conseil de préfecture de la Charente avec Lamorine père, avait conservé un souvenir très précis du procès de Barbezieux et des commentaires auxquels il donna lieu. En 1873, lors d'une des nombreuses visites que je lui faisais, je le trouvai dans sa bibliothèque lisant les mémoires du général comte de Ségur, qui venaient de paraître chez Didot. « Tenez, me dit-il, voici une allusion évidente à l'affaire Lamorine » et il me lut ce passage (tome VII, pages 23, 24, 31) :

« Dans Reims la frayeur de l'ennemi était complète. Maître du faubourg, il n'y avait plus qu'à s'y ouvrir un passage, à profiter de notre chance et reprendre Reims. Les Russes avaient derrière nous regagné l'entrée du faubourg. Je tentais ce dernier effort. Je criai donc à la queue de notre colonne de se reformer sur l'infanterie ennemie et de la charger. . .

» Notre résistance, pourtant, touchait à son terme. En un instant, tout avait changé. Ce n'était plus les débris russes qui me retenaient, c'étaient les nôtres. Autour de moi, Desbrosses, de Périgieux, sept fois blessé, ne pouvait plus se défendre ; l'aspirant de marine Lanneau, alors maréchal des logis, aujourd'hui colonel, un genou en terre et atteint de onze coups de baïonnette, luttait encore ; le capitaine Legoult-Duplessis venait d'être abattu ; à côté de lui expirait le lieutenant ... qu'un remords avait, dit-on, jeté dans

été annoncé officiellement, des préparatifs avaient néanmoins été faits pour lui rendre les honneurs que pouvaient permettre les localités. Une division de l'armée de Portugal, qui se trouve en ce moment à Angoulême, la garde d'honneur, la garde départementale, la gendarmerie avaient rivalisé de zèle pour aller à sa rencontre ; S. E. le duc d'Abrantès, plusieurs généraux, les membres des principales autorités constituées attendaient le moment favorable pour offrir au plus grand des monarques le tribut des respects et des hommages de tous les habitants du département. Mais Sa Majesté, occupée de ses vastes projets et pressée de rejoindre les dignes compagnons de sa gloire, n'a permis qu'il lui fût présenté que le duc d'Abrantès et deux autres officiers généraux, avec lesquels elles'est entretenue pendant une demi-heure. Elle est repartie ensuite à minuit, au milieu des acclamations d'une foule innombrable de citoyens dont elle emportait les regrets ainsi que les vœux les plus ardents pour la conservation d'une vie si précieuse et si chère. »

Le duc d'Abrantès, débarqué à La Rochelle après la capitulation de Cintra, une des plus honorables qu'une armée ait jamais obtenues, était passé à Cognac (*Revue*, xvii, 278), en allant à Angoulême à la rencontre de Napoléon.

J'ai lu que l'empereur lui dit, dès le premier abord : « Je vous emmène avec moi : un homme comme vous ne doit rentrer à Paris qu'en passant par Lisbonne (1). »

Il est donc prouvé que ce fut en pleine nuit que Napoléon passa pour la seconde fois dans cette petite ville de Barbezieux, que l'armée d'Espagne traversa comme un torrent. Malgré mes recherches, je n'ai pu y découvrir un seul de ces innombrables billets de logement, dont les vieux Barbeziliens, naguère encore, parlaient avec terreur. Les maisons étaient littéralement pleines de soldats, dont le chiffre porté sur les billets, douze ordinairement, était toujours dépassé.

Parmi les épaves que cette trombe humaine a laissées à Barbezieux, en voici deux que j'ai trouvées, rue du Limousin, dans un lot de vieux papiers et qui valent bien un billet de logement (2) :

C'est l'acte de naissance en allemand, délivré sur timbre français de 75 centimes, par le maire de la commune de Pirmasens, arrondissement de Deux-Ponts, département du Mont-Tonnerre, de Geoffroy Hœrter, né en 1790, et le livret de ce

nos rangs, et qui peut-être en ce moment. expiait un crime ! »

Ainsi périt dans le 3^e des gardes d'honneur à qui l'empereur et la vieille garde, dit le général de Ségur, rendirent devant Reims comme devant Hanau le plus glorieux des témoignages, le jeune homme sur qui Napoléon, six ans auparavant, à Barbezieux, avait dit le mot recueilli par le président Pelluchon-Destouches.

(1) On lira dans la notice consacrée par Claude Gigon au général Armand Pinoteau, dans le *Bulletin de la société archéologique et historique de la Charente* (année 1863, page 126), les détails du passage de Napoléon à Ruffec dans cette même journée du 31 octobre 1808.

(2) L'intitulé de l'acte et la mention de délivrance sont en français.

soldat, appartenant au 10^e régiment d'infanterie légère, 24 pages in-12, couverture en parchemin : « A. Pamplune, chez Fadda, rue Major, numéro 10. » La dernière mention manuscrite est du 23 août 1813.

Un Allemand faisant la guerre d'Espagne, porteur d'un livret imprimé en français, chez un typographe de Pampelune, qui obéit à une réquisition, mais se regimbe autant qu'il peut, en donnant à l'orthographe de « Pampelune » la forme espagnole « Pamplona », et en appelant « rue Major » ce que nous appellerions « grande rue, » voilà un trait bien curieux de l'administration napoléonienne, et qui peint bien l'époque où les Portugais incorporés dans les six cent mille hommes de la grande armée, prenaient pour devise ce vers de l'*Enéide* :

Vadimus immixti Danaïs haud numine nostro.

* *

Revenons à M^{me} Jaulain et à M^{lle} Fanny Gandaubert. Les révélations de ces deux vieilles dames ne se bornèrent pas à ce que j'ai raconté ; elles étaient de la carrière, comme on dit aujourd'hui. Leur grand-mère, M^{me} Tardieu, tenait à Ruffec l'*hôtel des Ambassadeurs*, où le comte d'Artois avait déjeuné. Ce fut, pendant une heure, un feu roulant d'anecdotes sur les hôtes illustres qu'elles avaient vu défiler, et M^{lle} Fanny conclut en ces termes : « Toutes les têtes couronnées sont descendues à *La Boule d'or*. »

La duchesse d'Angoulême n'y descendit pas ; mais le passage à Barbezieux de cette femme, que son énergie à défendre la cause royale fit surnommer par Napoléon « l'homme de la famille, » mérite une mention particulière. Elle venait de Bordeaux, je ne sais si c'était pendant la première restauration ou après les Cent Jours. Elle fut reçue avec enthousiasme par une foule énorme, groupée autour d'un arc de triomphe, élevé sur la promenade des Allées, dont les beaux arbres ont été plantés sous l'administration de l'intendant Reverseaux.

Les villes voisines avaient envoyé des députations. « Tout Cognac était là, » me dit M^{me} Jaulain (1). Le désappointement fut

(1) Le commerce de Cognac, très éprouvé par les guerres de l'empire et le blocus continental, avait accueilli la restauration avec joie. On lit dans une note du *Parnasse enragé*, petit poème allégorique au sujet du sacre de S. M. Charles X, par M. E. Rullier, de Cognac (Angoulême, de l'imprimerie de P. Trémeau, imprimeur du roi, 1825, in-24) « Vous êtes de Cognac ? disait un jour Monsieur à l'un de nos honorables députés ; tant mieux, soyez le bien venu. »

Rullier a été juge de paix de Cognac. Voici, à titre de curiosité, des vers où on trouvera plus de bonne volonté que de talent :

« Couplets à son altesse royale Monseigneur le duc d'Angoulême, à son passage en cette ville :

Air : *Charmante Gabrielle*.
Enfin Louis s'avance
Vers le trône où jadis
La trop heureuse France

grand, lorsqu'on apprit que la duchesse ne s'arrêterait que quelques minutes ; mais ces minutes furent marquées par un incident que l'histoire doit enregistrer, parce qu'il aide à faire comprendre les événements du temps. La fille de Louis XVI, remarquant que les dames en robe blanche portaient toutes des ceintures vertes, leur dit : « Pourquoi prenez-vous cette couleur ? La France a le gouvernement qu'elle demandait ; vous n'avez plus rien à espérer. »

Parmi les personnages de race royale qui descendirent à la *Boule d'or*, M^{me} Jaulain et sa sœur me citèrent Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, la reine Christine, qui y passa la nuit, don Carlos qui y dina. Le duc d'Orléans y donna aux autorités un grand déjeuner, auquel fut convié le doyen des maires du canton. C'était un vieux paysan qui, mangeant très lentement comme tous ses pareils, avait à peine touché son assiette, que l'on commençait à desservir.

Voyait un paradis,
Où de bons rois, nos pères,
Anges de paix,
Donnaient des jours prospères
A leurs sujets.

Après tant de naufrages,
Fatigués par le sort,
A l'abri des orages,
Nous revoyons le port.
Le drapeau blanc s'arbore,
Semé de lys,
Et la France s'honore
D'être à Louis.

Le lys, loin de la France,
Vivait dans la langueur ;
La serre d'espérance
A conservé sa fleur.
Sur sa terre natale
Il prend vigueur,
Et son calice exhale
Notre bonheur.

Vous, notre espoir du trône,
Prince aimable et chéri,
Honneur d'une couronne,
En vous revit Henri.
Recevez notre hommage
En ce beau jour ;
Qu'il soit pour vous le gage
De notre amour.

Exprimez la tendresse
Des bons Angoumoisins,
A l'auguste princesse
Unie à vos destins.
C'est bien le lys lui-même,
Si cette fleur,
Par sa blancheur extrême,
Peint la candeur.

Par Guillemeteau, avocat à Angoulême. A Angoulême, de l'imprimerie de P. Trémeau, in-8°, 2 pages.

Parmi les notabilités de l'aristocratie, M^{me} de Larochejaquelein, qui allait à son château de Chillac, canton de Brossac ; elle prenait plaisir à apprendre des petits jeux aux enfants Gandaubert ; M^{me} de Montijo et sa fille, M^{lle} Eugénie de Montijo, la future impératrice, venant de visiter la famille de Dampierre au château de Plassac.

Parmi les militaires illustres, le duc de Wellington, qui coucha à la *Boule d'or* ; le maréchal Victor, qui y oublia sa cassette. Un soir, le général Lamarque, arrivant pourvu d'un grand appétit, alla sans façon à la cuisine voir un peu où en était le diner. Il tombait bien, c'était le soir du diner des notaires. A quelque temps de là, les Barbeziliens virent passer un cercueil venant de Paris. C'était celui de Lamarque, dont les obsèques furent, comme on le sait, le point de départ des journées révolutionnaires de juin 1832. Le cercueil s'acheminait vers le pays natal de l'illustre soldat, le département des Landes, où une statue lui a été érigée récemment à Saint-Sever.

N'oublions pas le général Thiébault : car c'est lui-même qui va parler. Un ami qui lit beaucoup de mémoires sur la révolution et l'empire, a bien voulu prendre pour moi quelques notes sur ceux de Thiébault.

En 1801 il revenait d'Espagne et il raconte ainsi son séjour à Barbezieux, où Lucien Bonaparte, venant lui aussi de Madrid, où il était ambassadeur de France, l'avait précédé d'un ou deux jours :

« Une seule traite nous amena de Bayonne à Barbezieux ; mais, informés que les chemins devenaient presque impraticables et que même de jour nous aurions mille peines à ne pas y rester, nous couchâmes chez un nommé Gandaubert, aubergiste très confortable, et qui soutenait avec honneur la réputation des pâtés de Barbezieux. Nous ne regrettâmes donc pas notre séjour. »

Thiébault raconte ensuite une dispute qu'il eut en sortant de la ville, avec le gardien d'une barrière ; d'un coup de sabre il lui coupa les os de la jointure du coude. On alla chez le sous-préfet s'expliquer. « Informé de l'aventure, Gandaubert nous avait rejoints, et par reconnaissance pour la carte que nous avions généreusement payée et pour les pâtés que nous avions achetés, il nous fut très utile en citant toute sorte de faits les plus désavantageux au compte de ce Mouchère, gardien. »

Traduit devant le conseil de guerre séant à Périgueux, Thiébault s'occupa de régler l'affaire au point de vue pécuniaire : « Chaudement secondé par Gandaubert dont j'avais entretenu le zèle en lui demandant deux gros pâtés par mois, il parvint à tout arranger au moyen de 500 francs. »

En 1827, le général passa une seconde fois à Barbezieux. « En rentrant dans l'auberge où j'avais couché, je demandais Gandaubert ; il était mort. Après quelques mots de regrets adressés à sa veuve, je lui demandais si elle ne me reconnaissait pas, et comme elle hésitait : — Quoiqu'il y ait 26 ans que je n'aie couché

chez vous, votre mari m'aurait reconnu de suite. — Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, vous êtes le général Thiébault, » et à ce nom, enfants, cuisiniers, marmitons accoururent. Mon aventure était encore présente à tous. Tous voulurent me revoir ou m'avoir vu, et l'impression fut telle que, pour y répondre honorablement, je dus acheter les plus beaux pâtés qui se trouvèrent faits. »

Les pensionnaires de la *Boule-d'or* se demandèrent un jour qu'elle pouvait bien être une voyageuse de magnifique prestance assise à côté d'un général. C'était M^{lle} Georges, la grande tragédienne. Le repas terminé, la voiture reprit le chemin de Paris et versa à la descente de Pétignac où M^{lle} Georges se cassa un bras, un de ces beaux bras que les vieux habitués du Théâtre-Français ont si souvent admirés.

Un autre client illustre de la *Boule-d'or*, ce fut Thiers. Un jour, pendant qu'on préparait son déjeuner, il fit un tour de jardin avec M^{lle} Fanny et s'arrêta en contemplation devant un grenadier chargé de fruits dont il demanda des boutures qui lui furent adressées à Paris. Ne voulant pas être en reste de politesse avec M^{lle} Fanny, il lui envoya des graines de fleurs. C'est ainsi que ce grand protectionniste pratiquait le libre échange.

Ah ! combien nous devons regretter que tant de gens qui n'avaient rien à faire ne se soient pas transformés en Dangeau du crû, notant sur leurs tablettes les incidents de passage de tant de voyageurs de marque ! Que d'anecdotes curieuses nous auraient été révélées depuis le passage du comte de Rottembourg, ambassadeur de France en Espagne, le baptême et la mort de son nègre Alexandre, dit Guinée (15 juin 1734, *Bulletin*, 1, 151), jusqu'à la suppression des messageries et des chaises de poste ! (1).

Jean-Pierre Daudin, avocat à Barbezieux, né à Reignac le 21 août 1793, mort à Saint-Hilaire, près Barbezieux, le 3 novembre 1881, fut l'homme aux mille anecdotes. Il m'a raconté que lorsque les Bourbons d'Espagne traversèrent la France après l'abdication de Charles IV, le maire de Reignac, canton de Baigne, voulut leur présenter ses hommages. La reine lui ayant demandé quelle fonction il remplissait, il répondit en allongeant le bras avec une emphase plus castillane que sain-

(1) Si le journal de Besson, médecin à Baigne, et, par conséquent, voisin de la grande route de Paris à Bordeaux, a été conservé, il est probable qu'on y trouvera beaucoup de renseignements sur le point que je signale. Fidèle à son épigraphe : *Nulla dies sine linea*, pendant plus de cinquante ans, il n'a jamais laissé passer un jour sans noter quelque chose et, particulièrement la température. Étant suppléant du juge de paix, il eut à juger un procès entre deux paysans, dont l'un soutenait avoir livré une barrique de vin et l'autre niait l'avoir reçue. « Quel temps faisait-il ce jour-là ? » demanda Besson au premier. — Un temps magnifique, j'en ai profité pour livrer mon vin ».

Besson suspendit l'audience et, après avoir consulté son journal, rejeta la demande, ses notes établissant qu'il avait plu toute la journée. Il est mort il y a longtemps ; on m'a dit que ses descendants habitent Royan ou ses environs.

tongeaise : « Majesté, je suis gouverneur de tout ce petit pays. »

Un des derniers personnages historiques qui passèrent à Barbezieux en chaise de poste fut le prince Napoléon. Je ne sais si l'ancien *Barbezilien*, fondé en mars 1848, paraissait encore lorsque le prince nommé ministre de France à Madrid le 10 février 1849, en remplacement de Ferdinand de Lesseps, alla prendre possession de son poste. Il descendit à l'*hôtel de France* tenu par Retaillaud, y déjeuna et continua sa route après s'être entretenu avec Daudin et autres notabilités qui avaient manifesté le désir de le voir.

La ligne d'Orléans passant par Montmoreau et Chalais a éloigné de Barbezieux le grand courant des voyageurs de Paris en Espagne, et le nom de la petite ville autrefois connu de tous a été oublié à ce point que Napoléon III passant à Auxerre et causant avec le maire Challe qui lui disait : « J'ai un fils sous-préfet à Barbezieux, » lui demanda : « Où c'est-il cela, Barbezieux ? »

Cette connaissance superficielle de la géographie charentaise rappelle la fameuse conversation du premier consul avec Chancel, député de la Charente au corps législatif :

« Vous êtes de la Haute-Charente ? — Non, de la Charente ; il n'y a plus de département de la Haute-Charente (1). — Quel est l'esprit de Saintes, votre chef-lieu ? — Le chef-lieu du département est Angoulême. — Vos marais salants donnent-ils un bon revenu ? — Il n'y en a pas dans la Charente. »

Quelque temps après Bonaparte, entendant prononcer le nom de Chancel, dit : « Oh ! celui-là, je le connais (2). »

JULES PELLISSON.

(1) Je possède une petite carte très rare, gravée par Beaublé, intitulée : « Carte du district de Cognac, département de la Haute-Charente, levée d'après les cartes de M. de Cassini et certifiée conforme à l'original par moi, architecte soussigné, à Jarnac le 8 août 1790. PINEAU. »

Le district de Cognac comprenait l'arrondissement actuel et le canton de Rouillac.

(2) Je ne veux pas parler de Napoléon à Barbezieux sans exprimer le désir que des notices soient consacrées à deux de nos compatriotes qui furent ses contemporains : le capitaine de vaisseau Simon Billette, officier de la légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Barbezieux en 1766, mort le 6 juillet 1841, dans la même ville où il avait épousé, le 15 juin 1818, Lucile Brinbœuf-Dulary ; et le vicomte Louis Paillhou, né le 8 juillet 1786 au Tableau, commune de Challignac, canton de Barbezieux, fils de Jean-Baptiste Paillhou, officier d'infanterie et ingénieur des camps et armées du roy, et de Marie Mauboussin, mort à Paris le 4 juin 1863, qualifié dans la lettre de part « général de division du cadre de réserve, grand-officier de la légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, ancien officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon I^{er}, ancien gentilhomme honoraire de la chambre du roi Charles X, ancien président du comité d'artillerie. »

Je ne sais ce que sont devenus les papiers probablement intéressants du général Paillhou qui de son premier mariage avec Jeanne-Charlotte du Breuil de La Brosse, a eu deux fils dont l'un est mort jeune et l'autre, Gaston, cédulaire, est décédé, il y a quelques années, dans un château des environs de Montluçon, laissant une grande fortune léguée presque en entier à des établissements de bienfaisance.

Je voudrais aussi que l'on compulsât avec soin les registres municipaux

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 730. — *Les arbres de la liberté.*

Le *Petit parisien* du 11 mars, dans un article *Arbres de la liberté*, constate qu'il n'en existe plus qu'un nombre très restreint, soit de l'époque de la révolution, soit de 1848. Pour les premiers, il cite « un platane qui se dresse à Louhans (Saône-

de Barbezieux sous l'empire, la restauration et le règne de Louis-Philippe ; on y trouverait certainement trace de crédits votés pour le passage de voyageurs princiers, notamment Joseph Bonaparte.

On lira dans la *Petite Gironde* du 21 octobre 1896, sous la signature Paul Berthelot, une chronique intitulée : *Au château Raba*, où il est dit que l'impératrice Joséphine, passant à Bordeaux en 1808 pour aller à Bayonne, refusa de descendre à la préfecture, disant : « J'irai coucher chez mes amis Raba. » Peut-être avait-elle passé par Barbezieux.

Enfin il y aurait à faire des recherches sur les autres voyages de Napoléon dans notre région. Le 7 août 1808, il était à Niort (voir *Anecdote du maire de Bessines*, plaquette de 4 pages in-12 en tête de l'*Almanach pour l'an 1809*, (Niort, Elies), et dans la *Revue poitevine et saintongeaise* de 1895, page 359, l'article de M. Alphonse Farault : *Le maire de Bessines devant Napoléon I^{er}, 7 août 1808*. Le maire François Guibert parle à l'empereur en patois poitevin.

Si mes renseignements sont exacts, c'est pendant ce même voyage que l'empereur, parti de Bordeaux le 3 août à 3 heures de l'après-midi, arriva à Saintes le 4, à 7 heures du matin, d'où il partit pour Rochefort où il arriva à 2 heures. Mon grand-père maternel, qui habitait alors Cognac, m'a dit qu'il ne fit que l'entrevoir très rapidement, mettant la tête à la portière de sa voiture qui traversait la promenade du cours, au milieu d'une foule énorme accourue des environs.

Napoléon en voyage avait coutume de visiter les établissements scolaires (voir dans le *Gaulois* du 5 décembre 1896 un très intéressant article signé Marcel Hutin : « Les derniers guerriers allemands de Napoléon I^{er}. La fidélité de Mayence au grand empereur. ») Le 2 octobre 1804 Napoléon visita le lycée de Mayence et fit subir un examen de latin et de mathématiques aux élèves des classes moyennes.

Daudin qui faisait ses études au collège de Saintes m'a raconté que l'empereur se fit présenter le meilleur élève de la classe de mathématiques et lui donna un problème. L'enfant s'étant troublé et embarrassé dans les chiffres, Napoléon lui dit de son ton le plus bref : « Ce n'est pas ça ». Remis de son émotion, l'élève acheva le problème à la satisfaction de son impérial examinateur.

Un autre vieillard, ancien élève du lycée de Versailles, m'a dit que Napoléon y venait souvent sans se faire annoncer et commençait sa tournée par la cuisine où il goûtait la soupe des lycéens.

Cette note était composée lorsque la *Revue* a publié en novembre 1900, janvier et mars 1901 les intéressants détails qu'on a lus sur le passage à Saintes de Napoléon en 1808 et de Joseph Bonaparte en 1815.

D'un autre côté j'ai trouvé quelques nouveaux renseignements dans le *Bulletin du département de la Dordogne*, du 13 avril 1808 où je vois que Napoléon, que nous avons laissé le 4 avril 1808 à Barbezieux d'où il partit dans l'après-midi pour Bordeaux, arriva le même soir à 9 heures dans cette ville où il n'était attendu que le lendemain à midi. Le même numéro dans ses nouvelles de Paris, datées du 7 du même mois, dit : « Hier, à 11 heures, S. M. l'Impératrice est partie pour Bordeaux. »

On trouverait peut-être à cette date quelque chose d'intéressant dans les registres de Barbezieux.

et-Loire), dans la cour du collège de jeunes filles, et qui a pris un développement extraordinaire ; puis un ormeau superbe qui fut planté sur la place de Chamalières, commune voisine de Clermont-Ferrand ; à Torcy, près de Monceau-les-Mines, un saule. Dans l'Oise, à Monthois, hameau de Saint-Quentin des Prés, existe encore sur la place publique un arbre de la liberté qui fut planté en 1790. Dans le département de l'Aisne, à Chavres, petite commune enclose dans la forêt de Villers-Cotterets, le chêne de la place est aussi un arbre de la liberté qui fut transplanté de la forêt en 1793... Maxime Ducamp a prétendu à tort qu'aucun de ces arbres de 1848 n'avait survécu. Le magnifique peuplier qui décore le square Louvois date de cette époque. Parmi ceux qui existent encore en province mentionnons celui de Bayeux, un platane qui fut planté près de la cathédrale, une des curiosités de cette ville. »

A Saintes existe encore aux Monards, sur la place Castagnary, un gros peuplier de 1848. En connaît-on d'autres en Saintonge ?

MARCEL PELLISSON.

N° 731. — Une famille de Saintonge désirerait connaître les armoiries suivantes :

1° Argenterie du XVIII^e siècle : *d'argent au chevron de gueules accompagné en chef de 2 merlettes de... et en pointe de 3 guivres de... 1 et 2. Couronne comtale ;*

2° Armoiries de la famille de Montrillon ;

3° Cachet de date incertaine (probablement XIX^e siècle) : *d'or à la fleur de lys fleuronée de.... chargée en cœur d'une tête de tigre (ou léopard, de.... Pas de couronne, mais sur un bourrelet : tête de tigre ou léopard.*

SAINT-SAUD.

N° 732. — *L'ordre militaire de l'anneau d'or.* — François I^{er}, par un édit du 24 juillet 1534, créa l'ordre militaire de l'anneau d'or, « afin de rémunérer ceux qui l'auraient mérité ». Trouverait-on trace de cet ordre dans les archives du ministère de la guerre ainsi que dans le règlement militaire donné à Poitiers en 1651 ? A-t-on les nominations faites dans l'ordre de « l'anneau d'or » par François I^{er} ou ses successeurs ?

POITOU.

N° 733 — Pierre de Varège, seigneur de Puymoreau, mort en 1744, avait épousé Elisabeth Galliot. A-t-on des renseignements 1° sur le susdit P. de Varège ou sa famille ? 2° sur les Galliot ou Galliot de La Richardrie, et les Galliot de La Taillandrie ? 3° sur la famille de La Loubière ?

G. C.

N° 734. — La terre de Vizelle, commune de Grézac, canton de Cozes, qu'a habitée Jules Dufaure et qu'habite son fils,

M. Gabriel Dufaure, conseiller général de la Charente-Inférieure, ancien député, était venue aux Dufaure par un mariage avec une de Livenne.

Cette seigneurie sort de la famille de Livenne vers 1515 et lui revient vers 1640. En 1562, M^e François Ithier est seigneur de Vizelle ; en 1620, c'est Charles Vignal. Avant de revenir aux Livenne, cette seigneurie est portée en dot par Judith André, fille d'Abraham André et de Marie Richier, qui se marie avec Charles Jolly, sieur des Ageaux.

Est-ce la même terre ? Peut-on donner la liste complète des seigneurs de Vizelle, ou au moins les noms de quelques propriétaires avec ce qu'on saurait d'eux.

V.

II. — RÉPONSES

N^{os} 79 et 329 : t. I, p. 315 ; III, 169, 177, 205, 209, 244 ; IV, 59 ; V, 109, 381 ; VI, 73, **254, 336**, 414 ; VII, 89, **96** ; VIII, **84**, 380, 458, 467 ; XII, 143, 198 ; XVII, 467 ; XVIII, 457 ; XIX, 95, 387. — *Usages, coutumes, proverbes en Saintonge-Aunis. La chanson du carnaval.*

Il existe dans nos parages un usage que je n'ai vu mentionner nulle part et qui me paraît fort ancien. De mémoire d'homme, chaque année, les jeunes gens de Saint-Vivien, en Aunis, canton de La Jarrie, recueillent avec soin les menus incidents de la vie locale et en font le thème d'une chanson de 100 à 120 couplets. Après avoir été soumise à la censure du maire, la chanson est chantée sur la place publique le soir du mardi-gras.

Il est peu de jeunes gens ou de jeunes filles qui ne soient désignés, nommés, mentionnés dans la chanson ; la plupart du temps le chanteur lui-même raconte quelque une de ses mésaventures ; aussi personne ne se formalise.

La chanson de 1901 est un véritable modèle du genre. Les auteurs sentent, il est vrai, le besoin d'en excuser les imperfections en faisant remarquer qu'ils ne sont pas « poètes de métier » ; mais, c'est égal, il faut à de jeunes campagnards une certaine imagination pour avoir réussi à mettre à *peu près sur leurs pieds* un aussi grand nombre de vers. Nous citons comme spécimen les cinq premiers couplets :

Par un élève musicien nous allons commencer.
Sortant de prendre ses leçons, chez sa bonne il passait,
Un de ces soirs derniers ; la lune étant couchée,
Il s'est trompé de chemin ; puis il s'est égaré.
Après trois heures de marche il se dit : Cré matin !
Où diable suis-je donc ? je ne vois pas Saint-Germain.
Cela était bien facile : car il était rendu
Dans un petit village qui se nomme Bienvenu.
Mais, ce pauvre garçon, il était essouffé,
A une barge de paille est allé se coucher.
Lorsqu'il fut reposé, il se remit à marcher.
Sur les quatre heures du matin chez lui il est arrivé.

Lorsqu'il revit sa belle, il lui conte l'aventure.
Elle lui dit : « Mon cher, ça ne vous arrivera plus.
Lorsqu'il fera trop noir, je vous accompagnerai
Avec une lanterne que nous achèterons exprès. »
Maintenant, lorsqu'il fait noir il faut les voir parti ;
La belle porte la lanterne, et la maman les suit.
Donc il ne se trompera plus comme ce soir maudit,
Il n'ira plus à Bienvenu au lieu d'aller chez lui.

Quel dommage que cette complainte sans prétention, mais non dépourvue de sel, soit du 19 février, année courante ! Si elle datait de deux ou trois siècles et avait quelques mots de patois, il ne manquerait pas de folkloristes, linguistes, archéologues, pour s'extasier sur la beauté du vieux langage, sur la naïveté des mœurs agrestes, le charme de cette poésie champêtre, cette aimable satire. Quel charme a cette idylle rustique, cette scène des âges primitifs et lointains !! ces deux amoureux cheminant le soir à la clarté de la lanterne que porte la fille, la mère suivant !

Et peut-être que les savants futurs trouveront là matière à citer Théocrite, et à ce propos rappelleront les chants fescennins dont raffolait Horace et que décrit Virgile :

Versibus incomptis ludunt, risuque soluto.....

E. ARNAULD.

N° 698 : t. xx, p. 140. — *Le sculpteur Constantin de Jarnac.*

L'architecte Constantin de Jarnac était-il angoumois ou périgourdin ? Jusqu'à ces derniers temps tous ceux qui ont eu à le nommer n'ont pas hésité à le croire né à Jarnac-Charente.

CONSTANTIN : DE IARNAC FECIT : HOC OPS.

lit-on sur le tombeau de l'évêque Jean d'Asside, dans l'ancienne cathédrale de la cité de Périgueux. Une brochure de l'érudit M. Dujarric-Descombes, tirée du *Bulletin de la société archéologique du Périgord* (1^{re} livr. 1901), *Jean d'Asside, évêque de Périgueux, et son mausolée, 1169* (Périgueux, imprimerie de la Dordogne, 1901, in-8°, 20 pages), combat cette attribution. Si Jarnac eût été un nom de lieu, le sculpteur aurait gravé DE IARNACO comme dans le sceau de Guillaume de Bardou, archiprêtre de Jarnac, de la seconde moitié du x^v siècle. Voir *Sceaux de la Saintonge* et t. I des *Archives*. Puis une famille du nom de Jarnac habitait Périgueux, ou plutôt sa banlieue, au Toulon, où elle possédait divers domaines. L'un de ses membres s'est signalé par ses libéralités envers les religieux de Chancelade : *Petrus de Jarnac, Petracorensis, dedit illud hospitale*, lit-on dans le cartulaire de cette abbaye. Il faut donc rayer le nom de Constantin de Jarnac de la liste de nos artistes charentais.

L. A.

N° 704 : t. xx, p. 371, 437 ; xxi, 51, 123. — *Passage à Saintes de Joseph Bonaparte.*

Qui était sous-préfet de Saintes pendant les cent jours ? On a

vu que tous les documents officiels sont muets sur ce point ; que seul un article biographique d'un ouvrage contemporain nommait Edme-Jean-Hilaire Filleau de Saint-Hilaire. Nous avons supposé qu'il aurait eu une délégation. Voici la vérité que nous devons à M. le baron Eugène Eschasseriaux, bien informé des choses locales et surtout en cette circonstance, puisque le maire de Saintes était son grand-père, et le sous-préfet, son oncle :

Joseph-Gérôme-Hilaire Angellier, né à Amboise le 3 janvier 1778, entra à l'école polytechnique dans la promotion de 1798 et en sortit en 1801. En 1808 et 1809 il était secrétaire général du département de la Sésia, en Italie, avant de venir sous-préfet à La Rochelle où il fut nommé le 24 mars 1809 et installé le 1^{er} mai ; il fut appelé à la sous-préfecture de Saintes le 11 juin 1810, lors de la translation de la préfecture de Saintes à La Rochelle, et fut installé le 1^{er} juillet. Il permutait de cette façon avec le préfet, le baron Richard, préfet de la Charente-Inférieure du 12 juillet 1806 au 14 décembre 1814. Il était auditeur au conseil d'état, lorsqu'il se maria à Saintes, le 3 avril 1811, avec M^{lle} Adèle Lys, fille de Charles Lys, ancien conseiller général, et de Marianne Garesché, fille de Garesché, député aux états généraux.

Il resta sous-préfet de Saintes jusqu'à la fin de l'empire et sous la première restauration. Pendant les cent jours, il fut envoyé à La Rochelle en permutation avec Filleau-Saint-Hilaire qui était sous-préfet à La Rochelle à côté du préfet, et qui vint à la sous-préfecture de Saintes.

Mais, le 2 août 1815, Angellier fut de nouveau nommé sous-préfet de Saintes, où, installé le 11, il resta jusqu'au 16 février 1816.

Après les cent jours, Filleau quitta la sous-préfecture de Saintes pour un emploi supérieur du ministère de la marine.

Quant à Angellier, il passa à la sous-préfecture de Lannion et fut remplacé à Saintes par Edouard de Blossac, installé le 6 mars. Filleau Saint-Hilaire fut donc sous-préfet de Saintes pendant les cent jours et jusqu'au 2 août 1815.

—
A.

N° 726: t. XXI, p. 120. *Chefs des Santons*.— On peut consulter: *Catalogue des monnaies gauloises de la bibliothèque nationale*, rédigé par Ernest Muret et publié par A. Chabouillet (Paris, Plon, 1889), et l'*Atlas de monnaies gauloises*, par Henri de La Tour (Paris, Plon, 1892, in-f°). B.

— Les monnaies gauloises énumérées étaient accompagnées d'autres pièces à des types différents et faisaient partie de la trouvaille de Paix, près Les Andelys, en 1837. Dans l'état actuel de nos connaissances, la liste des chefs des Santons ne peut être dressée. Arivos est le seul personnage qui puisse être localisé dans la région des Santons. Quant au nom de Q. Doci-Santon, il importe de le proscrire immédiatement: car il est sorti d'une

mauvaise lecture de la pièce *Q. Doci. Sam. f.*, que l'on peut placer chez les Séquanes.

ADRIEN BLANCHET.

N° 718 : t. xx, p. 433 ; xx, 127. — *La journée de la grande peur.*

Le dernier numéro de la *Revue* nous a parlé de la fameuse panique en Agenais, puis, plus près de nous, à Coutras et à La Roche-Chalais. Un curieux document que veut bien nous communiquer un aimable correspondant nous montre la frayeur commençant à se répandre dans la région de Montandre. C'est une lettre adressée par le curé de Montandre, Dabescat, à son évêque, Pierre-Louis de La Rochefoucauld, député aux états généraux, alors à Paris. Nous en devons la communication à M. Grasilier.

« Montendre, 2 août 1789.

» Monseigneur, je me hâte de vous prévenir de l'alarmante position où se trouve cette partie de votre diocèse, afin que par la communication que vous en ferez aux états généraux, ils prennent les moyens de faire renaître le calme.

» Mercredi vingt-neuf du mois dernier, un bruit général se répandit à plus de douze lieux à la ronde, qu'une troupe, les uns disaient de dix, les autres de vingt, d'autres de trente, d'autres de quarante mille hommes se répandait dans cette province, mettant tout à feu et à sang. Le tocxin sonne dans toutes les paroisses ; les hommes s'arment de fusils, de faulx, fourches, tranches, etc. : les femmes et les enfants se répandent dans les campagnes, cherchant leur salut dans les bois. Les ténèbres de la nuit ne firent qu'augmenter les craintes ; on se tint sous les armes. Le jour étant venu, on envoya à la découverte dans les gros lieux circonvoisins. Ceux-cy s'étaient également portés vers les lieux d'où on prétendait que partait l'ennemi ; on n'avait rien vu ; mais pour cela la tranquillité ne revenait pas ; c'est ainsi que se passa la journée du trente jusque vers les cinq heures du soir, qu'on vint avertir dans ce lieu-cy, qu'on sonnait le tocxin dans toutes les paroisses voisines ; le porteur de cette nouvelle alarme invitait cette paroisse à se transporter à Baigne où l'ennemi était rendu, mettant tout au pillage ; il avait trouvé plusieurs autres paroisses qui s'y rendaient. Cependant comme cet homme n'avait aucune mission, on ne crut pas devoir y aller ; on se contenta icy d'être surveillant ; ainsy se passa la nuit du trente au trente-un. Dans la matinée de ce jour, nous apprîmes que cet ennemi qui était à Baigne était ses propres habitants qui avaient sonné le tocxin pour rendre complices du crime qu'ils méditaient les paroisses voisines. En effet, ces gens, après avoir fait mille outrages à leur seigneur, M. le comte de Montausier (1), s'étaient porté chez le directeur des aides où ils ont mis le feu sans le danger d'un incendie général du lieu, qui leur

(1) Montausier, en la commune de Baigne-Sainte-Radégonde (Charente), appartenant aux Crussol d'Uzès, héritier des Sainte-Maure.

fit prendre la précaution de sortir tous les meubles du directeur et les papiers de la direction où ils mirent le feu. Vers une heure après midy de la journée du trente-un, on vint nous avertir que cet esprit de révolte se propageait de paroisse en paroisse. En effet, la paroisse de Sousmoulins s'était assemblée au son du tocsin qui avait appelé les paroisses voisines, sous le spécieux prétexte de porter la cocarde à leur seigneur, M. de Bonnevin (1) : en effet, ils se transportèrent chez lui au nombre d'environ trois cents. Comme il s'y attendait, il court au devant d'eux, ôte la cocarde qu'il avait déjà, pour recevoir la leur ; il leur donne de l'argent pour boire à sa santé. On veut boire de son vin, il fait sortir une barrique ; on lui demande un acte de renonciation des agriers qu'il perçoit dans sa terre ; un notaire présent en passe l'acte ; on veut son sensif et les baillettes des prises qu'on tient dans sa mouvance ; il remet le tout ; on luy arrache sa croix de Saint-Louis, en le tutoyant et accompagnant tout cela d'expressions les plus grossières ; en luy disant qu'il n'est pas plus qu'eux ; qu'aujourd'hui tous les hommes sont égaux ; de là ils s'en vont au château de Polignac. M. le marquis d'Emberac absent (2), ils font sortir ses vins de son caveau, les boivent, cassent les bouteilles, font défoncer deux barriques de vin, entrent dans les archives, se saisissent de tous les titres et se dispersent, s'ajournant pour le lendemain 1^{er} de mois pour se rendre à Montendre en faire autant, mais en outre avec la disposition de tuer les employés aux aydes de ce département et deux féodistes du seigneur de ce lieu. En effet, hier, vers onze du matin, je fus averti qu'ils commençoient à s'attrouper icy ; le juge et moy courons au devant d'eux ; je les embrasse, je les caresse, je leur parle raison ; tout est inutile. Voyant leur obstination, je cours avertir les employés et les féodistes de se sauver ; enfin la journée se passe jusque vers les cinq heures du soir, où nous voyons arriver le gros de la troupe composée d'environ 200 hommes ; nous courrons au devant des principaux ; nous sommes assez heureux pour parvenir à les renvoyer. Mais il s'en trouve parmi eux qui murmurent de ce que les habitants de ma paroisse n'ont pas voulu se réunir à eux. En effet, j'ay la satisfaction de voir mes paroissiens si peu disposés à entrer dans ces dispositions qu'au contraire, il a fallu les contenir pour ne pas avoir la douleur de voir disperser cette troupe par la force. Ils

(1) Bernard de Bonnevin, baron de Sousmoulins, seigneur de Jussas, de Pommiers, etc., chevalier de Saint-Louis, capitaine-commandant au régiment de Rouergue-infanterie, né en 1733, mort en émigration à Londres au mois d'octobre 1798. Il avait épousé, en 1761, Marie-Madeleine de Lafaye d'Ambérac.

(2) Etienne de Lafaye d'Ambérac, chevalier, seigneur de Polignac, capitaine de vaisseau, né le 30 avril 1741 à Polignac, mort à Bordeaux le 30 janvier 1816, marié (26 septembre 1774) à Julie-Elisabeth de Malbec, puis, le 31 octobre 1787, à Marie de Tauzia de Monthrun. C'est lui qui, vers 1811, vendit Polignac qui lui était resté par partage avec sa sœur, M^{me} de Callières, et qui avait été séquestré pendant la révolution. Voir *Généalogie de la maison de La Faye en Périgord*, par M. P. Huet et A. de Saint-Saud, 1900, in-4°.

ont encore ajouté qu'ils reviendraient le lendemain. En effet, il est neuf heures du matin et déjà il y en a une vingtaine d'arrivés ; nous nous efforçons de faire comme hier ; ils en veulent aujourd'hui au château de ce lieu, à celui de Chaux⁽¹⁾ et à deux autres fiefs qui en sont voisins. La presse avec laquelle je vous écris, monseigneur, me méritera votre indulgence sur l'irrégularité de cette lettre.

» Je suis avec un très profond respect, monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» DABESCAT, curé de Montendre (2). »

En tête est écrit : Reçu le 10 août 1789.

En marge est cette annotation : Répondu par l'envoi de l'arrêté de l'assemblée.

La cocarde était aussi ailleurs un prétexte à des prises d'armes et des vexations. On a vu (*Revue*, t. xvii, p. 160) que 600 gentilshommes de Saintonge — six cents !! — pour ne pas prendre cette cocarde, que les gens du tiers état voulaient leur imposer, s'étaient réfugiés au château de La Roche-Chalais, entre Angoulême et Périgueux. Le tiers leur envoya une députation pour les y contraindre. Ils l'égorèrent. Mais le château fut incendié et les 600 gentilshommes y ont tous péri. Cette crédulité rappelle assez bien cette terreur qui parcourut particulièrement cette contrée sur la fin de l'empire. Un tableau devait être apposé sur la place publique, signal du rétablissement des droits féodaux, dîmes, corvées, etc. On sonna aussi le tocsin ; il y eut des émeutes ; il fallut envoyer ici et là de la cavalerie. Ce tableau que des gens avaient vu — un garde-champêtre à Cognac fut condamné pour avoir affirmé son existence, c'était une affiche préfectorale, — variait suivant les lieux : ici, une gerbe de blé, des pampres qu'on porte à la procession de la Fête-Dieu ; là, des emblèmes religieux ; ailleurs, des signes héraldiques : le blason du marquis de Lestranges, où figure un lion dans un vitrail de l'église de Chevanceaux, était un lion en chair et en os qu'on nourrissait au château de Chaux, pour le lancer un jour sur le pauvre peuple, qu'il ne manquerait pas de dévorer. Et nous sommes dans un siècle de lumières !

LOUIS AUDIAT.

(1) Chaux, commune de Chevanceaux, canton de Montlieu.

(2) François Dabescat, curé de Saint-Pierre de Montandre et de Chardes, son annexe, de 1776 à avril 1791, né à Cognac le 1^{er} janvier 1738, de Charles Dabescat, maître perruquier, et d'Elisabeth Beauvoir, décédé à Cognac le 8 mars 1808. Il refusa le serment et fut remplacé (avril 1791) par Benoît Lafon, curé de Vallet depuis 1786, né à Aurillac en 1756, qui fut procureur syndic de sa commune, directeur de l'atelier de fabrication du salpêtre à Montandre, époux d'Anne Foubert, marchand comme elle, et plus tard, sous l'empire, juge de paix. François Dabescat devait être neveu de Jean-Baptiste, fils de Jean Dabescat, directeur des aides, curé de Cognac, archiprêtre de Bouteville, baptisé le 14 septembre 1725 à Cognac où il mourut le 16 août 1786. *Revue*, xvi, 58, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par M. Meschinot de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure. Séries A (21 art.), B (art. 1 à 1605). La Rochelle, impr. d'Eugène Martin, 1900, in-4°, xxv-632 pages.

Le présent volume, dû tout entier à M. de Richemond, est précédé d'un avant-propos donnant quelques détails sur son contenu : liste des amiraux de France (1508-1734) parmi lesquels (1592) Charles de Gontaud, duc de *Berri*, qui doit être duc de *Biron*, jamais les Gontaud n'ont été ducs de *Berri* ; des magistrats consulaires de La Rochelle, pourquoi pas ceux de Saintes ? des lieutenants généraux et lieutenants criminels de Saintes d'après M. de La Morinerie, cette liste faite séance tenante avec les paperasses du greffe n'a pu être complète à l'époque (1862). On pourrait ajouter (1581-1583) Mathurin Gillebert, conseiller du roi, lieutenant général de la sénéchaussée de Saintonge et siège présidial de Saintes, reçu échevin en 1577, député en novembre 1576 aux états généraux de Blois, remplacé comme lieutenant général par (1583) Pierre Farnoux, (1588-1607) ; Jacques Guitard, (1689) ; Benoit de Voyer, abbé de Doré ; parmi les lieutenants criminels : (1570) Henri Moyne, sieur de l'Epineuil.

Cette introduction de M. de Richemond est illustrée de lithographies relatives à la juridiction consulaire de La Rochelle, armoiries, jetons, façade, plans. Nous aurions voulu y voir à côté le portail de celle de Saintes avec l'inscription : LUDOVICO XVI LIBERTATIS INSTAURATORI. Ce volume contient la série A, 2^e édition ; la série B, amirauté de Marennes ou de Saintonge (1587-1790) ; amirauté de l'île royale de Louisbourg (1718-1778), transférée à La Rochelle après la cession de notre colonie à l'Angleterre (1762) ; amirauté de Guyenne au siège de La Rochelle (1569-1792) ; cour de la monnaie de La Rochelle (1659-1776) ; juridiction consulaire de La Rochelle (1659-1776) ; bailliage et châtellenie de Marennes (1694-1787) ; audiences de Saint-Pierre de Salles en Marennes (1700-1770) ; présidial de Saintes : chambre du conseil, causes poursuivies (1688-1790) ; audiences (1680-1777) : enregistrement des procès (1679-1693) ; audiences criminelles (1680-1790) ; plaintes, charges, informations, police, sénéchaussée (1694-1791) ; sentences criminelles (1781-1790) ; dispenses de ban et de parenté accordées aux non catholiques (1719-1790), etc. Quel dommage qu'on ne puisse y lire l'analyse des pièces du tribunal révolutionnaire qu'avait vues, lues, signalées M. de La Morinerie en 1862 dans son *Rapport sur les anciennes archives de la mairie et du greffe du palais de justice de Saintes* et qui depuis ont disparu, vendues comme vieux papiers, inutiles !!!

Ce catalogue très important a dû coûter beaucoup de travail à l'auteur. Aussi l'en faut-il remercier vivement. Il est pourtant une lacune que nous nous permettons de signaler au zélé rédacteur de l'*Inventaire*, c'est l'absence de dates particulières.

Par exemple je lis à l'amirauté de Marennes : « 1587-1690, 150 pièces » ; ou bien : « Présidial de Saintes B 458, 1733-1740. » Entre ces dates extrêmes il y a de la marge. A quelle année se rapporte chaque pièce ? Quand il s'agit de testament, de mariages, de jugement, on a intérêt à connaître le mois et l'année. Le travail ne serait pas grand si l'on ajoutait le millésime après chaque pièce. M. de Richemond l'a fait pour certains documents en très petit nombre, hélas ! D'autres le font pour tous les actes quels qu'ils soient, et ils font bien ; et cette utilité, l'archiviste de la Charente-Inférieure l'a comprise puisqu'il a daté certaines pièces ; nous l'aurions désiré et le demandons pour toutes.

LANTENAY (Ant. de), lauréat de l'académie de Bordeaux, membre correspondant des académies de Metz et de Dijon. *La dévotion au Sacré-Cœur dans la ville de Bordeaux, ses origines et ses progrès (1693-1767)*. Bordeaux, impr. Demachy, 1900, in-8°. (Tiré à 100 exemplaires).

C'est à Bordeaux comme à Paray-le-Monial dans un couvent de la Visitation que naquit la dévotion au Sacré-Cœur. Fondée en 1640 par la baronne de Saucats, le monastère de la Visitation de Sainte-Marie à Bordeaux se composa d'abord de dix religieuses envoyées de Lyon par le monastère de Bellecour ; parmi elles était la mère Marie-Angélique Chambou, née à Vienne, morte à Bordeaux en 1696. C'est par elle que la dévotion de Paray se répandit à Bordeaux. L'auteur connaît tous les détails et les raconte avec un grand savoir et un grand charme.

LETARD (L'abbé), « curé de Saint-Dizant, chevalier du Saint-Sépulcre, membre titulaire de la commission des arts et monuments historiques du département. *Saint-Dizant du Bois, canton de Mirambeau. Mémoire historique*. Marennes, Royan, Le Château, imprimeries Florentin-Blanchard, 1900, in-8°, 45 pages, au profit exclusif de l'église. »

« Deux pensées sont le mobile et le but de ce modeste et familial récit : faire l'historique de la paroisse, de la commune de Saint-Dizant et par là répondre aux intentions et aux désirs de la commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et société archéologique, et en même temps être agréable et utile à mes religieux et sympathiques paroissiens. » Il faut louer l'auteur et l'historien de son intention et désir ; il est utile et agréable de rappeler le passé de nos communes, de rassembler et de réunir les faits et les événements qui intéressent les habitants et nos concitoyens. M. l'abbé Letard n'y a pas manqué jusqu'ici. Après Saint-Just, Saint-Dizant. Quel dommage que son âge et sa modestie ne lui permettent pas d'aspirer à une troisième et quatrième paroisse ; nous aurions ainsi trois et quatre monographies. Les incidents à raconter sont peu nombreux : où il n'y a rien l'historien, comme le roi, perd ses droits, et ne peut inventer. Aussi ne sera-t-on pas

étonné de trouver dans cet opuscule des réflexions fort sages, des pages bien pensées sur « l'église et ses symboles », autel, ciborium, calice, patène, ciboire, ostensor, coupe, fonts baptismaux qui sont généralement dans toute église, puis comme « introduction et hommage » des vers d'Augustin Rainguet, pour terminer une *formule de testament*, une *formule de serment civil*, et à la fin les « litanies du sacré-cœur de Jésus ». Tout cela est très bien sans doute, mais, dans une notice sur Saint-Dizant, j'aimerais autant les litanies de saint Dizant, la liste complète des maires, des instituteurs, des seigneurs, des fiefs de la paroisse, etc. Il y a bien un essai de la liste des seigneurs de Saint-Dizant, les Gaillard, d'après Damien Rainguet, mais très incomplète. On cite « en 1693 un M. de Ferron, se disant seigneur de Saint-Dizant, par indivis peut-être avec la famille Gaillard, alliée dans le principe aux Ferron ». Ne serait-ce pas un Ferran au sujet duquel je note cette mention : « Donation d'Antoine Guinot, chevalier, seigneur de Monconseil, capitaine de cavalerie, à Marguerite du Ferran, fille de feu Daniel du Ferran, écuyer, seigneur de Saint-Dizant du Bois, conseiller secrétaire du roi, maison et couronne de France et de ses finances, et de Marguerite de Guérin à l'occasion de leur mariage ? M. l'abbé Letard n'a pas eu le loisir de faire ce travail, qui est minutieux et de longue haleine. Ce sera pour une autre fois.

—

LOUVEAU DE LA RÈGLE, lieutenant de vaisseau. *Relation du naufrage de la goélette la Levrette, commandée par le lieutenant de vaisseau M. Louveau de La Règle, le 14 janvier 1846, près de la pointe Chimare, côte des Gohiros (Nouvelle-Grenade)*. Rochefort, imprimerie Thèze. 1900, in-8°, 17 pages. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*, année 1900).

Nous avons parlé, xx, 88, de cet émouvant récit qu'a communiqué à la société de géographie le gendre de l'auteur, M. Théophile de Laage de Meux. Cette réédition fera connaître l'homme énergique dont ce naufrage brisa la carrière, encore que le conseil de guerre l'eût acquitté avec les plus grands éloges. Jacques Louveau de La Règle, né à Niort en 1808 de René Louveau, officier dans l'armée du prince de Condé, et de Marie-Françoise Pottier, de La Vallée, mort à Saintes le 14 mars 1885, était entré en 1824 comme élève à l'école navale d'Angoulême, puis attaché au port de Brest, puis de Rochefort en 1833, peu de temps avant d'épouser sa cousine, Marie Desprez de Montpezat. Après de brillants états de services, forcé par la santé de sa femme, il donna sa démission en 1849 et se retira chez son beau-père ; puis il habita Berneray qu'il se plut à embellir, et se livra avec ardeur à l'agriculture où il prêcha d'exemple et par ses écrits contribua singulièrement aux progrès. Il a laissé d'excellents souvenirs. Notre confrère M. de Laage a bien fait d'imprimer cette page d'histoire navale.

—

Le Mois littéraire et pittoresque. Sommaire du mois d'avril 1901 : Les saisons : Le printemps, poésies, par Léonce Depont, avec 4 compositions de V. Lhuer ; — Le vieux Circaète, conte d'un oiseleur, par Lucien Donel, avec 2 illustrations de Martin ; — La reine Victoria, par F. de Bernhardt, avec 20 photographies ; — Entrée à Jérusalem, mystère sacré, par Charles Grandmougin, avec 1 photographie ; — Promenade artistique à Fontainebleau, par Georges Bellissent, avec 5 aquarelles de V. Lhuer et 8 photographies ; — Dans la tourmente, récit d'une aïeule, roman, par Ernest Daudet, avec 5 illustrations de Lecoultré ; — Les asiles de nuit, par Marc Croisilles, avec 7 dessins de R. de Lagesse ; — La Birmanie, par Ad. Launay, avec 17 photographies ; — Syndicat, saynète, par Ed. Harville, avec 3 illustrations de Gaston Brun ; — Causerie littéraire : Théodore Botrel, par Gabriel Aubray ; — Pages oubliées : La bruyère blanche, par Armand Silvestre, avec portrait ; Chanson des oiseaux, par Victor Hugo ; — L'actualité scientifique, par Jacques Boyer.

La Quinzaine (Paris, 45, rue Vaneau ; prix : 24 francs par an). Sommaire du numéro du 1^{er} avril : La France et ses missionnaires, par J.-B. Piolet ; — Mademoiselle de Tournon, par Alfred Poizat ; — Montalembert et M^{re} Parisis, d'après des documents inédits. Les cas de conscience, par l'abbé L. Follioley ; — La politique russe et la Finlande ; — L'évolution de la littérature au moyen âge, par Georges Dumesnil.

Les Contemporains, revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8°. — Un an, 6 francs ; pour les abonnés du *Pèlerin*, 3 fr. 60. — Biographies parues en mars 1901 : Le poète Brizeux. — Abbé Huc, missionnaire en Tartarie, en Chine et au Thibet. — Falguière, sculpteur. — Etienne-Geoffroy-Saint-Hilaire. — Richard Wagner. — A paraître en avril 1901 : Maurice Maugendre. — Eugène Boré. — Rosa Bonheur. — Adam Mickiewicz. — 5, rue Bayard, Paris VIII^e.

Revue du Monde Catholique, 76, rue des Saints-Pères, Paris ; bi-mensuelle, abonnement 25 francs. Sommaire du 15 février : Lettre apostolique de Léon XIII ; — Les congrégations, par Robert de Nireley ; — La philosophie de l'histoire. Causes de la réputation de M^{re} Dupanloup ; — Soirées franco-russes. 3^e soirée : Boërs-Afrikaners avant la guerre, par A. Savaète ; — L'éducation chez les R. Pères Jésuites, par G. de Fabredgarrel ; — Le banquet de la vie (poésie). La prière, l'ange gardien, par Jean d'Estoc ; — Saint Jean-Baptiste de La Salle, par Lucien d'Arville ; — Le 2557. Une année de prison, par Louis Boscoul.

Etudes publiées par des pères de la compagnie de Jésus (rue Bonaparte, 82, Paris). Sommaire du numéro du 5 avril : M^{re} de Ketteler et ses principes de gouvernement, par le P. H. de Bigault ; — L'alcoolisme devant la Chambre, par le P. H. Martin ; — Bonald d'après sa correspondance inédite, par le P. H. Chérot ; — Le mysticisme dans l'art, par le P. H. Bremond ; — Nécrologie : le R. P. Emile Régnauld, par le P. H. M. ; — Choses de l'éducation et de l'enseignement, par le P. J. Burnichon ; — Notes sur quelques travaux de sociologie, par le P. X. Moisan ; — Un siècle de l'église de France, par M^{re} Baunard, par le P. H. C. ; — Notes et documents pour servir à la défense des congrégations religieuses, par le P. E. Capelle ; — Revue des livres ; — Notes bibliographiques ; — Evénements de la quinzaine.

Le Courrier de la Presse, bureau de coupures de journaux, 21, boulevard Montmartre, Paris 11^e (Directeur : A. Gallois), fournit coupures de journaux et de revues sur tous sujets et personnalités. — Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. Tarif : 0 fr. 30 par coupure.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU 1^{er} JUILLET 1901

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Revue de la presse, page 209.

AVIS ET NOUVELLES : Distinction honorifique : Congrès ; Nouvelles littéraires ; Excursions ; Noces d'argent ; Hommage à Caillié ; Cloches à Montguyon ; Remise d'un drapeau ; Nos artistes au salon ; Conférences, page 216.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — I. *Décès* : Battandier, Bonérandi, Destieux, Fromentin-Dupeux, Jabouin, Jouannet, Polony, M^{me} Poitevin de La Frégonnière, Révol, Sostrat, Texier, Veau, page 222.

II. *Mariages* : Audiat et Alice de La Nouvelle, Pierre de Chaubry de Troncencor et Marie-Jeanne Boscary de Villeplaine, Delage de Luget et Marie-Louise de Lalain-Chomel, Drevon et Marguerite de Montalembert, Joly d'Aussy et Suzanne du Marché, René de Montbron et Berthe de Cressac, p. 227.

A TRAVERS LES LIVRES : Cercoux ; Noms de lieux gaulois ; Les Souza-Portugal ; Le maréchal de Conflans ; Lieu de naissance de Palissy ; Savigny du radeau de la *Méduse* ; Marins rochefortais ; Inscription à Vaux sur mer, etc., page 229.

VARIÉTÉS : I. Bibliothèque saintongeaise, page 235. — II. Achets et ganipotes, page 243. — III. Le premier bateau à vapeur à Saintes, page 247. — IV. Une colonie allemande à Cognac, page 252. — V. L'arbre de la liberté à Cognac, page 255.

QUESTIONS ET RÉPONSES : La fenouillette de l'île de Ré ; Pierre Viaud, capitaine de navire ; Un assassinat à Chérac en 1775 ; Les papiers de l'abbé Briand ; Une vieille chanson saintongeaise ; La verve à Dieu ; La grande peur ; La famille Keefe ; Les arbres de la liberté ; Les seigneurs de Vizelle, page 262.

BIBLIOGRAPHIE : N—P, page 268.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 10 juin (Bureau).

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

Le président fait part de la mort de quatre de nos confrères : MM. le Dr Sostrat, à Mirambeau ; Veau, conducteur principal des ponts et chaussées à Mortagne sur Gironde ; Polony, ingénieur hydrographe à Rochefort ; M^{me} Poitevin de La Frégonnière, à Ecurat.

Présentation et admission de nouveaux membres.

L'excursion annuelle aura lieu en bateau, de Cognac à Jarnac, le 22 juin.

Pour des raisons de santé ou de convenances, MM. Termonia et Laverny demandent à cesser leurs fonctions de secrétaire et de secrétaire-adjoint de la société. En regrettant cette décision et en remerciant de leurs services ces deux collaborateurs, le bureau fait droit à leur demande. Ils sont remplacés dans leurs fonctions, comme secrétaire, par M. Deruelle, chef d'escadron de cavalerie en retraite à Saintes, et comme secrétaire-adjoint, par M. Cornet, docteur en médecine à Saintes.

Ont reproduit le sommaire de la livraison de mai : l'*Echo rochelais* et la *Charente-Inférieure* du 8 ; le *Courrier de La Rochelle* et la *Gazette de l'ouest* du 9 qui, n° du 13 juin, ajoute : « Nous avons publié le sommaire de la livraison de mai ; mais nous signalons néanmoins tout particulièrement ce numéro à nos lecteurs » ; le *Bulletin religieux* du 11 ; le *Ventre rouge* du 15 ; l'*Indépendant* du 21 ; le *Polybiblion* de mai.

Le *Progrès* des 3 et 8 mai a reproduit : *Napoléon à Barbezieux* : l'*Echo rochelais* du 8 ; *La chanson du carnaral à Saint-Vivien* ; la *Seudre* et le *Conservateur* du 5, la note relative à l'abbé Richard, et la plupart des journaux du département, la liste des monuments historiques.

Ont reproduit la liste des nouveaux sociétaires : le *Progrès* du 15 mai ; le *Peuple* du 17 ; l'*Indépendant*, la *Charente-Inférieure* et l'*Echo rochelais* du 18 ; le *Sémaphore*, l'*Echo de Jonzac*, l'*Ere nouvelle* du 19 ; l'*Echo charentais* du 26.

Le *Ventre rouge* du 1^{er} et du 15 juin, reproduit, de la *Revue de Saintonge* du 1^{er} mai 1899, *La chanson de Robineau* de l'abbé de Meschinot.

Les *Annales du Midi*, passant en revue les périodiques, donnent l'indication des pièces contenues dans le tome xxviii (1899) des *Archives* : *Un fief en Saintonge La maison de La Madeleine à Cognac*, [brève notice sur cette famille qui prospérait vers la fin du xv^e siècle ; série de 41 pièces établissant la généalogie des La Madeleine et la position de leurs biens, sis en partie près Les Touches de Périgny en Saintonge] ; *Mélanges*, [30 pièces comprises entre les années 1301 à 1782] ; *Journal de ce qui s'est passé au siège de Saintes (1652)* ; *Relation d'un voyage en Poitou, Aunis et Saintonge, par Ch. Perrault (1669), etc.*

Dans la *Revue*, t. xix : *Fief de la Madeleine* [pièces brièvement analysées] ; *Les familles rochelaises, famille Admyrault* ; *Assassinat de MM. de l'Isle et de Marlonges* [Deux frères huguenots, 1614. Cette affaire se rattache aux violentes querelles que l'édit de Nantes n'avaient qu'incomplètement apaisées] ; G. Audiart. *Autour du siège de La Rochelle* [Recueil de documents édités dans les livres de MM. Arnoult sur Racan, et

Garrisson sur Th. et P. de Viau]; L. Audiat. Même sujet. [Publie une lettre du duc de Guise au duc de Chevreuse, du 4 février 1628]; L. A. *Les pasteurs du désert à La Rochelle et en Poitou*; L. Audiat. *Le culte de saint Eutrope* [En Saintonge et dans les diverses parties de la France]; Ch. Vigen. *L'instruction primaire en Saintonge* [Liste de maîtres d'école de Montlieu, Roch et dix-huit autres localités, aux XVII^e et XVIII^e siècles]; Cappon. *Un mariage de ministre protestant* [Louis de La Forest, 6 mai 1660. Texte]; L. Audiat. *Les conventionnels Borie, erratum à tous les dictionnaires biographiques*; P. d'Estrée. *Une épouse abandonnée. La marquise de Schomberg*. [Textes de sa requête au roi et de son certificat de mariage]; P. de Lacroix. *Les fêtes et réjouissances publiques à Cognac 1784-1800*; J. Pellisson. *Le poète Bertrand Bernard de Javersac et sa famille* [Notice généalogique].

Tome xx, 1900. P. L. *Les Bernard de Javerzac. Le poète Bertrand Bernard de Javerzac et sa famille* [Quelques notes complémentaires]; Dr J.-A. Guillaud, *De l'emplacement du castrum Fractabotum* [Fort mentionné par Adhémard de Chabannes. D'après le texte du cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély et un censif de Chérac du XVI^e siècle, il faut l'identifier avec une butte fortifiée sise sur la rive droite de la Charente, au village des Landarts, commune de Chérac]; G. de C. *Les familles rochelaises* [Famille Harouard]; L. Audiat. *L'épigraphie à Saint-Hilaire de Villefranche* [Inscriptions de l'église et du logis de Pitonneau; sans intérêt]; La Morinerie. *Les déplacements d'un fonctionnaire en 1679-1682* [Il s'agit de Lalande-Michel, conseiller et secrétaire ordinaire du prince de Condé, par lui délégué en sa seigneurie de Coutras et en Saintonge]; A. B. *Les Brétinauld de Méré et de Saint-Seurin* [Du commencement du XV^e siècle à la fin du XVIII^e. Travail généalogique]; P. de Lacroix. *Les Jussac d'Amblerille* [XVI^e et XVII^e siècles]; Abbé Dubarat. *Quelques notes sur l'abbaye de Saintes* [Ou plutôt sur des personnages importants de cette abbaye bénédictine, tous ayant vécu au XVII^e siècle: Françoise II et Françoise III de Foix, abbeses; Madeleine du Faur, prieure; Bernard Despruets, chapelain et visiteur de N.-D. de Saintes, évêque de Saint-Papoul, janséniste et grand adversaire des huguenots. Textes intéressants]; Quérons. *L'abbaye de Saintes* [Notes extraites des minutes de Chevalier, notaire à Corme-Royal, 1630-1631]; *La salle de spectacle de La Rochelle (1757-1772)* [Correspondance ministérielle à ce sujet]; G. de C. *Les familles rochelaises* (suite) [Les Filleau. Depuis le début du XIX^e siècle].

Les *Tablettes des deux Charentes* du 4 mai, répétées par le *Moniteur de la Saintonge* du 5, mentionnent de la livraison du 1^{er} mai la note sur les Poittevin de La Frégonnière, et celle de M. le chanoine de Laage sur la légende de l'abbé Richard, le célèbre hydrogéologue.

Le *Mercur*e poitevin de juin : « *Revue de Saintonge et d'Aunis* (1^{er} mai). Joute des plus courtoises — c'est le ton de la maison — entre « meite Grandgorghe », champion féru de la défense du patois saintongeais, « langage savoureux, mâle et pittoresque, capable de musique et de poésie, où foisonnent des mots, des expressions, des formes énergiques et belles que le français n'a pas su ou voulu conserver », et M. Louis Audiat qui, de la plume acérée dont la verve de ce diable d'homme est emmanchée, dégonfle sans pitié « cet accès de lyrisme en faveur du patois en général et du patois saintongeais en particulier », inhabile — dirons-nous avec ce maître autorisé — à traduire des pensées fines, délicates ou élevées, condamné à ne produire que dans le genre léger, badin, le seul qui lui convienne. — Contribution topographique à l'histoire du *Culte de saint Eutrope et de sainte Eustelle*. — Curieuse page d'annales locales, *Napoléon à Barbezieux*, par M. Jules Pellisson.

Le *Bibliophile limousin* d'avril reproduit la note *Arbellot* de notre livraison de janvier. Il contient en outre sous le titre *Carnets de la bibliographie limousine* des notices sur Martial Dourneau, né à Limoges en 1738, instituteur, marié, père de famille, puis prêtre, aumônier, précepteur, secrétaire de l'évêque de Châlons, curé de Saint-Dizier en Champagne, mort à l'hôpital de Limoges en 1799, poète et « démophile » : puis sur Martial Dumont, avocat, philosophe du xvii^e siècle.

Les *Notes d'art et d'archéologie* d'avril signalent : (janvier) « Curieuse lettre d'un certain Ardouin sur la démolition du château de Jarnac : « Il est possible de tirer un parti quelconque de » cette masse énorme pour l'érection du pont qui est projeté et » sy les facultés du gouvernement ne permètaient pas de le commencer d'essuites, alors on mètroit les matériaux dans des lieux » propres à les recevoir » du 11 germinal an II ; — Etude remarquable de M. Louis Audiat sur les *Armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis* (16 figures et 1 planche en couleurs, hors texte) ; — Note de M. Emile Biais sur François Trémeau, libraire d'Angoulême ; (mars) : — Notes de MM. L. Claude, sur les *Armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis* ; Ch. D... sur la *Collection gallo-romaine acquise par le musée de Saintes* ; Barbier de Montault sur une *Croix à main* de la collection Rullier, de Saintes, « qui a dû être exécutée au xiii^e siècle, étant donnée la » gracilité des rinceaux qu'on dirait en filigrane » et dans laquelle notre collaborateur ne croit pas voir une œuvre limousine (2 grav.) ; — Curieuse chanson en coq à l'âne en patois saintongeais ; — Note de M. J. Beineix sur Calvin en Saintonge-Angoumois. »

La Province de juin note : Le culte de saint Eutrope et de sainte Eustelle et un divorce par consentement mutuel.

La Tradition, « revue illustrée internationale du folk-lore », d'avril note dans notre livraison de mars : L'hydrogéologie en Saintonge ; Le théâtre populaire saintongeais (Piétre Marcut) ; Les sires de Pons et la vicomté de Carlat (Louis Audiat) ; Armoiries de villes de Saintonge et d'Aunis (Louis Claude) ; Collection gallo-romaine du musée de Saintes (Ch. D...) ; Une croix à main (M^{re} Xavier Barbier de Montault) ; Une saisie de cheval en 1621 ; Vieille chanson saintongaise en coq à l'âne.

SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ

Le 27 avril, a eu lieu à Saintes, la séance annuelle de la société des Archives dans son local ordinaire, complètement plein. Nous laissons les journaux rendre compte de la soirée.

La France de Bordeaux et du sud-ouest du 1^{er} mai dit :

« Un auditoire d'élite, en très grande majorité composé de dames et de demoiselles, se pressait samedi soir dans la salle, bien trop petite hélas, où chaque année, la société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis offre aux lettrés une séance toujours très attrayante.

« C'est le président infatigable et dévoué de la société des Archives, M. Louis Audiat, qui, cette année comme toujours, a ouvert la séance.

« M. Audiat a une façon qui lui est bien particulière de présenter ses conférenciers et de résumer les travaux accomplis par la société au cours de l'exercice écoulé. Du ton le plus innocent du monde, sans avoir l'air de le faire exprès, il laisse tout à coup tomber de ses lèvres, au moment où l'on s'y attend le moins, le mot drôle et piquant qui vient toujours à propos tempérer la gravité du sujet traité.

« M. Audiat s'est plu à rappeler la façon charmante, à jamais mémorable, dont ont été célébrées l'année dernière, par un voyage d'exploration et de découvertes sur la Charente, les noces d'argent de la société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, qui compte actuellement vingt-six années d'existence et dont le labeur constant se résume en 52 volumes, n'ayant pas coûté moins de 125.000 francs.

« Il est une seule chose que le président a passée sous silence, mais que nous n'avons pas, nous, les mêmes raisons de taire : c'est la part, largement prépondérante, prise par lui-même dans ce labeur considérable. Les sociétaires sont, du reste, fixés, depuis longtemps, à ce sujet. Nous n'y insisterons donc pas davantage ; nous tenions à constater le fait, simplement pour être juste.

« Une chose dont nous devons également féliciter le président

des *Archives*, c'est d'avoir fait choix, comme conférencier, de M. Léon Bouyer. Il a eu la main heureuse.

» Maintes fois, nous avons eu occasion d'entendre au palais retentir la parole claire, chaude et brillante de M^e Bouyer. Nous avions quelque raison de penser que le conférencier ne serait pas inférieur à l'avocat d'assises : notre attente n'a pas été déçue.

» M. Bouyer avait pris pour sujet « l'hôtel de Rambouillet », ce petit cénacle qui, au commencement du dix-septième siècle, renfermait dans son sein à peu près tout ce que la capitale comptait de beaux esprits. La reine de cette cour de lettrés et de gens de goût était Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, que ses amis avaient gratifiée du nom romanesque d'Arthénice, anagramme de Catherine. En l'hôtel qu'elle avait fait construire sur un emplacement occupé aujourd'hui par la place du Carrousel et dont elle-même, d'après le conférencier, avait fourni les plans, vraiment extraordinaires pour l'époque, se rencontraient chaque jour Balzac, Voiture, Ménage, Cotin, Chapelain, Gombauld, M^{lle} Scudéry et son frère, M^{mes} de Longueville et de Sablé, et bien d'autres encore. Les réunions de l'hôtel de Rambouillet contribuèrent puissamment à épurer la langue française et à diriger le goût en introduisant, en même temps, plus de délicatesse dans les sentiments et les mœurs.

» Nous ne pouvons ici, quelque envie que nous en ayons, suivre le conférencier dans les détails si intéressants qu'il a donnés sur cette petite académie avant la lettre, sur les malheurs qui vinrent attrister les dernières années de la marquise de Rambouillet et la continuation de son œuvre par sa digne fille, Julie d'Angennes, duchesse de Montausier. Nous ne pouvons que louer son érudition et son éloquence et constater le franc succès qu'il a obtenu auprès de l'auditoire.

» M. le Dr Cornet avait été chargé de présenter, à la place de l'auteur, M. Jules Pellisson, de Cognac, un travail de chercheur, relatif au passage à Barbezieux, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, de personnages plus ou moins célèbres descendus à l'hôtel de la Boule-d'Or. Parmi ces hôtes illustres, M. Pellisson a cité Napoléon, qui traversa Barbezieux le 4 avril 1808 ; Joseph Bonaparte, le maréchal Victor, le général Lamarque, Thiers, Eugénie de Montijo, qui devait devenir impératrice des Français. Malheureusement, les détails recueillis sur le séjour, dans notre contrée, de ces personnages de marque manquent à peu près complètement, ce qui enlève aux documents de M. Pellisson la plus grande partie de leur intérêt.

» M. Audiat a donné ensuite lecture d'une pièce de vers empreinte d'un charme pénétrant de l'un de nos bons poètes saintongeais, M. Ardouin.

» Enfin, pour clore gaiement la soirée, M. Hus fils (Jacquet d'Nieul, si l'on veut) a dit, avec sa verve bonasse, sa bonne humeur si communicative, la première églogue de Virgile, transposée d'une manière très heureuse en patois saintongeais

par notre vieux maître fabuliste, Burgaud des Marets, d'inoublable mémoire ».

* * *

L'Indépendant de la Charente-Inférieure du 2 mai :

« Les réunions de ce genre sont très rares à Saintes, il faut bien le reconnaître. Comment s'expliquer semblable pénurie dans une cité qui compte tant d'érudits et de lettrés, dont « plusieurs manient habilement la parole » ? D'où provient ce manque de cohésion des forces intellectuelles locales ? Je pose, sans aucune arrière-pensée, la question, laissant à mes lecteurs le soin d'y répondre. Et je me borne à constater, — ce n'est point outrepasser mon droit, — que seule la société des *Archives* sait, ici, trouver les moyens de grouper, avec des conférenciers pour l'instruire et le charmer, tout un public d'élite. A dire vrai, cela n'arrive qu'une fois l'an ; mais en revanche le plein succès couronne toujours les efforts des promoteurs de si noble entreprise. L'empressement des invités à se rendre à la fête de samedi dernier nous en apporte une nouvelle preuve. Inutile d'insister, car les faits évidents parlent d'eux-mêmes et ne se démontrent pas.

« M. Audiat ouvre la séance par l'allocution d'usage. L'honorable président, d'abord, remercie et félicite l'assistance, — plus particulièrement les dames. — d'avoir préféré « les satisfactions élevées de l'esprit aux distractions banales des jeux de la place Blair » : puis, passant par une heureuse transition à l'œuvre de la société, expose avec beaucoup d'entrain le bilan des travaux de celle-ci pendant l'exercice écoulé ; après quoi, il donne la parole à M. Léon Bouyer.

« Le jeune avocat, qui, depuis le jour de sa « brillante causerie » au Carmel, n'a point cessé de fouiller les « élégances » du xvii^e siècle, mieux que personne les connaît et y emprunte son sujet, de nature, du reste, à chatouiller agréablement des oreilles saintongeaises, à savoir : *Arthénice de Pisany ou Madame de Rambouillet*. Il raconte la vie de cette femme illustre et son rôle littéraire si actif ; décrit son entourage, sa parenté, sa descendance : retrace les splendeurs de l'hôtel dont l'auguste marquise fut elle-même l'architecte et, pour déterminer, d'une manière très exacte, l'emplacement où se dressa jadis ce temple seigneurial de l'art et des lettres, refait en une sorte d'évocation la topographie du vieux Paris. Tout cela avec une précision de détails absolument merveilleuse et dans un style, tour à tour, imagé et chatoyant. Par temps, un mot spirituel, une pointe d'humour ajoutent à l'attrait savoureux du récit. Dans de telles conditions, celui qui parle captive nécessairement celui qui écoute et, pour le critique appelé à juger, la conclusion est facile à tirer.

« L'auteur de l'étude, dont je viens de donner l'analyse si succincte, possède toutes les qualités propres à faire de lui un con-

férencier de premier ordre, — simple affaire de travail et d'entraînement !

» A la société des *Archives* on embrasse toutes les époques de l'histoire, n'en soyez pas étonnés ! Voici que brusquement nous passons au XIX^e siècle où nous transporte un de ses collaborateurs distingués, M. Jules Pellisson, avec sa relation du *Passage de Napoléon I^{er} à Barbezieux*. Ce morceau écrit sobrement, comme l'exige la nature du sujet, présente un réel intérêt sous le rapport anecdotique. En l'absence de l'auteur, M. le docteur Cornet, chargé de lire le manuscrit, s'acquitte de son mandat d'interprète à l'entière satisfaction de l'assemblée.

» La poésie ne pouvait manquer d'être de la partie. Et M. Audiat lit une charmante pièce de vers, *La maison rustique*, que lui avait envoyée, pour la circonstance, M. Pierre Ardouin, un barde modeste et délicat celui-là ! qui dans la sincérité de sa foi ne se lasse pas d'accorder sa lyre au diapason du beau et du bien. Cette langue va droit au cœur et souvent j'aime à feuilleter l'œuvre écrite du chantre des *Glaneuses* si naïvement harmonieux !

» Pour terminer, une note gaie inattendue et par cela même d'autant plus agréable ; Jacquet d'Nieul, toujours disposé à prêter le concours de son talent, se lève et débite une « drôlerie patoise » sur ce ton inimitable, désopilant que chacun sait. Puis on se sépare au milieu de l'hilarité générale.

» Des gens excessivement cérémonieux ou formalistes y trouveront peut-être quelque chose à redire. Ils oublieraient qu'au pays de Molière et de Rabelais le rire est un dérivant nécessaire qui ne compromet pas la dignité de la bonne compagnie et jamais n'exclut le retour du sérieux. .

H.-J. POUDENSAN. »

AVIS ET NOUVELLES

L'excursion annuelle de la Société a eu lieu le 22 juin. Une cinquantaine de personnes y ont pris part. Selon le programme on est allé en bateau de Cognac à Jarnac, admirant des sites véritablement merveilleux ; on a visité le castel de Saint-Brice, le château de Bourg-Charente, enfin l'Echassier où les voyageurs ont trouvé une très cordiale réception. Journée charmante. La prochaine livraison en fera le compte rendu.

Notre confrère M. le comte Edouard de Dienne a été nommé officier d'académie.

A la réunion des sociétés des beaux-arts des départements à Paris, les 28-31 mai, notre confrère M. Emile Biais, membre non résident du comité, à Angoulême, a donné lecture de sa notice

sur *Les fresques du temple*, près de Blanzac (Charente). Ces restes précieux de peintures du XIII^e siècle n'avaient pas échappé à la clairvoyance des archéologues ; mais jusqu'ici c'est en quelques mentions très brèves qu'elles avaient été signalées. M. Biais vient d'écrire à leur sujet des pages décisives.

Le 28 avril dernier, notre confrère M. Paul Rouvier a été élu au premier tour sénateur de la Charente-Inférieure, en remplacement d'Hippolyte Barbedette, par 596 voix sur 1.007 inscrits et 1.000 votants contre 185 à M. Legeay, 156 à M. Ricard et 63 à M. Chapron.

Le 3 mai, M. Louis Foucaud, avocat à La Rochelle, a soutenu devant la faculté de droit de Poitiers une thèse pour le doctorat : *Des obligations de l'affrètement*. — M. Emile Ponvert a été reçu docteur en droit avec une thèse *Les concordats amiables*, et M. Maurice Tardy, d'Annepont, avec *Les tabellions romains depuis leur origine jusqu'au X^e siècle*.

L'académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le 2^e prix Gobert à M. Boissonnade, professeur d'histoire à l'université de Poitiers, pour son essai sur l'organisation du travail en Poitou. C'est la 4^e fois en sept ans que l'académie couronne les travaux de M. Boissonnade.

A la fin d'avril dernier, dans un terrain au milieu des bois, éloigné de toute habitation, commune du Fouilloux, canton de Montguyon, on a découvert des sarcophages sans sculptures ni inscriptions qui puissent indiquer une date approximative. Ils ont la forme ordinaire de nos cercueils. Dans l'un d'eux il y avait un fragment d'os. L'absence d'ossements et de couverture prouve qu'ils ont été déjà fouillés.

Dans son splendide ouvrage, *Les chefs d'œuvre des musées de France. La peinture* (Paris, Henry May, 1900, grand in-4^e, 328 pages), M. Louis Gonse cite au musée de Saintes le portrait de Vauban.

On a lu ici, t. XXI, p. 62, la note sur la baguette divinatoire, et aussi les articles, p. 82 et 163, sur l'abbé Richard, l'hydrogéologue. Voici que la société magnétique de France va commencer son « enquête sur la valeur de la baguette divinatoire employée dans l'art de découvrir les sources ». Pour mener à bonne fin cette enquête, pour tout ce qui a trait à la baguette divinatoire et autres appareils employés par les sourciers pour rechercher les eaux souterraines, on est prié de centraliser toute communication, rapports, noms et adresses de sourciers français et étrangers, et de les envoyer à M. Brothier de Rollière, ingénieur agricole conseil, 26, boulevard d'Argenson, à Neuilly-Paris,

spécialement chargé des études techniques de ladite commission.

Le club alpin français section du sud-ouest, a fait, le 12 mai, une nouvelle excursion en Saintonge, (voir la *Revue*, xx, 164) sur l'initiative et sous la direction de M. Charles Pellisson. Douze membres, à la tête desquels M. Baysselance, président de la section, sont partis de Bordeaux à 7 heures 7, sont arrivés à Jonzac à 9 heures 19 pour en repartir par le chemin de fer économique à 9 heures 40 et arriver à 11 heures à Mirambeau. Après le déjeuner, visite du château converti en hospice de vieillards par la munificence de son propriétaire, M. le comte Tanneguy Duchâtel. On parcourt les vastes appartements de l'antique demeure de Jacques de Pons et des seigneurs de Pardaillan, où les vieillards sans ressources du canton trouvent un abri et les soins que leur prodiguent des religieuses de Saint-Vincent, puis les appartements particuliers. Du haut du château l'œil embrasse un magnifique panorama à plus de vingt lieues à la ronde et qui se déroule par dessus les collines de Saintonge, jusqu'à la Gironde. A 1 heure les excursionnistes repartent à pied pour Saint-Ciers-la-Lande (12 kilomètres) en passant par le Petit-Niort. A Saint-Ciers on prend la ligne économique de la Gironde qui traverse tout le Blayais et, à Saint-André-de-Cubzac, le chemin de fer de l'état pour rentrer à Bordeaux à 6 heures 45.

Les noces d'argent du député de Cognac, M. Gustave Cunéo d'Ornano, ont été célébrées le 12 mai avec un grand concours d'amis évalué à 6.000 personnes, dans la salle Camille Godard. M. Paul Fragonard, avocat, président du comité d'organisation, a offert au héros de la fête un buste qui sera coulé en bronze, œuvre d'un artiste charentais, M. Raymond Guimberteau. Successivement ont pris la parole MM. Louis Comandon, conseiller d'arrondissement de Jarnac, président du comité du souvenir; le comte Ginoux de Fermon, député de la Loire-Inférieure; Napoléon Magne, député de la Dordogne; le comte François de Suarez d'Aulan, député de la Drôme; Lasies, député du Gers; Louis Roy de Loulay, député de Saint-Jean d'Angély; le baron Legoux, président général des comités plébiscitaires de la Seine; et Gustave d'Ornano.

Voir pour ces discours et le compte rendu: le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 14 mai, l'*Ere nouvelle* de Cognac, l'*Union nationale* du 16, etc.

Le 5 mai une délégation de la société de géographie de Rochefort, au nombre d'une vingtaine de personnes, s'est rendue à Pont-Labbé, pour porter une couronne sur la tombe du voyageur René Caillié.

M. Paul Charron, président de la société, a retracé la vie du hardi explorateur, sa découverte de Tombouctou, ses souffrances, les déliances qui l'accueillirent à son retour, l'abandon du gouvernement, sa mort prématurée à 38 ans dans sa propriété de Labadère. M. Gilbert, maire de Pont-Labbé, a remercié la société de géographie qui a voulu glorifier le héros aussi modeste que courageux. Au vin d'honneur offert par la municipalité, M. Roussie, adjoint au maire, conseiller d'arrondissement, a porté un toast au gouverneur du Dahomey, Victor Liotard, neveu de M. le docteur Gilbert, qui fut élevé à Pont-Labbé. (Voir *Revue de Saintonge*, t. xviii, p. 384, et xix, p. 289). Il l'associe au colonel Marchand, son glorieux compagnon d'armes.

Une question : Pourquoi Caillié, maire de Saint-Symphorien et mort sur cette commune à Labadère, le 17 juin 1858, est-il enterré à Pont-Labbé ? (Voir son acte de décès, t. xi, 314).

Le 19 mai, à Montlieu, M. l'abbé Bernard, curé de la paroisse, a béni deux cloches offertes à la paroisse par souscription. Les parrains et marraines ont été pour la première (600 kilos), Pauline-Germaine-Marie, M. de Saint Aulaire et M^{me} Pastoureau ; pour la seconde (400 kilos), Charlotte-Albertine-Camille, M. le docteur Vigen et M^{me} Albert Revers.

Au sujet de la mort annoncée, ces jours derniers, par les journaux, d'un survivant de Waterloo, le lieutenant polonais Varabowsky, de la jeune garde impériale, qui vient de mourir à Varsovie, à l'âge de 104 ans, la *Libre Parole* du 29 mai rappelle que les journaux disaient aussi que le défunt était le dernier survivant d'une des sociétés secrètes qui luttèrent contre la restauration, les *Chevaliers de la Liberté*. « Formés dans l'Anjou, la Bretagne, la Saintonge, étendant leur ramification dans les vallées de la Loire et de la Garonne, en relations avec les « Ventes », les *Chevaliers de la Liberté* se crurent assez forts, en 1822, pour tenter de détruire le gouvernement de Louis XVIII et remettre sur le trône celui que M. Rostand, après Victor-Hugo toutefois, a appelé l'« Aiglon ».

L'*Union agricole et maritime* de Quimperlé (15 mai) nous apporte le récit d'une fête locale « la remise du drapeau aux vétérans de Pont-Aven », où notre confrère M. Anatole de Bremond d'Ars, conseiller général du Finistère et président de la société archéologique de Nantes, en remettant le drapeau au maire de Pont-Aven, M. Frédéric Satre, a prononcé un fort beau discours qui a soulevé de multiples applaudissements des vétérans et du public ; puis au banquet, en réponse au sous-préfet de Quimperlé, M. Tavéra, dans une familière causerie, il a remercié le maire de l'honneur qu'il lui a fait en l'invitant à présider cette fête d'amis, le sous-préfet de Quimperlé dont il

avait été jadis le collègue et le prédécesseur médiat, ses collègues du conseil général dont l'aide lui avait été si utile pour obtenir le chemin de fer de Pont-Aven. Cette aimable causerie a été presque à chaque phrase interrompue par les bravos. Voir aussi *Les vétérans des armées de terre et de mer*, 1870-71. Remise du drapeau à la 1.092^e section de Pont-Aven, le lundi 13 mai 1901, sous la présidence d'honneur de M. A. de Bremond d'Ars, *, conseiller général du canton de Pont-Aven, par Louis Baufrière. (Quimperlé, imprimerie de l'*Union agricole*, 1901, in-18, 31 pages.) Cette brochure a été offerte par M. de Bremond aux 300 vétérans ou sociétaires.

A la société de géographie de Rochefort, le 20 mai, M. le docteur Ardouin a fait une lecture sur un essai de socialisme en Chine au XII^e siècle, qui a retracé les plans de réforme industrielle et agricole appliqués par un réformateur chinois, maître du pouvoir. Il en a tiré une conclusion défavorable au socialisme. M. Martineau, vice-président, a défendu la doctrine individualiste contre l'argumentation marxiste de la valeur.

Le 18 juin, il a été fait une conférence sur les ports francs, par MM. Courcelle-Seneuil, Frédéric Roche et Martineau.

Le *Bulletin de la société* (février-mars 1901) contient la suite de *Marans: L'açon à travers les âges*, par M. Auguste Pawlowski; *Déclaration du roi pour l'établissement d'un hôtel de ville à Rochefort* (5 mars 1718); conférence sur Balzac, par M. Georges Retail, etc.

La *Revue des autographes* annonce la mise en vente au prix de 12 francs d'une pièce, double in-folio, signée (Rochefort, 1^{er} mai 1851) de « Jos.-René Bellot, brave marin français qui prit part, en 1851, à l'expédition envoyée par le gouvernement anglais à la recherche de l'amiral Franklin et fut noyé sous un ice-field, dans un détroit et près du cap qui portent son nom, le 18 août 1853; il était né en 1826. Le gouvernement anglais lui a élevé un monument sur les bords de la Tamise. »

NOS ARTISTES AU SALON DE 1901

PEINTURE. — Gustave-Henry AUBAIN, de Laleu, *Bianca*, étude; Louis-Augustin AUGIN, de Rochefort, *Été de la Saint-Martin* (forêt du Verdon, Gironde), *Une nuit d'été avant l'orage*; William-Adolphe BOUGUEREAU, membre de l'institut, de La Rochelle, *Amour voltigeant sur les eaux*, *Portrait de M^{me} O. R...*; l'abbé Alfred COUTUREAU, de Saint-Jean d'Angély, *A Saint-Palais sur Mer*; Jean GEOFFROY, de Marennes, *Les résignés* (tableau acheté par l'Etat), *Au dispensaire* (le jour du dentiste); Léonce

JONCIÈRES, né à Dompierre, *Un déjeuner d'ouvrières aux Tuileries*, *Portrait de Victorin Joncières*; HÉRISSE, de Cognac, *L'automne à La Billarderie*; Charles-Amable LENOIR, de Châtelailhon, *Le réveil d'Eros*; Hippolyte-Félix LUCAS, de Rochefort, *Portrait de M^{me} P. M...*, *La passante*; Frédéric MOREAU, né à Saint-Jean d'Angély, *Matin* (bords de la Vézère, Dordogne); ROULLET, d'Ars (île de Ré), *Goélette pour la pêche à la morue* (Saint-Pierre-et-Miquelon).

DESSINS, CARTONS, ETC. — Frédéric-Daniel BAYLE, né à Rochefort, *Sous bois à Saint-Savinien*; *Marée basse à Fouras*, aquarelles; Henry-Eugène CALLOT, de La Rochelle, *Les chalands à Asnières*, pastel; Marius-Charles ETIENNE, de La Rochelle, *Nocturne*, aquarelle.

SCULPTURE. — Emmanuel AUBAIN, né à Saintes, *Portrait*, médaillon marbre.

GRAVURE. — William BARBOTIN, d'Ars-en-Ré, *Cavalier sonnant le boute-selle*, gravure au burin d'après Meissonnier; Pierre-Frédéric BARRÉ, d'Archiac, qui a obtenu une médaille de 3^e classe: *Portrait de M. Georges Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts*, gravure à l'eau-forte d'après Carolus Duran; Stanislas-Charles JOUVENOT, de Saint-Martin de Ré, *La prophétie*: *Mane, Thecel, Pharès*, gravure, eau-forte originale; M^{lle} Suzanne-Marie-Françoise REIGNIER, née à Cognac, élève de M. Auguin, une lithographie, *Paysage*.

ART DÉCORATIF. — M^{lle} Emma FANTY-LESCURE, de La Rochelle, un paravent, cuir ciselé.

A l'exposition de la société nationale des beaux-arts, grand palais, M. Ernest-Jean CHEVALIER, de La Rochelle, a exposé sous les n^{os} 191-193 trois vues du port de La Rochelle; M. Louis-Ernest LESSIEUX, de Rochefort, *Esclarmonde*, aquarelle décorative; M. Gabriel NICOLET, de Pons, deux portraits de jeunes filles; M. Joseph-Louis-François LÉPINE, né à Rochefort, *Un intérieur*; M^{me} Hélène de LAJALLET, née à Saint-Jean d'Angély, *Lilas*.

CONFÉRENCES. — Le 8 mai, à Meschers, *Pasteur*, par M. André, de Milhaud-les-Nîmes (Gard); le 12 mai, au Douhet, *Gambetta, le tribun, le patriote*, par M. Georges Duplessis; — à Rochefort, le 5 mai, *Les couvents et la question religieuse*, par M^{lle} Marie Murjas, ancienne religieuse trappistine; le 8 mai, *Les idées morales de Victor Hugo*, par M. Pagès, professeur au lycée; le 24 mai, *A la recherche du bien-être*, par M. Alexandre Vincent; le 5 juin, *La Mennais*, par M. Marc, professeur au lycée; le 7 juin, *Les origines des langues et du langage*, par M. Ensel, professeur au lycée; — à la Rochelle, le 4 mai, *La condition des ouvriers aux diverses époques*, par M. l'abbé Braud, curé de Laleu; le 18 mai, *La responsabilité criminelle au xx^e siècle et la loi de pardon*; *responsabilité spéciale de la femme*, par M. le docteur E. Morache, professeur de médecine légale à

l'université de Bordeaux ; le 20 juin, *La nouvelle loi des boissons*, par M. Henri Turpin, membre de la chambre de commerce de Rouen ; — à Saintes, le 21 mai, *La démocratie à travers le temps et le monde, jus-à nos jours*, par M. Réveillaud ; le 8 juin, *Le rachat des chemins de fer par l'état*, par M. Paul Bourrat, député radical-socialiste des Pyrénées-Orientales.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La Société a quatre nouvelles pertes à déplorer.

I. — Le 9 avril, est décédée au château de La Morinerie, en Escurat, âgée de 70 ans, Marie Mourgues de Carrère, veuve de Gaétan-Auguste Poitevin de La Frégonnière. Elle était fille d'Aristide Mourgues de Carrère, près Montflanquin et de M^{me} Cazaintre, de Pauillac : petite-fille d'Auguste-Louis-Gaétan, né en 1772 à Tournon d'Agenais, sous-lieutenant (12 novembre 1792), qui après diverses campagnes démissionna le 14 ventôse an VII (1799) et se maria dans le pays à Marie Syma, dont 4 fils et une fille ; et arrière petite-fille de Louis-Abraham Mourgues de Carrère, né en 1735, volontaire aux grenadiers royaux d'Aigremont en 1764 ; après avoir pris part à la guerre de sept ans et rentré dans la vie civile, il acheta une charge de lieutenant de la louverie du roi (5 février 1777), à Tournon d'Agenais. Marié le 25 mars 1764 à Françoise de Faure, fille de François de Faure, seigneur de Mazères, ancien officier d'artillerie, il eut 8 enfants. Les Mourgues de Carrère en Agenais portent *d'or à la devise d'azur haussée et cordée d'argent, accompagnée en chef et en pointe de fleurs de lys 2 et 1*.

L'oncle de Marie, Numa Mourgues de Carrère, né le 12 germinal an XIII (1804), docteur-médecin, eut de Sophie Lan, veuve Hans, morte à Saintes le 11 décembre 1870, Marie-Jean-Gaston, né le 12 septembre 1845, licencié en droit, conseiller de préfecture de l'Ariège en 1871, de l'Orne en 1873, démissionnaire en 1876, qui a épousé, le 18 mars 1878, Fanny-Aimée-Marie Lollier, veuve du comte de Loverdo, dont une fille et un fils, Jacques-Paul-Marie, né en 1881. M^{me} Poitevin de La Frégonnière, femme de beaucoup d'esprit et de charme, avait épousé, le 28 octobre 1848, Auguste Poitevin de La Frégonnière, maire d'Escurat de 1874 à 1882, décédé le 28 octobre 1896 (voir *Revue*, xvii, p. 17). Elle laisse quatre enfants : Gabriel, juge au tribunal civil de Tlemcen, marié en 1895 à Pauline Tedeschi, veuve Casanova (voir *Revue*, xv, 164) ; Etienne, époux de M^{me} Rialland ; Marguerite, femme de M. Henri Perrin de Boussac ; Augustin, mari de M^{me} Alquier (*Id.*, xiv, 20). Voir pour les Poitevin de La Frégonnière, de Moléon, (*Etudes et documents sur la ville de Saintes* (1876), p. 88-90.

II. — Le 22 est décédé à Mirambeau, où il exerçait la médecine depuis plus de 20 ans, le docteur Alexandre Sostrat. Né à Saintes le 2 mars 1846, élève du collège de Saintes, il se fit recevoir docteur en médecine et s'établit à Mirambeau où un caractère aimable, son habileté et son dévouement lui attirèrent bientôt une nombreuse clientèle. La foule qui assista à ses obsèques témoignait du cas qu'on faisait de lui. Les cordons du poêle étaient tenus par M. le docteur Fichot, maire de Jónzac ; Gandaubert, pharmacien principal de la marine en retraite ; docteur Bonneau, conseiller général du canton de Courçon, et le docteur Sabourin, de Mirambeau. Trois discours ont été prononcés par MM. Fichot, au nom des médecins de l'arrondissement ; Gandaubert, comme ami personnel, et M. le docteur Cornet, au nom de la société médicale dont Sostrat venait d'être élu vice-président.

III. — Le 30, est décédé subitement à Rochefort, âgé de 57 ans, Victor-Marie-Edouard-Ernest Polony, O *, ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, époux de Marie-Elisabeth Chambarière. Né à Rochefort le 1^{er} février 1844, il était entré à l'école polytechnique à l'âge de 17 ans. Elève ingénieur en 1863, ingénieur ordinaire en 1866, ingénieur de 2^e classe en 1873, de 1^{re} classe en 1878, ingénieur en chef de 2^e classe en 1882, il était ingénieur en chef de 1^{re} classe depuis 1891. Une cruelle maladie interrompit sa carrière, marquée par de nombreux et importants travaux. Ainsi, ingénieur de l'arrondissement de Rochefort, il dressa l'avant-projet et le projet du bassin n° 3 du commerce, construit par M. l'ingénieur Crahay de Franchimont, et dirigea l'établissement de la ligne du chemin de fer de Rochefort à Marennes. Depuis 1882 jusqu'à ces derniers temps, directeur des travaux hydrauliques du port de Rochefort, il a fait exécuter entre autres le bassin d'échouage de l'arsenal, les cales obliques, tous les postes de la défense fixe de la rade et les stations des torpilleurs de l'arrondissement maritime, les nouveaux sémaphores sur nos côtes, les magasins à fulmi-coton de Lupin, le moteur unique, le bassin des torpilleurs à l'entrée du port, la reconstruction de la préfecture maritime et les établissements de pyrotechnie du Vergéroux. Son nom restera attaché surtout à l'approfondissement de la Charente, qu'il prépara et acheva avec autant d'intelligence que de patriotisme. Polony était un homme modeste, doux, charitable, serviable. Voir *Tablettes des deux Charentes* du 2 mai.

Les obsèques ont eu lieu en l'église Saint-Louis. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le commissaire général de la marine Nègre ; le chef de bataillon, chef du génie en retraite, Thierry ; le commissaire en chef de la marine Friocourt, et l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Modelski, de La Rochelle. Au cimetière, où le corps a été déposé avant son départ pour

Saint-Pierre d'Oleron. M. Modelski a rappelé la brillante carrière de Polony, et M. Doux, ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur des travaux hydrauliques, a dit les qualités de l'esprit et du cœur de son prédécesseur.

IV. — Le 21 mai, est décédé à Mortagne, âgé de 64 ans, Alexandre Veau, conducteur principal des ponts et chaussées. Né à Aumagne, le 11 février 1837, de Jacques Veau, propriétaire, et de Marie Contant, il fut d'abord instituteur adjoint à Matha, puis à Saintes, ensuite professeur de français au collège de cette ville ; il fut quelque temps instituteur à Saint-Jean d'Angle, et entra dans l'administration des ponts et chaussées en 1859. Il était conducteur des ponts et chaussées à Mortagne depuis 1882. Il avait épousé à Saintes, le 12 décembre 1859, M^{lle} Altai Nourrigeon, fille de M. Nourrigeon, ancien maître de pension (1841), professeur de 6^e, de 5^e, de 4^e et de 3^e (1861-69) au collège de Saintes, et d'Honorine Dubrac, dont une fille unique, M^{lle} Berthe Veau, née en septembre 1860.

Un discours a été prononcé sur sa tombe par M. Alexandre, ingénieur des ponts et chaussées à Royan, qui a rendu hommage à sa vie de labeur, à son activité professionnelle, à son intelligence, à ses qualités.

Veau a publié dans le tome vi des *Ports maritimes de France*, 1^{re} partie, de *La Rochelle à Maubert : La Seudre, Le port de La Tremblade, Le port de l'Eguille, Le port de Ribérrou, Les ports et chenaux de l'Aiguillette, Chatressac, Chaillevette, Mornac et Chalons, Port de Royan*.

Le 26 avril est décédé, à Saint-Denis d'Oleron, Célestin Jouanet, curé de cette paroisse depuis 1892. Né en 1860, ordonné prêtre en 1882, il avait été d'abord vicaire à Saint-Jean d'Angély où il avait laissé les meilleurs souvenirs. La messe des obsèques a été dite par M. l'abbé Le Taro et le curé-doyen de Saint-Pierre, M. Maincent, dans un discours ému, a retracé la vie sacerdotale de ce prêtre intelligent et tout dévoué.

Le même jour est décédé à Saint-Maurice, près La Rochelle, âgé de 42 ans, Marie-Toussaint Fromentin-Dupeux. Il était fils et petit-fils de docteurs-médecins, neveu du grand artiste Eugène Fromentin, auquel la ville de La Rochelle va élever une statue. C'est le dernier rejeton d'une vieille famille rochelaise très estimée. Maurice Fromentin par son testament lègue toute sa fortune à sa femme et à sa mère ; après leur mort, les biens reviennent à l'hospice civil de La Rochelle, légataire universel. Il y a des dons particuliers à la *Société de géographie*, à l'*Alliance française*, à la bibliothèque, et au musée de La Rochelle, 5.000 francs à l'église de La Genette ; une place publique sera créée à Saint-Maurice.

Le 27 avril, est décédé à Rochefort, âgé de 63 ans, Jean-Georges-André Bonérandi, époux de Louise-Marie-Antoinette Bouyer, inspecteur de la marine en retraite. Le deuil était conduit par les deux fils du défunt, MM. Georges, contrôleur des contributions directes, et Edouard, élève de l'école navale. Les coins du poêle étaient tenus par MM. Friocourt, commissaire en chef de la marine, Lotty, inspecteur de 1^{re} classe des services administratifs de la marine, le docteur Dhoste, médecin en chef de la marine, et le commandant Astruc. Au cimetière, M. l'inspecteur en chef Grasset a retracé la vie de Bonérandi. Admissible à l'école polytechnique, et forcé par des malheurs de famille de renoncer à ses études, il s'engagea au 52^e régiment de ligne; trois ans après il passe au régiment d'artillerie de marine, et au bout de quatre ans il est sous-lieutenant, puis capitaine. Au concours, il est reçu inspecteur adjoint des services administratifs de la marine en novembre 1879. Quand la limite d'âge l'atteignit il y a quatorze ans, il se retira à Rochefort, où il acquit vite la considération due à une longue vie de labeur et de dévouement à la patrie.

Le 1^{er} mai, est décédé, âgé de 76 ans, Léon-Antoine Desfieux, à Jonzac où il s'était fixé il y a une vingtaine d'années, près de sa fille et de son gendre, M. Berthon, négociant, conseiller municipal. Desfieux, né à Plassac, avait été pendant 50 ans l'homme de confiance du marquis Elie de Dampierre et l'avait suivi dans tous ses voyages. Bien placé pour être au courant des événements, il avait retenu et aimait à raconter tous les événements politiques de la royauté, de l'empire et la commune. *L'Echo de Jonzac* du 5 raconte que le jour des obsèques à Plassac du marquis de Dampierre, quand Desfieux entra dans le grand salon où toute la famille et les invités attendaient le clergé, les enfants et petits-enfants du défunt embrassèrent avec effusion le vieux serviteur comme étant de la famille. Il laisse un fils, M. Victor Desfieux, chef de bataillon au 123^e de ligne, une fille, mariée à M. Diogène Berthon, dont deux enfants, Blanche et Léon.

Le 2 mai, est décédé, âgé de 78 ans, à Marennes, le docteur Jean-Pierre-Emile Battandier, époux d'Elisabeth-Amélie Marquet, fille d'une Gallocheau. C'était une figure originale, connue de tout le pays, par sa bonne humeur et par les services qu'il a rendus à tous, riches et pauvres. Il avait été frappé de paralysie il y a quatre ans, et la mort de son fils Paul avait assombri sa vie. Né à Rochefort d'un capitaine de frégate, il entra dans le corps de la médecine navale et fit en qualité de chirurgien les campagnes du Sénégal et du Gabon. Démissionnaire à 27 ans, il se fixa à Marennes où il acquit bientôt une nombreuse clientèle. En même temps, il se livrait à la culture des huîtres. Il fit faire des progrès importants à cette industrie. Fidèle à ses convictions politiques et religieuses, Battandier est mort entouré de

l'estime publique. D'Amélie Marquet, il a eu : 1^o Marie Battandier, mariée à Delille de Bussac, dont Delille et Pierre ; 2^o Paul Battandier, décédé, époux de Charlotte Duperron.

Le 3 mai, est décédé, dans sa 77^e année, à Neuilly sur Seine, Jabouin, O ✱, commissaire en chef de la marine en retraite. Originaire d'Aigrefeuille, il était frère de M^{me} Gougoud et de M^{me} Modelska, oncle de M. Montangon, négociant, et de M. Modejski, ingénieur des ponts et chaussées. Dans la marine on garde le souvenir de sa sagacité et de son zèle dans les importants services qui lui furent confiés. « Son libéralisme éprouvé et quelque peu railleur, disent les *Tablettes* du 7, n'avait point éteint chez lui le sentiment chrétien » ; il y trouva des consolations quand il fut frappé au cœur par la mort au Cambodge de son fils, jeune magistrat d'avenir, tombé sous le poignard d'un indigène.

Le 2 juin, est décédé à La Rochelle, âgé de 69 ans, Antoine-Charles-Ferdinand Révol, époux Troussier, ancien entrepreneur de ferblanterie, président de la société de secours mutuels des arts et métiers depuis plus de trente ans, président du cercle catholique d'ouvriers depuis sa fondation en juillet 1897. Il jouissait de l'estime de tous ses concitoyens, ayant toujours fait preuve d'un grand dévouement aux classes laborieuses et d'une vive intelligence dans ses diverses fonctions. Les témoignages d'honneur ne lui ont pas manqué, et dernièrement il recevait la médaille d'or de la mutualité. Deux discours ont été prononcés : l'un par M. Bouyé, courtier maritime, au nom du cercle catholique ; l'autre, par M. Lanqueteau père, vice-président de la société des arts et métiers. Voir l'*Echo rochelais* du 8 juin.

Le 8 juin, est décédé à Saint-Jean d'Angély, âgé de 75 ans, Ernest Texier, économe de l'hôpital civil et militaire et receveur du bureau de bienfaisance, commandant honoraire des sapeurs-pompiers. Il appartenait à une famille bien connue dans l'histoire de Saint-Jean d'Angély. Son grand-père avait été décoré sur le champ de bataille ; son grand-oncle, officier de la légion d'honneur, maire de Saint-Jean, a donné son nom à une des rues principales de la ville. Il avait été conseiller municipal, et pendant 33 ans commandant de la compagnie des sapeurs-pompiers. On lui avait donné une médaille d'or pour ses services. Trois discours ont été prononcés sur sa tombe par MM. le capitaine Baraud, au nom de la compagnie de Saintes ; Beau, capitaine de celle de Saint-Jean, et Daunas, vice-président de la commission de l'hôpital et du bureau de bienfaisance. Deux discours ont été publiés dans l'*Union nationale* du 16. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Meunier, avoué honoraire, Richard, receveur des finances, Devers, ancien banquier, et Beau.

II. — MARIAGES

Le 11 avril, en l'église de Notre-Dame à Rennes, a été béni par M. l'abbé de Sallier-Dupin, vicaire à Toussaints, parent de la fiancée, le mariage de M^{lle} Alice de Lanouvelle, fille du général de Lanouvelle, C. *, commandant la 19^e division d'infanterie à Rennes, avec M. Etienne Audiat, capitaine d'infanterie breveté, à l'état-major du 2^e corps d'armée, fils de M. Edgard Audiat, *, président de chambre honoraire à la cour d'appel de Nancy. Les témoins étaient pour l'épouse MM. le général baron Donop, commandant le 10^e corps d'armée, et le baron de Ceccaty, son beau-frère ; et pour l'époux, le colonel de Jacquelot de Boisrouvray et Garnier, ancien magistrat, son oncle.

Le 17, a été béni en l'église de Marnay (Vienne), le mariage de M. le vicomte René de Montbron, lieutenant au 2^e bataillon de chasseurs à pied, avec M^{lle} Berthe de Cressac. Les témoins étaient pour la mariée son oncle, M. Miscet, et son cousin, M. le comte François de Nuchaize ; pour le marié M. de Mac-Mahon, duc de Magenta, commandant du 2^e bataillon de chasseurs à pied, et M. le vicomte de Moras, capitaine au 7^e bataillon de chasseurs alpins, son beau-frère.

Le même jour, en l'église d'Echillais, la bénédiction nuptiale a été donnée à M. Pierre Drevon, inspecteur des finances, domicilié à Paris, boulevard Saint-Michel. 129, fils de M. Joseph Drevon et de N... de La Grandière, et à demoiselle Marguerite de Montalembert de Cers, seconde fille de M. Henry de Montalembert de Cers, propriétaire du château de La Bristière (1), ancien chef de cabinet du préfet des Pyrénées-Orientales, ancien conseiller de préfecture de l'Aveyron, démissionnaire en 1878, actuellement maire d'Echillais, et de dame Sophie Renault. Les témoins du marié étaient MM. Clément Juglar, membre de l'institut, et Etienne Drevon, inspecteur des eaux et forêts ; et ceux de la mariée, MM. Louis Juglar, publiciste, à Paris, et Gabriel Renault, négociant à Tonnay-Charente. La cérémonie fut présidée par M. l'abbé Rateau, curé de Notre-Dame des Victoires, parent du marié, qui, dans un langage éminemment distingué, fit ressortir la beauté morale et les grandeurs du mariage chrétien, et s'associa à la joie des familles. Après quoi, il donna la bénédiction papale aux jeunes époux.

(1) Cette charmante demeure doit remonter à Henri de Beaumont, petit-fils de Charlotte Goumard, dame d'Echillais, et qui avait épousé Marie de Salignac de Fénelon. Sa fille, Geneviève-Victoire, marquise d'Echillais, épousa, en 1773, François-Dominique Aymar de La Chevalerie, seigneur de Marsilly, capitaine au régiment de Piémont, dont l'héritière, Eustelle-Louise, fut mariée, en 1802, à Jean-Pierre Le Gardeur de Tilly, enseigne de vaisseau, mort en 1850.

Le 30 avril, a été célébré, en l'église de La Madeleine, à Paris, le mariage de M. Maurice Delage de Luget, lieutenant au 12^e dragons, en garnison à Pont-à-Mousson, fils de M. Yvan Delage de Luget, conseiller général du canton de Tonnay-Charente, membre du tribunal de commerce de Rochefort, commissaire suppléant, pour les courses, de la société hippique de la Charente-Inférieure, co-directeur du comptoir Renault, Delage et C^o, et de dame Berthe Renault, avec demoiselle Marie-Louise de Lalain-Chomel, dont un ancêtre habita jadis le territoire de Charente. Les témoins du marié étaient M. P. Delage de Luget, directeur de l'enregistrement, et le colonel de Villaine, commandant le 12^e dragons ; ceux de la mariée : MM. le général R. de Boisdeffre, ancien chef d'état-major général de l'armée, ancien ambassadeur à Saint-Petersbourg, et de Lalain-Chomel, vice-président du tribunal de la Seine.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé de Gibergues, supérieur des missionnaires diocésains du diocèse de Paris, dont l'allocution délicate et pleine de patriotisme a vivement ému l'assistance. La maîtrise de La Madeleine et des artistes de l'Opéra ont prêté leur brillant concours.

Le 10 mai, à la mairie du VIII^e arrondissement, et le 11, à la chapelle Saint-Louis des Invalides, Marie-Gabriel-Hippolyte-Xavier-Alfred Joly d'Aussy, lieutenant au 137^e de ligne à Fontenay-le-Comte, né à Saint-Jean d'Angély en 1872, fils d'Alfred Joly d'Aussy, ancien notaire, négociant à Saint-Jean d'Angély, et d'Adèle Nicolas-Pastureau, a épousé M^{lle} Philippine-Marie-Suzanne du Marché, fille de M. François-Georges-Henry du Marché, contrôleur général de première classe de l'armée, grand officier de la légion d'honneur, et de M^{me} Marie-Sophie Liégeard, demeurant à Paris.

Les témoins du marié étaient M. Denys d'Aussy, avocat à Saint-Jean d'Angély, son cousin germain, et M. le baron Oudet, cousin de son père ; ceux de la mariée, M. Liégeard, son oncle, et M. Lacapelle, contrôleur général, directeur du contrôle au ministère de la guerre, conseiller d'état, commandeur de la légion d'honneur.

La famille du Marché est une des plus anciennes familles de la Bresse.

Le 5 juin, a été célébré en l'église de Saint-Honoré d'Eylau, à Paris, le mariage de M. Pierre-Joseph-Marie de Chaubry de Troncenord avec M^{lle} Marie-Jeanne Boscary de Villeplaine. Les témoins étaient pour le marié : le marquis Séguier de Saint-Brisson, son grand-oncle paternel, et le baron Eschasseriaux, son grand-père maternel ; pour la mariée : le comte Raymond d'Yanville, son cousin, et le vicomte de Champeaux-Verneuil. M^{lle} de Villeplaine a été conduite à l'autel par le baron Paul de Collongue, ministre plénipotentiaire, son oncle paternel. La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Marbeau, curé de

Saint-Honoré d'Eylau, et la messe dite par l'abbé Binz, aumônier général de l'armée.

Le marié, né à Thenac (Charente-Inférieure) le 3 décembre 1871, est fils de René-Charles-Marie, baron de Chaubry de Troncenord, né à Paris le 3 décembre 1831, demeurant au château de Congy (Marne), marié à Paris le 5 juin 1866 avec M^{lle} Jeanne-Marguerite-Marie Eschasseriaux, née à Agen le 3 juin 1847. Par son père il appartient à une famille d'anciens magistrats de Paris, alliée à celle du chancelier Séguier ; et par sa mère à la famille qui, pendant plus d'un siècle, a représenté le département de la Charente-Inférieure aux diverses assemblées parlementaires.

La mariée, née à Paris le 5 avril 1881, est fille de Jean-Auguste-Charles Boscary de Villeplaine, ancien attaché d'ambassade, décédé au château de Saint-Chamaux, commune de Saint-Amancet-Montmoure (Tarn), le 29 août 1890, et de dame Eléonore-Raymonde-Gabrielle de Villesspassans de Faure de Saint-Maurice. Elle descend par son père d'une ancienne famille du Rouergue, dont diverses branches se sont répandues dans le Languedoc et à Paris. Le chef de cette dernière branche, avant la révolution, occupait une charge de finances. Il était le trisaïeul de la mariée en la personne de laquelle s'éteindra le nom de Boscary de Villeplaine. Par sa mère elle appartient à la famille de Saint-Maurice, originaire du Languedoc. Son arrière-grand-père, Théophile-Raymond-Isabeau de Villesspassans de Faure, marquis de Saint-Maurice, né le 28 février 1794, fit les deux dernières campagnes de l'empire (1813-1814) dans le 4^e régiment des gardes d'honneur et fut fait chevalier de la légion d'honneur.

Lainé, *Archives de la noblesse*, t. vi, a donné la filiation des Boscary.

Les nouvelles armes des Boscary de Villeplaine, composées par Louis XVIII lui-même en souvenir des services rendus à la royauté, sont : *d'azur au château maçonné de sable surmonté d'une épée d'or et d'une branche de lys au naturel posée en sautoir*; l'écu timbré d'un casque taré de profil ; supports, deux lions armés et lampassés de gueules. Devise : AMOR PATRIÆ.

A TRAVERS LIVRES ET PÉRIODIQUES

Le *Mercurie héraldique* de mars-avril 1901 publie l'*Inventaire des registres de l'état civil conservé à la mairie de Cercoux*, par M. le baron Maxime Trigant de Latour, avec des notes de M. le Dr Vigen.

M. Antoine Thomas, le distingué professeur de langues romanes à l'université de Paris, étudie dans la *Revue celtique* d'avril *Quelques noms de lieux français d'origine gauloise* :

Abeillan, *Apellianus*, du gentilece *Apelius*; Arcissas, forme *Arcicias*, gentilece *Arcisius*; Benassay (Vienne), *Benaciacum*, gentilece gaulois *Benacius*; Chantrezac (Charente), *Cantriaciacum*, dérive peut-être d'un gentilece *Cantericius* ou mieux d'un gentilece gaulois *Cantretius*, dérivé de *Canterius*, à rapprocher de Châtressac (Charente-Inférieure); Essouvert, forêt de la commune de La Chapelle-Bâton (Charente-Inférieure), *Exolvernus sylv*a dans le cartulaire de Saint-Cyprien de Poitiers; *Exolvernus*, nom gaulois dont le dernier élément serait *Verno*, aune; Eymoutiers, *Hîns*, autrefois *Aenmostier*, *Agentum* qui devint *Haentum* et en langue vulgaire Aent pour désigner Hains; Gorce, La Gorce, *Gorcia*, *Gortia*, *gorço*, gorce, haie vive, buisson; celtique *gorto*, en latin, *gortia*; puis Mussidan, Nalèche, etc.

Dans la *Revue des questions héraldiques* du 25 mai, lire un article de notre confrère M. A. B.-A.. *Les Souza-Portugal*, où sont relatées les alliances de cette famille avec les Aubin de Malicorne de Surgères, les Beaumont de Rioux, les Bremond d'Ars, Guinot de Monconseil, dont le dernier, Etienne Guinot, marquis de Monconseil et d'Ambleville, baron de Tesson, gouverneur de la Haute-Alsace, bienfaiteur de l'hôpital de Saintes et fondateur de celui de Tesson, n'eut que deux filles, M^{me} de La Tour du Pin et la princesse d'Hénin. Voir la brochure *Les Souza-Portugal*, seigneurs de La Versine en Beauvoisis sous Louis XI. (Vannes, imp. Lafolye, 1901, in-8°, 7 pages.)

Dans le *Mois* de juin, outre la *Causerie littéraire* mensuelle *Le printemps des poètes* (M^{lle} Lya Berger, Praviel, Portevin, Barthès, Vermenouze, Coppée et autres) par M. Gabriel Aubray, nous mentionnerons *Au pays des dunes*, par un bicycliste qui, chose rare! sait voir et décrire, René Gaël. Ce récit vif et rapide est accompagné de 15 photographies: le transbordeur de Martrou, la tour de Broue où le touriste a lu l'inscription à Duguesclin « fixée là par notre active et bienfaisante société des archives historiques »; l'église de Saint-Just, le clocher de Marennes, l'église, le chenal et le port de La Tremblade, Ronce les Bains, le phare de La Coubre, le passage de la Seudre, puis les viviers, les claires, les pêcheries d'huîtres.

Dans la *Petite Gironde* du 4 juin, notre confrère M. André Lemoine a fait un compte rendu élogieux du nouveau livre de de M. Victor Billaud sous ce titre: *Un poète de l'amour*. Voir p. 237.

Dans la *Quinzaine* du 16 mai, des poésies de M. André Lemoine, *A Wilhelmine*, *Compagnons de route*, *La tour d'Ivoire*; dans le numéro du 1^{er} juin, la causerie faite à Besançon, le 27 avril, dans une soirée de la conférence Saint-Thomas

d'Aquin, où le chanteur Botrel donnait une audition de ses œuvres, *L'âme d'une chanson. A propos de Théodore Botrel*, par notre confrère M. Gabriel Audiat.

M. Alexandre Vincent, dans la *Gazette charentaise*, n^{os} 35, 36 et 37 (15 avril, 1^{er} mai, 1^{er} juin, etc.), publie « *Jean Guiton*, épisode du siège de La Rochelle, roman historique inédit ».

Dans la *Revue historique* de mai-juin, *La bataille de M. de Conflans* (en 1759), Hubert, comte de Conflans, vice-amiral, maréchal de France, fils d'Henry-Jacob de Conflans et époux de Marie-Rose Fargeau. C'est un chapitre d'un ouvrage qui va paraître, *La marine militaire de la France sous le règne de Louis XV*, par M. G. Lacour-Gayet. Beaucoup de noms de marins, quelques uns saintongeais, tel La Touche de Tréville.

L'*Intermédiaire des chercheurs* publie cette réponse à la question : *Descendance de B. Palissy* : « Je croyais la question morte et enterrée. L'*Intermédiaire* s'en est occupé et a répondu d'une façon définitive. On y revient ; revenons-y. « Un pauvre village du Périgord, entre le Val et la Dordogne. La Chapelle-Biron, — pardon, *La Capelle*, — donna naissance à Bernard Palissy... et renfermait encore, il y a un demi-siècle, une famille qui descendait de cet homme célèbre... et une *tuilerie* de Palissy. » Il a été dit, répété, qu'on ne savait qu'une chose certaine : « né dans le diocèse d'Agen. » Tout le reste est pure légende. Il n'y a jamais eu de famille du nom de Palissy à La Capelle-Biron ; les registres paroissiaux n'en ont conservé aucune trace. C'est Boudon de Saint-Amans qui, vers 1810, déterra aux environs de Biron une tuilerie de Palissy, et se laissa conter qu'elle appartenait à une famille Palissy ; il y avait aussi dans la sacristie deux grands plats ou émaux qu'on y conservait *de père en fils*. Tout cela est apocryphe. Il y a une rue Palissy à Tours, à Agen, à Paris ; un quai, un gymnase Palissy à Saintes, une institution Palissy à Rochefort. Et cette sacristie qui conserve « deux plats ou émaux de père en fils » ne prouve pas qu'ils soient de Palissy, et que là est son lieu de naissance.

» Voir pour plus de détails d'abord l'*Intermédiaire*, puis les ouvrages spéciaux : *Bernard Palissy*, étude par M. Louis Audiat, couronné par l'académie française ; *Les œuvres de maître Bernard Palissy* (édition de Benjamin Fillon, 1888), t. I, page vi, et *Revue de Saintonge et d'Aunis*, *Bulletin de la société des archives historiques de Saintonge*, t. vi, 346, et t. xi, 315. »

Dans sa livraison du 15 juin, le même *Intermédiaire*, s'occupe « du chirurgien Savigny, du radeau de la *Méduse* », naufrage si douloureux au cœur de M. Gaucher Tourgnol, député de la Hau-

te-Vienne (1). Jean-Baptiste-Henri Savigny, né à Rochefort en 1793, second chirurgien major sur la *Méduse*, fut reçu docteur à la faculté de médecine de Paris en 1818, deux ans après le célèbre naufrage (voir le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 3^e série, t. vii, p. 119, et l'article de la *Biographie saintongeaise*). La première relation du naufrage de la *Méduse* est signée : « J.-B.-H. Savigny, chirurgien du radeau de la *Méduse* » ; la seconde édition (1817) fut signée : « Corréard et Savigny. » Le fils, M. Michel Savigny, donne d'intéressants détails. Démissionnaire par suite du bruit qu'avait fait un récit publié par le journal des *Débats*, et reçu docteur, Savigny se retira à Soubise où il fut maire pendant dix ans et devint juge de paix à Saint-Aignan. Le gouvernement de juillet le fit chevalier de la légion d'honneur. Il est mort en 1843, à l'âge de 49 ans.

Dans le *Mercure poitevin* (juin), *Essai sur le théâtre populaire poitevin*, par M. H. Clouzot ; *Le château de Saint-Gouard*, illustré par Jean de Vivonne, marquis de Pisany, le dernier de cette maison qui posséda Saint-Gouard, mort en 1599, ne laissant qu'une fille, Catherine, M^{me} de Rambouillet, mère de la duchesse de Montausier, par M. Léo Desavre ; *Les artistes poitevins et charentais au salon de 1901*, etc.

Le tome II de la *Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers*, publié par Auguste Molinier (in-4^o de LXXXII-791 pages), vient de paraître. Ce volume contient un nombre considérable de pièces concernant toute la région : Poitou, Saintonge, Aunis, etc. Deux tables, alphabétique et chronologique, très complètes, facilitent les recherches dans cet amas de documents.

Le *Bulletin des missions des augustins de l'assomption*, continue à donner des nouvelles détaillées sur les travaux des missionnaires de l'assomption en Orient. A côté de cette chronique religieuse, ce périodique contient des études aussi variées qu'intéressantes sur ces vastes contrées orientales : mœurs, coutumes, géographie, histoire, liturgie, industrie, produits du sol, vie sociale de nombreuses races établies côte à côte en Orient ; par exemple : L'église grecque en Turquie, les divers patriarcats qui la constituent ; Philippopoli, son collège français, ses écoles catholiques, mœurs bulgares ; Excursion en Bithynie ; Les cimetières grecs en Turquie. La livraison de mai

(1) « Nous ferons une guerre acharnée au favoritisme, cette plaie honteuse du fonctionnarisme actuel, ce principe débilant de toutes nos administrations qui nous a valu, il y a 80 ans, la terrible catastrophe de la *Méduse*. » — « Notre programme. 17 avril 1898. J. TOUGNOUX. radical socialiste, principal honoraire [de Saintes], officier de l'instruction publique, conseiller municipal. »

(16 pages in-4° avec gravures, Paris, 8, rue François 1^{er}) : *En Asie* : Eski-Cheir; *Haidar-Pacha*; *Koniah*. Les derviches tourneurs; *Dans les villages bulgares catholiques*; *La fontaine de Guillaume II à Stamboul*; *Saint Jean le silencieux*, etc. Il y a donc dans ce recueil un grand intérêt pour les amateurs de géographie, de récits de voyages, pour les lecteurs simplement curieux de mœurs orientales.

La Province de mai et de juin sous ce titre : *Portraits de marins. Les Rochefortais*, publiée de M. G. Mauberge (Rochefort-sur-mer) une notice sur Roland-Michel Barin, marquis de La Galissonnière, né à Rochefort le 11 novembre 1693, petit-fils de Michel Begon, qui ne contient rien d'inédit.

Les deux frères Saint-André du Verger, nés à Rochefort, Marc-Antoine, le 16 mai 1697, entré dans les gardes en 1731, et Alexandre, le 10 juillet 1700, entré en 1715. Tous deux firent partie de l'armée navale du maréchal de Conflans en 1759 et périrent glorieusement au combat de Quiberon. « Malgré cette mort héroïque, le nom de Saint-André git dans l'oubli le plus parfait; ces vaillants n'ont pas eu d'historiens pour les louer, de poètes pour les chanter. Cette gloire était réservée à Renaudin, le commandant du *Vengeur*, bien que, de ses aveux mêmes, il n'eut rien fait le 13 prairial an II (1^{er} juin 1794) pour acquérir l'immortalité. N'importe, la légende subsiste et elle durera longtemps encore.

» N'est-ce pas le prince de Joinville qui, chargé par Louis-Philippe de décorer le dernier survivant du *Vengeur*, racontait spirituellement : « Lorsque j'ai mis la croix à la boutonnière du » vieux marin, nos regards se sont croisés, les siens étonnés, les » miens un peu narquois. Allons ! bénéficie de la légende, mon » brave ! Les nations après tout ne vivent que de légendes ! »

» La légende, qui avait voulu une croix pour le matelot voulut une statue pour le commandant. En cette occasion, elle fut moins heureuse; elle ne put faire fléchir l'amiral Cloué, alors ministre, qui, de toute son énergie, s'opposa à l'érection d'un monument en l'honneur de Renaudin. Pour nous, continuant à ignorer l'histoire, nous fredonnons :

Les marins de la République
Montaient le vaisseau le *Vengeur*.

Et les Saint-André demeurent les éternels oubliés. »

Enfin, Louis-Philippe Rigaud, marquis de Vaudreuil; né à Rochefort, le 28 octobre 1724, du comte de Vaudreuil, lieutenant général des armées navales et petit-fils du gouverneur du Canada, il était à 12 ans dans les gardes françaises; à 16 ans il entra dans la marine, à 22 ans enseigne, à 30 ans lieutenant, à 41 ans capitaine de vaisseau; et l'auteur raconte sa vie si belle et honorable s'il en fut. Vaudreuil émigra en Angleterre l'an 1791, rentra en 1795 à Paris où il mourut le 14 décembre 1802.

La deuxième livraison du t. XLIX (in-8°, 1901, 379-665 pages) du *Bulletin de la société historique et archéologique du Limousin* nous arrive avec la suite de *La seigneurie de Villeneuve*, généalogie des Pouget de Nadaillac, une *Etude sur les cloches du diocèse de Limoges* (suite), reproduction des inscriptions suivant un fac-similé par M. l'abbé Leclerc; la biographie sympathique et très complète de l'abbé Arbellot par M. Louis Guibert, la suite de l'*Essai de classification des anciennes porcelaines de Limoges conservées au musée national Adrien Dubouché*, par M. Leymarie.

L'*Annuaire de la noblesse de France* pour 1901 (57^e vol., Paris, rue Fontaine, 25, 1901, in-18, 426 pages). Outre les généralités, maisons souveraines d'Europe, maisons princières, maisons ducales de France, ce volume contient les articles suivants qui ont pour nous plus d'intérêt : Les Barbeyrac de Saint-Maurice, les Beaupoil de Saint-Aulaire (avec toutes les branches : La Dixmerie, Le Barde, Lanmary, Fontenilles, La Luminade, etc.); Delaage de Bellefaye de Meux, Desaulces de Freycinet, Forgemol du Couder et de Bostquénard, Harouard du Beignon, pour lesquels on renvoie à la *Rerue de Saintonge*, t. xx, « où se trouvent d'excellentes notes sur cette ancienne famille rochelaise », et Harouard de Suarez d'Aulan, « qui paraît avoir une origine commune avec la précédente », Langle, Mauduit du Plessis, de Kervern et de Kerlivio, etc.

Le *Bulletin trimestriel de la société archéologique de Touraine* (1^{er} trimestre de 1901) cite ce distique à l'ancien presbytère de Boussay :

QUI DES ABSENTS VEUT PARLER ET MÉDIRE
NE VIENNE ICI POUR DISNER NI (POUR ?) RIRE.

Laurent Gaudin, curé de Baussay, 1640.

Idée reproduite à Vaux-sur-Mer, sur la maison des Challier de Montsouci, qui appartient à un de leurs descendants, M. Frédéric Garnier, député et maire de Royan :

QUI RIT ET MORD, QUI MÉDIT ET RAPPORTE
N'ENTRE CEANS, JE LUI DÉFEN LA PORTE.

1648.

et qu'on retrouve à Guer, petite ville du Morbihan, avec la date de 1630.

VARIÉTÉS

I

BIBLIOTHÈQUE SAINTONGEAISE

VICTOR BILLAUD, *Jeune Amour*. — GEORGES GOURDON, *Chansons de geste*.

Ai-je converti quelqu'un ? — Pas encore, j'en ai peur. Alors, bravement, sûr que deux ou trois à la longue se laisseront tenter, et que la vérité finira par avoir raison, je le répète volontiers :

Qu'il n'y a pas de chose plus nécessaire et plus féconde pour ranimer en nous tous et dans tout le pays la vie bonne, douce, harmonieuse, que de nous raciner fortement chacun à notre coin de terre ; — que c'est, comme l'écrivait, non pas hier, mais il y a douze ans, Jules Lemaitre, « un avantage inestimable d'avoir un village à soi, où l'on a passé son enfance, où l'on n'a jamais cessé de faire de longs séjours, de puiser la sagesse, la douceur d'âme et la modération, d'être, avant toute autre chose, un paysan qui a son clocher, sa maison, sa prairie... » ; — que, comme le cerveau commande au corps, c'est par un réveil des intelligences s'éprenant de l'histoire locale, de la littérature locale, de l'art local, que la rénovation, même économique et matérielle, de nos provinces commencera, — et qu'il n'y a rien de fait par conséquent tant qu'en chaque logis perdu dans la campagne la curiosité vigilante du père ne prépare pas pour la piété du fils la bonne bibliothèque, nourricière et charmée, où la tablette saintongaise tiendra le premier rang.

Que si nous sommes indifférents au *devoir* que nous avons de fonder l'avenir, au *devoir* d'aimer davantage nos compatriotes plus prochains, et encore au *devoir* d'attirer, de retenir, de fixer à notre service les forces vives des travailleurs que jusqu'ici l'indifférence provinciale a poussés vers Paris — qui n'a nul besoin d'eux — que dirai-je alors ? et n'essaierai-je pas de séduire quelqu'un d'avisé par l'idée d'un gain presque certain à faire, en constituant pour dans dix ans, pour dans vingt ans, cette collection des livres saintongais, qui, simplement parce que collection, vaudra sans doute autant qu'un album de cartes postales !

Notez deux choses : d'abord qu'aucune des bibliothèques publiques du pays, à ma connaissance, n'a eu le souci — qui devait être primordial — ou les moyens, d'avoir à peu près au complet ce fonds charentais, qui serait si précieux ; — et ensuite qu'avec un très mince crédit à son budget annuel (et il suffirait même d'acheter en chemin de fer quelques romans de moins) chacun de nous pourrait et se tenir au courant de la production saintongaise qui ne dépasse guère, je suppose, 3 ou 4 volumes

par an en moyenne, et en même temps colliger peu à peu des choses perdues et bientôt introuvables (1).

..

Or, un premier résultat — immédiat — c'est que, si les gens d'esprit de leur pays les dédaignaient moins, les travailleurs s'inquièteraient un peu plus de plaire aux gens de leurs pays.

A cette heure il n'y a de débouché aux hommes de lettres que Paris. Billaud imprime lui-même son livre à Royan ; mais il y met l'étiquette de Lemerre. Gourdon imprime son livre à Rochefort ; mais il y met l'étiquette de Lemerre, et comme il a été journaliste à Paris, qu'il y a des amis, que son talent y est dès longtemps connu, depuis les *Villageoises* et les *Pervenches* — qui a, en Saintonge, les *Villageoises* et les *Pervenches*? — il y vendra à peu près les cinq cents exemplaires de son édition : et ce sera un rare succès. Normalement en effet, un livre de bons vers se vend à vingt-cinq exemplaires ; un livre de beaux vers, et bien lancé, va jusqu'aux 6 ou 8 douzaines.

A cela rien d'étonnant, s'il paraît sur le marché de Paris 3 à 400 volumes de vers par an, qui s'étouffent les uns les autres, tandis qu'ils pourraient, dispersés aux vents de nos provinces, y faire passer une petite brise d'idéalisme agréable et bienfaisante.

Quoi, sur 4 ou 500 mille habitants que compte la Charente-Inférieure, il n'y aurait pas 500 hommes d'esprit pour absorber le livre fait par l'un d'eux — si c'était la mode d'avoir avec du bon sens quelque patriotisme !... Dites-moi le contraire : je ne vous croirai pas.

500 volumes vendus : c'est aujourd'hui la gloire ! et le prix de l'impression couvert. Or, comme la clientèle fait la marchandise, soyez, mes chers compatriotes, les clients de vos écrivains et je vous garantis que c'est pour vous qu'ils écriront.

En vers ou en prose — et si c'est plus souvent en prose qu'en vers je n'y verrai point de mal, — c'est la Saintonge qu'ils nous conteront : comme Fabié a chanté son Rouergue, Vermeuzouze son Auvergne dans ce livre admirable qui s'appelle *En plein vent*, comme notre Fromentin a peint l'Aunis dans *Dominique* : est-ce qu'à ceux-ci cette poésie du clocher a si mal réussi ?

..

(1) Un exemple : On a parlé ici même de *Désyr Ravon*, poète charentais, mort à 30 ans en décembre 1878, qui sans doute n'était pas un sot puisqu'il avait eu un premier prix au concours général des lycées et qu'il envoyait des truites à V. Hugo.

Que valait-il comme poète ? Peut-être rien.

Mais je voudrais bien savoir en quelle bibliothèque du pays un curieux qui désirerait s'en rendre compte pourrait trouver ses 3 volumes : *Roses noires*, *Oiseaux sauvages*, *Poèmes contemporains* ?

Aux prix où les livres de vers se vendent sur les quais, ils n'ont cependant pas dû valoir cher !...

Que fait au contraire à cette heure un Victor Billaud, qui a du talent certainement, qui sait donner au vers une grâce aimable, un rythme aisé, des rimes fleuries ? La Fortune l'a fixé au bord de ces plages où Michelet, simple passant, a promené son rêve. Il pourrait être le poète de la mer, de la dune, de la forêt... Ou bien, puisque c'est un très vieux pays qu'il habite, il en pourrait dans ses vers évoquer le passé... Bah ! il n'y songe même pas ! Quoiqu'il ait quarante ans, il n'a rien appris... et rien oublié.

Oui, vraiment, il a toujours dix-huit ans, et puisqu'il a autrefois écrit les *Baisers*,

Mais moi, j'ai pour la femme un appétit farouche...

il va simplement les recommencer dans *Jeune Amour* (1). Quelle erreur !

D'abord nous pour qui, par la force des choses, l'homme apparaît grisonnant derrière l'auteur, si jeune ! nous qui l'avons croisé sur les routes de Royan roulant à bicyclette avec sa jolie volée d'enfants, quand nous le voyons si prestement délayer les corsets, presser les « gorges de lait », « sous les branches lascives », mordre à tous « les pommiers défendus » et mettre en lyrisme mes vertiges, ses voluptés, ses spasmes, ses luxures,

O l'épice de ton baiser,
Haute en goût et si délicate,
Quand ta caresse vient jaser
Entre mes bras comme une chatte !...

le mieux que nous en puissions penser, c'est que cette poésie de vieux faune manque de sincérité et procède d'un pur jeu d'esprit. Autrement... autrement !... Voilà déjà pour elle un déchet.

Un autre, il faut bien le dire, vient de ce que le thème, à force d'avoir servi, montre son usure par la banalité obligatoire des mots et des rimes. V. Hugo lui-même n'a pas pu dans les *Chansons des rues et des bois* éviter cet écueil : *étoiles du ciel et baisers de miel*, frémissement des lèvres et frissonnantes fièvres, extases bénies et ivresses infinies, et le clair de lune et l'avril ensorceleur, et les rosiers, et le myosotis, et le ruisseau jaseur... tout cela fut neuf et le paraît encore à ceux qui n'ont pas dépassé vingt ans. Mais, pour les autres, c'est bouquet un peu fané, et qui sent beaucoup plus la littérature que le foin frais coupé...

Le cher maître André Lemoyne s'est tiré avec esprit de l'éloge qu'il voulait faire du livre de son ami Billaud. Dans l'article de la *Petite Gironde* qu'il lui a récemment consacré, il a d'abord composé une agréable variation sur le baiser : « Il y a le baiser à la Dorat... il y a le baiser à la hussard... le baiser romantique

(1) Un vol. in-18, Paris, librairie Lemerre — mais, je pense, aussi à Royan, chez l'auteur.

et fatal d'Antony... » enfin le baiser sensuel de Billaud... Puis à travers les feuilles du livre il a revu sa chère campagne saintongaise de Saint-Julien de l'Escap, et il la décrit délicieusement : « Figurez-vous un coin de Normandie mouillé dans les dessous. Comme végétation, sur le bord des rivières la Boutonne et la Nie, des vergnes, des peupliers et des saules gris cendré ; filant sur les eaux, l'oiseau d'aigue-marine, l'éblouissant martin-pêcheur et la svelte bergeronnette jaune, volant en ricochets parmi les populages à fleur d'or... » L'aquarelle est exquise ; mais c'est André Lemoyne qui l'a peinte...

A peine sur les pages du bréviaire d'amour de M. Victor Billaud trouve-t-on jetées çà et là quelques touches légères de pittoresque, juste assez pour regretter que son talent se gaspille à des jeux qui ne sont point innocents.

En bateau.

Le rivage est bordé d'yèble aux bouquets blancs,
De myosotis bleus, de joncs verts, d'iris jaunes,
Qui poussent dans la terre humide au pied des aunes,
Sous les saules pleureurs et les bouleaux tremblants.

Le ruisseau se déroule et jase au fond du val
Dans un lit de cresson, d'algues, de hautes flèches,
Et la raine coasse en paix autour des laiches,
Où ne vient aucun bruit ni d'amont ni d'aval.

Un couple cependant passe dans la fraîcheur...

Eh ! oui, cela ne pouvait pas durer. Commencée en fraîcheur, la pièce finit — comme les autres — en « spasme. » « Il la chatouille, elle bataille... »

Lui ne résiste plus aux spasmes de ses fièvres,
Il lui baise les doigts, il lui baise les lèvres...

Oh ! ces rimes fatales ! Et se passe-t-il de ces choses sur la claire Boutonne ?...

Décidément — *Domenica* de Camille Vergniol nous y avait invités déjà — il faudra dans notre bibliothèque saintongaise une vitrine réservée et qui ferme à cadenas secret...

..

Le livre nouveau de Georges Gourdon (1) est au contraire le pain de bon froment qu'à tous et d'abord aux petits moineaux francs de nos écoles il faudrait émietter. Il est sain, fortifiant, savoureux.

Il est, ce livre, flamboyant comme un roman de chevalerie, noble comme un livre d'histoire — d'histoire de France ! — et amusant... comme une image d'Epinal.

(1) *Chansons de geste*, 1 vol. in-18. Paris, chez Lemerre, — et sans doute aussi à Rochefort, imprimerie Thèze.

Quand Gourdon la semaine passée est venue à Paris, tout le monde lui a fait fête. François Coppée a retrouvé son propre talent de conteur dans des récits attendrissants comme celui de la *Vieille légende*. Le pêcheur surpris par la marée a dit à sa femme de grimper sur ses épaules ; et la femme à son tour, quand le flot allait la couvrir, a soulevé son enfant dans ses bras.

La mer l'aura lui-même englouti tout à l'heure ;
Ses cheveux sur les eaux seuls surnagent encor.
Mais saint Michel arrive, et par ces cheveux d'or
Tirant l'enfant du gouffre, il le rend à la vie.
« Tu pèses bien ! » dit-il.

Non moins blonde et jolie,
Une autre chevelure émerge ! C'est Penhor ;
Rien n'a pu dénouer ses bras, elle est encor
Suspendue à son fils bien-aimé.

« C'est étrange
Comme vous êtes lourds tous deux ! » reprend l'archange
Tenant toujours Penhor. Amel paraît enfin.
Et calme, souriant, le messager divin
Arrache aux flots vaincus cette vivante chaîne.

Ch. Le Goffic, le barde de l'*Amour breton*, lui a tendu la main pour avoir redit avec charme quelques unes des aventures des chevaliers de la table ronde : Tristan et Yseult, les pauvres possédés d'amour errant dans la forêt et dormant sous une hutte...

Tristan dormait avec Yseult à son côté.

L'un et l'autre ils étaient vêtus ; sur le feuillage
Son épée entre eux deux gisait, sanglante encor,
Et de la reine, ayant au doigt son anneau d'or,
Un rayon caressait le pâle et doux visage...

ou Perceval, le fils de la veuve à qui sa mère a défendu qu'on parlât chevalerie, faits d'armes, tournois, mais qui sent son cœur battre le jour de printemps, où, dans la forêt verdoyante et sonore,

... Il voit s'avancer sous les profonds arceaux
Un guerrier vêtu d'or et d'acier ; droit en selle,
Son haubert resplendit et son heaume étincelle
Avec deux yeux de braise à la hauteur des trous...

M. Gaston Paris, l'apôtre et le grand prêtre du moyen âge, l'a de tout son cœur loué d'avoir puisé dans le vieux fonds français ces trésors de poésie à la fois très haute et très populaire, et d'en avoir fait cette chanson de geste française, si pittoresque, si vibrante, si entraînante.

Oh ! les beaux coups d'épées ! oh ! les duels épiques entre le Sarrasin géant et le nerveux héros de France !

Que de heaumes fendus, que de crânes broyés !
.....

C'est auprès de « la tente écarlate où plane un aigle d'or, » le combat d'Olivier contre Fier-à-bras :

Les hauberts sont rompus, les écus fracassés,
Et dans l'air frémissant où son acier flamboie
Chaque épée au soleil, comme un oiseau de proie
Dont l'appétit soutient l'infatigable essor,
Va, vient, monte et s'abat, remonte et frappe encor!

C'est sur le champ de bataille de Ronceveaux, où sont couchés côte à côte Olivier et Roland,

Tandis que le soleil, témoin du grand carnage,
Au bas des cieux sanglants où son disque surnage,
Semble pleurer leur perte et faire à ces lions
Comme un linceul de gloire en ses derniers rayons,...

le fils d'Olivier, tout enfant, des bras de sa mère accourant, et dans la fournaise frappant de son épée comme le forgeron de son marteau...

C'est au palais de l'émir,

Dans la cité mauresque où l'on voit de dix lieues
Croissants d'or, minarets blancs et coupoles bleues
Resplendir au soleil,

le fils de Roland s'en venant délivrer Durandal: Henri de Bornier en tressaillerait de joie.

C'est la *Chanson du roi Sighebert*, si dramatique et qui ravivait Augustin Thierry, et celle de *Girart de Roussillon*, si touchante et qui eut tant de succès quand elle parut dans le *Mois littéraire*. C'est tout ce moyen âge enchanteur qui revit, avec ses cortèges éblouissants, ses fêtes grandioses, ses banquets énormes.

Voici le convoi qui d'Espagne amène Galeswinthe pour épouser Chilpéric :

Des cavaliers, des chars, des chariots très lourds,
Des cavaliers encor, des chariots toujours,
Apparaissent rangés aux portes de la ville ..
Sur le chemin poudreux l'interminable file
Se déroule — et jamais plus magnifique arroi
N'escorta hors d'Espagne une fille de roi...

Aux portes des cités où la troupe s'engage,
Les cavaliers laissant leurs manteaux de voyage
Et découvrant aussi les harnais des chevaux,
Preennent la longue épée où brillent des joyaux,

Les boucliers pendus à l'arçon de la selle
Et dont la bosse d'or à leur bras étincelle,
Et dans son char luisant, fait en forme de tour,
Galeswinthe apparaît, plus belle que le jour.
Ainsi Bordeaux, Poitiers, Tours et mainte autre ville
Admirent le cortège éclatant qui défile
Et se perd comme un rêve à l'horizon lointain...

Voici, haut en couleurs, rutilant, le repas de noces du roi Charles le Chauve: Dans les carrefours

Aux frais du roi le bon peuple festoie.
Hé! bourgeois et vilains, buvez, chantez, mangez !

Culbutez ces jambons en bataille rangés,
Défoncez les tonneaux, égorgez la volaille ;
Qu'avec les vins joyeux votre peine s'en aille !...

Mais au palais, dans la grand'salle, où sous le maître dais la
jeune reine est assise auprès du roi,

La table circulaire est dressée avec faste...
Et les vins généreux coulent des hanaps d'or.
Rôtis, mais dans leur plume emprisonnés encor,
Cygnes blancs comme neige et paons aux couleurs vives
Circulent, proménés sous les yeux des convives.
Fins pâtés de chevreuils, de cerfs et de faisans
S'alignent à l'envi, rebondis et luisants.
Celui-là dans ses flancs renferme une surprise :
Quand l'adroit sénéchal prestement le divise,
Il en sort bruyamment tout un vol d'oiselets,
Et de rires, de cris, retentit le palais :
C'est le bouquet final...

Puis il y a des chasses merveilleuses, comme celles qu'on
voit aux enluminures fanées des vieilles tapisseries, et des tour-
nois éclatants sous le soleil...

Mais les caractères et les âmes ont plus de relief encore que
ces brillants tableaux. Et ce n'est pas seulement la bravoure
coutumière des belles prouesses, et l'héroïsme sous toutes ses
formes : héroïsme de la foi jurée, qui fit qu'à Blaye, Renier et
sa femme Erembourc ont livré leur propre fils au bourreau pour
sauver celui du duc Girart : héroïsme de l'amitié, qui fit qu'A-
mis, pour sauver Amile, commit un faux serment et fut huit
années durant rongé de la lèpre ; héroïsme même de la pénit-
tence, qui fit que le chevalier, pour remplir le barillet que lui
avait donné son confesseur, chemina par le monde, du Nil au
Gange — et quels délicieux paysages ce pèlerinage nous vaut !
— puis finalement l'emplît d'une de ses larmes...

L'amour non plus n'y manque pas : l'amour chaste et char-
mant du duc Jourdain pour la blonde Aélis :

Et timide, elle tend sa main toute petite...
Jourdain rougit de même, il s'incline, il hésite,
N'osant pas, devant tous, baiser les jolis doigts !
Et de les voir si beaux et si purs à la fois
Charlemagne a souri dans sa barbe fleurie.
Il admire ce trouble et cette gaucherie,
Car d'un regard il a deviné leur amour ;
Et de son destrier descendant à son tour :
« Approche, duc de Blaye, est-ce qu'ainsi l'on tremble ? »
Alors, prenant leurs mains et les joignant ensemble,
Et le cœur envahi d'un paternel émoi :
« Epouse-là, dit-il, elle est digne de toi. »

— amour de la belle Aude,

Aude à la longue tresse et le front cerclé d'or,
qui des créneaux de Vienne a remarqué Roland le paladin che-
vauchant plus fier que les autres,

Et Roland l'ayant vue, à témoin prit le ciel
Que jamais ici-bas il n'aurait d'autre femme...

— et l'amour conjugal, si fidèle et si consolant, de Berthe qui d'abord fut promise à Charles le Chauve et devint, à la place de sa sœur Elissent que le roi a enlevée au duc, la douce et loyale compagne de Girart de Roussillon. Or, le duc proscrit s'est fait charbonnier; et elle

Devant la hutte en bois qui leur sert de maison
Et dont le toit verdit de mousse et de gazon,
Sous d'humbles vêtements la duchesse est assise
Et coud. — Tout à l'amour qui les idéalise,
Ils vivent là, cachés, loin du monde indiscret,
Dans les enchantements sans fin de la forêt, —
La forêt, poésie et parfum de la terre !
C'est l'heure où, ramenant la paix et le mystère
Sous les bois que rougit l'automne commençant,
Le soir mélancolique avec lenteur descend.
Un pépiement d'oiseau, la chute d'une feuille,
Seuls troublent le silence où l'âme se recueille.
Les abois d'une chasse et les appels du cor
Dans l'air pur et léger parfois vibrent encor,
Et l'on entend là-bas, des coupes éloignées,
Au poing des bûcherons résonner les cognées....
Or, pendant que Girart veille au feu de ses fours,
Dans l'étoffe soyeuse et le riche velours
Sa femme agilement fait marcher son aiguille....
Et quand, sur le satin aux exquis pâleurs,
Ses fins doigts en brodant font éclore des fleurs,
Les pauvres gens, les yeux fixés, la bouche bée,
Disent émerveillés : « C'est bien sûr une fée ! »

C'est une sainte aussi, car elle a pendant cinq ans partagé le pain noir et la vie errante de Girart traqué comme un bandit,

Et maintenant, c'est elle encor, la chère femme,
Lorsque le proscrit sent la haine dans son âme
Gronder aux souvenirs des anciens jours
Et trouve le travail et le soleil plus lourds,
C'est elle qui soutient la pauvre âme blessée
Avec des mots charmeurs où s'endort la pensée...

Cela, en vérité, n'est-il pas délicieux de sentiment et de grâce ?

M. de Vogüé, dans la belle préface qu'il a mise en tête du livre de notre compatriote, a eu raison de lui dire que « son vers habile et sonore décuplait le pouvoir de sa pensée généreuse ». Et je crois bien que Georges Gourdon n'a pas seulement rouvert « le réservoir scellé où dorment les eaux-mères de notre poésie épique, pour verser dans notre littérature moderne ces eaux bienfaisantes ». Il a pris au moyen-âge toute sa poésie, et il y a encore ajouté.

Il a cherché pourtant à être simple, naïf ; quelques-uns, les yeux encore éblouis des vers « orientaux » de la *Légende des siècles*, et l'oreille bourdonnant de son lyrisme sonore, le trou-

veront peut-être en certains endroits trop discret, trop pâli. Mais cela de sa part est voulu : car il y a à la fin du volume une réverie dans le parc de Versailles et devant Trianon qui est une chose tout à fait exquise et même raffinée... Seulement, « vrai poète de geste », ainsi que l'a appelé Mistral, il a pensé comme les vieux trouvères qu'à ces « chansons maternelles » la foi, l'enthousiasme, l'émotion donneraient un éclat suffisant...

Et c'est ainsi qu'il a écrit *Dagobert*, qui est bien fin et bien amusant, *La dame aux anneaux*, qui est à la fois spirituel et attendrissant, *Aude et Roland*, *L'épée*, *Les noces du comte*, *Le duc et ses fils*, qui sont de fortes pièces, *Girart de Roussillon*, qui de la chanson de geste rajeunie est le chef-d'œuvre, comme *Trianon* — par quoi je finis — est une merveille d'élégance moderne et de grâce enchanteresse :

Qu'elle main, te créa, délicieux hameau
Qui servais d'Arcadie aux bergers de Watteau ?
Ruisselets, qui fuyez en chantant sous les herbes,
Toits penchans sous la mousse et de lierre garnis...
Quels souvenirs de grâce et de gloire déchue
S'attachent donc à vous, beaux lieux inhabités,
Et pourquoi, les yeux pleins de tableaux enchantés,
Au milieu de ce parc tranquille et magnifique,
Notre cœur devient-il soudain mélancolique ?
Ah ! pour qu'à votre aspect le cœur se trouble ainsi,
Il faut bien qu'une fée ait passé par ici !
O lac, as-tu gardé l'écho de ses paroles ?
Lis, son souffle embaumé vit-il en vos corolles ?
Ce que pesait son pied, dis-le-nous, vert gazon,
Quand jupe relevée, en bonnet de linon,
Une jarre de lait sur sa tête posée,
Le matin la voyait fuir dans la rosée....

Belles de la régence et du siècle galant,
Fleurs exquises de grâce, et sans pitié coupées,
Il semble qu'à dessein Dieu les avait groupées,
Afin que, — l'ouragan se déchainant un soir, —
Comme le raisin mûr qu'on déverse au pressoir
Ou la gerbe d'épis que sous la meule on jette,
Aux yeux épouvantés de l'Europe muette
La guillotine rouge, à pleins bras, jusqu'au bord
Pût emplir en riant le panier de la mort !

Un livre où il y a des pages comme celle-ci est un beau et charmant livre, et qui fait honneur à notre Saintonge.

GABRIEL AUDIAT.

—
II

ACHETS ET GANIPOTES

I

Le mot *saintongeais* ACHET. — Permettez-moi de faire observer que le mot *âchet*, dans le sens de vers, *versus*, en patois

saintongeais, a été employé pour la première fois par Burgaud des Marets, le plus spirituel de nos poètes de la région, et que, si d'autres écrivains patoisants l'ont aussi employé à cause de sa drôlerie qui résulte tout entière du jeu de mots, ce mot *âchet* n'est pas usité dans le sens détourné par les paysans saintongeais parlant naturellement le patois. La chose représentée par ce mot, les vers, existe cependant, ne fût-ce que dans les chansons populaires transmises de bouche en bouche dans les familles saintongeaises ; il doit pourtant y avoir un mot pour l'exprimer. Comme le patois saintongeais se rattache au français d'oïl, il n'est pas indispensable, bien que possédant un très grand nombre de termes qui lui sont propres, qu'il ait des mots de forme toujours distincte du français lui-même pour exprimer les mêmes idées. Un grand nombre des mots qui le composent se confondent avec les mots français correspondants et n'en diffèrent proprement que par la prononciation ; mais cette différence de prononciation s'appuie toujours sur certaines règles de phonétique. Ainsi dans les mots saintongeais les syllabes *ai* et *e* (au son fermé) suivies des consonnes *l* et *r* se changent le plus souvent en *a* pour la prononciation ; exemples : *ale*, aile ; *échale*, échelle ; *pale*, pelle ; *ar*, air ; *dâre*, derrière (adverbe) ; *far*, fer ; *nar*, nerf ; *piâre*, pierre. C'est en suivant cette règle que le mot *var* se dit tout naturellement pour vers. Piâre Lagarenne a employé ce mot, et Piâre Marcut s'en est servi alternativement avec le mot *âchet* :

Et peû o r'tint thiellei-z-enjheance de bavâr
Thi veurian que vous neûre en crétiquan voû vâ.

A Gardut, mon cheun. *In jharbot de bouquet
saintonjhoué*, Auguste Ghio, Paris, 1885, p. 15).

Prr' mei-z-ami o faut en vâ
— Ou beun en *âchet* — que jhe mette
Thieû qu'o l'arrivit à nou't' meite
Jhaque Beunassit des Mounâr.

(*Id.*, p. 47).

Burgaud des Marets lui-même (*Peurface au fazour de live de Paris*) dit dans une note en patois pour expliquer le mot *âchet* : « Dés *var* et dés *âchet*, ol é souvente foé bounet bian et bian bounet. » Plus loin, dans le cours de la pièce se trouve ce vers :

Lés deux *var* qu'allant sègre et que vous pouvez lire.

(*Recueil de fables et contes en patois saintongeais avec la traduction en regard*).

Le mot *âchet* lui-même n'a pris qu'incidemment la signification de ver de terre. Il vient du mot *achée*, s. f., donné par Littré dans son *Dictionnaire de la langue française* (1863) avec la signification d'appât pour la pêche à la ligne, comme le mot *aiche* ou *èche*, s. m. qu'il définit : « nom que les pêcheurs donnent aux vers de terre employés comme appât. Etym.: *Esca*,

appât; ancien français *esche*, amadou, Il faudrait écrire *èche*. » Au mot *achée* le *Supplément* (1881) porte : « Ajoutez : — Rem. Le saintongeais dit *âchet*, ver de terre, et le normand *aque*. » Le mot latin *esca* signifie proprement nourriture, de même le mot français *viande*, qui possède aujourd'hui le sens restreint de chair, servait autrefois à désigner d'une façon générale toutes sortes de mets. Mais je m'égare. Je conclus en disant que le mot *âchet*, dans le sens de ver de terre, est d'un emploi exclusivement littéraire et que le terme propre est le mot *var* qui, comme le mot français équivalent, dérive du latin *versus*.

M. PELLISSON.

II

LES GANIPOTES

J'ai pu acquérir, au cours d'un récent voyage en Saintonge, quelques notions nouvelles et plus précises sur le sujet des Ganipotes.

« La *Ganipote*, écrivait Jônain, c'est « la male-bête, l'objet des craintes superstitieuses de toutes nos campagnes. Ce sont, dit-on, des sorciers qui se changent, la nuit, en chien blanc (*cani-pote*, patte de chien) et courent le pays pour faire peur et pour faire mal. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que des gens d'ailleurs sensés et instruits, des *bourgeois*, des *monsieurs*, victimes quelquefois d'une hallucination panique ou bachique, vous affirmeront de bonne foi avoir senti la *ganipote* leur sauter sur les épaules. C'est très lourd et ça ne lâche prise que lorsqu'on entre dans une maison. »

La croyance à la réalité des ganipotes a perdu beaucoup de terrain dans nos campagnes saintongeaises en ces dernières années; et les vieux paysans eux-mêmes le reconnaissent en admettant que les *ganipotes* « s'en sont allées avec les vignes ». Il n'est guère probable qu'elles reviennent avec les plants américains.

J'ai pourtant eu le plaisir de causer avec une bonne vieille qui, dans son enfance, se promenant avec sa mère et une de ses sœurs, avait vu la ganipote sous la forme d'une truie blanche qui s'enfuit à leur approche, en sautant une rivière. Elle pensa d'abord, en sa candeur de fillette, que c'était simplement ce que ses yeux lui montraient : un cochon effrayé qui courait. Mais un sien oncle auquel on raconta l'aventure, de retour au logis, apprenant que la bête avait franchi un ruisseau, n'eut pas de doute et prononça : « *Ol était ine ganipote, ben sûr* » ; sur quoi la mère ajouta qu'elle l'avait bien ainsi pensé, mais n'avait pas voulu le dire, pour ne pas effrayer les enfants.

Et voilà comment toute bête *blanche* (car les ganipotes étaient toujours blanches), rencontrée le soir, près des rivières (c'est encore un point à noter), était aisément changée en ganipote par la crainte ou la crédulité populaire.

J'ai demandé à ma bonne femme ce que lui avaient enseigné

ses grand'mères au sujet de ces ganipotes, et voici à peu près ce qu'elle m'a appris. C'étaient les âmes des enfants morts sans baptême ou « mal baptisés », qui erraient ainsi en formes blanches et sous des figures diverses, de préférence dans le voisinage des rivières, des lavoirs ou des sources. (La « font murée », dans la paroisse de Boresse et Martron, était un grand rendez-vous de ganipotes.) C'étaient tantôt des lavandières lavant leurs suaires à ces lavoirs, tantôt des cygnes, des oies, des brebis blanches, des chèvres ou, comme ici, des truies blanches. Ces ganipotes erraient sur le territoire de sept paroisses ; mais, lorsque quelqu'un, les ayant vues, ou à qui elles s'étaient « dénoncées », leur gardait le « segret » de cette rencontre, elles pouvaient alors « prendre du repos et demeurer sept ans sans courir. »

De ces détails et de quelques autres qui les confirmaient ou les complétaient, je suis arrivé à conclure, (par des rapprochements avec ce que l'on sait du culte des anciens Gaulois pour les génies des eaux et les divinités des fontaines), que les buées ou brouillards légers qui sortent parfois des sources et courent le long des rivières en certaines saisons de l'année ont bien pu être l'origine première de ces fantômes blancs auxquels l'imagination populaire a ensuite donné des corps. Les oies, les cygnes et autres oiseaux aquatiques « au pied d'oie » qui, par vols ou isolément, venaient se baigner dans les eaux ont pu préciser la forme de ces fantômes.

Pour moi, je suis tenté d'expliquer l'origine du mot *ganipote* non par « patte de chien », comme Jônain, mais par patte ou pied d'oie. *Pote* tient, en effet, évidemment au grec *ποῦς*, *ποδός* ; latin, *pes*, *pedis*, pied ; hollandais, *voet* ; anglais, *foot* ; breton, *pav*, patte. — Quant à *gani*, il n'est pas douteux non plus qu'il dérive du sanscrit *hansa*, oie, cygne, par l'intermédiaire d'un mot celtique, apparenté au grec, *χην* et au vieil allemand, *kans*, qui a dû être, comme dans l'allemand moderne, *gans* ou quelque vocable analogue. Comparez l'anglo-saxon *gandra*, anglais : *gander*, le jars ou oie mâle ; l'irlandais *gandal*, *ganra*, même sens ; l'espagnol, *ganso*, *gansa*, à côté de *ansar* qui vient du latin *anser*.

Il faut se rappeler, à propos de l'origine que nous attribuons au nom de la *ganipote*, la fée des légendes de Provence, la reine *Pédaque*, dont le nom signifie de même : *Pied d'oie*. N'oublions pas tant de contes dits de « la mère l'Oie » et notons après Ad. Pictet (*Les origines indo-européennes*, t. 1, p. 481) : « le rôle que l'oie et le cygne jouent dans les mythes et les croyances de plusieurs peuples aryens. Dans l'Inde, l'Oie était consacrée à la déesse Sarasvati, comme en Grèce à Junon, et il n'est pas besoin de rappeler les oies sacrées du Capitole » non plus que le cygne de Lédä.

Il n'est donc pas étonnant que nos aïeux gaulois se soient représenté les génies des eaux avec des pieds d'oies et des blancheteurs de cygnes. Plus tard, après l'introduction du christia-

nisme comme la réalité des ganipotes et de leurs apparitions n'était contestée par personne, est venue l'interprétation chrétienne, qui expliquait ces apparitions par les âmes des enfants morts sans baptême ou « mal baptisés » ; comme on expliqua les *chasses-galeries* ou *galerites* par des processions de damnés se lamentant, hurlant et aboyant dans les airs.

EUG. RÉVEILLAUD.

—

III

LE PREMIER BATEAU A VAPEUR A SAINTES (1822) ET L'AUTEUR DE LA CHANSON

(Voir *Revue*, xxi, 169).

Ma grand'mère la connaissait bien la chanson du docteur Violaud, sur le bateau à vapeur ; je n'en ai hélas ! retenu que le refrain :

C'est l'vapeur, l'vapeur, l'vapeur,
La voiture à la mode ;
Petit bourgeois, noble seigneur,
Tout va dans le vapeur.

C'est, je crois, le docteur Violaud, qui, décrivant le cours de la Charente, après Taillebourg, s'écriait devant La Brossardière :

De mon parent Chaudron admirez la fabrique !
La terre, dans ses mains, en un jour, devient brique.

QUÆRENS.

* *

Je n'ai moi aussi retenu qu'un couplet de la chanson si populaire en Saintonge, il y a quatre-vingts ans, sur le premier bateau à vapeur établi de Saintes à Rochefort. M. Gallocheau, député en 1815, en était l'auteur, et non pas le docteur Violaud.

Voici ce couplet :

Garçon, apportez vite
Un morceau de beefteck,
Une douzaine d'huitres,
Un poulet frit au sec.

Puis le refrain : « *C'est l'vapeur, l'vapeur, qui va sur l'onde*, » que, malheureusement, je ne sais pas en entier.

Cette chanson était fort longue et détaillée : on y faisait la description des diverses localités devant lesquelles passait le bateau à vapeur. Les nombreux couplets ont dû souvent m'être chantés par mon ancienne bonne, Marianne Perrineau, qui, justement, avait servi quelque temps dans la famille Gallocheau. Mais la brave fille répétait plus volontiers les couplets relatifs à la cuisine du bateau : ils l'avaient plus frappée que les vers

consacrés à la bataille de Taillebourg et aux beaux sites de Saint-Savinien, de Panloy et du Port d'Envaux. Cependant, si les strophes qui célébraient les beautés de la Charente n'avaient pas la rime plus riche que l'échantillon ci-dessus, la poésie était peu digne du tableau. Il est vrai que l'auteur n'avait écrit qu'un simple badinage, et n'imitait, en fait de prosodie, que celle adoptée dans les chansons villageoises où l'on se contente, pour l'oreille, d'une certaine assonnance entre les rimes.

Cette chanson a été certainement copiée et même imprimée ; mais où la retrouver ? Il ne serait pas impossible de la découvrir dans les papiers de famille des descendants de Gallocheau (1), tels que M^{me} Boucheron, de La Pinellerie ; Berton, née Germain ; Huvet, de Taillebourg ; ou bien encore dans les papiers laissés par feu le conseiller Philippe Rondeau, parent de la famille Gallocheau.

B. S.

• •

Sous ce titre : « Le premier bateau à vapeur à Saintes », le dernier numéro de la *Revue* demande le texte de la chanson qui fut composée à l'occasion de cet événement local. Elle est de mon grand-père P.-B.-A.-H. Gallocheau, juge au tribunal de Saintes, comme le témoigne du reste le 6^e couplet. Je me fais un plaisir de vous en envoyer le texte copié sur l'original écrit de la main de mon grand-père.

VOYAGE DE SAINTES AU PORT D'ENVAUX SUR LE BATEAU A VAPEUR
« L'HIRONDELLE »

Voici la vapeur, la vapeur, la vapeur,
Qui mène le monde
Sur l'onde
Petit bourgeois, noble seigneur,
Tous vont sur la vapeur.

Entrons, mes amis, quels délices !
On est ici mieux que chez soi.
Sentez-vous l'odeur des saucisses ?
J'y vais déjeuner sur ma foi.
Garçon ! et vite et vite !
Saucisses, jambon et bifteck,
Du bon vin de Laffite,
Un poulet frit au sec.
Voici la vapeur, etc.

« Cette machine va trop vite,
Dit Cydalise en minaudant ;
Tâtez, docteur, mon poulx s'agite,
Je crains l'excès du mouvement ;

(1) Pour la famille Gallocheau, voir *Documents sur Saintes*, par L. Audiat, p. 69 et 70.

Et puis, tant de vitesse
Va nous avoir sitôt rendus,
Qu'il faudra qu'on se laisse,
Avant de s'être vus. »

Voici la vapeur, etc.

Du sage, affectant le langage,
Cléon se lève et dit : « Messieurs,
Cette vapeur offre l'image
Des vains plaisirs, des vains honneurs.

La vie est consumée
A suivre des biens incertains,
Qui, comme la fumée,
S'échappent de nos mains.

Voici la vapeur, etc.

Qui ne chérirait l'hirondelle,
L'oiseau précurseur du printemps ?
Les beaux jours viennent sur son aile
Embellir nos prés et nos champs.

Aussi rapide qu'elle
Et plus légère qu'un zéphir,
L'étonnante nacelle
Voiture le plaisir.

Voici la vapeur, etc.

Je vois Courbiac et Montcharente,
Port-Berteau, Bussac, Saint-Thomas;
D'honneur la vue est ravissante,
Je ne m'en rassasierai pas.

J'aperçois les carrières
Qui, du pays, sont le Pérou,
Saint-Vaize, Port-la-Pierre,
Les Vinets, Port-à-Clou.

Voici la vapeur, etc.

Quelle est cette terrasse altière
Qui domine ce beau pays ?
C'est Taillebourg, ville encor fière
Des lauriers qu'y cueillit Louis.

Voici La Brossardière,
Et nous touchons au Port d'Envaux ;
Cette rive m'est chère,
Adieu, charmant bateau. »

Voici la vapeur, etc.

Envoi à Madame XXX.

En vous offrant ce vaudeville
Je vais éveiller les censeurs :
Car vous n'aimez rien de futile,
Vous n'êtes point femme à vapeurs.

Mais sagesse et folie
Peuvent bien s'allier un peu
Quand l'eau, de compagnie,
Voyage avec le feu.

Voici la vapeur, etc. (1)

(1) Les couplets de Gallocheau ne sont pas les seuls que le vapeur ait

..

L'auteur de la chanson est Pierre-Barthélemy-Amable-Honoré Gallocheau. Il était né au Port d'Envaux, le 11 octobre 1755. Son père, Pierre Gallocheau, conseiller du roi, doyen de l'élection en chef de Saintes, fut lieutenant du maire de Saintes (1777), et sa mère, Jeanne-Françoise Gaudriaud, était sœur de Gaudriaud, maire de Saintes, et subdélégué de l'intendant. Avocat au présidial de Saintes (10 avril 1780), Gallocheau fut ensuite procureur du roi à l'élection de Saintes (10 mars 1783-1790). Justement émus de la suppression de leurs charges par l'édit du 8 mai 1788, les officiers des élections firent parvenir au roi leurs doléances, espérant faire reconstituer les élections sur des bases nouvelles. L'élection de Saintes fut une des premières à s'engager dans cette voie; dès 1788, elle fit rédiger par M^e Gallocheau fils de très respectueuses représentations qui furent ensuite communiquées aux tribunaux d'élection en les engageant à faire des démarches analogues. A la suite de cette communication, les officiers de l'élection de Bordeaux se mirent en rapport avec ceux de Saintes. Gallocheau était tout indiqué pour prendre la tête du mouvement : il fut chargé de la rédaction du mémoire auquel 78 élections firent leur adhésion et qui fut publié sous le titre de *Très humbles et très respectueuses supplications et doléances présentées au roi et aux états généraux par les élections réunies de Bordeaux*,

inspirés. Voici un fragment d'une autre chanson qui date de la même époque :

Entendez-vous sonner la cloche ?
Habitants, sortez de chez vous !
Mettez la main à votre poche.
Voyez s'il n'y a pas quelques sous !
Et vite on vous embarque en ce beau bâtiment.
Qui mène à La Rochelle en quatre heures de temps !
C'est le vapeur, le vapeur qui va sur l'onde.
Le vapeur qui mène, mène tout le monde.
Grands, petits, riche, seigneur, décrotteur
Tout va à la vapeur!...

Il y eut même une parodie, comme si c'eût été un chef-d'œuvre. M. Théophile D. nous communique cette pochade qui était d'Hippolyte de Tilly, et qu'on cite ici d'après des souvenirs assez infidèles :

Entendez-vous souffler Rossinante,
Qui vous attend la bouche béante ?
Mettez la tête à la fenêtre
Et voyez-moi ce que ça peut être.
Et vite on vous embarque
Dans le vieux char à bancs,
Qui vous mène à La Chapelle
En deux heures de temps.
C'est le char à bancs, le char à bancs
Qui mène tout le monde
Mattres, Menants, tout va dans le char à bancs !

Les « Menants » étaient domestiques, métayers, les factotums du Chantreau.

Agen, Condom, Sarlat, Saintes, Limoges, Tulle, Saint-Jean d'Angély, Marennes, La Rochelle, Poitiers, etc. (mars 1789).

Procureur du roi près le tribunal de district de La Rochelle du 21 décembre 1790 au 10 août 1792, Gallocheau fut élu juge de paix du canton du Port d'Envaux, transféré ensuite à Saint-Porchaire (21 janvier 1794-21 avril 1814). Il remplit successivement les fonctions de juge suppléant au tribunal civil de la Charente-Inférieure (14 mars 1798), de membre du conseil d'arrondissement de Saintes dont il fut le président (1^{er} mai 1804), de président du collège électoral du département de la Charente-Inférieure (10 mai 1806), de président du collège électoral du canton de Saint-Porchaire (17 juillet 1808), d'assesseur au tribunal des douanes à La Rochelle (22 avril 1811-13 mai 1814), de président du collège électoral du département de la Charente-Inférieure (10 mai 1815). Elu député de la Charente-Inférieure le 11 mai 1815 avec Regnaud de Saint-Jean d'Angély, et désirant le retour des Bourbons, il s'abstint de siéger au champ de mai et protesta contre l'adresse du collège électoral de la Charente-Inférieure à l'empereur insérée au *Moniteur* du 6 juin 1815. Il termina sa carrière comme juge au tribunal civil de Saintes (1816-1826) et mourut au Port d'Envaux le 26 août 1826.

Gallocheau avait épousé à La Rochelle, le 24 prairial an II, Elisabeth-Olive Goujaud-Bonpland, d'une vieille famille rochelaise, fille de Jacques-Simon Goujaud-Bonpland, maître en chirurgie, et de Marguerite-Olive de La Coste, et sœur de : 1^o Michel-Simon Goujaud-Bonpland, docteur en médecine à La Rochelle, premier adjoint de 1816 à 1830, maire provisoire en 1830 et député ; et 2^o Aimé-Jacques-Alexandre Goujaud-Bonpland, *, docteur en médecine, célèbre naturaliste, compagnon de voyage et ami intime d'Alexandre de Humboldt, médecin de l'impératrice Joséphine et intendant de son domaine de La Malmaison. De ce mariage vinrent :

I. Adèle Gallocheau, mariée à Pierre-François Germain, maire de Crazannes, tous deux décédés, dont : 1^o Emma Germain, mariée à Gustave Vrignaud, chirurgien de première classe de la marine, décédés sans postérité ; 2^o Louise Germain, mariée à Jules Boucheron, décédé, dont une fille, Alice ; 3^o Clara Germain qui, de son mariage avec Benjamin Berton, juge suppléant à Saintes, décédé, eut : A. Isabelle Berton, mariée à Paul Rozier, docteur en médecine, dont Georges, avocat ; B. Amélie Berton, mariée à Gabriel Huvet, dont Maurice et Marie mariée à Joseph Julien-Laferrrière, notaire à Saintes ; C. Maurice Berton, décédé ; 4^o Charles Germain, décédé ;

II. Claire Gallocheau, mariée à Alexis-Martial Marquet, percepteur, tous deux décédés, dont : 1^o Amélie Marquet, qui, de son mariage avec Emile Battandier, docteur en médecine, décédé, eut : A. Marie Battandier, mariée à Delille de Bussac, dont : Delille et Pierre ; B. Paul Battandier, décédé,

marié à Charlotte Duperron ; 2° Camille Marquet, médecin major, décédé ; 3° Angèle Marquet, religieuse, décédée.

III. Olive Gallocheau, mariée à Félix-Augustin Allegre, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, O^{*}, tous deux décédés, dont : 1° Jules Allegre, décédé ; 2° Alphonse-Alexis Allegre, notaire honoraire, qui, de son mariage avec Marie-Gabrielle-Elisabeth Guillonnet, eut : A. Maurice-Augustin ; B. Laure-Marie-Thérèse ; C. Jean-Baptiste-Louis-Félix ; D. Elisabeth-Gabrielle-Madeleine.

IV. Elisabeth Gallocheau, décédée.

V. Laure-Philippine Gallocheau, décédée.

Gallocheau eut une sœur : Marie-Claire-Jeanne-Françoise-Guillaume-Arnaud Gallocheau, qui épousa Philippe-Ferdinand Rondeau, conseiller du roi, lieutenant particulier, commissaire enquêteur et examinateur au bailliage de Rochefort et des salines d'Aunis, puis avocat, président du conseil général de la Charente-Inférieure, d'où descendent les familles Rondeau (conseiller à la cour de Poitiers), Brejon (juge à Saintes) et Bardon.

Armes : *D'azur à la galloche d'argent et un tibia en pointe.*

A. ALLEGRE.

—

IV

UNE COLONIE ALLEMANDE EN SAINTONGE (1763-1764)

(Pièces publiées par M. Jules Pellisson).

I

1763, 14 novembre. — Délibération du corps de ville de Cognac acceptant la soumission de Pierre Duffaud, marchand à Cognac, qui s'engage à fournir le bois et la lumière nécessaires aux corps de garde des milices bourgeoises chargées de surveiller les familles allemandes destinées à l'île de Cayenne. — *Expédition sur papier conservée à la bibliothèque de Cognac, fonds Albert, mss., t. LXXIV, p. 115.*

Extrait des registres de l'hôtel de ville de Cognac.

En l'assemblée tenue en la maison commune collégiale de l'hôtel de ville de Cognac par nous, Jean Perrin, écuyer, sieur de La Coinche, maire et capitaine de ladite ville, et les eschevins et conseillers dudit hôtel assemblés en la manière accoutumée le quatorze novembre mil sept cent soixante-trois, monsieur le maire a remontré qu'il venait d'arriver dans cette ville par ordre du ministre, une quantité de familles allemandes destinée pour l'isle de Cayenne, lesquelles devoient y rester jusqu'au temps où on pourrait les embarquer, et que M. le commissaire de la marines demandait qu'il fut établi des corps de garde de la milices bourgeoise pour veillier et contenir lesdittes familles allemandes, et attendu que le temps presse et qu'il ne serait pas possible de faire un bail au rabais pour la fourniture du

bois et lumière nécessaire audit corps de garde, M. le maire a requis qu'il soit tout présentement délibéré sur le tout.

Sur quoy, par avis de l'assemblée, il a esté délibéré que le sieur Pierre Duffaud, marchant de cette ville, seroit tout présentement mandez pour sçavoir s'il veut se charger de la fourniture du bois et lumière pour lesdits corps de garde aux conditions ci-après ; et ledit sieur Duffaud ayant comparu M. le maire luy a proposé s'il vouloit faire la fourniture dont s'agit à raison de deux bûches de trois fagots tels qu'il se frabiques dans les forêts du roy et une livres de chandelles de huit à la livres par jour pour les corps de garde en question, et à cet effet que ledit sieur Duffaud eut à faire sa soumission ; à quoy se dernier a déclaré estre prêts de se charger de la fourniture sy-dessus expliquée à la charge qu'on luy payera par jour pour laditte fourniture la somme qu'il sera fixé par le bail au rabais qu'on se propose de faire.

Sur quoy, par avis de l'assemblée, il a esté délibéré que la soumission dudit Duffaud serait acceptée, attendu, comme dit est, qu'il n'est pas possible de faire de bail dans le moment ; à l'effet de quoy ledit Duffaud fournira aussitost que le bail sera fait un estat des fourniture qu'il aura fait, le prix duquel sera payé des deniers d'octrois et communs de cette ville par le receveur desdits octrois et sur un mandement quy sera par nous délivré et vizé par monseigneur l'intendant de La Rochelle. Fait audit hôtel le jour, mois et an sudit ; et a ledit Duffaud signé. Ainssy signé à l'original Duffaud, Perrin de La Coinche, maire, Bertrand de Puyraimond, Busquet. BERNARD, greffier commis de l'hôtel de ville (1).

II

1764, 21 janvier. — Abjuration de Catherine Freinderin et de Barbe Chotre. — *Registre des récollets de Cognac.*

L'an 1764, le 21^e jour du mois de janvier, en présence des

(1) Il y a aussi à la bibliothèque de Cognac dans le même volume : 1^o le certificat d'Antoine Labrousse, archer de l'hôtel de ville de Cognac, légalisé le 1^{er} juin 1764 par le maire Allenet, attestant qu'il a fait les affiches au lieu ordinaire pendant trois jours de marché, les 26 novembre, 2 et 8 décembre 1763, pour parvenir à l'adjudication de la fourniture du bois et de la lumière des corps de garde de la milice bourgeoise ; 2^o l'expédition signée : Bernard, greffier commis de l'hôtel de ville, du bail au rabais fait le 10 décembre 1763 en exécution de l'ordonnance de l'intendant du 20 novembre précédant par Perrin de La Coinche, maire, Bertrand de Puyraimond et Busquet, échevins ; 3^o l'état des fournitures faites par Pierre Duffaud certifié véritable par Allenet le 18 janvier 1765 ; 4^o un mandat sur parchemin daté du même jour à l'hôtel de ville de Cognac, signé : Allenet, maire, Busquet, échevin, Martin de La Coinche, échevin, visé par l'intendant Le Peletier, prescrivant, à Perrin de Boussac, conseiller du roi, receveur des deniers d'octroi de Cognac, de payer à Duffaud 378 livres 12 sous pour la fourniture entière du bois et de la chandelle aux corps de garde depuis le 15 novembre 1763 jusqu'au 1^{er} avril 1764, la demi-fourniture du 1^{er} au 30 avril 1764 et la fourniture seule de chandelle du 1^{er} mai au 7 juin.

témoins soussignez. Catherine Freinderin, de la paroisse de Pingén, diocèse de Mahein, dans le Palatinat, âgée de 42 ans, et Barbe Chotre, paroisse de Hostège, diocèse de Strasbourg, âgée de trente ans ou environ, ayants reconnu que hors de la vraie église il n'y a point de salut, de sa bonne volonté et sans contrainte elles ont fait profession de la foy catholique, apostolique et romaine et ont fait abjuration de l'hérésie de Luther entre mes mains, de laquelle je leur ay donné publiquement l'absolution en vertu du pouvoir que monsieur Dudon, doyen et vicaire général du diocèse de Saintes, m'a donné pour cet effet. En foy de quoy, je, père Gabriel Fraiseix, vicaire des récollets de la communauté de la ville de Cognac, ay signé seul le présent acte en présence desdites Catherine Freinderin et Barbe Chotre, qui ont été absoutes, et de Jean Lithard, Jacob Rauch, George Ernst, témoins. Fait en l'église des pères récollets de la ville de Cognac le jour et an que dessus. JEAN LITHART. JACOB RAUCH. GEORGE ERNST. Père GABRIEL FRAISEIX, vicaire des récollets (1).

III

1764, 8 avril. — Mariage de Christoffe Reich et de Christine Siegenthalerin. — *Registre protestant de Cognac.*

Le 8 avril 1764, je, soussigné, Martin, ministre du saint évangile, ai béni le mariage de Christoffe Reich, fils légitime de Frederich Reich et d'Anne-Barbe Colmanin, du Wurtemberg, d'une part, et de Christine Siegenthalerin, fille légitime d'Ulrich Siegenthalerin et d'Anne-Barbe Eeinroners, du duché de Deux-Ponts, d'autre part; lesquels nous ont manifesté leur désir à cet égard par le moyen de Pierre Cresling, de Landau, qui leur a servi d'interprète, et qui a signé avec Jean Boos, du Palatinat, et avec sieurs Pierre Mousnier et Daniel Broussard, de la ville de Cognac. MOUSNIER. DANIEL BROUSSARD l'aîné. PIERRE GRESLING. *Mot illisible.* J. BOOS. MARTIN, pasteur (2).

(1) Je trouve sur le registre de Saint-Léger un certain nombre de baptêmes, mariages et décès d'émigrants du 18 novembre 1763 au 27 mai 1764. Le soin de tenir leur état civil fut plus particulièrement confié aux récollets. Un premier registre, qui va du 15 janvier au 21 février 1764, donne dix-neuf abjurations, vingt décès et quatre vingt-douze mariages. Un autre donne, depuis le 21 février jusqu'au 14 juin neuf abjurations, quarante-un décès et vingt-cinq mariages. Ces deux registres, écrits sur papier timbré et reliés avec l'état civil de Saint-Léger se trouvent au greffe du tribunal civil de Cognac; ils sont paraphés par Isaac Chauvin, notaire royal et procureur au siège de Cognac, en l'absence des officiers du siège. Les émigrants étaient du Palatinat, du Wurtemberg, du duché de Deux-Ponts, des diocèses de Spire, Mayence, Strasbourg, Constance, etc.

(2) Le même jour, le pasteur Martin, assisté du même interprète et des mêmes témoins, célébra onze autres mariages d'Allemands dont la publication n'offrirait pas beaucoup d'intérêt. Les époux appartenaient presque tous au Palatinat, au duché de Deux-Ponts, à la principauté de Nassau, aux états de Darmstadt et de Wurtemberg.

IV

1766, 3 mai. — Bénédiction à Saint-Jean d'Angély d'un nouveau cimetière pour les Allemands. — *Pièce communiquée par M. Camus.*

Le 3^e jour de may 1766, par la permission de monseigneur l'évêque de Saintes, qui m'a été signifiée par M. l'abbé Delors, vicaire général de mondit seigneur évêque, en datte du seize d'avril, je soussigné, vicaire del'église paroissiale de Saint-Jean d'Angély, ai béni un terrain d'environ trois carreaux seis dans le faubourg de Matha, dans les anciens fossés de la ville, confrontant du levant au chemin qui conduit du grand chemin au faux bourg Saint-Eutrope, du midi à un autre chemin qui conduit derrière la maison de M. de Letang sur les fossés de la ville, du couchant à un grand tertre qui domine ledit terrain du côté de la ville, et du septentrion au grand chemin de Poitiers, qui est séparé dudit terrier par un morceau de terre qui était une continuité du terrain dont il s'agit. M'étant transporté le jour précédent à l'endroit sus confronté, je l'ai examiné et l'ai trouvé renfermé d'un fossé large d'environ six pieds et d'environ cinq pieds de profondeur du côté du midy et du côté du septentrion, du côté du couchant par le tertre qui a été coupé en forme de mur à la hauteur d'environ cinq pieds, et du côté du levant par le chemin qui est enlevé au-dessus dudit terrain d'environ cinq pieds, dans lequel on entre par une porte qui ferme à clef. Le lendemain, jour de la fête de l'invention de la sainte croix, j'en ai fait la bénédiction solamnelle avec les cérémonies prescrites dans le rituel pour servir de cimetières aux familles étrangères d'Allemagne qui sont depuis environ trois ans en cette ville, en présence de beaucoup de peuple, en présence de M. Delâtre, commissaire du roy pour ces mêmes familles, de dom Vergezac, religieux bénédictin et souprieur de l'abbaye, de deux ecclésiastiques en surplis et de plusieurs autres notables de la ville. En foy de quoi j'ai dressé le présent acte signé de plusieurs témoins et de nous qui en avons reçu la commission en datte du seize d'avril de l'année 1766.

DUGAST, *lt gnal de police*. DELAUR. AUDOUY DE LAPRADE, *procureur du roy*. F. B. BOUDET, *vicaire Pr. B.* pour avoir fait la cérémonie.

V

UN ARBRE DE LA LIBERTÉ EN 1792 A COGNAC

(Voir plus bas, page 267).

Avant 1792, plusieurs citoyens avaient planté dans différents quartiers de Cognac des arbres, surmontés de bonnets phrygiens et ornés « de banderoles tricolores » ; mais, faute de soins, ces arbres dépérissaient ou mouraient. Il avait manqué à la cérémonie de leur plantation la consécration d'une fête populaire et patriotique. C'est à cela que le maire de la ville, Etienne-Pierre

Albert, voulut remédier. Montant à la tribune de la société des amis de la liberté, il fit adopter un projet de fête. La société nomma, pour le mettre à exécution, MM. Caminade, Dedé aîné, Denis, Marquet, Dulignon, Boutelaud, Gauthier, Roumage aîné, Roi et Maréchal. Ces dix commissaires se mirent à l'œuvre.

« Une jeune citoyenne, dont les principes, les connaissances et les talents honorent un sexe fait pour briller par la beauté et les grâces, M^{lle} Lecoq, destinée sans doute à relever la gloire des femmes, trop longtemps taxées de frivolité et de préjugés, et à montrer toute la perfectibilité de l'être le plus sensible de la nature, composa un hymne à la liberté, qui, par la délicatesse des idées, la mollesse de l'ensemble, le négligé du style et la chaleur de l'expression, nous rappelle ces belles strophes de Sapho, qu'une plume masculine tenterait en vain d'imiter. La jeune citoyenne en fit hommage à la société des amis de la liberté, qui, pleine de reconnaissance, consigna l'hymne tout entier sur ses registres, vota des remerciements à l'auteur en la priant de le chanter elle-même au milieu du groupe de femmes qui devaient embellir la fête de leur présence. »

Voici cet hymne que les femmes chantaient en chœur sur l'air de *Pauvre Jacques* et dont les groupes répétaient ce refrain :

Peuple libre, chantons la liberté,
Digne prix de notre courage !
Et qu'à jamais son arbre révééré
Nous couvre de son doux ombrage (*bis*) !

Les femmes : Depuis l'instant que nos fers sont rompus,
Un feu nouveau brûle notre âme ;
O liberté, source de nos vertus,
Tout dans ce jour ressent ta flamme !

Les groupes : Vive à jamais, vive la liberté,
Digne prix de notre courage ! etc.

Les femmes : Les plaisirs pour la douce égalité,
Viennent embellir cette fête ;
Par les méchants ce jour est détesté ;
Mais le Français joyeux répète :
Vive à jamais, vive la liberté, etc.

Les femmes : Ah ! célébrons par les plus doux accords
La fraternité qui nous lie ;
Que tout Français répète avec transport
Le nom sacré de la Patrie !
Vive à jamais, vive la liberté, etc., etc.

Le cortège se composait : 1° d'un détachement de cavalerie ; 2° un détachement de canoniers et une pièce de canon ; 3° les tambours ; 4° la musique ; 5° le corps municipal, les officiers municipaux des campagnes et les autres fonctionnaires publics ; 6° la compagnie des vétérans ; 7° le premier peloton des grenadiers ; au milieu le buste de Rousseau, porté par quatre hommes, au bas du buste, le *Contrat social* avec ces mots : A

Jean-Jacques Rousseau, sa patrie reconnaissante ; 8° huit vieillards, tenant à la main un ruban *tricolor* attaché à une table, sur laquelle était la déclaration des droits de l'homme et, devant elle, deux brasiers ardents où brûlaient de l'encens et des parfums ; 9° un groupe de 200 femmes, en cheveux, vêtues de blanc, avec écharpes des trois couleurs, tenant en main un caducée ; au milieu de ce groupe, huit jeunes personnes servant de cortège au buste de Mirabeau porté par quatre jeunes gardes nationaux ; au bas du buste étaient ces paroles remarquables : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes » ; 10° le second peloton de la compagnie de grenadiers et au milieu quatre hommes portant les tables de la loi ; 11° un groupe de petits enfants portant chacun une petite bannière aux trois couleurs avec ces mots : *Croissons pour la patrie* ; 12° un détachement de gardes nationaux en haie, ayant un glaive nu sur une table et au bas cette inscription : « *Force à la loi* » ; 13° les juges du tribunal et de paix ; 14° une compagnie de garde nationale avec le drapeau du bataillon ; 15° sept citoyens portant les noms des cantons du district sur des bannières, et à leur suite une foule d'habitants des campagnes ; 16° un détachement de la garde nationale, et au milieu une colonne de 5 mètres de haut portant d'un côté l'inscription : *Aux représentants du peuple français* et de l'autre côté : *Postérité, nous travaillons pour toi* ; 17° Un groupe de citoyens et de citoyennes de tous âges ; 18° un détachement de gardes nationaux et, au milieu, un faisceau de fusils, pistolets, sabres, piques, etc., avec ces mots : *Traître, regarde et frémis* ; 19° un détachement de cavalerie ; 20° un détachement de canonniers et une pièce de canon.

Le cortège se forma à 4 heures du soir sur le champ de Mars. Les différents groupes y prirent la place qui leur était assignée, à l'exception des femmes qui se rassemblèrent dans la salle des Amis de la liberté ; la municipalité et les autres fonctionnaires se rendirent à la maison commune pour se joindre au cortège, au moment de son passage.

Le temps était superbe, la gaieté était peinte sur tous les visages. A 5 heures du soir, on se mit en marche à travers les principales rues de la ville ; on prit en route la municipalité à la maison commune et les femmes à la salle des amis de la liberté. On fit plusieurs poses pour chanter quelques strophes de l'hymne, et la musique remplissait les intervalles par les airs favoris de la Révolution, surtout celui de *Ça ira*, « si cher à tous les cœurs patriotes ».

On arriva par le canton à la place où l'arbre avait été planté. Un autel de pierre, bâti dans la matinée et garni de pots de fleurs, l'entourait.

Les divers groupes se rangèrent en rond autour de l'arbre ; on fit faire silence ; le maire, M. Albert, prononça un discours patriotique et, au nom de la commune, donna à la place le nom

de place de la Liberté. Il termina son discours par les cris de : « Vive la nation, vive la liberté, vive l'égalité, vive l'assemblée nationale, *jamais deux chambres* (1) ; ces cris furent répétés avec enthousiasme par la foule. De temps en temps on faisait silence ; la musique exécutait des airs touchants, toujours précédés ou suivis de l'hymne à la liberté que le chœur des femmes chantait et que tous les groupes répétaient. Les rues et les croisées étaient pleines de spectateurs enthousiastes. On fit le tour de l'arbre au son du tambour et le cortège reformé dans le même ordre se rendit au champ de Mars, premier point de réunion.

Le reste de la soirée fut rempli par des danses et des banquets patriotes. On illumina et la joie fut prolongée bien avant dans la nuit.

Ces détails sont tirés d'une brochure de 17 pages petit in-8° éta-

(1) Voici quelques passages de cette harangue qui nous donne bien l'idée de l'éloquence emphatique de l'époque :

« La nature nous fit tous égaux, tous également sujets aux infirmités et aux besoins de la vie, tous capables des mêmes sensations de l'âme. Nos premiers parens vécurent heureux, parce qu'ils furent convaincus de ce principe ; et certes ils ne se fussent jamais doutés qu'un jour le genre humain, se partageant pour ainsi dire en deux par la force de l'opinion, parviendrait à former deux races distinctes dans la race unique. Cependant, frères et concitoyens, une erreur aussi grossière s'est établie parmi les hommes ; il fut un temps où, abusant de leurs forces ou de leurs connoissances, des particuliers osèrent s'élever au-dessus du niveau commun. L'ambition naquit, et, avec elle, l'esclavage, l'ignorance et le vice.

Quelques peuples débrouillèrent le cahot (*sic*) politique, la lumière brilla, et le besoin de la liberté, fondée sur l'égalité, se fit sentir. On vit les Grecs et les Romains jouir de la plénitude de leurs droits ; ils furent heureux et puissans, parce qu'ils furent libres, et ils furent libres parce qu'ils furent égaux. Mais, sitôt que la distinction entre les membres du corps social eut trouvé naissance dans la corruption de la morale, sitôt qu'il se fut formé un sang patricien et un sang plébéien, sitôt qu'il fut permis aux uns d'être audacieux et aux autres d'être lâches, dès cette époque l'équilibre fut dérangé ; il devint superflu d'être vertueux ; l'homme puissant (ce monstre en politique) se montra, et la liberté disparut.

» L'évangile vint réveiller les tyrans qui dormaient sur leurs trônes, et les peuples engourdis d'ignorance, de paresse et d'esclavage. La fraternité et l'égalité furent proclamées ; et aussitôt rois, patriciens, riches égoïstes, et tous ceux qui adoraient l'idole que leurs mains avoient élevé, se ligèrent contre une doctrine qui enseignoit aux hommes qu'ils étoient frères, et qui leur faisoit une nécessité d'être bons et justes...

» O fête de la liberté ! jour à jamais mémorable ! arbre précieux, monument le plus beau aux yeux de l'homme pensant qui ait jamais été élevé, ce n'est point pour éterniser une conquête ou une victoire renportée par la force et l'injustice au milieu des flots du sang humain, ni pour satisfaire les passions d'un homme heureux ou puissant, que les citoyens de Cognac t'ont planté ! Un motif plus grand les dirige, sois un monument à la raison, à l'égalité, à la liberté et au bonheur de la patrie ! transmets à nos descendants la stoïcité de notre civisme ! ..

Citoyennes, l'honneur du genre humain, quelle sensation votre présence ici fait éprouver ! Réunissez vos affections aux nôtres ; mêlez à notre enthousiasme les doux sons de vos voix ; flexibles, insinuantes, elles attendriront les cœurs, et les noms d'égalité et de liberté répétés par vos bouches acquerront peut-être de nouveaux défenseurs. Sexe faible que l'on abusa trop longtemps, qui mieux que vous dut concevoir l'horreur de l'oppression... ? »

blie par les soins de la société des amis de la liberté de Cognac, imprimée à Angoulême chez « Pierre Braquisse et Louis-Mathieu Marvaud, imprimeurs du département, rue Saint-François, 1792 ». Lettre est : *Discours* prononcé par Etienne-Pierre ALBERT, maire de Cognac, à l'occasion de la plantation de l'arbre de la Liberté par les Citoyens de cette Ville, en présence des Vétérans, des Gardes Nationales et des Administrateurs et autres Fonctionnaires publics, et à tout le peuple assemblé, suivi de l'historique de la fête. Ce 8 Juillet 1792, l'an 4^e de la Liberté. » Dans un carré on lit : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, JAMAIS DEUX CHAMBRES. LA FORCE EST DANS L'UNION. Au centre une vignette représente dans un ovale le livre ouvert *Droits de l'homme* qu'entourent deux branches de chêne que surmontent deux mains entrelacées ; une épée soutient le bonnet phrygien qu'entoure un serpent se mordant la queue et que surmonte un soleil.

* *

L'arbre de la liberté planté avec tant de solennité sur la place de la Liberté à Cognac le 8 juillet 1792, ne devait pas avoir longue vie. Dans la nuit du 9 au 10 floréal an XII cet arbre fut rompu ; le fait fut constaté le 10 floréal, dès les premières heures du jour. Y a-t-il eu malveillance ? Le vent fut-il le seul coupable ? C'est ce que la justice de l'époque ne put tirer au clair. La procédure qui fut suivie alors nous a été communiquée et nous en extrayons quelques parties qui peuvent présenter de l'intérêt, tant au point de vue des noms d'anciens citoyens de Cognac qui y figurent que du détail de la procédure suivie. Il y a aussi à y remarquer les coutumes des ouvriers compagnons du tour de France, coutumes alors encore en pleine vigueur.

D'abord procès-verbal du représentant de la municipalité de Cognac : « Aujourd'hui dix floréal an 12 de la république française, nous, Robin, premier adjoint au maire de Cognac, informé que la nuit dernière des gens mal intentionnés se sont réunis en tumulte autour de l'arbre vivant de la liberté planté nouvellement sur la place publique, et se sont permis de le briser, nous sommes transporté sur le lieu du délit et avons remarqué qu'en effet ledit arbre a été rompu au-dessus de la boîte qui avait été adaptée autour de la tige pour la garantir ; ayant demandé à plusieurs personnes du voisinage des renseignements sur les circonstances et les auteurs de ce délit, il est résulté de leurs réponses qu'elles ont entendu toute la nuit dernière un bruit considérable dans la maison du citoyen Roy, aubergiste, que leur repos a été troublé et que ce sont sans doute les mêmes individus qui, sortis de chez ledit Roy, se sont permis de détruire l'arbre dont il s'agit. Au même instant nous sommes transporté chez ledit Roy et lui avons demandé de nous faire connaître les personnes qui ont passé la nuit dernière dans son auberge, avec l'observation que, s'il ne les avait pas reçues à une heure indue, il ne serait peut-être pas résulté le désordre dont se plaignent justement les voisins ainsi que la rupture de l'arbre de la liberté.

De tout quoi j'ai fait et rédigé le présent procès-verbal pour être de suite adressé au magistrat de sûreté de cette commune qui pourra découvrir la vérité en faisant entendre en témoignage les citoyens Dedé aîné, Guillet-Planteroche, veuve Martin, Métivier, Merceron, Taranseau aîné, Cailleau père, Imbaud, Chevalier, etc.

» A Cognac, lesdits jour et an.

» ROBIN fils, 1^{er} adjoint. »

Sur ces indications Robin se « transporta chez les ouvriers de cette commune pour reconnaître les garçons qui faisaient partie du rassemblement, savoir : l'Angevin, chez le citoyen Maréchal ; Beauceron, plâtrier chez le citoyen Gautier ; Nancy, serrurier chez le citoyen Drouineau, fils ; Nantais chez le citoyen Raynal ; Saintonge, chez le même ; Manceau, chez Malépart, serrurier ; Rouergue et Languedoc, chez Filiau ; Rennois, chez la veuve Chambrier ; Malouin, chez Beauceron ; Quercy, chez Drouineau père ; Baudon, chez Bouteleau ; Bayonnais (Arcansola), chez Martell ; Lyonnais, chez Coutelain ; Languedoc, chez Mesnielau faubourg » ; il résulte des renseignements que les dénommés ci-dessus se sont tous réunis chez le citoyen Roy dans la nuit du 9 au 10 de ce mois, qu'ils sont allés vers les neuf heures danser dans une maison près du château et que, sur les trois heures du matin, ils ont traversé la ville pour aller les uns à La Corderie et les autres chez ledit citoyen Roy et que quelques autres enfin se sont arrêtés sur la place où ils ont dansé et notamment l'Angevin, garçon du citoyen Maréchal, Beauceron, plâtrier chez le citoyen Gautier, Manceau chez le citoyen Malépart et Rouergue chez le citoyen Filiau ; ces derniers interpellés de déclarer pourquoi ils s'étaient arrêtés auprès de l'arbre de la liberté, ils nous ont répondu qu'ils n'y avaient fait aucun mal, qu'ils avaient bien aperçu l'arbre brisé, mais ne pas savoir qui a commis un tel délit.

En l'absence du magistrat de sûreté, Gautier, commissaire du gouvernement près le tribunal civil de Cognac, invite par écrit à se présenter devant lui les personnes habitant la place de la Liberté et pouvant apporter quelque renseignement. L'interrogatoire de ces témoins a lieu le 13 floréal. Ce sont les citoyens : Dedé aîné, négociant, Guillet-Planteroche, veuve Martin, Métivier, instituteur, Taranseau aîné, cordier, Cailleau père, Imbaud, notaire, Chevalier, coutelier, Anselin, cabaretier, plus trois enfants âgés de 9 à 12 ans.

Métivier, instituteur en ville, âgé de 42 ans, a dit que dans la nuit de dimanche à lundi, entre trois et quatre heures, il fut réveillé par un bruit extraordinaire, qui se faisait sur la place de la Liberté, par des chants et des danses ; que le lendemain, s'entretenant avec la femme du citoyen Roy, cabaretier, son voisin, du tumulte de la nuit et de la rupture qui s'était faite, au milieu de ce désordre, de l'arbre de la liberté et lui témoignant combien ces choses étaient contraires à la tranquillité publique et aux lois, la citoyenne Roy lui dit qu'elle connaissait bien les

hommes qui avaient dansé sur la place, que c'était des compagnons qui étaient sortis de son cabaret sur les onze heures et qui y étaient rentrés sur les quatre heures sortant d'un bal, pour y manger la soupe à l'oignon, mais qu'elle ne croyait pas que ce fussent eux qui eussent cassé l'arbre de la liberté.

La déclaration de ces témoins amène l'arrestation de deux garçons compagnons, Beauceron et Manceau. Pourtant, comme on va le voir, ces garçons compagnons du tour de France se nomment réellement Hertrot et Soreau.

Interrogé, Claude-Joachim Hertrot, plâtrier chez le citoyen Gautier, entrepreneur de bâtiments à Cognac, né à Chartres, d'où son nom de compagnonnage Beauceron (de Chartres, en Beauce), département d'Eure-et-Loir, âgé de 26 ans, a répondu qu'après avoir soupé chez son bourgeois vers les huit heures, il fut avec plusieurs de ses camarades, savoir : Manceau, serrurier chez Malépart, Rouergue, menuisier chez Filiau, Languedoc, menuisier chez le même, Bayonnais, coutelier chez Martell, l'Angévin, serrurier chez Maréchal, et le citoyen Piron, militaire, il fut chez Roy, cabaretier, sur la place de la Liberté, et qu'ils y restèrent à boire jusque vers dix heures et demie.

En sortant de chez le cabaretier Roy, ils allèrent à La Corde-rie ; en revenant de cette promenade, vers les quatre heures du matin, ils furent sur la place et que Manceau, Rouergue et d'autres dont il ne se rappelle pas les noms, se mirent à chanter et à danser ; lui ne dansa, ni ne chanta et il observa aux autres que l'arbre était rompu, et que, si on les voyait auprès, on leur imputerait d'en être les auteurs ; c'est pourquoi il les engagea à se retirer ; ce qu'ils firent de suite.

Le second prévenu, Soreau, âgé de 23 ans, né à Moitron (Sarthe), ancienne province du Maine, d'où son nom en compagnonnage de Manceau, fait à peu près la même déclaration.

Les mandats d'amener sont transformés en mandats de dépôt ; les compagnons Hertrot et Soreau sont arrêtés et déposés à la maison d'arrêt de cette ville.

Le même jour, 14 floréal, le commissaire du gouvernement prévient le directeur du jury de l'arrondissement de Cognac des deux mandats de dépôt décernés.

Le citoyen Rambaud, juge au tribunal de 1^{re} instance et directeur du jury de l'arrondissement, fait, le 17 floréal, assigner par Marchand, huissier, les témoins suivants :

Jeanne Jolly, 28 ans, femme de François Roy, cabaretier sur la place de la Liberté, déclare que, le soir du dimanche, neuf du mois, plusieurs garçons-compagnons, presque tous étrangers, vinrent à son auberge pour s'y amuser et y contrôler, disaient-ils, le tablier d'un autre compagnon. A 11 heures environ, la plupart sont sortis en chantant pour aller au bal du citoyen Guichard ; qu'à 4 heures du matin, plusieurs sont revenus à son auberge ; ils se sont tous ensemble couchés dans une seule chambre pour se lever à huit heures et manger la soupe à l'oignon commandée à l'avance ;

François Roy, 35 ans, cabaretier à Cognac, fait une déposition analogue ; mais à 4 heures du matin il s'est aperçu de la rupture de l'arbre. Même déclaration par Jean Guichard, 39 ans, cabaretier à Cognac, près du château ; par Jean Massant dit Bonbon, 27 ans, meunier au moulin du citoyen Coullon ; par Marie Gaudin, 35 ans, femme de Guichard, cabaretier.

A la suite de l'audition de ces témoignages, le directeur du jury décerne, le 21 floréal, des mandats d'amener pour d'autres témoins dont les dépositions n'amènent aucune découverte à la justice : il est seulement constaté que la rupture de l'arbre vivant de la liberté a dû avoir lieu vers onze heures et demie.

Le 21 floréal le directeur du jury renvoie en liberté définitive Baptiste Arcansola (Bayonnais), sujet espagnol, et les quatre autres garçons ; mais à la charge de se représenter, s'il y a lieu, sur première assignation, parce qu'« il ne résulte de ladite procédure aucunes charges contre les susnommés relativement au délit commis sur l'arbre de la liberté dans la nuit du neuf au dix de ce mois, mais qu'ils ont contrevenu aux règlements de police en formant un attroupement nocturne et tumultueux, qui a troublé la tranquillité des citoyens ; mais que François Roy, cabaretier, ayant contrevenu aux règlements de police en souffrant chez lui le rassemblement dont s'agit à des heures prohibées, Lecoq, substitut, magistrat de sûreté, requiert que les susnommés et ledit François Roy soient renvoyés devant le tribunal de simple police pour être prononcé contre lui les peines voulues par la loi, et qu'en conséquence les nommés Hertrot et Soreau, actuellement en dépôt en la maison d'arrêt, soient mis en liberté. »

Les conclusions de Rambaud, directeur du jury, furent confirmées. Nous ignorons la fin de l'aventure et si l'arbre mourut ou fut remplacé.

D.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 735 : *La fenouillette de l'île de Ré.* — Un de nos collaborateurs a demandé à l'*Intermédiaire* (XLII, 340, 465) si cette liqueur, qui au siècle dernier jouissait d'une certaine vogue, était encore exploitée. Comme il n'a pas été répondu à cette question, nous la posons ici, espérant une solution grâce à nos lecteurs de l'île de Ré.

N° 736. — *Pierre Viaud, capitaine de navire.*

Un ouvrage : *Naufrage et aventures de M. Pierre Viaud, natif de Rochefort, capitaine de navire*, avec cette épigraphe : *Forsan et hæc olim meminisse juvabit* (Virg., *Æneid.*), porte

cette mention : « Nouvelle édition, à Bordeaux, chez les frères Labottière, libraires, et à Paris, chez Lejay, libraire, rue Saint-Jacques, au Grand-Corneille, M.DCC.LXXX, avec approbation et privilège du roi. » Dans la préface de ce livre l'auteur anonyme nous dit bien que les aventures de M. Viaud « sont faites pour intéresser les cœurs honnêtes et sensibles » ; mais il omet de donner le moindre détail sur son héros et sa famille. Il se borne à dire que « sa bonne foi, son intelligence dans la marine lui ont mérité la confiance de plusieurs négociants » (page VI) ; et plus loin (page VIII) que « Pierre Viaud est capitaine de navire et a été reçu en cette qualité à l'amirauté de Marennes au mois d'octobre 1761. » Pourrait-on avoir quelques renseignements sur ce Pierre Viaud, natif de Rochefort ? existe-t-il quelque lien de parenté entre lui et le capitaine de frégate de ce nom, plus connu sous son pseudonyme de Pierre Loti ? ou avec le Pierre Viaud dont le nom est sur le cadran solaire du minage de Barbezieux avec la date : *Année 1750* ?

P. D.

N° 737. — *Un assassinat à Chérac en 1775.*

J'ai copié sur le répertoire, p. 37, des minutes de Petit, notaire à Chérac de 1752 à 1802, en l'étude de M^e Julien-Laferrière, notaire à Saintes, le récit suivant d'un assassinat en juillet 1775. C'est la victime elle-même qui raconte :

« Je n'ai passé aucuns actes dans ce mois par l'effet de l'évènement le plus funeste ; j'étais parti le premier de ce mois, jour de samedi, sur les neuf heures du matin, pour aller à Cognac, étant près du bois du sieur Descouraud de Montlambert j'eus le malheur d'y être assassiné d'un coup de fusil chargé d'une multitude de petites balles ou postes, dont deux m'ont traversé le bras droit, un troisième m'a emporté tout le bas de la main droite et m'a fort endommagé le petit doigt, une autre est entrée dans ma poche de veste, y a percé et passé au travers d'une tabatière d'argent en vermeil et est restée dans ladite poche ; huit ont percé le devant de mon habit depuis la hauteur de l'estomac jusqu'au bas ventre sans me blesser, et une enfin a cassé la tête à mon cheval qui est tombé roide mort entre mes jambes. Après ce coup fatal que le public m'a appris avoir été porté par Jacques-Charles Laroche, chirurgien à Chérac, frère du curé dudit lieu, et dans lequel le Dieu tout puissant m'a secouru et préservé de la mort, je me réfugiai à toute hâte au bourg de Lonzac dans la maison de M. Perrin de Boussac qui me porta tous les soins de l'humanité ; le sieur Bequet, chirurgien de Cognac, m'a fourni les premiers secours de son art. Je partis le lendemain dimanche et me fis conduire à Saintes, où j'ai demeuré dans les souffrances jusqu'au trois septembre ; à l'occasion duquel assassinat j'ai fait ma dénonciation au procureur du roy qui a commencé une procédure, qui, quoique conduite avec une lenteur sans exemple, a cependant

fourni matière à décreter de prise de corps ledit Laroche, malgré qu'une troupe de gens aussy scélérats que luy et qui sont devenus ses protecteurs, ont fait tous leurs efforts pour suborner les témoins et que le curé a porté l'impudence à tenir des propos les plus répréhensibles pour la justification de son malheureux frère ainsy que différents autres personnages de cette paroisse, et de Cognac, et Saintes ; mais, si la justice ne me venge pas, le Dieu juste qui m'a sauvé me vengera. »

Connait-on la cause et la suite de cette tentative d'homicide ?

LOUIS AUDIAT.

173. — J'ai intérêt à connaître une pièce signée d'Henri II, prince de Condé, constatant les états de service de Pierre Godefroy (de Fromy, Ardennes, canton de Carignan), grièvement blessé à la bataille des Châteliers, près Dampierre sur Boutonne, et un brevet au nom de Soulard de Laplanche, lieutenant-colonel aux milices de l'Aunis, constatant, au nom de Louis XIV, la remise d'un fanion, faite par le maréchal Bouton de Chamilly, gouverneur de la Saintonge. Pourrait-on me donner quelques indications y relatives ? — Que sont devenus les papiers de Joseph Briand, l'historien de l'Eglise saintone et aunisienne ? Que contenaient ces pièces ?

EUG. ROGÉE-FROMY.

N° 738. — *Une vieille chanson saintongaise.*

Je serais fort curieux d'avoir le texte correct d'une vieille chanson saintongaise dont les accents bercèrent mon enfance. Je ne me souviens plus que des premiers mots :

Y avait eun grand' bique
Qu'avait d'l'entendement, (bis)
Qui dodelinait de la tête
Et gringnassait do dents.

Elle doit être si je ne me trompe assez connue. — A qui puis-je m'adresser pour avoir la suite ?

FRADIN DE BELABRE.

II. — RÉPONSES

N° 670 : t. xix, p. 42, et xx, p. 436. — *La verve à Dieu.*

J'ai copié, sous la dictée d'une vieille femme de ma paroisse, la prière suivante qu'elle avait apprise, m'a-t-elle dit, à Bordeaux de sa maîtresse, dont la famille avait originairement habité Royan. Cette formule a une très grande ressemblance avec celle qu'a publiée M. l'abbé P. Bonnin, curé de Saint-Thomas de Cosnac, mais elle est plus courte et elle n'a pas le titre de *La Verve à Dieu*, mais celui de la *Viadieu*.

D'ailleurs les deux termes se complètent : l'un exprime la cause, l'autre l'effet. Ils sont bien tous les deux dans la langue chrétienne. Voici cette formule aussi correctement que j'ai pu l'entendre :

La viadieu, qu'est si belle et si claire,
S'est mise en trois quartiers :
Une dans le ciel,
L'autre en terre,
L'autre en champ fleuri.
Not' bon Seigneur Jésus-Christ descendra,
Sus sa pierre blanche s'assira,
Sus son bourdon s'accotera,
Appellera tous ses pécheurs :
« Pécheurs, venez à moi ! »
Le plus petit, le plus sage, répondit :
« Hélas, Seigneur, nous ne sommes pas à la main (sic)
D'en faire autant pour vous
Comme vous seul avez fait pour nous. »
— « Allez-vous-en, mauvais quenailles :
L'âme vous tombera dans le corps
Comme la feuille fait dans le tempe, (sic)
Comme l'aloube fait dans le nid,
Quand elle voit le chuamenit (1),
Qu'elle a peur de mourir.
Dans le paradis est une planche,
Qui n'est plus épaisse, ni plus mendre,
Qu'il me semble.
La viadieu sera où la planche passera,
La viadieu ne sera pas où la planche mourra. »
Et l'enfant répondit :
« Maudissez, pères et mères, parents et amis
Que faisais-j'y, quand j'étais enfant petit ?
La viadieu, je la disais de ma bouche,
Je l'écoutais de mes oreilles.
Hosanné, Hosanné, fleur d'avril,
Ouvrez les portes du saint paradis.
Oui vraiment, elles sont ouvertes d'hier à midi.
— Qui les a-t-ouvertes ? — Not' bon Seigneur Jésus-Christ.
— Où est-il ? — Dans son saint paradis.
— Que fait-il ? — Il attend les âmes à venit.
— Preste à Dieu qu'il attende
Celle de mon père, celle de ma mère, de mes parents.
Celle de mon pauvre homme et la mienne aussi. »
Ainsi soit-il.

Ce sont là des fragments décousus, incomplets ; mais il n'y a pas à s'y tromper, ce sont des œuvres absolument chrétiennes qui n'ont rien de l'inspiration païenne et n'empruntent rien à la mythologie. C'est l'église, c'est Jésus-Christ, la voie qui conduit à Dieu. la viadieu : *Ego sum via*, le jugement prédit et présidé par Jésus-Christ, les hommes, tous pécheurs, qui paraissent à son tribunal, la terreur du jugement, la voie étroite, la difficulté du salut, le regret du pécheur, qui de bonne heure avait appris et connu la voie du salut et l'a négligée, son désespoir, ses malédictions, puis la magnanimité du sauveur, sa passion cause et

(1) Peut-être *chaud venit* ?

prix du salut, sa résurrection, enfin l'invocation, la supplication qui est la conclusion pratique.

Il y a vraiment erreur de la part de M. le docteur Ricochon à voir, dans ces formules ou formules analogues, qu'il dit, à tort, vaguement chrétiennes, un prolongement de la vénération de la plante sacrée des druides, la verveine.

Très assurément des mélanges bizarres ont dû se produire entre les souvenirs païens et l'enseignement catholique; le peuple chrétien n'est pas à l'abri de ces errements, l'église, vigilante gardienne de la vérité intégrale et toute pure, a pu et dû les condamner: mais aucune trace de paganisme ne peut se découvrir dans les formules dont nous parlons ici.

C'est un devoir de recueillir tous les fragments que l'on rencontre, et de chercher à rétablir le texte primitif, qui formerait, sans aucun doute, l'ensemble harmonieux d'un point de la doctrine chrétienne: la voie du salut, la *viadieu*, sorte de symbole, d'exposé de la morale et de sa sanction, rédigé en forme de chant, pour en faciliter la mémoire. Cette *viadieu* doit être un cantique populaire où la doctrine et la morale sont parfaitement condensées.

Ce cantique pouvait bien se chanter aux grands jours de fête, notamment à la fête de saint Jean-Baptiste. Ici encore, il ne faut pas obstinément et exclusivement voir dans les réjouissances de la Saint-Jean un souvenir purement païen. N'avons-nous pas, pour les justifier et en expliquer l'origine, la parole prophétique de l'ange à Zacharie: *Multi in nativitate ejus gaudebunt*, que les chrétiens ont voulu réaliser dans la suite des temps?

Le christianisme, s'il a laissé subsister sagement certaines coutumes qui n'avaient rien de contraire à la vérité et à la morale, a créé une vie propre, originale, fondée sur des dogmes, et une morale qui détruisaient de fond en comble les mœurs païennes; il est bon d'en tenir compte, pour être dans l'exacte vérité.

E. GUIONNEAU, curé de Plassac.

N° 718 : t. xx, p. 433 ; t. xxi, p. 127, 202. — *La grande peur*.

Lettre de François Riquet (1) aîné, procureur au présidial de Saintes, à son frère Pierre-Augustin Riquet, avocat, à Orignolles (2):

« 29 juillet 1789.

« Nous avons eu ce matin une alerte qui a glacé tous les cœurs; on nous annoncé aux environs de Cognac une troupe de gens inconnus, bien armés, qui faisaient des ravages affreux,

(1) François Riquet, né en 1745 mort vers 1808, fut juge de paix de Saintes et administrateur du département. Époux de N. Richard, dont postérité.

(2) Pierre-Augustin Riquet, né en 1753, mort le 14 novembre 1812, avocat, administrateur du département, député à la législative, juge au tribunal de Montguyon, puis juge de paix de Montlieu, célibataire, demeurant aux Barbins, commune d'Orignolles. La famille, issue d'un autre frère, y subsiste encore.

et dit qu'ils étaient au nombre de près de dix mille, et que notre ville était menacée de leur incursion. Sur le champ on a fait prendre les armes à toute la ville ; on a formé des compagnies de jeunes gens, et établi des patrouilles ; et on les attend de pied ferme. Je ne sais s'il viendront se présenter en ce pays ; en tout cas je crois qu'ils auront de la peine à s'y introduire. Les paysans de nos campagnes voisines sont aussi bien disposés. »

La lettre de Dabescat, curé de Montandre, du 2 août 1789, racontant la même panique, me paraît singulièrement exagérée : il a dû prendre pour des faits constants les bruits grossis par la rumeur publique. En effet une partie de son assertion est démentie par mes renseignements particuliers ; les archives seigneuriales de Polignac, baillettes et censifs, n'ont pas été détruites, mais sont encore en grande partie dans la famille de Callières ; et la correspondance suivie de Jean-Baptiste Vigen, régisseur de Montlieu, avec les intendants du prince de Rohan-Soubise n'offre aucune trace de cette émeute. Il y a eu d'ailleurs des renonciations extorquées par la violence, à Clérac, Vassiac et Orignolles par exemple, mais en juin 1791 ; la grange des dîmes de Parcoul incendiée et les bancs de l'église enlevés par le peuple, le 21 juillet 1790, etc.

D^r CH. VIGEN.

N° 714, t. xx, p. 432. *La famille Keefe*. — Je trouve dans les registres paroissiaux de Plassac le nom de Denys Keefe. Le 4 août 1756, M^e Denys Keefe, docteur en médecine, est parrain, avec M^{me} Anne Papillaud-Laverny, de Denys-Gaspard Laverny, fils de M^e Jean-Gaspard Laverny, avocat, juge sénéchal du comté de Plassac et autres lieux, et de D^{lle} Jeanne-Euphrosine Keefe. L'acte est signé Keefe.

E. GUIONNEAU, curé de Plassac.

— On trouvera quelques renseignements sur les Keefe, famille originaire d'Irlande, établie en France au commencement du xvii^e siècle, dans l'ouvrage si sûr de M. Anatole Laverny, pages 191 et suivantes : *Les La Charlonnie, leurs alliances et leur descendance*. (La Rochelle, imp. Noël Texier, 1892, in-8°).

N° 730, t. xxi, p. 197. — *Les arbres de la liberté*.

Le ministre de l'intérieur, après le coup d'état de décembre 1851, prescrivit aux préfets d'arracher les arbres de la liberté. L'ordre fut exécuté généralement ; quelques uns pourtant survécurent à la destruction et à la circulaire. Je sais qu'entre autres l'arbre de Bergerac est encore plein de vie sur la place du Marché.

— A la liste des arbres de la liberté encore vivants il faut ajouter ceux de la commune du Port d'Envaux : le doyen, un orme chétif, qui végète péniblement sur la place du Marché, et le jeune,

celui de 1848, un peuplier d'Italie qui a poussé vigoureusement les pieds dans la fange, à l'entrée du bourg de Saint-Saturnin de Séchaux. Voir plus haut *l'arbre de la liberté à Cognac*, p. 255.

A. A.

N° 734, t. XXI, p. 198. — *Les seigneurs de Vizelle*.

Le 23 octobre 1636, « Jean Dorgis, âgé de 25 ans, demeurant au lieu de Vizelle, paroisse de Grézac, étant venu au logis où pend pour enseigne l'image de saint Martin, dans le faubourg Saint-Eutrope », signa à M^e Jean Denys, procureur au présidial, une obligation de 33 livres pour raison de vente d'« une espée argentée avec ung baudrier et d'une paire de bottes de vache tournée avec ung paire d'éperons, » etc. Voir l'anecdote qui concerne Jean Dorgis si bien contée par notre confrère M. A. B. A., t. I du *Recueil de la commission des arts*, p. 109 : *L'ancien fief du Cormier, près Saintes*.

— Le *Bulletin-Revue de la Saintonge*, t. IV, p. 84, à propos de la généalogie de Jules Dufaure a parlé de Vizelle et aussi à propos du discours de Victor Cherbuliez faisant l'éloge de son prédécesseur à l'académie, t. III, p. 385. A la page 432 du même tome, il est dit que Vizelle passa des Livenne aux Dufaure par alliance. Louise de Livenne, fille de Jacques de Livenne, seigneur de Grosbot, près de Matha, et de Suzanne de Nozeille, épousa, le 19 septembre 1734, François Dufaure, dont descend Jules Dufaure. Tous deux se convertirent au catholicisme, et le mari fut enterré en 1778 sous son banc, dans l'église de Grézac.

Le frère de Louise, dernier du nom, Charles de Livenne, officier dans le régiment allemand de Marsac, qui lui avait laissé Vizelle en partie, fut enterré dans un coin du jardin. François Dufaure, qui possédait déjà trois portions de Vizelle, racheta le dernier quart à son beau-frère, et son fils, Pierre Dufaure de Bel-Air, né le 22 mai 1746, marié en 1769 à Anne Barré, eut Pierre-Stanislas Dufaure, qui porta le nom de Vizelle. Né le 10 juillet 1770, aspirant de marine en 1787, il allait se faire autoriser à prendre le nom de Livenne, famille éteinte, lorsque la révolution arriva.

Charles de Livenne, capitaine d'infanterie, possédait Vizelle en 1758. Il en avait hérité de son père, Jean de Livenne, qui le tenait de Madeleine Joly, fille elle-même de Charles Joly, sieur de Chadignac, paroisse de Saint-Eutrope de Saintes, marié à Judith André, dont les parents, Abraham André et Marie Richier, possédaient Vizelle au commencement du XVII^e siècle.

L...

BIBLIOGRAPHIE

NANGLARD (J.), vicaire capitulaire. *Cartulaire de l'église d'Angoulême*. Ouvrage honoré d'une subvention du ministère de

l'instruction publique. Angoulême, imp. Chasseignac, in-8°, 1900, xx-296 p. Prix : 8 francs.

Voir *Revue*, t. xx, p. 250, ce qui a été dit de cette publication.

— *Pouillé historique du diocèse d'Angoulême*, tome III. Angoulême, impr. Despujols, 1900, in-8°, viii-582 pages.

Avec ce 3^e volume, qui comprend la dernière partie du pouillé, prend fin le travail vraiment considérable qu'a entrepris M. Nanglard de nous donner un état des bénéfices du diocèse d'Angoulême. Au lieu d'une simple liste, comme le *Pouillé d'Alliot* (1648) par exemple, l'auteur nous donne quelques renseignements succincts : population, revenus, titulaires, décimateurs, quelques mots d'histoire, enfin le personnel, les noms des curés, vicaires, tous ceux qu'il a pu retrouver. On voit et l'importance du recueil et les difficultés de cette nomenclature. Quelles félicitations ne doit-on pas à un labeur aussi persévérant et quels remerciements ne faut-il pas adresser à l'auteur ! Si la reconnaissance était de ce monde, c'est un hommage public qu'obtiendrait M. Nanglard. Il est sûr au moins d'avoir la gratitude de tous les érudits qui auront recours à son ouvrage.

Les deux précédents volumes avaient trait au diocèse propre d'Angoulême. Ils demandaient un complément. Les circonscriptions diocésaines ont varié. En 1789, la France comptait 140 diocèses dont 19 érigés en archevêchés. L'assemblée constituante (12 juillet-24 août 1790) en réduisit le nombre à 83, chiffre des départements. En 1801, le concordat du 18 juillet et la bulle du 29 décembre divisèrent la France en 60 diocèses dont 10 archevêchés. Aujourd'hui elle compte, avec les colonies, 18 archevêchés et 72 évêchés, total 90 diocèses. Le diocèse de Limoges, quand fut formé en 1802 le diocèse d'Angoulême, lui céda 45 paroisses dans les archiprêtrés de Nontron et de Saint-Junien ; le diocèse de Périgueux, 38 paroisses dans les archiprêtrés du Peyrat et de Pillac ; celui de Poitiers, 68 dans les archiprêtrés d'Ambernac, Bouin, Lussac et Ruffec ; le diocèse de Saintes, un des plus anciens de la province de Bordeaux, avait deux archidiaconés : Saintonge et Aunis ; 15 archiprêtrés : Archiac, Arvert, Bouteville, Chalais, Corme-Royal, Cosnac, Jarnac, Saint-Jean-d'Angély, La Rochelle, Matha, Mauzé, Montandre, Oleron, Surgères, Taillebourg, plus la ville de Saintes dont les paroisses ne dépendaient d'aucun archiprêtré. Quand le siège de Maillezaïs fut transféré à La Rochelle (bulle du 12 mai 1648 et lettres patentes du 30 mai 1664), Saintes n'eut plus que 13 archiprêtrés. Louis de Bassompierre (1648-1676) créa onze nouveaux archiprêtrés : Barbezieux, Beauvais, Burie, Marennes, Montguyon, Mortagne, Pérignac, Pons, Pont-l'Abbé, Soubise et Tonnay-Boutonne, et transporta celui de Mauzé à Frontenay-Rohan-Rohan ; il y eut donc 24 archiprêtrés, en dehors desquels restèrent les 7 paroisses de la ville épiscopale. Neuf d'entre eux, Archiac, Barbezieux, Beauvais, Bouteville, Burie, Chalais, Jarnac, Montguyon et Pérignac, concoururent à la fondation du

diocèse actuel d'Angoulême pour 140 paroisses, 4 abbayes, de nombreux prieurés simples, couvents, commanderies, maisons de charité et un collège.

C'est sur ce nombre considérable de bénéfices qu'ont porté les investigations de M. l'abbé Nanglard. Un pouillé n'est pas une histoire. On ne peut donc lui demander tous les détails qu'on désirerait. Mais il a à cette nomenclature joint quantité de renseignements, quoique d'une façon sommaire : noms, état, revenus, titulaires ; il cite des réparations aux bâtiments, quelquefois, pas toujours, l'inscription de la cloche, les fondateurs, quelques objets remarquables, tableaux, boiseries ; il énumère tous les curés, vicaires, abbés, prieurs, religieux ou patrons. Il y a des lacunes, c'était inévitable ; il faut au moins lui savoir gré d'avoir essayé ce dénombrement homérique. Je veux lui citer au hasard quelques noms des prieurs de Bouteville qui me sont fournis par une enquête de 1516 présidée par Michel Landry, doyen de l'église collégiale de La Rochefoucauld. Dans cette pièce paraissent Jean Giraud, prieur révoqué de Saint-Paul de Bouteville, puis Jacques Giraud, sacristain ; frère Jean Defeydit, aumônier ; Mathurin Lasseur le vieux, prêtre, vicaire perpétuel de Bouteville ; Mathurin Lasseur le jeune, prêtre, chapelain de la chapelle Sainte-Marthe, diocèse de Bazas ; frère Christophe Varennes, etc.

Les noms sont parfois accompagnés de notes. Que nous aurions voulu plus de détails, au moins sur certains qui ont eu une notoriété, par exemple sur les Hardy, Cochois de Montboyer, Levraud, de Barbezieux ; Poujaud de Nancas, le curé thaumaturge de Jarnac ; le fameux Roux, d'Ambleville et de Saint-Thomas de Cosnac ; Jean Messeix, bénédictin, curé de Saint-Nicolas de Bassac, qu'on a confondu avec Mathieu Messeix, aussi bénédictin de Saint-Jean d'Angély : premier, jureur, apostat, mort à Angoulême le 1^{er} mai 1795 ; le second, insermenté, déporté en Espagne, mort vénéré curé de Saint-Eutrope de Saintes, âgé de 75 ans, le 25 août 1829.

Sur le prieuré de Notre-Dame de Cugon, *B. M. de Cugone*, en la paroisse de Bessac, canton de Montmoreau, arrondissement de Barbezieux, il n'y a que quelques lignes : « Il est peu important dès 1660. En 1789 il ne reste que l'emplacement de son église aliéné le 2 fructidor an IV au prix de 75 livres, et de son logis d'une superficie de 71 carreaux. On ne connaît qu'un titulaire, Jean de Nozerine, *d. Sorb.*, chanoine théologal de Saintes, installé le 22 mars 1706. »

Ce prieuré de Notre-Dame, *alias* de Sainte-Quiterie de Cugon, paroisse de Sainte-Marie, diocèse de Saintes, dépendait du prieuré de Lartige, en la paroisse de Saint-Léonard (Haute-Vienne). Voici quelques prieurs : En 1448, par acte du 3 décembre, le prieur de Lartige confère le prieuré de Notre-Dame de Cugon à Etienne Mosnier, religieux profès de Lartige. On voit encore Etienne Dumas, mort en 1456, à qui succède, le 11 janvier, Jean de Las-Mailhorias ; en 1459, le 25 septembre, Jean

Celier, prieur, puis Guillaume Bréand en 1508 jusqu'en 1523. Il existe sur Cugon un dossier aux archives départementales de la Haute-Vienne.

Ordo divini officii recitandi sacrique peragendi a clero rupellensi... pro anno Domini 1901. Rupellæ, ex typis Noël Texier et fils, 1901, in-18, 115 pages.

Je note quelques erreurs, qu'il sera facile de réparer. A la liste des ecclésiastiques, je vois *Pomier*. Mais à quelle page se trouve-t-il ? Il est vrai qu'à l'*Ordo* précédent il en est de même. *Poirier* est bien indiqué pour la page 6, mais il ne s'y trouve pas. Les noms d'arbres n'ont pas de chance.

Remarque : Il y a dans le doyenné de La Jarrie la paroisse de Saint-Vivien (chapelle vicariale) et dans le doyenné de Rochefort Saint-Vivien du Vergeroux, annexe de Notre-Dame de Rochefort. Dans les anciens pouillés et avant la révolution, le premier Saint-Vivien s'appelait *S. Viviani de Vergerolio*, cure à la nomination du prieur de l'île d'Aix ; le second *Sancti Hippolyti de Vergerolio*, prieuré-cure à la nomination du prieur de Saint-Vivien les Saintes. Pourquoi a-t-on remplacé Saint-Hippolyte par Saint-Vivien ?

PROUHET (Le docteur). *Le pays mothais. Ses origines.* Niort, bureaux du *Mercure poitevin*, 1901, in-8°, 51 pages.

Nous avons lu dans le *Mercure poitevin* les pages que M. le docteur Prouhet consacre au *Pays mothais*. Nous les retrouvons avec plaisir dans cette courte brochure, illustrée de trop rares sites et monuments. Il ne s'occupe ici que des origines ; il a soigneusement recueilli tout ce qu'il a pu trouver et dans les chroniques anciennes et dans les légendes du pays. C'en est qu'au *xi^e* siècle que le lieu nommé *Sensciacum* prit le nom de Saint-Héray, du nom d'Aredius, Héray, Yrieix. Né d'un père illustre, Jucandus, « princeps Lemovicæ civitatis », Ared, élevé à la cour du roi Théodebert, renonça, pour conserver sa foi, aux honneurs et se consacra au service de Dieu. Attiré par les miracles au tombeau de saint Maixent, il vint en Poitou, s'arrêta au domaine de Sensciac qui lui appartenait, y reçut la visite de saint Fortunat, puis y bâtit un oratoire autour duquel se groupèrent quelques familles de laboureurs. Quand son père mourut, laissant de grands biens, il se retira en Limousin, au lieu d'Atane où s'éleva plus tard la ville de Saint-Yrieix. Par son testament (30 octobre 572), Héray donna au monastère d'Atane son domaine de Sisciac (Sensciac) sur la Sèvre, où était construit un château fort, « qui dicitur Mota ». La Mothe et Saint-Héray séparés sont depuis longtemps réunis. C'est cette agglomération dont M. Prouhet va certainement nous raconter l'histoire. Qu'il ne tarde pas trop.

Le Mois littéraire et pittoresque. Sommaire du mois de juin : Vers l'hymen.... en cartes postales, par Paul Franche, avec 7 illustrations de Tempestini. — La vieillesse de Michel-Ange, par Emile Ollivier, de l'académie française, avec 7 reproductions. — Le peintre des paysans, par Gilbert Landry, avec 2 reproductions de Millet et 4 dessins. — Terre de travail, poésie de Gustave Zidler, avec 3 compositions de Rutý. — La tristesse, poésie de Maurice Rollinat. — Dans la tourmente, récit d'une aïeule, roman par Ernest Daudet, avec 4 illustrations de Lecoul-tre. — Au pays des dunes, par René Gaell, avec 15 photographies. — Lourenço-Marquès et son territoire, par Emmanuel Ratoín. — Les princes du ruisseau, par Georges Hamon, avec 30 photographies. — Cœur de prêtre, drame en un acte en vers, par C. du Coetlosquet. — Causerie littéraire : le printemps des poètes (Lya Berger, A. Praviel, G. Portevin, abbé J. Barthès, E. Gabory, comte de Lantivy, A. Vermeuzou, F. Coppée). — Pages oubliées, avec portraits, mes visites pour l'académie, par Alfred de Vigny ; Tristesse, par Alfred de Musset, etc.

Abonnement : France : un an, 12 fr. ; le numéro, 1 fr. 25. Etranger : un an, 14 fr. ; le numéro, 1 fr. 50. Envoi franco d'un spécimen sur demande, Paris, 5, rue Bayard, viii^e.

L'Argus des Revues, intermédiaire universel mensuel (Paris, rue Drouot, 14 ; 12 francs, 1 fr. 50 le n^o), recueille et publie les sommaires de revues (près de mille) du monde entier. Les articles sont classés selon l'ordre méthodique, heureuse innovation ! en suivant l'alphabet.

La Quinzaine (Paris, 45, rue Vaneau). Sommaire du 1^{er} juin : L'église et l'état en France depuis le concordat, par Jules Legrand, ancien sous-secrétaire d'Etat. — L'âme d'une chanson, à propos de Th. Botrel, par Gabriel Audiat. — Pastel effacé, scènes intimes, par Félix Heaura. — Souvenirs de Mgr de Ségur, par M. Bailie. — Le méca-nisme digestif et le rôle vrai de l'estomac, par J. Lefèvre. — Chronique politique. — Nouvelles scientifiques et littéraires. — Revue des revues. — Notes bibliographiques.

Abonnement : un an, 24 fr. ; six mois, 14 fr. ; trois mois, 8 fr.

Etudes publiées par les Pères de la compagnie de Jésus (rue Bonaparte, 82, Paris). Sommaire du numéro du 5 juin 1901 : Evan-gélisation de l'Inde, par le P. A. Brou. — La vocation de l'abbé de Broglie, par le P. H. Bremond. — Bonald d'après sa correspondance inédite, par le P. H. Chérot. — Un nouvel interprète de saint Augus-tin, par le P. J. Bainvel. — La philosophie de la nature chez les anciens, par le P. A. de La Barre. — Pline le jeune et ses héritiers, par le P. A. d'Alès. — Rapports présentés au congrès international de phy-sique de 1900, par le P. E. Capelle. — Correspondance de Chine, par le P. J. Tobar. — Notes et documents pour servir à la défense des asso-ciations religieuses, par le P. E. C. — Revue des livres. — Notes biblio-graphiques. — Evénements de la quinzaine.

Photo-Revue. Sommaire du numéro du 9 juin 1901 : La photogra-phie dans le bureau de dessin des usines. — Négatifs sur papier. — Nouvelles ampoules pour la production des rayons X. — Opinions : A propos des temps de pose. — Sur la photographie des couleurs (suite). Recettes et formules inédites : nouveau virage donnant des tons variés ; noir chimique ; collage du caoutchouc. — Variétés : papier auto vireur ; renforcement des négatifs ; nouveaux révélateurs ; fixatif pour retouches et images pulvérulentes. — Offres, demandes, échanges ; bibliographie ; avis divers.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU 1^{er} SEPTEMBRE 1901

CHRONIQUE: Revue de la presse; Erratum, page 273.

AVIS ET NOUVELLES: Distinctions; Le domaine de Château-Merle; Un Lenain au musée de Saintes; Distribution des prix; Nouvelles archéologiques et littéraires: Clocher de Fenioux; Arènes de Saintes; Théâtre des Bouchauds; Litre à Consac; Motte à Authon; Incendie à Saint-Martin de Ré; Buste à Racan; Théâtre populaire de La Mothe Saint-Héray; *Guide et émaux* de Limoges; Souvenir de Saintes; Programme des sociétés savantes à la Sorbonne en 1902, page 280.

A TRAVERS LES REVUES: Reliques données par Raymond Pérault; Le portrait de Jeanne de Vivonne, dame de Dampierre; Légendes de Saintonge; Lussac; Au pays du théâtre patois; Marins rochefortais: le comte d'Amblimont, La Touche-Tréville, René Bellot; Invitation à une distribution des prix en l'an X, page 289.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — I. *Décès*: Armand de Dampierre. Fontorbe, Roche, Célestine de Saint-Légier d'Orignac, M^{me} de Saint-Légier de La Sausaye (Elisabeth de Laborde-Lasalle), Verdier, page 295.

II. *Mariages*: Dhoste et Marguerite Ardouin, Jean Hennessy et Marguerite de Mun, Machet de La Martinière et Elisabeth de Beaucorps, Sorin et Henriette Faseuille, page 302.

VARIÉTÉS: I. Achets et ganipotes, page 304. — II. Un centenaire. La société d'agriculture de Saintes, page 305. — III. Lettres d'indulgence pour Saint-Pierre de Saintes, page 306. — IV. Excursion de Cognac à Jarnac, p. 308.

QUESTIONS ET RÉPONSES: Une recluse à La Rochelle; Un seigneur saintongeais aux eaux de Pougues; Sainte Abeauduche; Usages et superstitions: Les miroirs voilés; La verve à Dieu; La grande peur en 1789; Les Bruel de Joly; La bique, chanson saintongeaise en patois; Les arbres de la liberté, page 338.

BIBLIOGRAPHIE: *Ra*.

REVUE DE LA PRESSE

Ont reproduit le sommaire du 1^{er} juillet: *La Charente-Inférieure* du 2; le *Courrier de La Rochelle* du 4; la *Chronique de Saint-Jean d'Angély* du 7; l'*Echo rochelais* du 17; l'*Union nationale* du 18; l'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 23; le *Bulletin religieux* du 27; l'*Echo charentais* du 11 août.

La *Réforme des Charentes* du 20, la *Gazette de l'ouest* du 15 août (celle-ci sans indiquer la source), le *Peuple* du 10 repro-

duisent l'article *Ganipotes* de M. Eugène Réveillaud ; et l'*Echo rochelais* du 24, le compte rendu de *Chansons de geste* de M. Georges Gourdon par M. Gabriel Audiat.

Comme suite à l'article de notre dernier numéro (xxi, 235) sur M. Georges Gourdon, on lira dans le *Rochefortais* du 4 août, un compte rendu très élogieux de *Chansons de geste et poèmes divers*, par M. Henry Mériot, un poète jugeant un autre poète.

Le *Polybiblion* de juillet signale dans notre numéro de juillet : Achets et ganipotes ; Le premier bateau à vapeur à Saintes ; Une colonie allemande à Cognac ; L'arbre de la liberté à Cognac ; La verve à Dieu, par M. l'abbé Guionneau.

La *Pensée* du 25 juillet cite de notre dernier numéro : *Une colonie allemande en Saintonge ; Un arbre de la liberté en 1792 à Cognac.*

Le *Bibliophile limousin*, très précieux répertoire de tout ce qui s'écrit sur la contrée, contient dans son numéro de juillet : *Imprimeurs et impressions limousines, curiosités de bibliographie limousine* ; un article sur *Les Limousins au congrès de Nancy*, où est constatée une fois de plus l'erreur qui a transféré en province les congrès de la Sorbonne (44 délégués seulement, la plupart appartenant à la région nancéenne, 13 seulement au pays d'oc). On y dit, page 125, de la *Revue de Saintonge* : « Cette excellente revue donne, pages 127, 202 et 266 des détails sur *La grande peur*. » M. l'abbé Leclerc a lu sur cet événement à la société archéologique du Limousin un travail qu'elle publiera dans son *Bulletin*.

Le *Bulletin de la société historique du Périgord* (3^e livraison de 1901) mentionne de notre numéro de mars l'épithaphe de Guillaume-Vivien Leidet.

La *Gazette de l'ouest* du 27 juin reproduit l'article de M. de La Morinerie du 1^{er} mars, *Longévité en Saintonge et Aunis*, (1710-1711).

A la rubrique, *Chronique régionale*, elle dit : « Nous empruntons à l'excellente *Revue de Saintonge et d'Aunis* l'intéressant article qui suit : le plaidoyer de meite Grandgorge et la réplique de notre savant confrère M. Louis Audiat : *La défense du patois saintongeais...* », du numéro du 1^{er} mai.

L'*Union nationale* de Saint-Jean d'Angély des 3 et 7 juillet

reproduit l'article *Passage du prince Joseph Napoléon à Saintes*, de notre tome xx, p. 437-440.

Les *Notes d'art* de juin 1901 mentionnent de notre livraison de mars : « *A travers les revues* : Un jeton du cardinal de Bourbon, évêque de Saintes ; Jeanne de Chièvres ; Michel de La Mothe ; le pasteur Texier ; Frèrejean et la réforme à Saint-Seurin d'Uzet ; L'Acadie française ; Une recherche de la paternité en 1772. — *Archéologie* : Listes des monuments historiques ; Puits romain ; Tombeau celtique ; Cachet d'oculiste. — *Variétés* : I. Le patois saintongeais ; II. Le premier bateau à vapeur à Saintes ; III. Le Dr Guillotin et Moreau le jeune ; IV. Jacqueline Chesnel et les filles de Notre-Dame ; V. Le culte de saint Eutrope et de sainte Eustelle ; VI. Six mille mariages en un jour ; VII. Un divorce par consentement mutuel ; VIII. Napoléon à Barbezieux. — *Questions et réponses* : Arbres de la liberté : Les possesseurs de Vizelle ; La chanson du carnaval à Saint-Vivien ; Joseph Bonaparte à Saintes ; Les chefs gaulois des Santons ; La journée de la grande peur », etc.

L'*Annuaire du conseil héraldique de France* pour 1901 appelle la *Revue de Saintonge et d'Aunis* : « Une de nos plus doctes revues où fourmillent les pages de valeur, les études intéressantes, les renseignements précieux ou curieux, les généalogies sérieuses. Principaux articles : *La famille Harouard ; Les Le Fourestier d'Orignac et de Vauvert ; Epigraphie de Saint-Hilaire de Villefranche ; Les d'Ocoy en Saintonge et à Saint-Brice ; Les Jussac d'Ambleville ; Familles rochelaises : Les Filleau, etc.* »

Du même : *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. xxix. Index onomastique de 66 colonnes. « Ce beau volume est consacré en entier au très précieux répertoire des titres du comté de Taillebourg (1100-1758), publié d'après un manuscrit appartenant à M. le duc de La Trémoille par M. Gaston Tortat. »

A côté de ces témoignages d'estime qui nous arrivent de divers côtés et que nous recueillons avec reconnaissance comme un encouragement, nous croyons juste de faire connaître les dissidences et les reproches.

Le *Recueil de la commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure* (t. xvi, p. 519 ; n° de juillet 1901, paru en août) attaque aigrement un article de notre *Revue* du 1^{er} mai (t. xxi, p. 151). Sans relever aucune inexactitude, ce qui aurait quelque intérêt, mais remplaçant l'errata par les gros mots, il se livre, tâche plus facile, à des attaques personnelles, où les arts et monuments ni l'archéologie n'ont pas grand'chose à voir. Si nous ripostons, quel spectacle que des hommes d'études se gour-

mant pour la joie des badauds ! Notre critique spontané, qui lui n'est point comme les autres guidé par « la rancune », d'abord accuse le collaborateur de la *Revue* de « manquer de courage », puisqu'il s'est « entouré la tête de voiles », feignant d'ignorer que les notes d'état civil, comme au *Recueil* du reste, ne sont jamais signées — une sur cent ; — mais que le directeur, sinon l'auteur, est toujours prêt à les prendre sous sa responsabilité. A ce grief, imaginé pour les besoins de la cause, il ajoute des inculpations à faire frissonner : « malveillance », « maladresse insigne », « méchanceté, gravité de l'œuvre », certainement impie et sacrilège, « article acerbe », « dicté par la fièvre, la rancune », « action détestable », presque crime, puisque « le corps du délit imprimé » est là, « l'étendue de la faute » vitrioliser un cadavre !! Horreur ! — Or, muet sur les actes de la vie privée, le nécrologue s'est borné aux faits de la vie publique et à deux appréciations assez anodines « ardeur remuante », « entrain exubérant », et une troisième très élogieuse, « dévouement aux siens. »

Du plus grand des forfaits je le croyais coupable.

Pour tant de méfaits il a dû sentir, dit le *Recueil*, « la rougeur de la honte lui monter au front », « le remords », « la réprobation imminente », « le châtiment », etc. ; le style même n'est pas épargné ; il « laissait tant à déplorer. »

Je n'avais pas dit que ces aménités à l'adresse de M. Audiat venaient — vieille habitude — de M. Dangibeaud, toujours rageur, qui d'ailleurs fait appel en latin à la charité, « *in omnibus caritas* », et en français ? parle de « courtoisie ».

Nous reviendrons sur ce sujet.

L. A.

LE CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE LA GRACE-DIEU

Publié par M. G. Musset.

Erratum. — Je suis de ceux qui ne sont jamais contents, je ne dirai pas de leur œuvre, ce serait trop monumental, mais simplement de leur travail. Faisant souvent, sans y être invité par autrui, mon *mea culpa*, je suis d'autant plus disposé à signaler mes erreurs quand elles sont relevées par un confrère... bienveillant, mais en les expliquant au besoin.

Pour que les lecteurs n'en ignorent, comme on disait jadis, je signalerai donc à ceux qui me feront l'honneur de lire La Grâce-Dieu les erreurs indiquées par mon confrère M. Mirot, dans le *Bulletin bibliographique de la revue des questions historiques*, 1900, p. 306.

Je dois tout d'abord cueillir dans cette note les éloges qui me sont adressés, et qui me sont très sensibles, puisque le but, le seul que je visais, est atteint. Je n'avais en effet qu'une modeste prétention, celle d'être utilitaire, comme tous les éditeurs de cartulaires, celle de mettre à la disposition des savants des textes ignorés, oubliés ou exposés à la destruction. J'ai accompli

ma tâche en copiste consciencieux, et M. Mirot a droit à toute ma reconnaissance quand il dit que « la publication est soignée, et l'établissement du texte fait avec méthode et exactitude ». Merci, mille fois ; en cela, je serai utile aux savants. C'est tout ce que je rêvais. Le reste « ne me chault ».

M. Mirot ajoute : « Malheureusement, on doit déplorer d'assez nombreuses négligences, » et un autre critique, le citant et s'inspirant de lui, le résume par ces deux mots : « graves négligences. »

Comme je serais désolé de faire de nouvelles victimes, je vais corriger mes erreurs, dans la mesure du possible.

La plus grosse, — que M. Mirot mitige, ironiquement sans doute, — est d'avoir fait vivre Grégoire XI le 18 juillet 1378, quand ce pape était mort le 27 mars. M. Mirot, qui a étudié particulièrement Grégoire XI, était en effet mieux que personne en situation d'apercevoir cette grossière erreur.

La faute, je la reconnais bien volontiers. La cause en est en effet due à une négligence, à la paresse, si l'on veut, ne m'étant pas donné la peine de vérifier, malgré mon scepticisme habituel, une indication de seconde main. J'ai en effet cité et analysé une bulle du pape Grégoire, d'après un document judiciaire du xv^e siècle, qui, parlant de l'auteur de la bulle, disait : « ledit pape esleu en l'an 1370. » Mais j'ai eu la bonne fortune de retrouver dans mes papiers un vidimus de cette bulle qui permet de remettre les choses au point, et de restituer à Grégoire IX la bulle attribuée à Grégoire XI, non seulement par les plaideurs, mais même par les détenteurs du vidimus. Le lecteur en profitera dans une certaine mesure, car je donne à la suite de cette note une copie de la bulle. Que le lecteur toutefois soit indulgent pour le brave notaire rochelais Brillouet, l'auteur du vidimus, pour le cas où, dans sa transcription, il aurait commis, lui aussi, quelque grave négligence.

2^e J'ai cité un document de Rymer sans indiquer l'édition que je visais. J'ai suivi à tort, en cela, les habitudes de Massiou et de bien d'autres. Que le lecteur sache qu'il s'agit de la première édition (Londres, 1704-1735, 20 vol. in-fol.), ou de la seconde (Londres, 1727-1735, 20 vol. in-f°), laquelle n'est que la réimpression de la première.

3^e J'ai indiqué une pièce comme tirée des *Rot. litt. patent.*, ouvrage familier à ceux qui, comme moi, s'occupent souvent de l'histoire des provinces que l'Anglais nous disputa. Je complète : *Rotuli litterarum patentium in turri Londinensi asservati. Accurante Thoma Duffus Hardy...*, 1835, in-fol.

4^e Une erreur et une faute typographiques ont fait imprimer (page 137) : *Arch. nat. anc. I. 387*, au lieu de *S. 387*, et (p. 200) *X^{ia} 29* au lieu de *X^{ia} 29*. Que le lecteur soit indulgent pour le prote et pour moi-même. Le prote est peut-être jeune, lui ; moi, je n'ai plus mes yeux de vingt ans, et un *l* minuscule peut bien être confondu avec un *i*. La coupe entre le point et la lettre avait échappé à notre vigilance commune.

5° Ici je suis plus coupable. Que signifie *Arch. nat.*, t. xl (p. 187)? — Une distraction a fait échapper la mention *Trésor des chartes*. Le lecteur est maintenant fixé.

6° En ce qui concerne la table et l'absence de distinctions entre les personnages portant le même nom, une explication est nécessaire. — En agissant ainsi, je me suis inspiré, peut-être à tort, de deux motifs : le premier, de ne pas allonger indéfiniment une table déjà longue, et de lui donner des proportions exorbitantes ; le second, d'aller vite, de ne pas faire attendre pendant des mois la publication d'un volume que la société, qui me donnait l'hospitalité, désirait voir terminer, et que les lecteurs demandaient à posséder le plus promptement possible. J'admire et j'envie en effet les auteurs de ces tables ou de ces catalogues qui font désirer pendant longtemps l'achèvement de leurs savants travaux, absolument complets et parfaits ; mais je me suis laissé aller au désir de mettre entre les mains du public un travail moins parfait, dont le savant, plus savant que moi, saura tirer parti de suite. Cela ne valait-il pas mieux que de faire attendre toujours, comme il se voit ailleurs, sous le prétexte de polir sans cesse des catalogues d'archives ou de bibliothèques et des tables de volumes. Pour ma part, entre les deux systèmes je n'hésite pas ; et quelque reproche qu'on puisse me faire, en ce qui concerne tables ou inventaires, ma personnalité devant même y conquérir moins de gloire et d'illustration, je préférerai toujours moins perfectionner pour donner une satisfaction plus prompte aux travailleurs, sans les faire languir jusqu'à la troisième génération et au-delà.

En terminant, mon aimable critique me permettra toutefois une petite observation. La statistique est à la mode ; j'en ferai un brin. Labiche lui-même en a usé avec son esprit habituel. Vous souvient-il de ce relevé humoristique des femmes mariées, veuves, filles ou douteuses qui traversaient le Pont-Neuf, si j'ai bonne mémoire ?

Eh bien ! Faisons un peu de statistique. Dans les 557 pages de *La Grâce-Dieu*, il est relevé par M. Mirot une dizaine d'erreurs environ. Moi, j'en connais bien davantage ; mais passons pour aujourd'hui. En deux courtes colonnes, mon aimable critique, lui, en a commis trois. Il transforme en effet un Poitevin en Auvergnat, en imprimant *Laurence de Riom* au lieu de *Laurence de Niort*. Il écrit *Rotuli letter. patent.* pour *Rotuli litter. patent.* ; et, ce qui est ineffable, *X^{1a}* au lieu de *X^{ia}* !

« Sauf vot' respect et celui de la compagnie » et sans laisser croire toutefois que votre serviteur « a toutes les vices » comme le disaient plaisamment, l'autre jour, les acteurs du théâtre saintongeais, ne serait-ce pas le cas de rappeler, en terminant, une chanson qui a eu son heure de succès :

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
L'excès partout est un défaut.

..

GEORGES MUSSET.

PIÈCE ANNEXE

A tous ceulz qui ces présentes lectres verront et orront. Pierre Noeau, garde du seel establi aux contraux en la ville de La Rochelle, pour le Roy notre sire, salut. Savoir faisons que le dixiesme jour du moys d'octobre l'an mil CCCC cinquante et troys, Denis Brillouet, notaire juré en la cour dudit seel royal, nous relata et tesmoigna par vérité avoir veu, tenu et de mot à mot parleu une bulle plombée en laz de soye vermeille et jaune, saine et entière, non viciée, non corrompue, non cancellée, non abrasée et sans aucune suspicion avoir en elle, de laquelle la teneur s'ensuit :

Gregorius, episcopus (1), servus servorum Dei, venerabilibus fratribus, archiepiscopis et episcopis, et dilectis filiis abbatibus, prioribus, decanis, archidiaconis, prepositis, archipresbiteris et aliis ecclesiarum prelatis ad quos lictere iste pervenerint, salutem et apostolicam benedictionem. Cum abbates Cisterciensis ordinis, tempore concilii generalis, ad commendationem felicis memorie J. pape predecessoris nostri (2), statuerint ut de cetero fratres ipsius ordinis ne occasione privilegiorum suorum ecclesie ulterius gravarentur, de alienis terris et ab eo tempore acquirendis, si eas propriis manibus aut sumptibus colerent, decimas persolverent ecclesiis quibus, ratione prediorum, antea solvebantur, nisi cum eisdem ecclesiis aliter ducerent componendum; idem predecessor noster, quia sperabat ut ecclesiarum prelati promores et efficaciores existerent ad exhibendum eis de suis malefactoribus justicie complementum, et eorum privilegia diligentius et perfectius observarent, statutum hujusmodi gratum habens et ratum hoc ad alios regulares qui similibus gaudent privilegiis extendi voluit et mandavit. Sed quod dolentes referimus, in contrarium res est versa, quia, sicut ex inculrata (3) querela abbatum ipsius ordinis frequenter audivimus, nonnulli ecclesiarum prelati et alii clerici eorum privilegia temere contempnentes et contententes, maliciose ipsorum pervertere intellectum, eosdem multipliciter inquietant nam cum sit ipsis indultum ut de novalibus que propriis manibus aut sumptibus excolunt, sive de ortis et virgultis et piscacionibus suis vel de suorum animalium nutrimentis, nullus ab eis decimas exigere vel extraquere presumat, quidam perverso intellectu conficto dicentes quod non possunt nec debent intelligi nisi de hiis que sicut ante generale concilium acquisita ipsos super hiis multiplici exactione fatigant. Nos igitur eorum quieti paterna sollicitudine providere volentes, universitati nostre per apostolica scripta mandamus quatinus abbates et fratres ejusdem ordinis a prestacione decimarum tam de possessionibus habitis ante concilium memoratum quam de novalibus sive ante sive post idem concilium acquisitis que propriis manibus aut

(1) Grégoire IX, 1227-1241.

(2) Innocent III, 1198-1216? — Concile de Dijon, 1199-1200?

(3) Ou *inculcata*.

sumptibus excolunt, de quibus novalibus aliquis hactenus non percepit, necnon de ortis et virgultis et piscacionibus suis et de suorum animalium nutrimentis singuli vestrum omnino servetis immunes. Contradictores si qui fuerunt, per censuram ecclesiasticam appellacione postposita compescendo. Datum Reate XI kalendas Augusti pontificatus nostri anno octavo. En tesmoing de laquelle vision, inspection et lecture, nous ledit scelleur ou garde dudit seel, icelui, à la féal relacion dudit notaire, à luy adjoustans soy à ce présent vidisse, avons mis et apposé, en tes moing de vérité. Fait et donné les jour et an que dessus.

Collacion est faite à l'original par moy Brillouet, notaire.

Au revers : Esleu en 1370. C'est un vidimus d'une bulle du pape Grégoire, faict l'an 1453, de ne payer les dismes aux paroisses.

AVIS ET NOUVELLES

Par décision du 18 juillet 1901, le ministre de l'instruction publique a accordé une subvention de 400 francs à la société des *Archives historiques de l'Aunis et de la Saintonge*, pour aider à la publication du cartulaire de l'abbaye royale de Saint-Jean d'Angély dont a bien voulu se charger notre confrère M. Georges Musset, archiviste paléographe, bibliothécaire de La Rochelle.

L'académie des sciences morales et politiques a décerné un prix de mille francs à notre confrère M. Emile Garnault, pour son ouvrage *Histoire du commerce rochelais*.

La société d'encouragement pour l'industrie nationale, fondée en 1801 et reconnue comme établissement d'utilité publique, a décerné une médaille à notre confrère M. Claude Boucher, maître verrier à Cognac, pour ses procédés de fabrication mécanique des bouteilles et autres articles analogues. Le rapport sur le procédé de fabrication mécanique des bouteilles, carafes, flacons, etc., par M. Léon Appert, membre du conseil, en expliquant les longs efforts, les tentatives multipliées de M. Boucher, rend un ample hommage à l'énergie, à l'intelligence hors ligne de M. Boucher. « Ayant eu, dit-il, à subir de graves mécomptes dans sa fabrication par suite de grèves survenues successivement dans son établissement, grèves suivies de mise à l'index lui interdisant de continuer toute fabrication, presque ruiné même, il résolut de chercher à résoudre ce problème tant cherché et regardé, d'après les essais qui en avaient été faits avant lui, comme insoluble. Après cinq années d'essais et de tâtonnements il a réussi à combiner une machine qui lui permet de fabriquer mécaniquement, dans des conditions industriellement pratiques, des bouteilles qui ne le cèdent en rien aux

meilleurs produits fabriqués à la main... Depuis deux ans plusieurs millions de bouteilles ont été fabriquées et vendues et ont été reconnues d'une qualité supérieure à celles fabriquées par les procédés anciens ; leur solidité est plus grande... » Nous sommes heureux de ce résultat et de la haute récompense qui le consacre. M. Boucher méritait ce succès par sa longue patience et ses vaillants efforts ; son invention est en même temps l'œuvre d'un vrai philanthrope.

Le prix d'histoire et géographie en rhétorique au collège de Saintes, offert par la société des *Archives*, a été obtenu par l'élève Marc Autrusseau, de Saint-Georges de Didonne.

M. Alexandre Marchat, de Saint-Jean d'Angély, a soutenu au commencement de juillet sa thèse de docteur devant la faculté de médecine de Paris.

Je lis dans le dernier numéro de la *Revue de Saintonge* (xxi, 268), à propos des seigneurs de Vizelle, que le domaine passa des Livenne aux Dufaure par alliance, vers 1734.

Il en est de même de l'importante propriété de Château-Merle, commune de Thézac. Je tiens de l'ancien curé-doyen de Montguyon, mon grand-oncle, décédé dans les premiers jours de cette année, les détails suivants :

Le domaine de Château-Merle fut créé par un sieur Faure. En 1685, après la révocation de l'édit de Nantes, ce notable bourgeois acheta divers lots de terrains provenant de propriétaires émigrés, et ces parcelles de terres formèrent la propriété de Château-Merle, constituant un lot unique.

Vers 1770, vivaient trois Ardouin, trois frères. L'un était avocat, l'autre médecin, le troisième ingénieur. L'avocat épousa la fille d'Isaac Faure, propriétaire de Château-Merle, et, après divers arrangements de famille, ledit domaine resta aux Ardouin qui l'exploitent depuis cette très ancienne date.

Il m'a semblé qu'il était assez rare de voir une terre de cette importance (cent hectares) demeurer aussi longtemps entre les mains d'une même famille. C'est pourquoi j'ai cru devoir signaler le fait.

Le rapprochement existant entre la possession ancienne du domaine de Vizelle par les Dufaure et celle de la terre de Château-Merle par les Ardouin me paraît d'autant plus remarquable qu'il existe encore une parenté assez proche entre ces deux familles.

M^{me} Fanny Dufaure, épouse de Léon Ardouin, médecin à Pons, était cousine-germaine de Jules Dufaure, ancien ministre.

Aujourd'hui Château-Merle appartient à Pierre Ardouin, petit-fils de Léon Ardouin, décédé à Pons en 1880.

P. ARDOUIN.

Dans sa livraison de juillet dernier, la *Revue* relève la mention que l'important ouvrage de M. Louis Gonse, *Les chefs-d'œuvre des musées de France*, fait du portrait de Vauban, appartenant au musée de Saintes.

Nous regrettons d'avoir à le constater : M. Gonse, qui professe une tendresse bien justifiée pour les œuvres des frères Lenain, qui ne manque pas de les signaler partout où il s'en trouve... parfois même où l'on n'en connaissait pas, a passé sous silence la remarquable toile du musée de Saintes, *Le joueur de vielle* (n° 26 du catalogue), attribuée précisément à l'un des frères Lenain.

De deux choses l'une : ou le distingué critique d'art n'a pas daigné visiter le musée de Saintes et s'est contenté de mentionner le portrait de Vauban d'après un simple renseignement et le tableau envoyé à l'exposition ; ou bien le tableau attribué aux Lenain lui a paru chose médiocre et négligeable... et alors il serait fort intéressant de savoir en quoi l'attribution actuelle est erronée et à quel peintre ou à quelle école doit être restituée cette toile, une des meilleures du musée à notre humble avis.

P. F.

Parmi les noms des conseillers généraux élus le 21 juillet, nous trouvons les noms de nos confrères suivants :

MM. le comte Anatole de Bremond d'Ars pour le canton de Pont-Aven (Finistère) qu'il représente depuis 24 ans, élu par 2.526 suffrages sur 2.574 votants ;

Théophile de Laage de Meux, pour le canton de Saint-Savinien ;

Dessalines d'Orbigny, maire de La Rochelle, pour le canton de La Rochelle-Est ;

Le marquis Charles de Cumont, pour le canton de Coulonges (Deux Sèvres) ;

Gabriel Dufaure, pour le canton de Cozes ;

Eugène Giraudias, pour le canton de La Mothe Saint Héraie ;

Le docteur Guillaud, maire d'Aumagne, pour le canton de Saint-Hilaire de Villefranche ;

Le docteur Marchand, pour le canton d'Aunay ;

Rambaud de La Rocque, pour le canton de Jarnac.

Parmi les conseillers d'arrondissement : Carrière, pour Saint-Pierre d'Oleron ; Chevreux, pour le canton de Barbezieux.

DISTRIBUTIONS DES PRIX. — Le 23 juillet, au petit séminaire de Montlieu ; à l'institution de Saint-Jean d'Angély, sous la présidence de M. Denys d'Aussy, avocat, qui a fait un discours sur le patriotisme chrétien ; — le 24, à l'école Fénelon de La Rochelle, sous la présidence de M. l'abbé Jourdan, vicaire général ; — le 27, à l'externat Saint-Pierre de Saintes, sous la présidence de M. le baron Amédée Oudet, dont le discours, *De l'étude des langues anciennes*, a été publié par le *Moniteur de la Saintonge* du 11 août ; — le 29, au collège de Cognac, sous la présidence de

M. Renaud, inspecteur d'académie, discours par M. Martin, professeur d'anglais ; les deux discours ont été publiés par l'*Ere nouvelle* du 1^{er} août ; — le 30, au collège de Saintes, présidence de M. Guillet, inspecteur d'académie, discours de M. Guilhamotte, professeur d'allemand ; les deux discours ont été publiés par l'*Indépendant* du 1^{er} août ; — le 31 juillet, au collège de Barbezieux, sous la présidence de M. Landry, avocat, président de l'association amicale des anciens élèves, discours de M. Audouin, professeur de rhétorique, *L'éducation dans l'université* ; au lycée de La Rochelle, sous la présidence de M. Fosse, préfet de la Charente-Inférieure : discours de M. Minier, professeur de 4^e, sur l'*Utilité des lettres* ; le discours du président a été publié par la *Charente-Inférieure* du 31 ; au lycée de Rochefort, présidence de M. Carré, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Poitiers, discours de M. Maurice Enoch, professeur de rhétorique, sur *Le langage et la pensée* ; au collège de Saint-Jean d'Angély, sous la présidence de M. Paul Rouvier, sénateur, discours d'usage par M. Villeneau, professeur.

Le 1^{er} août, la foudre a frappé l'élégant clocher de Fenioux et l'a gravement endommagé ; c'est un monument des plus remarquables ; l'état venait d'y consacrer 40.000 francs. Les dégâts sont estimés 4.000 francs, qu'il est urgent de réparer immédiatement avant l'hiver sous peine de dégradations considérables, peut-être de la ruine du monument. Le conseil général, prié de voter 500 francs, a refusé ; la demande était faite par M. Théophile de Laage, conseiller général de Saint-Savinien.

Une somme de 18.000 francs, fournie 15.000 francs par l'état et 3.000 francs par la ville de Saintes, va être de nouveau consacrée à continuer les fouilles des arènes de Saintes, dont 10.000 francs pour cette année 1901 et 8.000 francs pour l'année prochaine. La difficulté qui avait fait suspendre les travaux depuis 1881 était l'encombrement des terres extraites, dont on ne savait que faire.

En 1877, le gouvernement a dépensé 3.970 fr. 75 pour déblaiement et travaux de consolidation ; en 1880, pour déblaiement 10.000 fr. ; en 1881, dix autres mille francs. Alors, la ville qui s'était engagée à enlever les terres ne l'ayant pas fait, l'Etat a refusé toute nouvelle subvention ; des pourparlers ont été entamés depuis par l'intermédiaire de M. Rullier, architecte.

Grâce à l'offre faite par M. Théodore Guillet d'un pré en amont de l'amphithéâtre, on pourra sans beaucoup de frais y déposer les terres déblayées. Espérons que cette fois l'opération sera faite méthodiquement et en vue d'un déblaiement véritable qui permettra de voir nettement ce qu'était ce curieux monument.

On parle d'un projet d'installer des gradins destinés à donner

des fêtes littéraires dans les arènes. Ce serait là le véritable théâtre populaire.

Le théâtre romain des Bouchauds, commune de Saint-Cybardaux, canton de Rouillac (Charente), dont le propriétaire, feu Gontier, avait commencé le déblaiement et qu'il a dû abandonner faute de ressources, va être dégagé complètement. Grâce aux 5.000 francs offerts par notre confrère M. Laporte, sénateur et maire de Jarnac, le R. P. Camille de Lacroix est déjà à l'œuvre, et l'inspecteur des monuments historiques, M. Ballu, a visité les travaux de la part du ministre de l'instruction publique et des beaux arts.

A quarante mètres du château d'Authon, commune de ce nom, notre confrère M. Charles Normand d'Authon, qui l'habite, a nivelé une butte de 8 mètres de diamètre, 1 mèt. 50 de hauteur. Il y a constaté des murs de plus d'un mètre d'épaisseur, formés de blocs reliés par du ciment, et y a trouvé une bague en argent massif de 22 millimètres de diamètre et des monnaies portant le nom du roi Charles, CARLVS REX, et au revers celui de Melle, METALO. C'est le monnayage de Charles le Chauve continué jusqu'en 1169 ; ces pièces peuvent fixer la date de cette motte au commencement du XIII^e siècle. M. Charles Normand, qui nous a fait part de sa découverte, se propose de fouiller aussi deux autres mottes voisines, placées en ligne, qui pourraient avoir servi de postes militaires ou sémaphoriques. Il a offert au musée de Saintes la bague et quelques uns de ces deniers.

A la séance du 9 mai dernier de la société archéologique de la Charente, M. Favraud a signalé sur l'ancienne voie romaine de Charroux à Aunay, qui sépare la Charente des Deux-Sèvres, mais à deux kilomètres environ des limites de la Charente, au lieu dit La Grande-Eglise, près du hameau des Coux, commune de Cherves (Charente-Inférieure), des substructions importantes : restes de murs, tuiles à rebord, tessons de poterie. La charrue a ramené à la surface du sol des cubes de mosaïque en marbre et en verre blanc, gris, rouge, bleu. Près de là un paysan avait mis à jour dans son champ une table de marbre blanc d'un mètre de long.

En faisant des restaurations aux murs de l'église de Consac, on a découvert, sous un badigeon de chaux et d'ocre plusieurs fois renouvelé, une litre funèbre sur laquelle des écussons accouplés avaient été peints. Le premier groupe représente un écu d'argent à 7 losanges de gueules, 3, 3, 1, qui est d'Arnoul, seigneur de Vignolles, de Nieul-le-Virouilh, de Lussac, Saint-Simon de Bordes, accosté à celui des Berthon de Bonnemie : d'or à la bisse tortillée de 7 plis de gueules issante de la pointe de

l'écu, couronnée et languée de 3 flammes de gueules. Un autre groupe représente les armes de Renaud de Courbon de Blénac : d'azur à 3 boucles d'or, l'ardillon en pal, accostées à celles de Marguerite Poute de Nieul : d'argent, à 3 pals de sable, au chevron du même brochant sur le tout.

Dans sa séance du 17 août, sous la présidence de M. Genet, maire, le conseil municipal de Saintes a accepté l'offre que lui faisait le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts d'un certain nombre de moulages, statues et bas-reliefs du moyen âge. Les fonds nécessaires pour l'emballage et le transport seront pris sur le crédit du musée.

Un incendie dans la nuit du 7 au 8 août a détruit la magnifique chapelle de l'hôpital de Saint-Martin de Ré. Fondée sous le vocable de saint Honoré avec l'hôpital lui-même par Louis XIV, qui avait voulu faire de Saint-Martin une forteresse importante, où Louis XV établit l'hôtel des Cadets, elle possédait, grâce aux largesses des deux souverains, de nombreuses richesses artistiques, notamment une magnifique garniture d'autel, six flambeaux et la croix en argent pur, calices, ciboire, ostensor, ornements divers, accumulés depuis deux siècles, qui ont été la proie des flammes. La perte est irréparable.

Après le splendide monument qu'a élevé à Racan M. Louis Arnould, professeur à la faculté des lettres de Poitiers, dans sa thèse de doctorat, *Racan, 1589-1670* (Paris, Colin, 1896, in-8°, 772 pages), voici que les compatriotes du poète ont pensé que la Touraine se devait à elle-même de lui dresser au moins un buste, afin de rendre un hommage mérité à un de ses plus glorieux enfants. La société littéraire et artistique a constitué un comité pour, à l'aide de souscriptions, élever un monument à Racan, dans la commune de Saint-Paterne, où il a passé la plus grande partie de sa vie. L'on peut adresser sa souscription, 46, rue Sébastopol, à Tours. Le président du comité est notre compatriote charentais, M. Robert Gaschet, professeur de rhétorique au lycée de Tours; M. Robert Gaschet est le neveu du général Gaschet qui a laissé en Saintonge de si agréables souvenirs. Les noms des plus généreux donateurs seront gravés en lettres d'or sur le socle du monument.

Déjà des fêtes ont eu lieu à Aubigné et à Champmarin (maison natale de Racan). Une conférence a été faite récemment à Tours par M. Louis Arnould, qui a publié dans le *Mois* du 1^{er} août une importante étude, *Racan en Touraine*, avec gravures.

La Mothe Saint-Héray est célèbre par ses essais de décen-

tralisation littéraire. Ailleurs on parle ; ici on agit. Là-bas on disserte sur le théâtre populaire ; chez nous on le crée. Il est vrai que, pour avoir des drames ou des comédies locales, il faut les faire. Donnez-moi un poète ou tragique ou comique, et je vous ferai des drames dont le sujet sera tiré des chroniques de la région, de l'histoire de la contrée. Et voilà pourquoi La Mothe Saint-Héray donnera pour la sixième fois sa représentation annuelle sur la scène du Parc. M. Pierre Corneille et Louis Giraudias feront représenter, le 8 septembre, à 8 heures du soir, un drame en cinq actes avec chœur et ballet, *Richelieu*, épisode de la conspiration des dames. Ceux qui ont vu déjà les fêtes de La Mothe avec son couronnement des rosières et ses représentations en plein air, où tout est absolument du cru, acteurs, actrices, chanteurs, musiciens, poète, voudront revoir encore cet admirable spectacle. La Mothe Saint-Héray est sur la ligne de La Rochelle à Poitiers et tramway de Melle à Parthenay. Le maire, président de la commission des fêtes, est M. Eugène Giraudias ; et voilà pourquoi La Mothe Saint-Héray, déjà célèbre, va devenir illustre.

Au moment des vacances et des excursions nous signalons aux voyageurs désireux de s'instruire un guide sûr et complet intitulé *Limoges et ses environs*, par M. Paul Ducourtieux (Limoges, Ducourtieux, 1901, 5^e édition, in-18, 71 pages ; prix, 75 centimes). C'est l'extrait d'un volume plus considérable et d'un prix plus élevé. Tel qu'il est, ce *Guide* renferme tout ce que désire savoir le touriste : une histoire sommaire de la vieille cité, commerce, industries ; anciens quartiers, places, ponts, statues ; les monuments : cathédrale, églises, palais de justice, hôtel de ville, musée ; et les environs : Salignac, Saint-Junien, Aix, Le Dorat, Saint-Yrieix, Saint-Léonard ; personnages célèbres ; on a oublié M. Tourgnol, né à Saint-Léonard, comme Gay-Lussac. Voir la description par M. Mabaret du Basty. Neuf gravures et un plan ornent habilement le texte.

* *

On ne peut parler de Limoges sans songer à l'émaillerie. M. Louis Guibert, le patriote érudit de Limoges, qui sait sur sa ville tout et quelque chose encore, et qui s'est voué à la tâche admirable de la faire connaître, a publié *Les vieux émaux de Limoges à l'exposition de 1900* (Limoges, Ducourtieux, 1901, in-8°, 56 pages). Avec ces feuilles pleines de documents si sûrs et de recherches si variées, nous désirerions plus d'images. Je suis sûr que ce désir était celui de l'auteur. Mais l'écrivain n'a que sa plume, et celle-ci est d'une rare précision et d'une science à toute épreuve.

Souvenir de Saintes. — Tout le monde n'a pas 500 francs

pour se donner l'album en cinq ou six volumes de M. Proust, Mais voici un petit album très portatif qu'ont mis en vente M^{lles} Bruneau, éditeurs à Saintes, au prix de 1 franc, vingt sous. 16 photographies très artistiques composent cet élégant ouvrage: Saintes actuel et Saintes en 1810, la caserne coloniale (ancien séminaire), arc de triomphe, statue à Palissy, les arènes, la crypte de Saint-Eutrope, la vue du coteau de Saint-Eutrope, clocher et portail de Saint-Pierre, l'abbaye, même la passerelle, etc. Ce petit ouvrage, facile à envoyer, est une excellente œuvre de vulgarisation. On ne peut assez faire connaître les richesses monumentales et naturelles de notre ville si intéressante. Que n'a-t-on accompagné chaque gravure de quelques lignes d'explications!

Vient de paraître (Paris, Lemerre, 1901 ; Melle, imprimerie d'E. Goussard, in-18, viii-165 ; prix : 3 fr. 50) un volume de poésies remarquables de M. Auguste Gaud, *L'âme des champs*, avec une préface de M. Gaston Deschamps, datée de Melle le 10 juillet 1901. Voir dans le *Temps* du 18 août un compte rendu par M. Gaston Deschamps ; la *Gazette de l'ouest* du 15 août, par H. P.

PROGRAMME DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE EN 1902

Le 40^e congrès des sociétés savantes s'ouvrira, à la Sorbonne, le 1^{er} avril 1902.

Les manuscrits devront être entièrement terminés, lisiblement écrits sur le recto et accompagnés des dessins, cartes, croquis, etc., nécessaires, et parvenir avant le 30 janvier prochain au président de la société des *Archives* qui les transmettra au ministère de l'instruction publique.

Nous reproduisons une partie du programme et nous enverrons un exemplaire du programme complet à ceux de nos confrères qui nous en feront la demande. Les articles indiqués seulement par un numéro sont les mêmes que ceux de l'an passé. Voir le t. xx, p. 394.

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE. — 1^o Indiquer les manuscrits exécutés au moyen âge ; 2^o Etudier les authentiques de reliques ; 3^o Signaler les cartulaires, les obituaires et les pouillés ; 4^o Critiquer les actes apocryphes ; 5^o Rechercher dans les textes diplomatiques les surnoms ou sobriquets ; 6^o Relever les noms des témoins ; 7^o Signaler des textes inédits ou peu connus de chartes de communes ou de coutumes ; 8^o Etudier l'administration communale sous l'ancien régime ; 9^o Etablir, à l'aide des anciens registres de comptes, des registres cadastraux et autres documents, et pour une période déterminée, antérieure à la révolution, quelles étaient les sources de revenus d'une commune ou d'une communauté ; 10^o Signaler les listes de vassaux ; 11^o Registres paroissiaux antérieurs à l'établissement des registres de l'état civil ; 12^o Chercher les mentions relatives à l'instruc-

tion publique ; 13° Etudier les procédés employés dans les petites écoles, antérieurement au xix^e siècle, pour enseigner aux enfants la lecture et l'écriture ; 14° Origines et histoire des anciens ateliers typographiques en France ; 15° Rechercher à quelle époque les administrations civiles ou religieuses ont commencé à faire imprimer les pièces dont elles devaient se procurer de nombreux exemplaires ; 16° Etudier les documents qui pourraient servir à l'histoire de la presse sous l'ancien régime (faux, contrefaçons françaises ou étrangères, impressions clandestines, imprimeries de famille, etc.) ; 17° Donner des renseignements sur les livres liturgiques ; 18° Renseignements sur l'état du théâtre ; 19° Exposer, d'après les registres versés récemment par l'administration de l'enregistrement aux archives départementales, comment était organisé et fonctionnait, à la fin de l'ancien régime, le service de la perception des droits domaniaux du roi (contrôle des actes, insinuations laïques, centième denier, etc.) ; 20° Organisation et fonctionnement d'une des assemblées municipales établies conformément à l'édit de juin 1787 ; 21° Etudier les mesures prises sous Louis XVI, par une assemblée provinciale, en vue d'abolir la mendicité ; 22° Etudier les délibérations d'une ou de plusieurs municipalités rurales pendant la révolution ; 23° Tracer le tableau des opérations d'une assemblée électorale de département, soit en 1791, soit en 1792 ; 24° Exposer l'histoire d'une administration municipale de canton sous le régime de la constitution de l'an III.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE. — *I. Archéologie préromaine.* — 1° Relever des sépultures préromaines ; 2° Signaler dans chaque arrondissement les monnaies gauloises.

II. Archéologie romaine. — 3° Etudier les divinités indigètes ; 4° Etudier les monuments figurés votifs ou funéraires relatifs à l'armée romaine ; 5° Textes et monuments antiques sur l'industrie et le commerce des différentes régions de la Gaule à l'époque romaine ; 6° Décrire les mosaïques antiques ; 7° Centres de fabrication de la céramique dans la Gaule ; 8° Pièces de verrerie antique ; 9° Pierres gravées qui sont enchâssées dans les pièces d'orfèvrerie anciennes ; 10° Les plombs monétiformes portant des sujets figurés ou des inscriptions et trouvés en Gaule ou en Afrique ; 11° Documents d'archives, manuscrits anciens ou correspondance des antiquaires des derniers siècles, qui peuvent servir à établir l'âge ou l'histoire d'un monument archéologique déterminé ; 12° Monuments grecs qui se trouvent dans les musées de province ; 13° Relever sur les monnaies romaines les types et les légendes se rapportant à la Gaule ; 14° Signaler les monuments figurés ou épigraphiques conservés dans des collections peu connues.

III. Archéologie du moyen âge. — 15° Description des édifices chrétiens, réputés antérieurs à la période romane ; 16° Monuments chrétiens antérieurs au xi^e siècle ; 17° Monnaies féodales de la France ; 18° Noms des chapitres, abbayes et

prieurés ayant eu des droits sur la fabrication de la monnaie ; 19° Jetons des corporations et des états provinciaux ; 20° Sceaux conservés dans les archives publiques ou privées ; 21° Caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane ; 22° Monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen âge ; 23° Centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen âge ; 24° Décrire et photographier les anciens tissus ; 25° Documents écrits ou figurés intéressant l'histoire du costume ; 26° Carrelages de terre vernissée ; 27° Faire par région, par ville, ou par édifice, le recueil des pierres tombales et inscriptions diverses, publiées ou non ; accompagner ce recueil, autant que possible, d'estampages ou de dessins.

Suivent : Archéologie orientale, section des sciences économiques et sociales, section des sciences et section de géographie historique et descriptive.

A TRAVERS LES REVUES

Dans le t. LIX^e (1898) des *Mémoires de la société des antiquaires de France*, M. Maurice Proux a publié *Authentiques de reliques conservées au trésor de la cathédrale de Sens*. On y lit : *Has sanctissimas reliquias xi millium virginum reverendissimus Raymundus cardinalis Gurcensis, de Aquitania oriundus, ad Germaniam sanctæ sedis legatus sub papa Alexandro VI^o, anno Domini m. d. liii... »* C'est-à-dire Raymond Pérault, né à Saint-Germain de Marencennes, évêque de Gurck en Carinthie, cardinal-prêtre en 1493, envoyé comme nonce en Allemagne par Innocent VIII, puis légat dans le même pays par Alexandre VI, évêque de Saintes, etc.

Dans le même volume M. Paul Vitry, attaché au Louvre, a donné *La statue funéraire de Jeanne de Vivonne, dame de Dampierre, et celle de sa fille, la duchesse de Retz*. Trois statues existaient avant 1789 dans l'église des filles de l'Ave Maria, au quartier Saint-Paul : Jeanne de Vivonne, femme de Claude de Clermont, seigneur de Dampierre sur Boutonne, † 1583 ; Claude-Catherine de Clermont, duchesse de Retz, sa fille, † 1603, et Claude-Catherine de La Trémoille, princesse de Condé, † 1629. Pendant la révolution, elles changèrent de nom. M. Vitry a rendu à chacune son identité : Jeanne de Vivonne est au musée du Louvre ; on la croyait la duchesse de Retz, qui elle était qualifiée duchesse de Joyeuse ; Claude-Catherine de Clermont est au musée de Versailles. L'auteur reproduit la statue de la mère et de la fille, et de plus le portrait de cette dernière d'après un crayon de Clouet. Avis à qui refera après M. l'abbé Noguès et M. Louis Audiat la monographie du château de Dam-

pierre sur Boutonne ou même aux amateurs d'iconographie saintongeaise.

Dans le *Polybiblion* de juin, article de M. Gabriel Audiat sur *V. Hugo. Le philosophe*, par Ch. Renouvrier : « Comme quoi un homme de talent peut faire un ouvrage absurde, ennuyeux, ridicule .. » ; dans le numéro de mai, article critique du même sur Daudet, Bourget, etc.

Chaque « liméro » du *Ventre rouge*, « revue bimensuelle du patois saintongeais », contient « une pognée de ricouène prr' meite Pière Marcut », sous ce titre *Beite et beitasse*, bons mots, anecdotes.

Voué, thi prr' de l'esprit n'en avait à revendre.

Lire aussi des recettes fort amusantes sous la rubrique : *Ine tralée de remèdes rales*, données par Remounet Bireuyant ; exemple (n° du 15 août) : *Recette de conte leiz-himeur frède*, ou du 15 juillet, *Le chapye. Thieu qu'ol est. Moueyen prr'z-ou guari*.

Le *Recueil d'actes notariés* (n° 5, juillet 1901), sous la direction de M. le baron Maxime Trigan de La Tour, contient le testament (15 avril 1594) au château de La Roche, près Parcoult, d'Anne Bouchard d'Aubeterre, dame de La Roche, qui veut être enterrée au temple de Saint-Aigulin, près de François des Plans, chevalier, seigneur dudit lieu, son mari ; lègue à Odet de Lanes et à Marguerite La Tour, sa femme, des terres et des prés ; à Jacques Lambert, à Lamy et à M. de La Garde, ministre de la parole de Dieu, 200 livres chacun ; puis substitution d'Anne d'Aubeterre pour la dame de Lanau de Calvimont, les familles de Lanes, La Tour du Pin de Gouvernet et Paulin, etc.

L'*Indicateur de la petite Gironde*, horaire des chemins de fer du midi, d'Orléans, état, Médoc, économiques, etc, dit dans sa *Préface* : « Par les lignes de l'état, les voyageurs ont accès sur le littoral de l'Océan, qui s'étend de l'embouchure de la Gironde jusqu'à l'embouchure de la Loire. Ce sont d'abord les plages charentaises, d'un aspect si varié : Saint-Georges, Royan, Fouras, et leurs forêts de chênes verts et de pins ; Châtelailon, La Rochelle, la baie de l'Aiguillon qui chaque année se fait plus étroite, et tout un archipel d'îles et d'ilots ; Oleron, Ré, Aix, Madame, qui s'égrènent en face du continent et le protègent contre les violents coups de mer. Puis viennent les plages de la Vendée où les rochers sont faits de schiste et de granit, où la mer, grâce à Royan, prend une teinte d'un bleu verdâtre... »

Le n° 27 (6 juillet) de la *Revue universelle* est tout entier consacré aux *Spectacles populaires aux pays de France*, orné de nombreuses gravures, Alsace, Auvergne, Béarn, Berry, Bourbonnais, Bourgogne. L'article *Saintonge* reproduit la note de la *Revue de Saintonge* de mars dernier, *Le théâtre populaire en Saintonge*, par M. Louis Audiat.

Dans l'*Indépendant* des 27, 30 juillet, 1^{er} et suivant, M. Valéry Dupon (Paul Ilyvorne) publie *Les légendes santones*, *Le fouillebleu* (Aliénor d'Aquitaine), *La pierre qui saute*, *Le pont du roi grand nez* (François 1^{er}), etc.

Le *Bulletin de la société archéologique de la Charente* (Angoulême, année 1901) contient, outre les procès-verbaux de l'année 1900 (178 pages) fort développés, les mémoires suivants : *Recherches sur les origines et le développement de l'imprimerie à Angoulême*, par Paul de Fleury ; le *Livre-Journal des Gilbert*, (1740-1826) donnant jour par jour les incidents de la contrée ; *Livre de recettes et de dépenses du château de Jarnac* (1778-1796), publié et annoté par M. Emile Biais ; *Elie Vinet, auteur du Safran de La Roche-Foucaut*, où M. Biais rend définitivement, et surtout d'après une lettre publiée par M. de La Bouraillère, cet opuscule anonyme au barbezilien Vinet.

Dans le *Bulletin paroissial de Saint-Germain de Lusignan* de juillet et août, notes sur Lussac, la plus petite commune du département de la Charente-Inférieure (75 habitants), après Villepouge (61), qui vient d'ailleurs d'être réunie à Aumagne. Elle avait 108 habitants en 1800 et en 1836. Les registres paroissiaux datent de 1761. Voir pour d'autres détails *Lussac en Saintonge* (1858), par M. de La Morinerie, qui nous apprend qu'en 1698 Lussac était imposé à 300 livres de taille au lieu de 1.792 francs, en 1858. La chapelle de l'église, reconstruite en 1888, avait été fondée en 1605 par Marie Lefourestier, dame de Lussac, veuve de René de Saint-Légier, pour servir de sépulture. La cloche (1701), a eu pour parrain Léon d'Arnoul, sieur de Lussat, lieutenant du roi en Guyenne, et pour marraine Marianne Broussard.

L'*Annuaire du conseil héraldique de France* en est à sa 14^e année ; c'est une longue existence pour un livre de cette nature, et, à la façon dont il est rédigé, il est assuré de vivre tant qu'il sera sous la direction de M. le vicomte Oscar de Poli. Citons du volume de 1901 (Paris, rue des Acacias, 45, in-18, 528 pages) les principaux articles : Jean d'Aulon, écuyer et maître d'hôtel de Jeanne d'Arc, étude complète et érudite par M. O. de Poli ; A travers les actes d'état civil de la ville

d'Uzès ; Jeanne d'Arc en Bourbonnais, par M. Francis Pérot ; Essai d'armorial blésois avant 1696, par M. Guignard, etc., et une bibliographie, et des notes d'état civil, et une abondante chronique, même des poésies, signées de José-Maria de Hérédia, Robert de Lostanges, marquis de Pimodan, Oscar de Poli qui a traduit de plus en vers français des pièces de vers de Carmen Sylva.

La République nouvelle (Bordeaux, 13 juillet) : *Au pays du théâtre patois*. M. Poudensan décrit avec enthousiasme la situation géographique de la Saintonge et son beau fleuve, que pour bien peindre il faudrait « ravir à Cabié et à Duplais-Destouches le secret de leur dessin ; emprunter à Auguin, Duportal, Les-sieux ou Rouillet la richesse de leur coloris » ; puis « de loin en loin, sur les bords de ce cours d'eau, apparaissent comme accroupies des cités dont les édifices, les églises et les hauts clochers profilent dans les airs leurs grises silhouettes ; cités qui presque toutes appartiennent à l'histoire et s'appellent Jarnac, Cognac, Saintes, Taillebourg, Saint-Savinien, Tonnay-Charente, Rochefort et Fouras !

» Le panorama si varié, déjà, se complète encore d'autres effets, lesquels ne contribuent pas peu à en augmenter l'attrait pittoresque. Par ci, par là, du milieu des bouquets d'arbres émergent les pignons ardoisés d'antiques manoirs et disséminés dans la plaine, et sur les coteaux des villages propres mêlent la note gaie de leurs murs blancs et de leurs toits rouges aux teintes discrètes du paysage. Et qu'ils caressent agréablement l'œil, ces lointains adorables où les objets s'enveloppent d'une buée vaporeuse, puis, se dérobent peu à peu aux regards, enfin, s'évanouissent dans les profondeurs des horizons bleus ! Tel le tableau que nous offre le doux pays de Saintonge ! » Dans un tel décor, peinture, poésie, musique. Et le théâtre populaire en patois vient d'y être fondé par M. Hus. A côté de l'art et des lettres, fleurit presque toujours la science ; l'histoire tient table ouverte. « Sur un sol tout jonché des débris énigmatiques du passé devait forcément germer le goût, si fertile en découvertes, de l'archéologie et de l'épigraphie, ces deux sœurs jumelles. La ville de Saintes particulièrement ne cesse de leur rendre un culte assidu avec deux sociétés savantes de premier ordre : chacune d'elles possède sa revue, dont l'accès ne s'ouvre qu'aux écrivains qui ont donné des gages non équivoques de leur compétence. Les travaux qu'ils ont publiés, en développant dans la région l'esprit de recherche et de curiosité, ont largement préparé et facilité l'entreprise des « fouilles de l'hôpital ». De ces fouilles longues, difficiles, coûteuses, mais fructueuses, est issu le musée lapidaire, un des plus importants de ce genre en Europe et offrant, par suite, un intérêt exceptionnel. Car, il y a là, en masse, des pierres couvertes d'inscriptions, des fûts de colonnes, des entablements, des chapiteaux et des bas-reliefs. Ces beaux

spécimens d'architecture admirablement conservés se présentent au regard — particularité à noter — dans toute la fraîcheur d'une jeunesse plusieurs fois séculaire. Problème ardu dont la solution trouble le cerveau des archéologues ! Quand même groupées avec beaucoup d'intelligence de l'effet, les merveilles en pierresculptée provenant de l'époque gallo-romaine permettent aux visiteurs de se faire une idée assez exacte de la physionomie extérieure des monuments publics et des temples d'alors. Le but est donc réalisé. Et l'honneur en revient presque exclusivement au conservateur actuel, M. Louis Audiat, épigraphiste fort distingué et jouissant, du reste, d'un grand crédit dans le monde historique. D'autres, je m'empresse de l'ajouter, amoureux de l'étude, sont aussi passés maîtres en « savoir local ». Le monopole en pareille matière n'existe pas !

» A ceux de mes lecteurs qui affectionnent les vestiges du passé, encadrés de perspectives riantes et gracieuses, je conseillerais de visiter la terre des Santons et plus particulièrement sa capitale. Les touristes pourront s'orienter d'une façon à la fois agréable et instructive, en consultant le superbe album de MM. Dangibeaud et Proust : *Saintes à la fin du XIX^e siècle*. Un exemplaire se trouve déposé à la bibliothèque municipale. »

La *Province* de juillet (n° 2, tome III) continue l'étude des *Marins rochefortais*, par M. G. Mauberger — lisez Louis Moinet — (voir xxi, 233) : Claude-Marguerite-François Renart de Fuchsamberg, comte d'Amblimont, petit-fils de Claude d'Amblimont qui battit Ruyter à la Martinique en 1674 et comptait parmi ses ancêtres Jean d'Amblimont, tué au siège de Perpignan en 1542, Guillaume, blessé mortellement à la bataille de Saint-Denis en 1567, Nicolas, mort (1652) en défendant Mouzon, et Albert en 1656 sous les murs de Valenciennes. Claude-François, entré dans la marine comme garde le 20 décembre 1751, devint chef d'escadre le 20 août 1783 et guerroya toute sa vie jusqu'en 1797, où un boulet anglais le coupa en deux au combat du cap Saint-Vincent. Voir sur ce brave quelques détails dans *Souvenirs d'émigration* (de M^{me} de Lage de Volude, fille du comte d'Amblimont), par M. de La Morinerie, ou *Un petit-neveu de Châteaubriand*, Edouard de Blossac. Dans ce dernier opuscule je copie cette anecdote singulière : « Un jour, c'était avant la révolution, on causait dans le salon de la comtesse d'Amblimont, à Saint-Fort-sur-Gironde ; chacun choisissait son genre de mort : « Moi, disait le capitaine de vaisseau d'Amblimont, je ne vois pas de trépas plus beau pour un marin que d'être emporté sur son bord par un boulet de canon. — Pour moi, ajouta La Guarrigue, la plus belle mort, c'est de mourir pour son Dieu et pour son roi. — Quelle conversation tenez-vous ? reprit la comtesse. C'est trop triste. Ne pourriez-vous parler d'autre chose ? — Vous, ma chère, répliqua d'Amblimont, quand je mourrai, gardez-vous de prendre le deuil. Mais tendez votre appartement de rose. »

» Le chef d'escadre d'Amblimont fut, au combat de Saint-Vincent (14 février 1797), coupé en deux par un boulet de canon anglais; sa femme, quand elle apprit cette nouvelle, était vêtue de taffetas rose et la paralysie qui la clouait sur un fauteuil l'empêcha de porter le deuil. Quand vous irez à Auray, demandez à voir une admirable chasuble qu'Alfred Nettement n'a pas dédaigné de mentionner. C'est un hommage offert à la chapelle des martyrs par la fille de celui qui était tombé à Quiberon « pour son Dieu et son roi. »

M. Mauberger termine ainsi : « Est-il dans la marine une carrière mieux remplie que celle d'Amblimont? Et pourtant qui connaît ce marin? La fortune, qui n'avait pas eu de sourires pour les Saint-André du Verger, n'en eut pas davantage pour d'Amblimont. Encore un oublié! La renommée est une paresseuse; mais il est de notre devoir de ne pas laisser périr le nom de ce grand marin né en plein cœur de la cité rochefortaise, dans l'immeuble même qui sert actuellement de maison commune. Rochefort, l'an dernier, a trouvé pour ses rues les noms de Barbès, Blanqui, Camille Desmoulins, Grimaux; le conseil municipal ne connaît pas d'Amblimont, dont cependant il occupe l'hôtel. » (Voir, xx, 11).

Après d'Amblimont, La Touche-Tréville. Il est né à Rochefort le 3 juin 1745 dans l'hôtel transformé en caserne, et fils de Louis-Charles Le Vassor, écuyer, seigneur de La Touche-Tréville, et de Madeleine-Rose de Saint-Légier de La Sausaye. Entré dans la marine à 13 ans, à quatorze il reçut le baptême du feu. A 22 ans enseigne, il passa dans l'armée de terre, y fit cinq années, après lesquelles il fut réintégré dans la marine avec le grade de capitaine de brûlot; à 35 ans, capitaine de vaisseau, directeur du port de Rochefort, député de la noblesse du bailliage de Montargis aux états généraux, contre-amiral le 1^{er} janvier 1793, destitué, emprisonné à La Force. (Voir *L'amiral La Touche-Tréville en prison*, dans la *Revue*, xiv, 47, et sa lettre à Krohm, xv, 52).

Dans la même livraison de la *Province*, M. Ernest Martineau, de Rochefort, étudie *L'évolution de M. Jaurès vers le socialisme*.

En outre quelques pages sur l'amiral Martin, né le 29 janvier 1752, au Canada, où son père était sergent des compagnies franches de la marine et vint s'établir à Rochefort en 1759.

Enfin sur Jean-René Bellot, né à Paris le 18 mai 1826, mais élevé à Rochefort où son père était maréchal ferrant, mort en 1853, dans une expédition à la recherche de sir John Franklin. La Grande-Bretagne a élevé à la mémoire de Bellot un obélisque en granit à Greenwich, un autre monument à l'entrée du canal de Wellington, et fait apposer, au musée de la marine à Paris, une plaque commémorative. « Elle a su rendre digne-ment hommage au dévouement du jeune officier français. Pouvons-nous en dire autant? »

Les *Annales politiques et littéraires* du 18 août publient

ce petit détail rétrospectif au sujet des distributions de prix : « Aujourd'hui l'on assiste à ces cérémonies sans grand enthousiasme. On les subit presque comme des corvées. Au commencement du dernier siècle, il n'en allait pas ainsi. On y déployait une pompe fastueuse, on lançait pour la circonstance des invitations solennelles. Nous en avons retrouvé une, entre autres, dans les vieilles paperasses, qui mérite d'être exhumée. Elle date d'un peu plus de cent ans et émane du conseil d'administration de l'école centrale de Saintes. C'est un modèle de style pompeux — ou pompier — qui caractérise l'époque : « Citoyens, » tandis que le cours périodique des saisons nous amène la récolte des fruits qui récréent notre existence, la patrie vous appelle à voir moissonner ceux de l'instruction, dans les écoles publiques, en cet heureux champ ouvert à tous les citoyens par la bienfaisance nationale.

» Vos fils, vos frères, vos parents ou vos amis n'ont travaillé avec ardeur pendant tout le cours de l'année scolaire que pour offrir à vos regards satisfaits les produits de leur généreuse émulation. C'est pour cela qu'ils ont défriché avec courage les terrains difficiles et épineux pour y jeter avidement les semences fécondes des talents et de la vertu. Le temps de la moisson est arrivé. Ils ont cultivé pour vous, ils veulent cueillir sous vos yeux. Venez sanctionner par vos suffrages le jugement qui décerne une récompense à leurs travaux, et applaudir à la main qui doit les couronner..., etc., etc. »

» C'est beau la simplicité ! Et dire qu'après l'invitation il fallait encore subir les discours. »

NOTES D'ÉTAT CIVIL (1)

I. — DÉCÈS

Le 23 juin, est décédé à Saint-Jean d'Angély, âgé de 64 ans, Georges-Casimir Roche, ancien député, juge suppléant au tribunal civil, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à Rochefort.

Né à Poitiers, le 2 juillet 1836, il fit ses études de droit qu'il termina à Paris. Reçu avocat, il vint à Rochefort prendre la suite du cabinet de son père et pendant 25 ans y tint au barreau une place prépondérante. En 1870, bien qu'il eût dépassé l'âge légal, Roche s'engagea dans la garde mobile et fit la campagne comme capitaine du 8^e mobiles. Il se présenta plusieurs fois à la députation comme candidat bonapartiste dans cet arrondis-

(1) Nous prions nos correspondants, intéressés à la rédaction des notices d'état civil, de vouloir bien nous envoyer promptement les notes destinées à la *Revue*; il est inutile d'attendre, pour les expédier, que la livraison qui doit les contenir ait paru ; ce serait un peu tard.

sement et échoua : 1° le 20 février 1876 avec 6 407 voix contre 6,804 à Paul Bethmont, républicain ; 2° le 14 octobre 1877 avec 7,003 voix contre 7,726 au même ; 3° le 12 décembre 1880 avec 4,181 voix contre 9,277 au même. Elu le 14 mai 1882 au second tour de scrutin par 5,578 voix sur 19,355 inscrits et 14,502 votants contre 2,257 à M. Paul Rouvier, opportuniste, et 3,598 à M. Gustave Bichon, radical, en remplacement de Paul Bethmont, nommé président de la cour des comptes, Roche siégea dans le groupe de l'appel au peuple ; il y vota contre les divers ministères et contre les crédits du Tonkin ; il proposa en décembre 1883 un amendement pour admettre les femmes commerçantes aux élections des juges consulaires, conformément à ce qui se faisait avant la révolution où dans les assemblées générales des paroisses, votaient les femmes chefs de maison ; il prononça à la tribune plusieurs discours qui furent remarqués. Le 14 octobre 1885, porté sur la liste conservatrice de la Charente-Inférieure, il fut élu député du département le troisième sur 7 par 62,260 voix sur 124,616 votants et 143,670 inscrits, avec Jolibois, M. le baron Eschasseriaux, le baron Vast-Vimeux et M. Roy de Loulay. Aux élections de 1889, faites au scrutin d'arrondissement, il échoua avec 7,523 voix contre 8,250 obtenues par M. Ernest Braud, maire de Rochefort, conseiller général, candidat radical et antirévissionniste.

« Il avait pris, disent les *Tablettes* du 25 juin, dans les travaux des commissions de la chambre une part considérable et justement remarquée ; habile orateur, sachant dire tout ce qu'il faut sous une forme habituellement modérée, mais très énergique à l'occasion, il s'était fait à la tribune une situation telle que même ses adversaires politiques lui prêtaient toujours une bienveillante attention. Dans ses votes enfin, il se montra constamment dévoué aux principes libéraux et aux règles d'honnêteté politique si souvent méconnues par la majorité républicaine.

» C'était un homme d'une rare intelligence, un véritable charmeur, de ceux dont les qualités font oublier les défauts, parce que chez eux l'esprit et le cœur ont des ressources qui forcent la sympathie. »

Georges Roche habitait Saint-Jean d'Angély depuis 1883, époque de son mariage. Ses obsèques ont eu lieu le 26. Les cordons étaient tenus par MM. Louis Morillon, bâtonnier de l'ordre des avocats, Arthur Marchat, avoué, le capitaine Gaumet, vice-président de la section des vétérans, et Charles Ménard, ancien notaire. Le deuil était conduit par M. Eugène Poitevin, maire et conseiller général de Buric, et Auguste Bossay, de Matha, ses cousins. Il laisse une fille.

Deux discours ont été prononcés sur sa tombe par M. Morillon qui a fait un très bel éloge de l'avocat, son ami et son adversaire, et par M. de Maugras, au nom de la société des vétérans. Voir ces deux discours dans l'*Union nationale* du 27.

Le 21 juin 1901, est décédé, à Rochefort-sur-mer, dans sa 51^e année, Victor-Georges Fontorbe, docteur en médecine, médecin en chef de la marine, O. *, commandeur du Nicham-Itikar, officier du dragon de l'Annam et de l'ordre royal du Cam-bodge, membre correspondant de la société de chirurgie. Ses obsèques ont eu lieu à Rochefort, le 24 juin. Conformément à ses volontés, les honneurs militaires ne lui ont pas été rendus ; mais un cortège considérable qui comptait, outre ses nombreux amis, toute la marine et toute l'armée, accompagnait sa dépouille. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le docteur Guès, directeur du service de santé de la marine ; Billaudeau, pharmacien en chef ; Jules Belenfant, notaire à Rochefort, et le docteur Léonce Rogée, de Saint-Jean d'Angély. C'est aussi pour respecter le désir du défunt qu'aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe. Seul, à l'église Saint-Louis, M. l'archiprêtre Bouquin s'est fait, en termes émus, l'interprète des regrets de tous pour le chirurgien distingué, l'homme de bien qui avait consacré sa vie au soulagement de l'humanité souffrante, le chrétien fidèle et pratiquant qui, se sentant atteint, avant l'opération qu'il savait dangereuse, s'était préparé à la mort et avait voulu recevoir les derniers sacrements pour, suivant son expression, « mourir en bon chrétien ». (Voir *Tablettes des deux Charentes* du 25 juin.) « Le docteur Fontorbe, dit en excellents termes ce journal, ne fut pas seulement un praticien remarquable, il fut aussi bon aux pauvres et dévoué aux malades, et dans le très nombreux cortège qui suivait ce cercueil où gisent tant d'espérances brisées, plus d'un, guéri par lui, versait des larmes de reconnaissance et saura lui garder un fidèle souvenir en ses prières. »

Né à Saintes le 3 octobre 1850, Victor-Georges Fontorbe était fils aîné de Jean-Baptiste-Victor Fontorbe, architecte de la ville de Saintes (né à Rochefort-sur-mer le 11 décembre 1815, décédé à Saintes le 13 novembre 1875), et de Marie-Madeleine-Anne-Aline-Agnès Routier (née au Jousset, commune de Thenac, le 13 décembre 1827).

Bachelier après ses études faites au collège de Saintes, il entra à l'école de médecine navale de Rochefort et fut reçu, au concours, aide-médecin, le 1^{er} novembre 1871 ; il fit, en cette qualité, une première campagne à bord de la *Jeanne d'Arc*, en 1872, dans l'escadre de la Méditerranée. Le 20 juillet 1874, il soutint sa thèse de doctorat en médecine devant la faculté de Paris. Il avait pris comme sujet de son étude : *Un cas d'hémiplégie alterne par anévrisme de la vertébrale* (Paris, A. Parent, 1874, in-8°, 30 pages).

La même année (4 novembre), il conquiert, toujours au concours, le grade de médecin de 2^e classe. Il fut envoyé en Cochinchine et il revint de cette campagne qui dura près de deux ans (du 2 janvier 1875 au 18 octobre 1876), atteint d'une dysenterie des plus graves. Il se rétablit à force de soins, se maria en avril 1877, et, après deux nouveaux concours, il fut nommé professeur d'anatomie à l'école de médecine de Rochefort, le 10 dé-

cembre 1877, puis médecin de 1^{re} classe le 2 novembre 1878. L'année suivante, il fut désigné pour occuper un poste à Cayenne (26 août 1879-3 mars 1880); puis il fut chargé d'accompagner, comme médecin, à bord du navire anglais *Bride*, un convoi de coolies, émigrant de l'Inde vers les Antilles (juillet-décembre 1880). Le 30 juin 1881, il s'embarqua sur l'*Ernestine* qui transportait des femmes condamnées à la Nouvelle-Calédonie.

En décembre 1883, il fut nommé, après concours, agrégé de chirurgie à l'école de médecine navale de Rochefort. Promu, toujours après concours, médecin principal le 12 août 1885, il occupa la chaire d'anatomie et de physiologie à la même école, puis il fut nommé professeur de clinique chirurgicale. Lorsque l'école de Rochefort devint une école annexe, il y fit un cours de chirurgie militaire et navale. Embarqué dans l'escadre de la Méditerranée, puis dans celle du Nord, il reçut, le 1^{er} avril 1895, un témoignage officiel de satisfaction pour son rapport médical sur l'escadre du Nord. Il fut nommé médecin en chef le 21 avril 1895 et fut embarqué en 1895-1896 comme médecin d'escadre de l'escadre de la Méditerranée. A son décès, il comptait plus de trente et un ans de services effectifs.

Georges Fontorbe avait été promu chevalier de la légion d'honneur en juillet 1887, et officier le 12 juillet 1899. Il avait été élu en janvier 1885, membre correspondant de la société de chirurgie de Paris.

Praticien avant tout, Georges Fontorbe écrivait peu. Cependant, il faut citer de lui un discours prononcé le 3 novembre 1886 à la rentrée de l'école de médecine navale de Rochefort sous ce titre : *La médecine est une. Origine et conséquences de sa division pendant quelques siècles en médecine proprement dite et en chirurgie* (Rochefort-sur-mer, impr. Ch. Thèze, 1887, in-8°, 30 pages). A mentionner encore les notes suivantes parues dans les *Archives de médecine navale* : *Service des blessés pendant le combat* (1895, tir. à part, 14 pages); *Du service de santé pendant le combat* (1897, tir. à part, 30 pages); *Services de chirurgie du port de Rochefort ; statistique du 1^{er} semestre de 1899* (septembre 1899, pages 278 à 283); *Gastrostomie pour rétrécissement de l'œsophage* (1899, pages 351 à 356). Opérateur merveilleux doublé d'un clinicien consommé, il ne faisait aucun bruit autour de lui et n'encombrait pas les journaux de médecine de la relation de ses succès; c'étaient ses malades eux-mêmes qui faisaient sa renommée. Ambitieux de toujours apprendre et non de se glorifier, il suivait, comme un élève, les services des maîtres actuels de la chirurgie, et souvent il aurait pu lui-même les aider de son expérience; c'est après avoir assisté aux opérations les plus délicates, et seulement après les avoir répétées à l'amphithéâtre qu'il osait les tenter, mais alors avec quel succès! La carrière du D^r Fontorbe, trop tôt brisée, pourrait être rapprochée de celle des chirurgiens les plus connus.

Le père de Georges Fontorbe, Jean-Baptiste-Victor Fontorbe, était fils de Jean-Bernard Fontorbe, et d'Anne-Julie-Baptistine

Peillon (fille de Jean-Baptiste-Victor-Marie Peillon, né en 1769, pharmacien de la marine). Jean-Bernard Fontorbe fut entrepreneur général des travaux maritimes du port de Rochefort et conseiller municipal de cette ville en 1833. Il était originaire de Marseille.

Le grand-père maternel de Georges Fontorbe, Eutrope Routier, né au Jousset (commune de Thenac) le 9 février 1797, avait administré cette commune comme adjoint faisant fonction de maire dès 1818, ayant alors à peine vingt-et-un ans. Il devint maire deux ans après, le 24 juin 1820, et occupa cette fonction jusqu'au 2 juillet 1828, époque où il devint percepteur de la commune. Lors de sa mise à la retraite, il se retira à Saintes où il mourut le 13 février 1858. Son fils, *Emile-Louis Routier*, né au Jousset le 26 août 1833, fut percepteur à Saint-Maigrin, à Thenac en 1863, à Loulay en 1867 et à Pessines, en résidence à Saintes, où il mourut le 3 novembre 1896, après avoir été mis à la retraite. M. Ferdinand Babinot, gendre d'Emile-Louis Routier, d'abord notaire à Saintes, est depuis octobre 1900 avocat dans cette ville.

Georges Fontorbe avait épousé, le 24 avril 1877, *Camille-Augustine-Adélaïde-Eugénie*, fille aînée d'Auguste-Alfred-Camille Maisonneuve (né à Rochefort le 16 août 1822, mort à Rochefort le 22 mars 1885), et de Julie-Amélie-Camille Ayraud (née à Rochefort le 28 mars 1826, décédée à Rochefort le 7 juin 1895).

De cette union il reste trois enfants vivants : 1° Eugénie, mariée le 5 avril 1899 à M. Louis Belenfant, docteur en droit, fils de M. Jules Belenfant, notaire à Rochefort (1), dont une fille ; 2° Georges ; 3° Emile. Un autre fils, le second en date des enfants de Georges Fontorbe, est mort en bas âge à la Guyane.

Nous avons déjà donné ici des renseignements sur la famille Maisonneuve (2) ; nous voudrions les compléter par quelques indications sur Auguste-Alfred-Camille Maisonneuve, beau-père de Georges Fontorbe, qui fut aussi distingué médecin que son gendre avait été habile chirurgien.

Camille Maisonneuve était entré dans le service de santé de la marine dès l'âge de 18 ans ; il avait en effet été reçu chirurgien de 3^e classe de la marine le 27 décembre 1840. Quatre ans après, le 27 décembre 1844, il conquist le grade de chirurgien de 2^e classe ; il servit alors à la Martinique et à la Guadeloupe. Sur la frégate l'*Eldorado*, en 1850 et 1851, il fit campagne sur la côte occidentale d'Afrique, où il se trouva sous les ordres du docteur Fonssagrives, devenu ensuite son ami. Nommé chirurgien de 1^{re} classe le 27 novembre 1852, il fut médecin-major du *Sané*, dans l'escadre de la mer Noire, pendant la guerre de Russie (10 juin 1853-25 mai 1854).

Le 3 août 1855, Camille Maisonneuve soutint devant la faculté de médecine de Paris sa thèse pour le doctorat : *Essai sur les*

(1) *Revue de Saintonge*, 1899, p. 164.

(2) *Revue de Saintonge*, 1895, p. 416 ; *Emile Maisonneuve, capitaine de vaisseau*, 1896, p. 175.

maladies qui atteignent le plus fréquemment l'homme de mer. (Paris, Rignoux, 1855, in-4°, 70 pages).

Nommé professeur en 1856, après un brillant concours, il occupa pendant quatorze ans la chaire d'hygiène, puis celle de thérapeutique à l'école de médecine navale de Rochefort.

Il fut appelé, en 1870, à y professer la clinique médicale et cet enseignement, qu'il conserva dix ans, fit encore mieux ressortir ses hautes aptitudes et sa grande expérience médicale. Tout entier à ses devoirs professionnels, Maisonneuve, de même que plus tard son gendre Fontorbe, a peu écrit, sauf quelques articles publiés dans les *Archives de médecine navale* : *L'Hygiène et la pathologie professionnelle des ouvriers des arsenaux* et *La colique de plomb*.

Promu, en 1879, au grade de directeur du service de santé, et, en cette qualité, chargé de la direction de l'école de médecine navale de Rochefort, il fit beaucoup pour la prospérité de cette école. Maisonneuve était officier de la légion d'honneur. A sa mort (22 mars 1885), il était, depuis le 24 décembre 1884, président de la société de géographie de Rochefort (1).

Le docteur Georges Fontorbe, aîné des enfants de Jean-Baptiste-Victor Fontorbe, avait deux frères et une sœur : 1° Victor, né le 30 octobre 1853, percepteur, puis sous-chef de bureau à la caisse des dépôts et consignations, à Paris ; — 2° Victor-Emile, né le 28 avril 1857, capitaine de frégate, marié à Louise-Marie-Lucie Duplais (2) ; — 3° Marie, mariée à Victor-Léon Parfait, lieutenant de vaisseau.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Le 28 juin est décédée à Ozillac, où elle a habité pendant 91 ans, Marie-Catherine-Célestine de Saint-Légier d'Orignac, veuve de Léon Paul, marquis de Saint-Légier de La Sausaye, ancien officier de marine, qu'elle avait épousé le 25 août 1829, et qui mourut le 21 décembre 1849, laissant deux enfants qui devaient mourir avant leur mère : 1° Aurélie née le 18 juin 1830, décédée, le 27 mai 1880, veuve de Paul-Henri, comte de Cugnac qu'elle avait épousé le 27 septembre 1853 et qui mourut le 2 septembre 1878, laissant 10 enfants, dont 9 actuellement vivants ; 2° Ernest, né le 4 juin 1832, marié, le 14 octobre 1856, à Claire Planat de La Faye, décédé le 25 novembre 1888, laissant deux enfants : René, marquis de Saint-Légier de La Sausaye, époux de Gabrielle Potier de Pommeroy ; et Hélène, épouse de Maurice, vicomte de Grandsaignes d'Hauterive.

La défunte était fille de Jean-Hector de Saint-Légier d'Orignac, capitaine au régiment de Guyenne, émigré, chef de ba-

(1) Voir sur Camille Maisonneuve : *Tablettes des deux Charentes*, 26 mars 1885 ; *Phare des Charentes*, 24 mars 1885 ; *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*, tome vi, année 1884-1885, page 161 ; *Revue de Saintonge*, v, 179.

(2) *Revue de Saintonge*, 1894, p. 306.

taillon dans l'infanterie noble de l'armée de Condé, où il continua à servir jusqu'au licenciement en 1801, chevalier de Saint-Louis, qui épousa en 1809, à Chambéry, département du Mont-Blanc, Marie-Catherine-Joséphine Compagnon de Ruffieux, veuve en premières noces du marquis de Butet dont elle avait eu deux filles, entre autres Fany, qui épousa le marquis d'Arvillars, général de la garde du roi de Sardaigne et fut gouvernante des enfants de sa majesté.

Célestine naquit le 28 avril 1810 au château de La Barrière, commune d'Ozillac, chez son oncle Jean-Grégoire, vicomte de Saint-Légier d'Orignac, capitaine de vaisseau en retraite, secrétaire de l'ordre de la noblesse de Saintonge en 1789, chevalier de Saint-Louis, pendant un voyage que ses parents faisaient en Saintonge pour renouer les relations de famille que la révolution avait brutalement rompues.

Obligés de revenir en Savoie peu après la naissance de leur fille, M. et M^{me} de Saint-Légier confièrent leur enfant à son oncle et à sa tante Marie-Catherine-Jeanne de Loizelot, qui plus tard l'adoptèrent et lui laissèrent leur propriété de La Barrière, provenant des Boybellaud, ancêtres de M^{me} de Saint-Légier, née de Loizelot. (Pour la généalogie des Boybellaud voir *Jonzac et Ozillac*, dans les *Archives historiques*, xx). M^{me} de Saint-Légier, née de Ruffieux, mourut en 1812, et Jean-Hector de Saint-Légier, qui habitait le domaine de La Tour, commune de Saint-Sorlin, département de l'Ain, mourut le 28 mars 1828 sans avoir revu sa fille élevée en Saintonge.

Les obsèques de la marquise de Saint-Légier ont eu lieu dans l'église d'Ozillac le 1^{er} juillet 1901, au milieu du concours de toute la population réunie pour apporter à la défunte un témoignage de leur vénération et de leur affectueux respect. M. le curé a fait l'éloge de la bonne et vaillante chrétienne à qui les tribulations et les chagrins n'ont point été épargnés et dont la charité était inépuisable aussi bien envers les pauvres qu'envers l'église de sa paroisse qu'elle s'est plu à orner et à doter d'un fort bel autel, comme aussi envers les religieuses qui possèdent à Ozillac un couvent fondé en 1832 par sa sœur Adèle de Saint-Légier d'Orignac, en religion sœur Aimée du Calvaire, morte en décembre 1865, fille de la sagesse à Saint-Laurent sur Sèvre.

Le 9 juillet est décédé Gilles Verdier, curé d'Arces depuis 1895, dans la 46^e année de son âge et le 20^e de prêtrise. Il était né en 1855 à Saint-André de Lidon, où il a été inhumé. Elève de Montlieu et bachelier ès-lettres, puis du grand séminaire de La Rochelle, une fois prêtre (1880), il revint à Montlieu et, pendant dix-sept ans, il y professa presque toutes les classes en même temps qu'il était aumônier du couvent pendant onze ans. Il avait été nommé en 1895 curé d'Arces où il s'était acquis la confiance de tous. M. le curé-doyen de Cozes a fait en chaire l'éloge

du défunt et à la sortie de l'église, M. Gabriel Dufaure, conseiller général du canton de Cozes, dans une courte allocution publiée par le *Moniteur* du 18, a rendu hommage à cet excellent prêtre dévoué à sa paroisse, dévoué à ses amis.

Le 11 juillet, est décédée à Biarritz, où elle était de passage, Marie-Philomène-*Elisabeth* de Laborde-Lassalle, fille de Jean-Gratien-Théodore, et de Marie-Josephine-Alice de Cès-Caupenne, veuve Guillaume-Pierre, comte de Saint-Légier de La Sausaye, décédé à Saintes, le 10 mars 1885, officier de cavalerie en retraite. La comtesse de Saint-Légier était belle-sœur de la marquise de Saint-Légier, dont nous venons de relater la mort, et sœur d'André de Laborde-Lassalle qui fut sous-préfet de Jonzac de 1873 à 1877; elle laisse trois filles dont deux sont religieuses, l'une chez les dames de la visitation, l'autre chez les dames de la retraite.

Le 2 août, est décédé en son château du Vignau (Landes), à l'âge de 85 ans le comte Armand-Guillaume-Guy de Dampierre, frère du marquis Elie de Dampierre, de Plassac, président de la société des agriculteurs de France, décédé le 18 février 1896 (voir *Revue*, xvi, 98) et fils d'Aymar, marquis de Dampierre, pair de France, décédé en 1845, et de Charlotte d'Abadie de Saint-Germain. Armand de Dampierre lui aussi, par un sentiment désintéressé d'affection pour les populations rurales, s'occupa activement du progrès agricole. Depuis 30 ans il représentait au conseil général des Landes le canton de Grenade-sur-A-dour, et, le 21 juillet dernier, il était réélu à l'unanimité sans concurrent. Les passions politiques très vives s'inclinaient devant « monsieur le comte ». Il avait épousé, le 27 février 1830, Adélaïde-Félicie de Charpin-Fougerolles, morte dans sa 60^e année le 27 décembre 1878; il a eu d'elle quatre enfants: 1^o Guy, marié le 19 mai 1865 à Jeanne Panon des Bassyns de Richemont, dont: a. Lionel; b. Ida, mariée le 8 août 1894 à Grégoire, prince Wolkouski; c. Geneviève, et d. Nais; 2^o Gérard, capitaine de cavalerie, qui, rentré dans la vie civile, continue les traditions paternelles; il a épousé, en 1879, Elisabeth Renouard, dont Béatrix; 3^o Marie-Suzanne-*Marguerite*, née en 1844, morte en 1893, femme (1871) de Vital de Bernon, baron de Rochetaillée; 4^o Béatrix, mariée en 1880 à Maurice Gérard, belle-fille du baron Gérard, député du Calvados, actuellement président d'âge de la chambre des députés.

Le 25 août, est décédé à Jonzac, âgé de 86 ans, Etienne Gautret, avocat, ancien maire de cette ville, pendant de longues années. C'était un républicain de l'avant-veille et il était fort considéré dans toute la contrée.

II. — MARIAGES

Le 12 juin, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, le cardinal Richard a donné, en présence du nonce M^r Lorenzelli, la bénédiction nuptiale à M. Jacques-Patrick-Jean Hennessy, fils de M. Maurice Hennessy, frère de M. James Hennessy, conseiller municipal de Cognac, conseiller général du canton de Segonzac, et à M^{lle} Albertine-Marguerite-Marie de Mun, fille de M. le comte Albert de Mun, de l'académie française, député du Finistère, et de la comtesse, née d'Andlau. La messe a été dite par M. l'abbé A. de Mun, oncle de la mariée. Les témoins étaient : pour le marié, MM. Jacques Hennessy, son cousin, et le comte Bruno de Boisgelin, son beau-frère ; pour l'épouse, le marquis Adrien de Mun, son cousin-germain, et le marquis Henry de La Ferronnays, son oncle, député de la Loire-Inférieure.

Le 19 juin, en l'église cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans, a été béni, par le R. P. de Saint-Maixent, le mariage de M. Jules Machet de La Martinière, archiviste de la Charente, avec M^{lle} Elisabeth-Alice-Marie de Beaucorps, fille du comte Maxime de Beaucorps, archiviste-paléographe, et de Thérèse Sourdeau de Beauregard, petite-fille d'Octave de Beaucorps et d'Elisabeth Boucher de Molandon (voir le *Dictionnaire des familles du Poitou* pour la généalogie des Beaucorps en Aunis et en Saintonge et l'article Liniers). La mère de l'époux est petite-fille du général de Liniers qui, à la tête des Espagnols, défendit Buenos-Ayres contre les Anglais et les insurgés, et qui, en récompense de son dévouement héroïque, fut nommé vice-roi de la Plata.

Le 16 juillet à La Rochelle a été béni le mariage de M. Gaston Sorin, petit-fils de M^{me} Lormier et fils de M. J. Sorin, du Mortier, chef d'une importante maison de commerce, avec M^{lle} Henriette Faseuille, qui appartient à une des plus respectables familles de notre département.

Le 17 août, a été célébré, au temple protestant de Rochefort, le mariage de M. le docteur Michaël Dhoste, médecin de 2^e classe des colonies, fils de M. le docteur G. Dhoste, médecin en chef de la marine, avec M^{lle} Marguerite Ardouin, fille de M. le docteur L. Ardouin, médecin principal de la marine en retraite, *, bibliothécaire de la bibliothèque de la marine à Rochefort. Les témoins de la mariée étaient M^{me} Guillemain, sa sœur, et M. Paul Bouyer, capitaine au 6^e de ligne, son cousin ; du marié, M. G. Dhoste, contrôleur des contributions directes à Aubusson, son frère, et M^{lle} Marie Dhoste, sa sœur.

VARIÉTÉS

I

ACHETS ET GANIPOTES

Moi qui ne suis qu'un pauvre petit « pésan de la campagne », je n'ai pu m'empêcher de penser, en lisant, t. xxi, p. 243, l'article de M. Eugène Réveillaud sur les *ganipotes*, que les « monsieur de la ville » vont quelquefois chercher bien loin l'explication de mots que nous employons tout naturellement dans notre langage simple et rustique, et sans y mettre de malice. Il nous importe peu de savoir si la *ganipote* a des pattes de chien, bien que la transformation du *c* en *g* dans *gani* se rencontre fréquemment dans les mots saintongeais : *ganif*, *segond*, *sagristain*, *segret*, etc., et même en français, exemple : *crassus*, *gras* ; *macer*, *maigre* ; *acu*, *acutus*, *aiguille*, *aigu* ; *manducare*, *manger*, etc., comme aussi en latin, exemples : *Gaius* pour *Caius*, nom propre ; *cygnus* pour *cynus*, etc., ou si ce quadrupède fantastique a plutôt des pieds d'oie par analogie avec le mot sanscrit *hansa*, grec *χην*, vieil allemand *kans*, allemand moderne *gans*, anglo-saxon *gandra*, anglais *gander*, irlandais *gandal* et *ganra*, espagnol *ganso*, *gansa*, à côté de *ansar* venant du latin *anser*, qui tous veulent dire oie, jars ou cygne. Nous autres qui n'allons pas souvent chercher midi à quatorze heures, nous nous contenterions bien d'une explication plus simple, s'il en existait une. Justement A. Eveillé, dans son *Glossaire saintongeais* que je ne cite que par exception, parce que lui aussi, avec sa prétention de faire rentrer toute la langue française dans le patois saintongeais, en voulant trop prouver ne prouve rien, Arthur Eveillé donne, après l'académie française, Larousse et Littré, le mot *guenipe* s. f., « Femme de mauvaise vie, — femme sale », avec cet exemple tiré de Littré : Passe encore si on était assuré d'être aimé, mais mourir pour une *guenipe* ! » (*Bussy-Rabutin*, lettre du 12 août 1678 à M^{me} de Sévigné.) Avec le même Littré, nous apprenons que le mot *guenipe* fait en dauphinois *ganippa*, du hollandais *knippe*, lieu de prostitution, d'après Diez qui remarque que l'e a été introduit comme l'a dans *canif* de *knife*. La *guenipe*, *ganippa* ou le diminutif saintongeais *ganipote* paraissent ainsi avoir des liens de parenté étroits avec certaines mégères de village qui, par ces années de grande vinée, font, à l'issue de la veillée, en quête de bonnes fortunes, les chemins de traverse, comme leurs congénères de la ville font le trottoir après le théâtre, et sautent sur le dos des naifs pour leur donner le change en les épouvantant. D'ailleurs l'art de chercher les étymologies est des plus ingrats. N'est-ce pas encore Eveillé qui, citant Jônain — deux têtes sous le même bonnet — tire les mots *achée*, *âchet* du grec *ἄσχαρς* sous prétexte que ce dernier veut dire petit ver intestinal, alors qu'il veut tout simplement dire appât et vient du latin *esca* ? Comme

pour Napoléon I^{er} ici le mot *impossible* n'est pas français et les étymologistes sont capables des plus grands tours de force. Notre docte et spirituel président l'a prouvé en démontrant dans une conférence à la société des *Archives* que *Babet* dérive de *Clovis*. C'est après tout un sport qui n'est pas dangereux pour l'ordre public, et l'on y court soi-même moins de risques que dans une ascension en ballon non dirigeable ou même en dirigeant un auto à soixante à l'heure.

PIARE MARCUT.

II

UNE CENTENAIRE. LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE SAINTES

Nous sommes à l'époque de l'année où ont lieu les concours agricoles et la réunion des sociétés d'agriculture. On ne sait peut-être pas que le département de la Charente-Inférieure fut l'un des premiers où s'établirent ces utiles associations.

A ce titre, la société d'agriculture de Saintes aurait pu, il y a trois ans passés, célébrer son centenaire.

Dans un intéressant ouvrage qui va incessamment paraître — l'historique de l'ancien fief du Cormier, près Saintes, et de ses divers possesseurs — nous trouvons la date précise de la création de notre première société agricole. L'auteur, M. Anatole de Bremond d'Ars, notre obligé confrère, veut bien nous communiquer l'épreuve de la page où il parle de cette fondation :

« Le général Beauregard se trouvait très heureux d'avoir toute liberté pour s'occuper d'améliorer son cher domaine du Cormier, d'y entreprendre d'intéressants essais de culture et d'avantageuses innovations de toute sorte — entre autres la propagation de la plante nouvelle, encore peu connue dans le pays, la pomme de terre, cette ressource suprême de nos campagnes.

» Il avait, depuis fort longtemps, formé le dessein de fonder, dans le département de la Charente-Inférieure, une société d'agriculture, dessein conçu, d'ailleurs, par le ministre de l'intérieur pour toutes les autres contrées de la France, comme nous le voyons par la circulaire ministérielle du 3 floréal an VI (22 avril 1798). Ce projet fut adopté par l'administration centrale du département. Un arrêté du 27 prairial de l'an VI (15 juin 1798) décida que, pour se conformer aux intentions de la lettre ministérielle, lettre sollicitant les administrations centrales de propager les moyens d'améliorer la terre, « d'encourager l'agriculture et répandre sur le sol de la république le rayon de lumières agricoles si nécessaires, tant pour la culture des terres que pour la propagation et conservation des animaux qui l'enrichissent, considérant qu'un des principaux moyens de répondre aux vues du gouvernement est l'établissement d'une société libre d'agriculture, dans le chef-lieu du département », décidait que cette société serait formée sans délai dans la commune de Saintes, et qu'elle serait composée de onze citoyens résidant tant dans la commune que dans le canton de Saintes.

Les membres nommés pour former provisoirement cette société, furent les citoyens : le général Beauregard ; Delany, cultivateur ; Héard, accusateur public ; Villebrune, professeur de l'école centrale ; Michel Diconche, propriétaire ; Gillet, administrateur municipal à Saintes ; Degennes, à Bussac ; Viault-Planty, à Préguiillac ; Lagarosse, commissaire du département ; Compagnon, cultivateur à La Boucaudrie, commune de Chaniers, et un administrateur du département.

» Ces onze citoyens étaient, en outre, invités à se rendre au lieu des séances de l'administration centrale, le 6 messidor suivant, à neuf heures du matin.

» Telle fut l'origine de la première société d'agriculture dans notre pays et dont la création fut ainsi due à l'initiative du général Beauregard. »

III

UNE LETTRE D'INDULGENCE POUR SAINT-PIERRE DE SAINTES (1477)

L'église romane de Saint-Pierre à Saintes, bâtie par l'évêque Pierre de Confolens (1112-1127) consacrée en 1185 par l'archevêque de Bourges, Henry de Sully, comme primat d'Aquitaine, tombait en ruines ; elle avait duré trois cents ans. Il fallait la réparer ; mais les réparations étaient tellement considérables qu'on prit le parti de la reconstruire à peu près complètement. Or les fonds manquaient pour une si grandiose entreprise : *propre non suppetunt facultates*, et pour continuer, pour achever ce coûteux et riche monument, il faut de l'argent que le chapitre, l'évêque, les habitants ne peuvent plus fournir. On a recours aux indulgences ; c'était le moyen fort en usage à cette époque. Nicolas V (1451), Pie II et Sixte IV, à la prière du roi Louis XI et de sa seconde femme, Charlotte de Savoie, accordent des indulgences à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui contribueront à la réédification de la cathédrale de Saint-Pierre de Saintes.

Nous avons publié, tome x des *Archives*, plusieurs pièces à ce sujet et même reproduit en héliogravure une de ces lettres d'indulgences, si curieuses même au point de vue typographique. Nous devons la suivante à l'obligeance de M. Bourde de La Rogerie, archiviste du Finistère, qui a bien voulu l'extraire de ses archives, série G, 240, et la transcrire pour nous, à la demande de notre confrère M. le comte Anatole de Bremond d'Ars.

Nous supprimons les formules, qui se trouvent déjà dans les autres lettres d'indulgences déjà publiées. Celle-ci ne diffère de la pièce xx, page 69, que par le nom propre, Marguerite Guillamot, et la date, 20 mars 1477, au lieu de Claude, veuve de François Peret, 26 novembre 1477.

Ainsi les indulgences pour Saint-Pierre de Saintes ont été répandues en Bretagne. Nous les avons vues dans les diocèses de Toulouse, de Limoges et en Allemagne.

Ces spécimens de l'art typographique offrent un double intérêt : au point de vue matériel pour ainsi dire, puisque les lettres d'indulgence sont les premiers monuments de l'art de Gutenberg, puis surtout au point de vue moral. Le pape accordait, comme il le fait maintenant, des indulgences pour telle ou telle œuvre aux conditions générales de se confesser, communier, visiter certaines églises, faire telle œuvre pie et donner une aumône. Muni de la bulle pontificale, les délégués du chapitre ou de l'évêque partaient pour divers diocèses. Avec la permission de l'ordinaire, ils annonçaient leur mission, prêchaient l'excellence de l'œuvre et les avantages spirituels, et recueillaient les offrandes des fidèles. Mais il fallait du temps pour accomplir les œuvres prescrites ; les missionnaires ne pouvaient rester un mois ou deux dans chaque localité, jusqu'à ce que chacun eût gagné son jubilé ; ils partaient pour aller prêcher ailleurs, emportant la somme à provenir ; ils avaient sous-loué le prix approximatif. De plus, chaque fidèle tenait à honneur de garder dans sa famille la preuve qu'il avait gagné l'indulgence ; il allait donc, en versant son aumône, retirer le précieux certificat où l'on inscrivait son nom. De là à croire, à crier à la vente des indulgences, il n'y avait que l'épaisseur d'un parchemin. Des gens superficiels ou de mauvaise foi pouvaient prétendre que la pièce de cent sous versée en échange de ce morceau de vélin, et non les œuvres pies, confession, communion, etc., payaient l'indulgence.

Universis presentes litteras inspecturis, decanus et capitulum Xanctonenses salutem. Notum facimus quod sanctissimus dominus noster modernus Sixtus quartus cunctis utriusque sexus Christi fidelibus infra decenium in festo Penthecostes anni millesimi CCCC LXXXVI inceptum et deinceps computandum : de suis bonis pro reparatione ecclesie cathedralis Xanctonensis speciali intencione pie distribuentibus vel per nuncios capituli mittentibus quatinus etiam post dictum terminum possint eligere confessorem secularem vel regularem qui possit eos ab excessibus et delictis preterquam sedi apostolice reservatis totiens quotiens opus fuerit absolvere et insuper totiens quotiens ad talem statum pervenerit ut verissimiliter de eorum morte dubitetur licet protunc non decedant vel moriantur atque in vero mortis articulo plenariam suorum peccatorum remissionem eis valeat impartiri de sue plenitudine protestatis facultatem concessit. Voluit quoque idem dominus noster motu proprio omnes et singulos hujusmodi benefactores atque eorum parentes defunctos aut eorum benefactores qui cum caritate decesserint in omnibus precibus, suffragiis, elemosinis, jejuniis, orationibus, disciplinis et ceteris omnibus spiritualibus bonis que fiunt et fieri poterunt in tota universali sacrosancta Christi ecclesia militante et omnibus membris ejus in perpetua participes. Cum itaque devota in Christo *Margarita Guillamot* ad ipsius ecclesie reparationem juxta summi pontificis intentionem prout per presentes sibi in hujus testimonium

a nobis traditas approbamus contulerit, ejusdem auctoritate pontificis ei ut indulgentia predictæ ecclesiæ concessa quoad in superioribus contenta uti et gaudere valeat : merito constat esse concessum. Datum sub sigillo predictæ ecclesiæ ad hoc ordinato die vicessima mensis martii, anno domini millesimo quadringentesimo LXXVII.

(Charte de parchemin de 208 millimètres sur 142. Imprimée. Jadis scellé d'un sceau pendant un double queue de parchemin.

IV

L'EXCURSION DE COGNAC A JARNAC (28 JUIN 1901)

Chaude, mais bonne journée qui fera, dans nos annales, un digne pendant à celle du 22 juin 1900.

Au retour d'un voyage de Cognac à Jarnac, Victor Hugo écrivait à sa femme : « J'ai les yeux brûlés par la route blanche de poussière et de soleil. » N'est-il pas regrettable que le grand artiste n'ait pu suivre comme nous, dans la lumière joyeuse et limpide, cette autre voie plus fraîche et sans poussière, aux contours souples, pavée d'émeraude fluide, que nous a offerte notre joli fleuve ? De sa promenade il serait revenu comme nous un peu las peut-être, mais les yeux et l'esprit charmés ; et sa description eût avantageusement remplacé ici ces quelques notes trop incolores...

L'annonce d'une nouvelle excursion sur l'eau avait produit le plus heureux effet parmi les membres et les amis de la société ; car la plupart de ceux que nous avions vu l'an passé à bord de la *Jeune-Valentine*, se retrouvent cette année à la gare de Saintes. Livrons leurs noms à la postérité afin qu'elle n'ignore qu'en 1901 si l'art nouveau faisait fureur, l'archéologie avait aussi ses fervents et empressés adeptes. C'étaient : M. Louis Audiat et M^{lle} C. Audiat, le baron Amédée Oudet, M^{me}, M^{lle} et le commandant Deruelle, MM. Jules Gandaubert, Aug. Biteau, le docteur Daniel Cornet ; Gustave Barraud, de Saintes ; Barraud, de La Rochelle ; Mabaret du Basty ; Berthelot, notaire ; Achille Renaud, notaire ; André Perrain, Justin Coutanseaux, le capitaine Roquebert et M^{me} Roquebert, l'abbé Ravaud, curé de Tesson, M^{me} Mercier, M. et M^{me} Maurice Martineau, M. et M^{me} Léon Bouyer, M^{me} Gargam, M^{me} et M^{lle} H. Teulon, MM. Joseph Niox, Louis Inquinbert, Henry Geay, M^{lles} Georgette et Hélène Prévault, M^{lle} Damery ; M^{me} et M^{lle} Planty. A Cognac et à Jarnac, viendront se joindre à nous M. Marino Planty. Alliat, notaire, M^{lles} L. et M. Bellot, MM. Foucaud père et fils, Marcel Pellisson, M. et M^{me} Athanase Maire, le docteur Gélinau, de Blaye ; M. Alexandre Hus fils ; enfin à l'Echassier, M. François Burel, receveur de l'enregistrement à Gaillon (Eure), sa femme et ses enfants, M. et M^{me} Georges Pellisson.

Le rassemblement se fait dès avant huit heures du matin sous les grisailles d'un ciel épais. Saluts, poignées de main,

sourires, joyeux brouhaha : jamais groupe d'archéologues ne fut moins grave et plus bigarré de robes claires et de chapeaux fleuris. Cependant une légère inquiétude y règne. Bien que nous ne soyons pas en ces mois que les Latins nommaient « douteux » et où « la précaution aux voyageurs est bonne », les parapluies apparaissent presque aussi nombreux que les appareils photographiques, « collaborateurs du soleil ». Est-ce qu'il va pleuvoir ? La question est posée au président qu'elle n'embarasse pas : car il répond qu'il fera beau avec la belle assurance d'un homme qui connaît trop bien le passé pour n'avoir pas un peu l'intuition de l'avenir. Là-dessus on monte en wagon. M. Gaudaubert a veillé aux détails de l'embarquement : c'est dire que tout se passe avec ordre, entrain et belle humeur.

..

A COGNAC

A la gare de Cognac, nous sommes reçus par M. Marino Planty, avocat, qui s'est chargé complaisamment de nous procurer des voitures et par M. Georges Pellisson qui nous offre son automobile. En quelques minutes nous sommes au pont Saint-Jacques, dont les cinq arches « toutes marinières » furent achevées en 1819. La chapelle dédiée à la Vierge n'a pas subsisté, qui s'élevait à une des extrémités de l'ancien pont et où les marins, avant un voyage de quelque durée venaient faire leurs dévotions. Par les ombrages du parc nous gagnons notre embarcadère. Mais où est donc notre bateau?... Par suite d'un petit malentendu, il est retenu à quelque distance et voilà que le visage du président s'assombrit ; il pense déjà à son horaire changé, à son itinéraire bouleversé. Mais il faut bien prendre patience : et d'ailleurs sa prédiction du matin ne s'accomplit-elle pas ? Le rideau lourd des nuages s'est tiré, les verdure imprégnées de lumière matinale apparaissent toutes jeunes, un frisson alerte court sur les collines, une gaieté se répand partout apportée par la brise tiède et, déjà haut dans le ciel, le « Baal éternel » Comme dirait notre Loti, « flambe dans du bleu profond. »

On s'assied, on cause, on rit, pour tuer le temps. Quelques uns, regrettant de n'avoir pu visiter la ville, se laissent aller à rêver de son histoire, de cette histoire si curieuse, si mouvementée où il y a du sang et de la gloire, des déesses et des triomphes, longue et souvent lugubre tragédie coupée de courts entr'actes paisibles. En 1836, l'auteur-acteur Honoré écrivait galamment :

S'il revenait (François), à part quelques tourelles,
Rien dans Cognac n'aurait changé pour lui ;
Car de son temps, les dames étaient belles ;
Vous le voyez, c'est de même aujourd'hui.

D'accord pour ce qui est des dames ; mais comme tout le reste est changé, au contraire ! l'activité commerciale présente a dévoré presque tous les vestiges des temps anciens. Des constructions modernes ont remplacé presque partout les maisons

mixtes en torchis des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, le confortable a chassé le pittoresque et c'est moins dans les pierres de ses édifices que dans les archives de sa bibliothèque qu'il faut chercher les traces du passé de Cognac.

Les huit ou neuf premiers siècles de notre ère demeurent obscurs : car Cognac n'eut pas alors de rôle politique, mais il devint vite un objet de convoitises quand son prieuré de Saint-Léger, fondé en 1031, eut été comblé de faveurs par les divers seigneurs du lieu. C'est d'abord la rivalité entre Bardon, l'un d'eux, et les Taillefer, comtes d'Angoulême ; puis la prise de possession par Henri II d'Angleterre, mari d'Eléonore d'Aquitaine (1168), bienfaitrice de l'abbaye de Fontdouce. Pendant un siècle le pays se débat sous l'étreinte de la domination anglaise. En 1176 un soulèvement contre Richard Cœur-de-Lion n'aboutit qu'à une défaite, entre Bouteville et Saint-Mégrin. Richard s'empare de Cognac et le donne à son fils naturel, Philippe de Falconbridge. Celui-ci épousa Amélie de Jarnac, l'année où son père trouva la mort au siège de Chalus. En 1202 les habitants reçurent le roi Jean d'Angleterre, et sa femme Isabelle Taillefer, fille du comte d'Angoulême, et qu'en 1214 ce même roi Jean séjourna au château de Cognac. Alors commença cette série d'épisodes dramatiques dont l'ambitieuse Isabelle fut souvent la protagoniste et qui se terminèrent par les combats de Taillebourg et la bataille de Saintes en 1242. Ensuite il y eut une accalmie pendant laquelle Guy, fils d'Isabelle, fortifia la ville, et le neveu de Guy fonda le couvent des cordeliers, dota le prieuré de Saint-Léger et légua 1,000 livres pour doter les filles pauvres de ses terres.

En 1307 la région de Cognac redevient française en même temps que tout l'Angoumois. En 1350, Jean le Bon cède la châtellenie de Cognac à son favori Charles d'Espagne et constitue la municipalité. Après l'invasion de l'Aquitaine, la domination anglaise recommence et les populations, écrasées sous la tyrannie du lieutenant-général Chandos, réclament du secours au roi Charles V. Celui-ci accourt et fait lui-même le siège de Châteauneuf et de Bouteville, tandis que les habitants d'Angoulême « tournent Français » et que ceux de Cognac se rendent, le 1^{er} juin 1376, au duc de Berry. L'année 1400 est marquée par la fondation de l'hôpital que le frère de Charles VI, Louis d'Orléans, destinait à recevoir les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Après l'assassinat de Louis par ordre du duc de Bourgogne (1407), le comté d'Angoulême échut à Jean, son plus jeune fils ; mais une longue captivité en Angleterre comme otage (1412) le retint longtemps loin de son fief. En 1445 seulement il revint à Cognac, et voici qu'enfin le ciel va s'éclaircir au-dessus de l'Angoumois et qu'une ère de prospérité glorieuse va s'ouvrir.

Jean épousa Marguerite de Rohan et s'occupa de relever de leurs ruines la plupart des châteaux de ses domaines. Il posa la première pierre de celui de Cognac, que son fils, Charles d'Orléans, époux de Louise de Savoie et père de François 1^{er}, continuera.

L'histoire du règne de François, duc de Valois et plus tard roi de France, est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler en détail. et en même temps trop étroitement liée à celle de sa ville favorite pour qu'on puisse la passer sous silence. Qui n'a entendu parler de cet arbre appelé l'*Oumetil* (détruit à la fin du XVIII^e siècle) sous lequel, selon la tradition, « il prit la première expérience de lumière mondaine », le 1^{er} septembre 1494 ; de sa nourrice, l'angoumoisine Andrée Lignaige, dont on voit encore la maison rue de La Magdeleine ; de son gouverneur, le sire de Gouffier-Boissy, qui, ayant guerroyé en Italie, y prit le goût des arts et des belles-lettres et sut si bien l'inculquer à son pupille ? Notons pour mémoire les querelles de Louise de Savoie et de la reine Anne, la mort de celle-ci, le mariage de François avec Claude de France, fille de Louis XII ; son avènement au trône en 1515, la victoire de Marignan et les fêtes qui furent données à Cognac pour la célébrer ; puis des ombres au tableau de gloire : Pavie, la captivité en Espagne, le traité de Madrid. Cognac reprend ses habits de fête à la nouvelle de la mise en liberté du roi, qui y est reçu avec un immense enthousiasme. Un chœur de jeunes filles richement habillées chante un hymne en son honneur. C'est au cours d'une de ces fêtes qu'il remarqua pour la première fois l'éblouissante beauté blonde de 19 ans qui s'appelait Anne de Pisseleu d'Heilly et dont il fit la duchesse d'Etampes, protectrice des poètes, du gentil Marot, à qui de fréquentes incartades rendaient nécessaires des protections puissantes, et qui ne flagornait qu'à demi quand il l'appelait « la plus belle des savantes et la plus savante des belles ».

Ah ! si la place ne nous manquait, comme nous rapporterions ici — d'après Blaise de Monluc — l'anecdote de *François I^{er} et le charbonnier* ! Il est piquant de voir comment l'élégant Valois, directement aux prises avec Jacques Bonhomme — qui ne se soucie guère de contribuer aux charges de l'état, mais qui voudrait bien pouvoir braconner à sa guise dans les forêts d'alentour, — se tire spirituellement de l'aventure.

C'est à Cognac que fut signée la sainte ligue. Quatre ans après, ayant épousé la sœur de Charles-Quint, Eléonore d'Autriche, le roi, accompagné de François, duc de Bretagne, et du futur Henri II, revint à Cognac « sur la rivière Charente, lieu plaisant et château beau et bien bâti, muni et orné de toutes choses nécessaires, accompagné de pays à l'entour, de belles chasses, tant pour bêtes rousses que vol de milan et de héron, pays fertile et abondant de tous biens comme une petite Lombardie ».

Le règne d'Henri II rappelle la *Jacquerie du sel* (1548). Les contribuables de ce temps ne ressemblaient guère à ceux de nos jours, bons moutons qui se laissent tondre et bêlent seulement un peu quand les ciseaux les blessent trop rudement. Seize mille hommes prirent les armes, jetèrent à la rivière Bouchonneau, directeur de la gabelle, aux cris de : « Va, méchant gabelou,

va saler les eaux de la Charente », et mirent tout le pays à feu et à sang. Leurs violences motivèrent ces sanglantes représailles dirigées par le connétable de fer; mais leur résistance énergique aboutit à la suppression des droits de gabelle.

Ces troubles préludent aux guerres de religion, dont le principal épisode fut la bataille de Jarnac ou de Bassac. Le duc d'Anjou vint sommer de se rendre les débris de l'armée de Condé enfermés dans Cognac. Mais, dit le terrible d'Aubigné, « les catholiques connurent bien que de tels chats ne se prennent pas sans mitaines ». C'est la même année (1569) que le gouverneur de Cognac, Jean de Montbron, seigneur de Thors, répondit fièrement à une sommation de se rendre faite par Charles IX, « en protestant ne savoir ni lire ni écrire et disant que ses compagnons avaient cœur et mains, mais point d'oreilles ».

1651 ! Date mémorable dans l'histoire de Cognac. C'est l'époque de la fronde. Le canon tonne sur les remparts de Beaulieu, sur le parapet de la porte Saint-Martin, autour de la porte Angoumoisine; l'armée de Condé cerne les murailles qu'illuminent incessamment, la nuit, des cercles et des javelles enflammées, pour éviter les mines. On lira dans la *Relation du siège de Cognac*, les détails de cette défense héroïque où se distinguèrent le marquis d'Ars, Marie de Verdelin, sa femme, le comte d'Harcourt, — qui infligea une sanglante défaite au redoutable vainqueur de Rocroy, de Fribourg et de Lens, — et bien d'autres, nobles, bourgeois ou manants. En se retirant précipitamment au lendemain de cet échec, à la suite du grand Condé, le duc de La Rochefoucauld qui s'était, comme toujours, comporté vaillamment, dut sentir couler en son cœur orgueilleux une de ces gouttes d'amertume qui débordèrent plus tard dans le livre des *Maximes*.

Avec les deux tours rondes de la porte du vieux pont, les restes des couvents des récollets et des bénédictines et l'église Saint-Léger sont aujourd'hui à peu près les seuls témoins de ces grands événements. L'église, édifiée en partie au ^{xii}^e siècle, est remarquable surtout par le zodiaque de son portail. Le clocher, foudroyé en 1768, a été rebâti à cette époque dans le style du ^{xv}^e. Les sculptures du chœur, commencées en 1852 par M. Berchon, curé, furent achevées par M. Pintaud, son successeur.

* *

SUR LA CHARENTE

Un coup de sifflet nous ramène à la réalité présente. Comme dit la chanson de Saintonge, citée par la *Revue*, t. xxi, page 248.

Voici la vapeur, la vapeur, la vapeur
Qui mène le monde
Sur l'onde...

Nous embarquons très rapidement dans la gabare que traîne le petit remorqueur : maintenant nous avons l'habitude et nous reconnaissons l'embarcation prêtée aimablement l'année

dernière par M. Jaulin. Autre coup de sifflet : en route ! Sortons un instant du domaine de l'histoire pour entrer dans celui — moins austère — de la nature. Quel enchantement pour les yeux de ceux d'entre nous qui voient pour la première fois ces sites délicieux ! « Il faut remonter les fleuves, dit Victor Hugo dans ses lettres sur le *Rhin* ; c'est plus pittoresque que de les descendre. » Jusqu'à Saint-Brice, notre 1^{re} étape et au-delà jusqu'à Jarnac, ce sera une succession de paysages de rêve qu'idéalise encore la chaude lumière de juin en les enveloppant de brumes bleuâtres. et où les châteaux semblent, suivant une romantique expression, « *les perles rompues d'un collier sur un divan de l'Alhambra* » (P. de Lacroix). Penchons-nous un instant sur l'eau verte où le soleil verse des coulées d'or et pénétrons la vie intime du fleuve qui, en cette saison, étale toutes ses richesses. Les potamots, les rubans, toutes les variétés d'algues dressent au-dessus des fonds obscurs leurs chevelures mouvantes et souples nouées et dénouées sans cesse par le courant rapide ; les campanules frêles, les nymphéas nacrés s'épanouissent à la surface dans le hérissément des scirpes, des joncs aigus et des élégantes sagittaires, Par endroits s'arrondissent à fleur d'eau des grèves dorées où plies et goujons sommeillent, quand on n'en extrait pas ce sable dit de Jarnac, renommé dans tout le pays. Ailleurs, entre deux ilots verdoyants, s'ouvrent comme des clairières où l'ablette, hirondelle des fleuves, file, file le long des flancs du bateau et, parfois retournée d'un mouvement hostile, jette l'éclair de ses écailles, brillantes comme l'acier d'un poignard soudain brandi. Ailleurs encore des trous noirs se creusent, gouffres insondés où reposent, pour toujours sans doute, des souvenirs de la vie des siècles passés. Quel musée d'armes, d'armures, de bijoux, d'ustensiles de toutes sortes on pourrait constituer, malgré les découvertes déjà faites, si le lit des fleuves se découvrait tout à coup, et si quelque chose pouvait échapper à la patiente morsure des eaux !

Une voix connue se fait entendre au milieu de nous .. Comme M. Paul de Lacroix, l'érudit et complaisant bibliothécaire de Cognac, n'avait pu, à son grand regret, nous accompagner et être notre cicérone, il a bien voulu rédiger pour nous quelques notes dont le président donne lecture au fil de l'eau.

*
* *

AU FIL DE L'EAU

« En quittant le port de Cognac, on vogue parmi de vastes prairies, ayant à droite les ombrages du petit parc de François 1^{er} transformé en promenade publique depuis que la ville de Cognac l'a acheté à l'état en 1818 ; et, à gauche, on aperçoit les coteaux pittoresques de l'ancien grand parc du roi, autrefois rendez-vous de chasse ; ces coteaux venaient se terminer au bord de la vallée par une corniche de rochers formant terrasse et que l'on appelle la galerie des Fées.

» Le fleuve est magnifique en cet endroit par ses îles, sa belle nappe d'eau, ses bords pittoresques. Sur un rideau de verdure formé de peupliers, d'ormes et de chênes se détache le joli castel de Bagnolet, bâti dans le genre des villas italiennes par M. Auguste Hennessy, ancien député, puis sénateur, qui y est décédé en 1879. M. Hennessy avait acheté Bagnolet en 1842, d'une descendante de la famille Augier, de Cognac. D'un simple domaine, il a fait, en l'augmentant d'une partie du grand parc, des prairies de l'île de la Receveuse, etc., une belle propriété et une résidence enviée. M. Richard Hennessy, son fils, sportsman émérite, fondateur d'un prix annuel de 10.000 francs, qui est couru chaque année, le lundi de pâques, à Longchamp-Paris, a orné Bagnolet d'une galerie de tableaux modernes, la plupart reproduisant des sites empruntés aux bords de la Charente.

» Tout près, sur la même rive, on voit, à demi caché sous les verdure, l'antique Solençon, fief qui dépendait de la paroisse de Boutiers et appartenait à Pierre de Rohan, seigneur de Gié, devenu maréchal de France. Il fut acheté en 1467 par Charles d'Orléans et resta dans la maison de Valois-Angoulême jusqu'après le règne de François I^{er}. Il eut ensuite des possesseurs particuliers, parmi lesquels les Bremond d'Ars. Il devint la propriété du comte d'Artois en 1773. Les administrateurs du duché d'Angoulême voulurent y installer une raffinerie de sucre ; M. de Sartine, ministre de la marine, s'y refusa. C'est pourquoi, l'ancien château ayant été démoli, on laissa le grand bâtiment que nous voyons aujourd'hui inachevé à l'intérieur.

» On passe ensuite sous le pont de Châtenet, construit dans ces trente dernières années, et on arrive devant un magnifique paysage qui s'étend dans le lointain. « C'est un Corot », disait notre regretté Alfred Feuillet, en parlant de ce paysage que deux îles plantées de beaux arbres bordent à gauche.

» Voici Châtenet, domaine anciennement dépendant de la châtellenie de Cognac. Après une série de possesseurs engagistes, Châtenet est passé vers 1772 dans la famille Caminade, qui en est encore propriétaire et en a pris le nom. Le château de Châtenet, tout moderne, a été commencé par Jacques-Ollivier Caminade vers 1842 et terminé, ces années dernières, par son petit-fils, M. Ernest Caminade de Châtenet.

» Jacques Caminade, né à Châtenet, le 6 janvier 1784, a consacré ses jeunes années à la littérature. Il a fait des tragédies reçues au théâtre Français, des poésies, le récit d'un voyage en Suisse, etc. Ayant commencé sa vie par la politique, il fut sous-préfet de Cognac de 1810 à 1814, puis député en 1831. Après 1815 il avait fondé une maison de commerce qui a prospéré et lui a apporté la fortune que la littérature, mère parcimonieuse, ne lui eût jamais donnée. Dans ses *Feuilles éparses*, il a consacré au lieu de sa naissance des strophes qui témoignent combien Châtenet lui était cher :

Vallon charmant où je reçus la vie,
Où mon aïeul et mon père sont morts !

Heureux berceau de ma fille chérie,
Je viens encor, sur ta rive fleurie,
De mes sens fatigués ranimer les ressorts.

Que de fois loin de toi, loin de ta paix profonde,
Le devoir, l'inconnu m'ont fait courir le monde !
Que j'ai vu de pays et de climats divers !

.....
Quelquefois, vers le soir, sur la colline assis,
De mes regards rêveurs embrassant le pays,
Planant sur la forêt, sur les fraîches vallées,
J'ai vu l'éclair lointain allumer les nuées,
Et l'arc brillant d'Iris dans le fleuve plongeant,
De ses riches couleurs parer le firmament !
J'ai planté ces bosquets, tes parures nouvelles ;
Ton vignoble fertile est le fruit de mes soins ;
Ta prairie est plus verte et tes rives plus belles ;
J'ai construit ton enceinte, élevé tes tourelles :
De mon amour pour toi ce seront les témoins !

Ah ! s'il m'était donné, quand finira ma vie,
De trouver le repos sur ta terre bénie !...
J'ignore où doit finir ma course vagabonde,
Où ce cœur palpitant doit enfin s'arrêter ;
Mais, si l'ombre des morts habite encor ce monde,
La mienne, ô Châtenet, viendra te visiter !
Quand la lune luira sur le noir cimetière,
Glissant sur un rayon de sa pâle lumière,
Je viendrai parcourir tes bosquets embaumés,
Et revoir ces beaux lieux que j'aurai tant aimés !

» Sur le coteau qui suit Bagnolet, on aperçoit une église en ruines. C'est Saint-Mamert, ancienne église paroissiale de Boutiers, qui a servi au culte jusqu'en 1793, puis a été abandonnée. Lors du retour à la religion catholique, les habitants se servirent de l'ancienne église de la commanderie, comme mieux à leur portée. Boutiers était une commanderie de Templiers dépendant de celle de La Grande-Lande, en Poitou.

» Après Boutiers, Saint-Trojan. Il appartenait aux d'Ocoy, famille protestante, qui avait fait construire dans le jardin un oratoire au-dessous duquel était un caveau sépulcral. L'inscription qu'on lit au-dessus de la porte d'entrée a été reproduite par l'*Epigraphie santone* et citée déjà dans la *Revue*. A droite, on aperçoit le village de l'Echassier, bâti sur un rocher, comme un nid d'aigle. Il y a là un paysage fort beau qu'on pourrait recommander à M. Auguin. »

..

A SAINT-BRICE

Enfin, à notre gauche, voici, après le pont de La Trache, le château de Saint-Brice. Il masque presque complètement l'église, petit monument qui a un joli sanctuaire carré, aux colonnes élancées, sous lequel est creusé un caveau sépulcral. Ce caveau a servi aux Maulevrier, seigneurs de Saint-Brice au

xviii^e siècle. Les premiers possesseurs du château furent : Jehan de Lousme, qui rendit hommage au prince de Galles, seigneur d'Aquitaine de par le traité de Brétigny, à Saintes, le 24 août 1363 ; et la famille Poussard de Fors (en Poitou). Le château actuel, construction de la fin du xvi^e siècle fut bâti très probablement par Charles Poussard, appelé M. de Fors, mort le 10 septembre 1582. C'était « un des plus et mieux réputés gentilshommes de tout le pays ». Sous les Poussard eurent lieu des conférences célèbres. Les d'Ocoy, alliés des Poussard et qui se distinguèrent au siège de 1651, eurent ensuite Saint-Brice, qui passa par héritage aux Maulevrier (1734-36), famille d'épée, puis, par alliance, aux Nanots, famille de robe. C'est le général de Bremond d'Ars qui l'a fait restaurer, et M^{me} de Bremond qui, avec son goût exquis, a présidé aux travaux. Il y a quelques années elle reçut avec beaucoup de bienveillance les excursionnistes de la société. Elle n'est plus là... non plus que M^{me} la baronne O'Tard de La Grange, née Adeline Outrey, fille de M. Outrey, ancien ministre plénipotentiaire au Japon, ancien ambassadeur à Washington, — femme de M. René O'Tard, possesseur actuel, et qui était la plus charmante parure de cette belle résidence... (*Revue*, t. xix, p. 86).

Nous mettons pied à terre, et, après avoir traversé la prairie et passé un petit ruisseau, nous entrons, précédés par M. Maire, qui s'est fait notre guide, sous une immense cathédrale de verdure formée de tilleuls centenaires, dont les branches élançées se rejoignent en ogives et dont les frondaisons, traversées de soleil, semblent d'énormes verrières peintes de sinople et d'or. Qu'il fait bon sous ces voûtes de feuillage dallées de mousse ! Un peu plus loin, devant la maison, belle demeure seigneuriale flanquée de deux tourelles Louis XIII et précédée d'une vaste terrasse, s'étend la géométrie capricieuse d'un jardin à la française, soigné en perfection. En ce moment, les géraniums épanouis partout sèment la gaieté de leurs notes ardentes, de ces notes rouges qui, suivant le mot de Corot, font « chanter un tableau ». En face de nous s'élèvent les hautes murailles végétales des buis géants qui sont sans doute contemporains des fêtes de 1586 et qui eussent paru à maître Bernard un lieu bien choisi pour y édifier dans le goût de son temps une grotte « ornée de plusieurs jaspes étranges et de marbres, pourfîres, couralz et diverses coquilles, le tout enrichi, esculpté et esmaillé de diverses choses inénarrables ».

Nous pénétrons par une longue galerie, où les ancêtres irlandais de la famille O'Tard nous regardent défilier du fond de leurs cadres — dans les salles où eurent lieu les fameuses *Conférences*. Les peintures de l'une d'elles paraissent intactes : c'est du pur xvi^e. Les autres fresques ont été restaurées, fort habilement du reste, par un savant artiste, M. Gentis, dont le pinceau n'ignorait pas les délicatesses de l'école florentine. Il n'est pas certain, mais il est très probable que les scènes allégoriques peintes au plafond sont des allusions à l'entrevue de Saint-Brice.

M. le baron Oudet veut bien, avec l'aisance habituelle de sa parole et l'infailible précision de sa mémoire, nous redire les détails de cette entrevue qui rapprocha pour quelques jours, à la fin de l'automne 1586, les deux cours « les plus turbulentes du monde. Il dit les longues hésitations qui précédèrent, les préparatifs qui furent faits, le projet de construction d'un pont entre Cognac et Saint-Brice, les réparations au château de François I^{er}. Il rappelle les noms des personnages qui faisaient cortège à Catherine de Médicis et à Henri de Navarre. C'étaient, autour de la vieille reine : François de Bourbon-Montpensier, Catherine de Bourbon, abbesse de Soissons, tante du roi de Navarre, Louis de Gonzague, duc de Nevers, le maréchal de Biron, etc. Aux côtés d'Henri, on voyait le beau et chevaleresque vicomte de Turenne, héros des tournois, le prince de Condé, Rosny, plus tard Sully, le baron de La Rochefoucauld-Montguyon, etc. — Il montre le Béarnais « agréable, enjoué » et en même temps maître de lui-même, déjà roi et prouvant par ses réparties la force de son courage et la vivacité de son esprit. « Au lieu de me nourrir et de m'élever comme son enfant, il (Henri III) m'a fait la guerre en loup ; et vous, madame, vous me l'avez faite en lionne. » Comme Catherine lui reproche de la faire « baguenauder » : « Ce n'est pas moi qui empêche que vous reposiez dans votre lit, mais vous qui depuis six mois m'empêchez de coucher dans le mien. » — « Eh ! quoi, serai-je toujours dans cette peine, moi qui ne recherche que le repos ? » — « Madame, cette peine vous plaît et vous nourrit ; le repos a toujours été le grand ennemi de votre vie. » Tandis que ces propos s'échangent en ce langage violemment imagé qui se ressent des passions du temps, et pendant les fêtes vénitiennes qui suivirent, comme Henri de Navarre craignait une trahison de la Florentine et croyait voir sous quelque arbre du parc « le rouge spadassin aiguïser sa rapière (1) », quatre régiments veillaient autour du château.....

Puissance merveilleuse d'une parole éloquente ! Tandis que le conférencier nous entretient des personnages dont le souvenir flotte entre ces murs, leurs fantômes évoqués prennent corps pour un instant. La commode simplicité de nos costumes de touristes fait place à la richesse des pourpoints tailladés et des toques à plumes ; on entend le frou-frou soyeux des robes de brocart, solennelles et somptueuses ; on voit chaque tête, « telle le chef de saint Jean-Baptiste en un plat », surgir de la blancheur empesée des fraises. La reine-mère « porte un chaperon à grosses perles et une robe à grandes manches de toiled'argent. » Sa petite-fille, la jolie, l'aimable, la vertueuse Christine de Lorraine, est à côté d'elle. Dans l'escadron brillant des demoiselles d'honneur, on s'agite, on sourit, on bavarde gentiment... Ici ne pourrions-nous pas dire que l'hallucination se confond avec

(1) Richepin.

la réalité ? car, si les modes et les costumes se transforment, la jeunesse et la beauté gracieuse sont de tous les temps, y compris le nôtre... En tout cas, une si attachante vision dure peu ! car M. Audiat, qui *semper ad eventum festinat*, nous rappelle qu'on nous attend à Jarnac. Mais elle a passé sous les yeux de plusieurs d'entre nous puisque, en remontant en bateau, une très jeune excursionniste disait qu'elle avait cherché « le gendre de Catherine » et regrettait « qu'il ne nous eût pas attendu ». Les mânes d'un si galant homme ont dû être touchées de ce vœu familièrement exprimé !

..

GADEMOULINS

Le bateau se remet en marche, et bientôt apparaît sur la droite le château de Gademoulin. Il a remplacé un antique logis qui appartenait à Charles de Gandroux, écuyer, sieur de Gademoulin, sous Charles VII. A la fin du xvi^e siècle il fut possédé par les Xandrieux et les Green de Saint-Marsault. Le fils de M. de Saint-Marsault épousa une Bremond d'Ars. C'est une dame de Saint-Marsault qui donna Gademoulin au grand séminaire de Saintes pour les pères de la mission en cette ville (1716). Après la révolution ce domaine fut acquis par M^{me} Noël, puis par M. de Fontguyon. Il est passé à la famille Jaulin qui l'a fait rebâtir il y a environ 40 ans par M. Geay, architecte. C'est une des constructions les plus remarquables des environs de Cognac. Dans les prairies avoisinantes, spécialement aménagées pour l'élevage, paissent une quarantaine de poulains de race destinés à courir sur nos hippodromes... On dit que c'est à Gademoulin que vivait Ogine, la gracieuse Yseult saintongeaise, tandis que son Tristan, Flavius, chevalier romain, cachait son amour inquiet sous les roses de son domaine de Roissac (*Rosetum*, jardin de roses). Mais cette légende, comme la plupart de celles écloses en notre doux climat de Saintonge, *finit bien*, car Flavius et Ogine furent récompensés de leur fidélité mutuelle : ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants !..

Sur le coteau opposé, se trouve le logis de Garde-Épée (1). Il date du commencement du xvii^e siècle. On y remarque deux choses intéressantes : une suite gigantesque et un beau portail crénelé. Les premiers possesseurs furent les Ancelin aux xvi^e et xvii^e siècles, puis un M. Richard. En 1744 il passa aux Dejarnac. Celui qui mourut en 1781 était conseiller honoraire au présidial de Saintes et échevin de Cognac. Léon Dejarnac (né en 1749), était fournisseur aux armées de la république et de l'empire. Sous la restauration il y eut à Garde-Épée une fabrique de faïence ; car dans ses environs abonde une terre spéciale pour l'industrie des tuiles. Le domaine est aujourd'hui la propriété de M. Vignaud et de M. Maurice de Jarnac de Garde-Épée.

(1) Nous continuons à utiliser les notes de M. de Lacroix.

Le versant nord du coteau est très curieux au point de vue géologique. Il rappelle la Suisse ou le Limousin. Les bruyères y croissent sur le sol aride déchiré par des roches tantôt aiguës tantôt disposées en longues dalles juxtaposées. A l'est du logis on peut voir deux dolmens.

En face de Garde-Épée et derrière Gademoulins est la jolie maison de campagne appelée Le Perron, propriété de la famille Castillon du Perron. La petite rivière de Gensac, après avoir fait tourner plusieurs moulins sur son cours, vient se jeter dans la Charente à cet endroit.

Le castel moderne que nous voyons à gauche est Bel-Air, à M. Pascal Gombau, négociant à Cognac et président du tribunal de commerce. Bel-Air a appartenu à Rullier, ainsi que Bourg-Charente, dont à l'horizon, au faite d'une pyramide de verdure, on aperçoit la toiture rose et qui découpe sur l'azur fin la dentelle de son *italienne*. Nous y ferons halte ce soir. — Donnons un coup d'œil au village de Moulineuf où, d'après Corlieu, il y avait autrefois une forteresse qui a disparu on ne sait à quelle époque. Tout près de Moulineuf est le joli castel de Cressé, appartenant à la famille Martell, de Cognac. Moulineuf, comme Cressé, était une dépendance de la châtellenie de Bourg-Charente. La séparation n'a eu lieu qu'à la fin du *xviii^e* siècle.

Sur la rive droite, en face de Moulineuf, ce logis est celui de La Gibaudrie. Il a appartenu, au *xvii^e* siècle, à une famille Delafont, de Cognac, puis aux Guillet-Duplessis. Guillet-Duplessis, président du conseil général de la Charente, y est mort en 1821. La Gibaudrie a été acquise vers 1860, de M. Dumas, par M. Richard Hennessy, qui, pendant plusieurs années, y a fait l'élevage des chevaux de courses. Tout près nous voyons le petit village de Foussant, dépendant de la commune de Mainxe. Le principal manoir était habité en 1768 par M. de La Charlonnie, capitaine au régiment de Flandre, chevalier de Saint-Louis, alors en retraite, et qui avait épousé une demoiselle Roy d'Angeac. M. de La Charlonnie fut témoin au mariage du comte du Jarnac avec M^{lle} Smitt, célébré dans l'église Saint-Pierre de Jarnac (voir dans la *Revue de Saintonge*, t. iv, p. 154, *Le second mariage du comte de Jarnac*).

*
* *

JARNAC

Dans un joli panorama s'étendant le long de la rive droite de la Charente, apparaît la ville de Jarnac, point extrême de l'excursion. Sa prospérité commerciale est attestée par l'élégance de ses constructions. D'immenses chais d'eaux-de-vie bordent les berges du fleuve. Quel est donc celui-ci qui mire dans les flots verts la blancheur somptueuse de ses sculptures neuves ? Il est vaste comme un ministère !... On nous dit que ce nouveau bâtiment vient d'être construit pour la maison Vert et Monis. Avant 1870, il y avait un joli pont suspendu faisant suite à la belle allée de

peupliers qui commence au bas de Montagan et aboutit à la Charente. Ce pont suspendu a été remplacé par un laid et trop étroit pont de pierre. Nous n'aurons pas le temps d'aller voir, en amont de ce pont les moulins, dont les écluses et les chutes d'eau forment ensemble un si joli paysage. Jarnac est une ville historique. Le premier qui en a retracé les événements est M. de Lacroix, qui voulait raconter ainsi tous les faits concernant les châteaux de la Charente. Mais il s'est borné à en éditer une dizaine. Nous renvoyons à son intéressante brochure ceux qui voudraient revoir en détail l'histoire du magnifique château de Jarnac, aujourd'hui détruit, de ses barons et de ses comtes, et de la bataille de Jarnac.

C'est l'heure du déjeuner. Altérés, affamés, nous errons un peu à l'aventure dans les rues blanches pleines de soleil. Nous avons l'air d'échappés du radeau de la *Méduse*, et nous ferions pitié à M. Tourgnol (voir *Revue*, t. xvi, 233). Nous ne tardons pas à arriver à l'hôtel de France et nous le saluons avec autant d'allégresse que les Grecs de Xénophon apercevant les flots du Pont-Euxin : *Θάλασσα ! Thalassa !* Il faudrait la mer pour étancher notre soif. Aussi les premiers instants du repas ne sont-ils point perdus en futilités bavardages. Mais, au dessert, le bruit des conversations est monté à un diapason tel qu'on se croirait à la chambre des députés. Le président ayant obtenu silence donne la parole à M. Alexandre Hus fils « pour lire une poésie de M. Marcel Pellisson en l'honneur du poète saintongeais Burgaud des Marets, dans le pays natal duquel nous sommes. — « Ai-je besoin de dire avec quel talent et au milieu de quels éclats de rire cette poésie a été dite par M. Hus ? Elle fait honneur au poète dont nous avons maintes fois déjà admiré la fantaisie charmante (1) ».

C'est le tour du président ; il est bien difficile de reproduire cette simple causerie ; nous la résumons ainsi :

* * *

TOAST DE M. LOUIS AUDIAT

C'est une heureuse idée qu'a eue notre confrère M. Marcel Pellisson ; il est vrai qu'il n'en a guère d'autres. Venir à Jarnac même célébrer le prince du félibrige saintongeais ne pouvait qu'être une pensée du félibre majoral Pière Marcut. De Burgaud des Marets, en effet, se recommandent tous ceux qui ont l'amour, sinon la science, du patois de la Saintonge. A ce bonheur il en joint un autre : il a mal au *garguénau*, ce qui fait que M. Alexandre Hus a bien voulu être son interprète et lire les vers que vous venez d'applaudir, succès pour l'auteur, succès pour le lecteur. Burgaud des Marets doit beaucoup à Jacquet de Nieul. Il était connu des érudits, des savants, des philologues qui l'é-

(1) Extrait du compte rendu exact et substantiel paru dans le *Moniteur de la Saintonge* du 27 juin. Voir plus bas, page 331.

tudient; voilà que Jacquet de Nieul en le récitant avec un talent remarquable dans les réunions le fait connaître de la foule; il est populaire; on le sait par cœur; on le réédite par fragment. Malheureusement ses œuvres sont rares; où trouve-t-on ses fables et ses autres recueils? Je crois bien qu'ils ne sont guère complets que dans la bibliothèque choisie de notre confrère M. Maurice Martineau, ce bibliophile délicat et habile qui a voué à nos vieux auteurs saintongeais les plus délaissés un culte pieux, qui les recherche, les recueille avec empressement et leur donne asile dans ce petit sanctuaire saintongeais.

On trouverait aussi, j'en suis sûr, la collection de Burgaud des Marets chez un autre amateur que j'ai le regret de ne pas voir ici, à qui j'aurais été heureux d'adresser nos remerciements pour avoir bien voulu nous préparer ce banquet fraternel. M. Philippe Delamain a l'amour éclairé de Jarnac, son pays, celui de ses ancêtres. Il connaît certainement Jarnac mieux que Jarnac lui-même. Il y a quelques mois il publiait le curieux inventaire du château de Jarnac. Du monument il ne nous reste guère que cela avec la lettre de ce chef de bataillon Ardouin (1), qui réclamait, comme prix de ses services rendus à la république, le privilège de démolir le château. Vous saluerez en passant l'endroit où s'élevait le splendide château des Chabot de Jarnac, dont descendent les princes de Rohan-Chabot (2). Hélas! c'est tout ce que je pourrais vous montrer à Jarnac, *campus ubi Troja fuit*, et aussi peut-être, si le temps le permettait, la crypte de l'église Saint-Pierre où le curé thaumaturge Poujaud faisait ses miracles, qui lui valurent d'être enfermé à Vincennes (3). Le champ de bataille de Jarnac est plus loin d'ici, sur la commune de Triac.

Il vous souvient, messieurs, de la soirée où M. Delamain vint à Saintes nous raconter les résultats de ses fouilles du cimetière visigoth d'Herpes, et de quels regards de convoitise vous jetiez, mesdames, sur ces bijoux mérovingiens, ces merveilles de délicatesse, et j'en connais qui s'en fussent très volontiers parées. C'est le vieux maintenant qui est nouveau et la parure même visigothe sied à la femme.

Ah! c'est que l'élégance est de la poésie,

disait cette coquette M^{me} de Girardin, la belle Delphine Gay. Et voilà que l'exemple de M. Delamain a été profitable. On me dit qu'un de nos confrères, le maire de Jarnac, M. Laporte, s'éna-

(1) Voir cette lettre dans la *Revue* de janvier 1901, t. xxi, p. 24.

(2) Le nom de Jarnac est porté actuellement par M. Auguste-Fernand-Raymond, comte de Jarnac, né à Paris en 1859, marié en 1886 à Félicie-Jeanne-Louise-Marie Olry, dont trois enfants. Il est fils de Charles-Guy-Fernand de Rohan-Chabot, comte de Chabot, bailli grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et président de l'association des membres français de l'ordre, et de Marie-Auguste-Alice Baudon de Mony.

(3) *Un curé de Jarnac thaumaturge au XVIII^e siècle*. Note et documents par M. Louis Audiat. Extrait des *Archives historiques de la Saintonge*, t. xix.

teur, s'est chargé de débayer à ses frais l'important théâtre romain des Bouchauds. La direction des travaux est confiée au P. Camille de La Croix — les jésuites sont encore bons à quelque chose, — le P. de La Croix, l'heureux inventeur de Sanzay, de l'hypogée Martyrium de Poitiers, l'auteur de tant de magnifiques travaux qui lui ont valu une immense réputation ; nous sommes sûrs que cette opération sera plus rapidement, plus intelligemment et plus fructueusement menée que le déblaiement des arènes de Saintes, interrompu depuis dix ans et qu'on va reprendre, dit-on, pour donner quelques nouveaux coups de pioche et montrer qu'elles existent encore, puisqu'on y consacre une vingtaine de mille francs. Messieurs, nous ne ferons plus de promenades en bateau. Les Romains ont eu le tort de ne pas creuser une ou deux autres Charentes, comme disait le maire d'une commune riveraine du fleuve. Mais nous tâcherons de trouver d'autres buts de promenades archéologiques.

En 1883, nous avons visité le théâtre des Bouchauds, alors presque entièrement sous terre et nous avons déjeuné sur la scène même, dans un fouillis de verdure, en face d'un magnifique panorama (1). Nous y reviendrons quand le monument sera sorti de terre. Vous n'oubliez pas que le premier voyage de la société des *Archives* a été l'excursion de Sanzay en Poitou. Quelques uns de vous se rappellent encore leur anxiété : le président possédant seul le plan de la mobilisation, tout le secret des étapes, j'eus le malheur d'arriver à la gare de Saintes une demi-minute après le départ du train, que je ne pus atteindre qu'à Lormont et encore en laissant pour me hisser dans le dernier wagon un lais de ma redingote aux mains des employés qui voulaient m'empêcher d'y monter. Heureux temps où les locomotives, compatissant au désespoir des piétons en retard, couraient moins vite pour leur permettre d'arriver ou bien les présidents de sociétés savantes, directeurs d'excursions, savaient du grec, πῶς ὥς Ἀγγεῖς, c'est-à-dire, mesdames, avaient les jambes plus lestes, mais où pour l'amour du grec on ne les embrassait plus ! Ah ! si vous aviez été là ! Je vous donne donc rendez-vous une seconde fois au théâtre des Bouchauds, et ce jour-là je serai exact.

★
★ ★

M. le docteur Gélinau, qui arrive de Blaye avec « des vers et de quoi en remplir d'autres, » est prié de nous faire savourer les uns et les autres. Il se lève ; il exprime d'abord quelques vœux qui pourront être examinés dans une séance de la société et auxquels il sera certainement donné satisfaction dans la mesure du possible ; par exemple que les dames et les demoiselles ne soient pas groupées en un coin de la table, mais disséminées. « Et, ajoute-t-il, ce

(1) Le récit de l'excursion a été fait par M. Georges Musset dans le t. v, p. 21, de la *Revue-Bulletin* ; il n'a rien perdu de son intérêt.

serait encore plus ravissant, si les *chardons*, représentés par l'élément masculin, s'entremêlaient aux roses venues de tous les points des deux Charentes et en faisaient ressortir la grâce et la beauté.» Puis il nous dit la jolie poésie *Le fond du sac*. Les amateurs apprécieront, outre l'esprit de ces couplets, l'adresse du versificateur qui a su si heureusement triompher de la difficulté des rimes en ac. Tous nous applaudissons et buvons à la santé de l'aimable auteur un verre de ce Château-Sainte-Luce qui a eu l'année dernière en pareille circonstance un si grand succès et dont il a eu encore la délicate attention de nous apporter de Blaye quelques bouteilles dégustées avec le même plaisir.

LE FOND DU SAC !

Audiat m'a dit : « ConteZ-nous quelque histoire
Plaisante, ou bien chantez-nous un couplet ! »
C'est bientôt dit ; on dirait à l'entendre
Qu'il me suffit d'ouvrir le robinet !
Mais j'obéis au désir qui l'anime...
Pour égayer notre fête à Jarnac,
Muse, aide-nous à trouver quelque rime
Au fond de notre sac ?

Le fond du sac !... Parbleu... Voilà mon titre
Et c'est un bon appoint pour commencer !
La rime en ac, il est vrai, récalcitre
Et c'est le *hic*..., mais, bah... faut s'efforcer.
Un fin meunier tire mainte mouture
De la pochée amenée en bissac ;
Ainsi que lui, cherchons quelque rognure
Au fond de notre sac !

Chacun de nous dit en voyant la pluie
D'impôts tombant sur notre pauvre dos :
« Ça va tarir !... Sous le faix, chacun plie.
Arrêtez-vous... Epargnez-nous, Caillaux ! »
Las ! vain espoir !... Une averse séquelle,
Après à gagner comme un fils d'Isaac,
Pour te plumer, ô France, pauvre oiselle,
Trouve un nouvel impôt au fond du sac !

Mais après tout chacun pour sa paroisse
Tire le drapeau ; voyez... le président,
Souhaitant fort que notre fonds s'accroisse,
Nous dit : « Portez votre insigne éclatant ! »
Or, l'ornement coûte trois francs cinquante
Qui de Gandaub (1) dilatent l'estomac.
Mais, pour porter un ruban qui le tente,
Sans peine en France, on fouille au fond du sac !

Les filles d'Eve, afin de nous séduire,
Pauvres bourdons voltigeant sur leurs pas,
Ont leurs doux yeux et leur charmant sourire.
Mais par hasard, si ça ne suffit pas,

(1) M. Gandaubert est le trésorier de la société des archives.

On a recours à douce flatterie,
Bien cajolé, notre cœur prend le trac,
Capitulant devant l'artillerie
Du fond du sac !

Puisse le ciel à mes vœux favorable
Bénir d'Audiat le labeur favori !
Que chaque dame, aussi belle qu'aimable,
Rende toujours bienheureux son mari !
Que d'abonnés il pleuve une fournée
Et souhaitons que des coups de Jarnac
Pareils à ceux durant cette journée
Sortent toujours, pour nous, du fond du sac !

Dr GÉLINEAU.



A BOURG-CHARENTE

Les braves durent encore quand le président nous invite à reprendre notre route: il nous reste deux étapes à franchir et l'heure nous presse. *Satiati nondum lassati*, courageusement dans la chaleur torride nous regagnons notre barque qui se met aussitôt en marche et ne s'arrête qu'à Bourg-Charente.

Ce n'est pas sans quelque lourdeur d'allure que nous gravissons les pentes abruptes de la colline au sommet de laquelle est perché le château. Mais là-haut nous sommes bien payés de notre peine par la vue du magnifique panorama qui s'étend sous nos pieds et des curiosités que renferme cette riche demeure. Nous ne citerons que la principale, cette cheminée monumentale apportée du château de Bouteville par M. Alexandre Pellisson, possesseur actuel. La *Revue* en a donné jadis, t. xv, p. 368, une belle reproduction d'Antoine Duplais-Destouches, qui l'appelait une « œuvre importante, la plus importante peut-être de la région au xvii^e siècle ». En tout cas, elle est très décorative dans l'ensemble avec les deux cariatides qui la soutiennent, les deux figures allégoriques (Architecture et Peinture), surmontées chacune d'une sirène, qui l'encadrent, les armoiries à riches lambrequins qui la surmontent, et au centre cette statuette de l'Amour, *durus amor*, foulant aux pieds l'Humanité vaincue, avec une inscription qui a disparu, mais qui, sans doute, opposait l'aimable paix du foyer à la continuelle inquiétude de la passion.

Profitant d'un court repos, M. Audiat esquisse très succinctement l'histoire de la forteresse féodale et nomme quelques uns de ses seigneurs. Le vaste domaine de Bourg appartient d'abord aux comtes d'Angoulême et à leurs cadets, les sires de Cognac. Après l'occupation anglaise, il devint la propriété des Bragier. L'un d'eux, Jean Bragier, qui mourut en 1446, avait épousé Julienne de Polignac, dame de Fléac, sœur de Jeanne, celle qui avait captivé le cœur de Charles d'Orléans. Pierre Bragier, qui vint ensuite, était maire de La Rochelle : c'est lui qui fit commencer la tour de la Lanterne. Il était seigneur de

Magézy, de Brizambourg, de Montboyer. Notre confrère M. Pappillaud nous en a raconté l'histoire en ses menus détails. Bragier vendit Bourg au comte Jean de Valois, duc d'Orléans ; puis il fut donné par François I^{er} à Artus Gouffier, grand-maitre de France, son ancien gouverneur. Celui-ci le vendit à Pons de Pons, dont la fille, Marie-Elisabeth de Pons, épousa en 1659 François-Amanieu d'Albret, comte de Miossens, un bretteur qui tua en duel le mari de M^{me} de Sévigné et fut tué lui-même par M. de Saint-Léger-Courbon. Quand M^{me} de Miossens, qui s'était fait aimer au château de Bourg par ses grâces et sa bonté, se retira à Paris, où elle résida au Petit-Luxembourg, elle vendit son domaine à Henri Rambaud. Vinrent ensuite les Salomon... Le dernier possesseur avant la révolution était le bibliophile Le Camus de Néville, directeur général de la librairie et de l'imprimerie. Voir *Revue*, xviii, p. 59, et xix, p. 46-76, qui reproduit son *ex-libris*.

Un des derniers propriétaires fut, en 1843, Eugène Rullier, juge de paix à Cognac de 1830 à 1860. Rullier était un lettré et fort original. Comme Scarron, Virgile, il avait travesti Fénelon. Il s'en allait à pied de Bourg-Charente à Cognac tenir ses audiences, et, chemin faisant, il ruminait soit des plaidoiries à la Perrin-Dandin, soit des vers qui ne manquaient pas d'esprit. Toujours coiffé d'un chapeau à haute forme, vêtu d'une ample redingote et cravaté de blanc, parlant tout haut, gesticulant à travers les prés, ce magistrat ne laissait pas que d'étonner un peu les paysans qui se rendaient eux aussi au prétoire pour s'y faire condamner et qui pouvaient entendre ce début de *Télémaque* :

Calypso n'avait plus Ulysse,
Ingrat et mauvais garnement,
Qu'elle avait nourri follement
Pendant six mois de pain d'épice ;
Et qui, rebondi, frais et gras
Comme un rat pris en contrebande
Dans un fromage de Hollande,
Un beau matin rompit ses lacs ;
C'est dire en langue poétique
Que cet amant, de foi punique,
Trouva, malgré les soins coquets
Et si tendres de la déesse,
Que l'inconstance a ses attraits
Et fit un pouf à sa maitresse...

Outre *Le nouveau Télémaque*, parodie en 18 chants (1851), Eugène Rullier, mort en 1863, a laissé *Le baccarat*, *La guerre de Troie*, *Les veillées du presbytère*, *Le petit théâtre des demoiselles*, une *Grammaire française*, etc.

Orcette demeure, où vécurent en dernier temps un bibliophile et un poète, ne pouvait mieux tomber qu'aux mains d'un amateur et d'un archéologue. Notre confrère, M. Alexandre Pellisson, héritier du goût paternel, a commencé d'intelligentes restaurations et, sous l'habile direction d'un autre de nos confrères,

M. Eustase Rullier, fait de la forteresse féodale un de ces manoirs de la renaissance orné de toutes les richesses de l'art.

Nous regrettons de ne pouvoir visiter l'église, qui est un joli monument de l'époque romane, malheureusement déparé par un clocher moderne sans style.

* *

A L'ÉCHASSIER

Nous avons hâte de répondre à l'aimable invitation qui nous a été faite ce matin par M. Georges Pellisson. Nous espérons, il est vrai, qu'il nous pardonnera de nous être attardés chez son frère ; or, il nous reste juste le temps de faire une dernière halte, à l'Echassier.

Quand nous arrivons au point de ce trajet, il serait l'heure de repartir de Cognac ! M. Georges Pellisson nous attend sur la rive. Il a amené tous les véhicules dont il dispose, y compris un automobile. Les moins ingambes s'y installent et vont nous précéder là-haut, tandis que le gros de la troupe escalade vaillamment les pentes raides, mais heureusement ombragées, du coteau. Seuls deux ou trois d'entre nous, un peu fatigués par la chaleur, préfèrent rester dans la gabare... Ne les plaignons qu'à demi : car ils sont sous la garde dévouée et vigilante de l'excellent docteur Cornet et tout à l'heure, quand sur l'ordre d'une bonne fée ils verront descendre vers eux, du haut de la colline, le champagne et les boissons fraîches, ils croiront avoir abordé sur la côte enchantée de l'île des Plaisirs ou du pays de Cocagne !... Maintenant plus d'archéologie ! La coquette modernité de ce joli cottage est trop séduisante pour des savants fatigués. D'ailleurs son propriétaire n'y a pas tout sacrifié au *modern style* ; autant que nous avons pu en juger par un rapide coup d'œil, son goût pour les belles vieilles choses n'a pas dû perdre ses droits : car les tableaux de prix et les meubles de style s'y mêlent, sans que ce mélange soit choquant, aux dernières créations de Liberty, de Maple ou de Jansen. Souriante et gracieuse, M^{me} Pellisson nous reçoit dans le jardin et trouve un mot aimable pour chacun de nous. M. Pellisson s'empresse, se multiplie, se fait tout à tous : ce n'est pas une mince entreprise que de rafraîchir les gosiers altérés d'une cinquantaine d'excursionnistes au soir d'une chaude journée de juin. Bientôt le cidre, le sherry, le champagne coulent à flots dans nos verres. C'est de tout cœur que nous les vidons à la santé des maîtres du logis en les remerciant de leur charmant accueil. Heure vraiment délicieuse et trop courte ! Les rires des enfants qui jouent sur la terrasse fusent dans l'air de cristal, les rosiers qui grimpent aux murs du chalet répandent leurs parfums, la lumière dorée s'attendrit, se fait plus subtile et plus douce, la paix du soir descend sur l'immense plaine qui est devant nous, sur les prairies, sur la rivière, sur les bois, et là-bas, à quinze lieues, sur cette région indécise où

Les labours ondoyants forment à l'horizon
Une immobile mer sous la brume nacrée (1)...

Il faut s'arracher à cette contemplation et reprendre notre route; mais, avant de dire adieu à cette hospitalière demeure, M. Audiat, interprète des sentiments de tous, prononce les paroles suivantes, soulignées d'unanimes approbations :

*
*
*

« Monsieur, quand je vous ai annoncé notre projet d'excursion, vous m'avez dit : « L'Echassier est sur votre chemin. Vous me feriez grand plaisir de vous y arrêter, et je serais très heureux de vous y recevoir ; mais il n'y a rien à voir que le paysage, aucun monument, aucune antiquité, aucun objet curieux. » J'ai répondu : « Il n'y a pas parmi nos excursionnistes que des savants férus d'archéologie, des gens qui ne recherchent que les ruines, se pâment devant un tumulus, soulèvent des dolmens, fouillent des tombeaux, ou bien, nouveaux Pygmalions, embrassent de vieilles statues, surtout si elles sont mutilées et toutes cossonnées. Il en est qui préfèrent les belles statues, même vivantes, animées ; qui, après avoir examiné les instruments, les outils, les ustensiles de nos ancêtres préhistoriques, contemplé des pans de murs ou les débris des forteresses féodales, savent apprécier les élégants manoirs de la renaissance et les châteaux modernes avec le luxe contemporain et qui ont grande joie à voir les vastes panoramas, les pittoresques paysages, les sites grandioses et, à côté des monuments de l'homme, vantent les merveilles du sol, œuvre de Dieu. » Je le savais, et j'ai accepté avec reconnaissance au nom de tous nos confrères. Mais vous ne m'aviez pas dit que dans cette demeure hospitalière, sur cette haute terrasse d'où l'œil embrasse un si vaste horizon, « fait à souhait pour le plaisir des yeux », nous trouverions celle dont la présence embellit cet agréable séjour et dont la gracieuse amabilité ajoute tant de charmes aux splendeurs de la nature. Vous nous permettrez de lui offrir notre hommage respectueux.

» Fils d'un père qui au génie du commerce joignait le culte du beau, héritier avec votre frère de ses nobles traditions, vous savez apprécier les chefs-d'œuvre de l'art et les merveilles de la nature ; comme lui, vous aimez ceux qui aiment ces deux nobles choses. Vous avez voulu accueillir la société des *Archives*, qui se voue à l'étude désintéressée de l'histoire et de l'archéologie de notre province, et vous lui témoignez un peu de cette sympathie qu'elle est heureuse de rencontrer chez quelques hommes d'un goût élevé, chez les esprits d'élite ; soyez remercié de cette preuve d'intérêt. Nous nous en souviendrons, et ces jeunes enfants, élevés dans l'amour des choses intellectuelles, se rappelleront qu'un jour ils ont vu dans la maison

(1) Léonce Depont, *Petite patrie*. Voir *Revue*, t. xx, p. 117.

paternelle des savants qui ne l'étaient pas trop, des érudits à l'aspect peu rébarbatif, surtout quand ils sablaient le champagne de leur père et dont l'austérité professionnelle savait s'adoucir devant la grâce et l'amabilité de leur mère.»

M. et M^{me} Pellisson avec leur famille mettent le comble à leur gracieuseté en nous accompagnant jusqu'à Cognac.

*
* *

AU RETOUR

La dernière partie du voyage s'accomplit sans incident, mais — à cause des herbes qui encombrent le lit de la Charente — avec une lenteur qui nous paraîtrait fâcheuse sans... d'abord les spirituelles bluette de M. Marcel Pellisson : *Soleil d'automne*, idylle (1), et *Bonheur* (2), sonnet, que veut bien nous lire

(1)

SOLEIL D'AUTOMNE

Idylle.

Paul, célibataire endurci,
Atteint sa quarantième année
Sans qu'on ait encore réussi
A l'engager dans l'hyménée.

De sa liberté trop jaloux
Et fuyant tout ce qui la gêne,
Des liens à d'autres si doux
Lui semblent une lourde chaîne.

Un jour pourtant chez un voisin,
Comme à l'improviste il arrive,
Il voit la ménagère en train
De raccommoder sa lessive.

L'air rêveur, avec intérêt
Un moment il la considère :
« Votre front, dit-elle, paraît
Plus sombre qu'il n'est d'ordinaire ;

Est-ce quelque peine de cœur
Qui chez vous soudain se réveille ?
Confiez-moi votre douleur
— Je serai discrète — à l'oreille.

— Je songe, répond-il, tout bas,
En regardant ce que vous faites,
Que moi je n'ai personne, hélas !
Pour me ravauder mes chaussettes. »

MARCEL PELLISSON.

(2)

BONHEUR

Sonnet.

A M. A. C., maire de la commune de Saint-Seurin
d'Uzet, conseiller d'arrondissement.

C'est à toi que je dois le bonheur de ma vie ;
Grâce à toi de la nuit je goûte le repos :
Ton charme chaque soir au sommeil me convie,
Et le matin toujours je m'éveille dispos.

M. Audiat, et puis sans les admirables compensations que nous offrent les paysages traversés. Le charme qui en émane est si puissant qu'arrivés au dernier méandre derrière lequel on devine Cognac, nous regrettons presque de ne pouvoir nous attarder dans cette fraîcheur paisible du crépuscule... Le ciel, qui, tout à l'heure, faisait songer aux toiles éblouissantes de Claude Lorraine, prend la pâleur perlée qu'il a dans le célèbre tableau de Gleyre. L'air est embaumé par des odeurs de fenaison chaude, de sauge, de mélisse, de flouve et de serpolet fauchés. « Les grands chars gémissants qui reviennent le soir » cheminent lentement dans les prés, avec des cahots. Des files de peupliers sombres se dressent dans l'étendue verte et tantôt on croirait voir des grenadiers alignés, coiffés de bonnets énormes, tantôt, quand la brise émeut leur feuillage et courbe leur cime, ils ressemblent à de graves vieillards qui causeraient doucement entre eux, en faisant de grands signes de tête, solennels et condescendants... Voici les coteaux de Bagnolet : leurs verdure, si claires ce matin, s'enténébrent progressivement et paraissent à cette heure presque noires. Derrière eux descend le « Baal éternel » dont nous avons trop contemplé tout aujourd'hui la face rutilante, et ses rayons fondus en une brume d'or sont un diadème splendide à ce front de la nuit ; cependant que la première étoile épanouit son sourire argenté au-dessus du Petit-Parc, et que la lune commence de répandre « sur les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers (1) ».

C'est sur ces impressions de calme grandeur que se termine notre agréable excursion. Nous avons presque oublié — sauf le président qui s'en désole — que nous avons manqué notre train de cinq heures et demie et qu'après un diner rapide et trop sommaire au buffet de la gare, il va falloir rentrer à Saintes à la nuit close...

Z. A.

II

Ont rendu compte de l'excursion du 22 juin les journaux : Le

Mon âme s'abandonne en beaux songes ravie,
Et, dès l'aube, s'exhale en gais et doux propos.
Si ce n'est qu'il me faut acquitter mes impôts,
A mon sort, j'en suis sûr, tous porteraient envie.

A la vie, à la mort ! que nul ne nous sépare,
Et de mon front que rien, certe, aussi bien ne pare
Je veux tirer pour toi mon plus joli sonnet :

Autant je ne saurais me passer de ma soupe,
Je ne puis vivre heureux qu'à l'ombre de ta houppe,
Cher petit bonnet blanc, cher blanc petit bonnet.

MARCEL PELLISSON.

(1) Châteaubriand, *Atala*.

Nouvelliste de Bordeaux du 26 ; la *Petite Gironde* et le *Moniteur de la Saintonge* du 27, signé *Spectator* ; le *Bulletin religieux* du 6 juillet, signé C. R. ; le *Ventre rouge* de Bordeaux du 15 juillet.

Le *Nouvelliste* de Bordeaux. On nous écrit : « L'excursion annuelle de la société des Archives de Saintonge et d'Aunis eu lieu samedi. Les sociétaires de Saintes et de la région se réunissaient à Cognac. Remontant notre belle rivière la Charente, côtoyant ses rives fleuries, en vue des somptueuses habitations telles que Bagnolet, Châtenet, le Breuil, nous arrivons au château de Saint-Brice dont l'aimable propriétaire, M. le baron O'Tard de La Grange, nous avait ouvert les portes toutes grandes. Dans une allocution savante, M. le baron Oudet nous raconta la rencontre qui eut lieu en 1586 entre Catherine de Médicis et le roi de Navarre, plus tard Henri IV ; il nous fit admirer les belles peintures de l'époque, attribuées à un grand maître de l'école italienne.

» Continuant notre excursion, nous passons devant les châteaux de Gademoulins et du Perron, et glissons au pied du rocher sur lequel s'élève le château de Bourg.

» Arrivés à Jarnac où nous était préparé un déjeuner réconfortant à l'hôtel de France, nous eûmes le plaisir d'entendre la savante allocution de notre vénérable président M. Audiat, les poétiques stances du docteur Gelineau. M. Marcel Pellisson, interprété par M. Hus en langage saintongeais du plus pur accent, nous rappela que Jarnac était la patrie du poète Burgaud des Marets.

» Au retour nous fîmes une longue visite au château de Bourg, ancien château-fort dominant toute la contrée et qui par sa situation joua un rôle important au moyen âge ; propriété de M. Alexandre Pellisson, un de nos collègues, nid d'aigle superbe sur un roc élevé dans lequel M. A. Pellisson se plaît à montrer ses grandes qualités d'artiste.

» M. Georges Pellisson nous attendait au pont de La Trache et faisait transporter tous les membres de notre société à sa charmante villa de l'Echassier, où nous fûmes reçus par M^{me} Georges Pellisson de la façon la plus gracieuse dont nous conserverons dans notre cœur le plus aimable souvenir.

» M. Audiat se fit l'interprète de nos sentiments auprès de nos hôtes.

» Notre société, sous le charme de cette excursion, se sépara le soir à Cognac en se promettant de se rendre en masse à la réunion qui aura lieu l'année prochaine.

» La liste de nos membres serait trop longue à vous donner ; qu'il vous suffise de savoir que parmi tous nos savants un grand nombre d'excursionnistes des plus charmantes agrémentaient cette promenade. »

..

La *Petite Gironde* de Bordeaux du 27 : « Encouragée par le

succès de son excursion de l'année dernière sur la Charente, la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* a visité samedi dernier la partie supérieure du fleuve, en prenant pour but de sa promenade la ville de Jarnac. Une cinquantaine de personnes, dont vingt-deux dames, ont fait partie de cette agréable tournée, favorisée par un temps magnifique. On a visité le château historique de Saint-Brice, où ont eu lieu les célèbres conférences entre Catherine de Médicis et le futur Henri IV en 1586, dans la salle même conservée telle qu'elle était à cette époque, avec ses peintures mythologiques. M. le baron Oudet a raconté les incidents de cette entrevue et a vivement intéressé ses auditeurs. On a visité aussi le château féodal de Bourg-Charente, que M. Alexandre Pellisson a fait restaurer par l'habile architecte M. Rullier, de Saintes ; et enfin, la société a joui d'une vue splendide des hauteurs de l'Echassier, où M. Georges Pellisson a fait à la société un accueil tout à fait cordial.

» M. Audiat, président, s'est fait l'interprète de tous les visiteurs en remerciant les hôtes de l'Echassier de leur amabilité.»

* *

Le *Moniteur de la Saintonge* du 27 juin : « Les années se suivent et se ressemblent pour la société des *Archives*. L'excursion de l'an passé avait eu un véritable succès ; celle de cette année, de Cognac à Jarnac, également par la Charente, a satisfait les plus difficiles.

» Le programme comportait à l'aller visite du château de Saint-Brice et déjeuner à Jarnac ; au retour, visite du château de Bourg et réception à l'Echassier. Il a été exécuté avec la précision ordinaire grâce à l'infatigable président toujours préoccupé de presser les retardataires trop enclins à prolonger l'examen des belles choses qu'ils sont admis à contempler.

» C'est encore à l'obligeance de M. Gabriel Jaulin que les nombreux excursionnistes, parmi lesquels tout un essaim de dames et jeunes filles en claires toilettes de la saison, ont pu parcourir dans des conditions de confort parfait toute cette partie de la vallée de la Charente si variée d'aspect, où les perspectives se modifient à chaque sinuosité de la rivière, agrémentées par les nombreux châteaux et villas enfouis dans la verdure des coteaux qui courent le long de ses deux rives.

» Par cette radieuse journée d'été, c'est un spectacle ravissant. Tandis que nous glissons sur les eaux limpides de la Charente dont la transparence laisse apercevoir les forêts de plantes aquatiques qui en tapissent le fond, nous voyons se profiler quantité de constructions élégantes où la fantaisie des heureux propriétaires, désireux d'oublier le souci des affaires, a pu se donner libre carrière en associant le luxe et le bon goût.

» Nous voilà à Saint-Brice ; c'est un véritable rafraîchissement, après le parcours à travers la prairie embrasée et nouvellement fauchée, que l'arrivée sous les grands arbres du parc de cette

belle demeure, autrefois la propriété de la famille de Bremond d'Ars, et qui appartient aujourd'hui à M. le baron O'Tard de La Grange.

» Tableaux, tapisseries anciennes, vieux meubles s'offrent à la curiosité des amateurs ; enfin et surtout les deux pièces couvertes de peintures et d'ornementations où la tradition rapporte qu'eut lieu l'entrevue de Catherine de Médicis et de son gendre Henri de Navarre dans le but d'examiner les moyens de mettre fin aux guerres de religion qui désolaient le royaume.

» M. le baron Oudet veut bien nous faire le récit de l'entrevue et c'est un régal des plus délicats que d'entendre notre distingué concitoyen faire revivre cette période dans une langue sobre, colorée, mouvementée, d'une documentation aussi variée que précise. Catherine et son escadron volant, la promenade à travers les allées de buis trois fois séculaires, etc., etc., tout le passé revit sous nos yeux et nous le devons au charme de parole de M. Oudet qu'on ne se lasse pas d'écouter.

» Mais le temps s'écoule rapidement et l'heure fixée pour le déjeuner approche ; en route pour Jarnac. Ce n'est qu'à midi et demi que nous pouvons nous mettre à table, avec deux convives de plus, M. le docteur Gélineau, de Blaye, et notre ami Alexandre Hus fils.

» Ausilence des premiers instants succède bien vite le brouhaha d'une conversation générale animée, qui ne cesse que lorsque le président se lève pour remercier M. le docteur Gélineau de l'excellent bordeaux qu'il a apporté et donner la parole à M. Hus fils pour lire une poésie de M. Marcel Pellisson en l'honneur du poète saintongeais Burgaud des Marets, dans le pays natal duquel nous sommes.

» Ai-je besoin de dire avec quel talent et au milieu de quels éclats de rire cette poésie a été dite par M. Hus fils ? Elle fait honneur au poète dont nous avons, maintes fois déjà, admiré la fantaisie charmante.

» Puis c'est le tour du docteur Gélineau, qui, avec beaucoup d'humour, demande que le protocole soit désormais confié au sympathique trésorier, M. Gandaubert, dans le but d'éviter, à l'avenir, la séparation des fleurs — (mesdames et mesdemoiselles les savantes) — et des chardons — (messieurs les savants) — il réclame qu'il y ait mélange après présentation préalable. Enfin, M. le docteur Gélineau lit une poésie, *Le fond du sac*, qui obtient un succès de franche gaieté.

» Les heures s'écoulent rapidement et le président nous rappelle nos engagements.

» Nous regagnons donc notre bateau avec les forces nécessaires pour gravir les pentes de Bourg, cette forteresse féodale transformée, actuellement à M. Alexandre Pellisson. Ah ! qu'il est dur, après un excellent déjeuner, de se livrer à pareille gymnastique ! mais aussi quelle satisfaction avec un guide aussi aimable que M. Marcel Pellisson, d'admirer la monumentale cheminée du château de Bouteville, transportée au château de

Bourg dans une superbe salle à manger ouvrant par une vaste porte sur un immense salon aux boiseries joliment ouvragées. Du second étage du château, la vue est magnifique et par temps clair permet, dit-on, d'apercevoir la flèche de la cathédrale d'Angoulême.

» Mais il n'est si grand plaisir qui n'ait son terme et, sur les instances du président, nous reprenons la rivière.

» Notre marche est lente ; l'hélice est arrêtée par les herbes, et notre remorqueur, sur cette jolie rivière si calme, tangué et roule comme sur une mer agitée. Malgré tout, nous arrivons à l'Echassier ; juchée au faite de la colline, couverte de bois, face au nord, la villa de M. Georges Pellisson apparaît encadrée dans son nid de verdure. A peine notre bateau a-t-il accosté que M. Pellisson est à bord, mettant à la disposition des touristes automobile, landaus, omnibus, etc. C'est une joie de circuler dans de pareilles conditions à travers les routes ombragées qui conduisent à l'Echassier.

» Ici plus d'archéologie : c'est l'habitation moderne avec tout le confort désirable. De la terrasse, la vue s'étend sur un panorama de toute beauté ; tout le pays bas jusqu'à Beauvais-sur-Matha se déroule devant les yeux charmés.

» Avec une bonne grâce exquise, une affabilité pleine d'entrain, M^{me} Pellisson a fait les honneurs de sa maison. Fruits, gâteaux, sandwiches, boissons de toutes sortes, cidre, champagne sont offerts par nos aimables hôtes auxquels le président adresse, au nom de tous, les compliments et les remerciements les plus mérités pour cette large hospitalité si gracieusement offerte. Avec son à propos ordinaire il rappelle que le père de M. Pellisson se délassait des affaires par le culte passionné de tout ce qui a trait à l'art et félicite ses fils de continuer les traditions paternelles. Après un temps qui a paru bien court dans cette demeure si aimable, M. Pellisson et sa famille se joignent à nous pour rentrer à Cognac où nous arrivons à 7 heures.

» Encore une journée à marquer d'une pierre blanche. Toutes nos félicitations aux organisateurs auxquels nous la devons.»

* *

Le Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes du 6 juillet : « Une délicieuse promenade archéologique a été faite, le 22 juin, par la société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis. Plusieurs dames, répondant à l'invitation gracieuse qui leur avait été faite, ne dédaignèrent pas de se mêler aux savants de tous états et de toutes professions. Nous étions bien une cinquantaine de joyeux excursionnistes groupés sur une gabare, préparée *ad hoc*, par les soins d'un sociétaire, et que remorquait, tout haletant, un bateau à vapeur.

» Le malheureux ! En fit-il des efforts ! Il lui fallut lutter contre le flux et les algues de toutes sortes, qui embarrassaient son hélice, paralysaient sa marche, et l'obligeaient à chaque ins-

tant, à exécuter des manœuvres bizarres où il nous semblait le voir se tordre en mouvements convulsifs...

» Les heures pourtant s'écoulaient rapides. Comment en eût-il été autrement, en si aimable compagnie ? Et puis, elle est si belle en ces parages, notre capricieuse Charente, avec ses ondes d'une limpidité de cristal, ses bords rians, et les panoramas variés que ses sinuosités multiples, n'offrant jamais à nos regards qu'un horizon très limité, nous découvrent à mesure que nous avançons.

» Le splendide parc de Cognac, avec le bois aux allées ombrueuses et fraîches qui le continue, l'Echassier, vrai rempart de verdure qui semble contempler l'immense plaine de l'autre rive, les villas de droite et de gauche sont derrière nous.

» Nous arrivons à Saint-Brice ; le vapeur stoppe, la gabare s'arrête. Et nous visitons le vieux château, où le futur Henri IV, pendant les guerres de religion, eut une entrevue, d'ailleurs sans succès, avec Catherine de Médicis. Dans la salle même où furent débattues sans pouvoir aboutir les conditions d'une paix, alors si désirable pour tous, le baron Oudet, avec sa bonne grâce habituelle, et cette pureté de diction qui lui est familière, nous rappelle cette page de notre histoire.

» Nous admirons, en passant, les bois séculaires et gigantesques, alignés en croix de Saint-André, qui ne sont pas l'une des antiquités les moins remarquables de cet illustre domaine, propriété actuelle de M. de La Grange O'Tard.

» Et comme onze heures ont déjà sonné, nous nous hâtons (toujours lentement) vers Jarnac, où une réfection, dont le besoin se fait sentir, nous attend à l'hôtel de France.

» Après diner, on toast, c'est de règle. M. Louis Audiat ouvre le feu : à tout seigneur, tout honneur. Avec des choses charmantes, à l'adresse de tous, des dames en particulier, il captive notre attention pendant quelques instants et ne s'arrête que pour donner la parole à M. Alexandre Hus, qui soulève à plusieurs reprises les applaudissements en lisant une pièce de vers en patois saintongeais, due à la plume féconde de Pière Marcut (M. Marcel Pellisson), et dédiée à la mémoire de Burgaud des Marets. Enfin, le sympathique docteur Gelineau, de Blaye, excite une vive hilarité avec sa poésie : *Le fond du sac*, qu'il qualifie trop modestement de prose rimée.

» Voilà trois heures passées, et nous devons quitter Jarnac à deux heures ! le reflux heureusement ne contrarie pas notre retour. Emportés par le courant du fleuve, ce dont notre vapeur ne paraît pas se plaindre, nous arrivons à Bourg. Pendant que les éclusiers passent nos embarcations, nous allons visiter le château de M. Alexandre Pellisson, château qui, comme une vigie, domine toute la contrée.

» En l'absence du propriétaire, l'oncle *Pièrre Marcut* fait les honneurs de céans, et, par pitié pour nos gosiers, qu'un soleil impitoyable dessèche, il nous offre quelques rafraîchissements autour desquels tout le monde s'empresse.

» Ce château de Bourg rappelle la féodalité. Son site élevé n'a pas dû être choisi, c'est probable, pour la seule satisfaction du regard, qui s'étend à perte de vue bien au-delà de Jarnac, mais plutôt, sans doute, pour le mettre à l'abri d'un coup de main. Le *Bulletin* des Archives historiques ne manquera pas de nous renseigner à cet égard, dans son prochain numéro, impatiemment attendu.

» Bourg est déjà loin derrière nous. Nous voici de retour à l'Echassier « Halte ! » s'écrie une voix amie qui part de la rive. « Halte ! » répond notre amiral, le président Audiat. Il faut donc s'arrêter, puisque c'est la consigne.

» Une surprise des plus gracieuses nous était ménagée. M. Georges Pellison (autre neveu de *Piâtre Marcut*) ne sait pas faire les choses à demi. Des voitures élégantes sont offertes aux dames, et nous autres, infatigables piétons, nous nous acheminons à travers les taillis, vers la superbe villa des hôtes aimables qui veulent bien se faire un honneur et une joie de nous arrêter au passage. La plus cordiale affabilité et la délicatesse la plus exquise semblent s'être donné rendez-vous dans ce lieu charmant, digne en tous points de ceux qui l'habitent. Aussi, notre président fut-il bien l'interprète de tous, en exprimant avec une parfaite courtoisie nos hommages et nos remerciements à M^{me} et à M. Georges Pellisson.

» Il nous faut pourtant nous arracher à tant d'amabilités qui nous captivent. Le soleil baisse, l'heure du retour est passée, la brise du soir nous invite à ne plus nous attarder. Tout prend fin en cette vie. Les plus beaux jours ont leur crépuscule, les joies les plus sereines suivent la loi commune, les excursions les plus agréables n'y peuvent échapper.

» Cette journée du 22 juin, premier jour de l'été de la première année du siècle, restera longtemps présente à notre souvenir. Nous continuerons à en savourer les douceurs, en attendant l'excursion prochaine que nos intelligents et dévoués organisateurs sauront préparer au gré de tous.

» C. R. »

*
* *

Le *Ventre rouge* du 15 juillet : « Les excursionnistes étaient au nombre de quarante-huit, ni hommes ni femmes, rien que « dei Saintonjhouè et dei Saintonjhouèse ». De ces dernières, qu'un excursionniste aimable doublé d'un poète, M. le docteur Géli-neau, pour ne pas le nommer, a comparées à des roses au milieu de chardons, on ne comptait pas moins de vingt-deux, la troupe savante, sous la conduite de son infatigable président, M. Louis Audiat, a remonté la Charente dans la gabare de M. Jaulin, que ce confrère dévoué avait de nouveau mise à la disposition de la société. — Arrêt au château historique de Saint-Brice, propriété de M. de La Grange O'Tard, où a eu lieu, en 1586, la conférence de Catherine de Médicis avec Henri IV. M. le baron Oudet a évoqué cet événement avec le charme qui s'at-

tache habituellement à sa parole, dans la salle même où s'est passée l'entrevue. A Jarnac on déjeune à l'hôtel de France. Toast spirituel de M. Audiat. M. le Dr Gelineau lit une pièce de vers qu'on a chaleureusement applaudie, et Jacquet de Nieul dit, avec son talent habituel, une pièce d'« âchet » de Piâre Marcut à la mémoire de Burgaud des Marets, le Malherbe du patois saintongeais, qui était enfant de Jarnac. Au retour, on s'arrête au château de Bourg-Charente, appartenant à M. Alexandre Pellisson, qui l'a restauré avec son goût d'artiste ; puis à l'Echassier, chez M. Georges Pellisson, qui, actuellement présent à sa villa, avec la maîtresse du logis, offre aux excursionnistes des rafraîchissements variés. Le président remercie, et l'on regagne la Charente pour rentrer, en suivant le fil de l'eau, à Cognac, vers six heures et demie, où la troupe se sépare sous l'impression d'une des plus agréables journées qu'il ait été donné à la société de vivre en commun.

» IN THI Y ÉTAIT. »

III

A LA MIMOUÈRE DAU DÉFINT BRR'GAUD DEI MAREI ET AU PATOUÈ SAINTONJHOUÈ

In touest.

I disan — o n'eit pâ, bein sûr, moué que z-ou di :
O-l-eit en émolé dan lei live d'histouère —
Que lei Teûr, lei-z-Arabe et combeun d'aute encouère
Que le dimanche chet chein-z-eû le vendrr'di,
Sont trr'tou d'ob'yijhé, quante o fûsse reinsèque
Dan l-eû vie ine foué, d'allé devâr La Mecque,
In endret, vou savé trr'tou bein, que n-on met
Loin, bein loin de prr'tout, voure que Mahoumet,
L-eû proufète, a voulut avouer sa soubrr'ture.
Dieh beun ! mei bon-z-ami, thielle affeireeit bein sûre
Prr' dei vrei Saintonjhouè de la Saintonjhe o n'at,
Deipeû longtemps, pa' rei ? La Mecque qu'à Jharnat :
Là z-y neissut, vivit et bâsit l-eû proufète,
Le défint grand Brr'gaud, famou fassour d'achet.
Et la compareison, m'eit avi, eit prr'faite :
Mei d'in l'at entendut souvent coume i preichait.
Su quoué preichait-i don ? Si jh'ei boune mimouère,
O-l-est li ç'a pruvé, d'aprei la sainte histouère,
Que le bon Yeu li-minme, Eive, Adam, tou lei troué,
Parlian au paradi tareste en saintonjhouè (1) ;
Et trr'tou vou deiran que, d'ine main habile,
I tornît en patoué noute sainte évanjhile (2).
Et combe dan sei fâb'ye at-i mi de lesson !
Vou convinré don bein qu'o-l-était in apôte
Thieû Brr'gaud, c'était poin-n-in brr'gaud coume in aute.
Quante i fissait, jhamei i leissait son fisson.
Et là voure i s'appouait, su châ fleur, su châ feûye,
I tirait dau miau dou coume dau miau d'abeûye.
I nou montrit encouère étout, à sa façon,

Qu'à Jharnat o n'a pâ de l'esprit qu'en tiarçon.
O y en at à Pari, jh'ou sei beun quant z-y sonjhe,
Mei de voure vint-i s'o n'eit de la Saintonjhe ?
Encouère i le fraudan dei troué quâr de trouê-si
Que tout jhû i convint prr' le meilê-cassî.
Sa qualité dépend étout de la futaye :
I n'avan, à Pari, rein que dei barricâye
Thi sentan, brr'nonciot ! à piein nez le chaum'nit ;
Mei nou-z-aute jh'avon, voué, prr' le contenit
Dei fû en bouê mérain trr'jhôû en bon vidanjhe,
Solide et bein çarthlé, de voure i peut pâ fouti,
Paç' que jhe lei thitton jhamei s'ébarouit (3) :
Vou comprr' né qu'o l-eit noute jholit parlanjhe.
Brr'gaud que neussait bein thieû jhargon parisien
Dei niquedouye et peû dei-z-académicien (4) :
Prr' li La Fontaine eit in cheitit (5) et Racine
In paure vieû soltrâ, boune jhen (6) ! Mei, ma fine !
Tout' minme i faisait grace au jhargon bossuétoué
Paç' qu'i-l-eit le pu biâ..... apreî le saintonjhoué (7).
Châ mot de thieû jhargon prr' sayit vou-z-étranye,
Mei le noute, eit avî qu'i coule su la lanye.
Et jhe soutin qu'au monde o n'a reun de pu douû,
Peusque, on-z-ou sait, lei-z-aute en sont trr'touû jhaloû...
De fait, o me sembiait, n'en baye ma parole,
Que quant' mon vieû réjhan, au ser, me disait : Drôle,
Pendiye thielle thlé de la thlisse à thieû thlou (8),
I supait in trr'non de marde de coucou,
Ou bein qu'i se lugrait lei ballot et la gorjhe
Avec dau miau d'abeûye ou bein dau suerr' d'orjhe.
Dei-z-houme bein savan et de touû lei péyi
Trr'chan, o se pareit, la lanye univarselle,
Vlapuk, espéranto : moué jhe prr'pous'ri thielle.
Longtemp n-on l'a tenue, ou sei beun, en mimpri
Thielle si freiche fleur, thieû bouquet de Saintonjhe :
Jhe brâye dau chagrin voure que thieu me pionjhe.
Dan thieû temp nouû peisan n'estimian, ma foué Dieu !
Que thieû-là thi savait parlé coume in mon-sieu.
Ah ! lei paure soltrâ ! i s'éralian la pire
A chanfrouêsc. Bein sûr, thieu-t-était le pu pire.
Enfin Brr'gaud venit le prr'mié Saintonjhoué
Thi n'a pâ roujhezit de parlê le patoué,
In avocat ! et, quante i manquait de salive,
De l'écrire et d'en feire émolé dei piein livre.
Disé-me francheman : thieu ne valait-ô pâ
Qu'aneut jhe fûssion poin trot chiche de nouû pâ,

(1, 3, 4, 5, 7) Toutes ces allusions se rapportent à la *Peurface — Au facour de live de Paris — du Recueil de fables et contes en patois saintongeais, avec la traduction en regard, par H. Burgaud des Marets* (troisième édition), Paris, librairie Firmin Didot frères et fils, 1859.

(2) *L'évangile selon saint Mathieu*, traduction inédite.

(6) Allusion à la pièce avant-propos *Au lactour*. Recueil déjà cité.

(8) Dans la *Peurface* citée Burgaud des Marets donne les deux vers suivants où les j et les ch aspirés se trouvent accumulés à plaisir :

*In jor, in chétit cheun japait, japait trejau
Conte in jenne jallet juché sus son juchau.*

Et que jhe venission à thieû pelerinajhe
En vouéture, en batiâ, de pié, minme à la najhe ?
Voué, noute gran Brr'gaud a cent foué mérité
Thieû-l-houmajhe rendut prr'noute souciété.
Prr'finit, mei-z-ami, jhe prr'pouse de bouére
In bon cot de thieû vin varmeil à sa mimouére
Et — j'hi feron piaisit, peisan coume brr'jhové —
A son bon vieû parlanjhe, au patoué saintonjhoué.

PIARRÉ MARCUT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 740. — Dans le récent volume de M. Huysmans, *Sainte Lidwine de Schiedam*, p. 58, il est parlé d'une sainte recluse : « Jeanne Bourdine, claquemurée à La Rochelle. » Quels renseignements a-t-on sur elle ?

CH. D'A.

N° 741. — *Un seigneur saintongeais aux eaux de Pougues au XVII^e siècle.*

« J'ay vu Monsieur de Mirambeau, gentilhomme de Xaintonge, extrêmement vexé depuis plusieurs années d'une mélancholie hypochondriaque, qui luy causait force cruditez, rosts, ventositez, bruits du ventre, crachemens, douleurs d'estomach et de rate, battemens d'artères, ardeurs aux entrailles, estouffemens, veilles, terribles songes, estranges imaginations, appréhensions et chagrins, en peu de temps soulagé et délivré de tous ces symptômes par l'usage des eaux de Pougues, lesquelles luy faisaient faire par jour quatre ou cinq selles bilieuses, mélancholiques et pituiteuses, outre l'évacuation des urines. »

Ainsi s'exprime « Nicolas Abraham de La Framboisière, sieur dudit lieu, conseiller et médecin ordinaire du roy et premier des bandes de France », au chapitre 1^{er} du ix^e livre de son *Gouvernement nécessaire à chacun pour vivre longuement en santé* (1), afin de prouver que « les eaux de Pougues sont fort profitables à la mélancholie hypochondriaque, principalement quand elle provient de la bile tellement eschauffée aux hypochondres qu'elle en est devenue noire par adustion, envoyant force vapeurs malignes de là au cerveau. Car elles font évacuation de ceste humeur, non seulement par les urines, mais aussi par les selles, et tempèrent la chaleur estrange conceüe au foye, à la rate et par tout le mesentère ».

Cinquante ans plus tard, Diafoirus ne parlera pas autrement.

(1) *Les œuvres de Nicolas Abraham de La Framboisière, sieur dudit lieu*, etc. A Paris, chez la veuve Marc Orry, rue Saint-Jacques, au lyon rampant, M. DCXIII, 2 vol. in-4°; t. I, p. 304.

Je voudrais bien savoir quel est ce « Monsieur de Mirambeau, gentilhomme de Xaintonge » ?

L. GRASILIER.

N° 742. — Sainte Abeauduche est invoquée par les écoliers et écolières qui lui demandent du beau temps pour leur *campo* ou leur promenade du jeudi, par les ménagères qui veulent faire sécher leur lessive et les cultivateurs qui ont des foins à rentrer. Il est de règle de lui promettre du pain pour les pauvres, et l'on doit s'acquitter loyalement de sa promesse sous peine de ne plus voir à l'avenir ses demandes exaucées. Le nom, de forme éminemment saintongeaise, de cette puissante habitante du ciel, si populaire en Saintonge, a-t-il une autre forme sous laquelle l'église la présente à la vénération des fidèles, tels saint Fort, sur le tombeau duquel les mamans et les nourrices vont asseoir leurs jeunes nourrissons pour leur donner de la force, alors qu'il serait plus logique de lui demander la fortune, puisque *Fort* n'est qu'une abréviation de *Fortunatus*, qui est le nom du saint, et saint Eutrope, qui, sous la forme corrompue *Ytrope*, *Ydrope*, est invoqué par les hydropiques ? Ou bien sainte Abeauduche a-t-elle tout simplement d'étroits liens de parenté avec d'autres saints qui ont pris naissance dans l'imagination populaire comme saint Frusquin, sainte Touche, sainte Nitouche, saint Lambin, sainte Routine, dont notre président, à défaut des hollandistes, nous a donné dans la *Revue*, t. xiv, p. 49, une si spirituelle biographie ?

PIARE MARCUT.

II. — RÉPONSES.

N° 398 : v, 381 ; vi, 414 ; vii, 89 ; xviii, 457 ; xix, 95 et surtout 385. *Usages et superstitions. Miroirs voilés.*

Parmi les usages populaires en Saintonge — et autres provinces — à l'occasion du décès de quelqu'un, M. l'abbé Noguès mentionne dans *Les mœurs d'autrefois en Saintonge et en Aunis* (1893) la coutume de voiler les miroirs, « de peur, dit-on, d'y voir le diable, qui recherchait ce triste moment pour s'y montrer ». Je suis à même d'en faire connaître une seconde raison non moins judicieuse que la première : « C'est, disent les parents du défunt, pour ne pas voir deux morts dans le courant de la même année. »

PIARE MARCUT.

N° 670 : t. xix, p. 42 ; xx, p. 436, et xxi, p. 264. — *La verve à Dieu.*

Voici de nouvelles versions fragmentaires de la *Verve à Dieu*. Je les ai recueillies sur la bouche de vieilles gens originaires de Verdille (Charente), de Cressé, canton de Matha, du Gicq et de Néré, canton d'Aunay, qui, toutes, tenaient cette « prière » de leurs grand'mères. Celles-ci devaient la tenir aussi de leurs mères-grands, et celles-là d'autres ; car je crois que nous avons là les fragments d'un petit poème religieux de langue d'oïl, très ancien, contemporain peut-être de la *Noble leçon* des Vaudois. Mais je

réserve pour ci-après mes gloses et donne d'abord mes fragments, tels que je les ai entendus et transcrits très exactement :

VERSION DE VERDILLE

Varve à Dieu, varve à nous...
Qu'a fait la nuit, qu'a fait le jour ?
Le premier vendredi saint qui viendra,
Notr' bon Seigneur descendra ;
Sû son bourdon s'appouera ;
Appellera :
« Pécheurs, pécheurs ! »
Personne ne répond
Qu'un petit clerc d'école
Qui dit : « Hosanne ! hosanne !
O fête d'avril ! (*ou* Aux fêtes d'avril).
Ouvrez la porte du paradis !
— Elle est ouverte depuis hier à midi.
— Qui l'a ouverte ? — Notr' Seigneur Jésus-Christ.
— Où est-il ? — Dans le paradis.
Sur une petite planche
Qui n'est ni belle ni grande. »
Ceux qui sauront la varve à Dieu pass'ront,
Ceux qui ne la sauront pas rest'ront,
Maudiront
Père et mère, frère et sœur,
Parrain et marraine.
— Qu'avez-vous fait depuis l'âge de quinze ans,
Que vous n'avez pas appris la varve à Dieu ?

VERSION DE CRESSÉ

La varve à Dieu, la varve à nous !...
C'est par un vendredi béni .
Que tout l'monde doit fini,
Que tout l'monde finira.
Le bon Dieuz (1) y descendra,
Ira s'assir su' sa petite pianche blanche ;
Il appellera tous ces (*ou* : ses) pécheurs,
Autant les petits comme les grands...
Thiés-lé qui la sarant
L'ange de Dieu passerant (2).
Ceux qui n'la sarant pas crirant,
Maudirant père et mère,
Sœur et frère,
Périn et mérine :
« Vou étians-nous quand nous étians petits ?
L'ange à Dieu vous n'nous avez pas appris !... »
Seigneur, le bon baron,

(1) Je lie le son du *z* à *Dieu*, parce que je pense que c'est le substitut euphonique de l'*s* du nominatif latin : *Deus*.

(2) Je maintiens la forme patoise des futurs en *ant*, d'abord parce que c'est ainsi que prononçait la bonne vieille tante de qui je tiens ce récitatif, ensuite parce que cette forme est plus rapprochée du latin : *habent*, d'où dérive la troisième personne pluriel du futur.

Qui a pris mort et passion,
Sû' l'erbre de la croix l'ont mis,
Ses pieds coudus, ses bras cloués.
Sa chère mère qu'est à ses pieds,
Qui dit : Cher enfant, es-tu ici ? ..
— Bonne mère, taisez-vous !...
Tout, hors exemple, est pour vous.
La mort et ternation (1)
Est noëre comme un charbon...
Tous ceux qui la sarant
Jamais l'feu d'enfer ne verrant.

Saint Jean-Batiste,
Portez l'ébaupin (2) su' la tête,
Encor plus doucement !

Entre vous autres, seigneurs et dames,
Une aumône vaudrait bein mieux
Que tous ces biaux manteaux fourrés ;
Quand vous serez su' votre fousse,
Vous n'en pourrez plus donner.
Vous n'aurez ni frères, ni sœurs
Qui serant à vos aumônités,
Que le Seigneur et la Vierge
Qui serant à vos aumônités...

J'estimerai mieux
L'aumône au bon Dieu,
Ses bœufs et ses vaches
Et ses biàs draps d'liét (3)
Que d'être en cette basse fousse
La bouche virée,
Les œils trevirés...
Prsoun n'ara pitié de mé,
Rein que la boune Vierge
Qu'ara pitié de m'n âme...

VERSION DU GICQ

La varve à Dieu, la varve à nui !...
Qu'a fait le jour, qu'a fait la nuit ?
C'est notr' bon Seigneur Jésus-Christ.
Où est-il ? — Dans le champ fleuri...
Que fait-il ? — Il tire de belles âmes
Pour les envoyer dans le Paradis.
Dans le Paradis i'y at yne pianche
Que la tête et les cheveux m' *semblent*... (4).

(1) Est-ce une contraction de *terminationem* ? ou faudrait-il lire : *et damnation* ? Mais je répète fidèlement ce que j'ai ouï.

(2) L'aubépine ou épine blanche : *alba spina*. Est-ce l'*Epine de la Passion* ?

(3) Lit. de *lectum*.

(4) Sic. Est-ce pour *tremblent* ? ou pour *sanglent*, *cinglent* ? Le patois saintonguais a *sancit* (voir Jônain), pour *transi*, glacé de froid. Il a aussi : *sabent*, du verbe *saber*, pour tressaillir. On dit : « *Les doigts me sabent* » quand les doigts « sont grippés de froid ou tressaillent sous un coup à faux ». « Les cheveux me *sabent* » voudrait donc dire : tressaillent, se dressent, se hérissent.

Mon Dieu, qu'ai-j'i donc fait
Dans mon jeyne temps d'avoir pas appris
La varve à Dieu, la varve à nui ?
Il n'est plus temps d's'en repenti
Tant que le corps et l'âme est parti.

Jeudi de la Cène et vendredi béni,
Que la boune Vierge s'y promène.
All' rencontrit saint Jean :
Saint Jean allait d'avant,
La boune Vierge le suivant :
Auprès de l'Auvargne (1)
Alle a vu son cher fi.
Alle a cheit (2) tout effamée (3)
Des douleurs qu'alle en eyit (4).
Saint Jean, relevez cette femme,
Parce qu'ol' en arriverait autant
A elle comme à son fi !...

C'est à prime, c'est à midi
Que notr' bon Seigneur naissit.

Tous ceux qui la dirant
Trois foès le soir, trois foès le matin,
Jamais feux d'enfer n'les brûlerant ;
Aurant le Paradis à la fin.

AUTRE FRAGMENT (DE NÉRÉ)

Marie-Madelaine
La Quarantaine (5)
Se promenant parmi ses champs
A rencontré monsieur saint Jean :
Monsieur saint Jean, avez-vous vu
Mon fi Jésus (6) ?
— Oui, je l'ai vu.
Il est su' l'àbre de la croix,
Les pieds pendants,
Les mains croisants,

(1) *Sic* encore. C'est ainsi que j'ai entendu, après avoir fait répéter maintes fois. Comme *Auvergne*, même appliqué au Golgotha ou Calvaire, ne me paraît pas avoir de sens, peut-être faudrait-il écrire : *l'aull' vargne* pour le *haut vergne* (aulne), appliqué à l'arbre de la croix. Il semble aussi qu'il y ait eu jadis un mot apparenté à *Aurent* (voir Littré, à l'historique de ce mot), pour désigner des remparts. Il s'agirait alors des murailles de Jérusalem.

(2) *Chu*, du verbe *choir*, de *cadere*.

(3) Sans doute pour : *essamée*, de *exanimata*, inanimée. Le mot *effamé* est encore compris et employé dans ce sens à Cressé.

(4) « Eut », de *habuit*.

(5) Est-ce pour *Quarantaine*, celle qui pratique le Carême, la repentance ? ou pour : *Eremitaine*, celle qui a vécu en ermite, au désert ?... Ou faut-il voir dans cette quarantaine une allusion aux quarante jours qui séparent Pâques de l'Ascension ?

(6) Ici, ce n'est plus Marie-Magdelaine, c'est évidemment la Vierge qui parle.

La couronne d'épines su' la tête.

Tous ceux qui la dirant
Jamais l'feu d'enfer ne verrant.

* *

C'est évidemment à ce genre de poèmes que se rapporte la « patenôtre » que cite Victor Hugo dans son roman des *Misérables* (2^e partie, livre vi^e, chap. v) et que je rappelle ici, supposant que Victor Hugo l'aura, lui aussi, entendue et copiée sous la dictée de quelque bonne vieille :

Petite patenôtre (1) blanche,
Que Dieu fit, que Dieu dit,
Que Dieu mit en paradis.
Au soir, m'allant coucher, je trouvis
Trois anges à mon lit couchés,
Un aux pieds, deux au chevet,
La bonne Vierge Marie au milieu
Qui me dit que je m'y couchis,
Que de rien je n'doutis...
Le bon Dieu est mon père,
La bonne Vierge est ma mère,
Les trois Apôtres sont mes frères,
Les trois Vierges sont mes sœurs ;
La chemise où Dieu fut né
Mon corps en est enveloppé ;
La croix Sainte-Marguerite
Sur ma poitrine est écrite.
Madame la Vierge s'en va sur les champs,
Dieu pleurant, rencontra monsieur saint Jean :
— Monsieur saint Jean, d'où venez-vous ?
— Je viens d'*Ave Salus*.
— Vous n'avez pas vu le bon Dieu ? — Si est.
Il est dans l'arbre de la croix,
Les pieds pendants, les mains clouants,
Un petit chapeau d'épine blanche sur la tête.
Qui la dira trois fois au soir, trois fois au matin,
Aura le paradis à la fin.

* *

Je joins mon vœu à celui de nos confrères, MM. Ricochon, Paul Bonnin, L... et Guionneau. Il est à souhaiter que tous ceux qui pourront se procurer des fragments de la *Verve à Dieu* les recueillent et les envoient à cette *Revue*. Peut-être

(1) Ne s'agirait-il pas plutôt de la « petite planche blanche » dont parlent toutes nos versions saintongeaises et que Victor Hugo, ne comprenant pas ce que cette planche faisait là, aura remplacée par : patenôtre blanche, qui est plus inintelligible encore ?

ne sera-t-il pas impossible de reconstituer l'ensemble, approximativement, le texte de ce petit poème chrétien, qui peut-être n'a jamais été écrit et n'a jamais eu qu'une transmission orale.

Dans le cas contraire, il serait bien intéressant d'en retrouver un manuscrit ou un imprimé.

Dès à présent, et en attendant que la restitution plus sûre du texte permette d'en faire une exégèse complète, je proposerai l'explication du titre et de quelques mots des fragments déjà rassemblés. J'explique « la verve à Dieu » (dont *varve* n'est que la forme patoise) par une contraction de « la vèrè veie à Dieu », *vera via ad Deum*, et « la verve à nui », de la version du Gicq. par : « la vèrè veie à noi », en latin : *vera via a nobis*, soit : la vraie voie pour nous d'aller vers Dieu. Ce serait, comme la Noble leçon des Vaudois, à qui je continue de la comparer et qui est probablement du même temps, une sorte de récitatif, de résumé en vers de l'évangile, de la parole de Dieu (1) composé par quelque pieux trouvère du moyen âge. Le poème original, primitif, étant peut-être tout d'une pièce et d'une belle longueur.. ,

La vèrè veie à Dieu qu'est si grande et belle...

il se peut qu'un trouvère subséquent, pour l'ordre des matières et pour la facilité de la mémoire, l'ait « mise en trois cartelles (ou parties) ». Nous connaissons des fragments de celle qui est « en paradis » et aussi de celle qui est en « champ fleuri ». (Qu'est-ce que que ce « champ fleuri » désigne? Est-ce le cimetière, le champ des morts? Est-ce le jardin d'Eden? Est-ce la terre sainte?...) Mais que dirons-nous de cette « cartelle » qui est « en beillant?... » Faut-il entendre et lire : *pays lians* (pour : *léans*), ou *pays-ens* (de *intus*), pays d'ici-bas? Cela donnerait un sens à la phrase, et jusqu'à meilleur avis je propose de rétablir ainsi le passage du texte de M. l'abbé Paul Bonnin :

Y en at yne en pays lians (2).

Sur le passage du texte de l'abbé Guionneau :

L'âme vous *tombera* dans le corps
Comme la feuille fait dans le *tempe*,
Comme l'aloube fait dans le nid
Quand elle voit le *chuamenit*...

je proposerais pour le sens de rectifier ainsi ce fragment et de lire :

(1) Si l'on n'accepte pas mon explication de la « verve à Dieu », je me demande si l'on pourrait s'arrêter à celle qui assimilerait *verve* à *verbe*. *Verbum* étant du neutre aurait donné : le *verbe* (ou : le *verve*) à Dieu, non ce féminin : la *verve*. Cependant le provençal a fait *varbe* du féminin.

(2) Ou, si l'on préfère ce sens, « en pays *lian* », signifiant *loin*, lointain, pour désigner peut-être la Palestine. En saintongeais comme en berrichon, *lian* se dit pour *loin* (voir le *Dictionnaire* de Jónain et le *Glossaire* du comte Joubert); *léans*, *lian* est l'opposé de *céans*.

L'âme vous tremblera dans le corps
Comme la feuille fait dans le tremble (1)
Comme l'aloue (l'alouette) fait dans le nid,
Quand elle voit le chouan (2) venir.

La version : *la viadieu*, du texte de M. l'abbé Guionneau, confirme notre explication de la « verve à Dieu ». Le premier auteur a dû composer : *la veie* ou : *la vie* (*via*) à Dieu. Or, comme plusieurs rédactions discordantes en couraient déjà sur les lèvres, un auteur subséquent aura voulu recomposer le vrai poème, et rétablir la vraie (ou *vère*) *veie* à Dieu. Si je me trompe dans mes suppositions, qu'on en propose de meilleures ! J'y applaudirai.

EUG. R.

N° 718 : t. xx, 433 : xxi, 127, 202, 266. — *La grande peur* (1789).

Je relève dans les papiers d'Ozillac une note du curé Richard, sur la journée de la grande peur, dont il a été déjà question dans la *Revue* de mai et de juillet :

« Le 14 juillet 1789, la prétendue irruption de brigands, imaginée par les agitateurs pour obliger tous les Français à prendre les armes, avait mis tout le monde sur pied. Depuis longtemps on s'était efforcé d'inspirer au peuple la haine du clergé et de la noblesse. Au moment où les habitants de Fontaine approchaient du bourg [d'Ozillac], M. Rigal se dirigeait à cheval de ce côté et se permit quelques observations relatives à ce qui se passait. Il dit publiquement que l'on n'avait pas d'attaques à craindre et que cette alerte n'était qu'une machination des partisans des troubles. A ce moment, le nommé Perroteau, jeune homme bouillant et emporté, couche en joue son pasteur et lâche la détente ; heureusement l'amorce ne prit pas feu. M. Rigal, qui était extrêmement fort, pique droit à l'assassin et lui arrache son fusil : « Misérable, lui dit-il, quel mal t'ai-je fait pour que » tu veuilles m'ôter la vie ? la tienne est entre mes mains ; mais » je te pardonne. » Puis, tenant toujours le fusil, il le décharge en l'air. »

Louis-Gérard Rigal, né en 1753 à Celles, diocèse de Saint-Flour, d'abord curé de Saint-Genis, fut nommé en 1787 vicaire perpétuel d'Ozillac, succédant à Jacques Gazel, décédé le 3 octobre de cette même année. Insermenté, il se retira en Espagne, d'abord à Saint-Sébastien, puis à Placentia. En 1801, il revint desservant à Ozillac et y mourut le 25 juin 1820.

Perroteau est mort en 1837, après avoir langui plusieurs années dans une profonde misère, chargé du mépris de ses concitoyens qui ne pouvaient oublier son lâche attentat.

B. C.

(1) L'arbre de ce nom.

(2) Saintongeois : le *chavan* (chat-huant) ou le *chouc*, la chouette. A moins qu'il ne faille lire : le *châlin* (de *cælinum*), le « feu du ciel ».

— On lit dans le *Livre-Journal* de François et François-Jean Gilbert, juges en l'élection d'Angoulême (1740-1826), publié dans les *Mémoires de la société archéologique de la Charente* (1901), p. 158 :

« 28 juillet, mardi soir. Un courrier d'en deça de Ruffec apprit d'un paysan qu'il y avait dans la forêt une troupe de bandits et de voleurs, qui s'accrut en approchant d'Angoulême au nombre de plus de 15.000; il répandit l'alarme dans la ville. On fit la patrouille toute la nuit. On fit venir du canon sur la porte du Palet. Le bruit se répandit pendant la nuit jusqu'à Aubeterre qu'Angoulême était menacé, le faubourg de l'Houmeau saccagé. Blanzac y fut avec 3.000 hommes et s'arrêta à Roulet. On lui dit que ce n'était rien. La Valette apprit la même chose ; à Torsac ils étaient 24.000. Montmoreau resta en exercice jusqu'à trois heures, parce que les gens raisonnables avaient peine à croire que la nouvelle fût vraie... On crut à Angoulême que la famine s'y mettrait, tant il aborda de monde. On fit fermer les portes. On a fait des recherches dans la forêt de La Braconne ; on a rien trouvé ; et, le 30, tout a été tranquille. »

N° 725, t. xxi, p. 50. *Bruel de Joly*. — Les Bruel de Joly ont habité les paroisses de Verrières et de Criteuil, dans le département de la Charente. Pierre Bruel de Joly a été curé de Saint-Palais du Ned en juillet 1751, puis d'Ambleville du 12 mai 1754 au 4 mai 1790, date de sa mort. Il était âgé de 67 ans et peut être né à Verrières en 1733, où habitait un Bruel de Joly, officier de santé, qui écrit de Verrières le 18 germinal an VI de la révolution française à un de ses clients pour lui donner des nouvelles de la maladie d'une demoiselle Martin, à laquelle il donnait des soins.

Les descendants de ce médecin se sont fixés au bourg de Criteuil, et le dernier de la famille s'est éteint il y a une dizaine d'années sans laisser de postérité.

L.

N° 739, t. xxi, p. 264. — *La chèvre. Vieille chanson saintongeaise en patois*.

Pour répondre au désir exprimé par M. Fradin de Belabre, j'envoie, tel que ma mémoire, aidée de celle d'un voisin obligeant, me le fournit, le texte de la *Vieille chanson saintongeaise* dont il cite un fragment. Il me souvient l'avoir bien souvent, dans mon enfance, chantée et dansée : car cette chanson était une ronde.

Quant à sa parfaite correction du texte, je ne la garantis pas, ce serait téméraire ; une chanson de ce genre a dû avoir et a eu en effet un grand nombre de variantes.

Chez nous j'avions ine bique (1)
Qu'avait de l'entendement (*bis*) ;
Un jour l'y prit envie
De manger des choux blancs.

Refrain

A babinottait de la goule,
A gringuenassait des dents (2).
Un jour, l'y prit envie
De manger des choux blancs (*bis*) ;
A l'en mangit cinq têtes.
En eut pour cinq cent francs.
A l'en mangit cinq têtes,
En eut pour cinq cent francs (*bis*) ;
La bique et la commère
S'en furent au parlement
La bique et la commère
S'en furent au parlement (*bis*) ;
A levit sa grand'coue
Et s'assit sur un banc (3).
A levit sa grand'coue
Et s'assit sur un banc (*bis*) ;
A l'aperçut in livre
Et regardit dedans,
A l'aperçut in livre
Et regardit dedans (*bis*) ;
A vit que ses affaires
Marchiant tout doucement ;
A vit que ses affaires
Marchiant tout doucement (*bis*) ;
A fit in pet aux juges
Et l'autre au président ;
A fit in pet aux juges
Et l'autre au président (*bis*) ;
Un plein panier de crottes
Pour ceux qui m'écoutant.

UN VIEUX SAINTAIS.

*
* *

Voici la chanson de la chèvre réclamée par M. de Belabre. Elle diffère quelque peu du texte indiqué par notre confrère. Mais ces vieilles chansons durent subir suivant les lieux et le goût des chanteurs des altérations continuelles : additions ou

(1) Variantes : Au lieu de *J'avions une bique*, on dit dans certaines localités : *J'avions une chèvre*. Mais *bique* paraît plus conforme au patois saintongeais.

(2) Le refrain n'est pas absolument semblable au texte de M. de Belabre. Je n'ai jamais entendu le mot *dodelinait*, bien joli cependant !

(3) *Alias* : *A retroussit sa couette et s'assit*.... L'épithète de *grand* mise par antiphrase ne manque pas d'un certain sel. Chacun sait en effet que la chèvre a la queue extrêmement courte.

suppressions, nombreuses modifications dans la forme et le nombre des vers.

Ici même cette chanson avait des variantes que je ne crois pas devoir indiquer.

Chez nous aviant in'chèvre
Qu'avait d'l'entendement.
A babinait d'la goule,
A gringnassait dous dents.
Souvent, f'sait la malade,
De pour d'aller aux champs.
A babinait, etc.
Mais, d'ci, de là, prenait
Et mangeait segrè'tment.
Un jour, fut à la foire,
Passit p'le champ Durand,
Mangit in'brassée d'choux
Qui valiant cinq cents francs,
Et in pied de pourée
Qui valait beun autant.
Pierr' Durand se vengit,
Et fit venir l'sargent,
Qui la m'nit à l'audience
Devant tout l'parlement.
Nout' chèvr' alors fit révérence,
A dret', à gauch', ben poliment.
Peux, sans s'gêner levit la quoue,
S'arrêtit grav'ment sur un banc.
Condamnée à trop fort' amende
En faveur de son voisin Durand,
Ell' fit un pet au juge
Et deus au président,
Et in bias pilot d'crottes
Peur messieurs les sargents.
Peux a saluit tout le monde
Et s'en fut ben vit' en riant,
Sans babiner d'la goule
Ni gringnasser dous dents.

A Montboyer, le 23 juillet 1901.

PAPILLAUD.

* *

Je l'ai entendu chanter en 1849 à Fenioux, une des communes du canton de Coulonges, en pleine Gâtine. Le soir même je l'écrivais sous la dictée d'un vieux petit tailleur bossu, répertoire vivant de tous les chants et de toutes les histoires du pays.

Elle est fort naïve et quelque peu scatologique, cette chanson ; mais vous savez que notre patois est un peu comme le latin, et qu'il brave assez facilement l'honnêteté.

L'air fort simple est le même pour tous les couplets. Mais, si M. de Belabre en était trop désireux, je le ferai noter.

O liétait ine chebre (<i>bis</i>)	A branlait de la barbe
Tchi avait d'l'entendement (1),	Et a grinçait d'aux dents,
Mes infonts,	Mes infonts,
Tchi avait d'l'entendement.	Et a grinçait d'aux dents.
Ale fit la malade	Ale troussit sa goue
Pre pa allay aux champs,	Et s'assit sur un bonc,
Mes infonts,	Mes infonts,
Pre pa allay aux champs.	Et s'assit sur un bonc.
Mai qu'al o fait la chebre	Ale foutit ses cornes
Dans les choux à Duron,	Dans le ventr' au prasidont,
Mes infonts,	Mes infonts,
Dans les choux à Duron ?	Dans le ventr' au prasidont.
Duron tchi la regarde	Au diable de la chebre !
Liétait lin d'et contont,	A tuera tous non geons (<i>gens</i>)
Mes infonts,	Mes infonts,
Liétait lin d'et contont.	A tuera tous non geons.
L'fit signiflay la chebre	Fit in boissia de crottes
Per veni' an parlemont,	Per payay les sargeons,
Mes infonts,	Mes infonts,
Per veni' an parlemont.	Per payay les sargeons.
Et la chebre si fine	A l'ouvrit la fenêtre
S'en vint an parlemont,	Et fit un pet en fouyont,
Mes infonts,	Mes infonts,
S'en vint an parlemont.	Et fit un pet en fouyont.

J'ai recueilli, venant de la même source, une chanson de *Taraudage*, toute spéciale à la Gâtine, fort curieuse en ce que le refrain se compose des noms des dix bœufs qui composent l'attelage ordinaire et fort nécessaire en ce pays de chemins affreux. Si votre correspondant le désire, je la lui ferai passer : car il est temps de noter les vieux contes, les vieilles chansons, les vieilles choses du passé, tout s'en va si vite.

P. VAN DER CRUYSSSEN.

..

Je connais un texte de la chanson de la *Bique* demandée par M. Fradin de Belabre. Le voici tel que je l'ai entendu chanter dans mon jeune âge, sans garantie, bien entendu, même pour l'orthographe :

(1) En Poitou, l'o devient a, et l'a devient o pour la prononciation.

J'avis beun ine bique (*bis*)
Qu'avait de l'entendement,
 Mes enfants,
Qu'avait de l'entendement;
Qui dodlinait d'la tête
Et gringnassait dés dents,
 Mes enfants,
Et gringnassait des dents.
All' a mangé ine ente
Qui vallait six cents francs,
 Mes enfants,
Qui vallait six cents francs.
Ma biqu' fut assinée
Peur cinq au six sargents,
 Mes enfants,
Peur cinq au six sargents.

Ma biqu' qui n'est point sotte
S'en fut au parlement,
 Mes enfants,
S'en fut au parlement.
Al' relevit sa coue
Et s'assit sur in banc,
 Mes enfants,
Et s'assit sur in banc.
Fit in grous pet aux juges
Et l'autre au président,
 Mes enfants,
Et l'autre au président;
In piain pagné de crottes
Peur chiellés qui m'écoutant,
 Mes enfants,
Peur chiellés qui m'écoutant.

Excusez la gauloiserie des derniers couplets.

A. ALLEGRE.

* *

LA BIQUE DE MEITE GIRAUD

O-l-était ine bique
Ajhée de quatorze an (*bis*).
S'en fut manjhé lei chou
A meite Jhean Beurtrand.
A-l-at d'l'entendeman
Thielle bique, a-l-at d'l'entendeman,
S'en fut manjhé lei chou
A meite Jean Beurtrand (*bis*) (1).
Jhean Beurtrand, qu'eit bein chiche,
N'en fut pouin bein contan.
A-l-at d'l'entendeman
Thielle bique, a-l-at d'l'entendeman.
S'en fut jhusque-z-en Sainte,
Trouvé le présidan,
Thi fasit le proucès
En boune arjhan comptan.
La bique ne disit reun,
Mei pensit su l'mouman:
Jh'vâ leû-z-y jhoué in tour
Qu'éye dau sentiman.
Fasit in pet au jhujhe
Et troué au présidan.
Et in panié de crotte
Prr'toù lei-z-assistan.

(1) Les deux derniers vers de chaque couplet se répètent au couplet suivant ainsi que le refrain.

L'air varie ainsi que la chanson suivant les régions.

Cette version a été communiquée au *Ventre rouge*, n° 24 (du 1^{er} avril 1901), par le capitaine E. Patrouilleau, de Royan.

P. M.

* *

Enfin citons une dernière variante.

Noutre cheuvre est poué sotte,	Arrivaïe à l'audionce,
A de l'ontondemont;	A s'assit sur un bonc;
A fut monger les choux	A fit trois sauts par piace,
A noutre vouésin Jeon,	Et trois pets tout de rong;
Babinotait de la goule.	Un pien panier de crottes
Gringuenassait do douts.	Per tous tiellés sergeonts;
All' i fut assignaïe	Si vous n'êt' poué contonts,
Par quatre-vingts sergeonts.	Vous en f'rai cor' autont.

Claudite jam rivos : sat prata bibere.

X.

N° 730 : t. xxi, p. 197, 255, 267. — *Arbres de la liberté*.

Dans l'*Intermédiaire des chercheurs* du 10 juillet, M. Sylvestre nomme l'arbre de la liberté datant de la première révolution à Rochefort, planté d'abord place des Capucins, devenue place de la Liberté et plus tard place Colbert. Il n'a pas été abattu, mais transplanté dans le jardin d'un particulier où il existe encore. C'est un superbe conifère, très grand aujourd'hui, et qui couvre une bonne partie du jardin appartenant à M. Charron, 90, rue Chanzy.

BIBLIOGRAPHIE

RAVAIL (P.-S.), avocat à la cour d'appel de Poitiers, docteur en droit, docteur ès-sciences politiques et économiques. *Le droit d'usufruit envisagé sous son aspect économique*, ouvrage couronné par la faculté de droit de l'université de Poitiers, concours de 1899, 1^{er} prix. Paris, Rousseau, 1890, in-8°, 230 pages.

— *De l'objet de la possession. Essai sur le droit romain, l'ancien droit français et le droit actuel*. Paris, Rousseau, 1899, in-8°, 224 pages.

Catalogue de journaux du Courrier de la presse (21, boulevard Montmartre, Paris). Liste complète des journaux français, Paris, départements et colonies, chroniqueurs et critiques, renseignements techniques, etc. — Services des théâtres et des éditeurs aux journaux et revues, journaux étrangers. Environ 13 000 journaux, dont 3.800 à Paris, 4.500 pour les départements et colonies et 4.800 étrangers. — Vol. in-8° cartonné, de 400 pages. — Prix : au bureau, 3 fr.; départements, 3 fr. 50.

Le Mois littéraire et pittoresque. Sommaire du mois d'août 1901 : Bleu tendre, par Jean Blave. — Racan en Touraine, par Louis Arnould. — Les tapissiers français à la cour des Médicis, par L. Bossebœuf. — Terre d'amour, La cendre du sacrifice, poésie par Gustave Zidler. — Dans la tourmente, récit d'une aïeule, roman, par Ernest Daudet. — L'île de Tahiti dans l'archipel de la Société, par H. Gaillard, avec 16 photographies. — Une confrérie picarde au moyen âge, par V. Brandicourt. — Les parfums d'autrefois et d'aujourd'hui, par Jacques Boyer, avec 12 photographies. — Causerie littéraire : Roman du jour (Paul Bourget, René Bazin, André Theuriet, Paul et Victor Marguerite, Léon Baracand, Henry Gréville, Henry Ardel, Jules-Philippe Heuzey, Louis Dimier, Pierre Le Rohu, Gabriele d'Annunzio, Ernest Hello, Léon Delmotte, Andersen), par Gabriel Aubray. — L'actualité scientifique : Le soleil et ses taches, etc.

La Quinzaine (Paris, 45, rue Vaneau). Sommaire du n° du 1^{er} août : Lord Rosebery et Napoléon, par Henri Welschinger ; — Tante de province, par André Lichtenberger ; — A propos d'une enquête sur l'éducation morale au lycée, par Jacques Rocafort ; — Figurines malgaches, les Lolos, par Marvol ; — Les médecins et la société française après 1789, par Victor du Bled ; — L'éducation de la pureté et la société de prévoyance sanitaire et morale, par l'abbé Fonssagrives ; — Chronique littéraire. De « Sac au dos » à « Sainte Lydwine », par Jean Lionnet. — Chronique politique ; — Nouvelles scientifiques et littéraires ; — Revue des Revues ; — Notes bibliographiques.

Abonnement : France : un an, 24 fr.; six mois, 14 fr.; trois mois, 8 fr. Abonnement spécial d'un an pour le clergé, l'université et les instituts catholiques : 20 fr ; — Prix de la livraison : 1 fr. 50.

Etudes publiées par des pères de la compagnie de Jésus (rue Bonaparte, 82, Paris). Sommaire du numéro du 5 août 1901 : Le Concordat est-il respecté ? I. Les principes, par le P. H. Prélôt ; — La dialectique de M. Blondel. Les sources de la nouvelle méthode, par le P. X. Moisant ; — L'école et la vie, par le P. W. Tampé ; — Le trésor de Foulon et le juif Zacharias, d'après des documents inédits, par l'abbé H. Villetard et le P. H. Chérot ; — La grande promesse du Sacré Cœur, par le P. X.-M. Le Bachelet ; — La fin du monde et ses signes avant-coureurs, par le P. F. Prat ; — Sainte Lydwine, par le P. J. Noury ; — Instructions aux supérieurs des ordres religieux, par S. E. le cardinal Gotti ; — Revue des Livres.

Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'*Argus de la Presse* est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc., rue Drouot, 14, Paris. L'*Argus* lit 5.000 journaux par jour.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU 1^{er} NOVEMBRE 1901

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Revue de la presse, page 353.

AVIS ET NOUVELLES : Publication du xxx^e volume des *Archives*; Tableaux de M. Furcy de Lavault; Portrait de Rang des Adrets; Ecoles de la Charente-Inférieure; Crédit pour les monuments historiques; Théâtre de La Mothe Saint-Héray; Société des paysages de France; Un discours de comice agricole; Henry de Béthune; Le *Petit colonial*; Errata, page 355.

A TRAVERS LES REVUES : Garcie de Ferrande; Plaques des routes au xviii^e siècle; Saint-Germain de Lusignan, Brouage, Marans, Rochefort; Lettre de Garnier de Saintes, sur la prise du prince de Talmont; Pierre-Louis de La Rochefoucauld; La persécution en Saintonge; Bernard Palissy; Marguerite de Valois en Saintonge, page 361.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — Décès : Arnous, Chabert, Gatineau, Kochanski, Loyer, Termonia, Vigneaux, page 368.

Mariages : Frizon de La Mothe de Règes, et Marie Mongrand; Jaubert et Marthe Bouliron; Mossion de La Gontrie et Louise Audry; Neveu et Edmée Maguier, page 368.

ARCHÉOLOGIE : Une pomme d'arrosoir romain; Le théâtre des Bouchauds; Une cheminée renaissance; Une tour de l'ancien château d'Angoulême, page 375.

VARIÉTÉS : I. A propos d'oraison funèbre, page 378. — II. Entre médecins et pharmaciens, page 381. — III. Après la visite de Philippe V, page 382. — IV. Poésie, page 384. — V. Bibliothèque saintongaise. Pierre Ardouin, page 386. — VI. Les protestants dans la région de Montlieu, page 391. — VII. Le prieuré de Saint-James, page 399. — VIII. Apparitions en Saintonge, Aunis et Poitou, page 401.

QUESTIONS ET RÉPONSES : M^{lle} de Bonneuil et Regnaud de Saint-Jean d'Angély; Un volontaire de 1793 à Saint-Jean; Un gentilhomme saintongeais aux eaux de Pougues; Les fouaces de Bouteville; Cabanis est-il saintongeais? page 410.

BIBLIOGRAPHIE : TA-X, page 412.

REVUE DE LA PRESSE

Ont publié le sommaire du 1^{er} septembre : *L'Echo rochelais*, la *Charente-Inférieure*, *l'Echo de Jonzac*, le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 7; *l'Union nationale* du 8; le *Peuple et la Libre parole* du 11; le *Courrier de La Rochelle* et la *Gazette de l'ouest* du 12; le *Bulletin religieux* du 14; le *Polybiblion* d'octobre; le *Ventre rouge* du 15 octobre, qui nous prie d'annoncer que ses bureaux sont transférés à la même adresse, 26,

rue Jamet, mais que la rue Jamet, à Bordeaux, est depuis quelques jours devenue la rue de Podensac.

Les *Tablettes* du 12 disent : « Dans le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, notre concitoyen, M. Gustave Régelsperger, consacre au regretté docteur Fontorbe, si inopinément enlevé à la science et à l'affection des siens, une notice nécrologique émue et très complète, suivie de renseignements sur la famille Maisonneuve. La même *Revue* raconte fort agréablement la dernière excursion de la société des *Archives*, de Cognac à Jarnac par eau, et publie cinq versions de la *Verve à Dieu*, vieille prière, ou plutôt petit poème religieux très ancien, dont les fragments défigurés sont arrivés jusqu'à nous par la tradition orale. Le titre *Verve à Dieu* paraît être une corruption de « la voie pour aller à Dieu », et le vrai titre serait *La viadieue*. »

Dans son roman *Les cadets de Saintonge*, publié en feuilleton par le *Progrès de la Charente-Inférieure*, M. Paul Troche a inséré la *Chanson de la bique*, que contient notre dernier numéro.

La *Province* du 8 octobre 1901 cite le récit de l'excursion de Cognac à Jarnac.

Les *Notes d'art et d'archéologie* d'août disent la *Revue* « toujours copieuse et la plus explicite des publications régionales », et citent : Notes historico-linguistiques sur le mot saintongeais *achet* et la croyance aux *ganipotes*, de MM. Pellisson et Eug. Réveillaud. Curieuse communication de M. l'abbé Guionneau sur la *Verve à Dieu* avec transcription d'une formule de prière des plus singulières. »

La *Tradition* d'août-septembre mentionne de notre numéro de juillet : *Achets* ; *Les ganipotes* ; *Chanson sur le premier bateau à vapeur* ; *Une colonie allemande en Saintonge* ; *Un arbre de la liberté à Cognac* ; *La grande peur* ; *La verve à Dieu* ; *Les arbres de la liberté* ; le n° d'octobre, *La verve à Dieu*, *La grande peur*, *La Chèvre*. Lire dans ce numéro : *Quelques usages religieux à Nantes* ; *Proverbes des mois*, etc.

La *Gazette de l'ouest* du 26 septembre 1901 signale : Théâtre des Bouchauds ; Compte rendu de l'excursion de Cognac à Jarnac ; Théâtre de La Mothe ; La chanson de la bique ; Usages et superstitions ; *La verve à Dieu*, etc.

Le *Bulletin de la société archéologique du Périgord* (août

1901) note dans notre livraison de mai le procès de M. Dexmier de Saint-Simon d'Archiac contre M. le vicomte de Bourdeille.

L'*Intermédiaire des chercheurs* du 30 août s'occupe de la question *Chauvin et chauvinisme* et rappelle la réponse faite par la *Revue de Saintonge* que le Nicolas Chauvin, « vieux soldat chevronné de 17 blessures, né à Rochefort », est un mythe ; il n'est jamais né à Rochefort de Nicolas Chauvin.

La *Revue historique* (septembre-octobre) mentionne dans nos dernières livraisons : « 1^{er} novembre, *L'abbaye de Saintes* (notes extraites des minutes de Chevalier, notaire à Corme-Royal (1630-1631) ; — 1901, 1^{er} janvier. L. Audiat, *Armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis* ; — 1^{er} mars. L. A., *Les sires de Pons et le vicomté de Carlat* (à propos de la publication de G. Saige) ; — *Les manuscrits de Tallemant des Réaux* (annonce le livre de Pierre Brun, *Autour du XVII^e siècle* ; — Jos. Beineix, *Calvin en Saintonge-Angoumois* ; — 1^{er} mai. *Un cachet d'oculiste à Saintes* (publié par M. Espérandieu) ; — *Le culte de saint Eutrope et de sainte Eustelle* ; — *Un divorce par consentement mutuel au XVII^e siècle* (les deux parties s'entendent pour « se départir » du contrat de mariage qui les unissait et déclarent ne vouloir à l'avenir « cohabiter ensemble ». Ce n'est pas un divorce, c'est une séparation de corps et de biens), — *Napoléon à Barbezieux* (il y passa en 1808) ; — 1^{er} juillet. J. Pellisson, *Une colonie allemande en Saintonge, 1763-1764* (publie quelques documents inédits). »

AVIS ET NOUVELLES

Nous prions nos collaborateurs de vouloir bien n'écrire que sur le recto du papier les articles destinés à la *Revue*. Cette disposition facilite singulièrement le travail du compositeur et, dans certains cas, devient nécessaire.

Le tome xxx^e des *Archives* s'achève et pourra être livré à la fin de novembre. Il contient le 1^{er} volume du *Cartulaire de l'abbaye royale de Saint-Jean d'Angély*, par M. Georges Musset.

Ce volume sera, comme les précédents, expédié directement aux souscripteurs qui ont payé le prix d'un colis postal, 85 centimes. Pour les autres membres, leur exemplaire sera déposé chez nos correspondants ordinaires où ils le pourront réclamer : A Paris, chez M. Picard, libraire, rue Bonaparte, 82 ; à Angoulême, chez M. Jules de La Martinière, archiviste, à la préfec-

ture ; à Bordeaux, chez M. Féret, 13, cours de l'Intendance ; à Cognac, chez M. Callandreau, notaire ; à Jonzac, chez M. Gaboriau, imprimeur ; à La Rochelle, chez M. G. Musset, bibliothécaire, à la bibliothèque, 32, rue Gargoulleau ; à Marennes, chez M^{me} Gautier-Abran, libraire ; à Niort, chez M. Clouzot, libraire, place des Halles ; à Pons, chez M. Charroppin, pharmacien ; à Rochefort, chez M. Allègre, ancien notaire, rue Martrou. 6 ; à Saintes, chez M. Audiat, à la bibliothèque ; à Saint-Jean d'Angély, chez M. Sandau ; à Royan, chez M. Lussaud, pharmacien. S'il y avait lieu de changer, nos confrères voudraient bien nous avertir dès maintenant de l'endroit où ils désirent prendre leur volume.

Comme d'usage les cotisations pour l'année 1902 seront mises en recouvrement à partir du 15 décembre. Une quittance sera présentée aux sociétaires (13 francs), majorée de 50 centimes pour frais de recouvrement ; elle sera augmentée de 85 centimes, prix d'un colis postal, pour ceux qui veulent recevoir le volume franco. On peut, ce qui est préférable, envoyer dès le 10 décembre, au trésorier de la société un mandat-poste ou autre.

Sous ce titre, *Notes d'art*, M. Germain-Tricot, dans l'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 15 octobre, vante les deux nouvelles œuvres du peintre rochelais M. Furcy de Lavault, exposées à Saintes chez M. Martinet : Un coin du vieux port à La Rochelle ; un panneau d'écran en cuir repoussé et ciselé... « Le talent de M. Furcy de Lavault n'est pas seulement celui d'un peintre très soucieux d'exactitude, mais aussi d'un artiste très sobre et très fin à la fois, d'un poète. »

Notre confrère M. Sander Rang des Adrets, sous-préfet de Mortagne (Orne), a fait don au consistoire de La Rochelle du portrait de son bisaïeul, Jean-Alexandre Rang des Adrets, né à Crest en 1756, pasteur à Sedan en 1780, à Nimègue, puis à Utrecht, de 1791 à 1798, enfin à La Rochelle, de 1798 à 1824, où il fut membre de l'académie de La Rochelle et premier président du consistoire. Il épousa, le 4 novembre 1782, Marie-Louise Drouin, née à Sedan le 17 mars 1762, dont naquit le capitaine de corvette qui commanda le canot des naufragés de la *Méluse*, fut gouverneur de Madagascar et publia divers ouvrages sur les sciences, *Histoire naturelle des mollusques*, etc.

Du rapport annuel au conseil général de la Charente-Inférieure, présenté par le préfet, dans la dernière session d'août, il résulte qu'il y avait, pendant l'année scolaire 1899-1900, dans le département : 1.096 écoles publiques ou privées, soit 2 écoles primaires supérieures, 1.038 écoles élémentaires, et 56 écoles maternelles. C'est, en moyenne, pour les 453.455 habitants

que compte le département, une école élémentaire pour 436 habitants.

Les 1.038 écoles élémentaires sont ainsi réparties : 853 écoles publiques, 185 privées. Les élèves reçus dans les écoles publiques sont au nombre de 45.848 ; dans les écoles privées de 10.729. Le personnel chargé de donner l'enseignement dans les écoles publiques comprend 1.215 instituteurs ou institutrices, et celui des écoles privées 493 membres.

Les 56 écoles maternelles sont ainsi réparties : 21 écoles publiques, 35 écoles privées. Les premières ont reçu 3.732 élèves ; les autres, 2.327.

Les dépenses (traitements) de l'enseignement primaire public pour 1900, dans le département, se sont élevées à la somme de 1.657.870 fr. 30. En 1899, ce total était de 1.620.695 fr. 78, soit une différence en plus de 37.474 fr. 69, provenant, pour la plus grande partie, des promotions accordées au personnel.

Le crédit pour les monuments historiques, qui était de 1.127.000 fr., sera, pour l'année prochaine, de 1,427.000 fr., en augmentation de 300.000 fr. ; il y a 2.570 monuments classés.

Comme nous l'avions annoncé, sur le théâtre en plein air de La Mothe-Saint-Héray, ont eu lieu les 8 et 9 septembre les représentations du nouveau drame de M. le docteur Corneille, *Richelieu*, pièce en cinq actes et en vers. Cette fois, dérogeant aux antécédents, on avait fait venir des artistes de Paris pour remplir les principaux rôles, faute grave qui enlève au théâtre un des ses principaux charmes. Quels acteurs, quelles actrices du lieu voudront désormais paraître en scène, craignant maintenant une comparaison redoutable ? Demandons à la province ce qu'elle peut nous donner ; cherchons à y encourager le talent et la bonne volonté ; amusons-nous nous-mêmes au lieu de nous faire amuser. Les beaux vers de M. Corneille ont été fort applaudis, et la musique du divertissement du 4^e acte, qui est de M. Louis Giraudias. Les décors, brossés par M. de Ménorval et M. André Giraudias, étaient fort réussis. Nous sommes heureux de ce nouveau succès et nous en félicitons auteurs et organisateurs. Voilà un nouveau fait de décentralisation dont nous sommes particulièrement heureux.

Il s'est créé à Paris, sous la présidence de M. Sully-Prudhomme (vice-présidents : Frédéric Mistral, André Theuriot, Gustave Larroumet), une société pour la protection des paysages de France, destinée à empêcher la destruction de nos sites les plus remarquables, ornements de la France. Le besoin s'en faisait vivement sentir. Que de forêts saccagées, que de bois abattus sous les plus futilles prétextes et qui ne reparaitront plus ! Les personnes qui ont fait en 1900 et 1901 les excursions en bateau sur la Charente se rappellent leur agréable surprise de

voir ces sites merveilleux, si près de nous, si inconnus. Quels seraient nos regrets si une main sacrilège venait toucher à ces arbres séculaires, ou même à ces jeunes taillis qui sont de si admirables paysages. Le montant de la cotisation annuelle n'est que de 3 francs, qu'on peut adresser au trésorier de la société, M. Wehrlé, au comptoir d'escompte, 14, rue Bergère, à Paris, auquel on peut demander les statuts.

Prime gratuite. — Nous avons obtenu de l'« Edition nationale de Chansons » la faveur d'abonnements gratuits. Nous les autorisons donc à en faire la réclamation à l'administration, 16, rue Cassini, Paris, qui leur adressera gratuitement pendant trois mois une série magnifique de toutes les chansons de tous genres, romances, etc., les plus en vogue, avec accompagnement de piano en grand format. Il suffira de joindre à sa demande 8 timbres à 15 centimes pour tous frais de ce superbe cadeau renfermant 18 francs de musique à prix marqué.

Un exploit peu banal. Notre confrère, M. le comte Gaston de Chasseloup-Laubat, écrit-on de Biskra au *Vélo*, est allé sur son automobile à Tuggurth en dix heures et en est revenu en dix heures et demie. Il s'est arrêté une heure à M'Rafer pour y déjeuner. C'est la première fois qu'une automobile atteint Tuggurth.

Va paraître en décembre prochain à Paris, chez Picard ; à Bordeaux, chez Féret, *La vie de messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux (1604-1680)*, par L. Bertrand, bibliothécaire au grand séminaire de Bordeaux ; 2 volumes grand in-8°. Ce nouvel ouvrage du savant auteur de l'*Histoire littéraire de la compagnie de Saint-Sulpice* (Paris, Picard, 3 vol., grand in-8°), et de tant d'autres ouvrages, sera accueilli avec le même empressement et la même sympathie que les précédents, si justement estimés.

Le dernier numéro de la *Revue*, t. xxi, p. 305, racontait, d'après notre confrère M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, la fondation (juin 1798) par le général de Beauregard, un de ses ancêtres, de la société d'agriculture de Saintes. Et voici que l'*Union agricole et maritime* du 2 octobre nous apporte le compte rendu du concours agricole de Pont-Aven. Au banquet, le président de la société d'agriculture de l'arrondissement de Quimper, après le toast obligatoire aux préfet, sous-préfet, sénateur et député, a salué en ces termes M. de Bremond d'Ars, conseiller général et président du comice agricole de Pont-Aven : « Il y a 38 ans, il fondait le comice de Pont-Aven, qu'il n'a cessé de diriger depuis avec un zèle infatigable, aidant les cultivateurs de ses conseils et de ses encouragements qui ne sont pas

des encouragements platoniques. Depuis 25 ans il vous représente au conseil général et je n'ai pas besoin de vous dire avec quels soins, avec quelle activité il défend vos intérêts. »

En réponse, après de sages conseils aux agriculteurs et des félicitations pour les progrès réalisés, l'orateur sait qu'il est président et membre de sociétés savantes et il fait entendre la note historique et provinciale : « Il y a quelques jours, à Quimperlé, on a vu réunis les costumes de chaque région de la Bretagne, et entendu les vers si harmonieux de cette langue celtique dont un savant professeur de la faculté de Rennes enseigne la très ancienne origine et explique les différents idiomes, à la fois si riches et si précis. Ce concours régionaliste, présidé par un autre savant, M. René Kerviler, qui, dans un éloquent discours, a rappelé toutes les gloires de la Bretagne, est venu ranimer notre ferme espérance que le sentiment national ne s'éteindra jamais. »

» Non, messieurs, la ville ne pourra pas absorber la campagne : trop de liens intimes et héréditaires attachent le cultivateur au sol qui le nourrit. C'est à cette nouvelle renaissance de nos traditions provinciales que l'on devra de pouvoir enrayer un courant si contraire aux intérêts de l'agriculture... C'est le but que poursuivent dans tous leurs écrits, depuis cette ère de renaissance, nos poètes et nos historiens contemporains. Il serait superflu de vous les citer ; mais il en est un — avec Brizeux — que l'on ne saurait louer trop hautement, surtout dans ce canton de Pont-Aven qui l'a vu naître : La Villemarqué, que la Bretagne comptera désormais parmi ses enfants qui l'ont davantage aimée et fait admirer. »

Ce beau discours eût été incomplet, si dans cette poétique Bretagne les souvenirs poétiques eussent manqué, et si, au milieu de faits agricoles et de détails techniques, on n'eût pas entendu de charmantes légendes : « Le produit de l'élevage des abeilles s'élève annuellement dans le Finistère à près de 410.000 francs, produit acquis presque sans frais, et que le nouveau mode d'élevage doublerait facilement. Les abeilles, assurent les plus savants naturalistes, favorisent la fécondité des fleurs et la production des arbres fruitiers, et particulièrement le pommier, la richesse de nos vergers. En retour de soins plus éclairés et de procédés moins primitifs et barbares, les abeilles reconnaissantes seraient — suivant une poétique légende — moins avares de la cire et du miel qu'elles nous refusent, depuis que les cierges de nos autels sont remplacés par le gaz et l'électricité... »

Un tel langage a été accueilli par des applaudissements réitérés. C'était justice. *L'Espérance bretonne*, de Brest, du 12 octobre constate « qu'à tous les instants les acclamations ont interrompu l'orateur. »

—
Un de nos plus distingués concitoyens, M. Henry Luguët, de l'île d'Oléron, ancien conseiller général du Château, ancien

professeur de philosophie au collège de Saintes et aux facultés de Clermont-Ferrand et de Poitiers, docteur ès-lettres, vient de prendre la direction de la revue hebdomadaire *Le petit colonial*, organe des intérêts coloniaux et des comités de législation. (Paris, rue Lamartine, 4 ; 14^e année). Il ne manque pas de publications s'occupant des colonies. Le *Petit colonial* est une des plus complètes et des moins chères (16 pages in-4^e par n^o ; 10 francs par an). Absolument indépendant, ce journal, qui a des correspondants dans toutes nos colonies, traite avec compétence et impartialité toutes les questions coloniales. Sous la nouvelle direction il a pris un développement considérable et promptement acquis une grande influence en France et à l'étranger.

Ainsi dans ses derniers numéros, il a approuvé le projet d'achat du chemin de fer abyssin, mesure qui sauvegardera le commerce de nos colonies africaines par Djibouti contre l'influence absorbante des Anglais. Il a été le seul jusqu'ici à comprendre et à interpréter le rattachement des services forestiers au gouvernement de l'Algérie. En consentant à ce changement, M. Jean Dupuy aura plus fait qu'un corps d'armée pour la pacification du pays ; car le gouverneur apportera les tempéraments voulus à la sévérité excessive des forestiers, qui traquent les pauvres Arabes pasteurs, confisquent leurs troupeaux sous prétexte qu'ils empiètent sur le domaine à eux confié. Les Arabes, privés de tout moyen d'existence, deviennent enragés, se vengent par des révoltes partielles et incendient les forêts de chênes-lièges.

Comme révélation piquante de nature à montrer son indépendance et la sûreté de ses informations, même prématurées, il a raconté la genèse de l'expédition du Touat, commencée sous le gouvernement de notre compatriote Laferrière, avec douze mille francs fournis par un officier, et se soldant aujourd'hui par plus de 30 millions. Il a le seul correspondant capable de donner une monographie sérieuse des îles Hébrides, en attendant que les relations nouées récemment permettent d'en faire autant pour nos autres colonies : Nouvelle-Calédonie, Madagascar, Congo, Sénégal, etc. D'excellents correspondants en Indo-Chine le tiennent au courant de la question délicate de la main-d'œuvre. Il a même pris l'initiative pour réunir un congrès où chacun viendrait proposer sa solution.

ERRATA. — Du 1^{er} septembre 1900, t. xx, p. 326, article *Eveillé*, § 5^e, ligne 1^{re}, lire : originaire de *Clion* et non de *Chort* ; avant-dernière ligne : *capitaine* Tercinier, et non commandant.

— 1^{er} septembre 1901, t. xxi, avant-dernière ligne de la page 290, lire « la mer, grise à Royan », p. 293, 3^e §, 2^e ligne, supprimer : « lisez Louis Moinet ».

A TRAVERS LES REVUES

La *Gazette de l'ouest* du 17 octobre reproduit du *Vendéen de Paris* un article de M. le docteur Marcel Baudouin sur « Un vendéen illustre et inconnu, Pierre Garcie ou Gracie dit Ferrande, de Saint-Gilles-sur-Vie », capitaine au long cours et auteur du *Grand routier et pilotage*, à propos de la découverte qu'a faite à Paris M. Pawlowski d'un autre ouvrage jusqu'ici inconnu ; c'est l'édition résumée de l'œuvre capitale du *Grand routier* et d'un petit guide maritime : *Le routier de la mer jusqu'au fleuve Jourdain* (Rouen, in-16, 1502). M. Pawlowski s'est efforcé de reconstituer l'histoire de sa vie à l'aide des documents déjà publiés et de recherches personnelles, du reste infructueuses, à Saint-Gilles-sur-Vie. M. Marcel Baudouin demande un petit monument sur les quais de l'ancien port où vécut et se retira, à la fin de sa longue carrière, Pierre Garcie Ferrande, « qui fut un homme d'avant-garde et de progrès, le premier et l'unique hydrographe français vraiment original, pendant le xv^e et le xvi^e siècles ».

Les plaques indicatrices placées sur les routes par les cyclistes ou les membres du club alpin ne sont pas si récentes qu'on le croirait. L'*Anjou historique* de septembre cite, parmi les pièces diverses extraites par M. le duc de La Trémoille des archives de Serrant, un ordre du roi pour faire planter des poteaux, croix de bois ou de pierre aux entrées, carrefours et détours de tous les chemins qui sont sur la route des troupes, sur lesquels seront gravés en gros caractères les noms des routes d'un lieu à l'autre, moyennant quoi les troupes ne contraindront plus les communautés à leur fournir des guides ; une lettre du 22 janvier 1693, du lieutenant général d'Angers, enjoint à tous les seigneurs des paroisses d'assembler les habitants qui fixeront les endroits où seront placés les poteaux, de lui indiquer des bois qu'il fasse abattre, de sorte qu'il n'en coûte aux paroissiens que la façon et la peine de les planter.

Le *Bulletin paroissial de Saint-Germain de Lusignan*, numéro de septembre, continue la monographie de Lussac.

Liste des curés : 1605, Denis Tessier, le 8 septembre, cède à Marie Lefourestier d'Orignac, veuve de René de Saint-Légier de Boisrond, un terrain dépendant de la cure, afin d'y bâtir une chapelle pour la sépulture des seigneurs ; 1637, Louis Macé. Gilles Arnoul, seigneur de Lussac, fonde, le 28 juillet, des messes pour lui et ses successeurs ; 1701, Jean Puissant, baptise la cloche ; 1730, Dominique Coudreau ; 1749, Besson ; 1761, Antoine Gordon, meurt à 67 ans, le 23 août 1765 ; 1765, 24 septembre, Bouyer, qui ne paraît plus après le 6 juin 1791.

Il était chapelain des Augiers en 1776, à Chaniers. Lussac, en 1792, était desservi par Bordas, curé assermenté de Saint-Germain de Lusignan.

Le numéro d'octobre parle du château.

Le *Tour du monde* du 27 juillet publie, de M. G. Mauberger: *Une ville morte en Saintonge. Une visite à Brouage*, esquisse historique intéressante avec quatre photographies de M. Audard, de Rochefort.

Sous ce titre *Mes parents*, M. le duc Louis de La Trémoille, que ses travaux historiques ont placé depuis longtemps au premier rang, a réuni, suivant une louable habitude déjà ancienne, une suite de documents sur sa famille; ceux-ci concernent l'époque révolutionnaire et contemporaine. Le *Gaulois* du 28 septembre annonce cette publication.

Lettre (1^{er} janvier 1794) du représentant du peuple Garnier, de Saintes, annonçant à la convention la prise à Fougères, pendant l'expédition d'outre-Loire, du prince de Talmont, l'un des plus illustres chefs de l'armée catholique et royale, arrêté par les révolutionnaires. Voici, d'après l'*Anjou historique* de septembre, la lettre de Garnier, datée d'Alençon :

« L'ex-prince de Talmont, citoyen collègue, vient d'être arrêté auprès de Fougères. Ce capet des brigands, souverain du Maine et de la Normandie, mérite bien de figurer sur le même théâtre que son défunt confrère. J'ai écrit à mon collègue Lavallée pour le faire transférer à Paris. Il me prévient qu'il vous demande vos ordres à cet égard. Avec ce grand prince, a été aussi arrêté le buzotique Bugon, ex-procureur général syndic du département du Calvados. Il était le chancelier de Talmont. Il aurait été à souhaiter qu'il eût assisté à la cérémonie pour apposer le sceau au couronnement de son maître; mais, mis hors de la loi, Lavallée l'a fait exécuter. Les brigands exterminés, nous allons nous occuper de l'entier anéantissement des chouans. Cette nouvelle horde de rebelles se grossit de tous les débris de l'armée anéantie des Vendéens. Le même sort les attend, et je ne pense pas, parmi les malveillants qui nous restent encore, qu'il s'en trouve d'assez insensés pour faire, à l'avenir, un pareil métier. »

Le *Courrier de La Rochelle* du 27 octobre, en racontant l'inauguration du nouvel immeuble de la crèche Jeanne Callier, rappelle la donation de 20.000 francs faite par le général Callier et la fondation par sa veuve, aujourd'hui M^{me} de La Redorte, de la création qui porte son nom, aidée par un comité qu'elle anime de son activité et de son dévouement.

A l'occasion de l'anniversaire de la translation des reliques de saint Eutrope, M. l'abbé Camiade a commencé, dans le *Bulletin*

religieux du diocèse de La Rochelle du 12 octobre, à publier le résultat d'une enquête qu'il a faite sur le culte du saint en dehors de la Saintonge. A Limoges, l'église Saint-Martial avait un autel de Saint-Eutrope, et, dès 1406, une confrérie des saints Martial et Eutrope. Compreignac, canton de Nantiat, avait sur son territoire, à La Monge, ou La Mongie, un pèlerinage très ancien et fort fréquenté, le 30 avril. M. l'abbé Leclerc, curé-doyen de Compreignac, dans la *Monographie* de cette paroisse, donne des détails que complète M. Marandat, curé actuel. A Saint-Julien les Combes, canton de Bellac, une vieille chapelle près de l'église a une statue et une relique du saint ; il y a procession le 30 avril ; on l'y invoque contre les maladies des enfants, des hommes et des animaux ; quelques personnes y portent son nom.

The american ecclesiastical review de septembre et d'octobre analyse longuement en deux livraisons l'ouvrage de M. Louis Audiat : *Death of monseigneur F.-J. de La Rochefoucauld. A bishop of France at the close of the old Regime.* Le Rév. Joseph Gordian Daley, d'Oxford, Mass., signe le travail.

Dans le *Peuple* du 23 octobre, un article très élogieux, signé F. Bœuf, de notre collaborateur M. Léonce Depont, de Surgères, l'auteur des *Sérénités*, des *Déclins* et bientôt des *Médailles éphémères*.

La notice *La ville et le comté de Marans*, par M. Gautronneau, se termine dans le fascicule d'avril-juin du *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*. C'est un travail très méritoire. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas mis au courant les « recherches de MM. Debureau, Alfred Renaud, P. Cappon, etc., » dont il déclare avoir profité ; bien des erreurs, constatées depuis, auraient disparu de son étude qui offre un certain intérêt. Dans la même livraison, M. le commandant Sylvestre, secrétaire de la société, commence une belle et bonne étude sur la *Malmaison, Rochefort, Sainte-Hélène (20 juin-15 octobre 1815)*. C'est le récit des derniers jours de Napoléon sur la terre de France. L'ouvrage comprend six chapitres : A l'Elysée, à la Malmaison, de la Malmaison à Rochefort, Rochefort, en rade de l'île d'Aix, à l'île d'Aix, à Sainte-Hélène.

Le *Bulletin du protestantisme* d'août et septembre a réuni, avec ce titre : *Sous la persécution en Saintonge au XVII^e siècle*, diverses pièces tirées la plupart des Archives nationales, TT. 242, et concernant Saintes, Soubise, Arvert, les abjurations, démolition de temples, plaintes contre des Vigier, conseiller au parlement de Bordeaux ; contre Carnavalet, gouverneur de

Brouage, une évasion dramatique, à Saint-Froult, etc. Beaucoup de noms sont malheureusement mutilés : *Créteuil* est Critueil ; *d'Auchevelle* est peut être Anqueville ; *Chassois*, c'est Chassors ; *Legnère*, c'est Lignière ; *Senneville*, Sonnevillle ; *Roquen-Mon-bien* ? Devixe ? *Archias*, c'est Archiac ; *Minbouyes*, Montboyer ; *Brie par Mortagne*, Brie sous Mortagne, etc. Cet article de M. César Pascal a été tiré à part.

Le numéro du 15 octobre publie de M. Patry : *La réforme et le théâtre en Guyenne*. Agen et, Libourne, 1553-1553.

En attendant la publication prochaine de quelques documents inédits sur Bernard Palissy, M. W... reproduit, d'après un nouveau manuscrit du *Registre-journal* de Pierre de L'Etoile, le récit plus complet de la mort du potier saintongeais : « En ce même an (1590), mourut, aux cachots de la Bastille de Bussy, maistre Bernard Palissy... » Le nouveau texte est ainsi : « Le vendredi 23 juin (1589), veille de saint Jean, le capitaine Bussy Le Clerc, capitaine de la Bastille, après avoir fait allumer un grand feu, manda, pour se donner plaisir, un vieil bonhomme, nommé M. Bernard Palissy, âgé de 4 vingts ans, que le dit Bussy souloit appeler un vieil fol d'hérétique... » Maître Bernard, excommunié par le consistoire de Sedan, avait persévéré dans sa religion. Condamné au feu, en 1588, par sentence du Châtelet, dont on avait appelé pour lui « contre son gré, » il fut sauvé par Bussi, à qui il avait donné « un fort beau cabinet de son ouvrage très exquis, qu'il estimoit à cent écus, qui estoit tout son bien et labeur. » Après cette scène d'intimidation inutile, Bussi « lui envoya de son vin et lui manda qu'il beus à lui et à la belle peur qu'il lui avoit faite ». Le chroniqueur ajoute que ce farouche Bussi laissait « passer les vivres qu'on lui envoyoit, et aux autres, de quelques honnestes maisons de ceste ville, entr'autres les Canaie, encore protestants, et la femme d'un conseiller », en la cour, M^{me} de Hères, bien que catholique et ligueuse.

MARGUERITE DE VALOIS EN SAINTONGE, 1682.

La *Revue* de novembre 1899 (t. xix, 352) a parlé de l'important travail de M. Philippe Lauzun, *Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne (1578-1586)*, dans la *Revue de l'Agenais*, en ce qui concerne la Saintonge. L'auteur (*Revue de l'Agenais* de juillet-août 1901, t. xxviii, p. 330) continue l'itinéraire du voyage qu'effectua, en janvier 1582, Marguerite de Valois, lorsqu'après un exil de cinq à six ans, elle quitta la petite cour de Nérac pour rejoindre, à Paris, la cour du roi Henri III, son frère. A Nérac, le ménage d'Henri de Navarre et de Marguerite de Valois est toujours aussi désuni qu'il l'était à la cour de France. Henri ne se gêne pas dans ses amours avec M^{lle} Françoise de Montmorency de Fosseux, demoiselle d'honneur de sa femme, et c'est afin de rejoindre un de ses amants,

Chanvalon, et jouer à son mari le mauvais tour de lui enlever sa maîtresse, que Marguerite travaille pour retourner à la cour d'Henri III. La permission du voyage tant désiré lui est enfin accordée par le roi de France, son frère.

« A quoy pour parvenir, raconte-t-elle dans ses *Mémoires*. le roy me fit écrire par la royne ma mère qu'elle désiroit me voir; que c'estoit trop d'avoir esté cinq ou six ans esloignée d'elle; qu'il estoit temps que je fisse un voiage à la cour; que cela serviroit aux affaires du roy mon mary et de moy; qu'elle cognoissoit que le roy estoit désireux de me voir; que si je n'avois des commodités pour faire ce voiage, que le roy m'en feroit bailler.

» Le roy m'escrivit la semblable, et m'envoyant Manniquet, qui estoit mon maistre d'hostel, pour m'y persuader (pour ce que, depuis cinq ou six ans que j'estois en Gascogne, je n'avois jamais pu me donner ceste volonté de retourner à la cour), il me trouva lors plus aisée à recevoir ce conseil pour le mescontentement que j'avois à cause de Fosseuse, lui en ayant donné avis à la cour. Le roy et la royne m'escrivent encore deux ou trois fois et me font desliver quinze mil escus, afin que l'incommodité ne me retardast. Et la royne ma mère me mande qu'elle viendra jusques en Xaintonge; que si le roy mon mary me menoit jusques là, qu'elle communiqueroit avec luy pour luy donner assurance de la volonté du roy; car il désiroit fort de le tirer de Gascogne, pour le remettre à la cour en la mesme condition qu'ils y avoient esté aultrefois mon frère et luy; et le maréchal de Maignon poussoit le roy à cela pour l'envie qu'il avoit de demeurer seul en Gascogne. » Marguerite ajoute, peu sincère, qu'elle ne fera à la cour qu'un séjour de quelques mois pour y accommoder ses affaires et celles du roi, son mari : « Estimant que ce voiage serviroit aussy comme de diversion pour l'amour de Fosseuse que j'emmenois avec moy; que le roy mon mary, ne la voyant plus, s'embarqueroit possible avec quelqu'autre qui ne me seroit pas si ennemie. J'eus assez de peine à faire consentir le roy mon mary à me permettre ce voiage, pour ce qu'il se faschoit d'esloigner la Fosseuse et qu'il en fust parlé. »

Le roi de Navarre écrit lettres sur lettres à la plupart des gentilshommes, ses amis, leur ordonnant de l'accompagner et les prévenant que c'est « jusques à Saint-Jehan d'Angely » qu'il a délibéré de conduire sa femme.

Le départ a lieu le lundi 29 janvier 1582. La petite cour quitte Nérac et suit la route des Landes, au sud de la Garonne, qu'elle traverse à Langon, passe à Cadillac, Créon, Branne, où elle franchit la Dordogne :

« Lundi 12 février, la reine de Navarre disne au Port-de-Branne, soupe et couche à Coutras; le 14 et le 15, couche à Montguyon, et son train, tout le jour audict Montguyon; le 16 à Baigne; le 17 à Barbezieux; le dimanche 18, disne à Chateaneuf, soupe et couche à Jarnac, y séjourne du 19 au 27. »

Quelle est la cause de ce long séjour à Jarnac? Probablement une entrevue entre Henri de Navarre et le prince de Condé d'une part, le maréchal de Matignon et Bellièvre, président du parlement de Paris, de l'autre, à l'effet d'accorder « de nouveaux articles pour une entière assurance de paix ». Les lettres du Béarnais semblent en effet indiquer alors que ce prince cherchait à calmer les esprits et à asseoir définitivement la paix. Marguerite, durant ce temps, d'après ses livres de comptes, ne cherche qu'à passer le temps le plus agréablement possible.

« Le dimanche 25 février, ladite dame a fait festin, disné et souppé pour le mariage de Loyse de Verger, l'une de ses femmes de chambre. — Dépenses ce jour-là seulement : 123 écus 47 sols 3 deniers. »

« Le mercredi 28 février, ladite dame et son train disne à Burye, soupe et couche à Brisembourg. »

Le château de Brisambourg appartenait à cette époque à la sœur du maréchal de Biron, Jeanne de Gontaud, mariée en premières nocés à Pierre Poussard, baron de Brisambourg, et en secondes nocés à Jean de Caumont, seigneur de Montpouillan. Son frère, dans sa disgrâce, aimait à s'y retirer. « Je m'en vais à Brisambourg, quy est de mon despartement », écrit-il dans une de ses lettres du 1^{er} mai 1581.

D'un autre côté, dans les *Dépenses extraordinaires du roi de Navarre*, nous lisons à cette date : « A Guillaume Gobinet, sommelier en l'office d'eschansonnerie, 15 l. t. pour une pipe de vin qui a esté prinse pour l'ordinaire du roy et dépensée le dernier jour de février, en la maison de M^{me} de Brizambourg, lequel vin n'est tiré à argent, d'autant que ladite dame n'en vouloit point, dont S. M. a depuis fait don audit Gobinet. »

« Le 1^{er} mars, ladite dame disne à Brisenbourg, soupe et couche à Sainct-Jehan d'Angély, ainsi que le 2, y dine le 3 et couche à Saintes. »

Dès le 28 février, la municipalité de Saintes lui avait envoyé une députation au château de Brizambourg. (Voir, p. 334, dans le volume *Etudes et documents sur la ville de Saintes* (1876), le récit de la réception, reproduit par M. Audiat : *Les entrées royales*.

« La royne descend à l'abbaye de Notre-Dame hors les murs, où officiers, maire, eschevins, manans et habitans de ladite ville, toute la jeunesse, avec armes, tambours, phifres et enseignes déployées, furent au devant de ladite majesté royne, environ une petite lieue distante de ladite ville, où il lui fut faict deux harangues, par ledit sieur Eschasseriaux pour lesdits officiers, et par Senné, capitaine des ponts et sergent-major de ladite infanterie... » Marguerite fut reçue devant le grand portail de l'abbaye par l'abbesse « qui lui bailla la croix, laquelle elle baisa dévotement. » On chanta *Te Deum*; le lendemain, dimanche, elle vint en ville; sur le pont, les officiers lui présentèrent les clefs et le poêle. Elle monta dans sa litière qui fut portée par les sieurs Jehan Relyon, de Prahec, Senné et Dominique

du Bourg, entra en ville et se rendit à Saint-Pierre, où elle fut reçue par l'évêque, et entendit la messe. Elle se rendit de là au château, où elle eut une longue conférence avec le gouverneur, M. de Belleville, d'où, « avec ses demoiselles », elle s'en retourna à l'abbaye de Notre-Dame. Le 5, elle reçut en grande pompe toutes les autorités, qui exposèrent leurs remontrances. Puis elle partit pour Saint-Jean d'Angély avec tout son train; elle dîna à Saint-Hilaire, coucha à Saint-Jehan d'Angély et y séjourne. Du 6 au 11, Henri de Navarre se prépare à l'entrevue qu'il va avoir avec sa belle-mère, Catherine de Médicis. Il est venu à Saint-Jean d'Angély pour voir son cousin, le prince de Condé, qui y a fait sa principale résidence. Il groupe autour de lui ses plus fidèles conseillers et il demande (6 mars) avis à Théodore de Bèze, afin qu'il l'éclaire de ses lumières et de son expérience. Il mande toujours de Saint-Jean d'Angély, à M. de La Lardière, de le venir voir à Saint-Maixent avec « le meilleur nombre de ses amys qu'il pourra. » Voir plus bas, page 414.

La reine mère désirait que l'entrevue eût lieu le plus près possible de la Loire. Dans une de ses lettres, elle fixe même le lieu de Champigny-sur-Veude, château de Louis de Bourbon, comte de Montpensier. Mais Henri de Navarre a décidé qu'il n'irait pas si loin. Il écrit à M. de Scorbiac le 19 mars : « Je suis venu jusques icy (Saint-Maixent) pour avoir ce bien de communiquer avec la roïne, mère du roy, mon seigneur, résolu de ne passer oultre, bien que, par les lettres qu'elle m'a escript de Chenonceau, elle désirait que je donnasse jusques à Champigny. Je lui ai envoyé le sieur de Lésignan pour faire mes excuses si j'ene puis aller si avant, ayant une si belle et grande troupe de noblesse près de moy, avec mon oncle de Rohan et mon cousin le comte de La Rochefoucauld. »

Catherine de Médicis dut encore une fois faire une concession à son gendre, mais l'entrevue n'eut lieu ni à Saint-Jean d'Angély, ni à Saint-Maixent, comme le voulait Henri de Navarre et comme l'ont relaté à tort presque tous les historiens. Elle eut lieu à La Mothe-Saint-Héraye.

« Le 12 mars, Marguerite, avec son train, disne à Dampierre-sur-Boutonne, soupe et couche à Chizay; le 13, disne à Brioux, soupe et couche à Mesle; le 14, disne à Mesle, soupe et couche à Saint-Maixant, y séjourne jusqu'au 28. »

C'est là qu'Henri de Navarre, entouré de ses meilleurs lieutenants, attendit huit jours la reine mère, qui toujours ne venait pas. Le prince de Condé l'accompagna jusqu'à mi-route et revint à Saint-Jean d'Angély. Agrippa d'Aubigné faisait partie du cortège du roi de Navarre. C'est là aussi que la reine de Navarre « a faict festin, a disné et souppé pour le mariage de Loyse Le Bel, l'une de ses femmes de chambre. Dépenses pour ce jour seul : 138 écus 58 sols 1 denier. »

A ce moment, après d'interminables négociations, il fut décidé entre le roi de Navarre et la reine mère que, les villes de Mire-

beau et Parthenay ayant été écartées, la conférence se tiendrait à La Mothe-Saint-Héraye.

« Le mercredi 28 mars, ladite dame et son train disne, soupe et couche à La Mothe-Saint-Eray. » Catherine de Médicis, qui avait couché à Sanxay la veille, venant de Mirebeau, arriva à La Mothe le même jour que son gendre et sa fille.

Après une première entrevue avec sa belle-mère, Henri, y laissant sa femme, retourna avec ses compagnons coucher à Saint-Maixent. Le 29 et le 30 eurent lieu les négociations politiques. (Voir *Les conférences de La Mothe-Saint-Héraye*, par M. Ch. Sauzé, 1895, in-8°, 63 pages). « Le 31, Marguerite et son train disne à Sanxay, soupe et couche à Montreuil-Bonnin », où Henri l'avait accompagnée ainsi que Catherine. Là, il prit congé et revint sur ses pas à Saint-Jean d'Angély, d'où il gagna La Rochelle, tandis que Marguerite accompagna sa mère non à Paris, comme tous les auteurs l'ont écrit et où elle n'arriva que dans les derniers jours de mai, mais dans les beaux châteaux des bords de la Loire qu'affectionnait tant la reine Catherine, à Chenonceaux, notamment, puis à Fontainebleau.

D.

NOTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La Société a deux nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 13 septembre, est décédé en son hôtel, à Paris, place d'Iéna, Marie-Gustave-Louis-Eugène Arnous, député de l'arrondissement de Barbezieux, conseiller général du canton.

Né le 30 juin 1816, à Toulouse, où son père tenait garnison, il était fils du général d'artillerie Arnous, à qui des qualités exceptionnelles avaient valu la cravate de commandeur de la légion d'honneur, et petit-fils de l'amiral Arnous, ancien gouverneur de la Martinique, mort gouverneur du palais de Fontainebleau. Son arrière-grand-père pour ses services mérita que la ville de Nantes, où habitait la famille Arnous, voulut être la marraine de ses enfants.

Sa mère appartenait à une vieille famille parlementaire du Berry, les Grangier, dont plusieurs furent députés aux états généraux. Louis Arnous se destinait à la carrière des armes. La mort de son père ayant interrompu ses études — il venait d'être déclaré admissible à l'école polytechnique, — il commença le droit. En 1870, il s'engagea et fit campagne. Capitaine des mobiles du Loiret, il prit part à la défense de Paris et combattit à Buzenval. Après la guerre il fut au concours admis comme auditeur au conseil d'état, donna sa démission en 1879 et entra dans la politique militante comme conservateur.

Marié le 14 juin 1880 avec M^{lle} Valentine André, fille de Gustave André, député (1849-1876) et à ce moment sénateur de la Cha-

rente, sœur de M. Jules André, député de Barbezieux en 1877, qui mourut en 1883, Louis Arnous sollicita la succession de son beau-frère, le 28 janvier 1884, et fut élu par 7.070 voix contre M. Trarieux, républicain, qui en obtint 5.207 sur 12.380 votants. Deux fois il fut secrétaire de l'assemblée. En 1885, il fut réélu aux élections générales du 4 octobre, au scrutin de liste, le troisième de la liste conservatrice, par 48.577 voix sur 88.972 votants. Il fut successivement réélu le 22 septembre 1889, par 7.351 voix, contre 3.388 à M. Edmond Boutelleau, républicain, sur 11.434 votants ; le 20 août 1893, par 6.386 voix contre 5.401 à M. le docteur Meslier, maire de Barbezieux, républicain, sur 11.919 votants ; enfin, le 6 mai 1898, par 6.571 voix contre 5.331 à M. Hippolyte Laroche, ancien préfet de la Charente, ancien gouverneur civil de Madagascar, candidat du gouvernement, sur 12.126 inscrits. Il a été remplacé le 27 octobre par M. Géraud, républicain, chef adjoint du cabinet de M. Paul Deschanel.

Peu de temps après sa première élection législative, Arnous avait été élu conseiller général pour le canton de Brossac ; battu en 1892, par M. le docteur de Manny, il avait été renommé en 1899 pour le canton de Barbezieux. Au conseil général il était un des plus actifs et des mieux écoutés.

Louis Arnous avait en 1889 acquis de M^{lle} Pauline Constantin, l'antique château de Montchaude, près Barbezieux, bâti au xvi^e siècle, par les Saint-Gelais-Lusignan, puis habité par les Livenne et les La Laurencie ; il l'avait réparé et restauré pour en faire une charmante demeure.

Ses obsèques ont eu lieu à Barbezieux le 21. Le 20, une cérémonie religieuse avait eu lieu à Montchaude, où la population tout entière était venue prier pour le bienfaiteur de la commune. Le maire s'était fait l'interprète de ses administrés.

A Barbezieux, malgré une pluie diluvienne, l'affluence était énorme, accourue de tous les points du département. L'*Harmonie de Barbezieux*, sous la direction de M. Fornel, a joué plusieurs morceaux. La société de secours mutuels y assistait aussi. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Laroche-Joubert et Cunéo d'Ornano, députés de la Charente ; Lajeunie, conseiller général ; docteur Landry et Gaston Chevrou, conseillers d'arrondissement ; de Claye, de Tristan, Got, Banvillet et Maignan, maire de Montchaude. A l'église, M. l'archiprêtre Guilbaut a prononcé l'oraison funèbre en termes qui ont vivement ému l'assistance, insistant surtout sur la vie et la mort chrétiennes du défunt. Au cimetière, huit discours ont été prononcés. M. Laroche-Joubert, député, au nom de la députation charentaise, a esquissé la vie de son ami. « Fortement imprégné de l'esprit de justice et de liberté, fortement convaincu de la légitimité des droits du peuple, il fut pendant toute sa vie un de leurs défenseurs les plus résolus.... Il mettait au service de tous et de chacun les trésors précieux de son expérience. Qui pourrait dire les bienfaits sans nombre de sa charité inépuisable..., si bien secondée dans cette noble tâche, par sa tendre com-

pagne...? Tous ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de pénétrer dans son intérieur, fait de tendre affection, de calme bonheur et de dévouement désintéressé, ont pu apprécier tout ce qu'il y avait de droiture et d'honneur dans cette âme d'élite; combien était sûr son jugement...»

M. Darnal, au nom du conseil général, a loué son activité et son savoir : « Préparé par ses études spéciales aux discussions d'affaires administratives, il sut occuper brillamment une place importante dans l'assemblée départementale. En même temps que sa courtoisie et son affabilité lui conciliaient la sympathie de ses collègues, son savoir lui donnait une autorité incontestable. »

M. le baron de Claye, au nom des anciens collègues d'Arnous au conseil d'état, a dit à peu près : « Je l'ai beaucoup connu au conseil d'état, donc beaucoup aimé et beaucoup apprécié. Les sentiments d'affection qu'il inspirait étaient les plus solides, parce qu'ils étaient basés sur l'estime... »

M. le marquis de Tristan, maire de Cléry, conseiller d'arrondissement du Loiret, son ami d'enfance et son compagnon d'armes en 1870, lui adresse un dernier adieu au nom de l'Orléanais, « qui fut sa seconde patrie, où son père vint prendre sa retraite, où il a passé ses années de jeunesse, de son accès à la vie active et utile où il s'est acquis de chaudes et profondes amitiés qui l'ont fidèlement suivi jusqu'à la mort. »

M. le docteur Landry, « au nom des habitants du canton de Barbezieux », apporte « l'hommage de leurs très vifs regrets et de notre profonde affliction ». Il rappelle « son empressement à soulager des misères réelles avec une discrétion et une délicatesse qui doubleraient le prix de ses bienfaits »...

M. Chevrou, conseiller d'arrondissement et président de l'*Harmonie de Barbezieux*, a salué le président d'honneur de la société : « Il était bon, mais d'une exquise bonté, dont il savait encore augmenter la valeur, en y joignant cette affabilité et cette bienveillance naturelle, qu'il possédait à un si haut degré. Combien serait longue la liste des misères cachées, auxquelles il a généreusement compati, des œuvres utiles et charitables auxquelles son concours était toujours largement acquis, des innombrables services rendus à ceux qui venaient frapper à sa porte et qu'il accueillait indistinctement de façon si courtoise et si bienveillante ! »

M. Maignan, maire de Montchaude, « représentant la commune aimée entre toutes par M. Arnous : Sa vie de député fut moins pour lui une carrière convoitée qu'une mission de bienfaisance à remplir envers ses électeurs et envers la patrie française.

Enfin, M. Got, ancien conseiller général du canton de Baigne, ami de la famille André, compagnon fidèle de ses joies et de ses douleurs, a rappelé les principaux traits de son existence et raconté ses derniers moments. « Avec quelle foi il a reçu le sacrement de l'extrême-onction, récitant le *confiteor* avec le prêtre ! Son épouse, brisée de douleur, ses amis présents et ses servi-

teurs, affirmant ainsi, devant nous tous qui pleurons, ses croyances catholiques... »

Ces discours ont été insérés tous dans l'*Echo charentais* du 6 octobre et dans l'*Eclairer de Barbezieux* du 29 septembre qui est le dernier numéro que reçurent ses abonnés. Ils traduisent l'impression unanime.

La mort de Louis Arnous est une véritable perte pour Barbezieux et pour le département. Les hommes de cette trempe sont rares dans notre temps, que leur intelligence vive et ardente, leur bonté affable pour tous, amis et adversaires, leur dévouement désintéressé, seuls, élèvent aux dignités, qui ennoblisent leurs fonctions par la dignité de leur vie, leurs services et leurs qualités. Tous aussi ont plaint sincèrement cette épouse si affectonnée, l'égale de son mari par l'intelligence et le cœur, si cruellement frappée, et si courageuse dans son malheur, chrétienne comme lui.

—

II. — Le 29 septembre, est décédé, à Saintes, dans sa 77^e année, Léon-Joseph-Théodore Termonia, O *, médecin-major de première classe en retraite. Il était né à Saintes, le 2 janvier 1825, de Léon-Joseph Termonia, professeur au collège, et de Rose-Cécile-Geneviève Delany. Son grand-père, Joseph Termonia, « écrivain », puis maître de pension, avait eu de Marie Bonnevin un autre fils, Marie-Sophie-Joseph, baptisé à Saint-Pierre de Saintes le 21 mai 1792, dont est venu probablement M. Termonia, actuellement intendant à Paris. Comme l'indique le nom, la famille était d'origine étrangère. Sur les registres de Restaud, j'ai trouvé, au 3 octobre 1790, le décès, chez sa nourrice, de Marie-Madeleine, âgée de neuf jours, fille de Joseph Termonia et de Marie Bonnevin, avec cette mention : « Suisses d'origine, établis dans la ville de Saintes. »

Léon Termonia avait eu deux sœurs, M^{me} Febvre, décédée, et M^{me} Roy, dont il y a des enfants.

Termonia fit ses études au collège de Saintes. Son père, né le 18 juin 1785, décédé le 4 décembre 1871, était professeur de grammaire dès 1813, de seconde de 1836 à 1846. Après ses études médicales il entra dans l'armée. La guerre de Crimée l'appela à Sébastopol. Il avait conservé de cette campagne des souvenirs durables et particuliers, guerre singulière où les ennemis, entre deux combats, fraternisaient; où d'un camp à l'autre on échangeait tabac et provisions; où pendant les trêves on allait faire des parties de chasse, sauf à se canarder une demie-heure après. MM. les Anglais, nos alliés, nous étaient beaucoup moins sympathiques que les Russes, nos ennemis. C'est là que ses services exceptionnels lui valurent tout jeune la croix de chevalier de la légion d'honneur. Après la Crimée, l'Italie; après l'Italie, hélas ! la France, conséquence de l'autre. Il avait partout fait vaillamment son devoir. La croix d'officier lui était bien due. Il l'obtint.

C'était à La Rochelle. Les officiers du 123^e firent à cette occasion pour leur camarade aimé une démonstration touchante qui lui laissa au cœur un souvenir profond et dont il ne parlait jamais, quand il en parlait, qu'avec attendrissement.

A sa retraite, il se fixa à Saintes; il y avait quelques parents, et n'était pas loin de La Rochelle où il conservait des amis. Dans le loisir de la retraite il se créa des occupations. Il fut de toutes les sociétés de bienfaisance, surtout de celles qui avaient rapport à l'armée, la croix-rouge, dont il s'occupa beaucoup, le souvenir français, la société des vétérans. Homme d'études, il prêtait son concours aux sociétés savantes. Passionné pour la botanique, tous les ans il faisait quelques voyages d'exploration d'où il rapportait avec joie des plantes nouvelles. La société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure le comptait parmi ses membres les plus zélés. Il ne manquait jamais de se rendre aux séances, tous les mois, jusqu'à ces deux dernières années. Pour ses confrères il dévouait les périodiques et ne manquait aucune des excursions.

C'est surtout la société des Archives qui lui doit être reconnaissante. Un de ses premiers adhérents, il lui fut toujours très attaché. Malgré sa modestie, il consentit à faire partie du bureau, et, avec son désintéressement ordinaire, il accepta d'être secrétaire-adjoint le 28 novembre 1887. Le 10 février 1892 il fut nommé secrétaire, succédant à son ami d'enfance Edouard Amouroux, à qui ses occupations et sa santé interdisaient tout travail étranger. Les services que Termonia rendit à la société furent des services quotidiens, nécessaires. Il ne refusait aucune besogne, les plus arides, et cela avec un empressement admirable, toujours prêt, ponctuel et dévoué. Esclave du devoir, il avait pris à cœur ses humbles fonctions; il les remplissait avec une scrupuleuse exactitude. Sa bonté égalait son obligeance. Jamais il ne refusa son obole à une œuvre charitable. C'était « en somme une physionomie attachante par l'utile savoir et la douce bonté ».

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le commandant Vigier, Bourcy, notaire, les docteurs Vanderquand et Mauny. Son vieil ami de 50 ans, M. le docteur Normand du Fié, était là. Beaucoup d'autres se seraient empressés d'accourir, s'ils avaient été prévenus. Ses relations étaient si cordiales. Sur sa tombe, M. Vanderquand, au nom de la société de médecine, a prononcé quelques paroles d'adieu: « Très jeune encore il fut décoré pour services exceptionnels au siège de Sébastopol. Plus tard, il fit la campagne d'Italie et supporta vaillamment les fatigues et les douleurs de la guerre de 1870. Partout et toujours il montra un zèle, un dévouement qui lui valurent d'ailleurs la croix d'officier de la légion d'honneur. Quand sonna l'âge de la retraite, il vint se fixer dans sa ville natale. C'est là que nous l'avons connu, que nous avons pu apprécier ses hautes qualités.

son large esprit de justice et de tolérance, sa loyauté, son affabilité, la délicatesse de ses sentiments, la dignité de sa vie... »

Le 2 août, est décédé, à Beurlay, Théophile-Eutrope Gatineau, ancien vicaire de Saint-Pierre de Saintes, ancien curé de Beurlay, dans la 73^e année de son âge et la 47^e de sa prêtrise.

Le 2 septembre, est décédé à Chaniers et le 5 a été inhumé à Saintes. cimetière Saint-Pallais, dans un caveau de famille, Nicolas-Eutrope-Emile Loyer, âgé de 66 ans. ancien principal clerc de Guesdon, à Saintes, puis avoué à Cognac. Il était neveu de Jean-Eutrope — dit Urbain — Loyer, propriétaire, qui décéda à Paris et légua par testament du 15 mars 1872 à Saintes, sa ville natale, une somme de 300.000 francs sans destination, qui auraient dû servir à bâtir un édifice, musée-bibliothèque dont elle avait, dont elle a grand besoin et qui aurait, en portant son nom, perpétué la mémoire du bienfaiteur. Elle a débaptisé la rue Sainte-Colombe, qui s'appelle depuis rue Urbain Loyer.

Le 14 septembre, est décédé, à Saintes, et après la cérémonie religieuse à Saint-Pallais, a été inhumé au cimetière Saint-Vivien, dans sa 57^e année, Charles-Joanny Chabert, A , entrepreneur de travaux publics, premier adjoint au maire, président de la société l'*Union compagnonnique des compagnons du tour de France*, vice-président de la société de secours mutuels l'*Union*. Né en 1844, dans le département de l'Ain, Chabert s'établit à Cognac comme ouvrier tonnelier. Au bout de quelques années il entra au service d'un important entrepreneur de travaux publics, dont il devint bientôt l'associé, puis le successeur. En même temps il prit à Saintes la suite d'un magasin de quincaillerie. En 1892, les électeurs de Saintes l'envoyèrent au conseil municipal, où, en 1894, il fut nommé deuxième adjoint et premier en 1898 ; cette même année il reçut les palmes académiques.

Chabert s'était fait lui-même ; son travail avait suppléé aux lacunes de son instruction première ; il avait étudié sérieusement. Energique, laborieux, il s'était acquis l'estime de tous. Très honnête homme, il était dévoué à ses fonctions, qu'il remplissait avec zèle, malgré la maladie des dernières années. Sur sa tombe, M. Eusèbe Genet, maire, a cité sa vie en exemple aux ouvriers et payé au nom de la ville un tribut de reconnaissance à ce modeste artisan, serviable à tous, aimé de tous ses collègues. Après lui, M. Gaboriau, de Surgères, compagnon cloutier, trésorier général et administrateur de la caisse des retraites de l'*Union des compagnons du tour de France*, a vanté « l'esprit fraternel et humanitaire » du défunt, « la droiture de son esprit et de son cœur » et « ses trente années consacrées au soulagement de ses frères, à la prospérité du com-

pagnonnage ». Les discours ont été publiés par l'*Indépendant* du 19.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Landrodie, sous-préfet de l'arrondissement ; Genet, maire de Saintes ; Pillet, deuxième adjoint ; Iluvet et Talbot, conseillers municipaux ; Gandaubert, pharmacien de la marine en retraite ; Nivault, directeur de l'*Épicerie parisienne*, et Trainque, du grand *Hôtel du Palais*, amis personnels du défunt.

Le 15 septembre, est décédé à La Rochelle, âgé de 62 ans. Aimé-Louis-Arthur Kochanski, époux Mariage, négociant, trésorier de la fabrique de l'église Notre-Dame depuis le 6 juillet 1881, et président de la conférence de Saint-Vincent de Paul. Sur sa tombe, M. William Romieux, au nom du conseil de fabrique, a loué l'exactitude, le zèle et le dévouement du défunt et regretté que le délégué de la société de Saint-Vincent, obéissant au règlement qui défend de faire l'éloge des confrères défunts, ne puisse « dire tout ce que cette belle âme contenait de vertus chrétiennes et la perte que la société et les pauvres font aujourd'hui en sa personne ». Le défunt était frère de M. Victor Kochanski, contremaître de l'imprimerie de la *Charente-Inférieure*.

Le 1^{er} octobre, est décédé Olivier Vigneaux, né en 1848, prêtre en 1870, curé de Moëze depuis 1899.

II. — MARIAGES

Le 14 septembre, en l'église Saint-Pierre de Thenac, a été béni le mariage de M. Louis-René-Edmond Neveu, lieutenant au 144^e, en garnison à Blaye, né à Saint-Martin de Ré le 29 avril 1877, fils de M. Louis-Augustin-Similien Neveu, docteur-médecin, demeurant à Saint-Martin de Ré, et de Zélia-Pélagie Maurin, décédée à Paris, avec M^{lle} Marie-Blanche-Marthe-Edmée Maguier, née le 20 août 1882 et domiciliée à Thenac, fille de M. Eugène-Gustave-Edmond Maguier, propriétaire, officier de l'instruction publique, demeurant à Thenac, et de M^{me} Jeanne-Marie-Adrienne Vanderquand, à Laon, qui absente a consenti mariage de sa fille par acte notarié, reçu le 27 juin par M^e Henri-Louis Legros, notaire à Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise).

Les témoins ont été pour l'époux : MM. Georges-Eugène Giudicelli, ami du futur, âgé de 30 ans, lieutenant d'infanterie à Blaye, et Ernest Hérisson, ami du futur, âgé de 72 ans, artiste peintre, demeurant à Thenac ; pour l'épouse : MM. André Renaud, âgé de 50 ans, notaire à Tesson, demeurant à Tesson, et M. Diogène-Hippolyte Rondelaud, ami de la future, âgé de 58 ans, avocat à Saintes, chevalier de la légion d'honneur.

Le 3 octobre 1901, a été célébré, en l'église Saint-Vivien de Saintes, le mariage de M. Marie-Eugène-François Frizon de Lamotte de Règes, propriétaire, domicilié à Nefza (Tunisie), veuf d'Yvonne Tourel, décédée à Tunis le 21 juin 1886, âgé de 41 ans, né à Linières-Bouton (Maine-et-Loire) le 12 avril 1860, d'Ernest-Léon Frizon de Lamotte de Règes, décédé à Linières-Bouton le 28 décembre 1870, âgé de 78 ans, et de Marie-Louise-Mélite de Rodays, demeurant à Linières-Bouton, avec Marie-Elisabeth Mongrand, née à Rochefort le 7 juillet 1859, de Jean-Charles-Emile, médecin principal de la marine en retraite, officier de la légion d'honneur, et de Marie-Eulalie-Elisabeth Métayer. Les témoins étaient pour le marié : le comte Pierre de Rodays, son cousin germain, à Saint-Palme, et Paul Frizon de Lamotte de Règes, à Linières-Bouton, son frère ; et pour l'épouse : Léon Mongrand, son frère, capitaine au 7^e régiment d'infanterie coloniale à Saintes, et Jules Baissac, son parent, à Dampierre-sur-Boutonne.

Le 1^{er} octobre, à La Rochelle, M. Joseph-Charles-Xavier-Girard Mossion de La Gontrie, lieutenant au 123^e régiment d'infanterie, a épousé M^{lle} Suzanne-Marthe-Marie-Louise Audry.

Le 15 octobre, a été béni, par M. l'abbé Billaud, en l'église Saint-Léger de Burie, le mariage de M. le docteur Edmond Jaubert, conseiller d'arrondissement, médecin à Burie, avec M^{lle} Marthe Boutiron du Treuil. Les témoins étaient pour le futur : MM. Eugène-Georges Jaubert, et Edmond Jaubert, propriétaires, ses frères ; pour la future : Julien Boutiron, son oncle, percepteur des contributions directes à Tours, et Jean Ricard, propriétaire, chevalier du mérite agricole, ami de la famille.

ARCHÉOLOGIE

UNE POMME D'ARROSOIR ROMAIN A SAINTES. — On lit dans le *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France* (année 1900, p. 93, séance du 7 février), à propos d'un objet du musée de Saintes :

« Dans les séances des 7 et 14 décembre 1898 et du 19 juillet 1899, MM. Mowat et Saglio ont entretenu la société d'une terre cuite gallo-romaine, en forme de pomme creuse et percée de petits trous, provenant de Saintes. M. Mowat avait proposé d'y voir une pomme d'arrosoir, et M. Saglio, rapprochant de cet objet trois instruments analogues, deux en bronze et un en verre, concluait comme lui qu'ils pouvaient avoir servi à arroser ou peut-être à asperger des mets de poivre ou d'épices.

» Il y a au musée Borély, à Marseille, deux objets analogues,

mais dont l'un est complet et dont l'attribution n'est plus douteuse. C'est une cruche à anse, en terre cuite, munie d'une véritable pomme d'arrosoir, reliée au col par une seconde anse. L'orifice de la cruche est recouvert dans la moitié antérieure, de façon à ce que l'eau ne débordât pas, si on l'inclinait un peu trop... Il est possible que de nouvelles recherches dans les divers musées de province fassent connaître des objets analogues et d'une authenticité certaine. »

LE THÉÂTRE ROMAIN DES BOUCHAUDS. — A ce qui a été dit dans le dernier numéro de la *Revue* (t. xxi, p. 321-322) du théâtre des Bouchauds, nous ajouterons comme complément et aussi comme rectification :

« C'est M^{me} Laporte-Bisquit, femme de M. Laporte-Bisquit, maire de Jarnac et sénateur, qui a entrepris les travaux de fouilles et de reconstitution, de concert avec son fils, après avoir acquis l'emplacement même du théâtre (environ 5 hectares) et s'être assuré un droit de fouilles sur les terrains avoisinants. Le savant père Camille de La Croix a bien voulu apporter à M^{me} Laporte le secours précieux de son expérience, et c'est sur ses conseils qu'opère le surveillant des travaux qu'elle a installé aux Bouchauds. Le travail entrepris est considérable et il faudra plusieurs années pour le mener à bien. Depuis le mois d'avril, 15 ouvriers ont été à l'œuvre, et déjà le mur de scène a été complètement dégagé, les joints des murs découverts sont refaits, et on a déblayé presque complètement les importants contreforts de construction de la partie droite ; on peut maintenant reconnaître la physionomie générale de ce très intéressant monument, et, certainement, le travail entrepris par M^{me} Laporte aura, une fois terminé, une véritable valeur au point de vue archéologique. »

Le 7 octobre, la société archéologique d'Angoulême est allée aux Bouchauds. Les membres, avec le président, M. D. Touzaud, y ont trouvé M^{me} Laporte et son fils, qui les y ont reçus et, sous la direction du P. de La Croix et de M. Ballu, inspecteur des monuments historiques, ont minutieusement examiné les travaux.

UNE CHEMINÉE RENAISSANCE

La *Revue* a publié (t. xv, 369) la cheminée monumentale du château de Bouteville (voir aussi xxi, 324). Nous signalons aux touristes curieux d'ouvrages d'art une autre cheminée qui dépend d'une fort modeste maison sise sur le territoire de la « Basse-Ville », à La Rochefoucauld, vis-à-vis de l'ancienne église Saint-Pierre, presque démolie depuis peu de temps.

Le manteau de cette cheminée est décoré d'une frise formée, au centre, d'une fleur largement épanouie, accostée de deux oiseaux fantastiques, terminés en enroulements végétaux, — d'une allure très élégante et délicatement façonnés.

Voici ses dimensions : hauteur, 2^m35 cent. ; largeur, 2^m90 cent.

Evidemment, ce n'est pas là un morceau qui rappelle les belles, les somptueuses cheminées des châteaux des bords de la Loire. Mais elle a sa valeur *chez nous* surtout, et y paraîtra relativement riche, eu égard au petit nombre de monuments de la renaissance, que certains importants architectes du xix^e siècle n'ont pas eu le loisir d'exterminer de fond en comble.

La cheminée en question est recouverte de plusieurs couches de peinture grise qui l'empâtent fâcheusement. Toutefois, M. Pallet, fils du propriétaire de céans, l'a en partie débarrassée de cette gangue déplorable ; avec des précautions infinies, il est parvenu à nettoyer ses fines sculptures et à les faire revivre.

On doit attribuer cette cheminée à l'époque de François I^{er}. Elle a bien tous les caractères de ce temps-là : premier tiers du xvi^e siècle. Je n'en ai trouvé mention nulle part.

ÉMILE BIAIS.

UNE TOUR DE L'ANCIEN CHATEAU D'ANGOULÊME

Les archéologues, les artistes, les lettrés apprendront avec joie qu'après une attente si longue — qu'elle semblait interminable — la tour où naquit Marguerite d'Angoulême, en cette dite ville, est enfin l'objet de réparations, urgentes depuis longtemps.

Bâtie au xv^e siècle par le « bon comte Jean », de la maison de Valois-Orléans-Angoulême, aïeul du roi François I^{er}, elle vaut d'être considérée comme un des monuments historiques les plus intéressants — pour nous, Charentais.

Lors de l'établissement de l'hôtel de ville sur le terrain occupé par le ci-devant château, vers 1861, cette tour, dénommée « tour Marguerite », a été conservée avec une magistrale mauvaise grâce par l'architecte Paul Abadie. Il dut, en effet, la laisser debout et l'insérer dans ses nouvelles constructions, à la suite des mémorables protestations de la Société archéologique angoumoisine. Mais l'éminent architecte, qui dédaignait absolument les ouvrages de la Renaissance, jugea indispensable de faire sauter les voûtes qui séparaient les étages de la tour et de lui donner l'aspect intérieur d'un long boyau en pierre agrémenté de manteaux de cheminées qui tiennent aux parois par un miracle d'équilibre.

Notons que plusieurs écussons armoriés, des chapiteaux et des consoles historiées ont été mutilés pitoyablement lors des travaux de *conservation*, il y a près de quarante ans.

Bref, l'œuvre de réfection est dirigée par M. Albert Cochot, architecte municipal, avec beaucoup de soins et de conscience. Nous reparlerons, je l'espère, de cette « tour Marguerite. »

ÉMILE BIAIS.

VARIÉTÉS

I

A PROPOS D'ORAISON FUNÈBRE

Au temps jadis où l'on ne se bornait pas à vouloir cultiver seulement la raison de l'enfant, mais où l'on exerçait aussi sa mémoire, ce merveilleux et indispensable instrument de tout progrès, j'ai bien appris l'*Art poétique*, de Boileau, où il est parlé de l'élégie :

La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Réminiscence classique des pleureuses qui, à tant par soupir, poussaient, derrière le défunt, en marche vers le bûcher, des sanglots bien payés.

L'usage, pour s'être transformé, ne s'est pas perdu, et le moindre bonhomme qui passe de vie à trépas est sûr qu'un ami viendra verser des larmes par métaphore et exprimer en prose académique des regrets éternels, au besoin exalter des vertus que ni le trépassé ni personne ne lui connaissait. C'est une mode qui sévit dans notre région, et avec une telle violence qu'un discours ne suffit pas : pour peu qu'il y ait dans le cortège funèbre deux ou trois bavards, le pauvre mort n'en sera pas quitte à moins de trois ou quatre harangues.

Si, comme tout citoyen qui se respecte, il a payé un certain nombre de cotisations pour être membre de la société des pêcheurs à la ligne, de l'orphéon ou de la fanfare municipale, même de la compagnie des sapeurs-pompiers, chaque corporation se fera une obligation de chanter sur des modes divers sa bienfaisance, ses aptitudes musicales, son dévouement à l'humanité. J'ai vu un brave sergent de ville à Saintes faire l'oraison funèbre de son gendre, qui n'avait pas encore eu le temps de commettre des fautes.

Une très récente discussion à ce sujet nous a suggéré quelques réflexions que nous livrons à nos lecteurs et collaborateurs.

..

L'usage de louer les morts et de les juger est fort ancien ; les Egyptiens le pratiquaient. On comprend le sentiment qui porte les survivants à se dire une dernière fois les mérites du citoyen pour en conserver la mémoire, les parents à adoucir leur chagrin par l'énumération des qualités d'un être aimé ; c'est le dernier baiser à un cadavre chéri. Rien de plus naturel. Mais, si les grandes douleurs sont muettes, il en est d'autres qui sont

loquaces, et la coutume, pour être louable et touchante, tourne facilement à l'abus chez nous. Les autres provinces en général réservent le discours public pour ceux qui se sont particulièrement distingués. Il y a même un article, dans le règlement de quelques sociétés, celle de Saint-Vincent de Paul, qui proscriit l'éloge funèbre d'un confrère, comme on défend les fleurs et les couronnes sur le char mortuaire ou le catafalque. Les statuts synodaux de certains diocèses interdisent au prêtre, sauf autorisation épiscopale, aucun discours qui ne serait pas un simple mot d'édification ; au contraire il est des paroisses où le curé doit parler aux funérailles sous peine de déshonneur pour la famille ; il est vrai qu'il n'est pas contraint à l'éloge de son paroissien. Un plaisant a proposé que tout Français soit décoré en naissant ; seuls, d'éminents services dispenseraient de porter le ruban. Le mal ne serait pas grand quand on garderait l'oraison funèbre pour des mérites transcendants.

Tout est relatif à la vérité. On n'a pas tous les jours des personnalités remarquables à inhumer. Et le grand homme de province, qu'en ferions-nous ? Or, il est des hommes recommandables qui, pour n'avoir qu'une renommée arrondissementale ou même urbaine, — locale toujours, — ont assez rendu de services pour que leur exemple soit bon à citer. Il faut de la mesure et de la proportion en tout.

Un ivrogne tombe ou se jette à l'eau dans la Charente. C'est un fait divers, une aubaine pour la feuille locale. Il est peut-être excessif de faire du pochard, bon homme au demeurant, un magnifique éloge ; mais, si l'imprimeur du journal a imprimé les lettres de faire-part !

Outre la mode, une autre maladie gâte et corrompt une coutume respectable. Le plus mince crétin, la plus humble des pauvres femmes, s'ils ont refusé la présence d'un ministre du culte, deviennent vite des êtres d'une intelligence grandiose. V... avec une éloquence *ad hoc* magnifiera la fermeté des principes, l'élévation des idées. J'ai lu dans un journal de Saintes le panégyrique d'un très simple ouvrier qui n'avait d'autres exploits à vanter que son alcoolisme invétéré et les coups dont il rouait sa « malaisie ». Il endura la déclamation du pontife de la libre pensée, qui du reste ne le connaissait ni d'Eve ni d'Adam. Et cela n'a dégouté personne de la joie d'être loué après sa mort.

Un homme a vécu honnêtement, bon bourgeois, commerçant ponctuel, rentier irréprochable ; il a rempli ses devoirs et mené une existence calme et cachée. Vous n'avez qu'à le laisser mourir paisible comme il a vécu. Personne ne réclamera des éloges emphatiques. Mais cet autre a voulu jouer un rôle, il a ambitionné les honneurs de la cité ou de l'état, recherché la faveur publique, a fait appel aux suffrages de ses concitoyens ; il a voulu être quelque chose, pour s'élever au-dessus des camarades ; et vous n'aurez pas le droit de le juger, de le peser, de le toiser, de le jauger, *quot libras in duce summo*, dirait M. D..., qui ne se refuse pas le plaisir d'une citation latine, de demander s'il

a rempli son rôle, bien joué sa partie, s'il a réalisé ses promesses ; vous ne devrez pas apprécier ses actes, bons ou mauvais, au besoin les flétrir !

Que devient l'histoire ? Que devient la vérité ? Les faits sont les faits ; ils tombent sous la critique. Vous ne voulez pas qu'on vous discute, restez tranquille ; ne briguez pas la gloire ou la renommée ; ne cherchez pas à en imposer à vos contemporains en attendant la postérité.

..

Un article nécrologique dans un périodique est d'allure plus modeste. Il n'a pas l'importance d'une oraison funèbre ; c'est le plus souvent la mention rapide d'un décès avec un bout d'éloges. Le journaliste, pressé, s'acquitte d'une besogne. Il écrit en style d'épithaphe : « Le défunt emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu. » La formule varie peu : « Bon père, bon époux, bon fils, parfois bon citoyen. » Et c'est assez ; on sait ce que vaut cette banalité. Elle fait plaisir aux parents qui l'ont dictée, sans conviction, du reste. Où la vanité ne va-t-elle pas se nicher ? Rien n'est plus édifiant qu'une visite dans un cimetière. Les monuments fastueux, l'humble pierre, la simple croix de bois sont d'une unanimité exemplaire ; le philosophe ne s'étonne plus de voir tant de méchantes gens sur la terre, puisque les bons sont tous dessous. Il est excessivement rare que l'inscription funéraire soit autre chose qu'un éloge. J'ai pourtant lu dans un cimetière, c'était à Pessines, cette phrase sur un lieutenant de vaisseau : « Ses parents désolés lui ont fait élever ce monument », puis ce détail, « et n'ont point payé l'enterrement » ; mais une main, plus amie de la famille que de la vérité, a martelé cette douloureuse constatation.

Si vous faites la biographie du décédé, serez-vous condamné à un encens perpétuel ? Ne pourrez-vous reprocher au prince de Condé sa trahison envers la France, son alliance avec les ennemis de son roi ; et présenterez-vous la princesse palatine comme un parangon de vertu ? Même Bossuet n'a pas osé pousser la condescendance jusque-là ; c'est que, même dans un panégyrique et devant des parents accourus pour entendre un éloge, il faut ne pas trop effrontément mentir et faire sa part à la vérité.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je veuille outrager ta majesté muette.
Non, la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort fut de tous temps l'asile de la gloire ;
Rien n'y doit jusqu'ici poursuivre une mémoire,
Rien... excepté la vérité.

L'autre jour, je lisais dans des journaux locaux et d'opinions opposées : « M. X... a rendu dimanche sa vilaine âme au diable de qui certainement il la tenait. » Et d'une ; et de l'autre : « Que X... ait été le dernier des coquins, la chose ne fait de doute pour personne ; ce n'est pas le monstre, c'est la canaille... »

La belle occasion qu'avait là, pour appliquer sa théorie du respect qu'on doit aux morts, parce qu'ils sont morts et ne peuvent riposter, M. D..., protecteur des défunts quand même, le défenseur bienveillant des bienséances qu'il a créées à son usage. Or, il ne s'est pas voilé la face ; il n'a pas rougi d'indignation ; il n'a pas fulminé toutes les épithètes les plus violentes et les plus grossières de son vocabulaire. Il n'avait donc pas quelque rancune invouable à satisfaire ? Ce qui étonnerait.

Eh quoi ! nécrologues, qui devez pourtant la vérité à vos lecteurs, ne pourrez-vous que verser des larmes de crocodiles et exprimer des regrets de convention ? ne vous sera-t-il pas permis de raconter la vie du quidam, d'énumérer ses faits et gestes ? vous sera-t-il interdit d'y mêler un mot d'appréciation, partant de blâmer les actes répréhensibles ? Quelle idée vous faites-vous de l'écrivain ? Quelle autorité peut avoir sa parole, qui ne devra être que dithyrambique ? Un éloge n'a de valeur que s'il s'y joint la possibilité de la critique.

De plus, une biographie est une page, un genre littéraire ; on écrit généralement pour être lu, et l'auteur même d'un panégyrique doit songer à ses lecteurs, faire un peu la toilette de son style, et, tout en respectant les convenances et les lois du genre, il ne peut lui être défendu de faire œuvre d'art. Que le portrait soit ressemblant avant tout, même s'il est embelli. Le peintre peut-être dissimulera la verrue qui défigure légèrement le visage ; s'il la supprime, mon personnage ne se reconnaîtra plus.

* *

Ma conclusion est que, comme « il faut même en chanson du bon sens et de l'art », de même il faut dans une oraison funèbre de la décence et une certaine vérité. Toute vérité n'est pas bonne à dire : mais tout mensonge est odieux, parfois ridicule. La sobriété est une qualité, surtout dans les panégyriques. Ne prodiguons pas des éloges mortuaires sous peine de banalité, et, si vous tenez la plume pour écrire l'histoire, même la petite histoire, — il n'est pas donné à tous d'avoir à glorifier des héros, — la probité de l'écrivain est obligatoire ; elle exige l'exactitude, qui peut s'allier avec les convenances et les règles de l'art.

—

LOUIS AUDIAT.

II

ENTRE MÉDECINS ET PHARMACIEN

Notre confrère M. Georges Charroppin, pharmacien à Pons, m'a communiqué l'original d'un accord intervenu entre les médecins et le pharmacien de Pons, à la suite de la promulgation de la loi réglant l'exercice de la pharmacie. Cet acte n'est pas sans offrir quelque intérêt ; aussi j'en donne ici la transcription suivie de quelques renseignements biographiques sur les médecins et ce pharmacien :

« Nous soussignés, vu la loi du 21 germinal, an xi^e, concernant la police de la pharmacie, avons fait de bon gré, et à l'a-

miable, les conventions suivantes, et en promettons mutuellement la fidèle et stricte exécution. savoir :

» 1^o Nous, chirurgiens de la commune de Pons, conformément à la loi ci-dessus, et d'après la demande à nous faite par le sieur Saint-Lary, pharmacien, et en présence de M. le maire de cette ville, déclarons renoncer entièrement à la fourniture de toutes espèces de médicaments envers les malades près desquels nous sommes appelés dans la commune de Pons *intra muros* seulement, nous réservant pour tous les autres lieux le droit d'en agir comme par le passé ;

» 2^o Moi, Saint-Lary, pharmacien, d'après les mêmes conventions et pour les mêmes limites, je déclare me restreindre dans les justes bornes de la pharmacie et de ne point anticiper sur les droits des chirurgiens soussignés par aucun avis ou consultations médicales qui pourroient m'être demandées.

» Passé entre nous pour être exécuté de bonne foi à compter de ce jour quatre messidor an XIII^e. MICHELET. CHARROPPIN. SAINT-LARY. DONNÉ. »

Le pharmacien, Joseph-François Saint-Lary, est l'un des prédécesseurs de M. G. Charroppin. Né à Bouteville, le 11 février 1772, de Dominique Saint-Lary, marchand, et d'Anne-Marie Lusseau, il épousa demoiselle Marie-Anne Pabaud, et mourut à Pons le 13 septembre 1833.

Guillaume-Roch Michelet, chirurgien, était le fils de Symphorien Michelet, notaire à Pons, et de Marie Troquereau. Il était né le 16 août 1766 à Pons, où il mourut le 4 janvier 1833.

Donné, fils de Pierre Donné, marchand, et de Marie Milliet, né à Rochefort, épousa, le 23 novembre 1762, Marie Beaupoil, fille de Jean-Claude Beaupoil et de Jeanne-Radegonde Duroché ; il mourut à Pons le 10 juillet 1816, âgé de 79 ans.

Quant à Jacques Charroppin, chirurgien, arrière-grand-oncle de notre confrère, il est né à Coux, le 10 janvier 1763, fils de Jean-Louis Charroppin, notaire à Coux, puis marchand à Pons, et d'Anne-Jacques de Belaspect. Il fut baptisé par le pasteur protestant Martin, mais fait catholique par Sert, curé de Coux, le 7 février 1770. Le 16 novembre 1784, il épousa demoiselle Victoire Geoffroy, de Pons, sœur de l'abbé Geoffroy qui émigra en Espagne pendant la terreur et mourut curé de Tanzac. Une sœur de Jacques Charroppin, née aussi à Coux le 19 septembre 1768 et baptisée par le curé Sert, eut pour parrain messire Pelletier, seigneur marquis de Montandre, d'illustre mémoire, dont M. Louis Audiat a parlé dans sa brochure : *Un faux en gentilhommerie. Le dernier marquis de Montandre* (1895).

E. MAUFRAS.

III

APRÈS LA VISITE DE PHILIPPE V (1700)

Ce n'est pas tout de recevoir les princes, rois, empereurs ou tzar ; il faut les recevoir dignement. On ne sait qu'après leur dé-

part ce que leur visite a coûté ; quant au profit, on ne l'a jamais su peut-être. M. le docteur Léon Ardouin, médecin de marine en retraite et très zélé bibliothécaire-archiviste de la bibliothèque de l'école de médecine de Rochefort, a découvert trois lettres qui se rapportent au passage à Saintes du dauphin, Philippe de France, duc d'Anjou, allant, accompagné de ses frères, les ducs de Bourgogne et de Berry, prendre possession du trône d'Espagne. Les *Entrées royales à Saintes* (1875) ont raconté l'histoire du voyage des princes à travers la Saintonge et surtout du séjour à Saintes d'après les archives de la ville, où M. Louis Audiat avait puisé les documents.

Le 21 décembre 1700, les voyageurs arrivent à Saint-Jean d'Angély et logent à l'abbaye. Les bénédictins leur donnèrent la première d'une tragédie jouée par leurs élèves de rhétorique, avec des entr'actes allégoriques. Dans l'un de ces intermèdes, des hérauts d'armes, devant la cérémonie qui devait avoir lieu à Madrid, venaient avec force harangues proclamer le nouveau roi d'Espagne. Le dernier représentait une fête champêtre : des paysans saintongeais racontaient en patois qu'ils avaient vu les trois princes et vantaient leur bonne mine, leurs qualités, en présageant leur gloire future. Ils buvaient à leur santé. Un ballet terminait la représentation. Ah ! si M. Amédée Mesnard, l'adjoint chercheur de Saint-Jean d'Angély, pouvait retrouver dans les archives municipales la pièce, ou même son titre, l'auteur, le texte des discours en patois ! M. Alexandre Hus serait capable d'en faire un acte du futur théâtre populaire.

Le 23, le cortège passe à Ecoyeux où le roi dine dans son carrosse. Il donne cent livres à ceux qui travaillaient à réparer les chemins et à trois ouvriers blessés par la chute d'un mur.

S'il revenait dans Escoyeux, le prince,
Qui, s'en allant vivre à l'Escorial,
Lors traversa notre vieille province
Sur des chemins absents en général...

Le 24, il entre en ville, est reçu par le maire au pont, sous l'arc de triomphe où avait été dressée une tente en forme de chambre magnifiquement décorée. Je renvoie aux *Entrées royales* pour les détails. L'intendant Begon avait écrit au maire pour l'engager à bien faire les choses, et lui envoya un programme : présents à offrir, « fruits, huitres vertes bien choisies, truffes, gibiers de toutes sortes », illuminations à préparer, maisons à tendre de tapisseries, rues à nettoyer, habitants à mettre sous les armes, etc. On fabriqua les écussons du roi et des princes, puis trois clefs d'argent dans un bassin de même métal. L'évêque fournit le bassin. C'est Itasse, maître orfèvre, qui se chargea des trois clefs ; il demande 42 livres pour la matière qu'il reprendra à ce prix et 30 livres pour la façon. Sa Majesté heureusement n'accepte pas le bassin et refuse les clefs ; une seule des trois est encore au musée. Que sont devenues les deux autres ? Elles ne furent pas rendues : car c'est d'elles qu'il s'agit dans la cor-

respondance officielle. Quatre mois après les fêtes, qui avaient été splendides, le maître orfèvre n'était pas encore payé; il réclame son dû.

Le contrôleur général des finances, Michel de Chamillard, écrit à Begon, intendant de La Rochelle, le 12 avril 1702: « Je vous envoie une lettre qui m'a esté écrite par le nommé Itasse, orfèvre, qui se plaint de ce que les maire et eschevins de Saintes ne lui veulent point payer quelques ouvrages faits par leur ordre depuis un temps considérable qu'il les a livrés; je vous prie de sçavoir les raisons qu'ils peuvent avoir pour ne pas satisfaire ce particulier et d'ordonner pour son paiement ce que vous jugerez à propos. »

Begon répond: « Ce que demande le sieur Itasse est très juste; mais, comme il y a divers autres marchands de la ville de Saintes dans le même cas que luy et que le maire a fait de sa part des avances très considérables employées comme les autres pour la réception du roy d'Espagne et que dans ladite ville il n'y a aucuns deniers patrimoniaux ni d'octroi pour l'acquit de toutes ces debtes, on ne croit pas qu'il y ait de meilleur moyen pour faciliter le payement de toutes ces sommes, qui s'élèvent au prix de 2.000 livres, que d'en ordonner le remboursement sur toutes les paroisses de l'élection, conjointement avec la taille, au prochain département. Il semble, en effet, qu'il y auroit quelque justice de faire supporter ces sommes à toute la province, parce qu'elles ont servi à marquer à sa majesté catholique la joie qu'elle avoit de l'honneur qu'elle lui faisoit par son passage. »

Les administrations ne sont jamais pressées. Le malheureux ouvrier insiste; six mois sont passés; enfin Fleuriau d'Armenonville, intendant des finances, (directeur général en 1712), mande à Begon le 25 juin 1702: « Je vous envoie un arrêt du conseil rendu conformément à votre avis, qui ordonne qu'il sera imposé sur les habitans de la ville et communauté de Saintes, la somme de 92 livres pour estre payée au sieur Itasse, orfèvre de cette ville, pour trois clefs d'argent et six armoiries qu'il a faites, pour présenter au roy d'Espagne lors de son passage par cette ville. Je vous prie de tenir la main à l'exécution de cet arrêt, et à ce que cette somme ne soit point employée à d'autre usage qu'à celui auquel elle est destinée. »

L.

IV

POÉSIE

MAISON DE PAYSAN (1)

Avez-vous remarqué, parfois,
La maisonnette au toit qui penche
De nos paysans saintongeois ?

(1) Lu à la séance de la Société des Archives du 27 avril 1901.

Avez-vous remarqué, parfois,
La maison à façade blanche ?

Son mur a la teinte du lait,
Sa toiture est de tuiles roses,
En vert pâle est peint son volet.
Son mur a la teinte du lait,
Le seuil s'enguirlande de roses.

Sur les parois immaculés,
Près du rosier grimpe une treille
Aux beaux feuillages dentelés.
Sur les parois immaculés,
S'accroche la grappe vermeille.

La giroflée et le souci,
Dans une étroite plate-bande,
Fleurissent la demeure aussi ;
La giroflée et le souci
Non loin des touffes de lavande.

Sur quatre pieux un banc de bois
Contre la muraille s'accote ;
Et l'on voit, pendant les doux mois,
Assise sur le banc de bois,
Une grand'mère qui tricote.

C'est une vieille au front tremblant
Portant la grande coiffe austère,
La jupe courte et le bas blanc ;
C'est une vieille au front tremblant,
Qui ne travaille plus la terre.

Dans sa chambre, près du vieux lit,
Est pendue une image sainte,
Chromo dont la teinte a pâli.
Et, sur le vaisselier poli,
S'étale la vaisselle peinte.

Le buis du saint jour des Rameaux
Jaunit au-dessus de la porte ;
Le buis bénit chasse les maux,
Le buis qu'au saint jour des Rameaux,
De la grand'messe l'on rapporte.

La haute pendule à boitier
Emplit toute la maisonnette
D'un tic tac lent et régulier.
Sur la table, près du foyer,
Embaume un « pichet » de piquette.

La cheminée a pour décor
Le gros bouquet des mariées,
Fleurs de papier aux pistils d'or.
La cheminée a pour décor
Un rang de tasses variées.

Et le soleil à pleins rayons
Dans l'humble intérieur pénètre ;
Avec le chant des oisillons,
Le soleil entre à pleins rayons
Par la porte et par la fenêtre.

Ainsi, dans notre cher pays,
Sous les noyers aux longues branches,
Dans les prés, les blés, les maïs,
On voit partout, épanouis,
Des sourires de maisons blanches.

PIERRE ARDOUIN.

—

V

BIBLIOTHÈQUE SAINTONGEASE

—

M. PIERRE ARDOUIN

(*Reflets et murmures* ; un vol. in-18. Paris, Ollendorff).

J'ajoute un post-scriptum à ma causerie dernière, un numéro de plus au catalogue de notre bibliothèque saintongaise, section des poètes.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de Pierre Ardouin, à propos de son premier volume *Les Glaneuses*. J'ai dit ma sympathie, non précisément pour l'homme, que je ne connais pas, mais cependant pour le type d'homme qui se dessine à travers sa poésie très limpide, et, si j'osais, je dirais : pour son *genre de beauté*.

C'est, en effet, chez moi une idée fixe : qu'attacher sa vie pour toujours, — et toujours, c'est si peu ! — à un coin de terre que

l'on aime, — et celui qu'on aime le plus, naturellement c'est celui où on est né ; — que faire cette vie de la trame la plus simple, d'abord du devoir de tout le monde, — et tout le monde donc sait où il est, ce devoir ; — puis du labeur, quel qu'il soit, que la destinée nous assigne, — et, le meilleur, c'est celui du père agrandi un peu, plus élevé de quelques degrés, s'il y a lieu, ou plus ample ; et tant mieux enfin, si c'est le libre et noble et comme divin labeur de l'homme du pays, du paysan ! — mais, éclairer, ennoblir cette bonne prose dont on vit d'un rayon d'idéal, — et l'idéal, c'est le rêve qu'on poursuit et qui nous dépasse, et qui, jusqu'à la dernière heure et toujours devant nous, rêve d'art, rêve d'apostolat, rêve de gloire, comme de faire plus beau son village, plus heureux et meilleurs ses voisins, de rebâtir la maison commune ou l'église... oui, voilà où il y a le plus de chances de trouver toute la somme de bonheur dont l'homme est ici-bas capable.

Et j'ai donc aimé tout de suite l'auteur des *Glaneuses* pour ce qu'on l'entrevoyait en son domaine du Gendreau, là-bas, en vue de la Gironde, si majestueuse et si douce, fidèle aux métayers fidèles de son père et de son grand-père, à son foyer, pour un moment solitaire, attendant sans impatience, mais avec foi, l'heure marquée par le destin pour que l'amour et la famille y reviennent s'asseoir, ou bien par les bois, par les champs, se promenant avec son chien Nox.

Et mon chien semble dire aussi : « La vie est bonne ».

On sentait en lui ce contentement vigoureux du propriétaire terrien, que d'un trait si pittoresque a rendu Barrès, dans *l'Homme libre* : « J'adore la terre, les vastes champs d'un seul tenant et dont je serais propriétaire ; écraser du talon une motte en lançant un petit jet de salive, les deux mains à fond dans les poches, voilà une sensation saine et vigoureuse... »

Or, son « idée » à lui, son rêve, je ne sais si c'est aussi de fonder un syndicat, une mutualité, une caisse rurale, de faire un clocher ou une fontaine à sa paroisse, si elle en manque, mais c'est d'abord d'être un écrivain, un artiste, un poète : et, à cette idée-là, j'ai de bonnes raisons d'applaudir volontiers.

J'y applaudis si bien que je demande qu'on la prenne très au sérieux, et le poète tout le premier ; que l'ouvrier de lettres croie à l'importance de sa « fonction », et que de toute son âme il travaille à la remplir et à faire porter à son talent de bons fruits.

Eh bien, le nouveau livre de Pierre Ardouin, *Reflets et murmures*, est certainement un livre agréable et qui a sa place dans toute bibliothèque saintongeaise, à côté de son aîné ; mais c'est un « cadet », et, comme il faut être franc, comme il ne s'agit pas ici de complimenter un confrère, mais de chercher à dire, devant tous et pour tous, où est la voie, très sincèrement, je m'en plains.

L'art est un patron tout aussi exigeant qu'un autre : on ne le satisfait point avec le « travail d'amateur », qui est plutôt un jeu qu'un travail.

Les muguets fins et grelottants
Agitent leurs blanches clochettes
Au fond de leurs vertes cachettes
Pour fêter l'éveil du printemps...

Il pleut... sous l'auvent
Abrité du vent.
A quoi songe-t-elle,
La triste hirondelle !...

.

Aux minarets blancs,
Aux clochers gothiques ?...
A l'île de Malte,
Où son pied léger,
Sur un oranger,
Une nuit, fit halte ?...

Cannes est la brune sultane
Qui s'élève au bord des flots bleus
Où voguent des amants frileux,
Bercés par la fine tartane...

Cela est joli, diront les dames. Les gens sérieux penseront : ces vers ont de la fraîcheur ; ce que la critique, plus sévère, traduira ; jeunesse et facilité ; — et l'on sait, entre augures, ce que cela signifie.

Cela signifie, — traduisons pour les profanes, — que ces badinages de printemps, ces pastorales « d'Estelle et Némorin », ces « confettis » de rimes, ces « murmures » de rossignol, ces « reflets... » de Théophile Gautier ou de notre cher André Lemoyne (*la Maison de l'héroïque défense*, *la Nature reprend ses droits*, etc...), sont un jeu de bulles de savon, qui a bien pu amuser l'auteur et qui amusera ses amis, mais ce n'est pas une œuvre.

Georges Gourdon, qui fit la préface de son premier livre, le lui avait pourtant recommandé : « L'idée est la lumière du mot et la rime est la fleur du vers... » Et il lui avait donné l'exemple, martelant longuement, laborieusement, en bon ouvrier qu'il est, ce maître livre des *Chansons de geste*, qui, fût-il en prose, serait déjà un livre par tout le savoir historique et littéraire qui en a fortement établi les « dessous », par l'heureux effort de reconstitution du passé qui en a été l'âme.

L'idée est la lumière d'un livre... Où est l'idée dans cet album de croquis au jour le jour jetés sur le papier ? et, si l'auteur l'effeuilla avec nonchalance, comment n'aurions-nous pas nonchalance à les feuilleter nous aussi ?

C'était chez mon aïeul, dans la chère maison
Qu'environne un jardin où gazouille une eau claire.

Décorant une glace, un trumeau séculaire,
D'un vieux salon bourgeois pendait à la cloison.

Béranger (un portrait pâle et sans signature)
Contemplant Bonaparte à côté de Berryer.
Lamartine rêvait en face du foyer.

.

Sur la glace où le temps met comme une bruine,
L'ancien trumeau toujours est là, dans le salon,
Où Béranger vieillit près de Napoléon,
Où, dans un angle obscur, médite Lamartine...

Tiens, voici des vers qui ont un certain charme, et ils commençaient à nous « prendre ». Pourquoi ? Parce qu'il semblait que *quelque chose* allait en sortir : oui, l'auteur, pour donner à sa voix ce ton intime, avait, pressentions-nous, quelque chose à nous dire ; ou bien, au moins, il allait nous donner une vision précise, une artistique évocation d'un passé qui, rien que parce qu'il est un peu lointain, a déjà sa grâce... Et puis, nous sommes déçus... Le logis qui voulait surgir s'évanouit ; « l'homme » qui allait parler s'efface : et nous revoici dans la bagatelle.

Je cherche en vain dans ce volume l'équivalent des bonnes et déjà fortes pièces du premier : *Le Métayer*, *Le Coin de terre patrimoniale*, ou seulement de ces études d'après nature : *la Charente*, *le Marais*, *le Hameau de Vassiac*, *Fourmis et batteurs*, *A ma Saintonge*... qui nous avaient donné de hautes espérances. Je ne trouve plus que les petites aquarelles de convention, impersonnelles et souvent fades, qu'on fait dessiner aux demoiselles dans les pensionnats.

Alors qu'il est, — n'écrivons pas si facile, c'est très difficile au contraire, mettons : si simple, — si simple de demander l'inspiration et la force à l'histoire comme Gourdon, à l'unité d'une bonne et *douce vie*, comme Zidler (dont il a été si joliment dit un motici-mème), au sentiment très vif et très patriarcal de l'originalité de son pays, comme Vermeuzouze, — à qui je renverrais aussi Pierre Ardouin.

L'aquarelle, dites-vous, a ses droits aussi, et même la poésie de salon. Il est vrai. La bagatelle, la science, — c'est Lafontaine qui parle,

La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon...

Oui, mais c'est à une condition : poésie de luxe alors, et passe-temps aristocratique, il convient que le travail en soit très fini, et que l'art y éclate luxueux en effet. Va pour les « émaux » de Théophile Gautier, les « perles » d'André Lemoyne, — le mot, comme on sait, est de Sainte-Beuve — pour la riche orfèvrerie de rimes de Léonce Depont ou de Léon Bouyer... Et Dieu sait si, avec les impressions de son voyage au Nil, Pierre Ardouin avait belle matière !

Les « instantanés » d'Égypte, qui forment la seconde partie du recueil, pouvaient servir d'esquisse :

Sous un ciel pur, la mer d'un bleu sombre et profond ;
Le grand port ; un palais d'or et de marbre au fond ;
Des mouettes de neige aux lentes envolées ;
De beaux Arabes bruns et des femmes voilées ;
Le bazar, un fouillis d'objets étincelants ;
Des maisons à terrasse et des minarets blancs ;
De la boue et des fleurs ; élégance et vermine ;
Ville énorme que, dans la lumière, domine
La colonne Pompée, immortel monument,
D'un triste terrain vague orgueilleux ornement.
Parfois un âne gris à son granit se frotte...
Et c'est là qu'enseignait le vieux maître Aristote.

Voilà une « première » vue d'Alexandrie qui est tentante : et il y a de même Ismailia, très nettement prise au passage ; il y a les tombeaux, les pyramides, le sphinx, le désert de feu et les oasis de palmes ; il y a des soleils sur le Nil, dunes fauves, monts roses et ciel bleu ; des crépuscules, verts nacrés et taches de sang dans la bruine d'or, ondes lisses et roses ; des campements de Bédouins, points bruns sur le sol brun

Comme un chiffon perdu dans une immensité ;

des villages arabes, huttes de limon et de roseaux pétries, aux faites plats, étalant leurs cubes inégaux au bord d'un chemin de halage ; et des fellahs qui prient sur les berges, tournés vers l'Orient, et des fellahines au pas cadencé et souple, marchant, comme les vierges antiques, avec la gargoulette au front, ou des femmes du Liban, la cruche sur l'épaule, etc., etc... Avec tout cela, qui déjà, dans l'esquisse, a de la couleur et suggère des vers opulents, avec tout cela... et du travail, et l'amour de la perfection, il pouvait nous naître un beau livre d'art qui eût fait songer à Leconte de Lisle ou mieux à Fromentin, devenu poète...

La Saintonge n'y eût rien perdu, puisque la gloire eût encore été pour elle, et qu'au reste, le poète, même en ces pays de féerie, lui a gardé son cœur. A l'Italie, à Naples, à la mer de Sorrente, Lamartine préférait son Milly :

J'ai vu des cieux d'azur où la nuit est sans voiles...
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives...
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture...
Et mon cœur n'est pas là !...
Mais il est sur la terre une montagne aride...
Un coteau qui décroît... un toit rustique et sombre...
Enfin un sol sans ombre, et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde ! — Et c'est là qu'est mon cœur !

Fromentin, que je veux citer aussi, puisque je l'ai nommé, mais citer en vers, — c'est plus rare, — disait avec un même sentiment qu'il donnerait tous les vers du monde

Pour entendre le soir, au loin, le rouge gorge
Se plaindre, et les grillons chanter dans les champs d'orge !

Et un soir, en effet, trouvant au Sahara, en un terrain pierreux, tout grouillant de vipères, où ne pousse que le romarin et l'absinthe, des alouettes de France et des rouges-gorges, qui chantaient avant le coucher du soleil, il écrivit dans son journal cette pensée qui est bien aussi d'un poète, et d'un poète ami de son clocher :

« Doux oiseaux, qui me font revoir tout ce que j'aime de mon pays, que font-ils dans le Sahara ? Pourquoi donc chantent-ils dans le voisinage des autruches et dans la morne compagnie des antilopes, des scorpions et des vipères à cornes ? Qui sait ? Sans eux, il n'y aurait plus d'oiseaux peut-être pour saluer les soleils qui se lèvent. Allah ! Dieu est grand, — et le plus grand ! »

M. Pierre Ardouin a eu la gracieuse pensée de me dédier une fort jolie pièce, *Nuit de Noël sur le Nil*, tout imprégnée d'une nostalgie pareille, et que pour cet amour du pays il a senti devoir me plaie :

Dans l'ombre des palmiers, le chacal rôde ou songe.

— Et là-bas c'est Noël, au pays de Saintonge !

Le minaret paraît dans la nuit étoilée.

— Je revois le clocher pointu de ma vallée.

Du muezzin qui veille a retenti l'appel.

— La cloche du hameau, chez nous, redit : Noël !

Le flot calme murmure et berce ici la grève.

— Là-bas, le feu crépite. On y cause, on y rêve !

Combien triste est mon cœur ! Combien douce est la nuit !

C'est un grand honneur qu'il m'a fait. Moi, je lui ai fait, en le lisant, l'honneur de me rappeler bien des pages du *Sahara*, du *Sahel*, et des notes du *Voyage en Egypte*, et de me mettre à rêver qu'il devenait, à force de vouloir, au lieu de l'amateur qu'il est, un vrai artiste, — comme Fromentin.

Les vers présents furent crayonnés — trop vite, — mais c'était dans un voyage de noces ! Sourions-leur au passage...
Et maintenant, au travail !

GABRIEL AUDIAT.

VI

LES PROTESTANTS A MONTLIEU ET DANS LES ENVIRONS

Sous ce titre, je rangerai diverses notes relatives aux ministres protestants de Montlieu, Montandre et Montguyon, aux abjurations extraites des registres paroissiaux de ces trois cantons, et à quelques renseignements complémentaires ou explicatifs.

§ 1. — MINISTRES

MONTLIEU. — *Jean Aubouyneau* est ministre de Montlieu et Montguyon en 1628, 1630, 1637 ; il assiste alors au colloque d'Alençon ; *Rossel* est ministre de Montlieu et Baigne, demeurant à Baigne en 1643 ; *Jacques Fauchereau*, sieur de Vouillac, ministre de Roch et Montlieu en 1666, 1671, 1678 ; il figure à cette dernière date au synode de Jonzac ; *Jean Cambois*, sieur du Rocq, ministre de Montlieu et Montausier, demeurant à Roch, 1679 à 1681, époque de la fermeture du temple (arrêt du conseil d'état du 15 septembre 1681. Il est fils de Daniel Cambois, maître potier d'étain de La Rochefoucauld, où la famille subsiste encore, et de Magdeleine Ferrand. Le 15 septembre 1679, il épouse Jeanne Roux, aussi de La Rochefoucauld ; leurs dots étaient de 7.600 livres et 7.400 livres (Denis, notaire royal). Il se réfugia après la révocation en Hollande, y publia un traité de philosophie et eut un fils militaire (*France protestante*, v^o CAMBOIS).

A ce propos, son beau-frère, Jonas Marchais, sieur de Boisdautonne, écrit en 1686, 23 avril. « M. du Rocq a un parfait établissement en Hollande ; on luy fait une pension de 720 livres sa vie durant ; il est logé et exempt des droits de la ville. Il ne mange presque point chez lui ; il y a des seigneurs qui ne lui donnent que le temps d'étudier et de prescher. Ils sont deux ministres dans une fort petite église. La ville où il est est la plus agréable du monde ; elle se nomme Terver, dans l'isle de Zélande. Enfin il dit que les puissants luy sont aussi favorables dans ce pays-là qu'ils étaient contraires en France, ce qui est tout dire. »

MONTGUYON. — *David Bellot*, ministre de La Roche-Chalais et Montguyon en 1620, 1626 ; ensuite il ne dessert plus que La Roche-Chalais ; *Jean Aubouyneau*, ministre de Montlieu et Montguyon 1628, 1637 ; *Lévêque*, en 1667 ; *Locquet*, janvier 1667 à décembre 1669. Un Olivier Loquet, époux de Marie Gabiou, est ministre à Marennes, 1681, 1684, incarcéré, puis émigré (*Arch. Saintonge*, xiii, 262) ; *Samuel Lagarie*, ministre, 1671, 1678 et 1684, époque où il appelle au présidial de Saintes d'une sentence du juge de Barbezieux. En 1686, il est présent au synode de Rotterdam avec J. Cambois du Rocq.

L'emplacement du temple de Montguyon est encore respecté le 13 septembre 1744, date d'un acte capitulaire des habitants de Montguyon (10 signatures), « lesquels sont avertis que François Genet, notaire royal, veut faire bâtir une écurie sur un emplacement venant des religionnaires, et où ceux-ci avaient leur temple, cet emplacement situé entre sa maison et celle de Jacques Genet. Ils protestent, attendu que ledit emplacement ne lui appartient pas et qu'ils ont intention d'y bâtir une chapelle ou petite église dédiée à Notre-Dame, quand ils auront rempli les formalités nécessaires, ce à quoi ils s'obligent dès lors ».

Notons que ce projet de bâtir une église au bourg de Montguyon, maintes fois repris, n'a pas encore abouti depuis 150 ans.

MONTANDRE. — *J. Hamilton*, ministre à Montandre et Ozillac en 1626, 1630 et 1637, au colloque d'Alençon ; *Théodore Barin*, ministre 1659 à 1682. Était un des trois fils, qui furent ministres, de Pierre Barin, de Marennes, et Suzanne Leclerc ; né en 1634, époux de Suzanne Colardeau, émigré à Leyde et à Amsterdam, mort en 1692. (Voir *Les Barin de Marennes* dans la *Revue de Saintonge*, xiii, 457) ; *J. Mathieu*, pasteur en 1683, émigré à Rotterdam.

Les registres protestants de Montguyon de 1667 à 1674 sont conservés aux archives départementales ; ils sont rédigés et signés par les ministres Lévêque, Locquet et Lagarie ; il y a 39 actes seulement (17 baptêmes, 5 mariages et 17 enterrements). Les principaux noms cités sont : Chadefault, Deluze, Denis, Billocque, Grey, Malangin, Mestivier, Miot, Nau, Pict, Pinault.

§ II. — ABJURATIONS

Canton de Montlieu.

PAROISSE DE ROCH ET DE MONTLIEU. — 1657, 30 août. Abjuration devant Louis de Bassompierre, évêque de Saintes, de Jeanne Delalande, veuve de Jozias Vigen, sieur de Beauroch, procureur fiscal de Montlieu, ainsi que de Marie, Jozias et Hester Vigen, ses enfants, puis de Marie Cellier et Marie Laugcay. Cette branche des Vigen est aujourd'hui disparue.

Le registre baptistaire de 1657 a été donné par « Samuel Marchand, maistre apothicquaire », nouveau converti. Son père, « Antoine Marchant, maitre apothiquaire au bourg de Montlieu », avait épousé par contrat, 8 mars 1614, Magdeleine Marchais : les futurs promettent de se marier en l'église de Dieu. Le nom de ces Marchand s'est éteint en 1870 ; les Vigen sont leurs descendants directs.

Dans son livre de raison, Léonard Marchais, sieur de Biroleau, qui avait épousé, en 1654, Jeanne Démontis, relate, de 1655 à 1671, la naissance de ses neuf enfants ; les uns, 1655 à 1662, baptisés au prêche de Montguyon par le ministre de Coutras ; les autres, 1666 à 1671, baptisés par celui de Montlieu, Fauchereau, et cousin des Marchais.

Les registres de Roch en 1685, quoique complets, ne mentionnent pas d'abjurations. Il doit pourtant y en avoir eu plusieurs, puisqu'un certain nombre de familles, et des principales, étaient notoirement calvinistes ; que deux ministres protestants au moins résidèrent à Montlieu à cette époque, et qu'enfin l'église prétendue réformée y possédait un cimetière commun d'après le testament d'Anne Marchais, du 13 août 1644. « Le 3 décembre 1703, Léonard Marchais, sieur de Biroleau, syndic perpétuel de la paroisse de Roch, comparait devant le prieur, lequel, de son bon gré et pleine volonté, a juré et protesté devant le très saint

sacrement de l'autel, vouloir vivre et mourir dans la religion catholique, apostolique, romaine, faire son devoir en icelle pendant sa vie ; il a même dit que la religion romaine était celle de Jésus-Christ, hors de laquelle il n'y a point de salut, et qu'il renonçait fermement à la religion prétendue réformée qu'il avait sucée avec le lait, et qu'il croyait fermement tous les articles que l'église catholique nous propose de croire. **MARCHAIS. RIVIÈRE, prieur de Roch.** »

D'ailleurs la correspondance de quelques uns des Marchais à cette époque ne laisse aucun doute sur ces conversions forcées, auxquelles ils se dérobaient à l'article de la mort. Léonard Marchais écrit même à son fils : « Ce lundi 22 janvier 1691, par la grâce de Dieu, moy et ma famille, avons célébré le jeusne chez nous, sans qu'il y eut personne d'estranger ; nous avons lu beaucoup de psaumes, sans en chanter aucun, appréhendant d'estre surpris. Dieu nous veuille pardonner cette faute par sa grâce ! »

Ce Léonard Marchais, époux de Magdeleine Bolot, faisait baptiser ses enfants dans l'église catholique de Saint-Laurent de Roch, ce qui ne l'empêche pas de mourir protestant (1749), ainsi que plusieurs de ses enfants (1744, 1751, 1777), et de ses petits-enfants, (1771, 1801, 1834), lesquels sont enterrés dans un terrain particulier au nord de leur maison de Biroleau. L'un d'eux, Jean Marchais, sieur de La Roche, meurt de même le 1^{er} décembre 1744, malgré les exhortations du prieur, qui le consigne sur ses registres. La conversion définitive au catholicisme de la famille Marchais, encore subsistante à La Rochefoucauld, ne date que de 1765. M. Henri Marchais, de La Rochefoucauld, avocat, a épousé (9 janvier 1888) M^{lle} Madeleine Mercier, fille de notre confrère Paul Mercier, ancien magistrat, bâtonnier de l'ordre des avocats à Cognac.

Le 6 décembre 1735, Marie-Magdeleine Marchais, âgée de 23 ans, fille de Léonard, non contrainte ni forcée, a abjuré l'hérésie de Calvin, et a reçu l'absolution en vertu d'une permission de l'officiel de Saintes. Suit une attestation de quelques habitants de Roch, que le père de ladite convertie n'a plus voulu voir sa fille, ni l'assister aucunement, qu'elle a dû se retirer dans un couvent. Elle se maria, en 1737, avec François Vigen, chamoiseur, d'Orignolles, dont la famille est éteinte.

CHALLAUX ET SAINT-VIVIEN. — Le 8 mai 1655, Marie Debannes, âgée de 28 ans, a fait par la grâce de Dieu abjuration de son hérésie et s'est réunie à l'église catholique, apostolique, romaine. Elle épousa, le 27 juin suivant, Arnaud Vigen, sieur de La Palissade, branche éteinte après deux générations.

1685, le 1^{er} septembre. M. Samuel Marchais, avocat en la cour, a fait abjuration d'hérésie. Le 17. François Marchais, sieur de Terrefranche, et Anne Marchais, sa femme, habitants d'Orignolles, qui meurent cependant protestants en 1690 et 1696 ; et le 24, Marie Marchand, âgée de 65 ans environ, mère de Samuel et de François Marchais, abjurent à leur tour.

Ces Marchais étaient cousins de ceux de Biroleau et de Montlieu ; leurs enfants restent catholiques et l'un d'eux devint curé de Sainte-Colombe ; ils sont éteints depuis longtemps. Leur généalogie, faite au dernier siècle, remonte jusqu'à 1460. Je ne connais aucun rapport de tous ces Marchais avec la famille de Moise Marchais, sieur de Boisgiraud, président de l'élection de Saintes et maire en 1667, dont la sœur épousa Charles Eschasseriaux du Ramet, etc. (Voir p. 47, 97, etc., *Etudes et documents sur la ville de Saintes*, par M. Audiat).

ORIGNOLLES ET SAINT-MARTIN D'ARY. — 1643, 1^{er} août. Abjuration d'Esther Nadaud ; 14 septembre 1685, de Marie Dubreuil, veuve de Jacques Vigen, marchand de Montlieu. « laquelle a déclaré qu'elle renonçoit à toutes les erreurs et hérésies de Calvin, et à toutes les autres que condamne l'église catholique, apostolique, romaine et qu'elle embrasse toutes les vérités de la foi qu'elle enseigne, voulant vivre et mourir en union de cette église, en ayment Dieu et Jésus-Christ, et l'adorant du culte souverain qui lui appartient ». Cette famille a disparu. Le 17 septembre, de Jean Malangin, sieur de La Charente, âgé de 59 ans, de Saint-Martin d'Ary ; 25, de Jacob et Christophe Billoque, frères, et de Louis Mestivier, maître chirurgien, tous de Vassiac ; le 1^{er} janvier 1686, d'Elisabeth Gautier ; le 28 décembre 1704, de Louis Piet, de Saint-Martin d'Ary.

CHEVANCEAUX. — Lacune 1685. Le 24 août 1704, abjuration de dame Philipe Rousseau, qui épouse le 24 novembre suivant, Jean Barbotin, praticien ; le 30 avril 1706, de Paul Gallud.

SAINT-PALLAIS DE NÉGRIGNAC. — Aucune abjuration mentionnée même en 1685 ; semblable observation pour Mérignac et Le Pin.

CHATENET. — Pas de registre en 1685. Une fenêtre du clocher porte cette inscription : ANNO DOMINI 1686 EXINCTA EST HÆRESIS. Voir l'*Epigraphie santone*, p. 328, qui voit là un souvenir de la révocation de l'édit de Nantes contrairement à Rainguet qui y voyait l'extinction de l'hérésie à Chatenet.

POUILLAC. — Les registres commencent en 1709. Le 13 janvier 1719, Marie Viaud, veuve de David Vigen, chirurgien, et Jeanne Vigen, sa fille, abjurent l'hérésie de Calvin.

BUSSAC ET LUGÉRAS. — Le 27 janvier 1686 a abjuré Benjamin Pichon, écuyer, de Charde.

Les autres paroisses du canton : Bédénac et Chierzac, Chepniers, Sainte-Colombe n'ont pas conservé leurs registres d'avant la révolution ; ceux de Polignac ne commencent qu'en 1702.

Canton de Montguyon.

VASSIAC ET MONTGUYON. — Le 1^{er} novembre 1668, abjurations de Samuel et Pierre Saffaure, frères ; le 24 juin 1670, de Catherine Grandmorseau ; le 13 avril 1670, d'Antoine Desmoulins, d'Agen, demeurant chez M. de Callières ; et de Jacques Charrier, malade, réfugié dans la ménagerie du château ; le 27 juin 1676, de Marie Billoque et Marie Grey, sa fille, lesquelles épousent Jean et René Genet, père et fils.

En 1685, pas d'abjurations signalées. Il devrait pourtant s'en trouver un grand nombre, puisque Montguyon possédait à cette époque un consistoire. Sans doute le prier, Fr. Tilhard, les aura mentionnées sur quelque feuille détachée, comme plus tard il consigna à part l'impénitence finale de plusieurs calvinistes.

Le 1^{er} septembre 1696, abjuration de Daniel Billoque, sieur de La Maronnerie, et de Jeanne Vigen; le 25 août, de Jacob Billoque, sieur de l'Aubrée, et de Jeanne Pinaut; le 4 janvier 1700, de Julie de Pressac, qui épouse le surlendemain Jacob de Pressac, chevalier, seigneur de Lioncel, dont une fille qui épouse en 1733 Alexis-Joseph d'Abzac de Mayac; le 23 avril 1701, de Jean Nau, chirurgien, et d'Elisabeth Pineau, qui se marient le 25 mai; le 14 octobre 1702, de Magdeleine Nau qui épouse le 19 Clément Ragot, sieur du Rentier; le 7 octobre 1703, de Suzanne Maingueneau, qui se marie le 9 suivant; le 14 octobre 1703, de Jean Lugat, qui se marie le 12 novembre; le 11 janvier 1705, d'Hippolyte Lugat, laquelle se marie le lendemain; le 21 août, de Suzanne Piet, qui épouse, le 22 septembre, Pierre Rougier, marchand tanneur; le 11 janvier 1706, de Jean Rey, maître sellier, et d'Anne Billoque mariés le 8 février; ce sont les ancêtres des Rougier d'aujourd'hui et de Barthélemy Rey, maître d'école à Vassiac, que les habitants de Montguyon soutiennent et repoussent tour à tour (*Revue de Saintonge*, xiv, 302); le 27 octobre 1714, de Marie Pinaud; le 27 janvier 1720, de Pierre Piet; 13 juin 1725, de Pierre Poitevin, 75 ans, en mourant; 17 janvier 1723, de Pierre Nau, maître chirurgien au bourg de Montguyon; 21 mai 1726, de Jacques-Charles Nau, marchand.

Sur le verso de la couverture d'un registre on lit: « M. Samuel Nau, notaire à Monguion, est décédé l'année 1697 à Pastureau et dans la religion hugnothe. » Le 27 janvier 1700 est décédée Anne Marchay, « sans avoir voulu faire aucun acte de catholicité, dont il y a procès-verbal, dont le greffier pris d'office a été Pierre Piet dit Fontaine; le 18^e avril 1700, dame Catherine de Pressac est décédée à Monguion sans avoir fait aucun acte de catholicité; et sur son refus, procès-verbal le 16^e dudit mois: » « Pierre Piet dit Fontaine a servi de greffier d'office, et Pierre Dupuy, notaire et praticien, en a fait l'information au lieu et place de M. le sénéchal ». « Jeanne Billoque, ditte madame du Maynard, chez laquelle je me suis transporté le 26^e d'avril 1700 avec M. le juge de Monguion, le procureur fiscal, et François Mossion, greffier d'office, et deux témoins, parce qu'elle est dangereusement malade, après luy avoir fait plusieurs exhortations pour la porter à quitter l'hérésie de Callevin dans laquelle elle vit quoy qu'elle l'ait abjurée; elle a déclaré y vouloir vivre et mourir, dont il a été fait procès-verbal. »

« Jeanne l'aget, ditte madame des Landes, est décédée à Pastureau le 16 may 1700, sans avoir reçu les sacrements, et estant nouvelle convertie, ne faisoit point son devoir de chatolique (*sic*). »

« Le 9^e septembre 1700, est décédé à Monguion Michel Bousquet, âgé de 55 ans, dans l'ugnotisme, dont les officiers doivent avoir fait procès-verbal. » On voit combien les calvinistes, convertis ou non, étaient nombreux dans cette paroisse, puisque le curé ne trouve pas moins de sept morts impénitentes en neuf mois.

J'ai retrouvé sur ce sujet le certificat suivant : « Nous sous-signés, ministre et anciens du consistoire de Monguion, certifions que le sieur Jean Billoque, marchand, âgé de 50 ans ou environ, est natif de ce lieu, de gens qui ont toujours fait profession de notre religion, comme aussy luy, fréquentant assidûment nos saintes assemblées, et participant dans les occasions aux bénéfices sacrés ; et comme il a eu besoin de mener un sien fils à Barbotan aux Boues, à cause de son indisposition, nous ayant demandé le présent certificat pour estre reconnu pour l'un de nos frères où il s'adressera, nous ne luy avons très volontiers accordé, le recommandant et son fils aussy à la grâce de nostre Seigneur. Fait à Montguion au consistoire le 23 de juillet 1679. LAGARIE, *m.*; BILLOQUE. DELUZE. DUCHADEFALT. ESTOURNEAU. NAU. NAU. J. REY, *anciens.* »

BOURESSE ET MARTRON ET GUYZENGEARD, SES ANNEAUX. — Le 18 février 1681, a abjuré demoiselle Claude Moreau, de Sainte-Radegonde ; le 1^{er} octobre 1685, Catherine Boisseau, 60 ans, veuve G. Savarit ; 15 novembre, Barthélémy Vigen, 15 ans ; le 15 janvier 1686, Daniel Girard, de Montpont ; 11 novembre 1774, Pierre Vigent, 23 ans, de Montandret ; 3 décembre 1775, Jacques Vigent, 21 ans ; ces deux enfants de Joseph Vigent, marchand, de Montandret, et d'Elisabeth Boybelaud des Boybelaud d'Ozillat, descendants de Jozias Vigen, qui avait abjuré à Roch en 1657. Ancêtres du baron Vigent, des Eglisottes.

NEUVICQ. — Pas d'abjuration en 1685-86 ; le 27 janvier 1744, maître Esprit Rey, notaire royal de Vassiac, et honnête fille Magdeleine Brard, de Neuvicq, nouvellement convertie, abjurent, mais restent protestants de cœur.

Canton de Montandre.

Les registres paroissiaux de Montandre, cette ancienne citadelle du calvinisme dans la haute Saintonge, ne datent que de 1699 ; mais dans les registres d'une paroisse voisine, Tugéras, le curé fait peut-être allusion à la mort d'une hérétique obstinée quand il insère cette oraison funèbre, à coup sûr peu charitable : « L'esprit de contradiction dylogea de ce monde et de Tugesras le 22 décembre 1687, et fut menée en une charrette pour aller loger au sépulchre de ses parents Bérard à Ozillat, au contentement de tout le peuple dudict Tugesras ; et cet esprit est nommé Françoise Bérard, autrement la Ferronne, aagée de 88 ans ou environ.

A Montandre même je retrouve bon nombre d'abjurations, quelques unes solennelles, en présence de nombreux témoins avec de belles signatures :

29 juin 1699, de Débora Serventeau (2^e fois), pour épouser Jean Rousseau ; 21 juin 1710, Daniel Broussard, greffier, et Elisabeth Pellette, qui se marient le 25 juin ; 5 août 1714, Marie Broussard ; 28 juillet 1715, Lydie Broussard, pour épouser François Lafon ; 14 juillet 1720, Jean Beau, bourgeois, 48 ans ; 8 septembre 1728, Suzanne-Bénigne Chappuzet, qui abjure dans le sens de la messe, épouse Jacques Broussard La Garlière, avocat au parlement ; 1736, Mauricette Broussard ; 24 décembre 1742, Isaac Broussard, bourgeois, 20 ans, et Elisabeth Cazenabe, de Coux, 15 ans, qui se marient ; 29 mars 1749, jour de pâques, Charles-Clet Broussard, bourgeois ; Pierre Bouyer, menuisier ; Jean Comet, maître d'école ; Samuel Durand, sellier ; Jean Guillon, serger ; Daniel Guitonneau, teinturier ; 6 mars 1752, Jacques Marchand, armurier, et Elisabeth Renou, son épouse, 27 et 26 ans (notés ensuite comme relaps). 48 signatures : 24 septembre 1752, Françoise Lafon, 31 ans ; 7 janvier 1753, Antoine Jacques, praticien, 62 ans. (30 signatures à cet acte comme au précédent) ; 1760, Marguerite Boyer, pour se marier ; 1765, Henriette Broussard ; 1768, Judith-Jacques Belaspect ; 1771, Jacques Dupuy, cardeur ; 1772, Jeanne-Françoise Jacques ; 1774, Jeanne Marchand, fille de l'armurier ; 1778, Françoise Tapissier ; 1786, Catherine Broussard Maisonneuve. Soit, en 100 ans, 31 abjurations relatées, dont 10 pour les Broussard et leurs épouses. Plusieurs fois les enfants issus de ces mariages sont dits nés de parents huguenots ; ou bien encore, fréquemment le curé dit ignorer le mariage des parents des familles ci-dessus ou d'autres.

Le 16 juin 1726, le curé de Montandre, P.-J. Simon de La Guiardrie, par permission des grands vicaires de Saintes, réconcilie le cimetière des religionnaires, le bénit et le réunit à celui des catholiques.

Le 5 octobre 1693, Daniel Brun, 40 ans, est inhumé dans son jardin ; et, le lendemain, Abraham Joussant, 50 ans, relaps, est enterré dans un fossé de son jardin.

De 1785 à 1791, le pasteur Bordes tient un registre de ses baptêmes et inhumations qui est relié avec celui des catholiques.

SAINT-HILAIRE DE COUX. — Abjurations : 1^{er} février 1679, de demoiselle Rachel de Blanc ; 5 septembre 1681, de Marie Cazenave ; 19 septembre 1685, de maître Jacques Charroppin et Elisabeth Charroppin, qui ont quatre enfants en bas âge, d'Anne Charroppin et de Rachel et Elisabeth Rigalleau.

Ce qui peut donner une idée de la très faible partie des notes d'abjurations qui ont été conservées dans les archives paroissiales, c'est qu'à Montboyer, près de Chalais, où deux registres ont échappé à la destruction, on y relève 57 abjurations de 1667 à 1678, 13 en 1679, 12 en 1680, 2 en 1681, 7 en 1683, 1 en 1684 et 33 du 20 au 25 mars 1685. Total : 138 en 18 ans. (Papillaud, *Montboyer*, page 102).

On pourrait sans doute trouver bon nombre d'indications sur le même sujet, pour la même contrée, dans le catalogue des

abjurations du diocèse de Saintes, du 1^{er} janvier au 30 juin 1683, qui est conservé aux archives nationales (T T, 242).

D^r CH. VIGEN.

VII

LE PRIEURÉ DE SAINT-JAMES. 1531

(Voir sur Saint-James : *Archives historiques de la Saintonge*, t. VII, p. 386, 425; t. XXIX, p. 3, 4, 43, 281, 335, 336, 344-347, 349; *Revue-Bulletin*, 1879, t. IX, p. 417, 419).

Il a dû exister à Saint-James, une église romane ou peut-être gothique : car j'ai vu, il y a peu d'années, encastés dans les murailles avoisinant l'édifice qui subsiste encore, des restes de chapiteaux, des moulures, travaillés dans un style remontant au moyen âge, sans que je puisse le déterminer. La petite église sans caractère, reconstruite peut-être après les guerres de religion et désaffectée à la révolution, sert de grange.

Aux registres de la paroisse de Saint-Sorlin de Seschaux (commune du Port d'Envaux), figure, à la date du 30 mai 1792, l'inventaire des meubles de la chapelle Saint-James : « une cloche de 45 livres, vieille chaire, vieux tabernacle et ses supports en très mauvais état, ainsi que le devant d'autel en basane pourrie, marchepied, croix en bois de noyer », transportés à l'église de Saint-Sorlin.

Le 26 février 1792, règlement des domaines nationaux aliénés. On déclare en vente effectuée (?) : « Saint-James, 43.000 livres. » Ce chiffre paraît bien fort, comparé aux renseignements que fournit le document que nous donnons aujourd'hui.

La gracieuse obligeance de M. Paul Deslandres, archiviste paléographe à Paris, nous permet de faire connaître l'acte de visite de ce prieuré en 1531, qu'il a bien voulu copier pour nous aux archives nationales.

Le document que nous présentons nous paraît fournir quelques détails intéressants : visite coïncidant avec la fête et la foire du lieu ; dépôt de l'eucharistie dans le creux d'une statue, petit nombre des moines ; un ministre qui a précédé le visiteur pour tout préparer ; un résident ; *procurator pro ministro*, un absent, pauvreté du matériel, absence presque totale de livres et de chartes ; le mot *embibuas* signifiant inondations et que le peuple de ce pays traduit encore par « évée » ; mauvaise qualité du vin. On était tenu de fournir quatre lits aux hôtes ; trois seulement existent, et en promettant de se conformer à la règle, le ministre objecte : « qu'il est peu sûr d'en recevoir un plus grand nombre, que la plupart des hôtes sont des vauriens déguisés en pèlerins, qui parfois dérobent les draps sans qu'il puisse leur résister ». Et pourtant on n'était pas dans un désert, mais au cœur d'un village assez gros, non loin de la prévôté de Saint-Sorlin, chargée d'arrêter les « larrons et malfaiteurs », pas très loin de Taillebouurg et de sa garnison.

Voilà donc ce qu'étaient souvent en 1531 ces troupes errantes que l'imagination nous présente comme des processions de pieux pèlerins chantant les cantiques naïfs mentionnés il y a quelques années par le *Bulletin* : des hordes de vagabonds, comme naguère les occupants des carrières de Tesson.

Ce xvi^e siècle avait ses misères comme les autres siècles, plus que certains autres. Le passé nous apparaît séduisant comme la petite ville désirée dans le lointain par La Bruyère : étudié en détail, c'est souvent autre chose. L'homme est toujours médiocre, qu'il s'agisse des temps jadis, qu'il s'agisse du présent. Toutes, prônées ou dénigrées systématiquement, les générations humaines ne méritent sans doute

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

QUÆRENS.

1531, juillet. — Extractum ex registro seu libello actuum capitularium et visitationum reverendissimi in Christo Patris ac Domini Nicolai Munier, majoris ac generalis ministri totius ordinis SS. Trinitatis et Redemptionis Captionum. Ex gestis anni Domini 1531 ex registri folio 133^o : De domo de Talliburgo. (*Archives nationales*, carton S, 4269^A.)

Eodem die martis 25 mensis julii, de sero, dominus Reverendus accessit ad domum sancti Jacobi prope Talliburgum, in diocesi Xanctonensi, quæ dies erat festum sancti Jacobi apostoli patroni ipsius ministratus, et ea die erant nundinæ in ipso pago quem vocant vulgariter Saint-James, pertinentes ad ministerium ratione feudi et dominii ; quare hoc in eodem pago ibidem reperit idem Reverendus fratrem Theobaldum Musnier (1), ministrum dictæ domus, et suum secretarium qui loquitur, qui acceleranter dominum Reverendum precesserat, ut pararet quæ essent necessaria ; cum eodem reperit fratrem Ægidium Thiercelin, presbyterum religiosum, professum de Gloria Dei, qui ibidem residebat tanquam procurator pro ministro ; erat ante alius religiosus professus illius domus, qui erat absens pro causa.

Die mercurii xxvi ejusdem julii, dictus Reverendus visitavit eucharistiam, quæ erat reposita in parvo vaso cupreo recondito infra concavam imaginem sancti Jacobi super majus altare et, missa finita, visitavit jocalia et ornamenta quæ modica erant ; duo sunt jocalia argentea ubi sunt reliquiae sancti Martini (?) et Rochi cum aliis. Libri pauci admodum reperti sunt, quoniam ibidem nichil cantatur, præter vespas, quæ ex consuetudine cantantur omnibus diebus festis.

Die jovis xxvii ejusdem, dictus Reverendus voluit visitare carthas, sed nullæ erant præter eam qua constat dictam domum habere jus recipiendi quot annis in festo ascensionis Domini centum solidos super recepta sancti Joannis Angeliacensis, ville

(1) Thibaut Musnier était le frère de Nicolas Musnier, grand ministre de l'ordre (*Gallia christiana*, viii, col. 1744) et il lui succéda en 1546.

de gubernatione Rupellae. Visitavit postea hospitale munitum tribus lectis et lintheaminibus sufficientibus, et dixit idem Reverendus ibidem debere esse quatuor lectos ad hospites recipiendos, et pollicitus est minister quartum addere, quamvis sit minus tutum plures recipere, quoniam ut plurimum sunt nebulones more peregrinorum induti, qui aliquando furantur lintheamina, et non potest illis resistere absque periculo propter numerum illorum.

Die veneris xxvii ejusdem julii, dictus Reverendus visitavit maneria domus, quæ erant in competenti statu et utensilia quæ erant in magna copia. Dicta domus habet mediocrem et bassam justiciam in dicto pago dicto de Saint-James et clibanum bannitum; habet etiam nemus seu silvam sufficientem ad clibanum sustinendum, et furnitionem domus de Quingy, parva prata quorum tonsura quatuor (?) valet, communibus annis, viginti libras turonensium, retento uno pro divisione domus.

Habet etiam dicta domus in censibus, tam in eodem pago et aliis duobus parvis feudis vicinis quam in locatione domorum, quadraginta quinque libras turonensium annui redditus et capones cum galinis circiter quadraginta.

Terrae laborabiles modicae sunt et parum fructuosae et subsiditiae dilluvie aquarum quas embibuas vocant; sunt etiam aliqua terragia seu champartia in duobus parvis feudis et feudo dicti pagi, quæ omnia valent communibus annis centum solidos. Vineae sunt continentes arpentum cum dimidio intra ambitum domus sitae, parum tamen fructuosae et vinum est acutissimi gustus et modici valoris.

Aliis autem quatuor diebus sabbathi, dominica, lunae et martis, dictus Reverendus nihil egit, sed quievit ibidem, propter et sui et suorum familiae et equorum lassitudinem, et praecepit dicto fratri Ægidio ut honeste et religiose viveret, essetque sollicitus in divino servitio faciendo et diligens in custodiendis et augendis redditibus et bonis ipsius domus, et ita finita est dictae domus visitatio.

Extractum per me.... ex libello registri supradicti die 21 augusti anno 1610, Maillet, secretarium capituli generalis dicti ordinis.

VIII

LE MERVEILLEUX EN SAINTONGE, AUNIS ET POITOU

Apparitions, visions et fantômes (1).

« On parle bien fort d'aparition, de visions et de batailles données en l'air, qui ont duré et couvert la terre de sang », écrivait de Paris, le 5 février 1642, Pierre de Nesmond de Sansac,

(1) Cet article a paru dans feu le *Pays poitevin*, que publiait à Ligugé

gendre de Josué de Caumont, seigneur d'Ade ou d'Adou, et de Marie d'Aubigné, fille de l'historien Agrippa, à son beau-père, M. d'Adou (229, catalogue Thouzat). En vrai sceptique, il ajoutait : « Mais je ne croy que les prodiges que je voy. » De quelles apparitions, visions ou batailles en l'air s'agit-il particulièrement ? Les feuilles du temps ne nous en ont pas conservé le souvenir, ou je n'ai pas le moyen de le savoir. Mais j'ai recueilli de ci de là, dans les mémoires de l'époque, dans les historiens, quelques faits assez curieux qui montrent les croyances populaires d'alors. On consultera aussi le *Bulletin de la société de géographie de Rochefort* (t. xvi, 1894, n° 2, avril-juin). M. Auguste Biteau y a publié un travail très original : *Ephémérides météorologiques et sismiques de la Charente-Inférieure*. L'auteur a tiré des ouvrages sur la Saintonge, Arcère, Jourdan, Massiou, La Popelinière, des *Archives de Saintonge et d'Aunis*, les phénomènes atmosphériques qu'il a pu rencontrer : tremblements de terre, comètes, ouragans, cyclones, tempêtes, pluies, grêles, froids excessifs, chaleurs anormales, météores, prodiges célestes, etc. (1).

Je me borne à notre région, Angoumois, Poitou, Saintonge. Il est probable que dans d'autres pays on trouverait des anecdotes semblables, à moins que ce ne soit particulier à la contrée où la fée Mélusine a fait sentir son influence.

*
*

Toujours les événements imprévus, les accidents tragiques, les morts subites des grands personnages, ont ému les populations, et elles y ont mêlé l'intervention divine ; elles ne peuvent s'imaginer que ces catastrophes aient des causes naturelles ; il leur faut du mystérieux. On ferait un livre des prodiges qui précédèrent et accompagnèrent la mort d'Henri IV. D'abord, les cinq soleils qui parurent en Gascogne et les astres qui changèrent de position, comme le chante en vers le père François Garasse, d'Angoulême, d'Angoulême qui était la patrie de Ravaillac :

Namque perhibent quinque ante tua funera soles
Astraque non solito visa fuisse loco.

M. Gustave Boucher. Qu'est devenu le *Pays poitevin*, son directeur ? Qu'est devenue l'imprimerie de Saint-Martin de Ligugé ? Que sont devenus les benédictins de Ligugé ? Nous reproduisons cet article à cause des fautes nombreuses et grossières qui le défigurent.

(1) Notons un fait oublié. Le 11 juin 1708, un ouragan à Lignères, canton de Segonzac : « Je soussigné, prêtre curé de nostre damme de Lignieres, certifie à Messieurs les présidants et éleux de la ville de Cognac que, l'onze du présent mois, plus des trois cars de ma paroisse a esté entièrement délabré par la tampeste, et l'autre cart très endommagé. A Lignières, le 13 juin 1708. Prévost, curé de Linnieres. » Ces lignes ont été copiées sur l'original appartenant à M. Giraudeau, propriétaire Chez-Piet, commune de Lignères, par M. Jules Pellisson.

Nicolas Pasquier, lieutenant général à Cognac, fils d'Etienne Pasquier, énumère gravement les prédictions des devins, les horoscopes des magiciens, qui auraient dû prévenir l'assassinat, si l'on croyait aux avertissements d'en haut. N'est-il pas certain qu'il avait été prédit que l'année 1610 et le mois de mai seraient funestes au roi ? Janet, natif de Besançon en Bourgogne, et Farear, Ecossais, passant, l'an 1608, à Ruffec en Angoumois, avaient annoncé que le roi serait tué dans deux ans (1). Nicolas Coefflier, conseiller au présidial de Moulins et maître des requêtes de la reine, « à qui j'ay ouy dire, raconte Pasquier tout naïvement, beaucoup de choses qui se sont succédées comme il les avoit dites avant qu'elles arrivassent, m'a dit « qu'il avoit asseuré le roy qu'entre le solstice d'hiver et le » solstice d'été de la présente année il était dangereusement » menacé ».

De plus, à l'heure même où Henri IV était frappé par François Ravaillac, Honoré du Laurens, archevêque d'Embrun, disait de lui qu'à cette heure même il pouvait « luy survenir quelque désastre ». Est-ce que, d'ailleurs, l'assassin n'était pas « magicien et sorcier qui communiquoit avec le diable » ? Pasquier le sait bien, lui. Il avait eu jadis à son service Du Bois, natif de Limoges, qui déposa de ce fait au procès ; en 1601, il s'était trouvé rue de la Harpe, à l'enseigne des Rats, au même logis et dans la même chambre que Ravaillac, qui venait d'Angoulême à Paris. Il avait entendu Ravaillac, qui le croyait endormi, faire une conjuration pour évoquer le démon. Le démon lui était apparu sous la forme « d'un gros dogue qui avait la queue retroussée jusques sur la teste ». Et Du Bois l'avait vu lui-même dans la chambre, éclairée à moitié, car l'autre partie restait dans l'ombre (2).

L'esprit malin devait, en effet, jouer un grand rôle dans la tragédie du 14 mai 1610. Ici le démon est un chien, ailleurs il a la forme humaine. Un paysan d'auprès de Meaux, raconte le pasteur Merlin, étant allé, le 12 juin 1610, au marché à Clayes vendre des fromages, « rencontra le diable en forme humaine, habillé comme un grand laquais ou valet de pied du roy, qui l'arraisonna sur la mort du feu roy et lui dit que c'estoit un grand tyran, et que François Ravaillac, qui l'avoit tué, estoit bien heureux et n'avoit senti aucun mal lorsqu'on l'avoit exécuté par justice ; lui présenta un sac de pistoles et un cousteau du tout semblable à celui duquel Ravaillac avoit fait le malheureux et détestable assassinat, le persuadant de tuer un autre tyran aussi meschant que le premier, à sçavoir le maréchal de Bouillon, l'assurant qu'il en viendrait à bout dans le 15 juillet prochain, qu'il le tueroit facilement à Charenton, et incontinent après avoir fait le coup, deviendrait invisible. Le povre homme,

(1) *Lettres de Nicolas Pasquier*, livre 1, lettre 1^{re}.

(2) Voir *Un fils d'Etienne Pasquier, Nicolas Pasquier*. Etude sur sa vie et ses écrits, par Louis Audiat ; in-8°, 1876, p. 60.

qui est de la religion et a toujours esté recogneu homme de piété, se voyant attaqué de ceste sorte, se mit à prier Dieu, et lors le diable disparut, le laissant fort espouvanté, de sorte qu'il ne se peut rendre chez lui et fut rencontré par le postillon de Meaux qui le mit sur un de ses chevaux (1) ».

En outre, « devant la mort du roy naquirent deux petits gémeaux en la ville de Poitiers, conçus de trois à quatre mois auparavant ; et, par superfétation, chose en tout prodigieuse, ils sont liés par des embrassements amoureux ; l'un porte un heaume en tête, et l'autre un atour, moule ou perruque sur les épaules, de même que portent les dames aujourd'hui ». Et ce n'est pas tout : car, l'année même (1608) où Ravallac conçut le projet de son double parricide, dit Pasquier, « il se vit en nostre pais d'Angoumois une espouvantable et prodigieuse vision de spectres et phantômes, qui parut en plein jour vers le ciel. C'estoit quantité de petits nuaux qui descendirent en terre, desquels se formèrent environ douze cents hommes grands et beaux, armez d'armes bleuës, d'enseignes partie bleuës et partie rouges, à demy desployées. Les tambours avaient leurs caisses comme prêts à battre. Un chef marchait à dix pas devant eux. Cette armée a gagné une forêt où le tout disparut ». Pasquier n'inventait rien. Car le *Mercuré françois*, journal officiel du temps, année 1608, rapportait déjà le fait, page 292 : « Il se publia aussi en ce temps-là un petit discours d'une prodigieuse vision de fantosmes au pays d'Angoulesme. Le iour estant clair et serain, en un instant il se veid un grand nombre de petites nuées espaisées, qui descendirent à terre et se formèrent en hommes de guerre qui paroissoient estre de dix à douze mille hommes, tous beaux et grands, couverts d'armes bleuës, rangez sous des enseignes bleuës et demy rouges, à demy desployées, tambours ayans leurs quaiesses sur les espaulles comme prests à battre. Dix pas devant estoit le chef, d'une grande et belle apparence ; puis l'armée se mit à marcher en grande haste et en ordre, divisée en bandes et troupes. Cette vision fit que plusieurs paisans et la noblesse mesme en prit l'alarme. Ils s'assemblèrent en grand nombre pour recognoistre ce prodige ; mais, en le poursuivant, ils remarquèrent que, s'approchant d'un bois taillis, afin de ne rompre leur ordre en le passant, ils s'enlevèrent tous par-dessus le bois, touchant seulement la feuille des arbres de l'extrémité de leurs pieds, puis cheminerent encores à terre iusques vers une forest où ils se perdirent tous et ne parurent plus. » Tout cela est intitulé : *Prodigieuses visions de fantosmes en Angoumois*.

Jacques Merlin précise l'endroit : c'est à deux heures de La Rochefoucauld : « En la saison d'automne de l'année 1608, note-t il dans son journal (*Archives historiques de la Saintonge*,

(1) *Archives historiques de la Saintonge*, t. v, p. 159, *Diaire* du pasteur Jacques Merlin.

t. v, p. 145), à deux lieues de La Rochefoucaut, tirant vers le Limouzin, un jour de feste en plein midi, on entendit en l'air un grand bruit, comme des tambours et gens armez ; les personnes en divers lieux ainsi disposées par ce bruit virent, à fleur de terre, paroistre une armée, bien ordonnée et rangée en bataille, de mousquetaires, arquebuziers, lanciers, piquiers, qui cheminoient avec tambours et étandarts de bleu et rouge ; et parut ceste armée une demie heure et disparut à la rencontre d'une forest, ce que dessus a esté attesté par maintes personnes et escrits à Sa Majesté (1). »

« Il se publia aussi en ce temps-là un petit discours d'une prodigieuse vision de fantomes au pays d'Angoulesme. Le iour estant clair et serain, en un instant il se veid un grand nombre de petites nuées épaisses, qui descendirent à terre et se formèrent en hommes de guerre qui paroisoient estre de dix à douze mille hommes, tous beaux et grands, couverts d'armes bleuës, rangez sous des enseignes bleuës et demy rouges, à demy desployées, les tambours ayant leurs quaisses sur les espaules, comme prests à battre. Dix pas devant estoit le chef, d'une grande et belle apparence ; puis l'armée se mit à marcher en grande haste et en ordre, divisée en bandes et troupes. Ceste vision fit que plusieurs paisans et la noblesse même en prit l'alarme : ils s'assemblèrent en grand nombre pour reconnoistre ce prodige, mais, en le poursuivant, ils remarquèrent que s'approchant d'un bois taillis, afin de ne rompre leur ordre en le passant, ils s'enleverent tous par-dessus le bois, touchant seulement la feuille des arbres de l'extrémité de leurs pieds, puis cheminerent encore à terre iusque vers une forest où ils se perdirent tous et ne parurent plus. »

Le *Mercur*e ne cachait pas qu'il copiait une pièce qui parut à Paris, en 1608, chez Heureux Blanvillain (suivant la copie imprimée à Périgueux), sous cet en-tête : « L'espouventable et prodigieuse vision des fantomes, au nombre de douze mille, advenus au pays d'Angoumois, veuz par les habitans ; de là est grande admiration. » Le journal officiel tenait à bien renseigner ses lecteurs avec les nouvelles des autres. Bel exemple : car l'opuscule périgourdin, réimprimé à Paris, et dont M. Claudin a donné, en 1875, à Lyon, chez Perrin, une réédition in-8°, fut traduit, l'année suivante, en allemand. Abel Sazerac de Forges en a communiqué un exemplaire à la société archéologique d'Angoulême (13 juillet 1881). Voici la traduction du titre : « Récit merveilleux et authentique d'un prodige effrayant, inoui depuis des siècles, et qui s'est produit en France, dans le pays d'Angoumois, au mois d'octobre de l'an dernier 1608, où l'on voit en plein jour, d'abord au firmament, un grand nombre de petits nuages, puis bientôt après, une armée parfaitement équi-

(1) Le *Mercur*e français, année 1608, narre encore le fait en lui donnant la publicité d'un organe officiel.

pée, à pied et à cheval ; ce dont plusieurs milliers d'hommes ont été les témoins épouvantés. Ce que le Dieu tout-puissant, juste, patient et miséricordieux, a présagé aux hommes par ce prodige effrayant, le temps nous l'apprendra. Cependant, détournons, par le repentir, la piété et de ferventes prières, les fléaux dont le Dieu des miséricordes nous menace, de peur que, dans sa colère, il nous frappe à notre tour et nous anéantisse dans sa fureur. Offert à la commune patrie de la nation allemande comme spectacle et comme sincère avertissement. Traduit en haut allemand d'après l'exemplaire français imprimé à Paris en l'an mdcviii. »

Et ce fait n'était pas nouveau ; quelque cinquante ans auparavant, Pierre de Jarrige, viguier à Saint-Yrieix en Limousin, notait ceci dans son journal : « Audict moys et le onzième audict an (11 juillet 1564), feut oui en l'air un bruit de tambourins, trompettes et gens s'entrebattant ensemble, signe de guerre future. Dieu, par sa sainte grâce et miséricorde, nous veuille envoyer sa paix et délivrer d'icelle (1). »

Comme hommes, les animaux se livrent bataille et de même en l'air. *Prodige étrange* est la rubrique d'un récit fait par Merlin : « Le mercredi 25 juin 1616, fut veu un merveilleux prodige en l'air, à deux heures après midi, à Tallemont-sur-Gironde. C'est un dragon de grandeur extrême qui se combattoyt furieusement avec un serpent de la longueur de trois piques, gros à l'advenant ; et au-dessus de ces deux estoit une nuée épaisse et obscure dont sortait une fumée comme d'une fournaise ; puis, après ce combat, le dragon et le serpent tombèrent sur la ville de Tallemont et rompirent les couvertures, fenestres et portes de plusieurs maysons en laditte ville. Delà ces furieux météores remontent en l'air, et, après s'être encore combattus, ils tombèrent tous deux dans la mer, avec une telle impétuosité qu'il semble que ce fust une montagne qui fust tombée en la mer, dont l'eau rejaillit fort haut en l'air et bouillonna la mer longtemps (2). » Hélas ! le chroniqueur ajoute que : « Du depuis nous avons sceu au vrai qu'il n'y a eu du monstre que la nouvelle portée. »

Le dragon et le serpent de Talmont étaient des chimères ; non aussi sans doute les toits enlevés, les maisons ruinées par l'ouragan. Mais que dire de la croix lumineuse apparue dans l'île d'Oleron ?

Je lis dans un manuscrit du xviii^e siècle : « Le mardi de Pâques, 13 avril 1705, on vit dans l'île d'Oleron (paroisse de Dolus) un phénomène particulier. Il parut en l'air une croix lumineuse pendant une procession générale du Saint-Sacrement qu'on faisoit pour conclure la mission. Cette croix était longue

(1) *Journal historique de Pierre Varége, viguier de la ville de Saint-Yrieix (1460-1574)*, publié par la société archéologique d'Angoumois, 4^e série, t. v, p. 167.

(2) *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. v, p. 281.

de 50 coudées ; elle parut à la sortie du Saint-Sacrement et le précéda pendant toute la procession, qui dura près de deux heures : elle s'arrêtoit quand la procession s'arrêtoit et disparaît quand le Saint-Sacrement rentra dans l'église. Le temps était chaud, serein, sans nuage et sans vent. La croix étoit presque couchée et tendoit d'orient en occident ; le pied en étoit fort long. Plus de mille personnes la virent, et, entre ces mille, plus de cinquante nouveaux convertis. Celui qui écrivoit ceci, et d'après lequel j'ai transcrit le récit, attestoît l'avoir vu... »

J'ai dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, tome xvii, page 377, demandé de plus amples détails. En vain. Ne serait-ce pas la croix qui parut à Migné (Vienne), en décembre 1824, et qui a fait tant de bruit à cette époque ?

On sait comment une légende se transmet : surtout pour les faits extraordinaires. C'est une épidémie comme les suicides, qui, dans une localité, sont rarement uniques. L'esprit, une fois excité, voit du merveilleux partout. La fameuse bataille aérienne en Angoumois, passant de bouche en bouche, se transmettant par la correspondance privée, par les plaquettes imprimées en France, rééditées en Allemagne, arrivait déformée ou embellie dans les provinces ; même, au bout de quelques années, on l'annonçait comme récente, ainsi les vendeurs de complaints et les colporteurs de village vendent comme tout frais des crimes de quatre-vingts ou cent ans.

Le curé de Pons, arrondissement de Saintes, signale, le 6 février 1652, l'apparition en l'air d'une armée, infanterie, cavalerie et artillerie. J'extrait des registres paroissiaux de Saint-Martin de Pons ces lignes : « Le mesme jour (6 février 1652), sur les quatre heures du matin, a paru en commète, en l'air, une grande armée visible de cavalerie et infanterie, entendions les coups de mousqueton, pistolet, avec le canon ; et ensuite un grand tonnerre avec trois ou quatre esclairs, le tonnerre bruiant, quantité de grêle, et le reste du jour mal plaisant, de grandes bourrasques de pluie. Ainsi le certifie PÉRIER, curé. »

On pouvait bien, à la rigueur, en février, à quatre heures du matin, entendre mousqueterie de pistolade et cannonade en même temps que le tonnerre accompagné de quatre éclairs. Mais distinguer cavaliers, fantassins et artilleurs, était peut-être un peu plus difficile. Pourtant on avait vu mieux : la peste visible, la contagion prenant forme et se montrant régulièrement tous les soirs, à heure fixe. Agrippa d'Aubigné l'affirme (*Histoire universelle*, t. iii, liv. iv, chap. iii) en l'année 1586 : « Quelques jours après la prise de Tors, le marquis seigneur du lieu, festinant celui qui l'avoit remis en sa maison, lui promist de lui faire voir après souper un spectacle qu'il ne croyoit pas avoir esté jamais remarqué, asçavoir la peste comme elle descendoit de la moyenne région de l'air. L'ayant donc mené dans un jardin un peu avant soleil couché, ils virent descendre sur la bourgade de Beauvais sur Mata une nuée ronde d'une couleur horrible à regarder, pour la couleur de laquelle il me faut user du mot latin

subfusca. Ceste nuée sembloit un chapeau qui avoit au milieu de soi une oreille, des couleurs d'une gorge de coq d'Inde, que leur spectateur jugea pareille en toute chose au flegmon qu'on lui avoit arraché dans l'apostume de sa peste qu'il avoit eue à Orléans. Ce chapeau, avec sa funeste enseigne, vint entrer et fondre auprès du clocher, n'ayant point manqué de faire le semblable au matin et au soir, tant que dix-huit mois de peste durèrent, comme nous vismes deux jours que nous demeurâmes au lieu. Ayant fait ce présent au physicien, je m'en retourne à mes soldats qui font la guerre en Xaintonge (1). »

D'Aubigné se borne à constater le fait, la peste descendant du ciel chaque soir. Merlin, comme les paysans, voit dans les épidémies la puissance de sorciers. A la date du 15 juin 1619, il écrit avec une naïve persuasion : « Le maire (de La Rochelle) a reçu avis qu'on vouloit surprendre cette ville par magie et sortilège, en ensorcelant l'air et faisant tomber en grievés maladies tous les habitants de cette ville. » Et, comme si ce n'était pas assez : « Le mesme jour, M. nostre mayre eut un advis qu'il avoit un notable sorcier et enchanteur qui devoit venir en ceste ville, pour faire que ni les canons, ni les mousquets, ni arquebuzes, ni poudre à canon, ni hallebardes, ni piques, ne pourroient jouer au besoiing ; et le pis est que par luy et ses enchantements les hommes seroient ou malades ou rendus stupides et hébétés ; mais nous nous sommes remis en la protection de Dieu. »

Pendant le mémorable siège que la ville eut à subir en 1628, les signes célestes ne manquèrent pas. La nuit du dimanche venant au lundi (21 août), raconte Pierre Mervault, « il y eut une violente charge, ce qui fit que quelques uns disent avoir vu du côté de la mer comme des hommes se choquans et combattans les uns contre les autres, et que le bruit courut par la ville que sur l'heure de minuit il étoit apparu au ciel, à l'endroit de la digue, une armée navale comme de feu, qui attaquoit une forme de digue, où, après un grand combat, il s'étoit fait une ouverture qui donna passage aux navires. Les sages n'y ajoutoient pas grand foy : seulement le pauvre peuple s'en repaissoit (2). »

La nuit du jeudi venant au vendredi 22 septembre, « fut aperçu par ceux qui étoient en garde un météore de feu en l'air, ressemblant à une poignée de verges, qui dura environ une heure et venoit de l'ouest-nord-ouest vers la ville, resplendissant en la nuit qui étoit très obscure. Cette impression commença à paraître à neuf heures et disparut à onze, et deux heures avant la levée de la lune. »

Il semble d'ailleurs que les événements singuliers aient eu pour théâtre préféré La Rochelle. Le pasteur Merlin raconte avec

(1) Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, t. III, liv. IV, chap. III, année 1586.

(2) *Le journal des choses les plus mémorables qui se sont passées au dernier siège de La Rochelle*.

le plus grand sérieux que, « le 5 décembre 1599, à La Rochelle, M^{lle} Férét, revenant de souper de la ville et allant à son logis, qui pour lors estoit en la place du Château, accompagnée de son beau-frère, le sieur de La Noue, vit sur les dix heures du soir, auquel il y avoit une forte et épaisse brouée, un fantosme, qui cheminoit le long de la courtine des murailles, venant devers l'hospital de cette ville, qui passe par derrière Sainte-Anne qui est au cimetière de Saint-Berthommé, puis vint entre les deux tours du château et alla fondre sur Nieul. Ledit fantosme avoit un flambeau à la main et portoit comme une robe noire. Ce fust un mauvais augure au sieur des Roziers pour son procès, lequel il perdit (1). »

Les revenants sont fréquents dans les traditions populaires. Il y a : « Histoire admirable advenue vers la ville de Thoulouse d'un gentilhomme qui est apparu plusieurs fois à sa femme deux ans après sa mort ; premièrement en forme naturelle, puis en forme de corps mort, ayant été reconnu de plusieurs personnes, tant docteurs, conseillers, que médecins et autres. » Cela fut imprimé à Paris en 1623.

Les chroniqueurs n'ont pas manqué de citer néanmoins les faits de tératologie les plus extraordinaires, qui, comme les apparitions, étaient des signes de guerre, d'épidémie, de disette, de calamités en général. Nicolas Pasquier signalait comme présage de la mort d'Henri IV la naissance à Poitiers de deux jumeaux adhérents. Déjà la chronique de Geoffroy, prieur du Vigois, avait mentionné, en l'an 1122, un phénomène à peu près semblable en Aquitaine. C'était une femme qui était double jusqu'à la ceinture ; elle avait deux nez, deux têtes, deux poitrines, quatre mains, mais deux pieds seulement et un seul abdomen. Mais, tandis que les jumeaux de Poitiers étaient armés de casques, la femme d'Aquitaine possédait une voix magnifique qui faisait la joie des dilettanti ; on devait l'exhiber dans les foires, comme les géantes ou les naines. Le bon prieur du Vigois ne dit pas s'il l'a entendue (2).

Le célèbre intendant de Rochefort, Michel Begon, n'avait que deux têtes à sa fille. Il manda à son ami Cabert de Villermont, le 10 janvier 1695 : « Ma femme estoit accouchée à Surgères d'une fille à deux testes ; je l'ay fait apporter icy et accommoder de manière qu'elle se conservât longtemps. J'en ay fait faire une figure de cire très ressemblante à l'original. » Et voilà M^{lle} Begon rangée parmi les phénomènes et les bizarreries naturelles que collectionne son père, parmi ses tableaux, ses médailles, ses coquilles et le reste.

(1) *Diaire de Jacques Merlin écrit sur les choses les plus mémorables qui sont passées en ceste ville de La Rochelle de 1589 à 1620.* (Voir les *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis*, t. v, p. 104.)

(2) *Tunc temporis* (1122) in *Aquitania visa est mulier cui nasi duo, duo capita, duo pectora, quatuor manus, venter unus, pedes duo erant; hanc optime cantasse ferunt.* » Chronique de Geoffroy, prieur du Vigois, t. II, p. 299, ch. XI, *Nova bibliotheca* de Labbe.

Begon gardait sa fille dans un bocal chez lui. Notre siècle, plus pratique, en eût tiré parti.

Le 12 avril 1829, à Saint-Pierre d'Oleron, naissaient « deux enfants jumeaux du sexe féminin », issus du légitime mariage de Jean Cramail, laboureur, né et domicilié en cette commune, âgé de vingt-sept ans, et de Marie Vitet, « son épouse vivante », et dans un état d'adhérence qui a été considéré par les gens de l'art comme un phénomène d'autant plus intéressant qu'il est fort rare et qu'il est de nature à exciter la curiosité publique ainsi que l'attention des anatomistes. Ces deux filles, nées à sept heures et demie du matin, furent enregistrées à la mairie à huit heures sous les noms de Marie et Jeanne. Elles ont reçu l'eau sainte du baptême au moment de leur naissance. « Elles ont vécu très peu de minutes, raconte le maire, qui ajoute : « et leur décès a été déclaré le même jour vers dix heures du matin. » Que faire de ce double cadavre ? N'en pourrait-on pas faire argent ? On montre sur les places publiques des difformités moins extraordinaires. Le père traite avec deux voisins, Pierre Mirambau, tonnelier, et Joseph Cellier, cloutier ; il leur abandonne ses deux enfants « pour en disposer à leur gré et volonté ». Le maire, M. de Rulon, ratifie cet arrangement, et, « cédant aux vœux du public et aux instances des père et mère, fort pauvres », n'ordonne point l'inhumation (1).

L'officier de l'état civil, s'il se dispense « de faire une description anatomique dont les termes, dit-il, ne sont point à notre portée », tient cependant à nous rassurer sur l'état de la mère : « L'accouchée est autant bien que sa situation peut le permettre après tant de souffrances et d'efforts pour se voir délivrer. »

Il y aurait bien d'autres faits aussi merveilleux à citer. Bornons-nous à ceux-là.

LOUIS AUDIAT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

1. — QUESTIONS

N° 743. *M^{me} de Bonneuil et Regnauld de Saint-Jean d'Angély.* — Dans les *Contemporains* du 6 octobre, n° 469, article *Elisabeth Vigée-Lebrun, peintre français (1755-1842)*, je lis : « Elle noue des relations amicales avec M^{me} de Bonneuil et sa fille, M^{me} Regnauld de Saint-Jean d'Angély, chez laquelle est reçu le brillant comte de Lauzun. » A cette époque Elisabeth Vigée, née en 1755, n'avait qu'une vingtaine d'années et n'était pas encore l'épouse de Lebrun. Nous sommes donc en 1774 ou 1780, en tout cas avant la révolution. A quelle date M^{me} de Bonneuil devint-elle M^{me} Regnauld de Saint-Jean d'Angély, lequel était

1. Voir la pièce entière, p. 37, t. viii du *Bulletin de la société des archives historiques de Saintonge*.

né en 1762 à Saint-Fargeau (Yonne), d'où sans doute son surnom de *Saint-Jean d'Angély* ? On raconte qu'il ne s'est marié qu'après la révolution avec une demoiselle qui l'avait caché chez elle pendant la terreur. J'ai cherché une mention quelconque de son mariage dans la *Biographie saintongeaise*. L'auteur de l'article *Elisabeth Vigée-Lebrun*, le très compétent directeur de la revue *Notes d'art et d'archéologie*, M. André Girodie, voudra peut-être nous donner quelques éclaircissements sur ce point et sur M^{me} de Bonneuil. L. A.

—
N° 744. *Les fouaces de Bouteville*. — Parmi les redevances que devaient à l'abbaye de Savigny les prieurés qui en dépendaient, figurent des fouaces qu'envoyaient pour les moineillons, entre autres les prieurs de Louvagny, au diocèse de Lausanne, et de Bouteville, au diocèse de Saintes. On désirerait quelques explications que pourrait peut-être fournir M. l'abbé Legrand, curé de Bouteville, qui s'est occupé du prieuré de Bouteville. A.

—
N° 745. *Le journal de Rayer, de Saint-Jean d'Angély, volontaire aux armées en 1793*. — Dans l'*Anjou historique* (2^e année, n° 2, septembre 1901), M. l'abbé Eugène Bossard, docteur ès-lettres, professeur d'histoire de la Vendée à l'université catholique de l'ouest, parle d'un manuscrit « extrêmement curieux » intitulé : « Cayer concernant la réception de Pierre-Augustin Rayer, fils aîné, de Saint-Jean d'Angély, département de la Charente-Inférieure, dans la compagnie franche de cavalerie bourgeoise ; plus il y aura à la suite le nom des citoyens composant la compagnie... ; plus... , il sera fait mention des lettres que j'ai écrites à mon père, étant à Bressuire, Luçon, La Rochelle, Parthenay et Marans, par date, etc., et le détail de ce que nous avons fait à commencer le 14 mars jeudi 1793, parti à 11 heures du matin de Saint-Jean d'Angély pour l'armée de l'ouest, dite Vendée. » Et M. Bossard transcrit une page du journal. Le volontaire de Saint-Jean raconte que, échappé de Thouars le 5 mai 1793 avec une quinzaine de ses camarades, après une défaite complète des bleus, il avait entendu dire que « la compagnie des grenadiers de Saint-Jean d'Angély, les canonniers, celles de Poitiers, de Loudun, etc., allaient être fusillés, mais qu'ils avaient eu leur grâce par l'intervention d'une dame de haut rang... C'était M^{me} de Lescure »... Pourrait-on savoir quelques détails sur cet Angérien Pierre-Augustin Rayer, volontaire à l'armée de l'ouest, sur Rocquet, capitaine de la 2^e compagnie des grenadiers ? Quels étaient à Saint-Jean les parents de M^{me} de Lescure dont il est question dans le récit ? L.

—
N° 746. *Cabanis est-il saintongeais ?* — La plupart des dictionnaires biographiques font naître à Saint-Thomas de Cosnac

le philosophe Cabanis. Quelle preuve a-t-on ? Nous le demandons à nos confrères du canton de Mirambeau, surtout de Saint-Thomas. X.

II. — RÉPONSES

N° 741 : t. XXI, p. 338. — Un « gentilhomme de Xaintonge aux eaux de Pougues ».

Ce « monsieur de Mirambeau, gentilhomme de Xaintonge », qui faisait par jours « quatre ou cinq selles bilieuses, mélancoliques et pituitaires, outre l'évacuation des urines », avant l'année 1613, où le médecin Nicolas-Abraham de La Framboisière le signalait comme guéri par les eaux de Pougues, était certainement un Pons de la branche des seigneurs de Mirambeau, d'après les dates. Voir la généalogie des barons de Mirambeau en Saintonge, t. IV de l'*Histoire des pairs de France*, par Courcelles, article *Pons*, page 52, et l'on choisira entre Jacques de Pons, baron de Mirambeau, seigneur de Broue, Brouage, Hiery, qui fit bâtir Plassac (1555) et jeta les fondements de la ville de Brouage, ou son fils, François de Pons, vivant encore en 1581, ou son petit-fils, Jacques, III^e du nom, qui ne laissa que des filles.

BIBLIOGRAPHIE

TARDY (Maurice), docteur en droit. *Les tabellions romains depuis leur origine jusqu'au X^e siècle*. Angoulême, imp. Coquemard, 1901, in-8°, 178 pages.

TROCHON (Paul). *Souvenirs d'un franc-tireur en 1870-1871*. Simple contribution à l'histoire des corps francs pendant la guerre franco-allemande. Paris, Plon, 1901, in-18, ix-303 pages. Prix : 3 fr. 50.

Plus de 30 ans se sont écoulés, mais ceux qui ont vécu pendant ces deux terribles années n'ont garde d'en avoir perdu la douloureuse mémoire, encore moins ceux qui y ont joué un rôle. Aussi les récits de cette époque ont-ils toujours un vif attrait. Et puis tant de fables, tant de calomnies ont couru sur les corps francs qu'il n'est pas inutile de montrer ce qu'ils furent dans la réalité. En France le préjugé a été répandu : c'était un ramassis d'étrangers accourus sur notre territoire comme des oiseaux de proie, « une réunion de gens de sac et de corde, sans valeur militaire, et ayant été plus nuisibles à leur propre pays que les Allemands eux-mêmes ». Sans doute les volontaires de Garibaldi ne valaient pas cher, et les habitants les redoutaient plus que les ulhans ; quelques corps, levés à la hâte, sans préparation

militaire, souvent sans discipline, avec des officiers sortis des rangs et choisis par leurs camarades, pour être les meilleurs garçons, n'ont pas fait brillante figure devant l'ennemi. Mais les publications allemandes ont avoué la frayeur qu'ils avaient souvent causée aux armées régulières et combien les corps francs ont molesté, inquiété les Prussiens. Non, s'écrie l'auteur, « ce n'étaient pas des hommes sans aveu, mais de vigoureux patriotes, ces francs-tireurs de Paris et de la presse, ces éclaireurs de Franchetti, ces francs-tireurs de la Vendée, de la Nièvre, de Nice, de Rochefort, et de cette légion bretonne, réunis sous un même commandement. C'étaient de braves gens, de bons Français, ces admirables volontaires de l'ouest (zouaves pontificaux), qui n'étaient en somme qu'une troupe franche supérieurement organisée et commandée... Là servaient, commandaient des hommes comme les Charrette, les Cathelineau, les Keller, les Lipowski. »

Le petit volume de M. Paul Trochon est une preuve. A la nouvelle de la capitulation de Metz, quelques jeunes gens de Jonzac eurent l'idée de former une petite troupe, 20 seulement. Ce n'était pas facile. Le sous-préfet, M. Pineau, s'employa à vaincre les difficultés, et MM. Brard, Jules et Victor Gautret, Loze, Alcide Gaillard, favorisèrent les audacieux. Enfin on se mit en route le 4 décembre 1870 pour Saintes, Poitiers, Tours, puis de là pour Moulins, Autun, Langres et Prauthoy, dernier combat où les volontaires de Jonzac furent décimés. Nous ne raconterons pas les détails : on les lira avec tous les incidents de la campagne, fertile en péripéties, surtout en souffrances de toute sorte. Il y a des scènes émouvantes et des pages fort bien écrites. M. Paul Trochon, né le 22 février 1853, le plus jeune des vingt, après avoir fait vaillamment son devoir — il fut blessé à Prauthoy, le 28 janvier 1871, — a montré qu'il savait aussi bien tenir la plume que le fusil. Son livre entrera dans la série des ouvrages écrits sur la guerre franco-allemande. On le placera à côté de l'opuscule d'Auger, *Saintes en Normandie*, où sont décrits les exploits de francs-tireurs de Saintes, en attendant que leur capitaine Planty se décide à narrer leurs aventures comme vient de le faire M. Trochon.

UZUREAU (F.), chapelain du champ des Martyrs. *Tableaux de la province d'Anjou, 1762-1766*. Manuscrit 1^{re} série. Angers, Lachèze, 1888, in-8°, 80 pages.

— *Ancienne université d'Angers. Les dernières « rentrées publiques » avant la révolution*. Angers, Lachèze, 1899, in-8°, 22 pages.

— *Variétés angevines et vendéennes. Madame Turpault de Cholet fusillée au champ des Martyrs le 16 avril 1794*. Angers, Germain, 1899, in-8°, 8 pages.

— *Une question de préséance entre les évêques du Mans et d'Angers, 1699*. Mamers, Fleury, 1900, in-8°, 9 pages.

— *Un aumônier des Chouans. Jean Baudouin, vicaire à Avrillé.* Laval, imprimerie moderne, 1899, in-4°, 8 pages.

— *Le collège de Beaupréau en 1763-1764.* Angers, Lachèze, 1898, in-8°, 27 pages.

— *Etat du département de Maine-et-Loire en l'année 1801. Rapports du préfet.* Angers, Germain et Grasset, 1900, in-8°, 24 pages.

— *Deux victimes vendéennes, Marie et Renée Grillard, de Cholet, fusillées au champ des Martyrs, près Angers, le 1^{er} février 1794.* Vannes, imp. Lafolye, 1900, in-8°, 11 pages.

— *Les filles de la sagesse devant le comité révolutionnaire de Cholet.* Angers, Lachèze, 1899, in-8°, 16 pages.

— *Les premières applications du concordat dans le diocèse d'Angers.* Angers, imp. Siraudeau, 1901, in-8°, 106 pages.

— *Histoire de l'établissement de l'académie royale des belles lettres d'Angers (1685), par François Grandet, conseiller au présidial, ancien maire d'Angers.* Idem, 12 pages.

— *Tableau de la province d'Anjou (1762-1766).* Idem, 176 pages.

— *Une famille saumuroise pendant la révolution. Les Gailaud d'Epinalz.* Saumur, imp. Picard, in-8°, 1901, 27 pages.

— *Voyage d'Henri IV à Angers en 1598, par M. l'abbé Ran-geard, archiprêtre d'Angers.* Angers, imp. Siraudeau, 1901, in-8°, 21 pages.

VALETTE (René). *Lettres inédites d'Henri IV à M. de La Lardière, l'un de ses lieutenants en Bas-Poitou.* Vannes, imp. Lafolye, 1900, in-8°, 15 pages.

Ce sont dix-sept lettres de 1582 à 1587, écrites à Saint-Jean d'Angély, La Rochelle, Luçon, et autres villes, adressées par Henri IV à Louis de Saligné, seigneur de La Lardière, Badiolle, Saint-Florent des Bois, etc., l'un de ses lieutenants en Bas-Poitou. La dernière du nom, Marie-Perrine de Saligné, a épousé Charles-Léon Boscal de Réals, comte de Mornac (15 avril 1604), dont descend M. Alain de Goué de La Chabotterie, possesseur de cette correspondance. La moitié de ces lettres ont été publiées dans le huitième volume des *Lettres missives d'Henri IV*, par J. Gaudet. Il y a quelques variantes : M. de *Beauvais* au lieu de de *Beaumoye* ; 4 avril au lieu de 4 août ; en revanche, quelques mots omis par le recueil officiel sont fournis par le texte de M. Valette. (Voir plus haut, page 367.)

VERNIÈRE (A), ancien président de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. *Les botanistes dans l'Auvergne et le Velay.* Clermont-Ferrand, imp. Mallevol, 1901, in-8°, 47 pages. (Extrait du *Bulletin de la société des anciens*

élèves du pensionnat des frères de Clermont-Ferrand, n° 41.)

M. Vernière avait publié l'année dernière *Les voyageurs et les naturalistes dans l'Auvergne et le Velay*. (Voir *Revue*, xx, 445.) C'est en 1901 le tour des botanistes. La nomenclature est considérable et le sujet vaste. Heureusement l'érudition de l'auteur est à la hauteur. Tous ceux qui, indigènes ou étrangers, se sont occupés de la botanique locale, sont là classés comme dans un herbier. Nulle contrée n'est plus riche que les monts d'Auvergne et n'offre une plus grande variété de plantes, sans compter la flore spéciale des sources d'eaux minérales. En passant en revue les écrivains ou savants qui ont étudié l'Auvergne dans les différentes branches des sciences, M. Vernière élève peu à peu un monument à la gloire de sa patrie. Entreprise louable qu'il est fort capable, par sa vaste érudition, de mener à bien, et, pour peu qu'il continue à nous donner ainsi des monographies, d'archéologues, lettrés, historiens, il aura créé une véritable encyclopédie auvergnate dont tout le monde se réjouira.

VIELJEUX (Léonce). *Une loi à refaire*. La Rochelle, janvier 1901, imp. Masson, in-18, 24 pages.

M. Léonce Vieljeux est armateur dans la capitale de l'Aunis ; il a été frappé des inconvénients de la loi du 21 avril 1898 organisant une œuvre de prévoyance entre les marins français et en dit son avis. Nous remarquons que plusieurs de nos concitoyens se sont occupés du sort des gens de mer. C'est à La Rochelle que Valin a écrit son savant commentaire de l'ordonnance de 1681 ; à La Rochelle, à Marennes, que Beaussant a élaboré son code de marine marchande ; et c'est un Saintongeais de Montandre, M. Jacques-Auguste Filleau, dont le père est né à La Rochelle, qui a écrit son très savant livre *Traité de l'engagement des équipages et des bâtiments de commerce* (deuxième édition en 1862) dont tout récemment dans le *Journal de Marseille* du 17 juin 1900, M. Eugène Rostand, de l'institut, père d'Edmond Rostand, de l'académie française, vantait la haute compétence en matière de droit maritime.

Ville de Saintes. *Annales municipales*, année 1900. Saintes, imp. Gay, 1901, in-8°, 298-24-38-16-39-22 pages. Délibérations du conseil municipal pendant l'année 1900 avec les budgets, ordinaire, extraordinaire, supplémentaire, etc.

XAMBEU (François). *De l'air, de l'eau et des terres dans l'arrondissement de Saintes*. Saintes, imp. Gay, 1900, in-8°, 39 pages. Une partie de ce travail (46 pages) a paru dans le volume *Annales municipales* de Saintes pour 1899.

Le Mois littéraire et pittoresque. Sommaire du mois d'octobre 1901 : Les saisons, l'automne. Premières veillées, Verger antique, L'heure crépusculaire, poésies par Léonce Depont, 4 compositions de Victor Lhuer. — Heurt tragique, nouvelle, par Jean Desmauvrets, avec une illustration de F. Tempestini. — La route de Chine, journal de route de l'enseigne de vaisseau Paul Henry, par René Bazin, avec un portrait et 6 photographies. — Le braconnier, poésie par Charles Audic, avec une composition de Simont. — Histoire d'une rue de Paris, Picpus, par Joseph Thirion, avec 6 portraits, 2 reproductions et 6 photographies. — Les yeux simples, roman (suite), par Jean Blave, avec 4 dessins de Andry Farcy. — Au pays des volcans, le Guatemala, par M. Léra, avec 12 photographies. — Un institut d'arts et métiers, par Paul Mérendet, avec 6 photographies. — Rien, nouvelle, par Heuzé, avec 3 compositions de l'auteur. — Notre 5^e concours de photographie. Résultats avec 6 photographies. — Causerie littéraire : Cours de jeunes filles. Pierre Clésio, l'auteur de « Sévriennes », Louis Chabaud, Etienne Lamy, M^{me} Marie du Sacré-Cœur, par G. Aubray. — Pages oubliées, Un collège auvergnat au XVIII^e siècle, par Marmontel, avec un portrait. — L'actualité scientifique : Les expériences des coteaux de Saint-Cloud, par Wilfrid de Fonvielle, etc.

Abonnement : France : un an, 12 fr.; le numéro, 1 fr. 25.

La jeunesse royaliste, journal hebdomadaire, politique et littéraire (9^e année) (6 francs par an, Bordeaux, 18, allées de Tourny), dans son numéro du 8 septembre, contient de notre confrère M. André Lemoine *Le retour*, poésie, et les articles suivants : Un bal chez le tzar, par E. Melchior de Vogué. — Le salut de Tarascon, par Joseph Roumanille. — Mon perroquet, par Léon de Tinseau. — Un bourreau débonnaire, par Paul Ginisty. — La mêlée, par Léon Cladel, etc.

Etudes, revue fondée en 1856 par des pères de la compagnie de Jésus (rue Bonaparte, 82, Paris). Sommaire du numéro du 5 octobre 1901 : Déclaration des provinciaux de la compagnie de Jésus en France ; — Le premier épisode de la vie publique du cardinal Dubois, par Pierre Bliard ; — George Sand, par Georges Longhaye ; — La question du serment d'allégeance, par Joseph de La Servière ; — Libéraux et liberté. Barante, par Paul Dudon ; — Maison à vendre, par Henri Bremond ; — Correspondance de Chine, par Jérôme Tobar, etc.

Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper, sur son commerce, son industrie, ses entreprises ; — surtout savoir ce qu'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes, le monde des affaires ?

Le Courrier de la presse, bureaux de coupures de journaux, fondé en 1880, par M. Gallois, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le *Courrier de la presse* lit 8.000 journaux par jour.

La Chronique héraldique et mondaine, sous la direction de M. le baron Maxime Trigaut de La Tour (Neuilly-sur-Seine, 3, rue du général Henrion-Berthier). Prix : 16 francs par an ; le numéro 0 fr. 30. S'imprime chez M. Daviaud, à Matha, et contient des articles archéologiques, historiques, généalogiques, etc. Le n^o du 27 octobre est la notice biographique sur le vicomte Antonio de Portugal de Faria, in-4^o.

TABLE DES MATIÈRES

Par M. HENRI JOYER

ACTES CONCERNANT LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES : Admission de membres, 138 ; Compte rendu des séances, 1, 78, 137, 209, 213 ; Désignation d'un secrétaire et d'un secrétaire adjoint, 210 ; Etat des impressions du XXX^e volume des Archives, 141 ; Excursion de la Société, 216, 308 ; Publication du XXX^e volume des Archives, 355 ; Recouvrement des cotisations, 6 ; Subvention à la société, 280 ; Tables du Bulletin de la société, 78.

ARCHÉOLOGIE — *Epoque celtique :* Fouilles au tumulus de Courcoury, 7 ; Monuments mégalithiques de la Charente-Inférieure, 159 ; — de la Charente, 160 ; Une sépulture de l'époque celtique, 161.

Epoque gallo-romaine : Achat d'une collection gallo-romaine par le musée de Saintes, 104 ; Fouilles au puits des Bouchauds, 7, 103, 160 ; Monuments antiques de la Charente-Inférieure ; — de la Charente, 160 ; Une pomme d'arrosoir romain à Saintes, 375 ; Substruction, restes de murs, etc., sur la voie romaine de Charroux à Aunay, 284 ; Le théâtre romain des Bouchauds, 376.

Moyen âge : Une croix à main, 105 ; Monuments du moyen âge de la Charente-Inférieure ; — de la Charente, 160 ; Une tour de l'ancien château d'Angoulême, 377 ; Fouilles à Authon, 284.

Renaissance : Une cheminée renaissance à La Rochefoucauld, 376 ; Monuments de la renaissance de la Charente Inférieure ; — de la Charente, 160.

Epoque moderne : Monuments des temps modernes de la Charente-Inférieure ; — de la Charente, 160 ; Sépultures dans la commune du Fouilloux, 217.

Numismatique : Découverte de pièces d'argent au millésime de 1561, 7 ; Monnaies au nom du roi Charles trouvées à Authon, 284 ; Monnaies gauloises au nom de chefs santon, 120.

Sigillographie : Bague en argent massif à Authon, 284 ; Un cachet d'oculiste à Saintes, 162.

BEAUX-ARTS. — Nos artistes au salon, 220 ; Litre funèbre sur les murs de l'église de Cosnac, 284 ; Le portrait de Vauban, Le joueur de vielle, 282 ; Souvenirs de Saintes, 286

AVIS ET NOUVELLES. — *Distinctions honorifiques ou nominations :* Audiat (Gabriel), 79 ; Antrusseau, 281 ; Besson, 141 ; Boissonnade, 217 ; Bonnefoy, 141 ; Boucher, 280 ; Bouguereau, 79 ; Bouyer (Frédéric), 141 ; Brémond d'Ars (comte A. de), 8, 282 ; Carrière, 282 ; Castaigne, 143 ; Chasseraud, 142 ; Chevreux, 282 ; Corbineaud, 141 ; Cumont (de), 282 ; Delavaud, 6, 141 ; Dessalines d'Orbigny, 142, 282 ; Dienne (comte de),

216 ; Dufaure, 142, 282 ; Foucaud, 217 ; Fradin de Belabre, 142 ; Garnault, 280 ; Georget, 141 ; Girard, 142 ; Giraudias, 282 ; Granges de Surgères, 6 ; Guillaud, 282 ; Guillemain, 145 ; Laage de Meux (De), 282 ; Magnier, 78 ; Marchand, 282 ; Marchat, 282 ; Mesnard, 141 ; Patry, 81 ; Pichez, 6 ; Rambaud de La Rocque, 282 ; Rastouil, 142 ; Renault, 79 ; Rouvier, 217.

Dons : Don à la ville de La Rochelle d'une médaille d'or, 10 ; Au musée de Saintes, de moulages, statues et bas-reliefs du moyen âge, 285 ; D'un portrait au consistoire de La Rochelle par M. Sander-Rang des Adrets, 356.

Errata : 12, 87, 147, 276, 360.

Nouvelles diverses : Articles destinés à la Revue, 355 ; Automobilisme, 358 ; Baptême de cloches à Montlieu, 219 ; Délégation de la société de géographie de Rochefort chargée de porter une couronne sur la tombe de René Caillié, 218 ; Buste à Racan, 285 ; Changement ou addition de noms, 143, 144 ; Changements de noms de rues et des écoles à Cognac et à Rochefort, 11, 143 ; *commission* pour la conservation des monuments religieux, etc., 8 ; Un monument aux soldats, nés à Saintes, morts pour la patrie, 145 ; Concours agricole de Pont-Aven, 358 ; Crédit pour les monuments historiques en 1902, 357 ; Décès d'un survivant de Waterloo, 219 ; Déblaiement du théâtre romain des Bouchauds, 284 ; Discours de distribution de prix, 282 ; Disparition de journaux, 80, 146 ; Nombre d'écoles publiques ou privées pendant l'année 1899-1900 (Charente-Inférieure), 356 ; Enquête sur la valeur de la baguette divinatoire pour la découverte des sources, 217 ; Excursion du Club alpin français, 218 ; Feuilletton du docteur A. Chavanon dans le journal la *Charente-Inférieure*, 79 ; Incendie de la chapelle de l'hôpital de Saint-Martin de Ré, 285 ; Célébration de noces d'argent, 142, 218 ; Fête à Pont-l'Abbé en mémoire de René Caillié, 143 ; Monument à Eugène Fromentin, 7, 82 ; Publication des contes Balzatois, 146 ; Refus de la subvention à la société de géographie de Rochefort, 7 ; pour réparer les dégâts au clocher de Fenieux, 283 ; Remise du drapeau aux vétérans de Pont-Aven, 219 ; Représentation populaire à La Mothe-Saint-Héraye, 285, 357 ; — d'une pièce inédite à Rochefort et à La Rochelle, 7 ; — de pièces en patois saintongeais à Saintes, 84 ; Société pour la protection des paysages de France, 357 ; Statue de Guiton à La Rochelle, 81 ; Subvention pour les arènes de Saintes, 283 ; — pour la réparation de l'église de Pont-l'Abbé, 81 ; Théâtre populaire en Saintonge 7 ; Vente d'autographes, 220.

BIBLIOGRAPHIE. — I. Arbellot, 59 ; Audiat (Louis), 60.

Beauchet-Filleau, 62 ; Beaucorps (De), 62 ; Belluteau, 63 ; Bertrand ; Bessièrès ; Bisseuil ; Boulé ; Boutiron, 64 ; Brémont d'Ars (De), 65 ; Bures, 66.

Chapeau des Varennes ; Chauvet ; Clouzot, 67 ; Cognac (De), 68.

Dangiibeaud ; Delamain, 68 ; Dionne ; Dufaure ; Duplaix (Léonie) ; Duplessis, 70 ; Dupon (Paul-Dyvorne), 71 ; Duret ; Du Trémont, 71 ; Dyvorne, voir Dupon.

Eschasseriaux, 128.

Filleau ; Fryson, 129.

Garnault, 129, 132 ; Gelineau ; Girard, 133 ; Giraudias, 134 ; Good, 134 ; Gourmand, 135 ; Granges de Surgères (Marquis de), 135.

Lantenay, 206 ; Le Gendre (Bonhomme la Sagesse), 64 ; Letard, 206 ; Louveau de La Règle, 207.

Meschinet de Richemont, 205.

Nanglard, 268.

Prouhet, 271.

Ravail, 351.

Tardy, 412 ; Trochon, 412.

Uzureau, 413.

Valette, 414 ; Vermère, 414 ; Vieljeux, 415.

Xambeu, 415.

II. Ouvrages anonymes : *Aperçu sur le régime fiscal appliqué en France, etc.*, 132 ; *Avertissement aux catholiques*, 62 ; *Eglise paroissiale de Saint-Jean-d'Angély*, 129.

HISTOIRE. — Après la visite de Philippe V en 1700, 382 ; Un arbre de la liberté en 1792 à Cognac, 255 ; Les arbres de la liberté, 197, 267, 351 ; Armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis, 27, 103 ; Un assassinat à Chérac en 1775, 263 ; M^{lle} de Bonneuil et Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, 410 ; Les Bruel de Joly, 346 ; Calvin en Saintonge-Angoumois, 115 ; Le cartulaire de l'abbaye de la Grâce-Dieu, 276 ; Un cen-tenaire de la société d'agriculture de Saintes, 305 ; Ce que deviennent les vieux châteaux, 26 ; Chefs des Santons, 201 ; Jacqueline de Chesnel et les filles de Notre-Dame, 172 ; Une colonie allemande en Saintonge (1763-1764), 252 ; Le culte de saint Eutrope et de sainte Eustelle, 175 ; Louise Fouré de Dampierre et Jean de Lestranges de Montozier, 58 ; Galiot de Genouillac, seigneur d'Assier, grand maître de l'artillerie, 88 ; La grande peur, 127, 202, 266, 345 ; Le docteur Guillotin et Moreau le jeune, 170 ; Jeune et vieux juriscultes saintongeais, 46 ; Une lettre d'indulgence pour Saint-Pierre de Saintes (1477), 306 ; Une lettre du maréchal Regnauld de Saint-Jean d'Angély, 25 ; Lettre du représentant du peuple Garnier, 362 ; Liste des curés de Lussac, 361 ; Les manuscrits de Tallemant des Réaux ; — Le siège de La Rochelle en grec, 95 ; Marguerite de Valois en Saintonge (1682), 364 ; Six mille mariages en un jour, 180 ; Les marins Rochefortais, 293 ; Entre médecins et pharmaciens, 381 ; Le merveilleux en Saintonge, Aunis et Poitou, 401 ; Le graveur Louis-Ferdinand Monteilh, 90 ; Napoléon à Barbezieux, 186 ; Noms de lieux et d'hommes pendant la Révolution, 122 ; Passage à Saintes de Joseph Bonaparte, 51, 123, 200 ; Plaques indicatrices sur les routes, 361 ; Les sires de Pons et la vicomté de Carlat, 92 ; Le prieuré de Saint-James, 1531, 399 ; La principauté de Montifaud et les Coulaud de Montifaud, 51 ; Les protestants à Montlieu et dans les environs, 391 ; Recueil d'actes notariés, 290 ; Saintes, lieu de déportation en 1851, 50 ; Une saisie de cheval en 1623, 113 ; Le sculpteur Constantin de Jarnac, 200 ; François Trémeau, libraire d'Angoulême, 55 ; Usages, coutumes, superstitions, etc., en Saintonge-Aunis : La chanson du carnaval, 129 ; — Miroirs voilés, 339 ; La seigneurie de Vizelles, 189, 268, 281.

LIVRES ET PÉRIODIQUES. — I. Livres : *L'âme des champs*, 287 ; *Ancienne académie d'Angers*, 91 ; *Anciens collèges de la province d'Anjou, Les exercices publics, etc.*, 92 ; *L'Aunis et la Saintonge maritimes*, 146 ; *Autour du XVII^e siècle*, 95 ; *Chansons de gestes et poèmes divers*, 147 ; *Les chefs-d'œuvre des musées de France. La peinture*, 217 ; *Un collège de province au XVIII^e siècle*. Beaupréau, 9 ; *Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers*, 232 ; *Dictionnaire biographique du département de la Charente-Inférieure*, 10 ; *L'enquête scolaire de l'an IX dans le département de Maine-et-Loire*, 92 ; *Les états provinciaux de Saintonge*, 156 ; *L'imprimerie et la librairie à Alençon et dans le diocèse de Sées*, 88 ; *Jeune amour*, 147 ; *Limoges et ses environs*, 286 ; *Mémoire de M. Ph. Lauzun sur les publications des sociétés savantes*, 14 ; *Les merveilleuses saisons*, 147 ; *Mesparents*, 362 ; *La Picardie historique*, 80 ; *Reflets et murmures*, 79 ; *La vie de messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux*, 358 ; *Les vieux émaux de Limoges à l'exposition de 1900*, 286.

II. Périodiques : *Anjou historique*, 90, 91, 361, 362 ; *Annales du Midi*, 210 ; — *politiques et littéraires*, 294 ; *Annuaire de la noblesse de*

France, 234; — du conseil héraldique de France, 275, 291; *Archives historiques de la Gironde*, 89; — de la Saintonge et de l'Aunis, 275; *Bibliophile limousin*, 212, 274; *Bulletin de la société archéologique du Périgord*, 354; — du Vendômois, 156; — de la société bibliographique, 76; — de géographie de Rochefort, 14, 363; — des études littéraires de Lot, 3; — historique du Périgord, 3, 14, 274; — des missions des Augustins de l'Assomption, 232; — du protestantisme, 14, 157, 363; — d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, etc., 89; — historique et philologique, 155; — mensuel de la société archéologique de la Charente-Inférieure, 76, 140, 291; — paroissial de Saint-Germain de Lusignan, 291, 361; — religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes, 87, 333, 363; — revue de la société d'émulation de l'Allier, 139; — trimestriel de la société archéologique de Touraine, 13, 234; *Causerie littéraire*, 155; *Charente-Inférieure*, 79; *Conservateur de Marennes*, 2; *Echo charentais*, 88, 156; — rochelais, 79, 274; *Etude historique de la vicomté de Carlat*, 93; *Gaulois*, 362; *Gazette charentaise*, 231; — de l'Ouest, 4, 74, 75, 273, 354, 361; — des Beaux-Arts, 13; *Indépendant de la Charente-Inférieure*, 215, 291, 356; *Indicateur de la Petite Gironde*, 290; *Intermédiaire des chercheurs*, 231, 355; *Jeune Picardie*, 139; *Journal de Royan*, 139; *Mémoires de la société d'émulation de Montbéliard*, 87; — des antiquaires de France, 289; — des arts et des sciences de Carcassonne, 3; — d'histoire de Beaune, 13; — dunkerquoise, 159; *Mémorial de Saintes*, 79; *Mercurie héraldique*, 74, 229; — poiterin, 2, 140, 212, 232; *Mois*, 77, 230; *Moniteur de la Saintonge*, 331; *Notes d'art et d'archéologie*, 2, 74, 212, 275, 354; *Nouvelliste de Bordeaux*, 330; *Ordo divini officii recitandi, pro anno 1904*, 271; *Pensée*, 3, 274; *Petit Colonial*, 359; *Petite Gironde*, 230, 330; *Peuple*, 273, 363; *Polybiblion*, 2, 74, 155, 274, 290; *Progrès*, 3, 74, 79, 210, 354; *Province*, 74, 77, 139, 213, 233, 293, 354; *Quinzaine*, 230; *Recueil d'actes notariés*, 290; — de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure, 275; *Réforme des Charentes*, 273; *République nouvelle*, 292; *Revue bénédictine*, 139; — *Bulletin de la société d'émulation de l'Allier*, 156; *Revue celtique*, 229; — de géographie, 146; — de Jeanne d'Arc, 14; — de Saintonge et d'Aunis, 210, 211; — des questions héraldiques, 75, 76, 87, 89, 140, 230; — du Bas Poitou, 91; — du monde catholique, 88; — *encyclopédique*, 12; — franco-allemande, 139; — historique, 3, 231, 355; — de l'Ouest, 156; — parlementaire et politique, 11; — universelle, 291; *Semaine religieuse de Poitiers*, 78; *Tablettes des deux Charentes*, 2, 79, 140, 211, 354; *The american ecclesiastical review*, 363; *Tour du monde*, 362; *Tradition*, 75, 139, 155, 213, 354; *Union nationale*, 73, 274; *Ventre rouge*, 79, 210, 146, 290, 335; *Ville de Saintes. Annales municipales, année 1900*, 415; *Viticulteur bordelais*, 139.

ACTES DE L'ÉTAT CIVIL. — I. *Mariages*: Audiat et Alice de Lanouvelle, 227; Bordes et Jeanne Guenon des Mesnards, 154; Chaubry du Troncenord et Marie-Jeanne Boscary de Villeplaine, 228; Chevallier et Elisabeth Dières-Monplaisir, 23; Daniel et Elisabeth de Bois-Juzan, 25; Delage de Luget et Marie-Louise de Lalain-Chomel, 228; Dhoste et Marguerite Ardouin, 303; Drevon et Marguerite de Montalembert de Cers, 227; Frizon de Lamotte de Rôges et Marie Mongrand, 375; Gaudet de Lestard et Odette Gaillard, 102; Guenon des Mesnards et Louise Gouilloud, 22; Hennessy et Marguerite de Mun, 303; Jaubert et Marthe Boutiron du Treuil, 375; Joly d'Aussy et Philippine du Marché, 228; Machet de la Martinière et Elisabeth de Beaucorps, 303; Magnan et Anne Martin de Beaucé, 24; Montbron et Berthe de Cressac, 227; Moisson de La Gontrie et Marie-Louise Audry, 375; Neveu et Edmée Maguier, 374; Oraison et Marie Lacroix, 24; Philippon et Pauline Barbara de La Pérouse, 21; Sorin et Henriette Faseuille, 303.

II. *Décès* : Ardouin, 102 ; Arnous, 368 ; Battandier, 225 ; Bès de Berc, 99 ; Barbedette, 97 ; Bichon, 154 ; Bonerandi, 225 ; Bonneau, 149 ; Bonneville, 15 ; Boulestin, 149 ; Boutet, 17 ; Clouzot, 99 ; Cormier-Lasausay, 18 ; Coudein, 102 ; Dampierre (de), 302 ; Desfieux, 225 ; Duploux, 19 ; Duval-Laguierce, 19 ; Dyon, 102 ; Fontorbe, 297 ; Forgemol de Bostquénard, 148 ; Fournier, 20 ; Fromentin-Dupeux, 224 ; Gatineau, 373 ; Gautret, 302 ; Gérain, 19 ; Germain, 101 ; Godélier (Marie), 151 ; Goguet, 150 ; Huvel, 17 ; Jabouin, 226 ; Jouannet, 224 ; Jousselin, 19 ; Kochanski, 374 ; Kuentz, 154 ; (Elisabeth de) Laborde-Lassalle, 302 ; Landriau, 100 ; Loyer, 373 ; Marilleau, 149 ; Massal, 154 ; Massé, 149 ; Merveilleux du Vignaud, 100 ; Millot, 100 ; Morgan, 148 ; (Poitevin de La Frégonnière) Mourgues de Carrère, 22 ; Ollivier-Beauregard, 97 ; Philaire, 21 ; Polony, 223 ; Pommier, 148 ; Raous, 102 ; Révol, 226 ; Robert, 148 ; Roche, 295 ; Rognant, 18 ; Saigues, 101 ; Saint-Légier d'Orignac (Célestine de), 300 ; Sostrat, 223 ; Termonia, 371 ; Texier, 226 ; Trébuchet, 100 ; Veau, 224 ; Verdier, 301 ; Vigneaux, 374 ; Xambeu, 151.

PUBLICATIONS NOUVELLES : *Le grelot d'Archiac*, 9 ; *Hygiène et santé*, 146 ; *L'indiscentable*, 80 ; *Mercurie héraldique*, 10 ; *Petit Charentais*, 80 ; *Petite Charente*, 80 ; *République des Charentes*, 80.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Cabanis est-il Saintongeais ? 411 ; Vieille chanson Saintongaise, 264 ; Demande de renseignements sur l'Angérien Rayer, volontaire aux armées de 1793, 411 ; — Sur Jacques Bruel de Joly, 50 ; — Sur une sainte recluse, Jeanne Bourdine, 338 ; — sur des armoiries, 198 ; — sur les familles de Varèges, Galliot, de la Loubière, 197 ; — sur un tombeau trouvé à Ars, 121 ; La fenouillette, de l'île de Ré, 262 ; Les fouaces de Bouteville, 411 ; Famille Gouffier de Gemozac, 121 ; La famille Kœfe, 267 ; Liste des chefs santons, 120 ; M. de Mirambeau, gentilhomme de Saintonge, aux eaux de Pougues, 338, 412 ; L'ordre militaire de l'anneau d'or, 198 ; Papiers de l'historien Briand, 264 ; Le Rochelais Rousseau la Trempine et la vieille Nanotte, 120 ; Sainte Abeauduche, 339 ; Un trésor dans l'île de Courcoury, 49 ; Pierre Viaud, capitaine de navire, 262.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET CONFÉRENCES. — I. *Sociétés savantes* : Congrès de la société française d'archéologie pour la conservation des monuments, 143 ; Programme des sociétés savantes à la Sorbonne en 1902, 287 ; 25^e session des sociétés des Beaux-Arts des départements, 141, 216 ; Société de géographie de Rochefort, 79, 220 ; Société d'émulation de l'Allier, 75 ; Congrès des sociétés savantes, 78, 143.

II. *Conférences* : A Cognac, 86 ; La Rochelle, 12, 86, 147, 221 ; Limoges, 147 ; Meschers, 221 ; Saintes, 12, 86, 147, 222 ; Saint Jean d'Angély, 87 ; Saint-Savinien, 87.

VARIÉTÉS : L'Académie française, 158 ; Achets et Ganipotes, 243, 245, 304 ; L'almanach curieux et historique de Saintonge, 59, 127 ; A propos d'oraison funèbre, 378 ; Bibliothèque Saintongaise, Pierre Ardouin, 386 ; V. Billaud, G. Gourdon, 235 ; Les boutons devant les tribunaux, 82 ; Changement de noms de rues à Rochefort, 12 ; La défense du patois saintongeais, 165 ; L'excursion de Cognac à Jarnac en 1901, 308 ; Exemples de longévité et de reproduction en Saintonge et en Aunis, 110 ; L'huître portugaise, 8 ; L'hydrogéologie en Saintonge, l'abbé Richard, etc., 86, 163 ; Les jumeaux, 25 ; Maison de paysan, 384 ; Un poète saintongeais touriste, 43 ; Le premier bateau à vapeur à Saintes, 169, 247 ; Le théâtre populaire saintongeais, 83 ; Traitement de l'hydrophobie en 1823, 112 ; Le traitement de la rage en 1868, 164 ; La verve à Dieu, 51, 264, 339 ; *Vieille chanson saintongaise* la Chèvre, 346 ; Une vieille chanson en coq-à-l'âne, en patois saintongeais, 114.

TABLE DES GRAVURES

Armoiries des villes de Saintonge et d'Aunis	27
Id. de la ville de Paris	29
Id. id. Cognac et de Barbezieux	29
Cachet de la société des archives	33
Sceau de la monnaie de La Rochelle.	34
Armoiries de La Rochelle.	35
Id. de Saintes	36
Id. de Saint-Jean d'Angély.	37
Id. de Rochefort	38
Id. de Jonzac	39
Id. de l'île de Ré	40
Id. de Pons	42
Marque de librairie de Ludovic Goblet	57
Croix à main	108
Portrait de Jacquette de Chesnel	173

TABLE ONOMASTIQUE

Par M. HENRI JOYER

A

- Abadie (Paul), architecte, 377 ; — sculpteur, 76 ; — (H.), principal du collège de Saintes, 138.
 Abadie de Saint-Germain (Charlotte d'), 302.
 Abeauduche (Sainte), 339.
 Abeillan, cant. de Servian, arr. de Béziers, 230.
 Abillon (D'), 5.
 Abolition. Voir *Saint-Ouen*.
 Abraham de La Framboisière (Nicolas), 338.
 Abrantès (Duc d'), 191.
 Abzac (D'), 5 ; — de Mayac (Alexis d'), 396.
 Achet (M^{me}), 99.
 Ade ou Adou, fief du Caumont, 402.
 Admyrault, 210 ; — armateur, 131.
 Adrien, 5.
 Advielle (Victor), 12.
 Aigrefeuille, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort, 226.
 Aiz, ile, com. du cant. de Rochefort-sur-Mer, 39, 186, 290, 271, 363.
 Aize, chef-lieu de cant., arr. de Limoges, 286.
 Alain, prêtre, 91.
 Albert (E.), avocat, 11, 190 ; — conseiller de préfecture, 26 ; — maire de Cognac, 256, 257, 259.
 Albert 1^{er}, prince de Monaco, 92.
 Albret (François-Amanieu d'), 323.
 Alciat, 116.
 Alexandre, ingénieur des ponts et chaussées, 224.
 Aliénor d'Aquitaine, 291.
 Allègre, capitaine de vaisseau, 252 ; — notaire honoraire, 252, 350 ; — (Jules) ; — (Maurice) ; — (Laure) ; — (Jean-Baptiste) ; — (Elisabeth), 252.
 Allenet, 5 ; — maire de Cognac, 253.
 Alliat, notaire, 308.
 Alquier, 222 ; — commissaire de la marine, 24.
 Ambérac, cant. de Saint-Amand de Boixe, arr. d'Angoulême, 161.
 Ambernac, com. du cant. de Confolens, 269.
 Ambleville, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 140, 230, 270, 346.
 Amblimont (D'), 12 ; — (marquis d'), chef d'escadre, 75 ; — (Claude d') ; — (Jean d') ; — (Guillaume d') ; — (Nicolas d') ; — (Albert d'), 293.
 Amblimont, cant. de Mouzon, arr. de Sedan, 157, 293.
 Amboule, fief des Vacher de La Caze, (île de Madagascar), 14.
 Amiot (Louis), 111.
 Amouroux (Edouard), maître de pension, 372.
 Anaïs, cant. de Saint-Amant de Boixe, arr. d'Angoulême, 161.
 Ancelin, 318.
 Andlau (Comtesse d'), 303.
 Andrault (Constance), 97.
 André, conférencier, 221 ; — (Abraham) ; — (Judith), 199, 268 ; — (Valentine) ; — (Gustave), député, 368 ; — (Jules), député, 369.

- Andrieu, 14.
 Angelier, sous-préfet de Saintes, 123, 124, 201.
 Angennes (Julie d'), 214.
 Angliers (D'), 5.
 Angoulême (Duchesse d'), 126, 192.
Angoulême (Charente), 55, 160.
Annepont, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 217.
Anqueville, com. de Saint-Même, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 364.
 Anselin, cabaretier, 260.
 Appert (Léon), 280.
 Arbellot (L'abbé), écrivain, 59, 234.
 Arcansola dit Bayonnais, coutelier, 260-262.
Arces, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 301.
 Archiac (D'), 5 ; — (Catherine d'), 88.
Archiac, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 9, 22, 143, 144, 146, 221, 269, 364.
Arcissas, com. de Bosmoreau, cant. de Bourgneuf, 230.
Ardillères, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-Mer, 159.
 Ardin, archevêque de Sens, 141.
 Ardouin, 212 ; — docteur-médecin, 20, 43, 102, 145, 157, 220, 281, 303, 383 ; — avocat, 281 ; — ingénieur, 281 ; — chef de bataillon, 26, 27, 321 ; — percepteur, 102 ; — poète, 2, 79, 102, 214, 216, 386 ; — propriétaire, 102 ; — curé de Montguyon, 102 ; — (Marguerite), 303 ; — (Pierre), 281 ; — (Théophile), prêtre ; — (Thirza), 102.
 Arenberg (Prince d'), de l'institut, 146.
 Argenson (D'), 5.
 Arivos, 120.
 Arnault ; — (Henri), janséniste, 91 ; — (E.), 200.
 Arnoul de Vignolles, 284 ; — seigneur de Lussac, 291, 361.
 Arnould (Louis), professeur, 285.
 Arnoult, 210.
 Arnous (Louis), député ; — général d'artillerie ; — amiral, 368.
 Arrouet, seigneur de Montmouton, 5.
Ars, com. du cant. de Cognac, 66, 121, 312.
Ars-en-Ré, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 19, 150, 221.
Arvert, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 182, 183, 185, 269, 363.
 Arvillars (D'), général, 301.
Asnières, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 100.
 Asside (Jean d'), évêque de Périgueux, 200.
Assier, cant. de Livernon, arr. de Figeac, 89.
 Astruc, commandant, 25, 225.
Atane (*Saint-Yrieix*), en Limousin, 271.
 Aubain, artiste peintre, 220 ; — sculpteur, 221.
Aubeterre, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 158, 160, 346.
 Aubigné (Agrippa d'), 367, 402, 407, 408 ; — (Marie d'), 402.
Aubigné, en Anjou, 285.
 Aubin de Malicorne, de Surgères, 230.
 Aubouyneau, pasteur de Montlieu, 392.
 Audard, 362.
 Audiat (Claire), 308 ; — (Etienne), capitaine ; — (Edgard), président à la Cour de Nancy, 227 ; — (Gabriel), professeur, (Gabriel Aubray), 75, 77, 79, 129, 147, 155, 210, 230, 231, 243, 274, 289-291 ; — (Louis), 43, 60, 74-76, 139, 140, 144, 156, 158, 204, 211, 212, 213, 214-216, 231, 264, 274, 276, 291, 293, 308, 318, 320, 321, 324, 327, 328, 330, 331, 334-336, 355, 363, 365, 381-383, 395, 410.
 Audouin, 5 ; — (Marie-Emilie), 19 ; — juge de paix, 149 ; — professeur, 283.
 Audouy de Laprade, procureur du roi, 255.
 Audry (Suzanne), 375.
 Aufrédy, 34.
Auge, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 161.
 Auger, publiciste, 413.
 Auguin, paysagiste, 2, 74, 220, 292, 315.
 Aulon (Jean d'), 291.
Aumagne, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 224, 282, 291.
Aunay, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 13, 85, 160, 166, 282, 284, 339.

Auray, chef-lieu de cant., arr. de Lorient, 294.
Aussy (Denys d'), 88; — avocat, 228, 282.
Authon (D'), 5.
Authon, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean-d'Angély, 284.
Autran (Joseph), 44.
Autrusseau (Marc), 281.
Avallon, com. d'Arvert, 182, 185.
Avenel (Georges d'), 153.
Avezou (Anna), 19; — commissaire en chef de la marine, 20.
Aymar (Jean), juge sénéchal de Marennes, 60.
Aymer de La Chevalerie, capitaine; — (Eustelle-Louise), 227.
Ayraud (Camille), 299.

B

Babin, capitaine, 18.
Babinot (M^{me}), 145; — (F.), avocat, 299.
Babut, 101.
Bachelier (Nicolas), 88.
Bachelier, prêtre, 149.
Badife (Jacques), avocat, 172; — (Jehan), marchand, 185.
Badiolle, com. du Bourg-sous-Napoléon, cant. de La Roche-sur-Yon, 414.
Bagnolet, com. de Cherves, cant. de Cognac, 314, 315, 329, 330.
Baigne Sainte-Badegonde, chef-lieu de cant. arr. de Barbezieux, 195, 202, 365, 370, 392.
Baillard, chef de bataillon, 21.
Baissac (Jules), 375.
Bakounine, 81.
Ballu, inspecteur des monuments historiques, 284, 376.
Balodes (De), 5.
Balzac, cant. d'Angoulême, 146.
Bancherau (Pierre), notaire, 88.
Banvillet, 369.
Barbançon (Anne de), 91.
Barbara de La Pérouse (Pauline), 21.
Barbe (Sainte), 51.
Barbedette, sénateur, 97, 138, 142, 217; — ancien maire de Poitiers, 97; — maire de Djijelli, 98.
Barbès, 294.
Barbeyrac de Saint-Maurice, 234.
Barbezières (De), 5.
Barbezieux, (Charente), 41, 186-197.
Barbier de Montault (M^{sr} X.), archéo-

logue, 77, 87, 110, 139, 174, 178, 212, 213.
Barbot, 5.
Barbotan aux Boues, com. de Cazaubon, arr. de Condom, 397.
Barbotin (Jean), 395; — graveur, 221; — praticien, 395.
Bardon, 252; — (G. de), archiprêtre de Jarnac, 200.
Bardon, seigneur de Cognac, 310.
Bargeas, 147.
Barin (Th.), pasteur; — (Pierre), 393.
Barin (R.-M.), marquis de La Galissonnière, 233.
Baron (Pierre), lieutenant général en l'amirauté de Saintonge, 182, 183, 184; — (Jean), juge sénéchal de Montierneuf, 182.
Barraud, *Barraud*, *Barreau*, 155, 308; — (Marie), 110; — capitaine de pompiers, 226.
Barré (Anne), 268; — graveur, 221.
Barrès, 387.
Barthélemy, juge de paix, 181.
Barzan, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 154.
Bassac, canton de Jarnac, arr. de Cognac, 4, 117, 143, 160, 312.
Bassompierre (Louis de), évêque de Saintes, 91, 269, 393.
Battandier, docteur-médecin, 225, 251; — (Marie); — (Paul), 226, 251.
Baudeau (l'abbé), écrivain, 89.
Baudon de Mony (Marie), 321.
Baudouin, *Baudouyn*, 5, 98; — (Marcel), docteur médecin, 361; — (Marie), 183, 184; — (Jean); — François, 184; — (Fr.), sieur de Brie, 182, 184; — (Jacques), 184.
Baudry, 67.
Baufrère (Louis), 220.
Baussay (De), armateur, 131.
Bausset-Roquefort (Baron de), préfet du palais; — cardinal, académicien, 54, 55.
Baye (Baron de), 146.
Bayle, aquarelliste, 221.
Bayonnais (Arcansola), coutelier, 260, 261.
Baysselance, 218.
Bazoche (Gabrielle), 99.
Beau, *Beaud* (A.), avoué, 144; — capitaine de pompiers, 226; — (G.), bourgeois, 398.
Beaublé, graveur, 196.

Beauceron, plâtrier, 260, 261. Voir **Hertrot**.
Beauchamp (De), 16.
Beauchereau, maître chirurgien, 159.
Beauchet-Filleau (Paul), 62.
Beaucorps (Baron A. de), 62, 82; — (François de), 62; — (Elisabeth de); — (Maxime de), archiviste; — (Octave de), 303; — de l'Epineuil (de), capitaine, 52.
Beaudequin de Champaury (Marthe), 148.
Beaumont (De), 5, 126; — (D. de), 183-185; — (Elie de), 163; — (Henri de), 227; — de Rioux, 230.
Beupoil (Marie); — (Jean-Claude), 382.
Beupoil de Saint-Aulaire; — de La Dixmerie; — de La Borde; — de Lanmary; — de Fontenilles; — de La Luminade, 234.
Beauregard, général, 305, 306.
Beaurepaire-Froment (De), 75.
Beauroch, fief des Vigen, 393.
Beaussant, jurisconsulte, 415.
Beauvais-sur-Matha, canton de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 269, 333, 407.
Beauvillé (Victor de), 80.
Beauvoir (Elisabeth), 204.
Bechet, notaire, 182-185; — jurisconsulte, 46; — clerc, 183, 185.
Bédenac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.
Begon, intendant de La Rochelle, 23, 157, 233, 383, 384, 409, 410.
Beineix (Joseph) 120, 139-141, 212, 355.
Bel-Air, com. de Saint-Brice, cant. de Cognac, 319.
Belaspect (Judith-Jacques), 398; — (Anne-Jacques de), 382.
Belenfant (J.), notaire, 297.
Béler (de), capitaine, 14.
Bellac (Haute-Vienne), 363.
Bellanger, inspecteur d'académie, 142.
Belle-Isle-en-mer, 53.
Belleville (De), gouverneur de Saintes, 367.
Bellièvre, président du parlement de Paris, 366.
Bellot (Jean-René), explorateur, 220, 294; — (L.); — (M.), 308; — pasteur, 392.
Belluteau (Georges), poète, 63.
Beltrémieux, armateur, 131.

Benassay (Vienne), 230.
Bequet, chirurgien, 263.
Bérard; — (Françoise), dite la Ferronne, 397.
Béraud, 5.
Berchon, curé de Saint-Léger de Cognac, 312.
Beresford, américain, 86.
Bergeon, Bergeron (David), marchand, 110, 111; — (Jean), 111.
Berger (Lya), 230.
Bergerac (Dordogne), 267.
Bergeret, 13.
Bernard, 5; — curé de Montlieu, 219; — greffier, 253; — (Louis); — militaire, 180, 181.
Berneray, com. de Saint-Savinien, 207.
Bernet, archevêque d'Aix, 141.
Bernon (Vital de), 302.
Berry (Duc de) 383; — (Duchesse de), 54.
Bersier (De), 5.
Berthauld, notaire, 113.
Berthelc (Joseph), archiviste, 77.
Berthelot, imprimeur, 9; — notaire, 308; — (Paul), 197.
Berthon négociant; — (Blanche); — (Léon), 225; — Le Berthon de Bonnemie, 284.
Bertineau (De), 5.
Berton, 248; — (Benjamin), juge suppléant; — (Amélie); — (Isabelle); — (Maurice), 251.
Bertrand, docteur en théologie, — bibliothécaire au séminaire de Bordeaux, 64, 147, 358;
Bertrand (Hélie); — (Jean), saulniers, 184;
Bertrand de Mérigon (P.), helléniste, 96.
Bès de Berck, directeur des constructions navales; — (Georges), receveur général; — (Gabrielle), 99.
Bessac, cant. de Montmoreau, arr. de Barbezieux, 270.
Bessières (Le R. P.), oblat de Marie, 21, 64.
Bessines, cant. de Frontenay, arr. de Niort, 197.
Besson, curé de Lussac, 361; — maire de Saint-Thomas de Cosnac, 141; — médecin, 195.
Bethmont (Paul), 296.
Beurlay, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 112, 373.
Bèze (Théodore de), 367.

Biais (Emile), 58, 76, 90, 139, 140, 172, 212, 216, 217, 291, 377.
Bichon (Gustave), 296 ; — prêtre, 154.
Bidé de Maureville, commandant, 66.
Billaud, prêtre, 375 ; — (Eugène), 147 ; — (Victor), poète, 140, 230, 235, 237.
Billaudeau, pharmacien en chef de la marine, 297.
Billé (Anne-Marie), 149.
Billette, capitaine de vaisseau, 196.
Billocque, 393, 397 ; — (Anne), 396 ; — (Christophe) ; — (Jacob), 395 ; — (Jean), marchand, 397 ; — (Marie), 395 ; — (Jeanne), dite M^{me} de Maynard, 396 ; — (Daniel), sieur de La Maronnerie ; — (Jacob), sieur de l'Aubrée, 396.
Billon, chef-lieu de cant., arr. de Clermont-Ferrand, 176.
Biroseau, com. de Montlieu, arr. de Jonzac, 393, 394, 395.
Biron (De), 5 ; — maréchal de France, 317, 366.
Bisquit, 90.
Bisseuil (A.), sénateur, 64.
Biteau (Auguste), maître principal de la marine, 308, 402.
Blaise (Saint), 177.
Blanc (Rachel de), 398.
Blanchard (Charles), 182 ; — (Etienne), sieur Dubois, 182.
Blanchet (Adrien), 202.
Blanchi, 294.
Blanzac, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 160, 217, 346.
Blénac, com. de Saint-Symphorien. cant. de Saint-Aignan, arr. de Marrennes, 66.
Blois (De), 5.
Blossac (Edouard de), sous-préfet de Saintes, 201.
Bohe-Moreau, pharmacien en chef de la marine, 22.
Bobiet (André), 155.
Bodin, 146 ; — (Emile), 165.
Bœuf (F.), 363.
Bois, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 181.
Boisdautonne, fief des Marchais, 392.
Boisdeffre (De), général, 228.
Boisgelin (Comte Bruno de), 303.
Boisgiraud, fief des Marchais, 395.
Bois-Juzan (De), agent comptable de la marine ; — (Elisabeth) ; — (Ernest), contrôleur des douanes, 25.

Boisredon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 154.
Boissard (Charles), adjoint de Saint-Vivien, 149.
Boisseau, 5 ; — (Catherine), 397.
Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie, 79.
Boissonnade, professeur, 217.
Boissy Saint-Léger, Bourg-la-Montagne, chef-lieu de cant., arr. de Corbeil, 122, 374.
Boivin, 159.
Bolinbroke (Vicomte), 22.
Bolot (Magdeleine), 394.
Bonaparte (Joseph), 51-55, 123-126, 197, 200, 201, 214, 275.
Bonérandi, inspecteur de la marine ; — contrôleur des contributions directes ; — élève de l'école navale, 225.
Bonfils, banquier, 99.
Bonhomme La Sagesse. Voir Alcide Le Gendre.
Bonneau, 18 ; — conseiller général, 223 ; — juge de paix ; — propriétaire ; — receveur de l'enregistrement, 149.
Bonnefoy, archevêque d'Aix, 24, 141.
Bonnefoy (De), député aux états généraux, 157.
Bonnegens (De), 5 ; — des Hermitans (Perpétue de), 23.
Bonneuil (De), 410.
Bonneuil, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 161.
Bonnevillle (Jean-Louis-Henri), trésorier-payeur général, 4, 15.
Bonnevin (Marie), 371.
Bonnevin (B. de), baron de Soumoulins, 203.
Bonnin, curé de Saint-Thomas de Cosnac, 138, 264, 343.
Bonniot, adjoint au maire de Bois, 181.
Boos (Jean), 254.
Bordes, médecin, 24 ; — juge d'instruction, 154, 155 ; — pasteur, 154, 155, 398.
Borresse-et-Martron, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 246, 397.
Bornier (Henri de), auteur dramatique, 129, 230.
Boscal de Reals (Charles-Léon), 414 ; — (Léon), maire de Saintes, 126 ; — de Mornac (Henriette), 172.
Boscary de Villeplaine (Jean), atta-

- ché d'ambassade ; — (Marie-Jeanne), 228, 229.
- Bossard, 411.
- Bossay (Auguste), 296.
- Bossebœuf (Louis), prêtre, 13, 175.
- Botrel (Théodore), poète-chansonnier, 155, 231.
- Botton, ingénieur, 19.
- Bouchard (François), vicomte d'Aubeterre ; — (Suzanne), 158 ; — d'Aubeterre (Anne), 290 ; — d'Esparbès de Lussan, 39.
- Boucher (Claude), maître verrier, 280, 281 ; — (Gustave), 175, 402.
- Boucher de Molandon (Elisabeth), 303.
- Boucheron, 248 ; — (Alice) ; — (Jules), 251.
- Bouchonneau, directeur de la gabelle, 311.
- Boudet (F.-B.), prêtre, 255.
- Boudon de Saint-Amans, 14, 231.
- Bouet du Portal, capitaine d'infanterie ; — capitaine de cavalerie, 52.
- Bouguereau (W.), artiste peintre, 18, 79, 220.
- Bouillon (De), maréchal de France, 403.
- Bouin, 269.
- Boulé (Alphonse), 64.
- Boulère (Françoise), supérieure du couvent de Notre-Dame à Saintes, 172.
- Boulestin, négociant, **149**.
- Boulet, professeur, 86.
- Bouquin, archiprêtre de Rochefort, 20, 99, 297.
- Bourbon (Cardinal Charles de), évêque de Saintes, 156, 275 ; — (Catherine de), abbesse de Soissons, 317 ; — (Louis II de), 158 ; — (Louis de), comte de Montpensier, 367 ; — Montpensier (François de), 317.
- Bourcy, notaire, 372.
- Bourde de La Rogerie, archiviste, 175, 306.
- Bourdeille (Vicomte de), 143, 144, 355.
- Bourdine (Jeanne), 338.
- Bourreau (Marie), 180, 181.
- Bouresse pour Borese.
- Bourg-Charente, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 216, 319, **324**, 330, 331, 333-336.
- Bourg-Egalité*. Voir *Bourg la Reine*.
- Bourgeois, ministre de l'instruction publique, 65.
- Bourget, écrivain, 290.
- Bourg la Montagne*. Voir *Boissy-Saint-Léger*.
- Bourg la Reine* (*Bourg-Egalité*), com. du cant. de Sceaux, 122.
- Bourgneuf*, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 149.
- Bourgogne (Duc de), 383.
- Bourgoin, prêtre, 78.
- Bourgueuil-en-Vallée*, chef-lieu de cant., arr. de Chinon, 88.
- Bourignon, archéologue, 7.
- Bourmont (Comte Amédée de), 76.
- Bourrat (Paul), député, 222.
- Bourroille*, fief des Daulnis, 185.
- Boursault, 95.
- Bouscasse, armateur, 131.
- Bousquet (Michel), 397.
- Boussay* ou *Baussay*, cant. de Preuilly, arr. de Loches, 234.
- Bouteille*, 63.
- Boutelaud, 256 ; — (Pierre), maire de Cognac, 188.
- Boutelleau (Edmond), 369.
- Boutet, artiste peintre ; — imprimeur, **17** ; — professeur, 12.
- Bouterville*, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 117, 118, 204, 269, 270, 310, 324, 332, 376, 382, 411.
- Boutiers*, com. du cant. de Cognac, 314, 315.
- Boutiron, docteur-médecin, 64 ; — percepteur, 375.
- Boutiron du Treuil, 375.
- Bouton de Chamilly, maréchal de France, 264.
- Bouyé, Bouyer, courtier maritime, 226 ; — curé de Lussac, 361 ; — (Adolphe), 96 ; — (Frédéric), 141 ; — (Léon), avocat, 137, 214, 215, 308, 389 ; — (P.), médecin de la ligne, 303 ; — (Pierre), menuisier, 395 ; — (Louise), 225.
- Boybellaud, 301 ; — (Elisabeth), 397.
- Boyceau, 5.
- Boyer (Marguerite), 398.
- Brach (De), 5.
- Bracquemond, graveur ; — artiste-peintre, 98.
- Bragier (Jean) ; — (Pierre), 324.
- Brancas (Fr. de), archevêque d'Aix, 141.
- Branne, chef-lieu de cant., arr. de Libourne, 365.

Braquisse, imprimeur, 259.
 Brard, 413.
 Braud, curé de Laleu, 221 ; — maire de Rochefort, 149, 296.
 Bréand, prieur de Notre-Dame de Cugon, 271.
 Brejon, juge, 252.
 Bremaud (Alexis) ; — (Marie-Louise), 99.
 Bremond (Jean-Louis de), marquis d'Ars, 66 : — d'Ars (de), 75, 230, 314, 318, 332 ; — général, 316 ; — (comte Anatole de), 5, 8, 65, 219, 220, 282, 305, 306, 358 ; — (comte Pierre de), 54, 74, 125 ; — (Sophie de), 52, 53 ; — (Théophile de), général, 51, 59.
 Bretinaut (Jean 1^{er}), 158 ; — de Méré et de St-Seurin-sur-Gironde, 3.
 Breuil (E), imprimeur, 55.
 Brevet (Marguerite), 99.
 Briand (Joseph), historien, 264.
 Brie, fief des Baudouyn, 182.
 Brie-sous-Mortagne, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 364.
 Brilhout (Esther), 155.
 Brillouet, notaire, 277, 279, 280.
 Brinbœuf-Dulay (Lucile), 196.
 Brissonneau (Jean), 111.
 Brizambourg, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 325, 366.
 Brizeux, poète, 359.
 Brodud, curé de Tonnay-Charente, 85.
 Broise (De), typographe, 88.
 Brossac, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 160, 194, 369.
 Brossard, prêtre, 10.
 Brossard de Ruville, 120.
 Brothier de Rollière, ingénieur agricole, 217.
 Brouage, com. d'Hiers-de-Brouage, cant. de Marennes, 2, 41, 44, 45, 74, 75, 113, 157, 160, 183, 185, 364, 412.
 Broue, com. de Saint-Sornin de Marennes, cant. de Marennes, 85, 94, 230, 412.
 Broussard (D.), greffier ; — (Marie) ; — (Lydie) ; — (Jacques) ; — (Mauricette) ; — (Isaac) ; — (Charles) ; — (Henriette) ; — (Catherine), 398 ; — (Daniel), 254 ; — (Marianne), 291 ; — Maisonneuve (Catherine), 398.
 Brousse (A.), ingénieur, 155.
 Bruel de Joly (Jacques) ; — (Paul),

maître en chirurgie, 50 ; — officier de santé ; — (Pierre), curé de St-Palais-du-Ned, 346.
 Brugière, 146.
 Brulain, cant. de Prahecq, arr. de Niort, 99.
 Brun, professeur, 87 ; — (Daniel), 398 ; (Pierre), 77, 95, 355.
 Brune, prêtre, archéologue, 176.
 Bruneau Saint-Médard (Léontine), libraire, 138, 287.
 Brunet de Guillet, commandant, 66.
 Bruslon, sergent royal, 159.
 Bruxelles (De), 110, 111.
 Bryce, 184.
 Bueil (De) ; — (Louis de), 42 ; — (Jean de), 91.
 Bugon, procureur-syndic, 362.
 Bujeaud (Victor) ; — (Jérôme), 57.
 Burel, receveur de l'enregistrement, 308.
 Bures (Maurice), docteur en droit, 46, 66.
 Burgaud des Marets, fabuliste, 85, 167, 171, 215, 244, 320, 321, 330, 332, 334, 336, 337.
 Burie, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 11, 63, 64, 96, 141, 158, 269, 296, 366, 375.
 Busquet, échevin de Cognac, 253.
 Bussac, com. du cant. de Saintes, 4, 5, 15, 16, 17, 306.
 Bussac, canton de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.
 Bussy Le Cler, capitaine de la Bastille, 364.
 Butet (Marquis de) ; — (Fany de), 301.
 Buzenval, com. de Rueil, canton de Marly-le-Roy, arr. de Versailles, 368.

C

Cabanis, philosophe, 411, 412.
 Cabert de Villermont, 409.
 Cabié, dessinateur, 292.
 Cacqueray de Valmenier (Louis-François), 150.
 Cadillac, cant. de Fronsac, arr. de Libourne, 365.
 Caillieu, 260.
 Caillié (René), explorateur, 143, 218, 219.
 Callier, général ; — (Jeanne), 362.
 Callières (De), 203, 267, 395.
 Callot, pastelliste, 221.

- Calvet, 74, 75.
 Calvin (Jean) et mieux Cauvin ou Chauveau, **115-120**, 139, 140, 212.
 Cambois, sieur du Rocq, pasteur ; — potier d'étain, 392.
 Camiade, prêtre, 362.
 Caminade, 256 ; — (Jacques-Olivier) ; — de Châtenet (Ernest), 314.
 Campet (De), 5.
 Campet de Saujon, 43.
 Camus, 235.
 Canaie, 364.
 Cano (Alonzo), 90.
 Cappon, 211, 363.
 Carayon, armateur, 131.
 Cardaillac (Chevalier de) ; — (Arnaud de), 66.
 Cardinal, maire de Givrezac, 181.
 Carennac, cant. de Vayrac, arr. de Gourdon, 4, 74.
 Carignan, chef-lieu de cant., arr. de Sedan, 264.
 Carjat, 57.
 Carlat, cant. de Vic-sur-Cère, arr. d'Aurillac, 92-94, 140, 213.
 Carnavalet, gouverneur de Brouage, 363.
 Carré de Busserolle, 3.
 Carrère, près Montflanquin (Lot-et-Garonne), 222.
 Carret, secrétaire interprète de Joseph Bonaparte, 125.
 Carrière, conseiller d'arrondissement, 282.
 Carteau, archiprêtre de Saintes, 100.
 Cartier, maire de Bassac, 17.
 Casanova, 222.
 Castaigne (E.), bibliothécaire, 57 ; — (Joseph), médecin, 143.
 Castillon du Perron, 319 ; — (Armand), négociant, 149.
 Cauchie (Pascal), moine de Saint-Eutrope, 178.
 Caudéran (H.), prêtre, 82, 83, 164.
 Caumartin (De), 5.
 Caumont (Jean de), 366 ; — (Josué de), 402.
 Cazalis, maire de Bois, 181.
 Cazenabe (Elisabeth), 398.
 Cazenave (Marie), 398.
 Ceccaty (Baron de), 227.
 Cellefrouin, cant. de Mansle, arr. de Ruffec, 160.
 Celles, cant. de Saint-Rémy, arr. de Thiers, 345.
 Cellier, prieur de Notre-Dame de Cognac, 271 ; — (J.), cloutier, 410 ; — (Marie), 393.
 Cérizay (Joachim de), vicaire général, 172.
 Cès-Caupenne (Marie de), 302.
 Chabaneau (Camille), 57.
 Chabannes (Adhémar de), 211.
 Chabert, entrepreneur de travaux publics, **373**.
 Chabot (Vicomte Paul de), 91, 156 ; — Gerard), sieur de Rais, 4 ; — (comte de Jarnac, 42 ; — de Jarnac, 321.
 Chabot, fief des Rohan Chabot, 321.
 Chadefault, 393.
 Chadenac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 160.
 Chadignac, com. de Saintes, 268.
 Chaillé La Touche (Pierre), 125.
 Chaillou (Antoine), prieur de Bouteville, 117.
 Chaillou, château, près Saint-Saturnin, cant. d'Hiersac, arr. d'Angoulême, 118.
 Chalais, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 196, 269, 398.
 Chalescat, 183.
 Chalézac, fief des Daulnis, 183, 185.
 Challaux, com. de La Garde-Montlieu, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 394.
 Challe, maire d'Auxerre, 196.
 Challier de Montsouci, 234.
 Chalignac, com. du cant. de Barbezieux, 196.
 Chambarière (Marie), 223.
 Chambon (Marie-Angélique), religieuse, 206.
 Chambrier, 260.
 Chamelières, près Clermont-Ferrand, 198.
 Chamillard (Michel de), contrôleur général des finances, 384.
 Champeaux-Verneuil (Vicomte de), 228.
 Champigny-sur-Vende, cant. de Richelieu, arr. de Chinon, 367.
 Champlain (Samuel), 45.
 Champmarin en Touraine, 285.
 Chancel, député, 196.
 Chancelade, com. du cant. de Périgueux, 89, 200.
 Chandos, 310.
 Chaniers, com. du cant. de Saintes, 306, 362, 373.
 Chantelle, chef-lieu de cant., arr. de Gannat, 99.

- Chantrezac*, cant. de Saint-Claude, arr. de Confolens, 230.
Chanvalon, 365.
Chapeau des Varennes, 67.
Chapetot (J.), 146.
Chappuzet (Suzanne), 398.
Chapron, 217; — sous-préfet de Saintes, 154.
Chardes, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 204.
Charles d'Espagne, 310.
Charles d'Orléans, 310, 314, 324.
Charles le Chauve, 284.
Charles V, roi de France, 40.
Charliat, professeur, 11.
Charly, cant. de Nérondes, arr. de Saint-Amand-Montrond, 18.
Charmant, cant. de La Vallette, arr. d'Angoulême, 160, 161.
Charpin-Fougerolle (Adelaïde de), 302.
Charras, com. de Saint-Laurent de La Prée, cant. de Rochefort-sur-Mer, 160.
Charrier (Jacques), 395.
Charron, 351; — (Paul), 219.
Charroppin, pharmacien, 381, 382; — chirurgien; — notaire, 382; — Anne; — (Elisabeth); — (Jacques), 398.
Charroux, chef-lieu de cant., arr. de Civray (Vienne), 284.
Chartroule de Montifaud (Marie-Amélie), 50.
Chassaïgues, fief des Lalohé, 182.
Chasseloup-Laubat (Comte Gaston de), 358.
Chasseneuil-sur-Clain, cant. de St-Georges, arr. de Poitiers, 97.
Chassériau (R.), docteur en droit, 142.
Chassiron (Baron de), 135.
Chassiron, com. de Saint-Denis, cant. de Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 4.
Chassors, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 364.
Chastenet, député, 11.
Château-Chesnel, com. de Cherves, cant. de Cognac, 174.
Château-Marle, com. de Thézac, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 102, 281.
Châteauneuf, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 160, 310, 365.
Château-Sainte-Luce (Blayais), 323.
Châtelailлон, com. du canton de La Rochelle, 221, 290.
Châtenet, châtellenie de Cognac, 314, 315, 330, 395.
Chatonet, 82.
Châtressac, com. de Chaillevette, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 230.
Chaubry de Troncenord (Pierre); — (baron René), 228, 229.
Chauveau, magistrat, 97.
Chaudruc, armateur, 131.
Chaulieu, 95.
Chaumont (De), 5.
Chautard (Jules), 156.
Chauvet, 189; — (Gustave), 67, 103, 104.
Chauvin (Isaac), notaire, 254; — (Nicolas), 355.
Chaux, com. de Chevanceaux, cant. de Montlieu, 204.
Chavanon, docteur médecin, 79.
Chavoix (P.), magistrat, 155.
Chavres (Aisne), com. de Vauciennes, 198.
Chenac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 158.
Chenonceaux, cant. de Bléré, arr. de Tours, 367, 368.
Chepniers, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.
Chérac, cant. de Burie, arr. de Saintes, 211, 263.
Cherbuliez (V.), académicien, 268.
Cherpantier (Geneviève); — (Thimothée), 19.
Cherves, com. du cant. de Cognac, 174.
Chesnel (Jacquette de), supérieure des Filles de Notre-Dame de Poitiers, 172, 275; — (Jean, seigneur de La Canonnerie); — (Charles); — (Jacques, seigneur de Réaux); — (Joachim), baron de Couhé-Vérac, 174.
Chessous, com. de Sainte-Gemme, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 94.
Chevalier, 260; — capitaine d'artillerie, 23; — coutelier, 260; — notaire, 211, 355; — prêtre, 89; — (Ernest), 221.
Chevanceaux, com. du cant. de Montlieu, 204, 395.
Chevreuse (Duc de), 211; — (duchesse de), 135.
Chevreux, 282.

- Chevrou** (G.), conseiller d'arrondissement, 369, 370.
- Chez-Chéty** (Charente), com. de Saint-Médard, cant. de Barbezieux, 187.
- Chez-Piet**, com. de Lignières, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 402.
- Chierzac**, com. de Bédénac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.
- Chièvres** (De), 54; — (Jeanne de), 275; — (Jacob de), seigneur de Salignac; — de Salignac, 54; — (Jeanne de), 156.
- Chillac**, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 194.
- Chives**, cant. d'Aunay, 284.
- Chotre** (Barbe), 253, 254.
- Chourses** (Louis de); — (Louise de), 156.
- Christophe** (Saint), 177.
- Claix**, cant. de Blanzac, arr. d'Angoulême, 116, 117.
- Claude** (Louis), 103, 212, 213.
- Claude** de France, 311.
- Claudin**, 405.
- Claye** (Baron de), 369, 370.
- Clayes**, chef-lieu de cant., arr. de Meaux, 403.
- Clémens**, forçat, 77.
- Clérac**, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 148, 267.
- Clermont** (De), 5; — (Claude de); — (Claude-Catherine de), 289; — de Cruzy, 12.
- Cléry**, chef-lieu de cant., arr. d'Orléans, 370.
- Clisson** (Olivier de), 175.
- Cloué**, amiral, 233.
- Clouet**, 289.
- Clouzot** (Henri), 10, 67, **99**, 232; — (Léon), éditeur; — (Jean-Marie); — (Elisa), **99**.
- Cluny**, chef-lieu de cant., arr. de Mâcon, 99, 176.
- Cochois** de Montboyer, 270.
- Cochot** (A.), architecte, 377.
- Coellier** (Nicolas), conseiller au présidial de Moulins, 403.
- Coëtivy** (De), 5, 43; — (Prégent de), 4.
- Cognac** (Charente), 11, 29, **41**, 160, 255, 262, 308, **309**, 330, 354.
- Colardeau** (Suzanne), 393.
- Collinet**, matronne, 159.
- Collongue** (De), ministre plénipotentiaire, 228.
- Colmanin** (Anne-Barbe), 254.
- Comadon** (Louis), 218.
- Combes**, sénateur, 64, 98.
- Combettes**, directeur de théâtre, 56.
- Comet** (Jean), maître d'école, 398.
- Commentry**, chef-lieu de cant., arr. de Montluçon, 93.
- Commune d'Abailard**, voir *Saint-Gildas de Ruys*.
- Commune de Jean-Jacques**, voir *Vau-girard*.
- Compagnon**, cultivateur, 306.
- Compagnon** de Ruffieux (Marie), 301.
- Compreignac**, cant. de Nantiat, arr. de Bellac, 363.
- Condat**, 146.
- Condé** (Prince de), 45, 264, 366, 367.
- Condéon**, cant. de Baignes, arr. de Barbezieux, 88.
- Conflans** (De), maréchal de France, 65, 231, 233; — (Henri-Jacob de), 231.
- Confolens** (Pierre de), évêque, 306.
- Consac**, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 284.
- Constantin** (Marie), 158; — (Pauline), 369; — de Jarnac, sculpteur, 200.
- Constantin-le-Grand**, empereur, 76.
- Contant** (Marie), 224.
- Contines**, 162, 163.
- Cop** (Nicolas), 116.
- Coppée** (F.), poète, 29, 67, 147, 230.
- Corbeil**, *Corbeil-la-Montagne* (Seine-et-Oise), 122.
- Corbinaud**, 147; — préposé d'octroi, 141.
- Corbion**, pour *Corbon*.
- Corbon** (Orne), com. du canton de Montagne, 176.
- Cordier** (Mathurin), 116.
- Corlieu**, 319.
- Corme-Royal**, *Corme-Laforêt*, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 44, 122, 211, 269, 355.
- Cormier-Lasausay** (Jean-Fr.-A.); — (Jean-Fr.), **18**; — (Anatole); — (Albert); — (Marguerite); — (Jean), 19.
- Cornay** (Charles), 78.
- Corneille**, docteur-médecin, 85, 134, 286, 357.
- Cornet**, docteur-médecin, 12, 147, 210, 214, 216, 223, 308, 326.
- Corréard**, 232.

Cosnac, com. de Saint-Thomas de
Cosnac, cant. de Mirambeau, arr.
de Jonzac, 269.
Costin de Lamothe, 23.
Cothaireau, maire de Lornignac, 181.
Coucy ou Coucis (De), 64; — (Char-
les de), 14, 158; — (Jean-Char-
les), archevêque de Reims, 141.
Coudein, capitaine de vaisseau; —
capitaine d'infanterie, 102.
Coudreau, curé de Lussac, 361.
Couet du Viviers de Lory, 10.
Couhé, receveur de l'enregistrement,
149.
Couhé-Vérac, chef-lieu de cant., arr.
de Civray, fief de Chesnel, 174.
Couillaud de Rulon, maire de Saint-
Pierre d'Oleron, 410.
Coulaud de Montifaud, 50, 139
Coulgent, cant. de La Rochefou-
cauld, arr. d'Angoulême 15.
Coullon, meunier, 262.
Coulonges, chef-lieu de cant., arr. de
Niort, 282, 348.
Couperie (Jeanne), 99.
Courbiac, com. de Saintes, 249.
Courbillac, cant. de Rouillac arr.
d'Angoulême, 161.
Courbon (Jean de), commandant du
port de Brest, 66; — de Blénac
(Renaud de), 285.
Courcelle-Seneuil, capitaine de vais-
seau, 220.
Courcôme, cant. de Villefagnan, arr.
de Ruffec, 160.
Courçon, chef-lieu de cant., arr. de
La Rochelle, 148.
Courcoury, com. du cant. de Saintes,
7, 49, 71.
Courpignac, com. des Gonds, cant
de Saintes, 155.
Courteille (Jean de), imprimeur, 88
Courtin (Marie), 21.
Coutanseaux (Justin), 308.
Coutelain, 260.
Contiers, com. d'Ecurat, cant. de
Saintes, 5.
Coutureau (L'abbé), peintre, 220.
Coux, cant. de Montandre, arr. de
Jonzac, 382, 398.
Cozes, chef-lieu de cant., arr. de
Saintes, 158, 198, 282, 301, 302.
Crahay de Franchimont, 223.
Cramail (J.), laboureur, 409.
Crappais (Saint), 177.
Crazannes, cant. de Saint-Porchaire,
arr. de Saintes, 46, 251.

Crémieux, 68.
Créon, chef-lieu de cant., arr. de
Bordeaux, 365.
Créquy (De), 5.
Cresling (Pierre), 254.
Cressac (Berthe de), 227.
Cressé, cant. de Matha, arr. de Saint-
Jean d'Angély, 319, 339, 340,
342.
Criteuil, cant. de Segonzac, arr. de
Cognac, 346, 364.
Crussol d'Uzès (De), 202.
Cruyssen (Van der), 349.
Cugnac (B. de), curé à Saint-Ger-
main de Lusignan, 68; — (P.-H.
comte de), 300.
Cugon, com. de Bessac, cant. de
Montmoreau (Charente), 271.
Culant (De), 5.
Cumont (De), 15; — (Marquis Char-
les de), 282.
Cunéo d'Ornano, député. Voir Or-
nano.
Cyvadier (L.), (Marc Marchadier),
112.

D

Dabescat, curé de Montandre, 202,
203, 267; — (Charles), maître per-
ruquier; — (Jean-Baptiste); —
(Jean), curé de Cognac, 204.
Dabeville (Jean), receveur, 36.
Daguin, avocat, 144.
Daillon du Lude, (Anne de), 91.
Damery, 308.
Dampierre (De), 194; — (Guy de);
— (Lionel de); — (Ida de); —
(Geneviève de); — (Naïs de); —
(Gérard de); — (Béatrix de); —
(Marguerite de); — (Comte Ar-
mand de); — (Marquis Elie de);
(Aymard, marquis de), 302.
Dampierre-sur-Boutonne, cant. d'Au-
nay, arr. de Saint-Jean d'Angély,
57, 264, 289, 290, 375.
Dangibeaud (Charles), 60, 68, 75,
105, 152, 162, 163, 212, 213, 276,
293.
Dangirard, 5.
Daniel (François), 117; — capitaine
de vaisseau; — enseigne de vais-
seau, 25.
Darnal, conseiller général, 370.
Dassoucy (Maynard), 95.
Daudet, écrivain, 290
Daudin (J.-P.), avocat, 195, 197.

- Daulnis, 184; — (François), sieur de Bouroille, 185; — (Louis), sieur du Caillaud; — (Pierre), sieur de Chalézac, 184, 185.
- Daunas, 226.
- David, 6; — (M^{re}), 103.
- Dayre, marais, près Saint-Just, cant. de Marennes, 60.
- Debanes (Marie), 394.
- Debionneau, notaire, 184.
- Debureau, 363.
- Decazville, cant. d'Aubin, arr. de Villefranche de Rouergue, 93.
- Dedé, aîné, négociant, 256, 260.
- Defeydit, aumônier de Bouleville, 270.
- Degennes, 306.
- Dejarnac; — (Léon), 318.
- Delaage, laboureur, 110.
- Delaage de Bellefaye de Meux, 234.
- Delage de Luget, lieutenant de dragons; — conseiller général, 228; — directeur de l'enregistrement, 24, 228.
- Delaigue, président de la société d'émulation de l'Allier, 75.
- Delalande (Jeanne), 393.
- Delamain (Philippe), 26, 27, 68, 321.
- Delany, cultivateur, 306; — (Rosé), 371.
- Delâtre, commissaire du roi, 255.
- Delaure, 255.
- Delors, prêtre, 255.
- Delavaud (Louis), secrétaire d'ambassade, 6, 141.
- Delayant, professeur, 77, 151.
- Délézinier, banquier, 17, 149.
- Delille de Bussac, 226, 251; — (Jacques); — (Pierre), 251.
- Delisle (Léopold), 89.
- Delmas, curé de Dolus, 157; — négociant, 154.
- Delpéch, sénateur, 12.
- Delthil (C.), poète, 57.
- Deluze, 393, 397.
- Demontis (Betzy), **188, 189**; — (Jeanne), 393.
- Denaitaire, capitaine, 21.
- Denis, Denys, 256, 393; — curé de Saint-Genis, 180; — directeur d'école, 64; — notaire, 392; — procureur au présidial de Saintes, 268.
- Depont (Léonce), poète, 74, 77, 79, 363, 389.
- Deruelle, chef d'escadron, 210, 308.
- Desaivre (Léo), 51, 232.
- Des Albards (M^{re}), 55.
- Desaulces de Freycinet, 234.
- Desbrandes, ex-maire d'Angoulême, 118.
- Desbrosses, 190.
- Deschamps (Gaston), 287.
- Deschanel, président de la chambre des députés, 369.
- Descouraud de Montlambert, 263.
- Descubes du Châtenet, 21.
- Desfieux (Léon-Antoine); — (Victor), chef de bataillon, **225**.
- Des Landes. Voir Faget.
- Deslandres, archiviste-paléographe, 399.
- Desmarests, 95.
- Desmoulins (Antoine), 395; — (Camille), 294.
- Des Paillerets, 17.
- Despessailles (Louise), 24.
- Des Plans (François), 290.
- Desprez de Montpezat (Marie), 207.
- Despruets, évêque de Saint-Papoul, 211.
- Des Rayaud, 146.
- Des Rozières, 409.
- Dessalines d'Orbigny, maire de La Rochelle, 282.
- Des Varennes, homme de lettres, 74, 138.
- Deux-Ponts (Bavière Rhénane), 191.
- Devaulx (Jehan), 182.
- Devers, ancien banquier, 226.
- Devillers, receveur des douanes, 24.
- Dexmier de Saint-Simon (Jean-E.-L.-M.-C.), 143; — d'Archiac, 355.
- Dhoste, médecin en chef de la marine, 225, 303; — médecin des colonies; — contrôleur des contributions directes; — (Marie), 303.
- Diconche (M.), propriétaire, 306.
- Diègne (Edouard, comte de), 93, 94, 216.
- Dières (O'Dayer); — Monplaisir (Elisabeth); — (Armand); — (la famille), 23, 24.
- Dionne (N.-Eutrope), 70.
- Dissez, 22.
- Dijelli (Algérie), 138.
- Dolus, cant. du Château d'Oléron, arr. de Marennes, 148, 157.
- Domenget, commandant; — (François); — de Malanger; — (Jean), capitaine; — (Théo), 22.
- Dompierre, com. du cant. de La Rochelle, 221.

- Donné, pharmacien ; — marchand, 382.
 Donop (Baron), général, 227.
 Doré (G.), 84.
 Dorgis (Jean), 268.
 Dornin (Pierre), 146
Douarnenez, chef-lieu de cant., arr. de Quimper, 175.
 Doumergue (E.), 115, 116, 117.
 Dourneau (Martial), instituteur ; — prêtre, 212.
 Doux, ingénieur en chef des ponts et chaussées, 224.
 Drapeyron (Ludovic), 146.
 Drevon, inspecteur des finances ; — (Joseph), 227.
 Drilhon (Paul), maire de Barbezieux, 188 ; — médecin, 159.
 Drouin (Marie-Louise), 356.
 Drouineau, 260.
 Drujon, 84.
 Dubarat, prêtre, 211.
 Du Bellay, 6 ; — (Martin), prince d'Yvetot, 91.
 Dubois (Jeanne), 110.
 Du Bois, 403.
 Dubosc de Beaumont, 158.
 Dubouché (Adrien), 90.
 Dubourg, Du Bourg (Albert), 10 ; — (dom Antonin) bénédictin, 178 ; — (Dominique), 367.
 Du Bouzet (Camille-Bathilde), 54.
 Dubreuil (Marie), 395 ; — maître de pension, 100.
 Du Breuil de La Brosse (Jeanne), 196.
 Duc (Marie), 159.
 Ducamp (Maxime), 198.
 Duchadefault, 397.
 Duchastel (Achille), 53.
 Duchâtel, 6 ; — (Comte Tanneguy), 218.
 Duchène, conseiller à la cour de cassation, 16.
 Du Chilleau (Catherine) ; — (Pierre), 156.
 Du Coetlosquet, aide de camp, 55.
 Ducourtieux (Paul), 286.
 Ducoux, propriétaire ; — (François) ; — (Charles) ; — (Jeanne) ; — 19.
 Pudon, vicaire général du diocèse de Saintes, 254.
 Du Faur (Madeleine), prieure de Notre-Dame de Saintes, 211.
 Dufaure, ancien ministre, 81, 198, 199, 268, 281 ; — (Gabriel), conseiller général, 17, 18, 70, 142, 198, 199, 282, 302 ; — (Fanny), 281 ; — (Jules) ; — (Pierre) ; — (Pierre-Stanislas), 268.
 Du Ferran, seigneur de Saint-Duzant ; — (Marguerite), 207.
 Duffaud (P.), marchand, 252, 253.
 Du Fou (Louise), 174.
 Dugast, lieutenant général de police, 255.
 Duguesclin, connétable, 13, 94, 230.
 Dujarric-Descombes, 200.
 Du Laurens, archevêque d'Embrun, 403.
 Dulignon, 256.
 Dumaine (M^{lle}), 112.
 Du Marché, contrôleur de l'armée ; — (Philippine), 228.
 Dumas, prieur de Notre-Dame de Cugon, 270.
 Dumont (Martial), avocat, 212.
 Dumouriez, général, 150.
Dunkerque (Dunes libres), 122.
 Dunois, 6.
 Dupaty de Clam, 16.
 Duperré, amiral, 81.
 Duperron (Charlotte), 225, 252.
 Duplais (Lucie), 300.
 Duplais-Destouches (Antoine), 292, 324.
 Duplais (Léonie), 70.
 Duplessis (Georges), 70, 221.
 Du Plessis Richelieu, 43.
 Duplouty, directeur du service de santé de la Marine, 19.
 Dupon (Valéry), (Paul-Dyvorne), percepteur-poète, 43-46, 71, 138, 290, 291.
 Dupont, contre-amiral, 98 ; — (Léon), 25, 327.
 Du Pontavice de Bois-Henri (Louise), 24.
 Duportal, artiste-peintre, 292.
 Dupuy, 12 ; — (Jacques), carleur, 398 ; — (Jean) ; — (Pierre), notaire, 396.
 Dupuy d'Angeac (Gabriel), 17.
 Durand (Samuel), sellier, 398.
Duras, chef-lieu de cant., arr. de Marmande, 166.
 Du Refuge, 6.
 Duret (Théodore), 71.
 Du Richois (Rachel), 111.
 Duroché (Jeanne), 382.
 Du Sault, 6.
 Dussault, docteur-médecin, 145.
 Dutard, 102.
 Du Tillet (Louis), curé de Claix, 116, 119.

- Du Trémond (Ed.) ; (Edmond Duret), 71.
 Duval (Louis), archiviste, 88.
 Duval-Laguierce, général, 19.
 Dyon, trésorier des invalides de la marine, 102.
 Dyvorne (Paul). Voir Dupon
- E**
- Eblon*, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 112, 160.
Echillais, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 100, 160, 227.
Ecoyeux, cant. de Burie, arr. de Saintes, 383.
 Ecquevilly (D'), colonel, 55.
Ecurat, com. du cant. de Saintes, 209.
 Eeinroners (Anne-Barbe), 254.
 Eléonore d'Autriche, 311.
 Eléonore d'Aquitaine, 310.
 Emery (Louise), 24.
 Enoch, professeur, 283.
 Enlart (C.), 80.
 Ensel, professeur, 221.
 Epinay Saint-Luc (D'), 45.
 Ernoul, garde des sceaux, 100.
 Ernst (Georges), 254.
 Eschallard de La Boulaye, 6.
 Eschasseriaux, 124, 366 ; — (Jeanne), 228 ; — (Baron), 90, 128, 201, 228, 296.
 Eschasseriaux du Ramet (Charles), 395.
 Eschaux (B. d'), archevêque de Tours, 91.
 Escorches (Louise d'), 156.
Esnaudes, com. du cant. de La Rochelle, 160.
 Espérandieu, 162, 355.
 Espeville (Charles d'), (Jean Calvin), 116.
Essounes, com. du cant. de Corbeil, 18.
Essourert, com. de La Chapelle-Bâton, cant. de Saint-Jean d'Angély, 230.
 Este (Duc d'), 43.
 Estourneau, 397.
 Estournelles de Constant (D'), député, 11.
 Estrées (P. d'), 211.
 Etienne, aquarelliste, 221.
 Eustelle (Sainte), 175-180, 213, 275.
 Eutrope (Saint), évêque de Saintes, 32, 175-180, 213, 275, 363.
 Evard, commandant, 18.
 Eveillé (A.), 304 ; — maire, 181.
- Eymoutiers*, chef-lieu de cant., arr. de Limoges, 230.
- F**
- Fabié, 235.
 Fabvre (Jacques), saulnier, 184.
 Faget (Jeanne), dite M^{me} Des Landes, 396.
 Falconbridge (Philippe de), 110.
 Fanty-Lescure (Emma), 221.
 Farault (Alphonse), 197.
 Farcar, 402, 403.
 Fargeau (Marie-Rose), 231.
 Farne, imprimeur-libraire, 59.
 Farnoux (Pierre), lieutenant général de la sénéchaussée de Saintonge, 205.
 Fasseuille (Henriette), 303.
 Fauchereau, sieur de Vouillac, pasteur de Roch et Montlieu, 392, 393.
 Fauchey (P.), 84, 86.
 Faure, 6 ; — bourgeois ; — (Isaac), propriétaire, 281 ; — (François de), seigneur de Mazères ; — (Françoise de), 222.
 Favraud, 15, 284.
 Favre (Jules), 68.
 Febvre, 371.
 Fellmann, curé de Courçon, 148.
 Fénélon, 4.
Fenioux, cant. de Coulonges, arr. de Niort, 348.
Fenionx, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 160, 283.
 Férét (M^{lle}), 409.
 Ferrand (Magdeleine), 392.
 Ferrère, avocat, 189.
 Feuillet (Alfred), 314 ; — (L.-F.), bibliographe, 171.
 Fichot, docteur-médecin, 100, 223.
Fief-Gaillard, fief des Gaillard, 183-185.
 Fiefmelin, 60.
 Filiau, 260, 261.
 Filleau, de La Rochelle, 139 ; — (J.-A.), commissaire général de la marine, 124, 129, 415 ; — (Adeline) ; — (Joseph-Benjamin), 129 ; — (N.), doyen des docteurs régents en droit ; — de La Chaise, 129 ; — de Saint-Hilaire, sous-préfet de Saintes, 123, 124, 201 ; — des Billettes ; — de Saint-Martin, 129.
Fléac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 324.

Fleuriau, armateur, 131.
 Fleuriau d'Armenonville, intendant des finances, 384.
 Fleury (Paul de), 291.
 Foix (Françoise II de); — (Françoise III de), abbesse de Saintes, 211.
 Fondard, 101.
 Fontaine, com. de Fontaine-d'Ozil-lac, cant. de Jonzac, 345.
 Fontdouce, com. de Saint-Bris, cant. de Burie, arr. de Saintes, 310.
 Fonteneau (Charlotte), 182.
 Fontenille, cant. de Mausle, arr. de Ruffec, 160.
 Fontguyon (De), 318.
 Fontorbe, médecin en chef de la marine; — architecte, **297-300**, 354; — (Emile), capitaine de frégate, 299, 300; — (Eugénie), 299; — (Georges); — (Jean-Bernard), 299; — (Victor), propriétaire, 299, 300; — (Marie), 300.
 Forgemol de Bostquenard, lieutenant de tirailleurs algériens; — capitaine d'infanterie, **148**; — du Couder et de Bostquenard, 234.
 Forges, com. du Douhet, cant. de Saintes, 4.
 Fornel, chef de musique, 369.
 Fort (Saint), 339.
 Fortet, 116.
 Fortis (De), commissaire principal de la marine, 102.
 Fortunat (Saint), évêque de Poitiers, 106, 271.
 Fosse, préfet de la Charente-Inférieure, 98, 283.
 Foubert (Anne), 204.
 Foucaud, 308; — (Louis), avocat, 217.
 Foucher (Louis); — (Marie), 58.
 Fouqueure, cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 161.
 Fouras, com. du cant. de Rochefort-sur-Mer, 62, 64, 83, 138, 290, 292.
 Fouré de Dampierre (Louise), **58**.
 Fournier (Charles), 97; — syndic des gens de mer; — (Jacques), **20**.
 Foussant, comm. de Mainxe, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 319.
 Fradin de Belabre, 142, 264, 346, 347, 349.
 Fragonard (Paul), avocat, 218.
 Fraiseix, vicaire des récollets de Cognac, 254.
 Franciade, 122. Voir *Saint-Denis*.
 François 1^{er}, roi de France, 41, 310, 311, 325, 377.

Franklin, amiral, 220; — explorateur, 294.
 Freinderin (Catherine), 253, 254.
 Frèrejean, 158, 275.
 Frichou-Lamorine (Jacques), **188-191**.
 Friocourt, commissaire en chef de la marine, 223, 225.
 Frizon de Lamotte de Règes, propriétaire; — (Ernest); — (Paul), 375.
 Fromentin (Eugène), peintre romancier, 7, 75, 81, 82, 224, 235, 390, 391.
 Fromentin-Dupeux (Marie-Toussaint), **224**.
 Fromy (Godefroy de), 264.
 Frontenay-Rohan-Rohan, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 269.
 Fruit (Alexis), publiciste, 45, 71, 145.
 Fryson (Louis), poète, 129.

G

Gabiau (Marie), 392.
 Gaboriau, compagnon cloutier, 373.
 Gademoullins, com. de La Pallue, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, **318**, 330.
 Gaël (René), 230.
 Gaillard (Alicide), 413; — (Henri); — (Maurice); — (Odette), 103.
 Gaillard (Jacques), sieur de Fief-Gaillard, 183-185; — seigneur de Saint-Dizant, 207.
 Gaillon (Eure), chef-lieu de cant., arr. de Louviers, 308.
 Galabert (F.), 88.
 Galeau (Galaup), juge, 127.
 Galles (Prince de).
 Gallocheau (Adèle); — (Claire), 223; — (Elisabeth); — (Laure); — (Marie-Claire); — (Olive), **250-252**; — (P.-B.-A.-H.), juge, député, **248-252**.
 Galliot (Elisabeth); — de La Richardièrre; — de La Taillandier, 198; — de Genouillac (Jacques de), 88.
 Gallerande, fief des Goguet, 150.
 Galud (Paul), 395.
 Gandaubert, pharmacien en chef de la marine, 145, 223, 308, 309, 323, 332, 374; — ancien militaire; — (Fanny), 187, 188, 192, 194.
 Gandolphe de Neuville (Gaston de); — (Renée), 17.
 Gandroux (Charles de), 318.

- Gantenne (Jean), 146.
 Garasse (François), 402.
 Garcie ou Gracie (Pierre), dit Fer-
 rande, capitaine au long cours,
 361.
Garde-Epée, com. de Saint-Brice,
 cant. de Cognac 318, 319.
 Garesché, député aux Etats géné-
 raux; — (Marianne), 124, 131, 201.
 Gargam, 308.
 Garnault, armateur, 131; — (Emile),
 124, 129-132, 139, 280.
 Garnier (F.), député, 234; — curé
 de Saint-Genis, 181; — ancien
 magistrat, 227; — représentant
 du peuple, 362.
 Garrigues (Ch.), 86.
 Garrisson, 214.
 Gaschet (R.), professeur; — général,
 285.
 Gastineau, maire, 181.
 Gateau, directeur de la Banque de
 France, 149.
 Gatineau, prêtre, **373**.
 Gatumeau (Louis), 147.
 Gauché (Gabrielle), 101.
 Gaud (Auguste), poète, 287.
 Gaudel de Lestard, avocat; — (Guy),
 102, 103.
 Gaudin (Marie), 262; — (Paul), 75.
 Gaudriaud, maire de Saintes; —
 (Jeanne-Françoise), 250.
 Gaulleur, écrivain, 158.
 Gaumet, capitaine, 296.
 Gauthier Gautier, 256, 260, 261; —
 (B.), 146; — (Elisabeth), 395; —
 (Marie-Ursule), 19.
 Gautreau, Gautreau (Jenny), 199; —
 (Pierre), 113.
 Gautret, 181; — (E.), avocat, **302**;
 — (Jules); — (Victor), 413.
 Gautronneau, 363.
 Gay (Delphine), 321.
 Gay-Lussac, 286.
 Gazel (Jacques), prêtre, 345.
 Geay, architecte, 318; — (Henri),
 308.
Geay, cant. de Saint-Porchaire, arr.
 de Saintes, 111, 148.
 Gélas (Claude de), évêque d'Agen,
 176.
 Gelineau, docteur-médecin, 133, 308,
 322, 324, 330, 332, 334-336; —
 prêtre, 110.
 Gemme (Saint), 51.
Gemozac, chef-lieu de cant., arr. de
 Saintes, 18, 121.
 Gendre, 154.
 Genet (Eusèbe), maire de Saintes,
 22, 285, 373, 374; — (Fr.), notaire;
 — (Jacques), 392; — (Jean); —
 (René), 395.
Gensac, cant. de Segonzac, arr. de
 Cognac, 160.
 Gentil, 6.
 Gentis, artiste peintre, 316.
 Genty (Emmanuel), 57, 58.
 Geoffroy (J.), artiste peintre, 220; —
 curé de Tanzac; — (Victoire), 382;
 — prieur du Vigois, 409.
 Georges, tragédienne, 195.
 Georget (Edouard), 86; — receveur
 municipal, 141.
 Gérain, percepteur; — (Benjamin),
19.
 Géraud, député, 369.
 Gérard, seigneur d'Aquitaine, 94.
 Gérard (Baron), député; — (Mau-
 rice), 302.
 Gérard (Vicomte de), 14.
 Géraud (Saint), 94.
 Germain, 6, 248; — banquier, maire
 de Périgny, **101**; — maire de
 Crazannes; — (Charles); — (Clara);
 — (Emma), — (Louise), 251.
 Germain-Tricot, 356.
 Gibergues (De), supérieur des mis-
 sionnaires, 228.
 Gidel (Charles), 96.
Gié, cant. de Mussy-sur-Seine, arr.
 de Bar-sur-Seine, 314.
 Gigon (Claude), 191.
 Gilbert, maire de Pont-Labbé, 219;
 — (François); — (François-Jean),
 juges, 346.
 Gillebert (Mathurin), lieutenant gé-
 néral de la sénéchaussée de Sain-
 tonge, 205.
 Gilles (Jean), sieur de Dayre; —
 (Perrine), 60.
 Gillet, administrateur municipal, 306.
 Ginoux de Fermon (Comte), député,
 218.
 Giqueau (Samuel), 182.
Girac, com. de La Couronne, cant.
 d'Angoulême, 117.
 Girard (B.), officier supérieur du
 commissariat de la marine, 133,
 142, 146; — (Daniel), 397.
 Girard de Bazoges, 6.
 Girardin (M^{re} de), 321.
 Giraud, prieur de Bouteville; —
 sacristain, 270.
 Giraud-Briloin (Louise), 101.

- Giraudeau, armateur, 131; — propriétaire, 402.
 Giraudias (André), 357; — (Eugène), maire de La Mothe-Saint-Héraye, 282, 286; — (Louis), auteur dramatique, 85, 131, 282, 286, 357.
 Girodie (André), 411.
 Giudicelli, lieutenant d'infanterie, 374.
 Givrezac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 181.
 Gleyre, 57.
 Gobinet (G.), sommelier, 366.
 Goblet (L.), libraire, 56, 58, 140.
 Godard (Camille), 218.
 Godélier (Marie); — médecin militaire, **151**.
 Godet (M^{me}), 112.
 Godin, vice-amiral, 99.
 Goguet, armateur, 131; — receveur municipal; — (Arthur); — (Thomas), marchand; — (Denis), marchand; — (Denis-Jacques), négociant; — de Langeais (Jacques), négociant; — (Joseph-Denis), maire de La Rochelle; — de Gallerande (Louis); — Benjamin, **150**; — des Ardilliers de Tallerande; — (Denis), trésorier de France, 23.
 Gohier (Urbain), écrivain, 81.
 Gombaud, 20; — (Abel), avocat, 183, 185; — (Pascal), négociant, 319.
 Gombert (Marie), 20.
 Gonse (Louis), 217, 282.
 Gontaud (Ch. de), amiral de France, 205; — (Jeanne de), 366.
 Gontier, propriétaire, 284.
 Gonzague (L. de), duc de Nevers, 317.
 Good, docteur-médecin, 134.
 Gorce. *La Gorce*, 230.
 Gordian Daley (Joseph), 363.
 Gordon, curé de Lussac, 361.
 Goron, 7.
 Got, 18; — ancien conseiller général, 369, 370.
 Goué de La Chabotterie (Alain de), 414.
 Gouffier (Artus), grand maître de France, 325.
 Gouffier-Boissier (De), gouverneur de Cognac, 311.
 Gougau (M^{me}), 226.
 Gouillaud, commandant; — (Marie-Louise); — (Alphonse), 22.
 Goujaud-Bonpland, maître en chirurgie; — docteur en médecine; — (Elisabeth), 251.
 Goulart, 6.
 Goumard (Charlotte), dame d'Echillais; — (Geneviève-Victoire), 227.
 Gourdon (Georges), poète, 147, 235, **238**, 274, 388, 389.
 Gourmand (Paul), auteur dramatique, 135.
 Gramat, chef-lieu de cant., arr. de Gourdon, 50.
 Grandmorseau (Catherine), 395.
 Granges de Surgères (Marquis), 6, 135, 156.
 Grangier, 368.
 Gransaignes d'Hauterive (De), 149, 300.
 Grasilier (L.), 202, 339.
 Grasset, inspecteur en chef de la marine, 225.
 Grassin, notaire, 88.
 Graveau, 100.
 Green de Saint-Marsault, 318.
 Grégoire XI, pape, 277.
Grenade sur l'Adour, chef-lieu de cant., arr. de Mont-de-Marsan, 302.
 Grey, 393; — (Marie), 395.
Grézac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 198, 268.
 Grien (René de), 17.
 Grimaldi (Honoré II), prince de Monaco; — (Honoré III), 94.
 Grimaux, 294.
 Groff, général de brigade, 24.
 Gros, capitaine d'infanterie; — (Amélie), 17; — (J.-M.), 80.
Grosbot, près Matha, 268.
 Gruel-Villeneuve, 20.
 Guellier (Anne), sœur converse, 121.
 Guenon, 6; — des Mesnards, docteur-médecin, 22, 155; — (François), 22; — (Etienne); — (Jeanne), 155.
Guer, chef-lieu de cant., arr. de Ploërmel, 234.
 Guérin (Paul), 77.
 Guérin (Marguerite de), 207.
 Guès, directeur du service de santé de la marine, 20, 99, 297.
 Guibert, maire de Bessines, 197; — (Louis), 234, 286.
 Guichard, maire de Saint-Fort, 181; — cabaretier, 262.
 Guignard, 292.
 Guilbaut, archiprêtre de Barbezieux, 369.
 Guilhamotte, professeur, 283.

Guillamot (Marguerite), 306.
 Guillaud, docteur médecin, 64, 211, 282.
 Guillaume dit le Pieux (Comte), 176.
 Guillemeteau, avocat, 193.
 Guillemmin, 303; — (Jules-Hector), pharmacien, **145**.
 Guillet, 60; — inspecteur d'académie, 283; — (Th.), négociant, 283.
 Guillet-Planteroché, 260.
 Guillon (Jean), serger, 398.
 Guillonnet (Marie-Gabrielle), 252.
 Guillot, 147.
 Guillotin, docteur-médecin, **170**, 275.
 Guilloud, **145**.
 Guimberteau (Raymond), 218.
 Guinot (Ant.), seigneur de Monconseil, 207; — (Etienne), marquis de Monconseil; — de Monconseil, 230.
 Guionneau, curé de Plassac, 266, 267, 274, 343, 345, 354.
 Guise (Duc de), 211.
 Guitard (Jacques), 205.
 Guiton, 6; — (Jean), maire de La Rochelle, **81**; — (Pierre), domestique, 184, 185.
 Guitonneau, teinturier, 398.
 Gumilliau (Bretagne), 71.
 Gutenberg, imprimeur, 307.
 Guyencourt (R. de), 80.
 Guyonneau (Pierre), 185.
 Guyengeard, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 397.

H

Hamilton, pasteur, 393.
 Hans, 222.
 Harcourt (Comte d'), 312.
 Hardy, 270.
 Harouard, 211; — de Suarez d'Aulan; — du Beignon, 234.
 Harpain (Marie-Eustelle), 154.
 Harpedane, 6; — de Belleville, 33.
 Hautfort (Félix), publiciste, 7.
 Héard, accusateur public, 306.
 Hebrard, vicaire général d'Agen, 176.
 Hédouville, général, 53.
 Hélène (Sainte), 76.
 Hénin (Princesse d'), 230.
 Hennessy (Auguste), sénateur, 314; — (James); — (Jean); — (Maurice); — (Jacques), 303; — (Richard), 314, 319.

Henri II d'Angleterre, 310.
 Henri III, 364, 365; — IV, 317, 330-335, 364-368, 402, 414, rois de France.
 Henry, ingénieur en chef, 99.
 Herauld de Gourville, 90.
 Hérédia (José-Maria de), poète, 292.
 Hères (M^{me} de), 364.
 Hériard, notaire, 17.
 Hérisson, artiste peintre, 68, 221, 374.
 Herpes, com. de Courbillac, cant. de Bouillac, arr. d'Angoulême, 161, 321.
 Hertrot dit Beauceron, plâtrier, 261, 262.
 Hervé (Marguerite); — (Pierre), 180, 181.
 Hiers, com. d'Hiers-Brouage, 412.
 Hiers-Brouage, com. du cant. de Marennes, 160.
 Hilaire Voir Saint-Hilaire.
 Hillairaud, 81.
 Harter (Geoffroy), 191.
 Hostège, diocèse de Strasbourg, 254.
 Hovelacque (Emile), 71.
 Huault, commissaire d'artillerie; — garde d'artillerie, 157.
 Hubert, receveur, 183, 185.
 Hugo (Victor), poète, 11, 44, 219, 308, 313.
 Humboldt (Alexandre de), médecin de l'impératrice Joséphine, 251.
 Huon, maître des relais, 113.
 Hus (Alexandre), imprimeur, 7, 83, 86, 214, 292, 308, 320, 330, 332, 334, 383.
 Husson, 164; — cavalier dans les chasseurs, 112.
 Hutin (Marcel), 197.
 Huvet, 248; — (Gabriel); — (Marie); — (Maurice), 251; — conseiller municipal, 374; — (Victor), négociant, 4, **17**; — (Charles-Philippe de Néri); — (Marie); — (Marie-Antoinette), 17.
 Huysmans, 338.

I

Imbaud, négociant, 149; — notaire, 260.
 Indelberge, femme de Guillaume dit le Pieux, 176.
 Inquimbart (Louis), 308.
 Isle de La Matassière (D'), 6.

Isnard (Jacques), 40.
 Itasse, maître orfèvre, 383, 384.
 Ithier (François), seigneur de Vizzelle, 199.

J

Jabouin, commissaire en chef de la marine, **226**.
 Jackson, consul, 12.
 Jacomy, avocat général à la cour d'appel de la Seine, 144.
 Jacquolot de Boisrouvray (De), colonel, 227.
 Jacques (Antoine) ; — (Jeanne), 398.
 Janet, 403.
 Jannet (Abel), poète, 57.
 Janvier (Auguste), 80.
 Jarnac, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 9, 26, **42**, 68-70, 90, 140, 171, 196, 200, 209, 212, 216, 218, 269, 270, 282, 284, 292, 308, 312, 313, 318, **319**, 320-323, 331-336, 354, 365, 376.
 Jarnac (De), armateur, 131 ; — (Amélie de), 310 ; — (Auguste, comte de), 321 ; — de Garde-Epée (Maurice de), 17, 318.
 Jarnac-Champagne, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 50.
 Jarrige (Pierre de), viguier de Saint-Yrieix, 406.
 Jarry (Norine), 154.
 Jaulbert, docteur médecin ; — (Eugène) ; — (Edmond), propriétaires, 375.
 Jaucourt (De), 6.
 Jaulain (M^{me}), 187, 192, 193.
 Jaulin (Gabriel), 313, 318, 331, 335.
 Jaulin du Seutre, maire, 181.
 Jaurès, 81.
 Jean d'Angleterre, 310.
 Jean le Bon, 310.
 Jeanne d'Arc, 291, 292.
 Jentet, conseiller municipal, 11.
 Jérôme, 57.
 Joany, capitaine d'artillerie, 18.
 Joinville (Prince de), 233.
 Jolibois, ancien député, 296.
 Jolly (Jeanne), 261.
 Joly (Charles), sieur de Chadignac ; — (Madeleine), 268 ; — (Charles), seigneur des Ageaux, 199 ; — d'Aussy (Marie-Gabriel-II.-X.-A.), lieutenant de ligne ; — (Alfred), négociant, 228.
 Jonain (Pierre-Abraham), 158.

Joncières, artiste peintre, 221.
 Jonzac (Charente-Inférieure), **38**.
 Josse (Hector), 80.
 Josselin (Mary), 183, 185.
 Jouan, curé de Bussac, 15.
 Jouannet, curé de Saint-Denis d'Oleron, **224**.
 Joubert, général, 187, 188.
 Jourdan, 77 ; — vicaire général de La Rochelle, 282.
 Joussant (Abraham), 398.
 Jousset (Ed.), avoué, 19.
 Jouvenot, graveur, 221.
 Joyeuse, chef-lieu de cant., arr. de L'Argentière, 289.
 Juglar (Cl.), de l'Institut, 227.
 Julien-Laferrrière, notaire, 251, 263.
 Jussac, seigneur d'Ambleville, 3, 140 ; — (François), baron d'Ambleville, 140.
 Jussas, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 203.

K

Kappès, chef d'escadron, 24.
 Keefe (Denys), docteur-médecin ; — (Jeanne-Euphrosine), 277.
 Kemmerer, 139 ; — docteur-médecin, 2, 19, 40, 77.
 Keppel, amiral anglais, 174.
 Kerlivo (De), 234.
 Kervern (De), 234.
 Kerviler (René), 359.
 Kichier (Marie), 268.
 Kochanski (Arthur), négociant ; — Victor, **374**.
 Krüger, président au Transvaal, 11.
 Kuentz, professeur de gymnastique ; professeur d'escrime ; — lycéen, **154**.

L

Laage (Arm. de), supérieur du séminaire de Montlieu, 164, 211 ; — Meux (Théophile de), conseiller général, 87, 207, 282, 283 ; — de Saint-Germain (de), prêtre, 100.
 Lahadère, com. de Saint-Symphorien, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 219.
 Labarde (de), 88.
 La Barrière, com. d'Ozillac, cant. de Jonzac, 301.
 Labeille, ingénieur, 101.

- La Bernière*, près Prahecq (Deux-Sèvres), 99.
La Blachière (De), 6.
La Boixe (Charente), com. de Ver-
 vant, cant. de Saint-Amant de
 Boixe, 160.
Laborde-Lassalle (Elisabeth de); —
 (Jean de); — (André de); — (Eu-
 gène de) **302**; — (Victor de),
 172.
La Boucaudrie, com. de Chaniers,
 cant. de Saintes, 306.
Laboulaye (Edouard), 47.
La Bouralière (de), 77, 291.
La Bourboule, com. de Murat-le-
 Quaire, cant. de Rochefort, arr.
 de Clermont-Ferrand, 151.
La Braconne, forêt, com. d'Yvrac,
 cant. de La Rochefoucauld, arr.
 d'Angoulême, 346.
Labretonnière, 81.
La Bristière, com. d'Echillais, cant.
 de Saint-Aignan, arr. de Maren-
 nes, 227.
La Bronjère, com. d'Arvert, cant.
 de La Tremblade, 184.
La Brossardière, com. de Taille-
 bourg, cant. de Saint-Savinien,
 arr. de Saint-Jean d'Angély, 247,
 249.
Labrousse, archer, 253.
La Canonnerie, com. de Réaux, cant.
 de Jonzac, 174.
Lacapelle, directeur du contrôle au
 ministère de la guerre, 228.
La Capelle-Biron, cant. de Mont-
 flauquin, arr. de Villeneuve-sur-
 Lot, 231.
La Chaise-Dieu, chef-lieu de cant.,
 arr. de Brioude, 177.
La Chapelle-Bâton, com. du cant.
 de Saint-Jean d'Angély, 230.
La Chapelle-Monplaisir, com. de La
 Chapelle-des-Pots, cant. de Saint-
 es, 51, 53.
La Charente, fief des Malangin, 395.
La Charlonnie (De), capitaine, 319;
 — (Agathe de), 23.
La Chauvinière, com. de Monsirei-
 gne, cant. de Pouzauges, arr. de
 Fontenay-le-Comte, 101.
La Chèvrerie (Charente), canton de
 Villefagnan, arr. de Ruffec, 160.
La Coinche (Martin de), échevin de
 Cognac, 253.
La Coinche, com. de Chérac, cant.
 de Burie, arr. de Saintes, 252, 253.
Lacombe, ancien sénateur, 11.
La Condamine (De), 53.
La Coste (Marguerite); — (Olive de),
 251.
Lacou-Drusem, villa romaine à Bros-
 sac, 160.
La Coubre, com. de La Tremblade,
 arr. de Marennes, 230.
Lacour Gayet (G.), 231.
Lacouture, commissaire général de
 la marine, 24.
Lacroix, médecin en chef de la ma-
 rine; — (Marie), 24.
Lacroix (P. de), bibliothécaire de
 Cognac, 3, 140, 211, 313, 318, 320.
La Croix (Le P. Camille de), archéo-
 logue, 77, 284, 322, 376.
Lacurie (L'abbé), archéologue, 8.
La Faou pour Le Faou, chef-lieu de
 cant., arr. de Châteaulin, 175.
Lafaye d'Amberac (Marie-Madeleine
 de); — (Etienne de), 203.
Laferrière, gouverneur de l'Algérie,
 370; — évêque de Constantine,
 77.
La Ferronnays (Marquis H. de), 303.
La Ferté-Bernard, chef-lieu de cant.,
 arr. de Mamers, 174.
La Flotte, cant. de Saint-Martin de
 Ré, arr. de La Rochelle, 150.
Lafon (François); — (Françoise),
 398.
Lafon, curé de Vallet, 204.
Laforêt, voir *Saint-Augustin-sur-*
Mer.
La Framboisière (Nicolas Abraham
 de), médecin, 412.
La Framboisière, cant. de Senon-
 ches, arr. de Deux, 338.
La Galissonnière, fief des Barin,
 233.
La Garde (De), 290; — (Louis de),
 lieutenant dans la garde impériale,
 54.
Lagarenne, 86.
Lagarie, pasteur, 392, 393, 397.
La Garlière, avocat, 398.
Lagarosse, commissaire du départe-
 ment, 306.
Lage de Volude (De), 293; — en-
 seigne de vaisseau, 12.
La Gibauderie, com. de Julienne,
 cant. de Jarnac, arr. de Cognac,
 319.
La Grâce-Dieu, com. de Benon,
 canton de Courçon, arr. de La Ro-
 chelle, 76, 276-278.

- La Grande-Eglise*, près du hameau des Coux, com. de Chives, canton d'Aunay, 284.
- La Grande-Lande*, commanderie en Poitou, 315.
- La Grandière* (N. de), 227.
- La Hire* (De), graveur, 40.
- Laiguelot*, représentant du peuple, 122.
- L'Aiguillon*, com. d'Arcachon, cant. de La Teste, arr. de Bordeaux, 290.
- Lainé*, avocat, 189.
- Lajallet* (Hélène de), 221.
- La Jarrie*, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 138, 149, 199, 271.
- La Jarrie-Andouin*, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 149.
- Lajeunie*, conseiller général, 369.
- Lalain-Chomel* (De), magistrat ; — (Marie-Louise de), 228.
- Lalande d'Olce* (Charles de), capitaine, 138.
- Lalande-Michel* (De), secrétaire du prince de Condé, 211.
- La Lardière* (De), 367.
- La Lardière*, fief des Saligné, 414.
- La Laurencie* (De), 16, 369.
- Laleu*, com. du cant. de La Rochelle, 220, 221.
- La Loubière* (De), 198.
- Lalouhé* (Judith), 182-185 ; — (François), sieur du Breuil, 182.
- La Louiseine*, à Ronces-les-Bains, 24.
- La Madeleine* (De), 210.
- La Madeleine* (en Auvergne), 22.
- Las-Mailhorias* (Jean de), prieur de Notre-Dame de Cugon, 270.
- La Malmaison*, com. de Rueil (Seine-et-Oise), 251, 363.
- Lamarque*, général, 194, 214.
- Lamarline*, poète, 390.
- La Maronnerie*, fief des Billocque, 396.
- La Martinière* (De), archiviste, 155.
- Lambert*, architecte, 57 ; — (Jacques), 290.
- Lambert* (Françoise de), 52.
- La Monge* ou *La Mongie*, com. de Compeignac, cant. de Nantiat, arr. de Bellac, 364.
- La Morinerie* (De), 61, 74, 111, 150, 205, 211, 274, 291, 293.
- La Morinerie*, com. d'Ecurat, cant. de Saintes, 222.
- La Mothe* (Gabriel de) ; — (Guy de), 158 ; — (Michel de), 275.
- La Mothe-Saint-Héraye*, chef-lieu de cant., arr. de Melle, 85, 134, 271, 282, 285, 354, 357, 367, 368.
- La Motte-Michel*. Voir *Michel de La Motte*, 275.
- Lamy*, 290.
- Lan* (Sophie), 222.
- Lanau de Calvimont* (De), 290.
- Lancelot*, 77.
- Landriaux*, curé d'Asnières, 100.
- Landriot*, archevêque de Reims, 141.
- Landrodie*, sous-préfet, 374.
- Landry*, avocat, 188, 283 ; — docteur-médecin, 369, 370 ; — doyen de l'église collégiale de La Rochefoucauld, 270.
- Lanes* (Odet de), 290.
- L'Angevin*, serrurier, 260, 261.
- Langle* (De), 234.
- Languedoc*, menuisier, 260, 261.
- Lanneau*, aspirant de marine, 190.
- Lannoy* (De), 7, 83, 85.
- La Noue* (De), 409.
- Lanouvelle* (De), général ; — (Alice de), 227.
- Lantenay* (Ant. de), écrivain, 206.
- Lanqueteau père*, 226.
- Lanusse*, armateur, 131.
- La Palissade*, fief des Vigen, 394.
- La Pérouse* (Vicomte de), navigateur, 21, 92 ; — (comte de), amiral ; — (général comte de), 21 ; — (Toussaint de), capitaine de frégate, 22.
- La Pinellerie*, com. de Saintes, 248.
- Laplanche* (Elisabeth), 23.
- Laporte*, Laporte-Bisquit, sénateur, 54, 90, 284, 321, 376.
- Larchevêque*, 6 ; — de Parthenay (Marie), 4.
- La Redorte* (De), 362.
- La Révolle* (De), capitaine de dragons, 23.
- Laroche*, 147 ; — ancien préfet, 369 ; — chirurgien ; — curé de Cherac, 263, 264.
- La Roche*, château, près de Parcoult, 290 ; — fief des Marchais, 394.
- La Roche-Chalais*, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac, 85, 121, 127, 166, 202, 204, 392.
- La Roche-Coral*, château, près Angoulême, 118.
- La Roche-Courbon*, com. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 53.
- La Roche-Courbon Blénac* (Marquis de), maréchal de camp, 66.
- La Rochefoucauld* (de), 312, 367 ; —

- (François de), 135 ; — (Pierre-Louis de), évêque de Saintes, 202 ; — Montguyon (baron de), 317.
- La Rochefoucauld*, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 13, 90, 270, 376, 392, 394, 404, 405.
- Larochejacquelein* (M^{me} de), 194.
- La Roche-Joubert*, député, 369.
- La Rochelle* (Charente-Inférieure), 29, **33**, 409 ; — MONUMENTS ; — hôtel de ville ; — fortifications maritimes ; — maison de Diane, 160 ; — église de La Genette, 224 ; tour de La Lanterne, 324.
- La Roche-Saint-André* (Marie-Anne de), 66.
- La Ronde*, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 148.
- La Roque* (François de), 70.
- Laroque-Latour* (De), maire de Salles, 149.
- Larrard* (De), curé de Jonzac, 100.
- Larroumet* (Gustave), 357.
- Lartige*, com. de Saint-Léonard, arr. de Limoges, 270.
- Lasalle*, général, 55.
- La Sanzage*, com. de Saint-Xandre, cant. de La Rochelle, 150.
- Las Cases* (Comte de), 123.
- Lasies*, député, 218.
- Lasseure*, vicaire perpétuel de Bouville ; — prêtre chapelain de Sainte-Marthe, 270.
- Lassignardie*, notaire, 24.
- La Touche*, 125.
- La Touche-Treville* (De), amiral, 231, 294.
- La Tour* (Marguerite), 290.
- La Tour* (Henri de), 201.
- La Tour*, com. de Saint-Sorlin, cant. de Lagnieu, arr. de Belley, 301.
- La Tour Blanche*, près Burie, 141.
- La Tour du Pin* (De), 230 ; — (comte de), commandant de la province de Saintonge, 156 ; — de Gouvernet, 290.
- La Trache*, com. de Saint-Brice, cant. de Cognac, 315, 330.
- La Tremblade*, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 23, 24, 43, 125, 128, 182, 230.
- La Tremoille* (Duc de), 4, 5, 6, 27, 36, 43, 77, 90, 275, 361, 362 ; — (Claude-Catherine de), 289.
- Latty*, inspecteur de la marine, 225.
- L'Aubrée*, fief des Billoque, 396.
- Laugeay* (Marie), 393.
- Laumer ou Lomer* (Saint), 176, 177.
- Launoy* (De), 86.
- Laurand* (Jules), 177.
- Laurence*, 76.
- Laurent*, curé de Baussay, 234 ; — docteur-médecin, 145.
- Lauzun* (Philippe), 14.
- Lauzun* (Comte de), 419.
- La Vallette*, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 346.
- Lavallée*, représentant du peuple, 362.
- Lavault* (Furey de), artiste-peintre, 355.
- Laveuy* (Anatole), 23, 210, 267 ; — (Jean), avocat, 267 ; — (Denys-G.), 267.
- La Versine*, cant. de Nivillers, arr. de Beauvais (Aisne), 230.
- La Vie* (Pierre de), 94.
- La Vilayne* (Pierre de) ; — (Charles de), marchand, 113.
- La Villemarqué*, 359.
- Lavoix* (Paul de), 174.
- Lebault*, 6.
- Le Bel* (Loyse), 367.
- Le Berthon de Bonnemie*, 284.
- Le Breuil*, fief des Lalouhé, 182.
- Le Breuil*, com. de Saint-Martin Château-Bernard, cant. de Cognac, 330.
- Le Gaillaud*, fief des Daulnis, 183-185, 184, 185.
- Le Camus*, évêque de La Rochelle, **142**.
- Le Camus de Neville*, bibliophile, 325.
- Léchallier* (Charente), 79.
- Le Champ des Martyrs*, près Angers, 10.
- Le Clantreau*, com. de Pessines, 250.
- L'Echassier*, com. de Saint-Martin Château-Bernard, cant. de Cognac, 216, 308, 315, **326**, 327, 331, 333, 334, 336.
- Le Château d'Oléron*, chef-lieu de cant., arr. de Marenes, 100.
- Leclerc*, curé de Comprégnac, 234, 274, 363 ; — (Suzanne), 393.
- Le Cluseau*, 4.
- Leconte de Lisle*, poète, 390.
- Lecoq*, **256** ; — magistrat de sûreté, 262.
- Lecoq de Boisbaudran* ; — (François), 22 ; — (Louise), 155.
- Le Cormier*, com. de Saintes, 305.
- Le Dorat*, chef-lieu de cant., arr. de Bellac, 286.

Le Douhet, com. du cant. de Saintes, 160, 221.
Le Drop, rivière de l'Agenais, 127.
 Ledru, prêtre, 10.
 Le Fèvre d'Étapes, 118.
Le Fouilloux, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 217.
 Lefourestier (Marie), dame de Lus-sac, 291 ; — d'Orignac (Marie), 361.
 Lefranc (V.), ministre de l'intérieur, 31.
 Le Gardeur de Tilly (Jean-Pierre), lieutenant de vaisseau, 227.
 Legeay, 217.
 Le Gendre (Alcide), (Bonhomme La Sagesse), écrivain, 64.
Le Gicq, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 339, 341.
 Le Goffic (Ch.), 239.
 Legoux (Baron), 218.
 Legout-Duplessis, capitaine, 190.
 Legrain, ingénieur, 21.
 Legrand, curé de Bouteville, 411.
Le Grand-Logis de Monplaisir, com. des Mathes, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 125.
 Legros, notaire, 374.
Le Gué d'Alléré, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 100.
Le Havre de Grâce (Le Havre de Ma-rat), (Seine-Inférieure), 122.
 Leidet (Guillaume-Vivien), 274.
Le Jousset, com. de Thenac, 297, 299.
 Lelièvre (H.), prêtre, archiviste du diocèse de Bordeaux, 121.
 Lemaire de Montfauud, directeur des contributions directes ; — sous-préfet de Sarreguemines, 50.
 Le Maréchal (Marie), 156.
 Lemercier (Comte Anatole), 25 ; — (comtesse), 26.
 Lemonnier, prêtre, 87.
Le Mortier, com. de Sablonceaux, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 303.
 Lemoyne (André), poète, 77, 230, 237, 238, 388, 389.
 Lenain, artiste peintre, 282.
 Lenoir, artiste peintre, 221.
 Le Peletier, intendant, 253.
Le Perron, com. de Gensac, arr. de Cognac, 319, 330.
Le Petit-Niort, com. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 218.
Le Peyrat, cant. de La Vallette (Cha-rente), 269.

Le Pin, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.
 Lepine, notaire, 99.
L'Épineuil, com. de Saintes, 205.
Le Pont de La Roche, près de Saint-Jean d'Angély, 113.
Le Pont d'Usseau, com. de Marignac, cant. de Pons, 183, 184.
Le Port de Branne, com. de Branne, arr. de Libourne, 365.
Le Port d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 248, 251, 267, 399.
 Lequinio, conventionnel, 122.
Le Rentier, fief des Ragot, 396.
Le Retail, com. d'Allonne, cant. de Secondigny, arr. de Parthenay, 156.
Le Rocher de la liberté. Voir Saint-Lô.
Le Rocq, fief des Cambois, 392.
Le Roulet, com. de Salles, cant. de La Jarrie, 138.
Les Ageaux, fief des Jolly, 199.
Les Augiers, com. de Chaniers, cant. de Saintes, 362.
Les Barbins, com. d'Orignolles, cant. de Montlieu, 266.
Les Bardières, com. de Dolus, cant. du Château d'Oleron, 157.
Les Barrons, étier, en Nieul, com. de Saint-Sornin, arr. de Marennes, 184.
Les Bouchauds, com. de Saint-Cy-bardeaux, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 7, 103, 160, 284, 322, 354, 376.
Les Châteliers, près Dampierre-sur-Boutonne, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean-d'Angély, 264.
Les Cour, com. de Chives, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean-d'An-gély, 284.
 Lescure (De), 411.
Les Epaux, com. de Meursac, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 18.
Les Guindets, com. d'Annepont, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean-d'Angély, 5.
 Lésignan (De), 367.
Les Landarts, com. de Chérac, cant. de Burie, 211.
Les Mathes, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 125.
Les Mouniers, com. de Saintes, 23.
Les Portes, cant. d'Ars en Ré, arr. de La Rochelle, 148.

- Lesseps (Ferdinand de), 196.
 Lessieux, dessinateur, 221, 292.
 Lesterpe, com. du cant. de Confolens, 160.
 Lestonnac (Jeanne de), fondatrice de l'institut des religieuses de Notre-Dame, 172, 174.
Les Touches de Périgny, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 210.
 Lestrangé (Comte H. de), 58; — (marquis de), 204; — de Montozier (Jean de), pour Lostanges, 58.
Les Vinets, com. du Port-d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 249.
Le Tableau, com. de Chalignac, cant. de Barbezieux, 196.
 Letang (De), 255.
 Letard, curé de Saint-Dizant, 206.
 Le Taro, prêtre, 224.
 Lételié (André), 182.
 Letellier de Louvois, abbé de Bourgneil en Vallée, 88.
 L'Étoile (Pierre de), 364.
Le Toulon, banlieue de Périgueux, 200.
 Levasseur, de l'institut, 146.
 Le Vassor (Louis-Charles), seigneur de La Touche-Tréville, 294.
 Lévcque, pasteur, 392, 393.
Le Vergeroux, com. du cant. de Rochefort-sur-mer, 223, 271.
Le Vigeois, chef-lieu de cant., arr. de Tulle, 409.
Le Vignau, cant. de Grenade-sur-l'Adour, arr. de Mont-de-Marsan, 302.
 Levraud, 270.
 Leydet (L'abbé), écrivain, 89.
 Leymarie (Camille), 90, 234.
 L'Houmeau (Marie), 180, 181.
L'Houmeau, faubourg d'Angoulême, 346.
 Lhuer (Victor), 77.
Libourne (Gironde), 175.
 Liégeard (Marie-Sophie), 228.
 Lièvre (A.), bibliothécaire, 67.
 Lignaigne (Andrée), 311.
Lignères, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 364, 402.
Ligugé, com. du cant. de Poitiers, 401, 402.
Lileau, com. de Muron, cant. de Tonny-Charente, arr. de Rochefort, 149.
Lilot. Voir *Saint-Hilaire*.
Limoges (Haute-Vienne), 363.
Linères-Bouton, cant. de Noyon, arr. de Baugé, 375.
 Liniers (De), général, 303.
Lioncel, fief des Pressac, 396.
 Liotard, gouverneur du Dahomey, 219.
 Lisle (M^{lle} de), 112.
 Lissalde, 181.
 Lithard (Jean), 254.
 Livenne (De), 199, 268, 281, 369; — (Charles de); — (Jacques de); — (Jean de); — (Louise de), 268.
 Livront (Jean de), curé de Condeon, 88.
 Locquet, pasteur à Montguyon; — pasteur à Marennes, 392, 393.
Locronan, cant. de Châteaulin, 176.
 Loizelot (Marie.-C.-J. de), 301.
 Lollier (Fanny), 222.
Lommé, fief des Cardaillac, 66.
Longjumeau, chef-lieu de cant., arr. de Corbeil, 3.
Lonzac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 263.
 Lorenzelli, nonce du pape, 303.
Lorgues, chef lieu de cant., arr. de Draguignan, 141.
Lorignac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 181.
 Lormier, 303.
 Lorraine (Christine de), 317.
 Lortie du Maine, procureur du roi, 157.
 Lostange (De); — (Jean de), seigneur de Montauzier; — de Saint-Alvert, 58; — (Robert de), 292.
 Loti (Pierre) (Julien Viaud), académicien, 67, 263.
 Loubert, 122.
Louhans (Saône-et-Loire), 197.
 Louis II de Bourbon, 177.
 Louis IX (Saint-Louis), 3, 12; — XI, 306; — XII, 311; — XIII, 111; — Philippe, 31, rois de France.
Loulay, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 299.
Lourdes, chef-lieu de cant., arr. d'Argelès, 177.
 Lousme (Jehan de), 316.
Louvagny, diocèse de Lausanne, 411.
 Louveau; — de La Règle, lieutenant de vaisseau; — (Jacques), 207.
 Loverdo (Comte de); — (Jacques-Paul de), 222.
 Loyer (Emile), avoué; — Jean-Eutrope), propriétaire, 373.

Loze, 413.
 Lozeau, 158.
 Lucas, artiste peintre, 221.
Luçon, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 61, 411, 414.
 Lucullus, 9.
 Lugat (Jean) ; — (Hippolyte), 396.
Lugéras, com. de Bussac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.
 Luegnet, 154.
 Luguët (Henri), professeur à l'université de Poitiers, 125, 359, 360.
 Luigné (M^{me} de), 91.
Lussac, cant. de Saint-Claud, arr. de Confolens, 269.
Lussac com. du cant. de Jonzac, 284, 291, 361, 362.
 Lusseau (Anne-Marie), 382.
Lussinet, com. de Saint-Georges de Didonne, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 54.
Luzé (Charente), cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 160.
 Lyonnais, 260.
 Lys (Charles), 201 ; — (Marie-Adèle), 124, 201.

M

Mabaret du Basti, 286, 308.
 Mabile, adjoint au maire de La Rochelle, 98.
 Macé (Louis), curé de Lussac, 361.
Machecoul, chef-lieu de cant., arr. de Nantes, 4.
 Machel de La Martinière, archiviste, 303.
 Mac-Mahon (De), duc de Magenta, commandant, 227.
Madaillan, cant. de Prayssas, arr. d'Agen, 143.
Madame, ile, com. de Saint Nazaire, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 290.
 Mage (Elisabeth), dame de Montauzier, 58.
 Magen, 11.
 Magésie (De), 6.
Magézy, com. de Saintes, 325.
 Magnan, capitaine d'infanterie ; — capitaine d'artillerie, 24.
 Magne (Napoléon), député, 218.
 Maguier (Edmond), propriétaire, 78, 374 ; — (Edmée), 374.
 Mahé, commandant, 20.
Mahein (Palatinat), 254.
 Maichin (Armand), historien, 33, 46.

Maignan, maire de Montchaude, 369, 370.
 Mailho (L.), 154.
 Maillard, 125.
 Maillet, 401.
Maillezais, chef-lieu de canton, arr. Fontenay-le-Comte, 269.
 Mainat, conseiller municipal de Salles, 149.
 Maincent, curé de Saint-Pierre d'Oléron, 224.
 Maingueneau (Suzanne), 396.
 Maintenon (Madame de), 22.
Mainze, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 319.
 Maire (Athanasie), 308, 316.
 Maisonneuve, 354 ; — directeur du service de santé de la marine ; — (Eugénie), 299.
 Maixent (Saint), 271.
 Malangin, 393 ; — (Jean), sieur de La Charente, 395.
 Malassis, typographe, 88.
 Malbec (Julie-Elisabeth de), 203.
 Marlborough (Duc de), 22.
 Malépart, serrurier, 260, 261.
 Malitourne, pharmacien, 146.
 Malouin, 260.
 Malvezin (Théophile), 60.
 Manceau, 260, 261, voir Soreau.
 Mancini (Marie), 45.
 Manniquet, maître d'hôtel de Marguerite de Valois, 365.
 Manny (De), docteur-médecin, 369.
 Marandat, curé de Compreignac, 363.
Marans, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 42, 85, 91, 102, 154, 166, 363, 411.
Marat, voir *Saint-Nazaire*.
 Marbau, curé de Saint-Honoré d'Eylau, 228.
 Marc, professeur, 86, 147, 221.
 Marcé (V.), 11.
 Marchadier (Marc), 112.
 Marchais ou Marchay (Anne), 393, 394, 396 ; — curé de Sainte-Colombe, 395 ; — (Fr.), sieur de Terrefranche, 394 ; — (Henri de), avocat, 494 ; — (Jean), sieur de La Roche, 394 ; — (L.), sieur de Biroleau, 393, 394 ; — (Madeleine), 394 ; — (Marie-Madeleine), 394 ; — (Moïse), sieur de Boisgiraud, 395 ; — (Samuel), avocat, 394 ; — sieur de Boisdautonne, 392.
 Marchand, colonel, 219 ; — docteur.

- médecin, 282 ; — huissier, 261 ; — maître apothicaire, 393 ; — (Jacques), armurier, 398 ; — (Jeanne), 398 ; — (Marie), 394.
- Marchat, avoué, 296 ; — docteur-médecin, 281.
- Marchesseau, 81.
- Marcut (Piére). Voir Marcel Pellisson.
- Maréchal, 256, 260, 261.
- Marennès (Charente-Inférieure), 30, 160.
- Marguerite d'Angoulême, 377.
- Marguerite de Valois, 364, 368.
- Mariage, 374.
- Marie-Louise d'Autriche, 180, 181.
- Marnac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 160.
- Martilleau, adjoint au maire de Salles, 149.
- Marnay, cant. de Vivonne, arr. de Poitiers, 227.
- Martot, poète, 311.
- Marquet, 256 ; — (Elisabeth), 225 ; — (Amélie), 251 ; — (Camille), médecin ; — (Angèle), religieuse.
- Marquis, contre-amiral, 20, 99.
- Mars (Dom Noël), bénédictin, 177.
- Marsilly (De), 6.
- Marsilly, fief des Aymer de La Chévalerie, 227.
- Martel, 39.
- Martell, 260, 261, 319 ; — sénateur, 17.
- Marthe (Sainte), 177.
- Martin (Saint), 76.
- Martin, 260, 346 ; — amiral, 294 ; — laboureur à bœufs, 113 ; — lieutenant de vaisseau, 25 ; — pasteur, 254, 382 ; — professeur, 283.
- Martin de Beaucé, inspecteur des finances ; — (Marie-Anne), 24.
- Martineau, ancien magistrat, 220 ; — (Ernest), 294 ; — (Maurice), 145, 308, 321.
- Martinet, négociant, 355.
- Martrou, com. d'Echillais, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marçay, 230.
- Marvaud, imprimeur, 259 ; — directeur du collège communal de Cognac, 97.
- Masdon, com. de Virollet, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 70.
- Massal, comptable ; — (Mathurin), 154.
- Massant, dit Bonbon, meunier, 262.
- Massé, curé de Bords, 149.
- Massieu (Isabelle), 146.
- Massiou, historien, 277.
- Matha, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 20, 224, 268, 269, 296, 339.
- Mathes Ratier, prises, 184.
- Mathieu (Esther), 182 ; — pasteur, 393.
- Matignon (De), maréchal de France, 365, 366.
- Mauburger (G.), (Louis-Moinet), 233, 293, 362.
- Mauboussin (Marie), 196.
- Mauduit du Plessis, 234.
- Maufras (E.) 382.
- Maugras (De), 296.
- Maulevrier, seigneur de Saint-Brice, 315, 316.
- Mauny, docteur-médecin, 372.
- Maurin (Zélia), 374.
- Mauzé, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 269.
- Maynard (De), voir Billocque.
- Maysonneuve, sergent, 145.
- Mazamet, chef-lieu de cant., arr. de Castres, 154.
- Mazères, fief des Faure, 222.
- Médicis (Catherine de), 317, 330-335, 367, 368.
- Mêché, 6.
- Meissonnier, artiste-peintre, 2, 74, 221.
- Méjanel (Arabella), 155.
- Melchior de Vogué (Vicomte E.), 147.
- Melèze le Ferme. Voir Roy.
- Ménard, 86 ; — ancien notaire, 296.
- Méneau, docteur-médecin, 151.
- Ménorval (De), 357.
- Merceron, 260.
- Mercier, 308 ; — (Paul), avocat ; — (Madeleine), 394.
- Méré, com. de Chenac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 3.
- Mérignac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 393.
- Mérigon, 95.
- Mériot, relieur — poète, 67, 274.
- Merlin, pasteur, 403, 404, 406, 408.
- Mervault (Pierre), 407.
- Merveilleux (Henri) ; — (Emile) ; — (Pierre-Etienne), magistrat ; — des Paillets ; — de Mortafonds ;

— du Vignaud ; — du Vignaud (Pierre-Emile), magistrat ; — lieutenant de vaisseau ; — ancien député, 100.
Meschers, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 9, 221.
Meschinet, 6 ; — (Marguerite), 157 ; — de Richemond, archiviste, 22, 36, 131, 147, 155, 157, 205.
Meschinet (De), prêtre, 210.
Meslier, docteur-médecin, maire de Barbezieux, 369.
Mesmin de Silly (Catherine), 156.
Mesnard (Amédée), 383 ; — avoué, 141.
Mesniel, 260.
Messeix (Jean) bénédictin, curé de Bassac, — bénédictin de Saint-Jean d'Angély, 270.
Messié (Marie-Madeleine), 125.
Mestivier, 393 ; — maître chirurgien, 395.
Mestreau, négociant, 154 ; — ancien sénateur, 98 ; — (Abel), 7, 21, 103 ; — (Frédéric), 22.
Métais, prêtre, 1.
Métayer (Marie-Eulalie), 375.
Métivier, capitaine, 18 ; — instituteur, 260.
Meudon, cant. de Sèvres, arr. de Versailles, 3.
Meunier, avoué honoraire, 226.
Meursac, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 18.
Mévolhon, oratorien, 92.
Meyer, conseiller général, 98 ; — conféréncier, 147.
Michel de La Morinerie (Baron), 157 ; — de La Motte (Isaac), dit La Motte-Michel, 157. Voir La Morinerie.
Michelet, pharmacien ; — notaire, 382 ; — (Jules), écrivain, 44.
Migné, com. du cant. de Poitiers, 407.
Milhaud-les-Nîmes, com. du cant. de Nîmes, 221.
Milliet, (Marie), 382.
Millot, professeur, 100 ; — enseigne de vaisseau ; — employé à la société générale de La Rochelle, 101.
Minier, professeur, 283.
Miossens, cant. de Thèze, arr. de Pau, 325.
Miot, 393.
Mirambeau (P.), tonnelier, 410.

Mirambeau (De), 338, 339.
Mirambeau, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 209, 218, 223, 412.
Mirande (Louise de), 66.
Mirebeau, chef-lieu de cant., arr. de Poitiers, 367, 368.
Mirot, 276-278.
Miscet, 227.
Missy (De), armateur, 131.
Mistral, poète, 243, 357.
Mitifeu (Catherine), 23.
Modelska (M^{me}), 226.
Modelski, ingénieur en chef des ponts et chaussées, 223, 224, 226.
Moëze, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 160, 374.
Moinet, docteur-médecin, sénateur, 98, 149 ; — (Alida), 12 ; (Louis), 293, 360 ; — (Marie), 149.
Moissac (Tarn-et-Garonne), 16, 143.
Moissat-le-Bas, com. du cant. de Billom, 176, 177.
Moitron, cant. de Fresnay-sur-Sarthe, arr. de Mamers, 261.
Molinier (Auguste), 232 ; — (Emile), 13.
Monaco, principauté, 92-94.
Monclar d'Agenais, chef-lieu de cant., arr. de Villeneuve-sur-Lot, 176.
Monconseil, fief des Guinot, 207, 230.
Moncontour, chef-lieu de cant., arr. de Loudun, 94.
Mongrand (Marie) ; — (Emile), médecin principal de la marine ; — capitaine d'infanterie, 375.
Monigat, 18.
Monis. Voir Vert.
Monluc (Blaise de), 311.
Monmerqué, 96.
Monségur, chef-lieu de cant., arr. de La Réole, 166.
Monsempron, cant. de Fumel, arr. de Villeneuve-sur-Lot, 143.
Montagan, com. de Mainxe, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 320.
Montagne-sur-Odet (Quimper-Corventin), 122.
Montaigne, commandant, 18.
Montaigne (Geoffroy de), conseiller au parlement de Bordeaux ; — (Raymond de) ; — (Michel de), 60.
Montalembert de Cers (Marguerite de) ; — (Henri de), 227.
Montandre, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 33, 100, 103, 129, 149, 202-204, 267, 269, 382, 391, 393, 397, 398, 415.

- Montandret*, 397.
Montangon, négociant, 226.
Montausier (Duc de), 90; — (duchesse de), 232.
Montausier, com. et cant. de Baigne-Sainte-Radegonde, arr. de Barbezieux, 202, 214, 392.
Montauzier, en l'île d'Oleron, 58.
Montboyer, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 270, 325, 348, 364, 398.
Montbron (Jean de), 312; — (René de), lieutenant de chasseurs à pied, 227.
Montbron, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 160.
Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire), 198.
Montcharente, com. de Foncouverte, cant. de Saintes, 249.
Montchaude, com. du cant. de Barbezieux, 369, 370.
Monteilh, graveur, 90.
Montélin, 94.
Montguyon, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 102, 160, 217, 266, 269, 281, 391-397.
Monthois, com. de Saint-Quentin des Prés, cant. de Sougeons, arr. de Beauvais, 193.
Monti (Louis de); — (Joseph-Claude de), comte de Rezé; — de Rezé (Claude de); — (Laurent de), 66.
Montierneuf, com. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 182.
Montifaud (Marc de), 50. Voir Qui-vogne.
Montifaud, principauté, 50, 139.
Montijo (Eugénie de), 194, 214.
Montils, cant. de Pons, arr. de Saintes, 102.
Montlieu, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 82, 83, 164, 204, 211, 219, 266, 282, 301, 391-395.
Montmartre (*Mont-Marat*), 122.
Montmoreau, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 160, 196, 270, 346.
Montmorency (De), 27.
Montmorency de Fossex (Françoise de), 364, 365.
Montpellier, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 144.
Montpensier, cant. d'Aigueperse, arr. de Riom, 158.
Montpont, chef-lieu de cant., arr. de Ribérac, 397.
Montpouillan, cant. de Meilhan, arr. de Marmande, 366.
Montrésor, chef-lieu de cant., arr. de Loches, 149.
Montreuil-Bonnin, cant. de Vouillé, arr. de Poitiers, 368.
Monvallier, avocat, 86.
Monza, près Milan, 163.
Moquay, curé de Chenac, 158.
Morache, professeur, 221.
Moras (Vicomte de), capitaine, 227.
Morck (Frank), 98.
Moré, maire de Saint-Germain, 181.
Moreau, 275; — (Claude), 397; — (Frédéric), artiste peintre, 221; (Jean-Michel), dessinateur, 170.
Moreau de Panlois, 6.
Moret, curé de Saint-Menoux, 162.
Morgan, curé de La Ronde, 148.
Morillon, avocat, 296.
Morisset (J.-B.), libraire, 99; — maire, 181.
Morissonneau (Marie), 19.
Mornac (Général de), 175.
Mornac, cant. de Royan, arr. de Marennes, 414.
Mortagne-sur-Gironde, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 44, 209, 224, 269.
Mosnier, prieur de Notre-Dame de Cugon, 270.
Mossion (Fr.), greffier, 396.
Mossion de La Gontrie, lieutenant d'infanterie, 375.
Mouchère, gardien de barrière, 194.
Moufflet, principal du collège de Saintes, 152.
Moulineuf, com. de Bourg-Charente, 319.
Mourgues de Carrère (Marie); — (Aristide); — (Auguste); — (Louis); — (Numa); — (Marie-Jean-Gaston); — (Jacques-Paul), 222.
Mousnier (Pierre), 254.
Mousset (Fr.), avocat, 86.
Moutarde, pasteur, 158.
Mouthiers, cant. de Blanzac, arr. d'Angoulême, 160.
Mowat, archéologue, 375.
Moyne (Henri), lieutenant criminel, 205.
Müller, général, 53, 172; — (Zélie), 53.
Mun (Adrien de); — (Albert de), de l'académie; — (A. de), prêtre; — (Marguerite de), 303.
Munier, Musnier, ingénieur, 56; — (Nicolas); — (Thibaut), 400.
Murat (Caroline), 4.

Muret (Ernest), 201.
 Murjas (Marie) ex-religieuse trap-
 pistine, 221.
 Muron, cant. de Tonnay-Charente,
 arr. de Rochefort-sur-Mer, 149.
 Musset (Georges), archiviste, 12, 76,
 77, 276-278, 280, 322, 333.
 Mussidan, chef-lieu de cant., arr. de
 Ribérac, 230.

N

Nadaud (Esther), 393.
 Nalèche, 230.
 Nancy, serrurier, 260.
 Nanglard, prêtre, 155, 268, 269.
 Nanots, 316.
 Nantais, 260.
 Nanteuil (Chevalier de), 2, 74, 139.
 Nantiat, chef-lieu de cant., arr. de
 Bellac, 363.
 Napoléon 1^{er}, 31, 51-55, 180, 181,
 186-197, 214, 363 ; — III, 180, 181,
 196, empereurs des Français.
 Nau, 393, 397 ; — (Jacques), mar-
 chand ; — (Jean), chirurgien ; —
 (Madeleine) ; — (Pierre), maitre-
 chirurgien ; — (Samuel), notaire,
 396.
 Nègre, commissaire général de la
 marine, 20, 223.
 Neraud (David), syndic, 40.
 Néré, cant. d'Aunay, 339, 342.
 Néri. Voir Huvet.
 Nesmond de Sansac (Pierre de),
 401.
 Nettement (Alfred), 294.
 Neuilly-sur-Seine, chef-lieu de cant.,
 arr. de Saint-Denis, 141, 226.
 Neveu, docteur-médecin ; — lieute-
 nant de ligne, 374.
 Nicolas-Pastureau (Adèle), 228.
 Nicolet (Gabriel), peintre, 221.
 Nieul-le-Virouilh, cant. de Miram-
 beau, arr. de Jonzac, 284.
 Nieul-sur-Mer, com. du cant. de La
 Rochelle, 409.
 Ninon de Lenclos, 95.
 Niox, général, 146 ; — (Joseph), 308.
 Nivault, commerçant, 374.
 Noeau (P.), garde du scel, 279.
 Noël (M^{me}), 318.
 Noguès, prêtre, 289, 339.
 Normand (L.), avocat, 144.
 Normand d'Authon (Charles), 284.
 Normand du Fié, docteur-médecin,
 372.

Nossay (De), 6.
 Nourrigeon, professeur ; — (Altaï),
 224.
 Nourrit, professeur, 100.
 Noyon, chef-lieu de cant., arr. de
 Compiègne, 115, 116.
 Nozaille (Suzanne de), 268.
 Nozerine (Jean de), prieur de Notre-
 Dame de Cugon, 270.
 Nuallé, 7.
 Nuchaize (Comte F. de), 227.

O

Ocoy (D'), 315, 316.
 O'Dayer. Voir Dières.
 Odet de Bretagne, évêque, 156.
 Odoyet, 147.
 Ogereau (Ch), publiciste, 80, 81.
 Oisemont, arr. d'Abbeville, 124.
 Oléron, île, arr. de Marennnes, 39,
 46, 120, 122, 157, 269, 290, 406.
 Ollivier (Juliette), 102.
 Ollivier-Beauregard (G.-M.) ; —
 (J.-L.), marchand, 97.
 Olry (Félicie), 321.
 Oncy, cant. de Milly, arr. d'Etam-
 pes, 176.
 Oraison (Jules), 24.
 Orbigny (D'), maire de La Rochelle,
 7, 81, 142. Voir Dessalines.
 Orignolles, cant. de Montlieu, arr.
 de Jonzac, 266, 267, 394, 395.
 Orléans (Duc d'), 6, 187.
 Ornano (Cunéo d'), député, 136, 142,
 218, 369 ; — (Gustave d'), 218.
 Orvilliers (Comte d'), chef d'esca-
 dre, 174.
 O'Tard de la Grange (Baron), 330,
 332, 335 ; — (Baronne), 316 ;
 — (René), 316.
 Oudet (Baron Amédée), 3, 15-17,
 282, 308, 317, 330-335.
 Ouessant, île, chef-lieu de cant. arr.
 de Brest, 174.
 Outrey, ministre plénipotentiaire
 au Japon ; — (Adeline), 316.
 Ozillac, com. du cant. de Jonzac,
 100, 102, 300, 301, 345, 393,
 397.

P

Pabaud (Marie-Anne), 382.
 Pagès, professeur, 86, 101, 221.
 Pailhou (Vicomte-Louis) ; — (J.-B.),
 ingénieur ; — général ; — (Gas-
 ton), 190.

- Paillé*, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean-d'Angély, 58.
- Paillot* (Louise) ; — de Beauregard et du Cormier, 17.
- Pain* (Marie-Rosalie), 18.
- Pajou*, 90.
- Palissy* (Bernard), 13, 120, 139, 239, 316, 364.
- Pallet*, propriétaire, 377.
- Palustre de Montifaud* (Léon), archéologue ; — de Virsay ; — (Louise-Amable), 50.
- Panloy*, com. du Port-d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 5, 248.
- Panon des Bassyns de Richemont* (Jeanne), 302.
- Papillaud*, 325, 348, 398.
- Papillaud-Laverny* (Anne), 267.
- Paramelle*, prêtre, 62.
- Paray-le-Monial*, chef-lieu de cant., arr. de Charolles, 206.
- Parcoul*, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac, 267, 290.
- Pardailhan*, cant. de Duras, arr. de Marmande, 218.
- Parfait*, 6 ; — (Léon), lieutenant de vaisseau, 300.
- Pâris* (Gaston), 239.
- Pascal* (César), 364 ; — (Michel), sculpteur, 76.
- Pasquier* (Etienne), 403, 404 ; — (Nicolas), lieutenant général à Cognac, 403, 404, 409.
- Pasteur*, 113.
- Pastoureau*, 6 ; — (M^{me}), 219 ; — (Léontine), 102.
- Pastureau*, com. de Montguyon, arr. de Jonzac, 396.
- Patriciacou Précey*. Voir *Précey*, 176.
- Patrouilleau* (E.), capitaine, 351.
- Patry* (Henri), 81, 157, 364 ; — (Edouard), négociant, 81.
- Paule Latapie* (François de), inspecteur des manufactures, 89.
- Paulin*, 290.
- Pavillon*, 95.
- Pawlowski*, 220, 361.
- Pécolet*, magistrat, 98.
- Peillon*, pharmacien de la marine ; — (Anne-Julie), 299.
- Pellegrue*, chef-lieu de cant., arr. de La Réole, 166.
- Pelletan* (Eugène), 68.
- Pelletier*, marquis de Montandre, 382.
- Pelletreau*, propriétaire ; — (François) ; — (Jean), négociants ; — (Léon), 125.
- Pellette* (Elisabeth), 398.
- Pellisson* (Alexandre), 324, 325, 330, 336 ; — (Charles), 218 ; — (Georges), 308, 309, 326-331, 333, 335, 336 ; — (Jules), 3, 11, 14, 26, 51, 82, 196, 212, 214, 216, 252, 355, 402 ; — (Marcel), (Pièrre Marcut), 84, 85, 121, 166-168, 198, 213, 244, 245, 305, 308, 320, 328-330, 332, 334, 336, 338, 339, 354.
- Pelluchon-Destouches*, magistrat, 188, 189, 190.
- Pérault* (Raymond), évêque de Gurk, 289.
- Peret* (François), 306.
- Perez-Leclerc*, libraire, 56.
- Périer* (Gaston), 154 ; — curé de Pons, 407.
- Pérignac*, cant. de Pons, arr. de Saintes, 269.
- Périgny*, com. du cant. de La Rochelle, 101.
- Périgord* (Marguerite de), 94.
- Pérot* (Francis), 292.
- Perpezac-le-Noir*, cant. de Vigeeois, arr. de Brive, 162.
- Perrain* (André), 308.
- Perrault* (Charles), 210.
- Perrin* (Jean), sieur de La Coinche, 252, 253.
- Perrin de Boussac*, 263 ; — receveur des deniers d'octroi, 253 ; — (Henri), 222.
- Perrineau* (Marianne), 247.
- Perroteau*, 345.
- Pessines*, com. du cant. de Saintes, 299.
- Peteau*, capitaine, 21.
- Petit*, notaire, 263.
- Petit-Lessac*, près Confolens, 160.
- Peumignon*, prisé, 184.
- Peyrecave* (De), lieutenant-colonel, 138.
- Peyronnet*, 35.
- Phéliepeaux de Pontchartrain* (Louis), 157.
- Phelippot* (Théodore), 150.
- Philaire* (Alexis) ; — (Jules), pharmacien, 21.
- Phileros* (Valerius), 162, 163.
- Philippe V*, roi d'Espagne, 382-384.
- Philippon* (René) ; — (Eugénie) ; — de La Madeleine, littérateur, 21, 22.

- Pichez, médecin de la marine, 6.
 Pichon (Benjamin), 395.
 Picot, 57.
 Piet, 393 ; — (Louis), 395 ; — (Pierre) ; — (Suzanne), 393, 396.
 Piis (Edouard de), 52, 53 ; — (Antoinette de), 52.
 Pillac, cant. d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 269.
 Pillet, adjoint au maire de Saintes, 374.
 Pimodan (Marquis de), 292.
 Pinaud, Pinault, Pineau, 6, 81, 393 ; — docteur-médecin, 147 ; — sous-préfet de Jonzac, 413 ; — architecte, 196 ; — (Elisabeth) ; — (Jeanne) ; — (Marie), 396 ; — (Nicolas), sculpteur, médecin, — (D), sculpteur ornementiste ; — (Françoise) ; — (François-N.-G.-M) 171.
 Pindray (De), 88.
Pingen, diocèse de Mahein (Palatinat), 254.
 Pinoteau (Arm.), général, 191.
Pire-Longe, com. de Saint-Romain de Benet, cant. de Saujon, 160.
Pirmassens (Allemagne), 191.
Pisany, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 232.
Pissat, fief, 184.
 Pisseleu d'Heilly (Anne de), 311.
Pitonncrau, com. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 211.
 Plaisier, saulnier, 184.
 Planat de La Faye (Claire), 300.
 Planty, 308, 413 ; — (Marino), avocat, 138, 308, 309.
Plassac, cant. de Blanzac, arr. d'Angoulême, 160.
Plassac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 194, 225, 266, 267, 302.
Plogonnec, cant. de Douarnenez, 175.
Plougasnou, cant. de Lanmeur, arr. de Morlaix, 71.
 Plusqualec (De), 46.
 Poché-Lafond, docteur-médecin, maire de Saint-Genis, 181.
 Poirier (Pascal), 159.
 Poitevin, maire de Burie, 296 ; — (Pierre), 396.
 Poitevin de la Frégonnière, 211 ; — (Marie), 209 ; (Marie-Auguste-Etienne), 144 ; — (Gaëtan), maire d'Ecurat ; — (Gabriel), magistrat ; — (Etienne) ; — (Marguerite) ; — (Augustin), 222.
 Poitevin-Moléon, maire, 54.
 Poitou, commandant, 21, 145, 198.
 Poli (Vicomte Oscar de), écrivain, 291, 292.
 Polignac (De), 6 ; — (Julienne de) ; — (Jeanne de), 324.
Polignac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 203, 395.
 Polony, ingénieur en chef des ponts et chaussées, 209, **223**.
 Pommeroy (De), 53.
 Pommier, curé de Clérac, **148**.
Pommiers, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 203.
 Pons (De), 6, 39, 412 ; — (Antoine de), 13 ; — (François de), 412 ; — (Jacques de), 218, 412 ; — (Marie-Elisabeth de) ; — (Pons de), 325 ; (Renaud IV de) ; — (Renaud VI de) ; — (Thomas de), 94.
Pons, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, **42**, 89, 92-94, 100, 102, 128, 140, 160, 213, 269, 281, 381, 382, 407.
Pont-Aren, chef-lieu de cant., arr. de Quimperlé, 219, 220, 282, 358, 359.
Pont-l'Abbé, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 81, 143, 160, 218, 219, 269.
Pont-la-Montagne, voir *Saint-Cloud*, 122.
Pontlevoy, cant. de Montrichard, arr. de Blois, 179.
Pontrousseau, com. de Rezé, cant. de Bouaye, arr. de Nantes, 175.
 Pontvert (Emile), docteur en droit, 217.
Port-à-Clou, comm. du Port-d'Euvaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 249.
 Portalis (Comte), 38.
Port-Berteau, com. de Bussac, cant. de Saintes, 249.
Port-de-la-Montagne, voir *Toulon*.
 Portevin, 239.
Port-la-Pierre, com. de Saint-Vaize, cant. de Saintes, 249.
Port-Malo, voir *Saint-Malo*.
 Potier de Pommeroy (Gabrielle), 300.
 Poudensan (H.-F.), 85, 153, 216, 292.
 Pouget de Nadaillac, 234.
Pouques, chef-lieu de cant., arr. de Nevers, 338, 412.
Pouillac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.

- Poujaud, curé thaumaturge de Jarnac, 321.
 Poujaud de Nanclas, 270.
 Poulet-Malassis, typographe, 88.
 Poulvezet (Lydie), 157.
 Poussard (Pierre), baron de Brizambourg, 366; — de Fors (Charles), 316.
 Poute de Nieul (Marguerite), 285.
 Poutier (Marie-Jeanne), 98.
 Prades (Pyrénées-Orientales), 151.
 Prahec (De), 366.
Prahecq, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 99.
 Prault; — (Jeanne-Marie); — (Pierre), libraire-imprimeur, 171.
 Prauthoy, 413.
 Praviel, 230.
Précey, cant. de Ducey, arr. d'Avanches, 176.
Préguillac, comm. du cant. de Saintes, 100, 306.
 Pressac (Catherine de); — (Jacob de); — (Julie de), 396.
 Pressensé (Fr. de), 81.
 Prévault (Georgette); — (Hélène), 308.
 Prévost, 6; — curé de Lignères, 402.
 Prieur, 17.
 Prioux, imprimeur, 80, 146.
 Prouhet, docteur-médecin, 271.
 Proust, 86, 287, 293.
 Proux (Maurice), 289.
 Prudhomme (Georges), 10.
 Prunis (L'abbé), écrivain, 89.
 Puissant, curé de Lussac, 361.
 Puitaud, curé de Saint-Léger de Cognac, 312.
Puymoreau, fief des Varèze, 198.
 Puyraimond (Bertrand de) échevin de Cognac, 253.
- Q**
- Quercy, 260.
Quiberon, chef-lieu de cant., arr. de Lorient, 233, 294.
Quimper-Corentin (Montagne-sur-Odet) (Finistère), 122.
 Quingy, 401.
 Quintus Docirix, 120.
 Quivogne de Montifaud (Léon), femme de lettres, 50.
- R**
- Rabillart, 6.
 Racan, poète, 285.
 Ragot (C.), sieur du Rentier, 396.
 Raimbaud (Marguerite de), 24.
 Rainguet (Augustin), prêtre, 78, 83; — (Damien), historien, 207, 395.
Rais, fief des Chabot, 4.
 Rambaud (Henry), 325; — magistrat, 261, 262.
 Rambaud de La Rocque, 282.
 Rambouillet (Marquis de), 232.
 Rang des Adrets, sous-préfet de Mortagne; — (Jean-Alexandre), pasteur, 356.
 Ransannes (De), 6.
 Ranson, armateur, 131.
 Raous, adjoint principal de la marine, 102.
 Rasteau, maire de La Rochelle, 81; — armateur, 131; — docteur-médecin, 142.
 Rateau, curé de Notre-Dame-des-Victoires, 227; — (Pierre), 113.
 Rauch (Jacob), 254.
 Ravail (P.-S.), avocat, 351.
 Ravailiac, régicide, 11, 402-404.
 Ravaud, curé de Tesson, 308.
 Ravon (Désyr), poète charentais, 235.
 Rayer (P.-A.), volontaire aux armées, 411.
 Raynal, 260.
 Rayrac (L'abbé de), écrivain, 89.
Ré, ile, arr. de La Rochelle, 40, 42, 77, 139, 260, 290.
Réaux (Jacquette de), 174.
Réaux, com. du canton de Jonzac, 174.
 Reclus (Onésyme), 121.
 Recusson (Dom Anselme de), moine de Saint-Eutrope, 178.
 Regelsperger (Gustave), 146, 354.
Régénération. Voir *Soubise*.
 Regnault de Saint-Jean d'Angély, 251, 410; — maréchal de France, 25, 26, 73, 74.
 Reich (Christofle); — (Frédéric), 254.
Reignac, cant. de Baigne, arr. de Barbezieux, 195.
 Reignier (Suzanne), 221.
 Relyon (Jean), 366.
 Renart de Fuchsamberg (Claude-Marguerite - François), 293; — (Claude-Thomas), 157.
 Renaud, Renault (A.), notaire, 308, 374; — (Alfred), 363; — (Berthe), 228; — (François); — (Martin), 159; — (Henri), 79; — (Sophie); — (Gabriel), négociant, 227; — inspecteur d'académie, 283.
 Renaudin, commandant du *Vengeur*, 67, 233.

- Renaudot, prêtre, 111.
 Rencogne (G. de), archiviste, 57.
 Rennois, 260.
 Renou, maire, 181; — (Elisabeth), 398.
 Renouard (Elisabeth), 302.
 Renouvier (Ch.), 290.
 Resnier, notaire, 183, 185.
 Retail (Georges), 220.
 Retaillaud, maître d'hôtel, 196.
Rétaud, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 160, 371.
Retz, fief de Clermont, 289.
 Réveillaud (Eugène), avocat, publiciste, 86, 98, 138, 222, 247, 274, 304, 354.
 Revers (Albert), 219.
 Révol (Ferdinand), entrepreneur de ferblanterie, 226.
 Rey (J.), 397; — maître sellier; — maître d'école, 396.
Rezé, cant. de Bouaye, arr. de Nantes, 175.
Rezé, fief des Monti, 66.
 Rhodanel, 86.
 Rialland, 222.
 Ricard, 217; — ancien ministre, 97; — (Jean), propriétaire, 375.
 Richard, 6, 318; — (Alfred), 77; — cardinal, 303; — curé d'Ozillac, 345; — receveur des finances, 226; — hydrogéologue, 62, **82**, **163**, 210, 211, 217; — (N.), 266; — (Pierre-Abraham), 23.
 Richard (Baron), ancien préfet, 50, 201.
 Richard (Jean), sieur de Roumefort, 113.
 Richard Cœur-de-Lion, 310.
 Riché, 84.
 Richelieu (De), cardinal, 41, 61, 111.
 Richemond (De), armateur, 131; — (Louis de), archiviste. Voir Meschinot.
 Richepin, 317.
 Richier (Marie), 199.
 Ricochon, docteur-médecin, 266, 343.
 Rigal, vicaire perpétuel d'Ozillac, 345.
 Rigalleau (Elisabeth); — (Rachel), 398.
 Rigaud (L.-Ph.), marquis de Vaudreuil, 233. Voir Vaudreuil.
 Riouffe (De), chef d'escadre, 23.
Rioux-Martin, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 160.
 Riquet, procureur au présidial de Saintes; — avocat, 266.
 Risson (P.), professeur, 147.
 Rivet, 6; — sieur de Champvernon, 5.
 Rivière, prieur de Roch, 394.
 Robert, 6; — professeur, 101; — proviseur du lycée de Bordeaux, 154; — (Victor); — (Pierre), **148**.
Roberval, cant. de Pont-Saint-Maixence, arr. de Senlis, 70.
 Robin, adjoint au maire de Cognac, 259, 260.
Roch, com. de Montlieu, arr. de Jonzac, 211, 392-394, 397.
 Roche, avocat, ancien député, **295**; — professeur, 147; — (Frédéric), 21, 201.
 Rochebrune (De), 8.
Rocheft-sur-Mer (Charente-Inférieure), 11, 12, **38**, 143, 351.
Rochetaillée, fief des Bernon, 302.
 Rochetin, 11.
Roc Libre, 122. Voir *Rocroy*.
 Rocquemadour, capitaine des grenadiers, 441.
Rocroy (Roc Libre), 122.
 Rodanet, 83.
 Rodays (Marie-Louise de); — (comte Pierre de), 375.
 Rœmond (Florimond de), 117, 118.
 Rogée (L.), docteur médecin, 297.
 Rogée-Fromy (Eug.), 264.
 Rognant, chef-d'escadron, 18.
 Rohan (De), 27, 90, 367; — (Marguerite de), 310; — (Pierre de), 314; — maréchal de France.
 Rohan-Chabot (Comte Charles-Rosalie de), 69; — (Prince de); — (Ferdinand de), 321; — Soubise (Prince de), 267.
 Roi, 256.
Roissac (Charente), 318.
 Romain (M^{me}), 112.
 Romieux (William), 374.
Romilly-sur-Andelle, cant. de Fleury-sur-Andelle, arr. des Andelys, 15.
Ronce-les-Bains, com. de La Tremblade, arr. de Marennnes, 24, 230.
Roncœur, 210.
 Rondeau, avocat, 252; — conseiller à la cour de Poitiers, 218, 252.
 Rondelaud, avocat, 371.
 Ropper, 115.
 Roquebert, capitaine, 308.
Roquen-Moubien, 364.
 Rosé, maître de pension, 97.

Rosny, 317. Voir Sully.
 Rossel, pasteur de Montlieu, 392.
 Rostan, auteur dramatique, 219, 415 ; — de l'institut, 415.
 Rouergue, menuisier, 260, 261.
Rouffiac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 89.
 Roufineau, pasteur, 101.
 Rougier, marchand tanneur, 396.
Rouillac, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 62, 196, 284.
 Rouillet, artiste peintre, 221, 292.
Rouillet (Charente), com. du cant. d'Angoulême, 160, 186, 346.
 Roumage, marchand, 59.
 Roumagne, aîné, 256.
Roumesfort, com. d'Ecurat, cant. de Saintes, 113.
 Rousseau (Jean), 398 ; — (Philippe), 395.
 Roussie, conseiller d'arrondissement, 219.
 Roussillon (Bertrand de), 1.
 Routier (Aline), 297 ; — (Eutrope), maire de Thenac ; — (Emile), percepteur, 299.
 Rouvier (Paul), sénateur, 217, 283, 296.
 Roux, ancien député, 146 ; — (J.), 80 ; — (Jeanne), 392 ; — d'Ambleville, 270.
 Roy, 371 ; — secrétaire général de la préfecture de La Rochelle, 124 ; — aubergiste, 259-262 ; — (Charles), 138 ; — (Jean-François), (Mélèze la Ferme), 122.
Royan, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 19, 32, **43**, 80, 123, 128, 158, 195, 224, 234, 236, 264, 290, 360.
 Roy d'Angeac, 189, 319.
 Roy de Loulay, 296 ; — (Louis), député, 218.
 Rozier, docteur en médecine ; — avocat, 251.
 Ruble (Baron de), 158.
Ruffec (Charente), 191.
 Rullion, avocat, 19.
 Rullier, 319 ; — architecte, 105, 106, 108, 110, 212, 326, 331 ; — juge de paix, 192, 325.
Rulon, com. de Saint-Pierre d'Oléron, 410.
 Rupin, 176.
 Ruyssen (Th.), 86.
 Ruyter, 293.
 Rymer, 277.

S

Sablonceaux, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 62.
 Sabourin, docteur-médecin, 223.
 Saffaure (Pierre) ; — (Samuel), 395.
 Saglio, 375.
 Saige, membre de l'Institut, 92-94, 355.
 Saignes, conducteur principal des ponts et chaussées, **101**.
Saint-Aignan, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 232.
Saint-Aigulin, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 290.
Saint-Amand, 95.
Saint-Amancet-Montmoure, cant. de Dourgne, arr. de Castres, 229.
Saint-Amand de Boixe, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 160.
Saint-André de Cubzac, chef-lieu de cant., arr. de Bordeaux, 218.
Saint-André de Lidon, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 301.
 Saint-André du Veger, 294 ; — (Marc Antoine) ; — (Alexandre), 233.
Saint-Augustin-sur-Mer (*Laforêt*), cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 122.
 Saint-Aulaire (De), 219.
Saint-Brice, com. du cant. de Cognac, 58, 216, 313, **315**, 330, 331, 334.
Saint-Chamaux, com. de Saint-Amancet-Montmoure (Tarn), 229.
Saint-Ciers-la-Lande, chef-lieu de cant., arr. de Blaye, 218.
Saint-Cloud (*Pont la Montagne*), 122.
Saint-Cybardeau, com. du cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 7, 103, 160, 284.
Saint-Denis (*Franciade*), 122.
Saint-Denis d'Oléron, cant. de Saint-Pierre, arr. de La Rochelle, 160, 224.
Saint-Didier du Mont d'Or, cant. de Limonest, arr. de Lyon, 99.
Saint-Dizant-du-Bois, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 206, 207.
Saint-Dizier en Champagne, chef-lieu de cant., arr. de Vassy, 212.
Sainte-Colombe, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.
Sainte-Gemme, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 66, 160.
 Sainte-Maure (De), 6, 39, 202 ; — (Marie-Julie de), 90 ; — Montausier (Juliette de), 66.

Sainte-Radegonde, com. de Baigne, cant. de Barbezieux, 397.
Saintes (Charente-Inférieure), 3, 29, 35, 50, 162, 287, 310, 375 ; — EGLISES, MONUMENTS : Eglise Saint-Eutrope, 160 ; — Eglise Saint-Pierre, 155, 160, 306 ; — Eglise Sainte-Marie des Dames, 160 ; — Abbaye Notre-Dame, 139, 155, 172, 366, 367 ; — Les arènes, 160, 283 ; — Le musée ; — les Thermes de Saint-Saloine, 104, 105 ; — RUES, QUAIS, PLACES, etc. : rue Sainte-Colombe ; — rue Urbain Loyer, 373 ; — quai Port des Frères, 169 ; — place Bassompierre, 153 ; — Castagnary, 198 ; — faubourg Saint-Palais, 113.
Sainte-Soulle, com. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 100.
Saint-Fargeau, chef-lieu de cant., arr. de Joigny, 411.
Saint-Florent des Bois, com. du cant. de La Roche-sur-Yon, 414.
Saint-Fort-sur-Gironde, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 157, 181, 293.
Saint-Froult, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 364.
Saint-Gaudens de Fouras, com. de Fouras Voir Fouras.
Saint-Gelais (De), 6 ; — de Lusignan, 369.
Saint-Geldas de Ruys, commune d'Ambailard, com. du cant. de Vannes, 122.
Saint-Genis de Saintonge, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 180, 181, 345.
Saint-Georges (De), 6 ; — (Louise de), 174.
Saint-Georges de Didonne, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 9, 32 45, 281, 290.
Saint-Germain (De), commandant, 17.
Saint-Germain de Lusignan, com. du cant. de Jonzac, 6881 1, 361, 362.
Saint-Germain de Marencennes, cant. de Surgères, arr. de Rochefort-sur-Mer, 289.
Saint-Gilles-sur-Vie, chef-lieu de cant., arr. des Sables-d'Olonne, 361.
Saint-Gouard, 232.
Saint-Hilaire (De), 6.

Saint-Hilaire (*Hilaire ou Lilot*), com. du cant. de Barbezieux, 122, 195.
Saint-Hilaire de Coux, com. de Coux. Voir *Coux*.
Saint-Hilaire de Villefranche, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 262, 367.
Saint-James, com. du Port-d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 4, 5, 399-401.
Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure), 4, 36, 46, 103, 255 ; — MONUMENTS : Tour de l'horloge ; — Fontaine du pilori, 160.
Saint-Jean-de-Luz, chef-lieu de cant., arr. de Bayonne, 9.
Saint-Julien de l'Escap, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 238.
Saint-Jullien les Combes, cant. de Bellac, 363.
Saint-Junien, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort, 286.
Saint-Just, com. du cant. de Marennes, 60, 206, 230.
Saint-Lary, pharmacien ; — marchand, 382.
Saint-Laurent de la Prée, com. du cant. de Rochefort-sur-Mer, 160.
Saint-Léger Courbon (De), 325 ; — (vicomte André de), contre-amiral, 54 ; — (René de), 291 ; — (Renée-Françoise de), 150 ; — de Boisrond (René de), 361 ; — de La Sauzaye (Léon de) ; — (Aurélien de) ; — (Ernest de) ; — (Hélène de) ; — (René, marquis de), 300 ; — (Guillaume — P., comte de), 302 ; — (Madeleine-Rose de), 294 ; — d'Orignac (Jean-Grégoire, vicomte de), capitaine de navire ; — (Adèle de), fille de la Sagesse, 301 ; — (Célestine de), 300, 302 ; (Jean-Hector de), 300 ; — Lussinet (Marthe de), 52, 54.
Saint-Léonard, chef-lieu de cant., arr. de Limoges, 59 270, 286.
Saint-Lô (*Le Rocher de la Liberté*), 122.
Saint-Maigrin, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 299, 310.
Saint-Maixent (Le R.-P. de), 303.
Saint-Maixent, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 91, 94, 367, 368.
Saint-Malo (*Port Malo*), 122.
Saint-Mamert, église, com. de Bouthiers, cant. de Cognac, 315.

Saint-Marcelles Chalon, près Châlons-sur-Saône, 111.
Saint-Marsault (De), 6; — (comte Georges de), 138.
Saint-Martin (De), 6.
Saint-Martin d'Ary, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 395.
Saint-Martin de La Couldre, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 158.
Saint-Martin de Ré, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 18, 24, 40, 44, 58, 221, 285, 374.
Saint-Martin du Val, près Chartres, 176.
Saint-Maurice (De), 229.
Saint-Maurice, près La Rochelle, 224.
Saint-Médard cant. de Rouilhac, arr. d'Angoulême, 187.
Saint-Menour, cant. de Souvigny, arr. de Moulins, 162.
Saint-Mesmin-lès-Orléans, com. de Saint-Hilaire-Saint-Mesmin, arr. d'Orléans, 176.
Saint-Michel d'Entraigues, com. du cant. d'Angoulême, 160.
Saint-Nazaire (Marat), cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 122.
Saint-Ouen (Abolition), 122.
Saint-Palais du Ned, com. du cant. de Barbezieux, 346.
Saint-Palais de Négrignac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 395.
Saint-Palais-sur-Mer, cant. de Royan, arr. de Marennes, 45.
Saint-Palme, 375.
Saint-Papoul, com. du cant. de Castelnaudary, 211.
Saint-Pierre de Salles, en Marennes, 60, 205.
Saint-Pierre d'Oléron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 100, 160, 224, 282, 410.
Saint-Porchaire, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 13, 112, 251.
Saint-Preuil (De), maréchal de camp, 140.
Saint-Quentin des Prés, cant. de Songeons, arr. de Beauvais, 198.
Saint-Romain de Benet, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 160.
Saint-Saturnin, com. d'Hiersac, arr. d'Angoulême, 118.
Saint-Saturnin de Séchaux ou *Saint-Sorlin de Séchaux* com. du Port-

d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 268, 399.
Saint-Saud (De), 198.
Saint-Sauvan, cant. de Burie, arr. de Saintes, 154.
Saint-Savinien, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 2-4, 75, 87, 248, 282, 283, 392.
Saint-Savin-sur-Gartempe, chef-lieu de cant., arr. de Montmorillon, 19.
Saint-Seurin d'Uzet ou *Saint-Seurin-sur-Gironde*, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 3, 9, 157, 158, 275, 328.
Saint-Simon de Bordes, com. du cant. de Jonzac, 284.
Saint-Simon de Pelouaille, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 19.
Saint-Sorlin, cant. de Lagnieu, arr. de Bellay, 301.
Saint-Sorlin de Séchaux. Voir *Saint-Saturnin*.
Saint-Sornin, cant. des Moutiers-les-Mauxfaits, arr. des Sables-d'Orlonne, 100.
Saint-Sornin de Marennes, com. du cant. de Marennes, 85.
Saint-Symphorien, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 219.
Saint-Thomas, com. de Saintes, 249.
Saint-Thomas de Cosnac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 138, 141, 264, 270, 411, 412.
Saint-Trojan, com. de Boutiers-Saint-Trojan, cant. de Cognac, 315.
Saint-Trojan, com. de Château-d'Oléron, arr. de Marennes, 32.
Saint-Vaize, com. du cant. de Saintes, 249.
Saint-Valéry-sur-Somme, chef-lieu de cant., arr. d'Abbeville, 123, 124.
Saint-Vivien, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 149, 199, 271, 275.
Saint-Vivien, com. de La Garde-Montlieu, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 394.
Saint-Xandre, com. du cant. de La Rochelle, 150.
Salignac (Haute-Vienne), 286.
Salignac, fief des Chièvres, 156.
Salignac de Fénelon (Marie de), 227; — de La Mothe Fénelon (François de), 74.
Saligné (Louis de); — (Marie-Perline de), 414.

Saligny (Lordin-Marc de), 139.
 Sallé, 147.
Salles-sur-Mer, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 108-111, 149.
 Sallier-Dupin (De), 227.
 Salomon, 325.
Sancerre, fief des Bueil (Cher), 42.
Sanzay, cant. de Lusignan, arr. de Poitiers, 322, 368.
 Sarres (Benoit), 111, 212.
 Sartine (De), ministre de la marine, 314.
 Satre (Frédéric), 219.
 Saubuat, capitaine de navire, 158.
 Saucats (Baronne de), 206.
 Saugrain ; — (Françoise), 171.
Saujon, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 43, 158.
 Saulnier, 103 ; — (Pierre), 160.
 Sautter (Emmanuel), 147.
 Sauvaget, sergent royal, 183, 184.
Sauveterre, chef-lieu de cant., arr. de La Réole, 166.
 Sauzé (Charles), 368.
 Savary (G.), 397.
 Savigny, chirurgien de la marine, 231 ; — (Michel), 232.
 Savoie (Charlotte de), 306 ; — (Louise de), 311.
 Sazerac (Louis), 74.
 Scorbiac (De), 367.
 Second (Albéric), auteur dramatique, 56.
Segonzac, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 44, 59, 138, 303, 402.
 Séguier, chancelier, 229.
 Seguier de Saint-Brisson (Marquis), 228.
 Seguin, commerçant, 83.
 Ségur (Comte de), général, 190.
 Seignette, armateur, 131.
Semozac, voir *Gemozac*.
 Sénac de Meilhan, 12.
 Sênemaud, professeur, 57.
 Senné, capitaine, 366.
Sensiac, *Sisciac-sur-Sèvre*, en Poitou, nom primitif de La Mothe-Saint-Héraye, 271.
 Serrant, 361.
 Sert, curé de Coux, 382.
 Serventeau (Debora), 398.
 Sévigné (M^{me} de), 129, 325.
 Sicard, 21 ; — (Eutrope), 24.
 Sienkiewicz, romancier polonais, 77.
 Siegenthalerin (Christine) ; — (Ulrich), 254.

Simon, religieuse, 176.
 Simon de La Galardrie, curé de Moutandre, 398.
 Smitt (M^{lle}), 319.
 Smith (Elisabeth), 69.
 Soderini (Julien), évêque de Saintes, 156.
Solençon, com. de Boutiers, cant. de Cognac, 314.
 Solminiac, 89.
Sonnac, com. du cant. de Matha, arr. de Saint-Jean-d'Angély, 20.
Sonneville, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 364.
 Soreau, dit Manceau, 260-262.
 Sorin (Gaston) ; — (J.), 303.
 Sostrat, docteur-médecin, 209, 223.
Soubise (Régénération), cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 232, 269, 363.
Soulac, cant. de Saint-Vivien, arr. de Lesparre, 83.
 Soulard de Laplanche, lieutenant-colonel, 264.
 Soulier, pasteur, 98.
 Sourdeau de Beauregard (Thérèse), 303.
 Sourdis (De), archevêque de Bordeaux, 172.
Sousmoulins, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 203.
 Soyez (Edmond), 80.
 Stein (Jacques), 13.
 Suarez d'Aulan (Comte de), député, 218.
 Suidre, armateur, 131.
 Sully, baron de Rosny, ministre de Henri IV, 31.
 Sully (Henry de), archevêque de Bourges, 306.
 Sully-Prudhomme, 357.
Surgrès, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort-sur-Mer, 43, 160, 269, 363, 373.
 Sylva (Carmen), 292.
 Sylvestre, 351 ; — commandant, 79, 363.
 Syma (Marie), 222.

T

Taboys, sergent royal, 113.
Taillebourg, cant. de Saint-Savien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 2-5, 12, 111, 155, 177, 247-

- 249, 269, 275, 292, 310, 399, 400.
Taillefer, comte d'Angoulême ; — (Isabelle), 310.
Taisan de l'Etoile (Pierre), 116.
Talbot, conseiller municipal, 374.
Tallemant des Réaux, 95, 96.
Talmont, chef-lieu de cant., arr. des Sables-d'Olonne, 45.
Talmont-sur-Gironde, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 9, **43**, **45**, 157, 160, 362, 406.
Tamizey de Larroque, 14.
Tanzac, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 382.
Tapissier (Françoise), 398.
Taranseau, cordier, 261.
Tardieu (M^{me}), 192.
Tardy (M.), docteur en droit, 217, **412**.
Tarente, fief des La Trémoille (Italie), 6.
Tarineau (Catherine), 114.
Taupignac, com. de Breuillet, cant. de Royan, arr. de Marennes, 183, 185.
Tauzin de Montbrun (Marie de), 203.
Tavéra, 219.
Tedeschi (Pauline), 222.
Tenaillé-Saligny, préfet de la Charente-Inférieure, 154.
Tercinier, capitaine, 360.
Termonia, docteur médecin, 210, **371** ; — professeur ; — maître de pension ; — intendant ; — (Marie-Madeleine), **371**.
Terrasse (Jean-Claude), 164, 165.
Terrefranche, fief des Marchais, 394.
Tessier (Denis), curé de Lussac, 361.
Tesson, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 230, 308, 374, 400.
Teulon (H.), 308.
Texier, 188 ; — économe de l'hôpital de Saint-Jean-d'Angély, 226 ; — littérateur, 55, 56 ; — pasteur, 157, 275 ; — saulnier, 184 ; — (Jeuzy) ; — (Marianne), 157.
Thenac, com. du cant. de Saintes, 78, 229, 297, 299, 374.
Theuriet (André), écrivain, 357.
Thevet (André), historiographe, 70.
Thézac, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 281.
Thibaud, notaire, 103 ; — (Marie), 50.
Thiebault, général, **194**, 195.
Thiercelin, prêtre, 400.
Thierry, chef de bataillon du génie, 223 ; — (Augustin) 240.
Thiers, 195, 214.
Thomas, cardinal, 141 ; — évêque de La Rochelle, 163, 164.
Thomas (A.), professeur, 229 ; — (Jean), 155.
Thomas du Petit-Port, 6.
Thoreaud, 147.
Thors, fief des Montbrun et des Pons, cant. d'Annay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 312, 407.
Thouars, chef-lieu de cant., arr. de Bressuire, 4, 5.
Thouzeau, 147.
Tilhard, prieur de Montguyon, 396.
Tilly, chef de musique, 84, 86.
Tilly (Hippolyte Lègardeur de), 152, 250.
Tiple (Max), 147.
Tison, 6.
Titon, receveur général des finances, 54.
Tolstoï, 81.
Tomas (Frank), pasteur, 147.
Tombœuf, cant. de Monclar, arr. de Villeneuve-sur-Lot, 127.
Tonnay-Boutonne, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 269.
Tonnay-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort-sur-Mer, 227, 228, 292.
Torcy, près Montceau-les-Mines, 198.
Tornézy, commissaire de la marine ; — ancien magistrat, 99.
Tors. Voir *Thors*.
Torsac, cant. de La Valette, arr. d'Angoulême, 346.
Torsac-La-Place (De), abbé de Bas-sac, 117.
Tortat (Gaston), 5, 6, 275.
Toulon (*Port de la Montagne*), 122.
Tourelle, 15.
Tourel (Yvonne), 375.
Tournol (Gaucher), député, 231, 286, 320.
Tournier, professeur, 143.
Tourtavel (Jeanne), 97.
Toussaints, cant. de Valmont, arr. d'Yvetot, 227.
Touzaud (D.), 376.
Traïnque, maître d'hôtel, 374.
Trarieux, 369.
Trebuchet, archiprêtre de Jonzac, **100** ; — marchand, 182.
Tremeau (François), libraire, **55**, 139, 140, 186, 212.
Trigant de La Tour (baron M.), 10, 229, 290.

Triac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 321.
Tristan (De), maire de Cléry, 369, 370.
Troche (Paul), publiciste, 79, 354.
Trochon (Paul), écrivain, 412, 413.
Trois-Palis, cant. de Hiersac, arr. d'Angoulême, 160.
Troquereau (Marie), 382.
Troussier, 226.
Trudaine, 96.
Tugéras, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 397.
Turenne (Vicomte de), 317.
Turpin (Henri), 222.
Turpin (De); — Balanzac (de), 51.

U

Ungaja, 125.
Uzureau, prêtre, 9, 10, 91, 92, 413.

V

Vacher de La Caze, prince d'Amboule, 14.
Vaillant (Dom Hugues), religieux de l'abbaye de Notre-Dame de Pontlevoy, 179.
Valette (René), 414.
Valin, 415.
Vallée (De), 6.
Vallès, 12.
Vallet, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 204.
Vallin, 6.
Valois, 6; — (Jean de), duc d'Orléans, 325.
Vanderquand, docteur médecin, 372; — notaire, 7; — (Jeanne), 374.
Varabowski, lieutenant polonais, 219.
Varège (Pierre de), 198.
Varennes (Christophe), religieux, 270.
Vassiac, com. de Montguyon, arr. de Jonzac, 267, 395, 396.
Vast-Vimeux (Baron), 296.
Vaudreuil (Comte de), lieutenant général des armées navales, 233; — (Comte Pierre de), 8.
Vaudreuil, fief de Rigaud, 233.
Vaugirard (commune de Jean-Jacques), 122.
Vauluisant, abbaye dans le diocèse de Sens, 88.
Vaussanges, magistrat, 100.
Vaux-sur-Mer, cant. de Royan, arr. de Marennes, 234.

Veau, conducteur principal des ponts et chaussées; — (Jacques), propriétaire; — (Berthe), 209, 224.
Vénérand (Saint), 177.
Vercheval, 86.
Verdelin (De), 66; — (Marie de), 312.
Verdier, curé d'Arces, 301.
Verdille, cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 339, 340.
Verdon (Gironde), com. de Soulac, cant. de Saint-Vivien, arr. de Lesparre, 220.
Vergennes (Alphonse de), 55.
Verger (Loyse de), 366.
Vergezac (Dom), bénédictin, 255.
Vergniol (Camille), 238.
Vermenouze, 230, 235, 389.
Vernière (A.), 414, 415.
Verrières, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 346.
Vert et Monis, 319.
Verrant, cant. de Saint-Amand de Boixe, arr. d'Angoulême, 160.
Viaud (Marie), 395; — capitaine de navire, 262, 263. Voir Loti.
Viaud de Champlevent (René), 91.
Viault-Planty, 306.
Vic, chef-lieu de cant., arr. d'Aurillac, 94.
Vico (J.-P.), colonel, 22.
Victor, écrivain, 57; — maréchal de France, 194, 214.
Vieljeux (Léonce), 415.
Viénot, président du consistoire de Montbéliard, 88.
Vigée, Vigée - Lebrun (Elisabeth), 410.
Vigen, Vigent (Ch.), 211; — docteur médecin, 219, 229, 267; — régisseur de Montlieu, 267; — (les), 293-297.
Vigier (Jean), 112; — commandant, 372.
Vigier (De), 6.
Vigier de Nicul, 94.
Vignaud, 318.
Vignaux, curé de Moëze, 374.
Vignial (François-Jules), 138.
Vignol (Charles), 199.
Vignolles, com. du cant. de Barbezieux, 284.
Villaine (De), 6; — colonel, 228.
Villard-Esmond (Dauphiné), cant. du Bourg-d'Oisans, arr. de Grenoble, 22.
Villaret-Joyeuse, 67.

Villebois-Mareuil (De) ; — (baron de), 76.
 Villebrune, professeur, 306.
 Villecourt, cardinal, 141 ; — évêque de La Rochelle, 154.
 Villedon (De), 149.
 Villeneau, professeur, 283 ; — publiciste, 87.
Villepouge, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 291.
Villers-Cotterets, chef-lieu de cant., arr. de Soissons, 198.
 Villespassans de Faure de Saint-Maurice (Eléonore de) ; — (Théophile de), 229
 Vincent (Alexandre), 221, 231 ; — (E.), écrivain, 15.
 Vinet, 291.
 Violaud, docteur-médecin, 247.
 Visme (De), pasteur, 101.
 Vitet (Marie), 409.
 Vitry (Paul), 289.
 Vivier, 6 ; — armateur, 131 ; — ex-officier de marine, 6, 131.
 Vivonne (De), 6 ; — (Catherine de) ; marquise de Rambouillet, 214, — (Jean de), 289 ; — (Jeanne de), 289.
Vizelle, com. de Grézac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 198, 199, 268, 275, 281.

Vogüé (De), 242.
Vouillac, fief des Fauchereau, 392.
 Voyer (Benoit de), abbé de Doré, 205 ; — maître tailleur d'habits, 183, 184.
 Voyez (Fr.), graveur, 171.
 Vrignaud, chirurgien de la marine, 251.

W

Wehrlé, 358.
 Wellington (Duc de), 194.
 Winslow, colonel anglais, 159.
 Wolkouski (Grégoire), prince, 302.

X

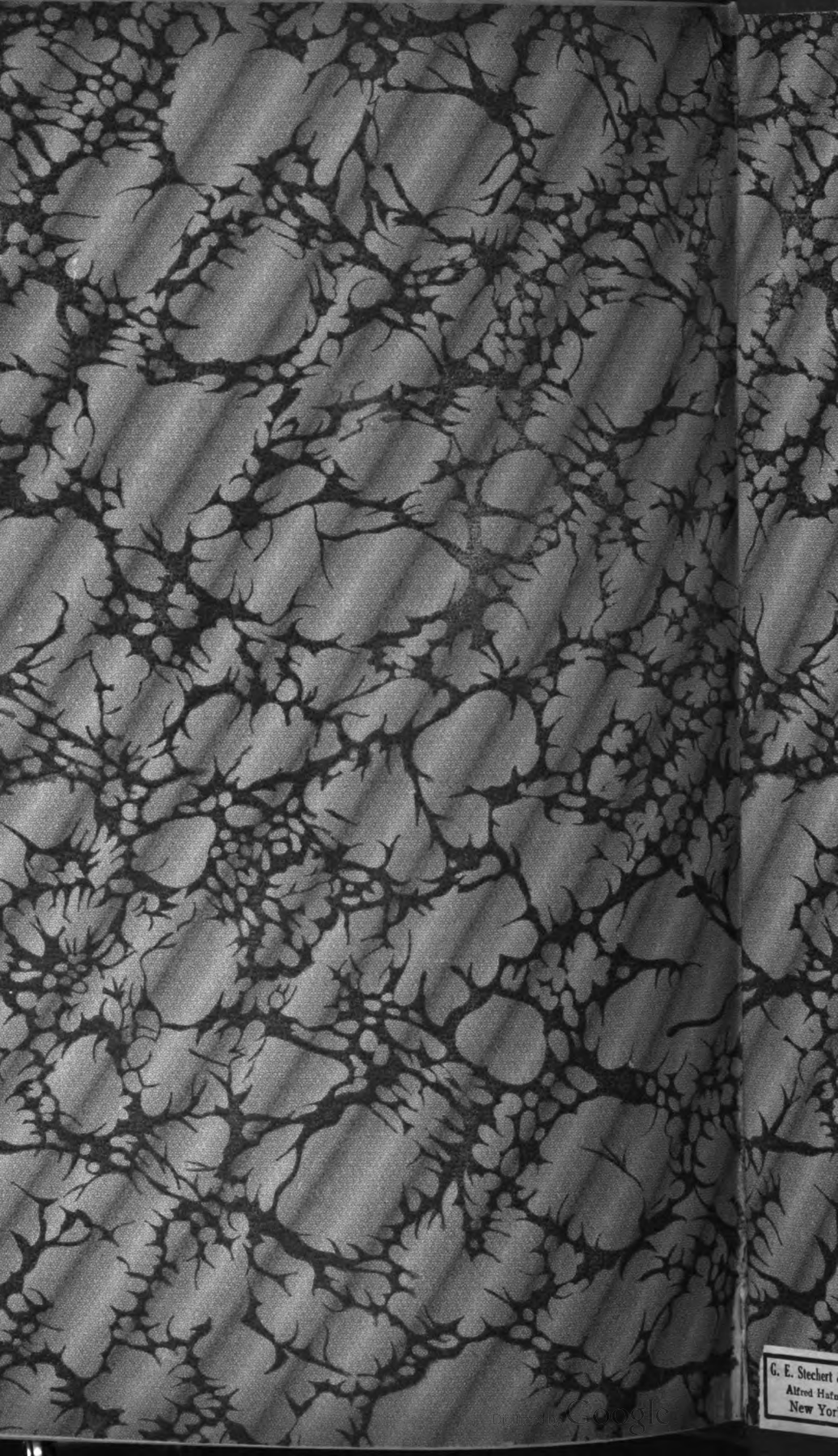
Xamheu (François), 415 ; — professeur ; — (Joseph), directeur d'école, 151 ; — (Gabriel), employé des postes ; — (Vincent), inspecteur d'académie, 153.
 Xandrieux, 318.

Y

Yanville (comte Raymond d'), 228.

Z

Zidler, poète, 389.



G. E. Stechert
Alfred Har-
New York

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 100 877 356